

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

138 L 1

Digitized by Google



UNIVERSITE
9000



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

138 L 1

# MERCURE

DE

# FRANCE,

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

DÉPT DE 5 en

TOME QUARANTE-UNIÈME.




A PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et de celui de Mme Ve *Desaint*.

1819.

BIBL. UNIV. GENT

1972 B

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.

Digitized by Google



# MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCL. — *Samedi* 3 *Mars* 1810.

SOCIÉTÉ DE COMMERCE

## POÉSIE.

### A UN AMANT.

Abjurez l'agréable erreur
Qui près de moi toujours malgré moi vous attire;
De l'amour abusé j'ai connu le martyre,
Et je hais de l'amour jusques à son bonheur.
Vous êtes jeune, aimable et tendre;
On se plaît à vous voir, on aime à vous entendre;
Vous m'entourez de soins flatteurs :
Vous avez des regards célestes;
Mais de semblables soins m'ont été si funestes!...
De semblables regards ont été si trompeurs!...
Non, non, n'espérez pas qu'à vos vœux je réponde;
Je sais trop qu'il n'est plus de fidèles amans.
L'amant qui me blessa d'une atteinte profonde,
M'apprit à douter des sermens.
Sur son front comme sur le vôtre,
Brillait une douce candeur.
Nous avions mêmes goûts, même esprit, même cœur;
L'un désirait toujours ce que désirait l'autre;
Nous brûlions de la même ardeur.
Qui n'eût, hélas! pensé que c'était pour la vie?



Digitized by Google

Qui n'eût envié nos amours?
Un soir il me quitta, d'une voix attendrie
Il me jura qu'il m'aimai pour toujours :
Le lendemain je fus trahie.

Mme DUFRENOY.

*N. B.* Le hasard ayant fait tomber entre mes mains *le Chansonnier des Grâces*, j'en ai parcouru la table, et j'ai été surprise de voir que j'y figurais pour trois Romances, dont le titre de deux m'était inconnu. J'ai vu que l'une d'elles était tirée d'une Nouvelle de moi, imprimée dans un des *Mercures de France* du mois de septembre dernier, et que l'éditeur du *Chansonnier des Grâces*, qui n'est pas toujours un copiste correct, mais qui a de l'imagination, s'était amusé à me faire présent du titre, *le Perfide chéri*, titre qu'assurément je n'aurais pas eu l'esprit de trouver. J'ai été curieuse de savoir s'il s'était borné à me faire ce simple présent, et je me suis bientôt convaincue que sa générosité avait été poussée plus loin, ainsi qu'on le verra par la Romance qu'il a intitulée *Mme D.... à un amant*, et que je transcrirai plus bas. On y retrouve, à la vérité, les idées de l'Elégie ci-dessus, insérée page 20 de l'*Almanach des Muses* 1809; mais les vers en sont tellement tronqués, que je n'aurais pu reconnaître qu'ils m'appartenaient, si je n'avais vu mon nom à la table, et à la fin de la Romance un *D*... et *my*. Cette réticence dans la signature, et le petit changement apporté dans le titre, m'ont fait soupçonner que le bienveillant éditeur avait eu l'intention de prêter plus de charmes à sa Romance en lui donnant plus que le prestige de la vérité.

Tout poëte peut feindre, et c'est son privilége.

Je n'ai point le bonheur de me croire poëte, peut-être m'essayerai-je en vain toute ma vie à mériter ce nom; mais j'ai constamment aimé la poésie, et ne me trouvant pas la force nécessaire pour arriver à de hautes conceptions, je me suis exercée à peindre en miniature ce que de beaux génies ont peint en grand. L'amour a souvent été le sujet de mes petits tableaux; s'il est dangereux de le sentir, il est doux d'y rêver, et j'ai cru qu'il m'était permis de parler en vers d'un sentiment dont plusieurs femmes ont avant moi parlé en prose avec succès. Si je réclame contre l'éditeur qui s'est donné la peine de me le faire exprimer à sa manière, c'est qu'un mot ajouté ou retranché dans ces sortes de sujets, expose à des désagrémens plus cruels que les blessures faites à l'amour propre, et contre lesquels un cœur pur n'est pas toujours un bouclier suffisant.

Digitized by Google

*Romance insérée dans le* Chansonnier des Grâces (p. 232).

## Mme D...., A UN AMANT.

AIR : *Te bien aimer, ô ma chère Zélie.*

Auprès de moi si l'amour vous attire,
Abandonnez une agréable erreur;
D'un Dieu cruel je connais le martyre;
Je hais ses lois, et même son bonheur.

Oui, j'en conviens, vos regards sont offertes;
Vous m'entourez de mille soins flatteurs;
Mais de tels soins m'ont été si funestes!
Pareils regards ont été si trompeurs!

N'espérez pas qu'à vos vœux je réponde;
Je ne crois plus aux fidèles amans;
En me blessant d'un atteinte profonde,
Hylas m'apprit à douter des sermens.

Ah! sur son front, ainsi que sur le vôtre,
Je vis briller la plus douce candeur;
L'un désirait ce que désirait l'autre;
Chacun de nous brûlait de même ardeur.

Un soir, hélas! d'une voix attendrie,
Il me jura qu'il m'aimerait toujours.....
Le lendemain, par lui je fus trahie.....
Pourrais-je encor me fier aux amours?

Mme D...y.

---

## PROLOGUE

### DU RETOUR D'UN CROISÉ (1).

UN ACTEUR, *après avoir salué trois fois.*

Messieurs, dans cet instant permettez à mon zèle...
(*Il s'arrête comme si le public murmurait.*)
Ne vous effrayez pas. Non, ce n'est presque rien :

---

(1) Un de nos meilleurs auteurs comiques a donné au théâtre de l'Impératrice, sous le titre du *Retour d'un Croisé*, une petite pièce, très-ingénieuse. C'est une parodie de la plupart des *mélodrames*. Voici le prologue qu'un acteur est venu réciter avant la pièce.

Digitized by Google

Tous nos acteurs se portent bien,
Et s'habillent déjà pour la pièce nouvelle.
Mais je viens humblement de la part de l'auteur
Solliciter votre indulgence;
Cet auteur est de Chartre, et de plus il commence.
Epris dès le berceau du talent enchanteur
De son compatriote, un ami de Thalie,
Que le sort trop tôt nous ravit,
Que vous connaissez tous, et dont l'aimable esprit
Rendit aux amateurs la bonne comédie.
Mais finissons sur ce sujet.
Celui qui vous peignit la querelle des frères,
Qui traça le tableau des cinq célibataires,
De l'annonce n'est point l'objet.
C'est son compatriote, auteur du mélodrame
Que l'on va donner à l'instant,
Qui veut vous apprendre comment
L'amour de ce beau genre est entré dans son ame.
Le jeune homme arrive à Paris,
Brûlant d'entrer dans la carrière
Où s'illustra le grand Molière,
Mais jugez comme il est surpris!
A l'exemple de nos ancêtres,
Il veut admirer nos grands maîtres;
Il trouve leurs temples déserts.
Quel abandon! dit-il, et quel est ce travers?
Quoi! le génie en France a perdu son empire?
Un vieillard lui répond avec un malin rire:
« Monsieur veut voir du monde, à ce qu'il me paraît,
» Qu'il aille au boulevard. » — Il y court, en effet.
Il trouva d'amateurs une enceinte garnie,
Et de petits héros en grande compagnie:
Quand il eut écouté la pièce jusqu'au bout;
Bon, du Français, dit-il, j'ai vu quel est le goût.
Il aimait autrefois qu'un ouvrage tragique,
Dans ses nobles fureurs peignît la passion,
Que dans la comédie on trouvât du comique,
Et l'esprit joint à la raison:
La mode a tout changé; bien loin que je l'en blâme,
Je décerne le prix au brillant mélodrame.
Il réunit la majesté

Digitized by Google

Du pathétique à la gaité,
Et la force de la pensée
Aux charmes d'un beau style et de la vérité.
Je suis poëte aussi ! la route m'est tracée
Par le plus grand des modernes auteurs.
Formons une trame bien noire,
Prenons dans quelque vieille histoire
Des paladins, grands ferrailleurs;
Ayons des enfans, des voleurs,
Des ermites prédicateurs,
Des geoliers que l'on fera boire:
Embellissons le tout de rochers, de créneaux;
Et si sur quelques beaux chevaux
Je puis promener mes héros,
Je cours à la fortune et peut-être à la gloire.

Sans suivre trop le plan qui vous est exposé
L'auteur a fait pour nous le *Retour du Croisé*.
Il vient, il nous le lit, nous recevons l'ouvrage.
Or, messieurs, si ce genre est par nous adopté,
Vous devez vous en prendre à la nécessité.
Loin d'un public nombreux nous sommes sans courage.
Nécessité contraint le sage;
On n'a pas toujours le moyen
De demeurer homme de bien.
Afin d'éviter un naufrage
Dans le mélodrame nouveau,
Nous avons vêtu nos actrices
De ce qu'au magasin on avait de plus beau,
En clinquant magnifique, en brillant oripeau.
Vous verrez au fond des coulisses.....
Mais non; je me tairai pour vous surprendre mieux.
Veuillez bien écouter: l'ouvrage est sérieux,
Pathétique souvent, et même ténébreux.
Si le carnaval qui commence
Ne vous porte pas trop à prendre un ton joyeux,
Notre succès n'est pas douteux.
Si l'auteur est plein d'innocence,
Si dans la bouche des héros
Il a bien placé la sentence;
Si le tyran gesticule à propos,
S'il a donné la raison à l'enfance,

Digitized by Google

A son niais l'impertinence,
Ce grand œuvre doit être admis.
Messieurs, un mélodrame attire l'affluence;
De grâce, qu'il nous soit permis
De compter sur votre indulgence :
Oui, vous serez contents, j'en suis certain d'avance;
Et vous aurez la complaisance
D'en faire part à vos amis.

## ENIGME.

Insensé précurseur d'un tems de pénitence,
C'est par les ris, et la table, et les jeux,
Que l'on me voit, d'un air joyeux,
Me préparer au deuil, à l'abstinence.

Dans mes jours de gaité le sexe féminin,
Prenant l'habit, le ton d'un sexe libertin,
Sait comme lui danser, boire, chanter et rire,
Comme lui se permet de tout faire et tout dire.

Hélas! si mes plaisirs sont vifs, ils sont bien courts!
Mon règne n'est que de trois jours;
C'est le *nec plus ultrà* que l'usage me donne;
Ainsi ma vie est courte et bonne.

*Tout passe : un jour de plus s'est levé sur* les *têtes*,
*Il a fané les fleurs et terminé mes fêtes;*
*Au temple un peu de cendre* épandu *sur le front*;
*A changé* mon *tumulte en un calme profond.*

S.....

## LOGOGRIPHE.

Jeune ou vieux, m'a-t-on dit, c'est agir prudemment
Que de songer à faire un testament.
Rien n'est sûr ici bas, et tout change à toute heure;
Plusieurs de mes pareils sont morts subitement :
Je n'en suis pas exempt; or, avant que je meure,
Voulant régler le sort de mes propriétés,
Je dicte ainsi mes volontés :

Digitized by Google

D'abord je lègue à mon apothicaire
Quatre de mes dix pieds, autant à mon notaire.
J'en abandonne deux, ou bien trois aux joueurs;
*Item* trois aux filous, *item* trois aux plaideurs,
*Item* cinq aux soldats, *item* quatre aux chasseurs.
J'en offre quatre à la vieille Isabelle;
J'en jette deux à mon *Custos* fidèle;
J'en laisse trois pour nourrir les ânons,
Et cinq pour les jeunes garçons,
Sous la condition qu'ils voudront bien s'y rendre;
Je leur en donne encor cinq autres pour apprendre.
On en portera cinq à mon pauvre curé,
Qui dans ses *oremus* voudra bien me comprendre.
J'en donne trois à mon valet rusé:
Ce sera le dernier qu'il voudra bien me prendre.
J'en veux réserver quatre aux mathématiciens,
J'indique aux amateurs de la géographie
Quatre villes de France; à ceux de la chimie
Je donne quatre pieds, et trois aux musiciens.
*Item*, j'en veux donner.... hélas! que vais-je faire?
Quoi! je n'ai que dix pieds, et chaque légataire,
Ouvrant mon testament, aussitôt mon trépas,
M'en pourra trouver *cent*..... Ma volonté dernière
Entre mes héritiers causera des débats;
S'ils suivent mes conseils, ils ne plaideront pas.

M**, *de Sens.*

## CHARADE.

Mon premier apparaît un jour de la semaine;
Mon second se rencontre en un chapon du Maine:
Et mon entier se livre à plus d'une fredaine.

S.....

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Tonnerre* (la foudre), *Tonnerre* (vin), *Tonnerre* (ville).

Celui du Logogriphe est *Image*, dans lequel on trouve, *mage* et *âge*.

Celui de la Charade est *Verseau* (signe du Zodiaque).

Digitized by Google



# SCIENCES ET ARTS.

## SUR QUELQUES APPLICATIONS DES SCIENCES AUX ARTS.

Il est certain qu'il n'est pas moins difficile en ce monde d'être juge équitable du mérite des choses, qu'il ne l'est d'être juge impartial du mérite des hommes. Soit qu'on fasse de quelques-unes des connaissances humaines l'objet particulier de ses études, soit qu'on reste étranger à toutes, on s'expose en les jugeant à dispenser la louange outre mesure, ou à répandre injustement le blâme. Les sciences, par exemple, sont regardées par les uns comme de frivoles occupations, sans motifs raisonnables, sans fondemens solides, qui, le plus souvent, ne conduisent qu'à des résultats imaginaires, et ne laissent jamais dans l'esprit que de vaines abstractions. D'autres, sans prononcer une condamnation aussi rigoureuse et aussi générale, ne sont guère plus équitables; toute leur estime est attachée aux sciences dont ils s'occupent, et s'ils ne dédaignent point celles qu'ils n'ont pas cultivées, ils sont du moins très-réservés dans la part de considération qu'ils leur accordent. Comment, en effet, apprécierait-on le mérite des choses dont on ne sent absolument point l'utilité, ou dont on n'aperçoit qu'imparfaitement le but? Si l'artisan est insensible aux jouissances que donnent les beaux arts, s'il considère la plupart des commodités de la richesse comme des embarras, c'est que ses habitudes et ses idées n'ont pu s'étendre au delà du cercle étroit des opérations de son métier, et que ses désirs ont nécessairement eu pour terme la possession des biens qui, chez nous, sont indispensables à l'entretien de la vie. Comment l'agriculteur apprécierait-il les délassemens de l'oisiveté, lorsqu'il peut à peine goûter ceux du travail? Les arts les plus parfaits sont pour lui ceux qui procurent aux champs les instrumens nécessaires à leur culture, et les conceptions les plus utiles, celles dont le but est de simplifier et d'alléger ses travaux. Mais les occupations de l'homme que la culture attache à la terre, sont, à leur tour, un objet de mépris pour ce pâtre nomade qui ne met au

Digitized by Google

nombre des biens de la vie que le lait de ses troupeaux et l'indépendance de ses déserts ; et que seraient cependant les soins auxquels celui-ci est condamné, quelque légers qu'ils soient, pour le Canadien qui trouve dans la possession de son arc et de ses flèches tout ce qui est nécessaire à son bonheur et à sa conservation ? et ce fier Américain, dont la poitrine est oppressée dans l'atmosphère de nos habitations, qui ne respire un air assez libre qu'au milieu des forêts, mais qui a besoin d'une tente pour s'abriter et de fourrures pour se couvrir, ne paraîtrait-il pas lui-même un être digne de pitié à ces sauvages de la terre de Diémen qui, toujours nus, et sans autre abri que le creux des rochers ou l'entrelacement de quelques branches, résistent cependant aux intempéries du climat froid et malheureux sous lequel ils habitent ?

Nous aurions pu choisir nos exemples plus près de nous et n'être pas moins vrais : le monde, sous ce point de vue, offrirait en tous lieux les mêmes tableaux : nous trouverions partout les hommes élevant des autels à leurs besoins ; partout nous verrions la vanité faire servir à se parer jusqu'aux haillons de la misère.

Sans doute l'objet des sciences n'est point d'être immédiatement utile à nos besoins : le chimiste ne peut se faire teinturier ni forgeron ; le botaniste et le zoologiste ne doivent pas plus devenir laboureurs ou vétérinaires que le minéralogiste ne doit être lapidaire ou mineur. Leur but est de développer les lois générales de la nature hors desquelles il n'existe rien. De celles-ci découlent nécessairement les règles particulières qui servent à la pratique des arts, et c'est à l'artisan à en faire l'application selon le caprice ou le besoin de ceux qui emploient les produits de son industrie. Cependant les sciences ne se renferment pas si rigoureusement dans les hautes régions qu'leur sont assignées, qu'elles ne descendent souvent aussi jusqu'aux arts qui dépendent d'elles : et en rappelant quelques-unes des dernières découvertes faites par les savans dans ces arts, on verra que les sciences sont loin d'être inutiles, du moins dans le sens de ceux qui ne les regardent que comme de frivoles occupations, et ne leur demandent, si inconsidérément, que de nouveaux procédés ou de nouvelles recettes.

Lorsque nous réfléchissons au besoin que nous avons du feu, à son influence sur notre bonheur, aux effets qu'il exerce sur la civilisation et sur l'accroissement de l'espèce

Digitized by Google

humaine, on est étonné des soins qu'a pris la nature pour le soustraire à notre empire, tout en partageant, pour ainsi dire, le monde entre la matière et lui; et il serait peut-être difficile d'accorder cet ordre de choses avec les systèmes dans lesquels on considère l'homme comme la fin de toute la création. Quand on pense ensuite au tems qui a dû s'écouler avant qu'on soit parvenu à l'art de faire le feu et à l'art plus difficile encore de le maîtriser et de s'en servir, on s'explique sans peine le culte que des hommes grossiers, mais reconnaissans, portaient à cet élément, et les soins religieux et barbares qu'ils prenaient pour le conserver: en effet, les moyens à l'aide desquels nous parvenons à nous procurer du feu sont assez compliqués pour qu'ils n'aient pu être découverts que par quelques-uns de ces hasards peu communs ou les effets d'une longue expérience. Le plus simple, et vraisemblablement le plus ancien, est celui qui consiste à frotter vivement, l'un contre l'autre, deux morceaux de bois secs. Du tems de Pline il était encore en usage parmi les bergers; mais nous ne le voyons pratiquer aujourd'hui que chez les peuples sauvages. L'étincelle produite par le choc du briquet contre le silex, est le moyen d'avoir du feu le plus généralement répandu parmi nous aujourd'hui, et il est aussi très-anciennement connu. On regarde ce phénomène comme analogue au précédent et comme l'effet d'un simple frottement; mais le fluide électrique qui se dégage au moment où le métal frappe la pierre, contribue peut-être plus qu'on ne le pense communément à dilater la petite parcelle d'acier qui se détache et à la rendre susceptible de brûler. Les anciens se procuraient aussi du feu en réunissant les rayons solaires au foyer d'un miroir concave; depuis on en a obtenu en rassemblant ces rayons à l'aide d'une lentille de verre, et dans ces derniers tems on a mis en usage plusieurs substances qui ont la faculté de s'enflammer spontanément à l'air, ou plusieurs combinaisons chimiques dans lesquelles le feu se dégage; mais la plupart de ces procédés sont assez embarrassans pour qu'on ait désiré, dans une foule de cas, d'en posséder un plus simple. Depuis long-tems on avait reconnu qu'il se dégageait de la chaleur des corps, et entr'autres de l'air, toutes les fois qu'ils étaient comprimés et que cette chaleur pouvait s'élever à un très-haut degré. Il était par conséquent assez naturel d'attendre de cet ordre de phénomène un moyen simple d'avoir du feu, et c'est aussi lui qui l'a offert: il y a quel-

Digitized by Google

que tems on découvrit qu'il se dégageait assez de chaleur de l'air comprimé dans une pompe à vent, pour allumer un corps sec. Cette expérience qui restait ignorée, ayant été répétée et publiée par plusieurs savans, mais sur-tout par MM. Morel et Lebouvyer des Mortiers, a donné lieu à la fabrication d'un petit instrument à l'aide duquel on peut se procurer du feu de la manière la plus simple et la plus commode; un tube et un piston de quelques pouces de longueur et de quelques lignes de diamètre, suffisent pour cet effet: l'amadou se place dans un creu pratiqué à la partie inférieure du piston, on enfonce vivement celui-ci dans le tube, l'air se comprime, le feu se dégage, et en retirant le piston, l'amadou se retire allumé.

Cette découverte est sans doute d'une utilité fort bornée pour les arts; ce n'est, pour ainsi dire, qu'une opération domestique; mais il ne serait point étonnant qu'on fît du principe sur lequel elle est fondée une application plus étendue, et que la chaleur dégagée par la compression de l'air fût employée à satisfaire des besoins plus importans.

Après avoir parlé d'un nouveau procédé pour obtenir du feu, il n'est pas hors de propos de dire un mot sur une nouvelle manière de le propager et de l'entretenir. Lorsqu'on analyse les substances dont nous nous servons pour nous éclairer ou pour nous chauffer, on obtient toujours en dernier résultat du charbon et des gaz dont plusieurs ont la faculté de brûler, et qui produisent alors de la lumière et de la chaleur: la flamme qui se dégage de nos foyers, et celle de nos lampes, ne sont autre chose que ces gaz à l'état de combustion. On conçoit actuellement qu'en disposant, suivant un système bien entendu, des appareils propres à distribuer les gaz inflammables qui résultent des combustibles que nous employons communément, on parviendrait tout-à-la-fois à se chauffer et à s'éclairer de la manière la plus simple et la plus économique.

Les premiers essais entrepris d'après ces principes et dans cet esprit paraissent avoir été faits par M. Murdoch en Angleterre, et des expériences semblables ont eu lieu peu après en France; mais les résultats qu'ont su en tirer les deux nations, n'ont pas à beaucoup près été les mêmes, et ils nous montrent d'une manière bien évidente la différence qui existe entre le caractère de l'une et le caractère de l'autre, sous le rapport de l'industrie. Le thermolampe imaginé par M. Lebon ne fut pour nous qu'un simple objet de curiosité; nous n'y trouvâmes même qu'un très-faible

Digitized by Google

intérêt; nous n'y aperçûmes que ce qui frappait nos sens; une odeur désagréable, une lumière très-vive et du feu. Une nation voisine qui l'emporte sur toutes les autres dans les combinaisons qui ont pour but de s'enrichir, a multiplié les essais de M. Murdoch, perfectionné ses procédés, et en a fait la plus utile application. On y voit un assez grand nombre de fabriques qui ne sont plus éclairées qu'au moyen des gaz; des particuliers même ont adopté ce genre de lumière, et ils y trouvent à-la-fois de l'économie et de la salubrité. La lumière que répand une flamme de gaz de la même grosseur que la flamme d'une bougie, est au moins trois fois plus forte que la lumière de celle-ci; de sorte qu'on cite une fabrique qui coûtait auparavant, pour être éclairée, 70000 francs, et qui ne coûte plus aujourd'hui qu'à-peu-près 15600 francs; mais l'huile, la chandelle, la bougie en brûlant produisent beaucoup de fumée, et sous ce rapport sont nuisibles à la santé, tandis que le gaz n'en laisse pas échapper la plus légère portion. Ces heureux effets s'obtiennent en Angleterre par la distillation de la houille. Les gaz sont d'abord lavés dans l'eau où ils se débarrassent de ce qu'ils contiennent d'incombustible; de là ils sont dirigés, à l'aide de conduits métalliques, dans les divers lieux où la lumière est nécessaire; un robinet qui termine ces conduits s'ouvre pour laisser sortir le gaz qu'une flamme légère allume, et lorsque la lumière n'est plus nécessaire, le robinet se ferme et le gaz est éteint. Nous tâcherons sans doute de profiter un jour de cette utile invention, mais vraisemblablement un peu tard, quoiqu'il soit très-aisé de concevoir les avantages réels que les fabrications retirent même des petites économies, et combien il serait intéressant de profiter le plus tôt possible des expériences constatées qui enseignent ces économies.

Il serait convenable actuellement de parler des appareils ingénieux inventés dans ces derniers tems, pour utiliser la chaleur ou la lumière qui se dégagent dans la combustion, et des procédés au moyen desquels on prépare quelques-unes des substances que nous mettons en usage pour nous chauffer et pour nous éclairer. Nous aurions encore à citer des noms honorablement connus dans les sciences, et nous nous arrêterions particulièrement à la cheminée parabolique qui a été imaginée par M. Chénevix, et qui nous semble réunir, à un très-haut degré, tous les avantages qu'on peut raisonnablement espérer des constructions de ce genre. Nous donnerions

Digitized by Google

ensuite la description d'un instrument inventé par M. Brongniart pour mesurer l'intensité du feu, et à ce sujet nous rappellerions les belles expériences de M. Biot sur la propagation de la chaleur dans une barre de fer, expériences susceptibles d'applications heureuses pour tous les arts qui font usage du feu, et qui ont besoin d'en mesurer l'action. Mais cette marche méthodique qui nous conduirait de l'art de faire le feu, d'en préparer les matériaux et de le diriger, aux arts qui l'emploient, nous écarterait peut-être du but que nous devons nous proposer dans cet ouvrage. C'est pourquoi nous passerons immédiatement à d'autres arts d'une importance beaucoup plus faible relativement aux sciences, mais qui sont d'un intérêt plus général.

L'art de peindre en émail est aujourd'hui porté en France à un très-haut degré de perfection. C'est de cet art que la peinture sur porcelaine et la peinture sur verre dépendent. On sait combien les produits de la première sont riches et variés, et l'on connaît les usages très-étendus qu'on faisait autrefois de la seconde. Long-tems on a cru que les procédés de cette dernière espèce de peinture étaient entièrement perdus; mais nous avons la preuve bien évidente du contraire dans les heureux essais faits d'abord sous la direction de M. Brongniart à Sèvres, et dans les beaux tableaux peints ensuite sous la direction de M. Dill à Paris. Les couleurs propres à la peinture en émail, quoiqu'assez nombreuses, ne suffisaient cependant point encore au besoin de cet art; les verts étaient pauvres et ne pouvaient être employés dans tous les cas. Le peintre de porcelaine sur-tout réclamait un fond de cette couleur; le seul de cette espèce qu'il possédât et qui eût quelque pureté s'obtenait du cuivre; mais comme il ne pouvait supporter une forte action du feu, la dorure ne s'y appliquait jamais avec solidité. Les fonds capables de résister à une grande chaleur, et de soutenir, sans s'altérer, tous les degrés de feu nécessaire à l'application de l'or et des autres couleurs se réduisaient d'ailleurs à trois : le bleu, l'écaille, et le vert antique toujours désagréable par sa teinte sombre et noirâtre. Il n'était pas vraisemblable qu'on obtînt désormais le vert pur, brillant et solide, dont on avait besoin, des matières vitrifiables connues; la plupart avaient déjà été, sous ce rapport, l'objet de nombreuses recherches; on ne pouvait donc guère l'attendre que d'une substance entièrement nouvelle. En effet, M. Vauquelin ayant découvert le métal auquel il a donné le nom de *chrome*, observa qu'en le

Digitized by Google

combinant avec l'air il donnait une belle couleur verte, que le feu ne changeait point, et qui pouvait s'unir aux verres et les colorer sans éprouver d'altération. Mais ce métal n'avait été trouvé que dans des substances très-rares ou d'un prix fort élevé, et il n'aurait conséquemment pas été d'un grand secours pour l'industrie, si M. Pontier ne l'avait reconnu dans le département du Var, combiné avec le fer et en assez grande abondance.

Ces deux découvertes successives ne suffisaient cependant point encore pour rendre le vert de chrome utile aux arts. Il fallait trouver un procédé au moyen duquel on obtînt constamment cette couleur de la même nuance, reconnaître la manière de l'appliquer et apprécier l'action du feu sur elle. M. Brongniart entreprit ce travail, et après des expériences nombreuses et variées, il parvint aux résultats qu'il cherchait et compléta ainsi la découverte de M. Vauquelin, du moins sous le rapport de l'emploi du chrome dans la peinture en porcelaine. Depuis cette époque, le vert de chrome est employé dans la plupart des manufactures de poterie fine, et on assure qu'il sert aussi dans la fabrication des émaux et dans celle des pierres précieuses artificielles. On voit qu'il était difficile de faire une découverte dont l'utilité fût plus généralement sentie. Mais le chrome n'a pas seulement donné à la peinture en émail une couleur verte; la peinture à l'huile lui doit un jaune des plus purs et des plus solides; nous nous bornerons présentement à indiquer ici cette dernière couleur, sur laquelle nous pourrons nous étendre davantage dans un autre article.

L'industrie est encore redevable aux sciences des procédés au moyen desquels on fabrique, depuis quelque tems une substance assez précieuse par l'emploi que le luxe en a toujours fait. Les turquoises, dont je veux parler, sont, comme on sait, des substances opaques d'un bleu plus ou moins verdâtre, et qui ont une dureté assez grande pour être polies. On distingue les turquoises de France des turquoises orientales, par les veines qui caractérisent les premières; les autres sont d'une nature plus homogène; mais celles qu'on trouve en Europe, comme celles qui viennent de Perse, ne sont que des os colorés par une combinaison du fer avec l'acide que donne le phosphore, ainsi que l'a prouvé M. Bouillon-Lagrange. Quelques circonstances particulières et le voisinage du fer ont donc

changé

changé la couleur des os, et pour parvenir à opérer artificiellement cette coloration, il ne s'agissait plus que de reconnaître ces circonstances et d'étudier leur action. M. Sauviac s'est livré à ces recherches, et il est parvenu à faire des turquoises de toutes les nuances, et qui réunissent la plupart des qualités qui donnent du prix à ces substances; malheureusement une des principales est la rareté. Toutefois, il faut observer que les pierres précieuses qu'on devait à l'art, n'avaient été jusqu'à présent qu'une faible imitation de la nature: toutes consistaient dans des verres colorés. Les turquoises de M. Sauviac sont, au contraire, aussi naturelles que les turquoises retirés du sein de la terre et procurées par le hasard.

Mais une des découvertes les plus remarquables de la chimie dans ces derniers tems, sous le rapport qui nous occupe, est celle de l'acide benzoïque. Cette substance est retirée du benjoin, espèce d'aromate qui, comme on le sait, vient des Indes-Orientales. Il paraît que la plupart des baumes produits par la végétation, ont besoin, pour se développer en certaine quantité, du soleil fécond des régions équatoriales. Cependant nos végétaux ne sont point entièrement dépourvus de ces matières précieuses, et si nous ne les en retirons point, c'est à cause de la difficulté des procédés et du peu de profit qui en résulterait; mais la nature elle-même s'est chargée de cette opération pour l'acide benzoïque, et elle la fait, sans contredit, de la manière la plus économique: les animaux ruminans ont reçu la faculté de séparer sans altération des herbes qu'ils mangent, et de rejeter cet acide qui, sans doute, n'est point propre à les nourrir. C'est en analysant l'urine de ces animaux, que MM. Fourcroy et Vauquelin ont fait cette importante découverte: bientôt les arts s'en sont emparés, et désormais c'est dans les égoûts de nos étables qu'on viendra extraire un médicament qu'on croyait n'exister que dans quelques-uns des végétaux aromatiques de ces îles heureuses qu'une atmosphère embaumée annonce au navigateur long-tems avant que son œil les aperçoive.

Il nous serait impossible, par la nature de l'ouvrage qui doit contenir ces notes, de nous étendre suffisamment pour faire l'énumeration, et à plus forte raison pour donner un tableau détaillé, des applications qui ont été faites des sciences aux arts, dans ces derniers tems. Les exemples que nous venons de rapporter suffiront du moins pour



BIBL. UNIV. GENT

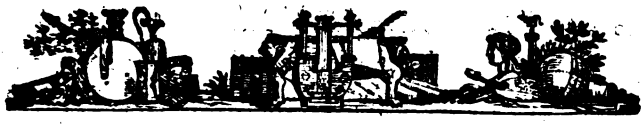
Digitized by Google

donner une idée des secours que nos besoins ont tirés de la chimie ; car on observera que nous ne nous sommes point astreints, quoique nous pussions le faire avec beaucoup d'avantage, à citer particulièrement les hommes qui ont illustré cette science : il est des noms qui commandent tellement la confiance et le respect, qu'on ne peut s'en servir à persuader que lorsqu'il n'est plus nécessaire d'employer des raisons pour convaincre.

Nous pourrons revenir sur le même sujet, et traiter dans le même sens, et sous le même point de vue, de la minéralogie, de la botanique et de la zoologie.

FRÉDÉRIC CUVIER.

Digitized by Google



# LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

*The life of Michel Angelo, etc.* Vie de Michel-Ange Buonarroti, avec ses Poésies et ses lettres ; par Rich. Duppa, écuyer. *Seconde édition.* — Londres, 1807. Un vol. in-4°.

(PREMIER EXTRAIT.)

*— E quel, che a par sculpe e colora,*
*Michel, più che mortale, Angel divino.*
Ariost. Orl. Fur. Cant. 33.

Les ouvrages de biographie paraissent avoir eu dans ces derniers tems une grande vogue en Angleterre, et c'est principalement à M. William Roscoe qu'est due cette impulsion donnée aux travaux des littérateurs de son pays. Ses vies de Laurent de Médicis et du pape Léon X, par la multiplicité et l'étendue des recherches qu'il y a jointes sur l'histoire des arts et de la littérature dans cette brillante époque, ont inspiré un vif intérêt à toutes les classes de lecteurs, et le succès mérité qu'ont obtenu ces ouvrages, a engagé plusieurs écrivains distingués à entrer dans la même carrière. Parmi ceux-ci, nous connaissons M. Shepherd, auteur d'une vie de François Poggio Bracciolini, plus communément appelé en France *le Pogge*, dont nous donnerons peut-être quelques extraits dans le *Mercure*, et M. Richard Duppa, à qui l'on doit la *Vie de Michel-Ange*, que nous entreprenons ici de faire connaître.

Déjà M. Roscoe, dans les deux ouvrages que nous venons de citer, et qui tous deux ont été traduits en français, avait donné des détails assez étendus et assez curieux sur la vie et sur les travaux de ce grand artiste ; ce sera pour nous une raison de passer rapidement sur les faits que l'on peut regarder comme suffisamment connus, et de nous attacher plus particulièrement à ceux que l'écrivain, dont nous analysons l'ouvrage, doit à ses



Digitized by Google

propres recherches. Le fonds en est pris dans deux essais de biographie publiés avant la mort de Michel-Ange, par deux de ses amis et de ses élèves, Condivi et Vasari. « En profitant des matériaux fournis par ces deux bio-» graphes, dit l'écrivain anglais, je n'ai voulu m'en » rapporter qu'à mon propre jugement sur les travaux » de Michel-Ange. On peut avec les mêmes données se » former des opinions non moins authentiques et plus » impartiales que celles des contemporains eux-mêmes ; » mais je n'ai omis aucun fait, aucune anecdote qui mé-» ritassent quelque confiance. Outre ces auteurs, j'ai » consulté tous les écrivains de cette époque qui me sem-» blaient pouvoir jeter quelque lumière sur mon sujet, » et qui m'ont servi en effet à relever plusieurs méprises » de Vasari et de Condivi, et à augmenter la somme des » faits recueillis par eux. J'ai aussi ajouté, pour rendre » l'intelligence du texte plus facile, les dessins au trait » de tous les ouvrages un peu importans de cet artiste, » aussi étonnant comme peintre, que comme sculpteur » et comme architecte. Enfin, ses poésies et ses lettres » font également partie de ce volume. »

On voit que l'intention de l'auteur a été d'élever à la gloire de ce grand homme un monument honorable, et si l'on ne trouve pas toujours dans son ouvrage la dignité du style et la force des pensées d'accord avec l'intérêt et l'élévation du sujet; on doit au moins lui savoir gré du soin qu'il a pris de recueillir tous les faits importans, de la critique judicieuse qu'il a portée dans leur examen, de l'ordre lumineux dans lequel il les a disposés, en les rattachant, toutes les fois que cela pouvait être utile, aux événemens politiques de cette période remarquable de l'histoire moderne, et sur-tout on doit priser en lui un respect constant, et un sentiment vrai des principes de la saine raison et du goût, comme nous aurons occasion de le faire voir dans la suite de cette analyse.

Michel-Ange naquit au château de Caprèse, en Toscane, le 6 mars 1474, et descendait de la noble et illustre famille des comtes de Canossa (1). Son père, *Lodovico*

(1) Béatrix, sœur de Henri II, avait été donnée en mariage au

Digitized by Google

*di Leonardo Buonarroti Simone*, était alors *podestà*, ou gouverneur de Caprese et Chiusi (l'ancien Clusium, capitale des états de Porsenna au tems des Tarquins). La folie de l'astrologie judiciaire était alors en vogue dans toute l'Europe, et l'on prétend que l'astrologue qui fut consulté au moment de la naissance de Michel-Ange, ayant observé que les planètes de Mars, de Vénus et de Jupiter étaient en conjonction, n'hésita pas à prédire que l'enfant serait doué d'un génie extraordinaire et obtiendrait les succès les plus étonnans dans les arts qui charment les sens, tels que la peinture, la sculpture, etc. Si cette prédiction eut véritablement lieu, on dut se la rappeler avec admiration, au moment où les talens de l'enfant commencèrent à jeter quelqu'éclat, et oublier que l'astrologue avait fait les mêmes prédictions pour cent autres enfans dont jamais personne n'entendit parler depuis.

Les circonstances les plus insignifiantes prennent un léger degré d'intérêt, lorsqu'elles sont relatives à un grand homme, et l'on saisit, avec un empressement dont il est impossible de se rendre compte, les faits les plus minutieux qui paraissent avoir quelque analogie avec ce qu'il a été dans la suite de sa vie. Michel-Ange fut confié en naissant à la femme d'un maçon, fille d'un homme de la même profession, et notre grand artiste disait quelquefois, en plaisantant, qu'il n'était pas étonnant qu'il prît tant de plaisir à manier le ciseau, puisque c'était le premier outil qu'il eût vu et touché chez sa nourrice.

Il commença fort jeune l'étude du dessin, et son premier essai en peinture fut la copie coloriée d'une gravure

---

comte Boniface de Canossa, alors seigneur de Mantoue. De ce mariage naquit la comtesse Mathilde, femme d'une sagesse et d'une piété exemplaire, qui, après la mort de Godefroy son mari, continua de posséder en Italie, outre Mantoue, Parme et Reggio, cette partie de la Toscane appelée le patrimoine de Saint-Pierre. En l'an 1250, un membre distingué de cette famille, A. M. Simone, alla s'établir à Florence, et y fut immédiatement fait citoyen de la République, et élevé aux plus importantes magistratures. C'est de lui que descendait Michel Ange. (*Ascanio Condivi, vita di Michel Agnolo.* §. I, II et III.)

Digitized by Google

qui représentait les tentations de Saint-Antoine : il s'attacha sur-tout à étudier, d'après nature, les formes et les couleurs des divers objets qui entraient dans cette composition. Ce fut à-peu près vers le même tems que voulant s'assurer s'il avait copié une tête qu'on lui avait prêtée avec assez d'exactitude pour tromper le propriétaire lui-même, il lui rendit sa copie au lieu du tableau original. Il avait eu soin auparavant d'exposer son ouvrage à la fumée, pour lui donner un air de vétusté qui aidât à l'erreur. Cette petite supercherie ne fut connue en effet, que lorsqu'il l'eut racontée à un de ses camarades. C'était vers l'an 1487; Michel-Ange n'avait guère que treize à quatorze ans.

Cependant, son père vit d'abord avec assez de chagrin le goût passionné de cet enfant pour la peinture et pour les arts du dessin : il n'envisageait pas sans douleur l'idée que l'héritier de l'illustre famille des Simone Buonarroti n'occuperait dans la société qu'un rang fort inférieur à celui auquel sa naissance semblait l'appeler. Le bon messer Lodovico ne savait pas qu'un génie supérieur est une dignité plus éminente qu'aucune de celles que les sociétés politiques ont créées. Celles-ci sont l'œuvre des conventions humaines, l'autre est l'œuvre de la nature, grand et durable, en quelque sorte, comme elle. Michel-Ange parvenu au comble de son art et illustré par cent chefs-d'œuvre immortels, ne pouvait-il pas bien dire : sans moi, la postérité saurait-elle qu'il exista des comtes de Canossa ? C'est qu'en effet le bon ordre des sociétés veut que les personnes élevées en dignité obtiennent des respects et des hommages pendant leur vie, mais l'ordre de la nature veut qu'ils soient oubliés promptement après leur mort, lorsque, dépourvus de tout mérite personnel, ils n'ont pas laissé de traces durables de leur existence. Au reste, les scrupules du père de Michel-Ange ne tinrent pas long-tems contre la passion plus forte de son fils, et il le plaça lui-même sous la direction de Domenico Ghirlandajo (2), le plus habile peintre qui fût alors à Florence.

(2) Son véritable nom était Domenico di Tommaso di Curzado di

Digitized by Google

Cet homme ne tarda pas à reconnaître les talens éminens dont son élève était doué, mais loin de ressentir pour lui cet intérêt qu'inspire aux ames généreuses et vraiment embrasées de l'amour des arts, un génie dont les premières lueurs commencent à se manifester, il n'éprouva qu'une étroite et basse jalousie, et il porta, dit-on, cette faiblesse au point de refuser à son jeune élève les secours et les conseils qui auraient pu hâter ses progrès. Mais il n'était pas en son pouvoir d'arrêter l'essor de Michel-Ange; déjà il savait recevoir les leçons d'un maître bien supérieur au Ghirlandajo, et dès l'âge de quinze ans il montra dans deux circonstances remarquables combien il était destiné à surpasser celui qui s'était chargé de l'instruire. Voyant un jour un de ses camarades copier, d'après un dessin du maître, un portrait de femme, il prend la plume et trace sur le dessin même des contours qui laissent apercevoir les défauts du trait original, tant sous le rapport de la correction que sous celui de la noblesse et de l'élégance du style. Vasari, entre les mains duquel ce dessin tomba dans la suite, raconte qu'il le montra, en 1550, à Michel-Ange, qui éprouva quelque plaisir à le revoir, et ajouta avec une modestie bien rare: « je possédais cette partie de l'art, à cette époque » de ma jeunesse bien mieux que je ne fais aujourd'hui » que je suis vieux. » Dans une autre occasion il donna une preuve signalée de son étonnante facilité à copier tous les objets qu'il avait sous les yeux. Domenico était chargé d'orner de peintures l'église de Santa Maria Novella

---

Gordi. Il naquit à Florence en 1451 et mourut en 1495. Le surnom de *Ghirlandajo* lui fut donné à cause de l'habitude qu'il avait d'orner de guirlandes de fleurs les têtes d'enfans qu'il peignait dans ses tableaux. Il avait un talent très-distingué et une réputation égale à son mérite. Sixte IV le fit venir à Rome où il concourut avec Luca Signorelli, Pierre Pérugin, et d'autres artistes alors célèbres, à orner la chapelle que ce pontife avait fait construire dans le Vatican, connue sous le nom de chapelle Sixtine. Il fut le premier qui eut assez de bon goût pour rejeter l'emploi des ornemens d'or et d'argent dans la peinture, et pour sentir qu'ils nuisaient essentiellement à l'harmonie des couleurs.

Digitized by Google

à Florence : un jour qu'il fut forcé de s'absenter, Michel-Ange profita du tems de son absence pour exécuter un dessin où étaient représentés les échafauds, les élèves occupés à peindre, et en un mot tous les détails qu'offrait cette scène vaste et animée, avec tant d'art et de correction, que Domenico lui-même, à son retour, en fut frappé d'étonnement, et fut contraint d'avouer que c'était plutôt là l'ouvrage d'un maître consommé dans son art, que celui d'un élève.

Un talent aussi prodigieux ne pouvait plus être mûri et perfectionné que par l'étude des chefs-d'œuvre de l'art antique : heureusement c'était vers cette époque (1489 et 1490) que Laurent de Médicis venait de former dans les jardins de Saint-Marc une précieuse collection des débris de l'ancienne sculpture échappés aux ravages du tems, et il la destinait à servir d'école aux artistes de sa patrie. On sait qu'ayant demandé au Ghirlandajo quelques-uns de ses élèves pour les faire travailler dans ses jardins, Michel-Ange fut un de ceux sur lesquels tomba le choix, qu'il ne tarda pas à captiver l'amitié de cet illustre citoyen et que bientôt après il fut admis à sa table et logé dans son palais. Cette circonstance fut, pour ainsi dire, une nouvelle ère dans la vie de ce grand artiste ; c'est alors que ses liaisons et ses rapports habituels avec les savans et les littérateurs illustres qui composaient la société de Laurent de Médicis, ou qui vivaient dans sa maison, et particuliérement avec le célèbre Politien, ouvrirent à Michel-Ange une nouvelle source d'instruction et de connaissances en tout genre, qui agrandirent ses vues et ses conceptions, et secondèrent dans la suite merveilleusement son génie. Tous ces faits sont consignés dans *la Vie de Laurent* par M. Roscoe, et nous ne croyons pas devoir nous y arrêter non plus que sur les événemens qui suivirent la mort de cet illustre protecteur des arts, arrivée en 1492, et sur la courte et désastreuse administration de son fils Pierre de Médicis, qui se montra si peu digne de succéder à un aussi grand homme.

Lorsqu'en 1494 les Médicis et leurs partisans furent obligés de sortir de Florence, Michel-Ange se retira à

Digitized by Google

Bologne, où il fut accueilli avec beaucoup d'empressement et de distinction par un des plus illustres citoyens de cette ville, nommé Aldovrandi; il y exécuta une statue de Saint-Pétrone, et retourna à Florence après un an d'absence: il avait alors vingt-un ans. C'est à cette époque de sa vie que se rapporte l'anecdote si connue d'une statue de l'Amour endormi, qu'il venait de terminer et qu'il fit enterrer aux environs de Rome, dans un endroit où l'on faisait des fouilles pour y trouver quelques restes de l'art antique. Cette statue fut trouvée, en effet, et fut singulièrement admirée. On la vendit au cardinal de Saint-George (3) pour la somme de 200 ducats. Le cardinal fut néanmoins bientôt informé que cette statue qu'il avait achetée comme antique était l'ouvrage d'un sculpteur de Florence, et il envoya aussitôt dans cette ville une des personnes attachées à sa maison, pour y prendre tous les renseignemens possibles à cet égard, et s'assurer de la vérité. A peine fut-on informé que Michel-Ange était le véritable auteur de ce bel ouvrage, qu'il reçut de toutes parts les éloges les plus flatteurs, et qu'on l'engagea vivement à se rendre à Rome, comme le seul théâtre où ses talens pussent trouver à se produire d'une manière digne de lui. On lui fit même espérer qu'il serait accueilli avec faveur par le cardinal de Saint-George; mais ce cardinal conservant toujours un dépit secret de l'aventure qui avait mortifié sa vanité, rendit à l'artiste son ouvrage, et ayant fait arrêter celui qui le lui avait vendu, l'obligea à restituer la somme qu'il avait reçue.

Pendant son séjour à Rome, Michel-Ange exécuta,

(3) C'était le même cardinal Jérôme Riario, qui avait été envoyé par le pape Sixte IV son oncle à Florence, pour y diriger la fameuse conspiration des Pazzi. Laurent de Médicis, qu'on avait voulu faire périr, échappa heureusement au fer des assassins; mais Julien, son frère, tomba percé de coups. Cet affreux complot dont les auteurs étaient le pape lui-même, le cardinal Riario son neveu, l'archevêque de Pise et plusieurs autres ecclésiastiques, s'exécuta dans l'église un dimanche, à la grand'messe, et au moment de la consécration. Voyez la *Vie de Laurent de Médicis*, T. I, p. 231 et suiv.

Digitized by Google

en 1498, à l'âge de 24 ans, un groupe en marbre, qui représente la Vierge tenant le Christ mort sur ses genoux; ce groupe remarquable par la perfection du travail, et connu sous le nom de *la pietà*, orne aujourd'hui une chapelle de l'église de Saint-Pierre sous l'invocation de la *Vergine Maria della febbre* (la Vierge Marie de la fièvre.)

Après de longues et funestes dissentions la république de Florence avait enfin recouvré sa tranquillité sous l'administration sage et ferme de Pierre Soderini, élu, en 1502, gonfalonier perpétuel; (le nom de gonfalonier, ou porte-étendard, était celui de la première magistrature de cette république). Les amis de Michel-Ange l'engagèrent avec beaucoup d'instances à revenir dans sa patrie, l'assurant que le nouvel administrateur, connu par son goût pour les arts, par la noblesse et l'élévation de ses sentimens, ne manquerait pas d'accueillir un homme pour le talent duquel il avait déjà la plus haute estime. En effet, l'artiste, aussitôt après son retour, fut chargé de tirer parti d'un très-beau bloc de marbre qui avait déjà été ébauché autrefois par un sculpteur, mais avec si peu d'adresse ou d'intelligence qu'il semblait désormais impossible d'en faire aucun usage. Michel-Ange en fit une statue colossale de David, universellement admirée, et qui fut placée dans une des plus belles places publiques de Florence. Il exécuta aussi vers cette époque divers ouvrages en bronze, entr'autres un groupe de Goliath vaincu par David. Enfin, c'est vers ce tems (1503) que, sur l'invitation de Soderini, ce grand homme traita concurremment avec le célèbre Léonard de Vinci le sujet de la bataille de Pise gagnée par les Florentins sur les Pisans. « Telle était, dit Vasari, » la supériorité de ce dessin sur tout ce qu'on avait vu » jusqu'alors, que quelques-uns l'ont regardé comme » un œuvre d'une perfection absolue, qui a fait le dé» sespoir de ceux qui ont voulu l'imiter, ou même en » approcher; et lorsqu'ensuite il fut exposé dans le palais » des papes pour l'honneur de Michel-Ange et la gloire » de l'art, il devint, pendant plusieurs années, l'objet » constant de l'admiration des étrangers et des nationaux,

Digitized by Google

» qui en étudiant ce chef-d'œuvre, et en dessinant d'après » lui, sont devenus des artistes du premier ordre. »

Cependant le moment approchait où Michel-Ange allait déployer son génie dans une carrière, en quelque sorte, toute nouvelle; le cardinal Julien de la Rovère venait d'être élu pape sous le nom de Jules II, homme d'un caractère violent et emporté, plus fait pour commander à des soldats que pour être le chef d'une religion qui ne prêche que la paix, la charité et l'abnégation de soi-même : il avait pourtant un goût très-vif pour les arts et pour la magnificence; il tenait pour maxime que l'instruction donne du ressort et de l'élévation aux ames dans les classes inférieures de la société, imprime à la noblesse un plus grand caractère de dignité, et est pour les souverains le plus précieux joyau de leur couronne. Il s'empressa d'appeler Michel-Ange à Rome, et pendant les dix années que dura son règne, il lui fit faire plus de choses et de plus grandes choses que tous les autres souverains, sous le règne desquels ce grand artiste a parcouru sa longue et honorable carrière.

Le pontife le chargea d'abord de faire les dessins d'un monument destiné à lui servir de mausolée, et Michel-Ange s'en étant occupé sur-le-champ, donna à ses plans tant de magnificence et de grandeur que l'orgueil du pape en fut singuliérement flatté; il demanda combien coûterait l'exécution d'un pareil projet, et l'artiste ayant répondu que la dépense pourrait bien s'élever à cent mille couronnes : « Vous pouvez, répartit le Saint-» Père, y employer jusqu'au double de cette somme, » et sur-le-champ il donna à San-Gallo, son architecte, l'ordre de s'occuper des moyens d'exécuter le plan proposé. « Ceux qui sont disposés à voir les plus grands » événemens dans de très-petites causes, dit à ce sujet » l'auteur dont nous tirons tous ces faits, pourront très-» bien trouver qu'en cette occasion Michel-Ange donna, » sans s'en douter, la première impulsion au grand » œuvre de la réformation. En effet, ajoute-t-il, San-» Gallo proposa à cette occasion de joindre au mausolée » projetté une église qui, par la beauté et l'élégance du » style, répondît à la magnificence du mausolée, ou de

Digitized by Google

» rebâtir sur un nouveau plan l'église de Saint-Pierre qui » était ancienne et dégradée, et ce fut là l'origine de ce » vaste et superbe édifice qu'on mit cent cinquante ans » à achever, et qui est aujourd'hui le plus magnifique » ornement du monde chrétien. Mais pour suivre cette » grande entreprise, on se trouva au dépourvu d'argent, » et pour subvenir aux besoins du trésor, on vendit des » indulgences : un moine de Wirtemberg osa opposer » son autorité à celle de l'église, et de là vint cette grande » révolution qui ébranla jusque dans ses fondemens la » religion catholique dans le tems même où on lui éle- » vait le plus beau monument dont on eût encore eu » l'idée. »

Toute cette période, sans contredit la plus brillante de la vie de Michel-Ange, ses travaux pour le mausolée de Jules II, son départ subit de Rome, pour quelques mécontentemens qu'il eut de se voir négligé du pape et exclu de sa présence, la manière dont il rentra en grâce auprès du pontife à Bologne, où celui-ci venait d'entrer en conquérant, ses travaux pour la chapelle Sixtine que le Saint-Père fit décorer avec tant de magnificence et consacra à la mémoire de Sixte IV son oncle ; tous ces détails, dis-je, sont assez généralement connus, et se retrouvent dans l'histoire de la vie et du pontificat de Léon X par M. Roscoe (4). Le volume que nous avons sous les yeux contient un plus grand nombre de particularités moins importantes, et une description très-étendue des sujets peints par Michel-Ange dans le plafond de la chapelle Sixtine.

Ce grand ouvrage fut terminé vers la fin de l'année 1512, dans l'espace de vingt mois, et le pape officia solennellement dans la Chapelle, le jour de la Toussaint de la même année. Il avait pressé la conclusion de ces travaux avec cette impétuosité de caractère qu'il mettait dans tout ce qu'il désirait, et qui était encore augmentée par le sentiment de sa vieillesse, et la réflexion qu'il n'avait pas de tems à perdre. Il fit ôter l'échafaud avant que l'artiste eût retouché à son gré toutes les parties de

(4) Tome IV, page 241 et suiv. de la traduction française.

Digitized by Google

son ouvrage, et dans la suite il n'y eût plus moyen d'y revenir. Cependant il lui semblait qu'il manquait encore à tout cet ensemble de beautés un degré d'éclat et de magnificence que la richesse de la matière aurait pu lui donner, et il se proposait de faire dorer une partie des ornemens de la chapelle; l'artiste osa s'opposer à ce projet : « Saint-Père, dit-il au pontife, dans ces siècles » d'innocence on ne portait ni or ni argent, et les per- » sonnages que j'ai représentés n'étaient ni riches, ni » avides de richesses; c'étaient de saints hommes pour » qui l'or était un objet de mépris. » Au reste, Jules II mourut peu de mois après (21 février 1513), et le cardinal Jean de Médicis, si connu sous le nom de Léon X, lui succéda dans la chaire de S. Pierre.

Les talens de Michel-Ange restèrent inutiles pendant toute la durée de ce règne; Léon n'employa ce grand artiste qu'à faire exploiter les carrières des montagnes de Pietra Santa, où il s'était persuadé faussement qu'on trouverait du marbre aussi précieux que celui de Carrare, et à diriger les travaux d'une route qui conduirait de ces carrières à la mer. Peut-être néanmoins trouvera-t-on les réflexions que fait l'auteur anglais à ce sujet, un peu trop chagrines.

« Huit ans et quelques mois, dit-il, sont un espace » de tems bien peu considérable, pour tout ce que la » renommée attribue à ce pape. Un peu de bien, fait » par celui qui peut faire beaucoup de mal, est ordinai- » rement fort exagéré par les craintes ou par les espé- » rances des contemporains, et c'est sans doute à cette » magie qui environne toujours le pouvoir suprême qu'il » faut attribuer, en grande partie, les éloges prodigués » à Léon X, et les nombreux panégyriques, soit en » prose, soit en vers, dans lesquels on s'est plu à exalter » des événemens qui auraient jeté bien peu d'éclat sur » les destinées obscures d'un homme privé. » Il est pourtant vrai de dire que c'était sur-tout aux Médicis, et spécialement à Laurent, père de Léon X, et à Côme son bisaïeul, que l'Italie dut en grande partie le degré de supériorité où les arts et la littérature parvinrent dans tout le cours du quinzième siècle; et si, comme on doit

Digitized by Google

l'avouer, cette période pouvait légitimement être appelée le siècle des Médicis, certes, ni les contemporains, ni la postérité ne peuvent être accusés d'injustice pour l'avoir caractérisé par le nom du premier souverain qu'il y ait eu dans cette illustre famille, de l'héritier immédiat des deux plus grands hommes qu'elle eût produits, et qui lui-même, après tout, était loin de se montrer indigne de recueillir un si noble héritage. En effet, s'il négligea Michel-Ange, il eut pour Raphaël un attachement qui ne faisait pas moins d'honneur à son cœur, que l'admiration sentie, qu'il montra pour les productions de ce peintre sublime, n'en faisait à son goût et à son discernement; et l'on sait avec quelle généreuse munificence il encouragea tous les genres de littérature.

Adrien VI, cardinal de Tortose, succéda à Léon X, mort le 1^er décembre de l'année 1521. Il n'eut que les vertus de son état, et fut généralement regardé comme un homme sans talens, sans caractère et tout-à-fait indigne de la place qu'il occupait; tant les hommes sont conséquens dans leurs jugemens. Au reste, son règne ne dura que vingt mois, et le cardinal Julien de Médicis lui succéda sous le nom de Clément VII. Les affaires importantes dans lesquelles il se trouva engagé, ne lui laissèrent pas le loisir de s'occuper des arts. Michel-Ange demeura donc à Florence, continuant ses travaux d'architecture et de sculpture, pour la bibliothèque et l'église de St.-Laurent, et pour la chapelle de cette même église, destinée à servir de sépulture aux Médicis.

Enfin, en 1529, les Florentins informés du traité conclu à Barcelonne, entre le pape Clément VII, et l'empereur Charles V, traité qui assurait à la famille de Médicis la souveraineté de l'état de Florence, dans la personne d'Alexandre de Médicis, petit-neveu du pontife, résolurent de faire les derniers efforts pour défendre leur liberté. Ils commencèrent par fortifier leur ville et réclamèrent les talens de leur illustre compatriote, qui fut chargé de suivre les travaux des fortifications, comme architecte et comme ingénieur. Ferrare passait alors pour la ville d'Italie la mieux défendue, et où les ouvrages de ce genre avaient été ordonnés avec le plus

Digitized by Google

d'art et d'habileté. Michel-Ange désirant de profiter des lumières qu'il pourrait recueillir dans cette ville sur l'objet important qui l'occupait, se hâta donc de se rendre à Ferrare ; il y fut accueilli par le duc Alphonse d'Este, avec tous les égards et toute la distinction qu'un homme de génie pouvait attendre d'un prince si digne de l'apprécier. Le duc lui fit communiquer avec la plus grande complaisance tous les plans, tous les renseignemens qu'il pouvait désirer, et lorsqu'il fut sur le point de partir, ce seigneur lui dit en plaisantant ; « vous êtes » mon prisonnier, et je ne vous laisserai point aller que » vous ne me donniez l'espoir d'avoir de votre main » quelqu'ouvrage de peinture ou de sculpture. » Une pareille demande avait quelque chose de trop flatteur pour que l'artiste ne s'empressât pas d'y satisfaire, et aussitôt après son retour à Florence, malgré les occupations pénibles auxquelles il s'était voué, il commença, pour le duc, un tableau de Léda, qu'il ne put achever que long-tems après. Ce tableau fut dans la suite apporté en France et acquis par François Ier.

Malgré les efforts de Michel-Ange et de ses généreux compatriotes, la ville, assiégée par les troupes de l'Empereur, fut forcée de se rendre le 9 août 1530. « Telle » fut la fin de la république de Florence, après trois » siècles d'agitations et de fortunes diverses ; cependant, » ajoute notre auteur, au milieu des guerres civiles, » des calamités intérieures et extérieures de toute espèce, » le génie ne cessa point d'y briller du plus grand éclat, » et, quelle que soit la cause de ce phénomène, nos » tems modernes doivent plus de lumières à cette répu- » blique, renfermée dans un territoire si borné, qu'à tous » les états de l'Europe qui contribuèrent à sa ruine. »

THUROT.

Digitized by Google

LES MARTYRS *ou* LE TRIOMPHE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE, précédé d'un *Examen* avec des *Remarques* sur chaque livre et des *Fragmens du Voyage de l'Auteur en Grèce et à Jérusalem*; par M. DE CHATEAUBRIANT. — *Troisième édition*. — Trois vol. in-8°. A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire; à Lyon, chez *Ballanche*, père et fils, libraires.

A la première apparition des *Martyrs*, les hommes éclairés, dont la voix ne tarde point à s'élever au-dessus des clameurs de tous les partis, furent également frappés et de l'imperfection de l'ouvrage et du rare talent de l'auteur. Cette impression, devenue à-peu-près universelle, ne sera point affaiblie par la troisième édition qui vient, au bout de quelques mois, confirmer le succès éclatant des deux premières. Toujours des éloges unanimes se mêleront aux remarques plus ou moins sévères que feront naître le genre, le caractère, la conduite de l'ouvrage; et la critique elle-même (j'aime à le croire pour l'honneur des lettres) ne quittera plus, en parlant des *Martyrs*, ce ton grave, bienveillant et persuadé, qui l'élève presque à la hauteur du talent, sans lui rien ôter de la franchise de ses opinions et de l'autorité de ses jugemens.

M. de Châteaubriant lui témoigne assez de déférence pour avoir droit d'en attendre beaucoup d'égards, indépendamment de ceux que réclament en sa faveur l'élévation de son caractère personnel et la réunion des suffrages les plus distingués. Il a d'abord fait disparaître de cette nouvelle édition tout ce qui avait alarmé les consciences timorées. Dans le troisième livre, les discours des puissances divines sont retranchés. Seulement, comme ces discours contenaient l'exposition complète du sujet et les motifs du récit d'*Eudore*: « Il a fallu, dit » M. de Châteaubriant, en conserver la substance. M. » de Laharpe, dans son chant du *Ciel* (1), avait commis

(1) La *Religion Vengée*, poëme inédit, que ce grand critique, enlevé aux lettres par une mort trop prompte, n'a pas eu le tems de terminer.

» la

Digitized by Google

» la même faute que moi, et faisait parler Dieu, à » l'exemple du Tasse et de Milton, d'après l'autorité de » l'Ecriture : on lui fit remarquer que ces discours étaient » trop longs, et qu'on ne saurait jamais prêter à Dieu un » langage digne de lui. Il changea son plan, et par une » heureuse idée, il mit ce qu'il voulait dire dans la bou- » che du prophète Isaïe. Debout, au milieu des saints » et des anges, le fils d'Amos lit dans le livre de la vie » les destins de la terre. Je n'ai pu m'approprier cette belle » fiction ; j'ai eu recours à un autre moyen que l'on » jugera. »

« Dans ce même livre, continue M. de Châteaubriant, » *Cymodocée* n'est plus demandée comme une victime » immédiate, mais elle est annoncée comme une vic- » time secondaire, qui doit augmenter le mérite du sa- » crifice d'*Eudore*. Les passages de l'*Apocalypse* qui » avaient servi de prétexte à quelques plaisanteries, ont » disparu : tout ce qui pouvait blesser la doctrine ou le » dogme, dans le purgatoire, l'enfer et le ciel, a été » scrupuleusement effacé. Je ne m'en suis pas rapporté » là-dessus à mes lumières, je me suis soumis à la cen- » sure de quelques savans ecclésiastiques. »

C'est ainsi que l'auteur a répondu aux objections morales et religieuses faites contre son ouvrage. Je ne puis que répéter à cet égard ce que j'avais dit dans mes premières observations sur la théologie des *Martyrs*. Il ne m'appartient pas d'approuver ni de combattre une austérité de principes, fondée sur des lumières qui n'ont point éclairé ma faiblesse. J'aime à regarder comme orthodoxe tout ce qui peut inspirer l'amour et le respect de la religion, et je laisse à des mains plus fermes et plus savantes que les miennes le soin de poser les limites entre les droits de l'antique Sorbonne et les priviléges éternels du Parnasse. Toutefois, si le poëme des *Martyrs* était jamais banni d'une bibliothèque chrétienne, il me semble qu'on ne pourrait se dispenser de traiter l'auteur comme Platon voulait qu'on traitât les poëtes dans sa république imaginaire. Il ne les faisait conduire aux portes de la cité qu'après avoir répandu sur eux des parfums précieux et les avoir couronnés de fleurs.



Digitized by Google

Les objections littéraires contre le plan des *Martyrs* et contre la première conception de l'ouvrage, peuvent être discutées par un plus grand nombre de critiques et sont à la portée de tous les lecteurs instruits. J'avais cru devoir examiner si le héros choisi par M. de Châteaubriant convenait à l'*Epopée*, si l'importance de l'action répondait à la grandeur du sujet, et si le résultat était digne des moyens. De tous les poëmes épiques consacrés par l'épreuve du tems et l'admiration des hommes, je n'en connais aucun, disais-je, dont le héros soit un personnage d'invention. Achille, Ulysse, Agamennon, n'étaient pas pour les Grecs, comme pour nous, des demi-dieux dont le berceau, la vie et la mort sont environnés de fables. Homère avait renfermé dans l'Iliade et dans l'Odyssée l'histoire et la religion de sa patrie. Les Romains aimaient à reconnaître dans l'Enéide les héros fondateurs de leur Empire et l'origine antique de la maison des Césars. Chez les nations modernes qui se glorifient d'avoir agrandi le domaine de l'Epopée, les plus hardis génies ne se sont point écartés de l'exemple des anciens. Le Tasse, dont l'imagination féconde créait si facilement des personnages pleins de noblesse et de grace, leur a donné pour chef un guerrier dont la mémoire était chère à tous les peuples chrétiens. L'Arioste lui-même, toujours environné des prestiges de la féerie, toujours égaré volontairement dans un dédale de fables comiques et d'aventures romanesques; l'Arioste qui s'est placé, pour ainsi dire, dans un monde imaginaire, n'a point osé permettre à l'Epopée d'y choisir des héros inconnus : il a pris pour les siens Roland et Charlemagne. Vasco de Gama, dans la Lusiade; Henri IV, dans le Poëme des Français, appartiennent encore plus à l'histoire : et Satan, ou le Premier Homme, (car on s'est demandé plusieurs fois lequel des deux est le héros de Milton) sont liés l'un et l'autre aux premières idées, aux premières connaissances religieuses de tous les chrétiens. Aussi tous ces personnages arrivent avec majesté sur la scène de l'Epopée. Armés de gloire et de puissance, dès qu'ils paraissent, ils s'emparent de l'imagination et la préparent à des prodiges. On est disposé à croire qu'un pouvoir surnaturel préside à la des-

Digitized by Google

tacée de ces êtres, qui sont à nos yeux d'une nature privilégiée. Tous leurs intérêts, toutes leurs entreprises nous semblent dignes d'une intervention céleste : on se rappelle involontairement le précepte d'Horace ;

*Nec deus intersit nisi dignus vindice nodus :*

et le nom seul du héros fonde le merveilleux du poëme. Il n'en est pas ainsi d'Eudore et de Cymodocée. A ces observations et à ces exemples, M. de Châteaubriant, soutenu par l'autorité d'Aristote et d'Horace, mais appliquant au *poëme épique* les règles qu'ils ont dictées pour la *tragédie*, répond que les personnages d'invention sont plus favorables à l'Epopée que des noms trop éclatans et trop historiquement connus. Il assure ensuite que les personnages épiques doivent être regardés presque tous comme des créations du poëte ; et mettant cette opinion sous la protection des plus grands exemples, il prétend qu'*Eumée* dans l'Odyssée, et *Renaud* dans la Jérusalem, sont des personnages d'invention. Il me semble que cette réponse ne satisfait nullement la critique, et j'ose dire qu'ici, M. de Châteaubriant ne cherche qu'à éluder l'objection qu'il fallait combattre.

D'abord il doit paraître fort singulier qu'entre tous les héros de l'Odyssée, Ulysse, Télémaque, Nestor, Ménélas, etc., M. de Châteaubriant choisisse *Eumée* pour prouver qu'un personnage d'invention peut jouer un rôle important dans un poëme épique. Et qui en doute? Qui jamais a contesté cette vérité? Mais cet *Eumée* qui fournit à Homère un épisode touchant et parfaitement lié à l'action, est-il le héros de l'Odyssée? est-ce pour lui que les Dieux interviennent? est-ce pour le rendre à son épouse et à sa patrie que l'épopée a mis en mouvement toutes les puissances de l'Olympe? « Si quelque poëte, » dit M. de Châteaubriant, chantait aujourd'hui le fidèle » serviteur d'Ulysse, pourrait-on dire que ce poëte n'au- » rait pas créé son héros? » On pourrait dire du moins, et l'on prouverait, je crois, facilement, que ce poëte aurait mal choisi le héros de son poëme : on pourrait même ajouter qu'il n'a pas créé son héros, car *Eumée*, comme *Télémaque*, (quoique bien moins que Télémaque)



Digitized by Google

est environné de traditions épiques : Homère, en lui donnant part à l'action d'un poëme célèbre, a consacré son origine ; le nom d'*Eumée* réveillerait d'abord tous les souvenirs poétiques de l'Odyssée ; et malheureusement le nom d'*Eudore* ne se lie, dans la mémoire de personne, aux grands événemens qu'il raconte et dont il est le héros.

L'exemple de *Renaud*, dans la Jérusalem, ne me paraît pas plus heureusement choisi. Les historiens des Croisades nomment dix comtes ou chevaliers Renaud, plus ou moins distingués par leur noblesse et par leurs exploits, mais aucun, dit M. de Châteaubriant, n'était de la maison d'Este. Eh qu'importe ! le Tasse emploie ici, pour ennoblir son jeune guerrier, l'heureux artifice imité par l'auteur des *Martyrs*, qui fait descendre *Eudore* de Philopœmen et de Phocion : avec cette différence néanmoins, que les ancêtres d'Eudore ne sont pour nous que les objets d'une froide admiration, telle que nous l'accordons à tous les grands hommes de l'antiquité ; tandis qu'en Italie, à la cour de Ferrare, dans le palais de cette maison d'Este qui protégeait avec tant d'éclat les arts et les lettres, le Renaud du Tasse, par son origine poétique, devenait un titre de l'orgueil national et l'objet du plus vif intérêt. Aussi le poëte a-t-il grand soin de s'arrêter sur tous les détails de cette illustre origine : il n'oublie rien de ce qui peut donner un caractère historique au héros créé par son imagination. J'avais désiré que M. de Châteaubriant fît la même chose pour Eudore, qui n'a point d'ailleurs les avantages de Renaud : il n'a point dédaigné cette idée, dans les changemens utiles qu'a subis son ouvrage. Mais ce n'est point assez, je crois, pour faire d'un personnage, inconnu d'ailleurs, le héros d'un poëme épique. M. de Châteaubriant répond qu'Argant, Clorinde, Herminie, Armide sur-tout, ne sont pas plus historiques qu'Eudore. Sans doute : eh ! qui jamais a prétendu que tous les personnages épisodiques d'un poëme devaient appartenir à l'histoire ? J'ai dit que le personnage principal, le héros de l'épopée, devait être tel, qu'en entrant dans la carrière, il s'emparât de l'imagination par un grand nom ou par de grands

Digitized by Google

souvenirs; et quoi qu'une érudition déplacée pût objecter contr'eux, c'est ainsi que s'annoncent Achille, Ulysse, Enée, Télémaque lui-même, et sur-tout Godefroy. — M. de Châteaubriant dit qu'on trouve dans les historiens des Croisades six Godefridis et neuf Godefridi. Mais ce serait une subtilité peu digne de lui, d'en conclure que Godefroy de Bouillon n'était pas un personnage très-connu, quand le Tasse le choisit pour le héros de sa Jérusalem; car je ne crois pas manquer de *candeur*, en le regardant comme le véritable héros de cet immortel poëme. Renaud, j'en conviens, ressemble beaucoup à Achille par son caractère et par son indomitable valeur; et rien ne donne peut-être une plus haute idée du génie d'Homère, que d'avoir vu l'action d'un poëme épique dans l'inaction de son héros: le Tasse s'est emparé de cette conception sublime en la modifiant avec art. Achille, dans l'Iliade, est un monarque indépendant, maître d'une flotte et d'une armée, qui peut, à son gré, servir, braver ou combattre le chef de la Grèce, et les dieux attachent à sa tête divine les destinées d'Ilion. Renaud, dans la Jérusalem, n'est qu'un simple volontaire, d'une naissance illustre, mais qui ne l'exempte point de la loi commune. Il n'a pas un seul homme à opposer à Godefroy, qui peut le punir et l'exiler du camp. Guelfe, son oncle, qui commande quelques troupes dans l'armée des croisés, soumis lui-même à l'autorité du *grand capitaine*, ne peut donner à son neveu que l'exemple de l'obéissance et du respect: enfin Renaud n'influe sur le sort de Jérusalem que par l'ascendant de son courage, qui l'élève au-dessus de tous ceux qui marchent ses égaux, sans le rendre moins dépendant de la sagesse et des ordres de Godefroy. Celui-ci reste donc le véritable héros du poëme, et remplit d'ailleurs toutes les conditions que peut exiger ce titre glorieux; grande naissance, grande renommée, souvenirs immortels dans l'histoire; grandes actions, grandes qualités, prudence, valeur, modestie, piété, tout ce que la haute poésie doit célébrer, et la vertu qui est encore au-dessus des louanges du génie. Le Tasse n'a donc pas inventé son héros; mais, dans le vaste champ de l'épopée, il a fait

Digitized by Google

mouvoir autour de lui, tantôt des personnages historiques, tels que le vieux comte de Toulouse, l'ermite Pierre, Soliman, Tancrède, et quelques autres; tantôt des personnages inventés, comme Argant, Clorinde, Herminie, Armide, et, si l'on veut, Renaud lui-même, tous si ingénieusement et si fortement liés à l'action, que sans eux, comme l'observe M. de Châteaubriant, le poëme n'existerait plus, ou du moins aurait été conçu différemment. C'est le chef-d'œuvre du talent dans la création des épisodes; mais ce mérite n'a rien de commun avec la théorie de l'auteur des *Martyrs* sur le choix du principal personnage. Je dois même observer que M. de Châteaubriant a fait ici tout le contraire du Tasse; car, au lieu de choisir un héros capable, comme je l'ai dit, de soutenir la majesté de l'épopée, et d'environner ce personnage connu de personnages inventés pour embellir et varier les détails de l'action, son imagination brillante a commencé par créer un héros fabuleux, et bientôt après, sa mémoire féconde l'entoure de personnages historiques, tels que Dioclétien, Constantin, Galérius, Hiéroclès, Augustin, Jérôme, etc. qui rappelant au lecteur les vérités immuables de l'histoire, affaiblissent nécessairement l'illusion que le poëte produit, et réclament pour des hommes éternellement célèbres ce grand triomphe du christianisme, dont on attribue si faussement la gloire à un martyr inconnu.

Je crains donc que, malgré les exemples, ou plutôt à cause même des exemples cités par M. de Châteaubriant, les objections contre le choix de son héros ne subsistent dans toute leur force; et je persiste à croire qu'*Eudore* ne devait pas être le premier personnage d'un poëme intitulé : *Le Triomphe de la Religion chrétienne*. Mais je ne prétends point, pour cela, que des personnages d'invention ne soient pas convenablement placés dans les épisodes les plus étroitement liés à l'action principale; tel, par exemple, que celui d'Armide dans la Jérusalem délivrée. J'ai dit, au contraire, dans mon premier extrait, qu'*Eudore* et *Cymodocée*, trop inconnus pour supporter le fardeau majestueux de l'épopée, n'en seraient pas moins *très-bien placés*, *excellens* même dans un épisode;

Digitized by Google

et le beau talent de l'auteur des *Martyrs* aurait pu concevoir cet épisode de manière à le rendre aussi nécessaire à l'action du poëme, qu'il est en lui-même ingénieux, dramatique et touchant.

Je n'ai pas prétendu davantage que Constantin dût être le héros d'une épopée : M. de Châteaubriant fait, à cet égard, des observations pleines de goût et de sagesse. J'avais dit, comme lui, avec moins de développement, mais en termes exprès, « que le caractère de Constantin » ne convenait point à l'épopée ; que l'histoire l'accusait » d'un grand crime ; et que les crimes de l'ambition » n'étaient pas au nombre de ceux que le sentiment peut » pardonner au héros d'un poëme épique. » D'ailleurs, ce n'était point sous le rapport des caractères et du choix d'un principal personnage que j'avais parlé de Constantin, mais seulement à cause de *l'importance de l'action*, qui, dans les *Martyrs*, me paraissait au dessous de la grandeur du sujet. Or, il me paraît toujours incontestable que, d'après le but de l'ouvrage et la majesté du merveilleux employé par le poëte, Constantin déposant à-la-fois ses lauriers et son diadème sur les autels du Christ, encore fumans du sang des martyrs, offrait au génie une action plus vaste, plus imposante, plus épique, que la sainte résignation et l'inaltérable fermeté d'*Eudore* dans les tourmens. Je vois bien triompher l'esprit du christianisme, sa douceur, sa patience, son courage, sa vertu divine, dans le caractère du généreux confesseur et dans sa mort glorieuse : mais le triomphe *temporel* de la religion chrétienne, celui que l'ouvrage m'annonce, celui que chante le poëte, en s'écriant, *les Dieux s'en vont*, me paraît encore appartenir à la victoire de Constantin. Voilà ce que j'avais dit, sans prétendre toutefois que celui qui ordonna le supplice de son fils et de son épouse fût un personnage épique. Et M. de Châteaubriant a senti que cette observation n'était pas sans fondement, puisqu'il a cru devoir ajouter à la fin de son ouvrage, après ces mots, *les Dieux s'en vont*, une page où sont rapidement accumulés tous les événemens qui décidèrent en effet le triomphe de la religion chrétienne. Galérius meurt ; Constantin arrive à Rome ;

Digitized by Google

il venge les martyrs ; il reçoit la dignité d'Auguste sur la tombe d'Eudore ; et le christianisme est proclamé la religion du monde romain. Reste à savoir si ce grand résultat, qui devait, ce me semble, appartenir au développement d'une *action publique*, est suffisamment préparé par les scènes d'une *action privée*, comme celle des martyrs.

Après avoir ainsi renouvelé sans détour les objections auxquelles M. de Châteaubriant ne me paraît pas avoir victorieusement répondu, dans l'*examen* qui précède la nouvelle édition de son ouvrage, je me plais à reconnaître qu'il a pleinement détruit, dans mon esprit, les doutes que j'avais élevés sur la longueur du récit d'*Eudore*, et sur sa liaison avec l'action du poëme. Eh ! doit-on rougir d'avouer qu'une opinion très-impartiale sans doute, mais formée sur une lecture rapide, et souvent exprimée avec la même précipitation, peut renfermer de graves erreurs, quand un écrivain du plus rare talent reconnaît lui-même celles qui lui sont échappées dans un ouvrage qui, pendant tant d'années, a occupé toutes les forces de sa pensée et toute l'activité de son imagination? J'avais dit, en rendant compte des *Martyrs*, que le récit d'*Eudore* en était l'épisode le plus important, et la partie de l'ouvrage où le talent se montre avec le plus de vigueur et de flexibilité. J'avais admiré l'extrême variété de tout ce qui caractérise la peinture des champs paisibles de la Grèce, et celle de la capitale de l'univers, opposée à la description des forêts de la Germanie et de l'Armorique. Ce récit, disais-je, remplit à-peu-près la moitié du poëme. Cette observation pourrait n'être pas une critique ; cependant le récit d'Ulysse et celui de son fils, qui occupent aussi beaucoup de place, paraissent beaucoup plus courts. N'est-ce point parce que l'un et l'autre font partie de l'action et forment, en effet, le commencement de l'*Odyssée* et du *Télémaque*, tandis que le récit d'*Eudore* ne tient que par des fils légers à l'action des *Martyrs* ? — M. de Châteaubriant répond, avec raison, que le récit de l'*Odyssée* n'a point de rapport à la catastrophe ; que celui du *Télémaque* est magnifique ; mais que tous les person-

Digitized by Google

nages de ce récit, excepté Narbal qu'on revoit un moment, disparaissent sans retour : que dans celui des *Martyrs*, au contraire, on trouve d'abord la peinture des caractères qu'il sera essentiel de connaître dans le développement de l'action ; le tableau du christianisme dans *toute* la terre, au moment d'une persécution qui va frapper *tous* les chrétiens ; l'excommunication d'*Eudore* qui fait prendre à l'action le tour qu'elle doit prendre, et la grande faute qui sert à ramener le héros dans le sein de l'église ; faute qui répandant sur le fils de Lasthénés l'éclat de la pénitence, attire sur lui le regard des chrétiens et le fait choisir pour défenseur de l'église. On y trouve encore le commencement de la rivalité d'Eudore et d'Hiéroclès, et l'annonce des victoires de Galérius sur les Parthes ; victoires qui achèvent de rendre ce prince maître absolu de l'esprit de Dioclétien, et préparent ainsi l'abdication qui amène la persécution. On y trouve enfin, dans la vision de Saint-Paul ermite, la prédiction du martyre d'Eudore et du triomphe complet de la religion. « Ajoutons, dit M. de Châteaubriant, que ce récit » a encore l'avantage de faire naître l'amour de Cymo» docée, d'inspirer à cette jeune païenne les premières » pensées du christianisme, et de concourir ainsi, par » un double moyen, au but de l'action. Il ne vient donc » pas là sans raison, pour satisfaire la curiosité d'un » personnage, comme la plupart des récits épiques. » Tout cela est juste. M. de Châteaubriant a soin d'indiquer aussi, dans les notes qui suivent chaque livre, les passages nombreux qui rattachent plus ou moins le récit à l'action. Ce n'est pas que l'auteur ne s'abandonne peut-être un peu trop souvent dans le cours de ce récit à la fécondité de son talent descriptif, et qu'il fût impossible d'y trouver des morceaux brillans de style et d'imagination, dont la perte ne nuirait pas à l'ensemble et à la marche de l'ouvrage : mais il est souverainement injuste de reprocher à un écrivain le caractère particulier de son génie, quand ce génie est, d'ailleurs, plein de grâce, d'éclat et d'originalité. Le récit d'Eudore pouvait être plus court, et lié à l'action par d'autres moyens : mais il suffit que ceux que l'auteur a préférés soient

Digitized by Google

bons, que la longueur disparaisse sous les beautés accumulées, et qu'un intérêt plus vif soit remplacé par un intérêt plus varié. Je reconnais donc volontiers que mes doutes étaient peu fondés, et qu'en les présentant avec une juste méfiance, j'ai fourni à M. de Châteaubriant l'occasion de prouver qu'il a pleinement raison.

Il l'a bien davantage encore quand il se plaint, avec une noble sensibilité, des injures, des pamphlets, des parodies, des épigrammes, des plaisanteries en prose et en vers, qui semblent attendre parmi nous tout écrivain coupable d'un talent au-dessus du vulgaire et d'un succès qui résiste aux efforts combinés de l'envie et de la médiocrité. Quel homme de lettres, ayant quelqu'élévation et quelque noblesse dans le caractère, ne gémit point de ces haines furieuses qui passant des factions politiques dans les discussions littéraires, environnent d'alarmes la solitude du génie, et corrompent les plus aimables productions de l'esprit! Serait-il vrai que cette horrible dégradation de la littérature fût particulière à notre patrie, à l'époque même où d'autres genres de gloire l'élèvent si haut dans l'histoire des nations? M. de Châteaubriant, qui a beaucoup voyagé, paraît avoir acquis cette triste conviction: « Quelle idée doivent prendre de nous les étrangers, » dit-il, en lisant ces critiques moitié furibondes, moi» tié bouffonnes, d'où la décence, l'urbanité, la bonne » foi sont bannies; ces jugemens où l'on n'aperçoit que » la haine, l'envie, l'esprit de parti, et mille petites » passions honteuses? En Italie, en Angleterre, ce n'est » pas ainsi qu'on accueille un ouvrage: on l'examine » avec soin, même avec rigueur, mais toujours avec gra» vité. S'il renferme quelque talent, on en fait un titre » d'honneur pour la patrie. En France, on dirait qu'un » succès littéraire est une calamité pour tous ceux qui se » mêlent d'écrire..... Dans aucun tems, dans aucun » pays, un homme qui aurait consacré huit années de » sa vie à un long ouvrage; qui, pour le rendre moins » imparfait, eût entrepris des voyages lointains, dissipé » le fruit de ses premières études, quitté sa famille, ex» posé sa vie; dans aucun tems, dis-je, dans aucun pays, » cet homme n'eût été jugé avec une légèreté si déplora-

Digitized by Google

» ble. Je n'ai jamais senti le besoin de fortune qu'au-
» jourd'hui : avec quelle satisfaction je laisserais le champ
» de bataille à ceux qui s'y distinguent par tant de hauts
» faits pour l'honneur des muses et l'encouragement des
» talens ! non que je renonçasse aux lettres, seule con-
» solation de la vie : mais personne ne serait plus ap-
» pelé, de mon vivant, à me citer à son tribunal pour
» un ouvrage nouveau. »

Ce vœu de l'auteur des *Martyrs* a été formé plus d'une fois en silence ; plusieurs écrivains distingués doivent retrouver, dans cette plainte éloquente, l'expression de leur propre douleur et de leurs sentimens secrets. C'est leur offrir sans doute une noble consolation que de leur dire, en vers harmonieux, qu'Homère et Milton ne furent grands qu'après leur mort, et de comparer leur destinée à celle du Tasse et du Camoëns. Je regrette de ne pouvoir adoucir la fin de cet article, en citant des strophes touchantes, où ces consolations viennent d'être adressées à M. de Châteaubriant (1). Mais on avouera qu'il faut une ardente passion de la gloire pour préférer ce stérile et tardif dédommagement au repos de la vie et au bonheur de l'obscurité. ESMÉNARD.

---

LA MAISON DES CHAMPS, poëme par M. CAMPENON. *Seconde édition*, revue, corrigée et augmentée de quelques poésies.

Au milieu d'un cercle nombreux et brillant, une femme, jeune, à l'air simple et modeste, fixe vos regards. Ces heureux dehors vous préviennent en sa faveur, et vous prenez un secret plaisir à l'examiner. Un goût délicat préside à sa parure ; la grace accompagne ses moindres mouvemens ; ses manières sont aimables ; son ame ingénue se peint dans ses yeux. Combien de moyens de plaire ! pour accroître la séduction, une voix mélodieuse se fait entendre et donne l'accent du sentiment aux plus simples paroles. Vous êtes ému, touché ; vous

(1) Ces strophes ont été insérées dans le Mercure du 3 février.

Digitized by Google

quittez avec peine l'intéressant objet de votre attention. Vous en gardez un doux souvenir. Le rencontrez-vous quelque tems après ? la grace et le naturel, qui ne changent pas comme les ornemens factices, obtiennent un nouveau suffrage, avoué par le cœur et par la raison. Telles sont à-peu-près les deux impressions que m'ont faite la première et la seconde lectures du poëme de M. Campenon. Sans doute ce poëme n'est pas sans défauts; je persiste même à penser qu'un excès de crainte ou de modestie a trompé l'auteur et mutilé sa composition. Des censeurs sévères lui reprocheront quelques vers faibles, et même un peu de monotonie. D'autres demanderont plus de verve, plus d'élévation et de couleur; mais tous aimeront l'ouvrage, pourquoi ? parce qu'il est vrai, parce que M. Campenon semble toujours parler du cœur. En lisant ses vers on sent qu'il a le goût de la campagne. Il visite avec joie la ferme et les troupeaux; il rêve avec délices dans le bois ou dans le verger; une fleur l'attire par son brillant coloris; il se plaît à en respirer le parfum; sur la fin du jour, il admire les dernières clartés de l'horizon; ces simples jouissances réveillent chez lui tous les sentimens tendres, ou toutes les idées poétiques, et le rendent le plus heureux des hommes. De tels plaisirs paraissent insipides et froids à beaucoup de personnes, mais d'autres y trouvent un charme inexprimable; c'est ce charme qu'éprouvaient Virgile, Tibulle et La Fontaine, c'est lui qui a inspiré les vers délicieux dans lesquels ces poëtes divins ont célébré les champs et le facile bonheur qu'on y peut trouver.

Si M. Campenon n'eût fait que des descriptions vagues de la campagne, les lecteurs ennuyés auraient rejeté son livre avec dédain; mais ils se sont laissés tous entraîner par des peintures naïves et pleines de vérité, ou par une morale aimable et douce, comme celle qui respire dans les vers suivans :

Je ne vois point autour de vos châteaux
S'étendre au loin vos domaines superbes;
Un pâtre seul peut garder vos troupeaux;
Un jour suffit à moissonner vos gerbes;

Digitized by Google

C'en est assez. Dieu mit sous votre main
Deux grands trésors : l'ordre et l'économie ;
On les augmente en y puisant sans fin.
Voilà les biens où le sage se fie.
Il sait qu'aux champs soi-même il faut tout voir,
Que chaque jour, chaque matin, chaque heure
Donne une tâche et prescrit un devoir,
Que le tems fuit, que son emploi demeure,
Et que les jeux, les fêtes, le repos,
Pour mieux nous plaire, ont besoin de travaux.

Il y a là, ce me semble, quelque chose de Tibulle. Mais pour voir l'auteur dans toute la pureté, dans toute la grace de son talent, il faut l'entendre célébrer l'Helvétie et payer un tribut d'admiration et d'amour au chantre d'Abel :

Tu les connus ces rians paysages,
Toi dont les chants aussi purs que ton cœur
De la Limmal charmaient les bords sauvages !
C'est vers ces lacs, c'est sur leurs doux rivages,
Que tu chantais l'amant navigateur,
Qui le premier, vers une île étrangère,
S'ouvrit sur l'onde un chemin téméraire.
Plus loin ces rocs de vieux sapins couverts
Prêtaient leur ombre à ta mélancolie,
Quand, sous les coups du fratricide impie,
Le juste Abel expirait dans tes vers.
Mais c'est sur-tout vers ces molles prairies,
Au fond des bois, sur le *bord* des ruisseaux
Que s'égaraient tes vagues rêveries ;
Là, tu disais les fastes des hameaux,
Et les aveux des naïves bergères,
Et du Chalet les mœurs hopitalières,
Et ce beau ciel, ce beau climat toujours
Cher à l'idylle et propice aux amours.

En avouant tout le mérite de la première édition de cet ouvrage, la critique y avait relevé plusieurs taches. M. Campenon, dont la bonne-foi égale la modestie, s'est efforcé de corriger les fautes qui avaient pu lui échapper, et, ce qui annonce beaucoup de goût et de flexibilité, toutes ses corrections sont heureuses ; mais les preuves

Digitized by Google

de talent qu'un auteur a données deviennent la mesure de la sévérité de l'opinion publique envers lui : je crains qu'elle n'accuse M. Campenon d'avoir encore oublié de passer la lime du travail dans quelques endroits.

Le vers de dix syllabes moins pompeux que l'alexandrin, se prêtant davantage à tous les tons, dégénère facilement en prose rimée, si l'on n'a pas soin de le relever par la grâce des tours ou par le choix de l'expression et des images. Peut-être aussi tout le morceau où l'auteur peint les délassemens du sage n'est point assez judicieux, et ne tient pas assez au fonds du sujet.

Après ces remarques, bien sévères sans doute, pour un talent aussi aimable, je me plais à citer à l'auteur lui-même, comme un modèle de grâce et d'élégance, la charmante description du jeune oiseau qui veut quitter le nid paternel et prendre sa volée :

Vous jugez bien que cette vigilance,
Ces soins touchans, cet amour généreux,
Du faible oiseau hâtent l'adolescence.
Il croit, et même, Icare audacieux,
Il veut déjà, dans son vol téméraire,
Franchir l'espace et s'élever aux cieux.
Plus d'une fois l'adresse de sa mère
Sut différer ce projet dangereux ;
Plus d'une fois des périls du voyage
Elle effraya son imprudent courage.
Ruse inutile ! il a pris son essor ;
Impatient, hors du nid il s'élance,
Il vole.... il tombe.... et s'élevant encor,
Il vole enfin avec plus d'assurance.
La mère, hélas ! gémissant en silence
Sur le départ du jeune voyageur,
Le suit de l'œil avec inquiétude,
Au moindre choc sent palpiter son cœur ;
Et, le plaignant de son ingratitude,
Va, tout le jour, seule avec sa douleur,
Au nid désert pleurer sa solitude.

Ce dernier trait rappelle la touchante expression de Virgile :

*Amissos queritur fœtus.*

Digitized by Google

M. Campenon nous donne aujourd'hui quelques pièces nouvelles et dignes du poëme qu'elles accompagnent. Celle intitulée *les Élysées* offre des détails très-agréables. M. de Parny a traité le même sujet avec son talent accoutumé. On le reconnaîtrait sans peine aux vers suivans qui ont une grâce particulière :

Mais je voudrais y voir un maître que j'adore,
L'amour qui donne seul un charme à nos désirs,
L'amour qui donne seul de la grâce aux plaisirs.
Pour le rendre parfait, j'y conduirais encore
La tranquille et pure amitié,
Et d'un cœur trop sensible elle aurait la moitié.
Asyle d'une paix profonde,
Ce lieu serait alors le plus beau des séjours;
Et ce paradis des amours,
Auprès d'Eléonore on le trouve en ce monde.

La plus considérable des additions qui enrichissent cette seconde édition, est un voyage de Grenoble à Chambéri. L'auteur suit encore ici une route frayée par des hommes justement célèbres; son ouvrage rappelle nécessairement les leurs, mais ce souvenir dangereux n'ôte rien au plaisir que l'on éprouve en parcourant avec M. Campenon les lieux que visite sa muse. Un badinage aimable, une prose élégante et fleurie, des vers faciles et heureux, un ton de mélancolie répandu sur tout l'ouvrage, attachent le lecteur et lui ôtent même la pensée des comparaisons. Ce n'est pas cependant qu'elles fussent toujours à craindre pour M. Campenon : assurément aucun des poëtes voyageurs qui nous ont amusés par leur grâce et leur enjouement, n'auraient désavoué plusieurs traits de leur jeune imitateur. En effet, peut-on peindre avec une sensibilité plus vraie la douleur maternelle au moment du départ de l'un de ces enfans que chaque année voit quitter la Savoie pour Paris?

Un d'eux sur-tout, un d'eux à la fleur de son âge,
Pour la première fois faisait ce long voyage :
Sa mère (à ce seul mot je sens couler des pleurs)
Sa mère le suivait, le cœur gros de douleurs,
Et le reconduisait jusqu'au prochain village.

Digitized by Google

C'est ce ruisseau qui doit les séparer.
Là, ses sanglots se livrent un passage.
Je la vis sur son fils attachant son visage,
Le prendre dans ses bras, *sur son sein* le serrer;
Et d'un cri qu'arrachait la douleur maternelle,
Avant de quitter ce lieu,
Se navrant à loisir de sa peine cruelle,
Lui dire, hélas! peut-être un éternel adieu.
L'enfant, trop jeune encor pour s'affliger comme elle,
Essuyait une larme, et marchait en chantant.
D'autres, moins malheureux, emmenaient en partant
Leur père, leur famille, une sœur, une amie.
Ceux-là du moins étaient joyeux;
Ils ne regrettaient rien, ils avaient auprès d'eux
Tout ce qui peut donner quelque prix à la vie;
Ils emportaient avec eux leur patrie.

Je regrette de ne pouvoir citer d'autres passages, et notamment une pièce adressée par M. Campenon à son ami Desfaucherets; elle est pleine de charme et d'élégance; mais je suis forcé de me restreindre. On dit que l'auteur, encouragé par l'accueil favorable qu'il a reçu, prépare un autre ouvrage; il se présentera sous d'heureux auspices, et si la muse de M. Campenon tient toutes les promesses qu'elle vient de faire au public, elle peut compter sur un succès plus brillant encore que le premier. T.

## VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — *Brunehaut* ou *les successeurs de Clovis*, tragédie en cinq actes de M. Aignan.

La scène se passe à Auxerre, dans le palais de Thierri. La première exposition (car cette tragédie en a plus d'une), a lieu entre Clodomir, vieillard vertueux attaché à Brunehaut, et un confident de Thierri qui se nomme, je crois, Warnachaire; en voici les faits principaux. Brunehaut, après avoir régné long-tems en Austrasie sous le nom de son petit-fils Théodebert, a été bannie par ce prince impatient du joug qu'elle lui avait imposé. Elle s'est réfugiée chez

Digitized by Google



chez Thierri, frère de Théodebert et roi de Bourgogne, et l'a engagé à lever une armée en sa faveur. Théodebert s'est lui-même approché d'Auxerre avec la sienne; mais, au moment où l'on allait en venir aux mains, Audovaire, fille de Théodebert, s'est précipitée entre les deux armées et s'est jetée dans les bras de Brunehaut; son père l'a suivie. Les deux frères se sont reconciliés et la paix vient d'être conclue. Clodomir la croit solide, parce que son dévouement sans bornes lui ferme les yeux sur les crimes et le caractère de la reine; mais Warnachaire, qui la connaît mieux, ne peut croire qu'elle laisse subsister un traité qui lui ôte tout espoir de vengeance et la met dans la dépendance de ses petits-fils.

Warnachaire ne se trompait pas. Après une scène d'apparat, où Brunehaut, entourée des pricipaux chefs de la nation et de l'armée, parle en reine de ses projets de gouvernement, la seconde exposition commence entre Brunehaut et son confident, dont on me pardonnera sans doute d'avoir oublié le nom tudesque. Les intentions de la reine ne sont rien moins que pacifiques. Nous apprenons d'elle que Clotaire, fils de son ancienne ennemie Frédégonde, et qui règne

Des remparts de Soissons aux rives de l'Yonne,

s'est aussi approché d'Auxerre avec une armée sans que personne en sût rien. Brunehaut lui dépêche son confident pour lui proposer une alliance en vertu de laquelle elle l'introduira dans Auxerre, dont *ses fidèles cohortes* gardent *les portes*, et lui livrera Audovaire et Thierri. Quant à Théodebert, elle en aura disposé d'une autre manière, au moyen de quoi elle pourra partager avec Clotaire l'héritage de Clovis. Le confident part, et Brunehaut, demeurée seule, nous fait entendre que l'exécution de son traité avec Clotaire dépendra d'un entretien qu'elle veut avoir avec Thierri.

Le second acte s'ouvre par une scène assez courte entre Audovaire et sa confidente; la fille de Théodebert aime déjà son oncle Thierri, mais un rêve qu'elle a fait l'inquiète sur les intentions de sa bisaïeule, dont le caractère en effet n'est pas très-encourageant. Thierri paraît; il déclare son amour à sa nièce, lui offre son trône et sa main, lui dit que Théodebert approuve cette alliance qui affermira la paix. Audovaire en est fort touchée, mais elle n'est point exempte des préjugés de son tems: elle craint



Digitized by Google

d'être excommuniée, si elle épouse son oncle. Thierri lui représente que l'évêque d'Auxerre a promis de les bénir au lieu de les excommunier; et cette raison lève ses scrupules. Il lui reste cependant des craintes au sujet de Brunehaut. Thierri s'en indigne: mais enfin Audovaire lui dit quelques mots si concluans qu'il commence à s'apercevoir qu'en effet, son aïeule l'a tenu jusqu'à présent à la lisière, et il promet à Audovaire de ne plus se laiser mener.

Si cette conviction et cette résolution sont un peu subites, au moins est-il vrai de dire qu'elles ne pouvaient venir plus à propos; car, un moment après, Brunehaut demande à Thierri l'entretien qu'elle avait annoncé à la fin du premier acte. Il produit à notre avis la plus belle scène de la tragédie. Brunehaut y parle en homme d'état; la politique de Machiavel n'est ni plus audacieuse ni plus profonde. Le partage des états de Clovis a fait le malheur de la France; il ne lui faut qu'un seul roi. Thierri veut-il l'être? Il ne s'agit que de sacrifier Théodebert et d'accabler ensuite Clotaire avec les forces réunies de l'Austrasie et de la Bourgogne. Brunehaut se chargera elle-même d'apprendre à Thierri l'art de conquérir et de gouverner: mais le jeune roi de Bourgogne a trop de vertu et de fierté pour accepter de pareilles offres. En vain Brunehaut veut lui persuader que Théodebert vient de conclure avec Clotaire un traité secret; il ne peut le croire, puisqu'on lui donne Audovaire: en vain elle l'effraie du sort qui le menace et ne lui laissera que l'alternative du cloître ou de la mort; Thierri reste ferme, et lorsque la reine irritée le somme de choisir entre son amitié et celle de Théodebert, il n'hésite pas à se déclarer pour son frère. Brunehaut s'éloigne; on vient annoncer à Thierri que Clotaire s'est présenté aux portes de la ville et demande à lui parler. Thierri ordonne de l'introduire, et le second acte finit.

Clotaire fait son entrée au commencement du troisième, avec un suivant que nous n'osons appeler confident, car nous doutons qu'il ait rien compris aux confidences de son maître. Thierri paraît et ouvre une scène nouvelle qui a mérité les applaudissemens du public. Non moins ambitieux et tout aussi peu scrupuleux que la reine, Clotaire propose à Thierri de faire la paix, pourvu qu'on lui livre Brunehaut, mais Thierri ne veut trahir ni sa mère ni son frère. Clotaire hésite un moment: Si je vous découvrais, dit-il à Thierri, tous les crimes de Brunehaut, accepteriez-

Digitized by Google

vous mes offres ? — Jamais, répond Thierri ; et Clotaire se retire. Ses offres, au reste, venaient un peu tard. Tandis qu'on préparait tout pour le mariage de Thierri et d'Audovaire, Brunehaut a fait empoisonner Théodebert ; elle est la première à nous l'apprendre dans une scène qui aurait pu produire un grand effet, si cette reine était moins odieuse. Clodomir vient la chercher pour aller à l'église : elle balance ; son front s'obscurcit. Clodomir l'interroge : alors elle récapitule les outrages qu'elle a reçus de Théodebert et les preuves de fidélité que Clodomir lui a données. Les détails de la misère qu'elle a éprouvée, le généreux dévouement de Clodomir,

*Qui demandait* du pain d'une timide voix,
Pour la mère, la fille et la veuve des rois,

auraient sans doute fait couler des larmes, si Brunehaut n'annonçait en même tems sa vengeance, et si le dévouement de Clodomir ne perdait beaucoup de sa dignité par la présence du monstre auquel il le témoigne. Il veut cependant courir au secours du prince, mais Brunehaut ordonne aux gardes de l'arrêter, parce qu'elle craint apparemment que sa vengeance ne soit pas encore assurée ; car, un moment après, Warnachaire vient annoncer que Théodebert est mourant, et aussitôt elle rend la liberté à Clodomir. Clotaire reparaît alors, mais il y a encore plus d'obscurité dans son dialogue avec Brunehaut que dans sa première scène. On voit seulement qu'ils se donnent la main en se séparant.

Nous voici au quatrième acte : on voit d'abord paraître Audovaire mariée et couronnée, mais pleurant son père qui sans doute est déjà mort. En effet, Thierri vient bientôt annoncer de quelle manière ; au milieu de ses souffrances, Théodebert a d'abord repoussé Thierri qu'il soupçonnait d'en être l'auteur ; Thierri au désespoir a voulu se percer de son épée, Théodebert a reconnu alors son innocence, et lui a fait les plus tendres adieux. Ce récit achevé, Clodomir paraît et en fait un autre. Comme premier magistrat, il allait interroger l'agent subalterne qui a présenté la coupe empoisonnée à Théodebert, lorsque Brunehaut est survenue et a poignardé ce misérable. Il y a bien là de quoi la faire soupçonner, mais le bon Clodomir n'en persiste pas moins à la défendre. Elle vient elle-même, et d'abord elle semble aussi vouloir éloigner les soupçons ; mais elle ne peut long-tems dissimuler. Elle avoue son crime, elle



Digitized by Google

s'en fait gloire, elle le représente comme le juste châtiment d'un ingrat. Thierri et même Clodomir sont bien obligés de la croire; mais le premier est trop bon fils pour faire arrêter sa mère; il se contente de la bannir; et le second se montre encore prêt à aller mendier pour elle. Brunehaut n'est pas moins fidèle qu'eux au caractère qu'on lui a donné. Elle déclare que c'est dans le camp de Clotaire qu'elle se réfugie; le bon Thierri la laisse paisiblement sortir; le trop bon Clodomir l'accompagne; et Thierri va joindre son armée pour combattre Clotaire et Brunehaut.

Le cinquième acte est plus court que tous les autres et contient encore plus de récits. Audovaire et sa confidente écoutent le premier, fait par Warnachaire confident de Thierri. C'est encore à elle que s'adresse le second, débité par Thierri lui-même, et le troisième est adressé à Thierri et Audovaire par le fidèle Clodomir. En les réunissant, nous trouvons que Thierri en sortant d'Auxerre est tombé dans une embuscade où il a manqué périr, et qu'il n'a pu arriver à son camp dont Clotaire avait fait occuper toutes les avenues; c'est alors qu'il est rentré dans Auxerre par la seule porte dont Warnachaire eût conservé la possession; et c'est dans ce moment où sa position paraît désespérée que Clodomir vient raconter comment Clotaire a proclamé la paix et licencié son armée, après avoir fait mourir..... Brunehaut. Il commence même à entrer dans les détails de son supplice, mais Thierri l'arrête; son cœur souffre trop d'un pareil récit; toujours excellent fils, il veut qu'on aille demander à Clotaire le corps de sa mère; il ordonne qu'elle soit enterrée auprès de Théodebert, à qui cependant il en demande pardon; il déduit la morale de la pièce, et la toile tombe.

L'analyse que nous venons d'en faire est déjà si longue qu'il nous reste peu d'espace pour l'examiner, mais en revanche elle est assez détaillée pour mettre nos lecteurs en état de juger eux-mêmes. Ils auront remarqué, sans notre secours, tous les vices de l'intrigue; ils se seront étonnés que ce Théodebert qui fait la paix, marie sa fille, et est empoisonné au troisième acte, ne paraisse pas dans les deux premiers; que les autres personnages règlent leur conduite sans s'inquiéter de lui, quoiqu'il soit à la tête d'une armée, et qu'il ait montré du caractère en bannissant Brunehaut. On n'aura pas été moins surpris de la puissance de cette reine qui, après avoir mendié son pain en Austrasie, se trouve plus maîtresse en Bourgogne que

Digitized by Google

Thierri lui-même, puisqu'elle peut le livrer au roi de Soissons. On a déjà observé l'obscurité qui règne dans tout le rôle de Clotaire, obscurité d'autant plus blâmable qu'elle rend le dénouement aussi imprévu que celui de Zelmire par le poignard d'Anténor. Le public n'aime point à tout deviner, mais il ne veut pas non plus qu'un dénouement tombe des nues. C'est un reproche fait à sa sagacité, ou un aveu que l'auteur a trouvé commode de trancher le nœud qu'il devait démêler avec adresse.

Un défaut plus grand, c'est la nullité de l'action dramatique. Beaucoup d'auteurs s'imaginent que des événemens sont une action, et qu'il suffit de les placer à la suite les uns des autres. S'il en était ainsi, une chronique serait une histoire ou même un poëme épique, pourvu qu'on se donnât la peine d'y joindre des fables et de la mettre en vers. Il y a, en effet, beaucoup d'événemens historiques dans Brunehaut, mais tous sont en récit, et l'on n'y voit ni cette lutte des passions, ni ce dialogue animé, ni ces révolutions dans les intérêts et la situation des personnages qui constituent le genre dramatique. Il n'y a réellement que les deux scènes que nous avons indiquées : l'une entre Brunehaut et Thierri, l'autre entre Thierri et Clotaire. Tout le reste est en narrations.

Ce n'est pas non plus par le mérite des caractères que cet ouvrage peut se distinguer. Thierri seul nous intéresse; il est généreux, magnanime, et ne pèche que par trop de bonté. Audovaire est une jeune princesse comme il y en a tant. Brunehaut fait horreur comme la Cléopâtre de Rodogune, mais Cléopâtre ne confie ses secrets à personne, au lieu que Brunehaut avoue ses projets ou ses crimes, non-seulement à son confident, mais au vertueux Clodomir et au roi même qui la juge. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'on a voulu appeler notre pitié sur elle, sans doute parce que Thierri et Audovaire n'étant en péril qu'un moment, et Théodebert étant resté dans la coulisse, on a cru qu'il ne fallait pas moins exciter la pitié pour un personnage de notre connaissance. Or, pour faire plaindre Brunehaut, il fallait la rendre horriblement malheureuse; sa mort seule n'aurait pas suffi, et l'auteur a cru y suppléer par les détails de son affreux supplice : détails rendus avec beaucoup de talent, qui révolteraient les spectateurs, s'ils pouvaient prendre le moindre intérêt à la victime, mais qui ne peuvent leur inspirer celui qu'ils n'ont pas conçu; car qui pourrait être attendri des souffrances physiques d'un

Digitized by Google

monstre? Quant au personnage de Clodomir, on a vu l'impression qu'il nous a laissée; il a déjà trouvé des défenseurs; on l'a comparé à Burrhus, à la fille d'Œdipe. Il ressemble davantage à ce noble Kent qui s'attache au roi Lear dans la tragédie anglaise, mais Lear n'était qu'imprudent et malheureux; Brunehaut est empoisonneuse et parricide: ce n'est point aux filles dénaturées de Lear, à Regane et à Gonerille, que Shakespear aurait donné un serviteur comme Kent.

Les mœurs et les traditions historiques sont suivies avec beaucoup de fidélité dans la tragédie nouvelle. Elles ont fourni à l'auteur des tirades heureuses et de très-beaux vers sur les défrichemens opérés par les moines, sur l'abolition de ce tarif qui permettait à prix d'argent le rachat des crimes, sur le sort des rois dégradés et renfermés dans les monastères; il a vaincu de nombreuses et grandes difficultés pour faire passer tous ces détails dans notre langue poétique. Peut-être y a-t-il mis trop de complaisance, car il a un peu violé l'ordre du tems. Le tableau de deux époux excommuniés sur le trône et abandonnés de leurs sujets est brillant de vérité et de poésie, mais c'est celui du roi Robert et de Berthe sa première femme; et nous doutons que l'excommunication produisît déjà des effets aussi terribles sous les premiers successeurs de Clovis.

Le véritable mérite de cet ouvrage est dans le style. Il est noble, élevé, poétique; on ne peut lui reprocher que quelques vers emphatiques et quelques autres trop familiers. On y reconnaît l'auteur d'une traduction estimée de l'Iliade. On y retrouve un talent épique; mais le talent dramatique ne s'y fait point remarquer. C'est pour cela sans doute que le public l'a traité si sévèrement à la première représentation. On n'y juge ordinairement que la conception, l'intrigue, les situations, l'intérêt d'une tragédie; c'est plus tard que le style produit son effet, en faisant vivre les ouvrages qui, par l'*invention*, ont vaincu les premiers obstacles, en condamnant à l'oubli ceux dont tout le mérite est dans l'invention.

Quoique des sifflets, dont l'indiscrétion avait percé dès les premiers actes, aient attristé le dénouement, on est cependant parvenu à faire nommer l'auteur. La pièce a été fort bien jouée. M^lle^ Raucourt n'a eu qu'à calquer son rôle de Brunehaut sur celui de Cléopâtre que l'auteur lui-même avait imité. Lafond a mieux rendu le rôle de Thierri que celui d'Antiochus avec lequel il a aussi quelque ressemblance.

Digitized by Google

Saint-Prix a été noble et touchant dans le personnage de Clodomir.

*Théâtre de l'Opéra-Comique.* — *Cendrillon*, opéra féerie en trois actes, de M. Etienne, musique de M. Nicolo.

Nous avons été obligés de donner tant d'espace à *Brunehaut* qu'il nous en reste fort peu pour *Cendrillon*; dont le succès a été aussi complet que la réussite de *Brunehaut* est encore douteuse; ce succès même nous en console. Des détails peuvent être fort utiles sur un ouvrage que peu de gens peut-être verront; à quoi bon les multiplier sur une production qui sera vue de tout le monde? Au reste, il nous sera facile de donner en peu de mots à nos lecteurs une idée du nouvel opéra de M. Etienne. Ils connaissent le conte de Perrault et la jolie comédie de la *Revanche*; ils ont lu dans notre N° du 29 octobre 1808 le conte des *Trois Ceintures*, par M. Adrien de S. C'est de ces trois élémens que la nouvelle Cendrillon a été formée.

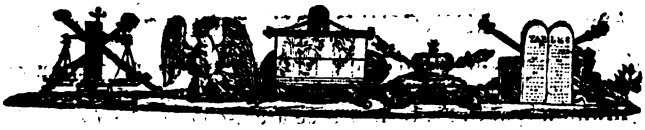
On a emprunté de l'ancien conte la situation de Cendrillon avec ses sœurs et son père, son voyage à la cour par le moyen de la féerie et la petite pantoufle qui en fait le dénouement. Comme dans *la Revanche*, on nous montre un prince qui cache son rang afin de se faire aimer pour lui-même, et l'est en effet d'une petite fille ingénue, mais qui voit d'ailleurs tous les hommages se porter vers un de ses courtisans que l'on prend pour lui. Enfin, comme dans les *Trois Ceintures*, Cendrillon obtient par un acte d'humanité une protection surnaturelle, reçoit un talisman qui lui donne toutes les graces, tous les talens qu'elle n'a pas, et lutte ainsi avec succès contre ses sœurs qui veulent obtenir la main du roi par les charmes de leurs voix et de leur danse. Voilà les ressemblances; les différences sont encore plus nombreuses, mais il est inutile de les indiquer; on sent bien qu'un homme d'esprit mêle toujours beaucoup du sien à ce qu'il emprunte. Quoi qu'il en soit, si M. Etienne n'a pas fait pour cet ouvrage de grands frais d'imagination, si la gaîté qu'il y a semée est quelquefois un peu triviale, s'il n'a pas mis dans ses caractères une assez grande variété, il a supplée à ces défauts par une action rapide, par beaucoup de mouvement et par la pompe du spectacle. Il a couru peut-être un peu trop vite vers son but, qui paraît avoir été de donner à Mlle Alexandrine St-Aubin l'occasion de déployer tout son talent, toutes ses grâces, sans qu'on pût dire qu'elle ne faisait que copier sa mère, mais ce but, il l'a très-heureusement

Digitized by Google

atteint. Il est impossible de se figurer une Cendrillon plus sensible et plus gaie, plus naïve et plus séduisante; jamais rôle de ce genre n'a été rendu avec plus de grâces et de naturel. A ce grand moyen de succès, M. Etienne en a joint un autre qui n'était pas moins puissant: la réunion des talens de Mme Duret et de Mlle Regnault, comme cantatrices. Aussi tout Paris court à l'Opéra-Comique pour les entendre, et pour voir la gentille *Cendrillon*. On y courra sans doute long-tems encore, et le plaisir qu'on y goûtera fera pardonner à l'auteur des fautes qu'il n'a commises que par trop de précipitation.

Nous en dirons autant de M. Nicolo, auteur de la musique. Il a aussi atteint son but principal en composant pour ses deux cantatrices des airs et des duos propres à faire briller leurs talens; il a donné à Cendrillon une jolie romance qu'elle chante et joue à ravir. Mais, en se pressant pour suivre M. Etienne, il a emprunté comme lui et plus que lui, attendu que la pente des réminiscences est plus glissante et plus rapide encore pour le musicien que pour le poëte. L'ouvrage, au reste, n'en est pas moins agréable; il ne nuira point à la réputation des auteurs, s'il ne l'augmente pas, et il augmentera très-certainement les recettes de l'Opéra-Comique.

Digitized by Google



# POLITIQUE.

Un événement sur lequel l'Europe avait depuis quelque tems les yeux fixés, parce qu'elle y voyait ses destinées attachées, qui, attendu avec impatience, n'excitait pas l'inquiétude, mais tout ce qu'une sollicitude patriotique et vraiment nationale peut éveiller de vœux et d'espérances, vient d'être solennellement proclamé. L'empereur Napoléon, parmi les personnes illustres qui pouvaient dignement prétendre à s'asseoir auprès de lui sur le trône de France, vient de choisir la fille de son auguste allié l'empereur d'Autriche, l'archi-duchesse Marie-Louise. Une telle union scelle la paix du continent, resserre les nœuds qui doivent confédérer les souverains contre leur ennemi commun, l'Angleterre; elle rétablit une harmonie désirable entre deux peuples faits pour s'aimer, et chez lesquels une trop longue habitude de se combattre n'avait laissé aucune trace d'inimitié réelle, mais seulement fondé une estime réciproque et durable; elle lie désormais l'Allemagne entière à un unique et commun intérêt; elle permet d'acquitter individuellement, et peut-être par un noble échange d'alliances et de procédés, ces dettes nombreuses de la reconnaissance et de l'amitié que les Français, toujours vainqueurs en Allemagne, ont contractées envers les habitans bons, affectueux, hospitaliers, de ces riches contrées, où nos soldats ont toujours trouvé des ennemis braves et généreux, jamais de traîtres, jamais d'assassins consommant dans l'ombre de solitaires et faciles vengeances.

L'Empereur a donné à son fidèle compagnon de guerre la plus douce mission de la paix, celle de se rendre à Vienne demander la main de sa future épouse, et de la ramener au milieu des Etats confédérés, et des provinces françaises jusqu'au lieu où l'auguste époux ira la recevoir. Le prince de Neuchâtel est parti, il y a peu de jours, revêtu à cette occasion du caractère d'ambassadeur extraordinaire, accompagné d'un grand nombre d'aides-de-camp, et d'une suite nombreuse. M. le comte Alexandre Laborde est secrétaire de cette heureuse ambassade.

Digitized by Google

L'Empereur a fait connaître au sénat la résolution qu'il a prise. Voici les termes de son message qui a été communiqué par S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire au sénat extraordinairement assemblé en grand costume.

SÉNATEURS, nous avons fait partir pour Vienne, comme notre ambassadeur extraordinaire, notre cousin le Prince de Neufchâtel, pour faire la demande de la main de l'archi-duchesse Marie-Louise, fille de l'Empereur d'Autriche.

Nous ordonnons à notre Ministre des relations extérieures de vous communiquer les articles de la convention de mariage entre nous et l'archi-duchesse Marie-Louise, laquelle a été conclue, signée et ratifiée.

Nous avons voulu contribuer éminemment au bonheur de la présente génération. Les ennemis du Continent ont fondé leur prospérité sur ses dissensions et son déchirement. Ils ne pourront plus alimenter la guerre, en nous supposant des projets incompatibles avec les liens et les devoirs de parenté que nous venons de contracter avec la maison impériale régnante en Autriche.

Les brillantes qualités qui distinguent l'archi-duchesse Marie-Louise, lui ont acquis l'amour des peuples de l'Autriche. Elles ont fixé nos regards. Nos peuples aimeront cette princesse pour l'amour de nous, jusqu'à ce que, témoins de toutes les vertus qui l'ont placée si haut dans notre pensée, ils l'aiment pour elle-même.

Donné en notre palais des Tuileries, le 27 février 1810.

*Signé*, NAPOLÉON.

Par l'Empereur, *Le ministre secrétaire-d'Etat*,

*Signé*, H. B. duc DE BASSANO.

Après la lecture de ce message, S. Exc. M. le duc de Cadore, ministre des relations extérieures, a donné communication au sénat des articles de la convention de mariage contenant les dispositions d'usage.

Le sénat a nommé une commission chargée de rédiger un projet d'adresse à S. M. I. et R., et s'est ajourné à samedi suivant.

La commission est composée des comtes Garnier, Lacépède, Laplace, Jaucourt, Cornet, Barthélemy, de Mérode, de Fontanes, et du duc de Valmy.

Tout se prépare à Vienne, à Munich, à Stuttgard, à Strasbourg, à Paris, pour marquer l'époque solennelle du passage et de l'arrivée de la future impératrice par les fêtes les plus brillantes : les plus purs hommages lui seront

Digitized by Google

rendus, car tous les vœux l'attendent, et déjà le désir si noblement exprimé dans le message de S. M. est rempli. Le roi de Bavière a rejoint sa capitale en toute hâte, pour y recevoir la fille de son voisin, désormais son ami, et l'épouse future de son invincible protecteur. La reine de Naples a pris aussi la route d'Allemagne, et doit, dit-on, s'arrêter à Strasbourg : l'Empereur a déjà formé la maison de son épouse. Le premier aumônier est M. l'archevêque Ferdinand de Rohan, ancien archevêque de Cambrai, attaché à la précédente maison.

La dame d'honneur est Mme la maréchale veuve duchesse de Montébello ; un tel choix a fait la plus vive et la plus heureuse sensation : on y a vu le témoignage le plus éclatant de la reconnaissance du monarque pour d'éminens services, et son inviolable attachement à ces illustres noms modernes formés à la grande école de gloire qu'il préside. La dame d'atour est Mme la comtesse de Lucay, épouse du premier préfet du palais. Le chevalier d'honneur est le sénateur comte de Beauharnais ; le premier écuyer, le prince Aldobrandini Borghèse.

Les dames du palais ont été nommées dans l'ordre suivant : la duchesse de Bassano, la comtesse de Mortemart, la duchesse de Rovigo, la comtesse de Montmorenci, la comtesse de Talhouet, la comtesse de Lauriston, la comtesse Duchâtel, la comtesse de Bouillé, la comtesse de Montalivet, la comtesse de Perron, la comtesse Luscari de Vintimille, la comtesse Brignole, la comtesse Gentile, et la comtesse de Canisy. Dimanche, après la messe, les personnes composant la maison de l'impératrice ont été présentées au serment, qu'elles ont prêté entre les mains de l'Empereur.

On présume que d'autres nominations paraîtront bientôt et compléteront celles que nous venons de faire connaître.

La veille et la surveille de cette prestation de serment, S. M., revenant de Rambouillet, avait reçu à six heures et demi du soir un aide-de-camp de l'Empereur de Russie, M. de Czernichoff, porteur d'une lettre de son souverain. Il n'a rien transpiré de cette communication : on annonce cependant un événement qui pourrait en être la conséquence ; on assure que la Porte et la Russie sont en ce moment occupées de négociation pour la paix, que l'ambassade française a recouvré toute son influence à Constantinople, et que M. Adair n'en a pas attendu de plus évidens résultats pour quitter son poste et retourner en Angleterre.

Digitized by Google

En attendant, il paraît que les troupes françaises en Allemagne ont reçu l'ordre d'un mouvement général qui les conduit sur tous les points des côtes du Nord, où il importe d'exécuter le système continental dans toute la rigueur qui seule peut lui assurer les résultats importans qu'on en attend. Le roi de Naples est retourné dans ses Etats, où sa réception a été signalée par toutes les démonstrations de la joie publique. Les bords de l'Elbe et du Weser sont couverts de soldats français, ils sont aussi pressés sur les bords de la Meuse au-delà de l'Escaut. Tout annonce que l'ancien électorat d'Hanovre devient partie du royaume de Westphalie, et que la prise de possession va être déclarée à Cassel. Le traité avec la Suède, publié et proclamé à Paris, fait connaître d'une manière officielle le destin de la Poméranie suédoise; elle rentre sous la domination des anciens alliés de la France, revenus aux idées d'une saine politique et de leurs véritables intérêts. De son côté, la Suède adhère en toutes ses dispositions au système continental; les Anglais n'ont plus sur la Baltique un port qui leur soit ouvert, un fort dont l'artillerie ne les menace.

Dans ces circonstances, qui toutes se réunissent à consolider et à garantir le maintien d'une solide paix, le gouvernement paraît s'être occupé des affaires ecclésiastiques, et déjà quelques-uns de ses actes à cet égard sont connus. Sur un rapport du ministre des cultes, relatif aux vicaires-généraux des évêques, l'Empereur a rendu un décret dont voici les dispositions :

Tout ecclésiastique qui, ayant pendant trois ans consécutifs rempli les fonctions de vicaire-général, perdrait cette place, soit par suite d'un changement d'évêque, soit à raison de son âge ou de ses infirmités, aura le premier canonicat vacant dans le chapitre du diocèse.

En attendant cette vacance, il continuera de siéger dans le chapitre avec le titre de chanoine honoraire.

Son tems de vicariat-général lui sera compté pour son rang dans le chapitre.

Il recevra, jusqu'à l'époque de sa nomination de chanoine titulaire, un traitement annuel de 1500 fr.

Notre ministre des cultes est chargé de l'exécution du présent décret.

Mais un acte d'une plus haute importance dans les matières ecclésiastiques vient d'être publié; le sénatus-consulte relatif à l'Etat romain, et au maintien des libertés de l'église

Digitized by Google

gallicane, n'avait sans doute pas besoin d'être justifié par l'autorité qui va être citée ; mais cette autorité est grave ; c'est une déclaration importante, signée en 1682, par le clergé de France rassemblé : Bossuet en a été le rédacteur. En voici la traduction :

« Plusieurs personnes s'efforcent de ruiner les décrets de l'Eglise Gallicane et ses libertés, que nos ancêtres ont soutenues avec tant de zèle, et de renverser leurs fondemens qui sont appuyés sur les saints canons et sur la tradition des Pères : d'autres, sous prétexte de les défendre, ont la hardiesse de donner atteinte à la primauté de saint Pierre, et des Pontifes romains ses successeurs, instituée par Jésus-Christ ; d'empêcher qu'on ne leur rende l'obéissance que tout le monde leur doit, et de diminuer la majesté du saint siége apostolique, qui est respectable à toutes les nations où l'on enseigne la vraie foi de l'Eglise, et qui conservent son unité. Les hérétiques, de leur côté, mettant tout en œuvre pour faire paraître cette puissance, qui maintient la paix de l'Eglise, insupportable aux Rois et aux peuples, et ils se servent de cet artifice afin de séparer les ames simples de la Communion de l'Eglise. Voulant donc remédier à ces inconvéniens, Nous, Archevêques et Evêques assemblés à Paris, par ordre du Roi, avec les autres Ecclésiastiques députés, qui représentons l'Eglise Gallicane, avons jugé convenable, après une mûre délibération, de faire les réglemens et la déclaration qui suivent.

« I. Que Saint-Pierre et ses successeurs, vicaires de Jésus-Christ, et que toute l'Eglise même, n'ont reçu de puissance de Dieu que sur les choses spirituelles et qui concernent le salut, et non point sur les choses temporelles et civiles ; Jésus-Christ nous apprenant lui-même *que son royaume n'est point de ce monde*, et en un autre endroit qu'*il faut rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu*. Et qu'ainsi ce précepte de l'apôtre Saint-Paul ne peut être altéré ou ébranlé : *que toute personne soit soumise aux puissances supérieures ; car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et c'est lui qui ordonne celles qui sont sur la terre. Celui donc qui s'oppose aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu.* Nous déclarons, en conséquence, que les rois et les souverains ne sont soumis à aucune puissance ecclésiastique, par l'ordre de Dieu, dans les choses temporelles ; qu'ils ne peuvent être déposés directement ni indirectement par l'autorité des chefs de l'Eglise ; que leurs sujets ne peuvent être dispensés de la soumission et de l'obéissance qu'ils leur doivent, ou absous du serment de fidélité ; et que cette doctrine, nécessaire pour la tranquillité publique et non moins avantageuse à l'Eglise qu'à l'Etat, doit être

Digitized by Google

inviolablement suivie, comme conforme à la parole de Dieu, à la tradition des Saints-Pères et aux exemples des Saints.

» II. Que la plénitude de puissance que le saint-siége apostolique et les successeurs de saint Pierre, vicaires de Jésus-Christ, ont sur les choses spirituelles est telle que néanmoins les décrets du saint concile œcuménique de Constance, contenus dans les sessions 4 et 5, approuvés par le saint-siége apostolique, confirmés par la pratique de toute l'Eglise et des pontifes romains, et observés religieusement dans tous les tems par l'Eglise gallicane, demeurent dans leur force et vertu, et que l'Eglise de France n'approuve pas l'opinion de ceux qui donnent atteinte à ces décrets ou qui les affaiblissent en disant que leur autorité n'est pas bien établie, qu'ils ne sont point approuvés, ou qu'ils ne regardent que le tems du schisme.

» III. Qu'ainsi il faut régler l'usage de la puissance apostolique en suivant les canons faits par l'esprit de Dieu, et consacrés par le respect général de tout le monde; que les règles, les mœurs et les constitutions reçues dans le royaume et dans l'Eglise gallicane, doivent avoir leur force et vertu, et les usages de nos pères demeurer inébranlables; qu'il est même de la grandeur du saint-siége apostolique, que les lois et coutumes établies du consentement de ce siége respectable et des Eglises, subsistent invariablement.

» IV. Que quoique le pape ait la principale part dans les questions de foi, et que ses décrets regardent toutes les Eglises et chaque Eglise en particulier, son jugement n'est pourtant pas irréformable, à moins que le consentement de l'Eglise n'intervienne.

» Nous avons arrêté d'envoyer à toutes les Eglises de France et aux évêques qui y président par l'autorité du Saint-Esprit, ces maximes que nous avons reçues de nos pères, afin que nous disions tous la même chose, que nous soyons tous dans les mêmes sentimens, et que nous suivions tous la même doctrine. »

Louis XIV avait sanctionné cette déclaration par un édit enregistré au parlement le 23 mars; l'Empereur Napoléon, par son décret du 28 février, a déclaré l'édit loi générale de l'Empire, et en a ordonné à ce titre la promulgation et l'enregistrement dans toutes les cours, tribunaux, autorités administratives et ecclésiastiques de France.

Un conseil d'évêques, composé du cardinal Maury et des évêques de Tours, de Verceil, d'Evreux, de Trèves, de Nantes, réuni à Paris par ordre de S. M., sous la présidence du cardinal Fesch, a été consulté sur diverses questions auxquelles il a répondu. La première était celle-ci : S. M. ou ses ministres ont-ils porté atteinte au

Digitized by Google

concordat? La réponse a été qu'aucune atteinte n'a été portée, mais le conseil a cru devoir proposer quelques modifications qui ont été aussitôt converties en loi par un décret impérial : elles consistent à statuer que les brefs de la Pénitencerie pour le for intérieur, pourront être exécutés sans aucune autre autorisation, que les ordres pourront être donnés à des individus ayant moins de vingt-cinq ans et moins de 300 livres de revenu.

La seconde question était celle-ci : L'état du clergé de France est-il en général amélioré ou empiré depuis que le Concordat est en vigueur?

Le conseil a répondu par le tableau rapide des actes par lesquels l'Empereur a doté le clergé de France reconstitué par ses ordres, l'établissement des succursales, les bourses de séminaristes, l'exemption de la conscription, la permission de porter l'habit ecclésiastique, les délibérations des conseils-généraux pour les frais du culte, la restitution d'une partie des biens perdus, l'érection du chapitre de Saint-Denis, l'admission des ministres du culte au sénat et au corps législatif, leur élévation aux titres de comte et de baron, etc. etc. Le conseil termine par émettre le vœu qui lui reste, dit-il, à former pour un plus libre exercice du ministère. Cette seconde réponse n'a encore donné lieu à aucune disposition nouvelle.

Au moment où nous terminons ces rapprochemens, des nouvelles de l'armée d'Espagne arrivent. Le roi marche de Séville sur Cadix. Son artillerie de siége est partie. Le général Sébastiani, après un combat de cavalerie très-vif, est entré dans Malaga, ville dont l'occupation était en ce moment très-importante. Le maréchal duc de Trévise seconde ses mouvemens par de grandes reconnaissances dirigées sur Badajoz et Mérida. On n'entend point parler des Anglais. On ne doute pas de la prompte reddition de Cadix.

## ANNONCES.

*Fanfan*, ou la Découverte du Nouveau-Monde, poëme héroï-comique, par Achille Léonar. Prix, 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 50 cent. franc de port. Chez Guillaume, imprimeur-libraire, rue de la Harpe; Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; et chez les Marchands de Nouveautés, au Palais-Royal.

On trouve chez les mêmes libraires, les *Essais sur la Chasse*, suivis

Digitized by Google

de Poésies Fugitives, par le même auteur. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 cent. franc de port.

*Histoire élémentaire philosophique et politique de l'ancienne Grèce*, depuis l'établissement des colonies, jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine; par demandes et réponses; ouvrage composé sur le plan des deux catéchismes historiques de Fleury, formant un corps d'histoire, de morale et de politique; avec une table chronologique et un vocabulaire; à l'usage de la jeunesse des deux sexes; par N. Foulon, l'un des officiers du Sénat-Conservateur. *Deuxième édition*, avec cartes. Deux vol. in-8°. Prix, 8 fr. et 10 fr. franc de port. Chez Germain Mathiot, libraire, quai des Augustins, n° 25, près la rue Gilles-Cœur; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Le Petit Charadiste* (IIIe Année), ou Recueil d'énigmes, logogriphes et charades composés par une foule d'amateurs de la capitale et de l'Empire, et à la solution desquels sont destinés un grand nombre de prix. *Almanach des Œdipes*. Un vol. in-18, bien imprimé, orné d'un calendrier pour 1810. Prix, 1 fr. 50 cent. et 1 fr. 75 cent. franc de port. Chez Le normant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17; Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois; et chez Pillet, imprimeur, rue Christine, n° 5.

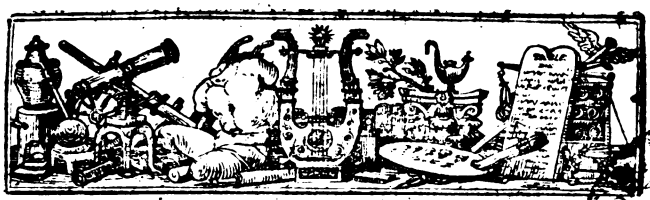
La troisième année du *Petit Charadiste* contient, outre les productions nouvelles de l'année, les noms des Œdipes qui ont obtenu les prix attachés à la solution d'un grand nombre d'énigmes renfermées dans le recueil de 1809.

*Nota*: Il reste encore quelques exemplaires des deux premières années. Prix, de chaque vol., 1 fr. 20 cent. et 1 fr. 40 cent. franc de port.

*Des Effets de la Religion de Mohammed, pendant les trois premiers siècles de sa fondation, sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels cette religion s'est établie*; mémoire qui a remporté le prix d'histoire et de littérature anciennes de l'Institut de France, le 7 juillet 1809; par M. Oelsner. In-8°. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port; sur papier vélin, 6 fr., et 7 fr. franc de port. Chez F. Schoell, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 29; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Voyage dans les catacombes de Rome*, par un membre de l'Académie de Cortone. In-8°. Prix, 4 fr., et 5 fr. 50 cent. franc de port; papier vélin, 6 fr., et 7 fr. 50 cent. franc de port. Chez les mêmes libraires.

Digitized by Google



DE LA S
5.
en

# MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLI. — *Samedi* 10 *Mars* 1810.

## POÉSIE.

### L'AMOUR PRISONNIER,

TRADUIT DE MÉTASTASE.

### PASTORALE.

DIANE, L'AMOUR, NYMPHES DE DIANE.

DIANE.

Pour sortir de mes mains tu fais un vain effort;
Tu ne peux m'échapper.

L'AMOUR.

Quel est mon triste sort!

DIANE.

O Nymphes, approchez et contemplez ma proie:
Quel prisonnier jamais dût causer tant de joie?
L'Amour est pris.

L'AMOUR.

Hélas!

DIANE.

A peine le sommeil
Avait fermé ses crédules paupières,
J'accours, et mon triomphe éclaire son réveil.



Digitized by Google

L'AMOUR.

N'accorderez-vous pas ma grâce à mes prières ?

DIANE.

Ta grâce, Amour !... En obtient-on de toi ?
Amans infortunés, victimes sous sa loi
Des trahisons, des parjures, des haines,
Votre tyran est enfin dans les chaînes.
Accourez, de vos maux vengez-vous sur l'Amour,
Il vous a fait gémir, qu'il gémisse à son tour.

L'AMOUR.

Jeunes compagnes de Délie,
Prenez pitié de mon tourment,
Brisez la chaîne qui me lie,
Et pour prix d'un bienfait si grand,
Le poison de la jalousie
N'infectera point votre vie :
L'Amour vous en fait le serment.

DIANE.

Ah ! gardez-vous de croire à sa promesse !
Malheur à qui l'écoute : il y manque sans cesse.
En vain d'un air modeste et doux,
Le perfide, à nos yeux, se pare :
Voulez-vous vivre en paix, de lui défiez-vous ;
Il devient le tyran des cœurs dont il s'empare.

L'AMOUR.

Si la Déesse des forêts
A mes pleurs se montre inflexible,
Nymphes, au moins que mes regrets
Trouvent en vous un cœur sensible :
Un simple enfant, pour quelques jeux,
A ces rigueurs doit-il s'attendre ?
Voyez les sillons que ces nœuds
Ont tracés sur ma peau si tendre.
Par pitié, pour prix de mes soins,
Nymphes, relâchez-les au moins.
Oui, les prières, les caresses,
Les soupirs, l'hommage et l'encens
Des cœurs dont je vous rends maîtresses,
De l'Amour sont les doux présens.
Voyez quel est votre délire !
Si l'Amour languit dans les fers,

Digitized by Google

Avec lui finit votre empire ;
Si les peuples de l'univers
A mes lois deviennent rebelles,
A quoi sert la beauté ? que deviennent les belles ?
Ah ! si la beauté n'est plus rien,
Qui vous dira : Je vous adore !
Qui voudra vous nommer encore
Et son espérance et son bien ?

DIANE.

Insensé ! crois-tu donc fléchir tes ennemies ?

L'AMOUR.

Et si je les avais fléchies ?

DIANE.

Vous l'avez entendu ? Venger-moi, venger-vous ;
Brisez son arc, coupez ses ailes.....
Mais qui donc vous retient, mes compagnes fidèles ?
Je l'abandonne à tout votre courroux.

L'AMOUR *souriant*.

Peut-être un reste d'indulgence ?

DIANE.

Que vois-je ! On se refuse à servir ma vengeance ?
D'où viennent tout-à-coup cet air embarrassé,
Et ces fronts abattus, et ce regard baissé ?

L'AMOUR.

Peut-être ce sera l'effet de ma puissance !

DIANE.

Parlez : serait-il vrai ? Nymphes, vous rougissez :
Eclaircissez enfin ce coupable mystère.

L'AMOUR.

Eh quoi ! rougir ; eh quoi ! se taire,
N'est-ce pas l'éclaircir assez ?

DIANE.

Quoi ! la prude Cloris, qui tous les jours censure
Le tems, les soins qu'Eglé consacre à sa parure...

L'AMOUR.

Qu'y trouvez-vous de merveilleux ?
C'est sa rivale....

DIANE.

O ciel ! Et la modeste Irène,
Qui des hommes partout fuit l'aspect odieux,
Comme on fuit dans les bois un serpent venimeux !



Digitized by Google

L'AMOUR.

C'est par les ordres de Philène.

DIANE.

Quoi! pas une de vous ne m'a gardé sa foi?

L'AMOUR.

Pas une.

DIANE.

O ciel! cruelle intelligence!
Vous osez me trahir et vous jouer de moi?
D'un pareil attentat je vais tirer vengeance.

L'AMOUR.

Bravez son courroux impuissant....
Si l'amour pouvait être un crime,
Où trouver un cœur innocent?
Par moi tout naît et tout s'anime;
Dans les eaux, sur la terre, aux cieux,
Soit qu'il végète ou qu'il respire,
Tout être doit subir les lois de mon empire;
J'asservis les mortels et je commande aux Dieux:
Et Diane, cette Déesse
Fière de sa froide sagesse,
Diane brûle de mes feux.

DIANE.

Amour, qu'oses-tu dire? Arrête, téméraire!

L'AMOUR.

La vérité.

DIANE.

Paix!

L'AMOUR.

Non: tu m'as trop insulté.

DIANE.

Je vais te mettre en liberté:
T'y voilà; mais tais-toi.

L'AMOUR.

Je ne veux pas me taire.
Je dois punir ta fausseté.
De Lemnos l'antre solitaire,
De tes feux amis du mystère,
Ne sera pas le seul témoin;
Moi-même je prendrai le soin
D'en instruire toute la terre:
On saura le nom du vainqueur

Digitized by Google

Qui t'a su rendre moins farouche,
Et que l'amour est dans ton cœur
Quand la sagesse est dans ta bouche.

DIANE.

Arrête, Amour! accorde-moi la paix.
Vois mes regrets, mes pleurs : je cède la victoire;
Je veux t'obéir désormais;
Et mettre à te servir mon bonheur et ma gloire.

L'AMOUR.

Vois s'il peut être un Dieu plus doux :
Un seul mot soumis est capable
De faire cesser mon courroux.
Je ne puis punir un coupable
Lorsqu'il implore ma pitié :
Tu veux la paix ? A ta prière
J'accorde encor mon amitié.
Viens : de ma cour sois la première.

DIANE.

Moi, paraître à ta cour! moi qui n'ai fréquenté
Que des rochers déserts, que des forêts sauvages!
Moi qui ne connais point tes lois et tes usages!
Mes compagnes riraient de ma simplicité.

L'AMOUR.

Bannis cette injuste épouvante,
L'Amour sera ton précepteur;
Et si le nom de ma suivante
Pour toi n'est plus un déshonneur,
Bientôt je te rendrai savante
A vaincre et captiver un cœur;
Bientôt tu sauras de ton guide
Comme il faut donner tour-à-tour,
L'espérance à l'amour timide,
La crainte au téméraire amour.

DIANE.

Commence donc, et compte sur mon zèle;
Mes Nymphes à l'envi se pressent sur tes pas,
Dévorent tes leçons.....

L'AMOUR.

Un autre soin m'appelle :
Je reviendrai.

Digitized by Google

DIANE.

Non, non, tu ne partiras pas
Qu'auparavant.....

L'AMOUR.

Quoi ! malgré son envie
Osez-vous retenir l'Amour?
Prétendez-vous qu'en ce séjour
Pour vous il consume sa vie ?
N'ai-je donc à penser qu'à vous?

DIANE.

Qu'il parte ; il a raison. Apaise ton courroux,
Et fais ce qui pourra te plaire ;
Pars, ou reste, ou reviens : sur-tout point de colère.

L'AMOUR.

Te voilà telle que je veux,
Et ta docilité m'enchante.

DIANE.

Pour bien vivre avec toi je suivrai tous tes vœux.
Nymphes, qui de l'Amour bravez la loi puissante,
Voulez-vous l'apaiser, vous l'apprendrez de moi :
Pour fléchir son courroux, que tout cède à sa loi.

L'AMOUR.

Je ne fais sentir ma vengeance
Qu'à la beauté qui se défend ;
L'Amour punit la résistance :
Il n'est jamais cruel pour un cœur qui se rend.

AUG. DE LABOUISSE.

## LE CORBEAU ET LE SANSONNET,

FABLE.

*A un censeur bien gai, qui m'accuse de ne l'être pas.*

Un triste Corbeau, dont l'esprit
Etait plus noir que son habit,
Fut, parmi les oiseaux, de l'état où l'on gruge
L'huître entre deux plaideurs ; en un mot, il fut juge ;
Non de procès pourtant, mais d'airs et de chansons,
Juge des linots, des pinsons,
Des semillantes alouettes.

Digitized by Google

Sur les arbres et les buissons
Quand ils chantaient leurs amourettes,
Le Corbeau, d'un air sérieux,
Retournait le blanc de ses yeux,
Et bâillait à leurs chansonnettes.

Un jour qu'ils étaient en goguettes,
Un Sansonnet très-bon enfant,
Moitié grave, moitié plaisant,
Se mit à raconter cinquante historiettes
Que pour leur plaire il avait faites.
Tantôt il faisait discourir
Les vents avec le doux zéphyr,
Les coucous avec les fauvettes;
Tantôt la rose et le jasmin,
La précieuse sensitive,
Et la violette naïve,
Et le vieux pêcher du jardin;
Puis le lion et le lapin;
Puis les femelles emplumées
Tenant conseil sous les ramées,
Et portant requête à Jupin;
Certaine horloge détraquée,
Par tous les passans attaquée;
L'âne et le vieux cheval, le chien et les renards,
L'alouette faisant la leçon aux bavards,
Poëtes et chanteurs comparés aux grenouilles,
Et les modestes joncs se moquant des citrouilles.
Tout l'auditoire ailé, sur les branches assis,
Riait et s'amusait de ces joyeux récits.

De tout amusement garanti par sa bile,
Sur un if, le Corbeau demeurait immobile;
Triste, comme le premier soir
Où son manteau blanc devint noir,
Pour prix d'un message funeste,
Lorsqu'il eut épié deux amans réunis,
Et redit à l'Archer céleste
La douce erreur de Coronis.

Ce conteur, disait-il, ne peut m'en faire accroire,
J'ai de sa sombre humeur la preuve péremptoire:

Digitized by Google

Vous avez beau rire aux éclats ;
Sansonnet n'est pas gai, puisque je ne ris pas.

A ce plaisant arrêt, au nez du pauvre sire
Le cercle entier pouffa de rire.
On fit, pour s'en moquer, un proverbe nouveau :
(Je veux le dédier à certain journaliste :)
Parlant de tel ou tel oiseau,
Comme le Sansonnet, disait-on, il est triste ;
Il est gai comme le Corbeau.

GINGUENÉ.

## ENIGME.

PLUS belle que l'Amour,
Je n'avais pas un jour,
Que je devins la femme de mon père,
Qui m'avait tenu lieu de mère.
Peut-être que, pour expliquer ce cas,
Il faudrait invoquer Hippocrate ou Cujas ;
Mais voici bien une autre chose
Qui ferait encor plus recourir à la glose :
Je n'avais pas encore un an,
Que déjà j'avais un enfant.
Admire enfin, lecteur, toute ma destinée !
Comme un autre n'étant pas née,
A ne jamais mourir
J'étais prédestinée,
Si j'avais su me contenir.

S.....e

## LOGOGRIPHE.

TU peux avec la baguette magique
Qui dans mes bras enchaînait un héros,
Trouver d'abord, deux notes de musique ;
Puis un abri favorable aux vaisseaux ;
Ce feu sacré, principe de la vie,
Que l'Eternel déposa dans ton sein ;
Un nom bien doux qu'on donne à son amie ;

Digitized by Google

Un élément, un ment, un verbe, un saint;
Un aviron, un grand de la Turquie;
Ce qu'un guerrier sans cesse a dans la main;
Certain objet qu'une fille désire
Et pour lequel, hélas! souvent en vain,
Son tendre cœur et palpite et soupire!....
Ce que l'on fait, quand un objet charmant
Soudain offert à notre ame ravie,
Vient la frapper d'un grand étonnement;
Ce que trop tôt la vieillesse ennemie
Sur notre front, un jour, viendra tracer:
Tristes sillons, que les ris, la folie
Dans nos vieux ans ne peuvent effacer!
Je t'offre enfin le tourment d'un poëte;
Un être rare et bien cher à ton cœur,
Qui de tes maux tendrement s'inquiète,
Pleure avec toi, jouis de ton bonheur.

A..... H.....

## CHARADE.

Mon premier est de figure sphérique;
Mon second rend un séjour aquatique;
Mon entier est une œuvre poétique.

S.....

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Carnaval.*

Celui du Logogriphe est *Adolescent*, dans lequel on trouve, *sénat, ode, as, dés, dol, sac, solde, lacs, dent, os, son, école, leçon, stole, sol, cône, Caen, Laon, Salon, Dôle, dose, ton* et *cent.*

Celui de la Charade est *Mardi-Gras.*

Digitized by Google



# SCIENCES ET ARTS.

**Précis de la Géographie universelle,** *ou* Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe, précédée de l'histoire de la Géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une théorie générale de la Géographie mathématique, physique et politique, et accompagnée de cartes, de tableaux analytiques, synoptiques et élémentaires, et d'une table alphabétique des noms de lieux; par M. Malte-Brun, tome Ier. Histoire de la Géographie. — Paris, chez *Buisson*, rue Gilles-Cœur, nº 10.

Quoique cet ouvrage ne fasse que de paraître, nous venons cependant un peu tard pour en rendre compte; presque tous les journaux en ont déjà parlé de la manière la plus avantageuse. Un seul a osé troubler ce concert d'éloges, et a excité les vives réclamations de l'auteur. Pour nous qui sommes étrangers à toutes ces disputes, nous qui ne connaissons pas l'auteur, et que l'auteur ne connaît point, nous avons voulu lire avec soin l'ouvrage avant que d'en parler en bien ou en mal, et quelle que soit l'opinion que nous devons émettre, quelque autorité petite ou grande qu'on lui accorde, ce sera du moins notre opinion dégagée de toute influence étrangère.

L'ouvrage que M. Malte-Brun vient de publier forme le premier volume de son Précis de Géographie universelle. Il renferme l'histoire de la géographie. Ce livre nous a paru fort instructif, et, ce qui était plus difficile peut-être, fort intéressant; mais ce qui nous a sur-tout frappés, c'est la saine critique autant que l'érudition qui y règne. L'auteur ne s'est engagé indiscrétement dans aucune hypothèse hasardeuse, il ne s'est point formé d'avance un système pour y plier ensuite les faits, il a suivi les faits eux-mêmes, et lorsqu'au défaut de preuves

Digitized by Google

positives il a été forcé de recourir à des probabilités, il les a discutées avec beaucoup de réserve, sans en trop presser les conséquences, et en les abandonnant dès qu'elles tendent à devenir trop incertaines.

Au commencement de son ouvrage M. Malte-Brun examine quel était l'état de la géographie aux époques les plus reculées dont l'histoire a conservé le souvenir. Il étudie sous ce point de vue Moïse et Homère, les deux plus anciens auteurs dont les écrits soient arrivés jusqu'à nous. Il y cherche tous les renseignemens, toutes les indications qui fournissent quelques notions positives, et en résumant ces remarques isolées il offre une description du monde d'alors, tel que les premiers Grecs et les Hébreux le connaissaient ou se l'étaient figuré. On sent qu'il ne s'agit point encore de latitudes, de longitudes; ni de rien qui tienne à la géographie mathématique, mais de notions générales telles qu'elles se peuvent déduire des simples récits des voyageurs. Cependant la connaissance de ces notions mêmes, la distinction de ce qu'elles ont de réel d'avec ce qu'elles ont de fabuleux, tout cela forme un ensemble très-utile pour entendre les écrits des anciens poëtes ou même des historiens, pour entrer dans leurs idées et pour en séparer les vérités d'avec les fables.

Bientôt l'auteur passe au tems d'Hérodote. Ici la géographie et l'histoire étendues par les voyages, et ramenées à des notions plus précises, commencent à prendre un caractère plus sévère. Le monde connu, le monde réel s'agrandit par les observations, et les pays des fables s'éloignent. Cependant le grand commerce des Phéniciens leur donne le désir et la puissance d'étendre les bornes de leurs excursions bien au-delà du détroit d'Hercule. Ils paraissent connaître les côtes du nord de l'Europe. Les Carthaginois déjà puissans envoient une flotte sous le commandement d'Hannon pour faire des découvertes sur la côte occidentale de l'Afrique et y fonder des colonies. Les guerres des Grecs, les expéditions d'Alexandre étendent les connaissances géographiques dans la Perse, dans l'Egypte et dans l'Inde. On trace des cartes géographiques où les positions sont exprimées

Digitized by Google

par longitudes et latitudes. L'auteur analyse ici les recherches géographiques d'Erathostène ; celles d'Aristote, de Strabon, et de plusieurs autres auteurs grecs : il discute les voyages de Pythéas, de Mégasthènes, de Néarque, d'Eudoxus ; et de tous ces renseignemens judicieusement comparés, il forme un tableau fidèle de l'état des connaissances géographiques à l'origine de l'ère chrétienne. Il trace les limites de ce qu'on savait bien, de ce qu'on savait imparfaitement, de ce qu'on ignorait ; et en même tems il indique d'une manière abrégée, mais distincte et précise, le caractère propre de chaque peuple et le degré de civilisation qu'il avait atteint.

Vers cette époque, les conquêtes de Rome ajoutèrent beaucoup à ces connaissances. L'intérieur de la Gaule et les provinces du nord de l'Europe furent mieux connus ; mais Rome en se flattant de régner sur toute la terre était bien éloignée même de connaître tout l'ancien continent ; et un grand nombre de peuples échappèrent à sa puissance par leur obscurité. Ceux que les armes romaines soumirent et dévastèrent comme les pauvres et courageux Calédoniens, dont Tacite nous a laissé un tableau si fier et si mâle, payèrent bien cher l'honneur d'avoir leur nom dans l'histoire.

Ici l'auteur rassemble les renseignemens géographiques que fournissent Pline et Tacite : il cherche déjà dans leurs descriptions, dans les expressions qu'ils emploient, dans les noms qu'ils donnent aux différens peuples barbares, l'origine et la première trace des nations qui composent aujourd'hui l'Europe civilisée. Les expéditions lointaines des Romains sous les empereurs, les itinéraires de leurs armées fournissent une foule de données utiles pour compléter ces connaissances ; enfin le tableau de cette époque se termine par l'exposé des travaux géographiques de Marin de Tyr et de Ptolémée d'Alexandrie, qui posent les premiers fondemens de la géographie mathématique.

Le suprême pouvoir est comme un point d'équilibre, où il est moins difficile encore de parvenir que de rester. Rome toute puissante va bientôt décroître. Ici l'auteur décrit les migrations volontaires ou forcées des grandes na-

Digitized by Google

tions connues sous le nom de *Huns*, de *Goths*, d'*Ostrogoths*, d'*Hérules*; dont la première impulsion, partie à-la-fois du centre de l'Asie et du nord de l'Europe, se communiqua de proche en proche aux nations environnantes, et de secousse en secousse finit par renverser le colosse romain. Les guerres de ces différens peuples, si confuses, si fréquentes, composent un sombre tableau de barbarie où chacun d'eux figure avec les traits particuliers de son caractère, toujours mêlé de bravoure, d'ignorance et de férocité.

Au milieu de tant de troubles les sciences ne pouvaient avoir d'asyle : elles allèrent fleurir chez les Arabes. L'auteur extrait des écrits des géographes de cette nation ce qui concerne leurs rapports avec le reste du monde, sur-tout avec l'Afrique, l'Inde, et même la Chine. Relativement à l'Europe, dont une partie était déjà chrétienne, ils sont restés dans l'ignorance; l'esprit de leur religion leur prescrivait de la mépriser.

Lorsqu'après les guerres du moyen âge le pouvoir fut fixé dans plusieurs centres ou royaumes particuliers; lorsqu'un nouvel état d'équilibre se fut ainsi établi par la force des vainqueurs et la lassitude des esclaves; les peuples du nord qui bordent les côtes de l'Océan et de la mer Baltique, trouvèrent plus facile d'étendre leurs rapines sur mer que sur terre, et ils tournèrent leur activité vers les expéditions maritimes. Ils découvrirent dans ces voyages l'Islande et le Groenland. M. Malte-Brun pense même qu'ils connurent aussi l'Amérique septentrionale, qu'ils désignent sous le nom de *Vinland;* et il expose les motifs qui le portent à avoir cette opinion.

Il examine ensuite les travaux des géographes du moyen âge. Il expose les connaissances nouvelles données sur la Chine et l'Inde par divers voyageurs, depuis le douzième siècle jusqu'au quinzième. Il rend compte des découvertes des Portugais en Afrique et en Asie. Ici l'état de l'Europe étant fixé, ne présente plus que des guerres intérieures; mais point de ces bouleversemens généraux, causés par des migrations funestes que la tactique, partout perfectionnée, rend désormais

Digitized by Google

impossibles. Colomb découvre l'Amérique, et les Européens y établissent leur puissance. Comptant sur la solidité de leurs vaisseaux, sur l'habileté de leurs manœuvres, et sur la boussole qui les guide, ils osent faire le tour de la terre; ils découvrent la Nouvelle-Hollande, les terres Océaniques, et les anciens nuages des fables Homériques s'évanouissent devant les véritables merveilles du monde civilisé.

Telle est la série des objets que M. Malte-Brun a considérés. Nous avons déjà insisté sur la juste mesure et la saine critique avec lesquelles il les a envisagés. Son ouvrage, rempli de citations, permet de recourir à chaque instant aux écrivains originaux, et sous ce rapport il offrira des secours précieux à ceux qui, voulant traiter quelques sujets particuliers, auraient besoin de plus de secours que l'on n'en peut donner dans un pareil ensemble.

Parmi nos compatriotes, ceux que l'auteur cite le plus souvent sont D'Anville et M. Gosselin. Il s'est attaché particulièrement à reconnaître ce qu'il doit aux travaux de ce dernier. Nous ignorons ce que M. Malte-Brun a pu emprunter aux géographes étrangers quant au plan général et aux détails de son ouvrage; mais il serait très-injuste de lui en faire un reproche. Dans tout ouvrage élémentaire l'important n'est pas de dire des choses nouvelles, c'est de dire de bonnes choses; et si elles sont bonnes, il n'arrive que trop souvent qu'elles sont nouvelles.

Le texte est accompagné de vingt-cinq cartes géographiques, dressées par MM. Lapie et Poirson, sous la direction de M. Malte-Brun. Ces deux ingénieurs-géographes sont déjà avantageusement connus par beaucoup d'autres publications. Les cartes qu'ils ont faites pour ce nouvel Atlas sont très-soignées; mais elles sont construites sur une échelle excessivement petite, relativement aux détails qu'elles renferment; ce qui en rend l'usage un peu difficile, quoique d'ailleurs elles soient très-bien gravées. On a reproché à la carte de l'Amérique Méridionale quelques erreurs qu'il faudra faire disparaître dans une seconde édition, si elles sont reconnues pour

Digitized by Google

telles. Du reste, il nous semble qu'il est difficille de rien voir de plus parfait sous un pareil format.

Quant au style de l'ouvrage, il est généralement ce qu'il doit être ; non pas *éloquent et fleuri* comme on l'a dit dans quelques journaux, ce qui serait une inconvenance dans un traité de géographie ; mais il est clair, concis, et souvent rapide lorsque la marche des événemens le permet. Cependant on y rencontre quelquefois de légères incorrections. Par exemple, on ne dit point des esprits *bien nés*, mais des esprits *bien faits*. L'épithéte de *bien né* ne s'applique qu'à des personnes. On dit *des personnes bien nées*. Dans la description d'Alexandrie, où le style de l'auteur s'élève avec le sujet, il ne faut pas dire, ce me semble, « Cette superbe ville dans » l'espace assez étroit de quatre heures de pourtour, » et cette expression de *pourtour* revient plusieurs fois dans l'ouvrage. Le mot de *tour* suffit. En traçant la marche des premiers navigateurs pour aller au Groenland, l'auteur dit qu'ils évitaient une côte entourée de glaces et vue par le *nommé Gunbiorn : le nommé un tel*, ne s'emploie qu'en style de greffier. Ces petites incorrections seront facilement corrigées dans une seconde édition, que la bonté de l'ouvrage nécessitera sans doute bientôt. Il est si difficile d'écrire purement en français, même quand on est né en France, qu'un étranger ne doit pas s'étonner de tomber quelquefois dans de petites fautes dont le long usage peut seul garantir.

En voyant passer devant ses yeux cet amas de révolutions et de guerres dont se composent les annales du genre humain pendant quatre mille ans, une réflexion se présente naturellement à l'esprit. Dans cette foule de peuples alternativement vainqueurs et vaincus, il y en a eu de très-puissans qui n'ont pas même laissé de traces sur la terre. Semblables à des météores rapides, on ne sait ni d'où ils partent, ni où ils vont s'éteindre ; ceux-là seuls ont laissé des souvenirs qui ont eu des Homère ou des Virgile pour immortaliser leur langage, des Hérodote ou des Tacite pour transmettre leur histoire, des grands hommes de toute espèce pour l'illustrer.

M. H. C. D.

Digitized by Google

PLANTES DE LA FRANCE, décrites et peintes d'après nature par M. JAUME SAINT-HILAIRE (1).

CET ouvrage a paru par livraisons; le succès qu'il a constamment obtenu pendant cinq années consécutives, prouve l'intérêt et l'opinion avantageuse des personnes qui souscrivirent dès les premières livraisons. Une collection de 400 planches, gravées et imprimées avec le plus grand soin, exigeait trop de frais d'exécution pour être continuée et terminée, si les suffrages des botanistes et des amateurs ne l'eussent soutenue jusqu'à sa fin. Il serait à désirer que tous les ouvrages publiés par souscription, eussent le même sort; mais c'est ce que l'on voit rarement. Lorsque les premières livraisons parurent, notre Journal en rendit un compte avantageux; actuellement que l'ouvrage est terminé et que son succès a justifié nos éloges, nous nous contenterons de faire connaître l'objet que l'auteur s'est proposé, et le plan qu'il a suivi dans son exécution : « Le goût généralement répandu, dit-il, de connaître les plantes, diminue souvent par les difficultés presque insurmontables que leur nombre présente à la mémoire; on en compte plus de vingt-cinq mille dans les jardins ou dans les herbiers de l'Europe. On doit s'apercevoir qu'il n'est plus possible de les connaître toutes; la mémoire la plus heureuse ne suffit plus pour conserver le nom et le caractère distinctif de chaque espèce, comme dans le siècle de Tournefort et de Linnæus; et les ouvrages purement descriptifs sont insuffisans, parce qu'en observant les plantes, on a eu besoin de décrire des formes particulières, des organes auparavant inconnus, et la pauvreté des langues modernes a arrêté l'observateur. Il a fallu créer des mots nouveaux, et la langue de la science est devenue une

(1) A Paris, chez l'auteur, rue des Fossés-Saint-Victor, n° 19. Chaque exemplaire de quatre cents planches, et formant quatre volumes, est du prix de 425 fr. sur papier Jésus, grand in-8°, et de 800 fr. sur papier vélin, format in-4°.

science

Digitized by Google

science elle-même d'autant plus épineuse, que, hérissée de grec et de latin, elle est présentée à des gens du monde que rebute tout appareil scientifique, ou à des cultivateurs à qui il ne faut pas d'érudition; ceux même qui voulaient en faire leur amusement, ont trouvé le dégoût et l'ennui dans la plus aimable des sciences; ce sexe sur-tout, né pour les affections douces, et qui trouve souvent parmi les fleurs sa plus belle parure, a craint avec raison de charger sa mémoire d'une foule de mots barbares. J'ai pensé, en conséquence, qu'une collection de figures coloriées des plantes de la France ferait connaître aisément celles qui nous intéressent, et que les figures, à leur tour, aideraient à se familiariser avec le langage de la science..... » Et voici comment l'auteur a exécuté son projet. On trouve d'abord le nom français d'une plante, la famille, l'ordre et la classe de Jussieu et de Linnæus dont elle fait partie, son nom latin linnéen, et les noms qu'on lui donne vulgairement en France. L'auteur fait ensuite la description de sa tige, de ses feuilles, de ses fleurs, etc. Il indique son lieu natal ou originaire, et l'époque de sa floraison; il ajoute ensuite, sous le titre de dénomination, les noms que la plante a reçus dans presque toutes les langues modernes, telles que l'allemand, l'anglais, le russe, l'italien, etc. Le troisième paragraphe est employé quelquefois à des notes historiques et particulières. Dans le quatrième, il fait connaître les usages auxquels elle est employée dans la médecine, dans les arts, et sur-tout dans la plantation des jardins, des parcs et des forêts. Dans le cinquième et dernier paragraphe, l'auteur rapporte les procédés les plus suivis pour sa culture. Duhamel, Miller, Rozier, Thouin, Dumont-Courset, etc., ont été consultés, comme on peut le voir dans cette cinquième partie de l'ouvrage, et certes, l'auteur ne pouvait puiser à de meilleures sources. Quoique possesseur d'un jardin où il a fait de nombreuses expériences sur la germination, et qui ont été le sujet de Mémoires lus et approuvés par l'Institut, un botaniste n'est jamais assez familier avec la culture des plantes, pour se dispenser de consulter les maîtres en cette matière. L'auteur indique,



Digitized by Google

en conséquence, les sortes de terres, la situation, la température, etc., qui conviennent à chaque plante. Le style est généralement simple, correct et élégant, autant que les ouvrages de sciences le permettent. Les figures, qui accompagnent le texte, ont été faites par l'auteur d'après des modèles vivans; elles ont été gravées et imprimées sous ses yeux. Quoique soignée dans toutes ses parties, on ne peut pas mettre cette collection au nombre des ouvrages de luxe (reproche qu'on a fait avec assez de fondement à plusieurs ouvrages modernes sur la botanique); on ne doit pas la confondre non plus avec beaucoup d'autres ouvrages où les figures, copiées souvent avec infidélité dans les auteurs qu'on ne cite plus, offrent une réunion d'images inexactes et insuffisantes pour la distinction des espèces. Sous les rapports typographiques, cet ouvrage ne laisse rien à désirer; il suffira, pour justifier notre opinion, d'avertir qu'il sort des presses de M. Didot l'aîné, rue du Pont-de-Lodi.

Digitized by Google

# LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

*The life of Michel Angelo, etc.* Vie de Michel-Ange Buonarroti, avec ses Poésies et ses lettres ; par Rich. Duppa, écuyer. *Seconde édition.* — Londres, 1807. Un vol. in-4°.

(SECOND ET DERNIER EXTRAIT.)

Michel-Ange avait défendu avec trop de zèle et de dévouement sa malheureuse patrie, pour ne pas redouter la vengeance des vainqueurs. Aussi, quoique l'une des conditions auxquelles les Florentins avaient capitulé fût l'amnistie que le pape promettait solennellement d'accorder aux citoyens qui avaient été du parti contraire à sa famille, tous ceux qui connaissaient le caractère également cruel et perfide de Clément VII, s'empressèrent de se dérober par la fuite aux fureurs du pontife. Michel-Ange fut de ce nombre, et quelques perquisitions que l'on fit dans sa maison, et dans tous les lieux où l'on pouvait présumer qu'il se serait retiré, on ne parvint pas à découvrir son asyle. Enfin, le pape écrivit lui-même aux magistrats de Florence, et donna par une déclaration publique les assurances les plus positives qu'il ne serait rien fait à Michel-Ange, s'il consentait à sortir de sa retraite, et à terminer les travaux de la Bibliothèque et du mausolée des Médicis. L'artiste souscrivit à ces conditions et se hâta de remplir la tâche qui lui était imposée ; mais il n'éprouvait plus qu'un dégoût invincible pour ces travaux et une aversion, bien légitime sans doute, pour ceux qui les lui commandaient. Indépendamment des tombeaux des ducs Julien (1) et Laurent de Médicis

(1) Une des figures qui décoraient le monument du duc Julien, représentait la Nuit endormie ; Jean Strozzi y mit cette inscription :

*La notte, che tu vedi in si dolci atti*
*Dormir, fu da un Angelo scolpita,*



Digitized by Google

qu'il exécuta dans la nouvelle sacristie de l'église de Saint-Laurent, il fit pour la même église une statue de la Vierge, tenant le Christ enfant dans ses bras. Ce morceau passé pour une de ses plus belles productions en sculpture ; *della quale*, dit Condivi, *giudico esser meglio tacere, che dirne poco.*

Le cardinal Farnèse, doyen du sacré collège, avait succédé à Clément VII (mort au mois de septembre 1534) sous le nom de Paul III. Ce nouveau pontife n'avait pas moins que ses prédécesseurs le goût du faste et de la magnificence, et dès les premiers tems de son règne il fit appeler Michel-Ange pour lui commander des travaux qu'il avait le projet de faire exécuter. L'artiste s'excusa en alléguant des engagemens par écrit qui l'obligeaient à satisfaire le duc d'Urbin neveu de Jules II, qui le pressait de terminer le monument consacré à la mémoire de ce pontife. « Quoi! s'écria le saint père avec colère, ce que » j'ai désiré de faire depuis trente ans, aujourd'hui que je » suis pape, je ne pourrai en venir à bout!.. Où est-il ce » contrat, que je le déchire? » Il semblait assez difficile de résister à un homme aussi absolu dans ses volontés, et Michel-Ange jaloux de son indépendance prit la résolution de se retirer à Gênes. Le pontife, qui fut apparemment informé de son projet, vit bien qu'il fallait avoir recours à

---

*In questo sasso ; e perche dorme, ha vita ;*
*Destala, se nol credi, e parleratti.*

« Cette nuit que tu vois, dont le sommeil a des grâces si touchantes, » fut sculptée par un ange sur ce marbre ; elle dort, mais elle est » pleine de vie. Réveille-la si tu ne le crois pas, et elle te parlera. »

Michel-Ange répondit par les vers suivans :

*Grato m'è 'l sonno, e più l'esser di sasso,*
*Mentre che 'l danno e la vergogna dura :*
*Non veder, non sentir m' è grata ventura.*
*Però non mi destar, deh parla basso.*

« Le sommeil m'est doux : il m'est plus doux encore de n'être » qu'une pierre insensible dans ces tems de calamités et d'ignominie : » ne point voir, ne point sentir, est un bonheur pour moi. Ainsi, » garde-toi de m'éveiller.... Ah! parle bas. »

Digitized by Google

des moyens plus doux : il alla voir l'artiste, lui prodigua les éloges et les caresses. Les cardinaux qui l'accompagnaient se chargèrent de négocier avec le duc d'Urbin les arrangemens qui pouvaient concilier ses désirs et ceux du pape, et après avoir terminé la partie du monument de Jules II (2), qu'il devait encore exécuter, notre grand artiste commença dans la chapelle Sixtine son tableau du jugement dernier.

Tout ce qui concerne ce magnifique ouvrage est trop connu et se trouve en trop d'endroits pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter ici; nous dirons seulement que Michel-Ange le termina au mois de décembre de l'an 1541 à l'age de 67 ans. C'est à-propos de ce tableau que le trop fameux Arétin lui écrivait, *il mondo ha molti rè, ed ha un solo Michel-Angelo.* « Il y a beaucoup de rois dans le monde, mais il n'y a qu'un seul Michel-Ange. » Il peignit ensuite dans la chapelle Pauline, que l'on venait de bâtir, la conversion de Saint-Paul, le crucifiement de Saint-Pierre et divers autres tableaux. Ces derniers ouvrages lui donnèrent beaucoup de fatigue, et il reconnut avec douleur que ce genre de travail était désormais trop pénible pour son âge avancé; en conséquence il pria sa sainteté de permettre que le plafond fût exécuté, d'après ses dessins, par *Perino del Vaga.* Mais ce projet alors suspendu ne fut plus repris dans la suite.

Dans l'année 1546, Michel-Ange fut nommé par le pape architecte de la basilique de Saint-Pierre, à la place d'Antoine de San-Gullo, qui venait de mourir. Il répugnait à se charger d'un si grand fardeau : mais le pontife lui

(2) La figure de Moïse qui occupait le milieu de ce mausolée placé dans l'église de San Pietro in vincolo ( Saint-Pierre aux liens ), est un des plus beaux ouvrages de Michel-Ange, et produisit la plus grande sensation. Vasari raconte qu'on vit souvent les Juifs en grand nombre se presser autour de cette admirable image de leur premier législateur, et lui adresser leurs hommages. Le Musée Impérial possède deux statues d'esclaves, qui avaient été destinées à orner le même monument; elles sont aussi d'une grande beauté, et c'est après les avoir vues que Falconnet écrivit : « J'ai vu le Michel-Ange, » il est effrayant ! »

Digitized by Google

signifia ses ordres d'une manière qui ne souffrait ni refus, ni objections; il accepta donc ce pénible emploi, mais à condition qu'il ne recevrait pas d'appointemens, et que cette clause serait stipulée expressément dans le bref de sa nomination, attendu qu'il n'entreprenait cette tâche que par un motif de dévouement religieux; que de plus il aurait le pouvoir de remplacer par d'autres personnes à son choix tous ceux qui se trouvaient sous ses ordres et dont il aurait lieu d'être mécontent; qu'enfin il lui serait permis de faire aux plans et aux dessins de San-Gullo tous les changemens ou suppressions qu'il jugerait convenables, et d'y substituer ce qui lui paraîtrait plus simple ou d'un meilleur style. Le bref fut expédié conformément à ces conventions.

Ce grand édifice, dont Jules II avait posé la première pierre quarante ans auparavant (18 avril 1506), n'était pas encore fort avancé, quoiqu'on y eût consacré des sommes immenses, dont la levée avait été le motif ou le prétexte de ces exactions scandaleuses qui avaient soulevé contre l'autorité des papes une partie de la chrétienté. Au Bramante qui en avait été le premier architecte, et qui en avait donné le premier plan, avaient succédé Julien de San-Gullo, puis le célèbre Raphaël d'Urbin, puis Antoine de San-Gullo, neveu de Julien, que remplaçait enfin Michel-Ange. A chacune de ces époques les plans primitifs avaient été modifiés ou changés. Il paraît, par une lettre de Michel-Ange que l'on a encore, qu'il avait la plus haute estime pour les talens du Bramante, et qu'il aurait adopté son plan avec de très-légers changemens, si la difficulté de se procurer l'argent nécessaire pour l'exécution d'un projet aussi vaste, ne l'eût contraint d'en resserrer les dimensions pour se conformer à la nécessité des tems. Il fit donc un nouveau dessin original sur le modèle d'une croix grecque, et sur une échelle moins considérable que celle du plan primitif.

On se doute bien que l'envie ne vit pas sans une sorte de fureur le haut degré de faveur et de crédit où ce grand artiste était parvenu : il est même facile de deviner qu'avec un caractère ferme et une probité scrupuleuse, arrivant à une place où il se trouvait dans la nécessité de

Digitized by Google

réformer une foule d'abus, il dut se faire un nombre considérable d'ennemis, et c'est ce qui ne manqua pas d'arriver ; mais il était résolu de tout supporter pour conduire à sa fin le grand monument qui devait si essentiellement contribuer à sa gloire, ou du moins pour le laisser en mourant tellement avancé qu'il ne fût plus possible de s'écarter de ses plans. Au reste, ses ennemis se bornèrent à quelques intrigues sourdes et obscures pendant le pontificat de Paul III, dans l'esprit duquel ils le voyaient trop bien affermi.

Mais dès les premiers momens du règne de Jules III, successeur de Paul (3), l'envie tenta un effort qu'elle crut suffisant pour faire tomber tout le crédit de Michel-Ange, et pour lui ôter la place d'architecte de Saint-Pierre. Toute cette intrigue était conduite par les deux cardinaux Salviati et Marcello Cervino. Il y eut une accusation intentée en forme contre l'artiste, et le pape le fit comparaître en présence de ses adversaires pour répondre à leurs griefs. On prétendait qu'il avait rendu l'église trop obscure en ne faisant que trois fenêtres pour trois chapelles, dont les murailles commençaient à s'élever ; et le pape l'invita à répondre à cette objection. Là-dessus Michel-Ange commença par demander quels étaient les députés de ses accusateurs. « C'est nous, » dit aussitôt le cardinal Marcello, en se nommant, et montrant le cardinal Salviati. « Eh bien! reprit Michel-Ange, » on doit placer trois autres fenêtres au-dessus de celles » que vous venez de désigner. — Vous ne nous en aviez » pas prévenus, répliqua le cardinal. — Je ne suis point » obligé, reprit aussitôt le vieillard avec assez de cha-

(3) Paul III mourut au mois de novembre 1549, après un règne de quinze ans, qui fut signalé par trois événemens remarquables : la bulle d'excommunication contre Henri VIII, roi d'Angleterre, datée du 30 août 1535, l'établissement des jésuites en 1540, et l'ouverture du Concile de Trente en 1542. Paul III avait peut-être quelques qualités estimables, mais il eut le tort impardonnable de dissimuler et d'encourager même par sa faiblesse les turpitudes et les attentats de son fils naturel Pierre-Louis Farnèse, l'un des plus odieux scélérats dont l'histoire d'aucun pays fasse mention.

Digitized by Google

» leur, et je ne serai jamais dans le cas de rendre compte, » ni à votre éminence, ni à aucune autre personne, de ce » que j'ai dessein de faire. Vos fonctions sont de fournir » les fonds, de faire surveiller les voleurs, et de me laisser » le soin de bâtir l'église de Saint-Pierre. Puis se tour- » nant vers le pape, Saint-Père, ajouta-t-il, vous voyez » ce que je gagne à tout ceci; si de pareilles machi- » nations ne tournent pas au profit de mon salut, je perds » mon tems et ma peine. — Sois sans inquiétude, lui » dit le pape en lui frappant sur l'épaule, tu en seras » récompensé dans cette vie et dans l'autre. » Et là-dessus il lui donna les assurances les plus positives de son estime et de sa confiance.

En effet, Jules III fut, de tous les protecteurs de Michel-Ange, celui qui lui montra le plus de véritable affection, et qui avait le plus d'admiration pour ses talens; il le consultait sur tous les objets qui pouvaient être de son ressort. Malheureusement ce pontife n'avait pas une élévation d'ame qui répondît (4) à sa dignité, et l'artiste se tint toujours à son égard dans la mesure propre à éloigner une familiarité qui n'est jamais sans inconvénient avec les souverains d'un caractère peu estimable. Jules III mourut en 1555, et le cardinal Marcello, qui était en quelque sorte l'ennemi personnel de Michel-Ange, fut élu à la place de Jules; mais il ne vécut que peu de jours après son élection, et Paul IV occupa alors la chaire de Saint-Pierre.

Ce nouveau pape n'y porta qu'un caractère sombre et cruel, et une ambition non moins démésurée que les plus avides de ses prédécesseurs. Il avait contribué à l'établissement de l'inquisition à Rome sous le pontificat de Paul III, et rempli les fonctions d'inquisiteur; il se

(4) A son avénement au trône pontifical, il donna un grand scandale à toute la chrétienté, en s'empressant d'élever au cardinalat et de combler des biens de l'église un jeune garçon de seize ans, né de parens obscurs, et qui n'avait été jusqu'alors qu'un domestique de sa famille. Les catholiques jetèrent les hauts cris contre une pareille indécence, et les luthériens, qui étaient alors dans toute la ferveur de leur zèle antipapiste, ne manquèrent pas de s'en prévaloir.

Digitized by Google

montra, pendant toute la durée de son pontificat, animé de ce même esprit de fanatisme et d'intolérance; il ne s'occupa guère des travaux de l'église de Saint-Pierre, et dépensa des sommes considérables pour faire fortifier Rome, et la mettre en état de résister aux troupes de l'empereur. Il avait même voulu faire effacer les magnifiques tableaux de la chapelle Sixtine; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les cardinaux qui avaient plus de jugement et de goût que lui, parvinrent à le détourner de ce projet suggéré par un esprit de bigoterie ridicule et barbare. Il se contenta de faire couvrir les nudités des figures par Daniel de Volterra, qui, à cause de cette circonstance, fut surnommé *il Braghettone*. Il y a eu peu de pontifes dont l'esprit et les habitudes fussent plus opposées au caractère et aux sentimens des hommes qu'il gouvernait. Aussi à sa mort, qui arriva au mois d'août 1559, le peuple de Rome se livra-t-il aux excès d'une joie tumultueuse qui ressemblait presque à une sédition.

Sous le règne de son successeur, Pie IV, les arts reprirent en partie la faveur dont ils avaient joui sous les règnes précédens. Michel-Ange fit, par l'ordre de ce pape, les dessins d'une des portes de Rome appelée *Porta Pia*, du nom même du pontife, et plusieurs autres dessins pour les autres portes qu'on avait le projet de faire bâtir; deux ans après il fut encore chargé de présider aux travaux que le pape fit exécuter pour changer les bains de Dioclétien en une église sous le nom de *Santa Maria degli Angeli*. Michel-Ange avait alors quatre-vingt-sept ans; ainsi on le vit sans cesse, avec une activité dont il y a bien peu d'exemples, joindre d'autres occupations aux travaux assidus qu'exigeait de lui la construction du grand monument dont il était le principal architecte; car ce fut vers ce même tems qu'il présenta le modèle du dôme de Saint-Pierre.

Cependant l'envie lui suscitait encore de nouveaux chagrins à la fin de sa carrière, ainsi qu'on le voit par une lettre de lui au cardinal de Carpi, datée du mois de septembre 1560. « On a dit à votre excellence, écrivait-il, » que les travaux allaient extrêmement mal, et pourtant » je puis l'assurer qu'eu égard aux embarras et aux diffi-

Digitized by Google

» cultés de toute espèce dont nous sommes environnés, » il est impossible de faire mieux.... Mais comme il peut » arriver que par l'intérêt que j'y prends et par l'effet » de ma vieillesse je me fasse illusion à moi-même, ce » qui serait, contre mon intention, très-préjudiciable au » succès de cette grande entreprise, j'ai le projet de » supplier très-prochainement sa sainteté, et je supplie, » par la présente, votre excellence de me délivrer enfin » de ce fardeau que j'ai supporté dix-sept ans par l'ordre » des papes, et sans aucun émolument, comme votre » excellence le sait. Dans cet espace de tems néanmoins » on a pu voir clairement combien les travaux ont été » avancés par mes soins; mais encore une fois je prie » votre excellence de m'affranchir de cette peine, elle » ne saurait me rendre un plus grand service, etc. »

Ce ne fut pourtant que deux ans après que la cabale de ses ennemis tenta un dernier effort pour dépouiller de son emploi un grand homme dont l'unique tort était de vivre trop long-tems au gré de ceux qui aspiraient à s'en emparer; ceci se passait dans l'année 1562, et le 17 de février de l'an 1563 Michel-Ange mourut à l'âge de près de quatre-vingt-neuf ans. Ainsi, dans tous les tems et dans tous les pays, on a vu l'homme de génie contraint de lutter, pour ainsi dire, jusqu'à sa dernière heure, contre la malveillance et les intrigues de la médiocrité jalouse. Au reste, il laissa en mourant l'église de Saint-Pierre à-peu-près au point où il avait désiré de l'avancer, et il ne restait plus qu'à asseoir et à construire le dôme qui couronne ce majestueux édifice.

Il fut d'abord enterré à Rome dans l'église des Saints-Apôtres, mais l'Académie de Florence supplia le grand-duc Côme I, de s'entremettre auprès du pape afin que les restes d'un homme qui faisait tant d'honneur à sa patrie y fussent déposés, et la translation eut lieu. Tout ce qu'il y avait à Florence d'hommes distingués par leurs talens dans tous les genres de littérature et d'arts s'empressèrent de contribuer à la magnificence des obsèques qu'on lui fit, et le célèbre historien Benedetto Varchi prononça, dans cette solennité, son éloge funèbre.

Michel-Ange ne fut pas seulement le premier sculp-

Digitized by Google

teur, et, avec Raphaël, le plus grand peintre des tems modernes; il prit aussi un rang distingué parmi les poëtes de son tems, et il composa un assez grand nombre de sonnets, de stances et autres petits poëmes qui furent, dans la suite, recueillis et publiés par son petit-neveu, appelé Michel-Ange le jeune, auteur lui-même de deux poëmes d'un genre fort singulier, (*la Fiera* et *la Tancia*) mais estimés comme des ouvrages où l'on trouve souvent beaucoup d'esprit et de finesse, et classés par les littérateurs italiens parmi les ouvrages qu'ils nomment *testi di lingua*, c'est-à-dire, ouvrages faisant autorité dans la langue. Quant à notre grand artiste, il imita plus particuliérement dans ses poésies le goût et la manière de Pétrarque, bien qu'il eût une admiration profonde pour les poëmes du Dante, (5) son compatriote, dont le génie semble l'avoir plusieurs fois inspiré dans la composition de ses tableaux. « La religion et l'amour, dit M. Duppa, composent le » fonds de la plupart de ses sonnets; il a quelquefois » traité les sujets religieux avec beaucoup de succès, » mais il est monotone ou languissant dans les autres. Un » mélange bizarre de platonisme et de théologie méta- » physique y tient la place de sentimens plus vrais; » c'était l'esprit de ce tems-là : mais on n'imagine point » une véritable passion, quand on ne l'a point ressentie, » et on est bien sûr de glacer et d'ennuyer les autres en » leur peignant des sentimens dont on est soi-même peu

(5) Lorsque les Académiciens de Florence présentèrent à Léon X une requête pour le prier de permettre que les restes du Dante fussent transférés de Ravenne, où il était enseveli, dans sa ville natale où ils voulaient lui ériger un monument, Michel-Ange se joignit à eux. *Io Michel-Agnolo*, écrivait-il, *scultore il medecimo a V. S. supplicho offerendo mi al divin poeta fare la sepultura sua chon decente e in loco on brevole di questa città.* Cette demande ne fut pas accordée. On ne saurait trop regretter la perte de l'exemplaire du Dante qui avait appartenu à Michel-Ange : c'était un grand in-folio avec le commentaire de Landino, sur les marges duquel l'artiste avait dessiné, à la plume, tous les sujets intéressans du poëme. Ce volume fut perdu avec d'autres effets précieux, dans un navire qui périt en allant de Livourne à Civita-Vecchia.

Digitized by Google

» touché. » Pour donner à nos lecteurs une idée du talent poétique de Michel-Ange, nous citerons ici une petite pièce de vers adressée à l'un de ses amis (Luigi del Riccio); et qui nous a paru l'une des plus intéressantes du recueil :

Non sempre al mondo è si pregiato e caro
Quel che molti contenta,
Che non sia alcun che senta
Quel ch'è lor dolce, a se crudo et amaro,
Ma spesso al folle volgo al volgo ignaro
Convien ch' altri consenta,
E mesto, rida dov'ei ride e gode,
E pianga allor che più felice siede.
Io del mio duol quest' uno effetto ho caro,
Ch' alcun di fuor non vede
Chi l'alma attrista, o i suoi desir non ode,
Ne temo invidia, o pregio onore e lode
Del mondo cieco, che rompendo fede,
Più giova, a chi più scarso esser ne vede,
E vò per vie non calpestate e sole.

« Ce qui plaît à la multitude n'est pas toujours si véritablement utile et précieux au monde, qu'il ne se rencontre des esprits qui n'y trouvent qu'amertume et affliction : mais souvent on est contraint de se conformer à l'opinion du vulgaire ignorant et insensé, de partager son rire et sa joie, quoiqu'on ait le cœur accablé de tristesse; de paraître affligé, lorsqu'intérieurement on éprouve un sentiment de bonheur. Pour moi, je tire au moins de ma mélancolie ce précieux avantage qu'aucun œil profane ne lit au fond de mon ame le sujet de sa tristesse, que personne n'entend ses vœux secrets. Ne craignant point l'envie, prisant peu les honneurs et les éloges d'un monde aveugle, qui, toujours prêt à trahir sa foi, prodigue ses faveurs aux cœurs faux et perfides, je marche dans des sentiers non frayés et solitaires. »

Comme ces poésies ont été rarement imprimées (6) et

(6) Le texte que nous avons sous les yeux, et qui fait partie de l'ouvrage de M. Duppa, a été imprimé exactement d'après l'édition

Digitized by Google

ne se trouvent pas communément, qu'il nous soit permis de citer encore le sonnet suivant, à la louange du Dante :

Dal mondo scese a i ciechi abissi, e poi
Che l'uno e l'altro inferno vide, e a Dio,
Scorto dal gran pensier, vivo salio,
E ne diè in terra vero lume a noi,

Stella d'alto valor co i raggi suoi
Gli occulti eterni a noi ciechi scoprio,
E n'hebbe il premio al fin che 'l mondo rio
Dona sovente a i più pregiati eroi.

Di Dante mal fur l'opre conosciute,
E'l bel desio da quel popolo ingrato,
Che solo a giusti manca di salute :

Pur fuss' io tal ; ch' a simil sorte nato,
Per l'aspro esilio suo con la virtute
Darei del mondo il più felice stato.

« Il descendit de ce monde dans les sombres profondeurs des abîmes, et après avoir contemplé l'un et » l'autre enfer, guidé par sa sublime pensée, il s'éleva » jusqu'au trône de Dieu, et sut nous en donner ici-» bas une lumière véritable.

» Astre sans prix, ses rayons dévoilèrent à nos yeux » environnés de ténèbres les secrets de l'éternité, et il » en obtint enfin la récompense qu'un monde coupable » réserve trop souvent aux héros les plus dignes de ses » hommages.

» Ce peuple ingrat méconnut les services du Dante,

---

originale donnée par le petit-neveu de Michel-Ange, avec ce titre : *Rime di Michel-Agnolo Buonarroti, racolte da Michel-Agnolo suo nipote, in Firenze, appresso i Giunti, con licenza de' superiori.* M. DC. XXIII. En 1726, Bottari donna à Florence une seconde édition de ces poésies en un volume in-12, intitulé : *Rime di Michel-Agnolo Buonarroti il vecchio, con una lezione di Benedetto Varchi, e due di Mario Guiducci sopra di esse.* M. Duppa avait déjà fait imprimer ces mêmes poëmes dans la première édition de son ouvrage (Londres, 1806, un vol. in-4°.) Les deux morceaux que nous citons ici, sont sous les n^os^ CXX et LXXII ; et les vers rapportés dans la première note de ce second extrait, sont sous le n° CXXIV.

Digitized by Google

» et les nobles vœux que formait son cœur; car il n'y a » que l'homme vertueux qui ne puisse échapper à la » persécution.

» Oh ! puissé-je lui ressembler ! destiné à un sort » pareil au sien, je changerais avec joie le rang le plus » éclatant pour son dur exil et pour sa vertu. »

Tel est, en général, le caractère des poésies de Michel-Ange; des pensées nobles et élevées, un style ferme et approprié à ces pensées, mais qui n'a pas toujours cet éclat, cette richesse et cette correction qui ne s'acquièrent que par des études sérieuses, et par un long exercice, même lorsque l'on est doué d'un grand talent; or il est évident qu'un artiste, dont la vie entière fut consacrée à de si grands et si continuels travaux, ne put donner aux lettres que quelques momens de loisir que lui laissaient par intervalles ses autres occupations. Ecrire des vers était alors pour lui un nouveau moyen de répandre au dehors cette surabondance de dons précieux que la nature lui avait si libéralement départis.

Au reste, si les productions de son génie dans les autres arts commandent l'admiration, celles de son esprit en littérature inspirent un sentiment de respect et d'amour pour sa personne, lorsqu'on apprend par le témoignage de ses contemporains que ces sentimens si purs et si généreux, ces préceptes d'une raison si ferme et si éclairée qu'on rencontre dans ses écrits, dirigèrent en effet sa conduite dans tout le cours de sa vie. On aime à le voir s'écrier, dans quelques stances qu'il composa sur les délices de la vie champêtre : « O aveuglement » de l'avarice ! esprits bas et rampans, qui abusez des » biens de la nature.... Dans votre insatiable fureur, » vous oubliez combien la vie est courte et combien peu » de chose suffit à nos besoins (7) ! » lorsqu'on sait

(7) O avarizia cieca, o bassi ingegni,
Che disusate il ben della natura.
. . . . . .
Nè v'accorgete in insaziabil foco,
Che'l tempo è breve, e'l necessario è poco.
Rime, N° CXXXI.

Digitized by Google

qu'en effet jamais homme ne fut plus sobre et plus modéré dans ses désirs, et que dans les tems où il se vit le plus riche, il vécut toujours, disait-il lui-même, comme s'il avait été pauvre. On aime à le voir s'attendrir sur la mort de son vieux serviteur Urbino, devenu son ami plutôt que son domestique, et dire à l'archevêque Louis Beccadelli dans un sonnet qu'il lui adresse : « Je suis » toujours avec vous par la pensée, et je pleure cependant mon bon Urbino, qui, s'il vivait, serait peut-être » ici près de moi. Tel était mon désir... Sa mort néanmoins m'avertit, et m'appelle vers un autre chemin; » il m'attend dans le ciel pour y habiter avec lui. » (8) Mais combien on est plus touché de la vérité de ces sentimens lorsqu'on lit dans Vasari le trait suivant: « Michel-Ange, causant un jour avec ce fidèle serviteur, » lui dit : Que deviendrais-tu, Urbino, si je venais à » mourir? — Hélas, répondit-il, il faudrait bien que je » servisse un autre maître? — Pauvre garçon, reprit » Michel-Ange, j'aurai soin que tu ne sois pas réduit à » cette triste nécessité; et sur-le-champ il lui fit présent » de deux mille écus. »

Plein d'enthousiasme pour son art, il savait rendre une justice franche et entière au mérite de ses devanciers et de ses contemporains. Lorsqu'il vit pour la première fois les bas-reliefs des portes de l'église de Saint-Jean à Florence, exécutés par Laurent Ghiberti, il dit qu'ils étaient dignes d'orner les portes du ciel. En voyant des tableaux de Masaccio dans une autre église de la même ville: « Ces personnages-là étaient vivans du tems de » Masaccio, s'écria-t-il. » On lui montra un jour un tableau de Jacques de Puntormo, qui n'avait alors que dix-neuf ans; « si ce jeune homme vit, dit-il, et s'il continue

(8) Perche pensando son sempre con vôi,
E piango intanto del mio amato Urbino,
Che vivo, or forse saria costà meco.
Cotal fu'l desir mio; sua morte poi
Mi chiama e tira per altro cammino,
Et ei m'aspetta in cielo, a albergar seco.
*Rime.* N° CXXII.

Digitized by Google

» à travailler ainsi, il portera son art jusqu'au ciel. » L'anecdote suivante, rapportée par Vasari, fait voir aussi combien il était indulgent même pour les artistes les plus médiocres. Bugiardini, peintre sans aucun talent, avait entrepris de faire son portrait; après une séance de deux heures, le peintre invite Michel-Ange à voir s'il a saisi la ressemblance : « Comment, s'écrie celui-ci, vous » avez placé un œil au milieu de la tempe? » Mais le pauvre peintre, après avoir bien examiné son ouvrage et le modèle qu'il avait sous les yeux, finit par déclarer qu'il voyait la chose comme il l'avait rendue. « Eh bien! reprit » Michel-Ange avec beaucoup de sang-froid, continuez; » c'est apparemment la faute de la nature. »

On peut juger par les faits de divers genres que nous a fournis l'ouvrage anglais que nous venons de parcourir, avec quelle scrupuleuse attention M. Duppa a étudié son sujet, et jusqu'à un certain point dans quel esprit il l'a traité. Nous regrettons que les bornes de cet extrait ne nous permettent pas de traduire, comme nous l'aurions désiré, ses réflexions générales sur les arts du dessin et les observations particulières sur les travaux de Michel-Ange qui se trouvent à la fin de l'ouvrage; elles nous ont paru, comme nous l'avons déjà dit, pleines de justesse, et dictées par un goût sûr et éclairé. Voici comment il termine ces réflexions : « Ce n'est qu'en étudiant les ou- » vrages de Michel-Ange qu'on peut le connaître à fond. » Son génie était vaste et austère, quelquefois bizarre et » capricieux : ce n'est pas toujours un modèle qu'il faille » suivre sans précaution; mais on l'étudiera toujours avec » beaucoup de profit. Ceux qui jusqu'à présent l'ont pris » pour guide, n'en ont guère saisi que ces traits saillans » qui se prêtent à une imitation vague et peu fidèle; » leurs efforts malheureux n'ont abouti qu'à une sorte de » caricature grossière. L'originalité, lorsqu'elle n'a pas » sa source dans la nature, ou qu'elle n'est pas le résul- » tat du sentiment, peut éblouir pour un tems les yeux » du vulgaire; mais ce qui ne ressemble à rien de ce qui » peut être vu ou entendu, mourra bientôt avec son au- » teur, quelque ingénieux que soient les moyens par » lesquels il tente d'égarer le goût du public. » C'est ainsi que

Digitized by Google

que M. Duppa développe l'épigraphe grecque qui accompagne le titre de son livre, et qui s'applique si bien, en effet, au grand artiste dont il a écrit la vie : ΜΟΜΗΣΕΤΑΙ ΟΥΔΕ ΜΑΛΛΟΝ Η ΜΙΜΗΣΕΙΕΤΑΙ. « On parviendra plutôt à le » contrefaire qu'à l'imiter. » THUROT.



---

TABLEAU LITTÉRAIRE DE LA FRANCE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE; par EUSÈBE SALVERTE.

*Et jam nunc dicat, jam nunc debentia dici*
*Pleraque differat, et præsens in tempus omittat.*
HORAT. de Arte poet.

— A Paris, chez *H. Nicolle*, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12.

Ce Discours, présenté l'année passée au quatrième concours ouvert pour cet éternel Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle, a obtenu une mention honorable. Le prix n'ayant point été décerné, l'auteur pouvait rentrer dans la carrière; mais il en a été détourné par des assurances de succès, un peu trop positives peut-être, données à l'un des concurrens par M. le secrétaire perpétuel et ensuite par un membre fort distingué de la classe. On disait de ce concurrent : « Son triomphe, » pour être retardé, n'en sera que plus brillant et plus » pur, à moins toutefois qu'un concurrent plus habile ne » vienne lui disputer la palme qu'il aura été si près de » saisir : s'il est permis au public de le désirer, l'*auteur* » *du Discours a peu de raison de le craindre.* » Ces mots, que je mets en italique, M. Salverte les imprime en majuscules; il les présente comme le motif et l'excuse du parti qu'il a pris. Il faut convenir que la phrase, très-flatteuse pour celui qui en était l'objet, était fort peu encourageante pour tous les autres, et qu'elle pouvait produire deux effets également nuisibles à l'éclat même du concours, c'est-à-dire inspirer au vainqueur désigné une telle confiance, que ses nouveaux efforts, dans une nouvelle lutte, en fussent beaucoup moins soutenus, et en même tems imprimer à ses émules un tel effroi de sa supério-



Digitized by Google

rité, qu'ils ne crussent pouvoir échapper que par la fuite à l'humiliation d'orner son triomphe. De ces deux dangers, le premier sans doute ne se sera point réalisé, mais l'autre était presqu'inévitable. J'ignore combien de personnes se sont retirées de la lice, ainsi que M. Salverte; mais je parierais bien que ce n'étaient pas les moins dignes d'y rester. Je n'ose approuver ni blâmer leur conduite. Comment juger à quel point et par quels motifs il était difficile que la palme fût *disputée* (M. le secrétaire perpétuel ne dit pas *ravie*) à ce concurrent qui l'avait déjà presque saisie? Si pourtant cette difficulté était aussi grande qu'on pouvait l'inférer des paroles d'un écrivain aussi judicieux, aussi mesuré que l'est M. le secrétaire perpétuel, doit-on condamner de jeunes écrivains qui, sans décliner la juridiction de l'Académie, sans en appeler à un autre tribunal, se sont mis eux-mêmes hors de cour et de procès, et se sont réduits à n'ambitionner que les suffrages du public?

M. Salverte ne nous dit pas qu'il ait ajouté à l'étendue de son Discours avant de le faire imprimer. Il forme près de quatre cents pages *in*-8° : s'il avait cette longueur lorsqu'il fut envoyé au concours, il était, par cela seul, impossible que le prix lui fût adjugé, puisqu'une des conditions indispensables du concours académique est que les ouvrages n'excèdent pas une heure de lecture, et qu'à propos même du *Tableau littéraire*, M. le secrétaire perpétuel a plusieurs fois rappelé les concurrens à la stricte observation de cette loi. Ce n'est point un reproche que je fais au Discours de M. Salverte, ce n'en est pas un non plus que j'adresse au sujet proposé. Beaucoup de bons esprits ont pensé que ce sujet était de nature à ne pouvoir être renfermé dans les bornes prescrites, si, aux innombrables faits littéraires dont il semble se composer, on ne substituait des masses un peu confuses, accompagnées de quelques résultats plus tranchans que lumineux, et si, par conséquent, on ne laissait indécise pour la raison l'espèce de question qui sort nécessairement du programme et de ses circonstances. Mais il ne faut défier le talent de rien : espérons que l'orateur qui va être couronné sera parvenu, pour ainsi dire, à rassem-

Digitized by Google

bler beaucoup de substance sous un petit volume, et aura su allier la profondeur à la rapidité, la justesse au mouvement, la force à l'éclat, enfin, la richesse de la pensée à la pompe de l'expression. Quant à M. Salverte, il a vu dans le sujet d'un discours le sujet d'un livre ; il n'a pu, d'après cela, s'assujétir aux rigoureuses lois de la clepsydre académique, et dès-lors, renonçant à exercer sur les oreilles d'un auditoire de curieux et de femmes le charme des traits brillans et des phrases cadencées, il a cherché, dans le savoir, la méthode et la discussion, les moyens de plaire aux yeux du lecteur solitaire et instruit. Il faut une autre manière de juger pour un ouvrage composé dans d'autres vues. Le public a aussi ses prix à donner ; il ne me paraît pas impossible que M. Salverte en obtienne un.

Si je ne voulais que louer M. Salverte, il me serait facile de le faire ; pour cela, je n'aurais qu'à emprunter les propres paroles dont M. le secrétaire perpétuel de l'Académie s'est servi en parlant de son Discours : « on » y trouve, a-t-il dit, du mouvement, de la chaleur et » des morceaux bien écrits et bien pensés. » Quel suffrage pourrait être aussi flatteur et mieux exprimé que celui-là? Mais M. Salverte est digne d'entendre des vérités plus sévères. De quel écrivain dirait-on librement sa façon de penser, si ce n'était de celui à qui l'on ne peut, quelques fautes qu'il commette, refuser beaucoup de savoir, de raison, d'esprit, de talent et de bonne foi? M. Suard, s'exprimant sur les défauts du Discours de M. Salverte, a dit : « il est diffus ; la marche en est embar- » rassée et ralentie par des préparations inutiles ; le style » manque, en général, de précision, quelquefois même » de correction. » Ces défauts n'ont pu être inutilement reprochés à l'auteur ; il a dû s'efforcer d'y remédier, et il y a réussi en partie. L'incorrection, de tous les vices du style le plus facile à reconnaître et à effacer, me semble avoir entièrement disparu de l'ouvrage, ou du moins n'y avoir laissé que des traces bien légères et en fort petit nombre. Le manque de précision qui, dans un écrivain, tient davantage à la nature de son esprit et à la forme que les idées y prennent, ne pouvait pas être



Digitized by Google

aussi aisément réformé. La diction me paraît pêcher encore par un entassement de circonstances et une profusion de paroles qui lui ôtent un peu de sa fermeté, de son élégance et même de sa clarté. Je ne me rends pas trop bien compte de ce que M. le secrétaire perpétuel a voulu dire par ces *préparations inutiles* qui, selon lui, embarrassent et ralentissent la marche du Discours. Dans l'état actuel de l'ouvrage, les choses ne semblent pas préparées de trop loin, ni trop gratuitement; l'auteur arrive assez droit à son objet et le suit sans digressions oiseuses ou déplacées. Ce qui me paraîtrait un peu ressembler à des *préparations inutiles*, ce sont certains préambules de chapitres ou *parties*, dans lesquels M. Salverte se livre à l'apostrophe, à l'exclamation, enfin aux mouvemens convenus de l'éloquence, afin d'imprimer en quelques endroits le sceau du genre oratoire à un écrit qui y répugne, sinon par le sujet, du moins par l'étendue, par la forme et sur-tout par l'esprit d'examen et de discussion qui règne dans l'ensemble. Partout ailleurs que dans ces exordes, le style est fort tempéré; c'est celui de la dissertation littéraire, quand il est soutenu, et que, sans s'attacher à la critique de détail, il s'élève aux considérations générales. Reste à examiner le plus sérieux, le plus grave des reproches que le rapporteur de l'Académie ait faits à M. Salverte, celui qui a pour objet la diffusion, mot par lequel il faut entendre le défaut d'ordre et de proportion.

Ce serait une apologie indigne d'un écrivain tel que M. Salverte, que d'alléguer l'excessive difficulté de coordonner le nombre infini d'objets divers dont se compose le dix-huitième siècle, sous le rapport littéraire et philosophique. Deux méthodes seulement s'offraient au choix des auteurs : l'ordre chronologique et l'ordre des matières. De quelques formes brillantes que le talent des orateurs pût revêtir un pareil sujet, il fallait toujours, pour classer les hommes et les écrits, adopter la succession des tems ou la division des genres. L'ordre chronologique semblait inadmissible, en ce qu'il devait introduire un véritable désordre parmi les objets, et sans cesse obliger l'écrivain à des pas rétrogrades. La distri-

Digitized by Google

bution des matières, faite en raison de l'importance et de l'analogie, paraissait préférable à tous égards; et c'est cette marche-là sans doute que la plupart des concurrens auront suivie. Elle avait pourtant, vu la solennité du genre, un inconvénient assez grave, celui d'être trop facile, trop vulgaire, sur-tout trop didactique, et de nécessiter un grand nombre de ces transitions factices et laborieuses qu'au moins, dans un simple traité, l'on peut remplacer par des numéros ou des titres de chapitres. M. Salverte n'a pas désespéré de concilier deux méthodes que tout autre aurait jugées inconciliables. D'abord, il a considéré le dix-huitième siècle comme un individu, et il a comparé aux différens âges de la vie humaine les différentes périodes qui en ont formé la durée. La première de ces périodes lui semble caractérisée par l'imitation et l'innovation à la fois; la seconde, par l'invention; la troisième, par l'action réciproque que les sciences et les lettres ont exercée les unes sur les autres. Cet aspect a quelque chose d'ingénieux et de philosophique qui séduit au premier coup-d'œil; mais malheureusement l'inflexible vérité ne se plie pas toujours de bonne grâce à ces brillans systèmes allégoriques: alors on l'étend sur le lit de Procuste, on la violente, on la mutile pour l'ajuster aux formes et aux proportions du cadre qu'on s'est plu d'avance à dessiner. La littérature entière d'une nation peut être assimilée à la vie de l'homme, parce qu'elle a comme elle son enfance, son adolescence, sa maturité, sa vieillesse et sa décrépitude; mais cette comparaison, juste quand on l'applique à l'ensemble, devient nécessairement fausse quand on la transporte à l'une de ses parties. Où est, où peut être l'*enfance* littéraire d'un siècle qui succède à celui de Bossuet, de Corneille, de Molière, de Lafontaine, de Racine, etc.; et qui, dans ses premières années, compte des hommes tels que Massillon, J.-B. Rousseau, Fontenelle, Lamotte et autres? Vainement M. Salverte s'écrie: « Ne serait-on » pas fondé à croire que la division des siècles n'est pas » arbitraire; qu'elle est tracée par le système de numéra- » tion des hommes, bien moins que par la main puis- » sante de la destinée; que le dix-huitième siècle enfin,

Digitized by Google

» comme celui qui l'a précédé, était condamné à ramper » dans l'enfance avant d'atteindre la force de l'âge viril? » Non, on n'est point du tout fondé à le croire. La division séculaire n'interrompt nullement la transmission des travaux de la pensée et de l'imagination, non plus que la succession des hommes de génie, d'esprit et de talent. Ce qui caractérise l'enfance, c'est l'ignorance et la faiblesse : comment seraient-elles le partage nécessaire des héritiers d'un siècle de lumières et de force? Si, à la suite d'un tel siècle et au commencement de l'autre, vous remarquez dans les esprits des symptômes d'affaiblissement et de corruption, cherchez-en l'explication dans la nature même des choses et des circonstances; mais n'appelez point cela *enfance*, parce que l'épuisement des genres et des sujets, l'impuissance d'égaler ceux qui s'en sont emparés les premiers, et la nécessité qui en résulte d'abuser des moyens connus ou d'employer des moyens extraordinaires, appartiennent à l'enfance beaucoup moins qu'à la vieillesse. Ce qui a contribué sans doute à tromper M. Salverte, c'est qu'à la naissance du dix-huitième siècle, il a cru apercevoir dans beaucoup d'écrivains cette tendance à l'imitation, qui est le propre de l'enfance et son premier moyen d'éducation. Il est vrai qu'on faisait, comme dans le siècle précédent, des tragédies, des comédies, des opéras, des fables, des odes, etc.; il est vrai encore que dans la tragédie, par exemple, Campistron, Lagrange-Chancel, Duché et autres, se portant pour disciples de Racine, l'imitaient avec l'affectation et la faiblesse d'un enfant qui essaierait de répéter les pas et les gestes dont un homme fait lui donnerait l'exemple. Mais qu'en faut-il conclure? Que Campistron, Lagrange-Chancel et Duché manquaient de génie. Voltaire, qui n'en manquait pas, donnait, vers le même tems, son *Œdipe*, où il n'imitait personne, mais où il surpassait Corneille. Bientôt après, il imita volontairement Racine dans *Artémire* et dans *Mariamne*; mais, dans la suite, il l'imita bien mieux, quoique sans dessein marqué, lorsqu'il fit *Zaïre* et *Mérope*. Selon M. Salverte, la seconde période du dix-huitième siècle fut celle de l'*invention*. Je ne suis pas encore bien frappé

Digitized by Google

de la justesse de cet aperçu. On a peut-être fait, dans le second tiers de ce siècle, des tragédies et des comédies meilleures que dans le premier; mais on n'a point *inventé* de genres nouveaux, ni de nouvelles espèces dans des genres anciens; ceux-ci seulement ont été traités avec plus de talent et de succès que précédemment, ce qui tient encore au génie des hommes et point du tout à l'époque où ils ont paru. Quant à la troisième période, que M. Salverte dit avoir été marquée par l'alliance des sciences et des lettres, il me semble que, pour commencer, elle n'avait point attendu que le siècle fût aux deux tiers de sa révolution, et qu'elle date véritablement de l'auteur des *Mondes* et des *Eloges des Académiciens*. Au reste, cette troisième période, je l'appellerais plutôt celle de la philosophie; et si je voulais absolument voir de l'analogie entre elle et cet âge de la vie où la raison succède à l'imagination, je ne renfermerais pas la question dans le dix-huitième siècle, mais je l'étendrais à tous nos siècles littéraires, parce que cet esprit d'analyse et de discussion, auquel nous sommes arrivés, résulte de la marche de l'esprit humain pendant tous ces siècles, et non pendant le dix-huitième seulement.

Il me reste à expliquer comment M. Salverte a pu allier l'ordre des matières à celui des temps; et c'est ici peut-être que les inconvéniens de sa méthode se font le plus sentir. Je prends pour exemple la première partie de l'ouvrage, celle qui est consacrée à cette première période du siècle, caractérisée par l'*imitation*. L'auteur y traite successivement et graduellement de tous les genres dans lesquels des écrivains du commencement du siècle ont *imité* faiblement ceux du siècle précédent; mais, lorsqu'un de ces genres ne doit pas être traité dans la suite avec cette supériorité qu'il appelle *invention*, il épuise tout de suite la liste entière des auteurs qui s'y sont exercés depuis 1700 jusqu'à nos jours. Ainsi, il nomme et juge tous les fabulistes du siècle depuis Lamotte jusqu'à Florian, parce que dans l'intervalle aucun écrivain ne lui paraît avoir mérité en ce genre le titre d'inventeur; mais, à propos des tragiques imitateurs, il ne cite point les premières pièces de Voltaire, dont quelques-unes, par la

Digitized by Google

date et même par le genre, pourraient appartenir à son époque d'*imitation*, parce qu'il regarde Voltaire comme un tragique inventeur, et qu'en cette qualité il le réserve pour sa seconde partie. Le genre dramatico-lyrique étant, selon M. Salverte, un de ceux qui en sont restés à l'*imitation* pendant le dix-huitième siècle, Voltaire figure dans la première partie, et pour la première fois, dans un groupe formé de tous les faiseurs d'opéras depuis Fontenelle jusqu'à M. Guillard. C'était sans doute un plan malheureux que celui qui devait nous montrer Voltaire auteur de *Samson* avant Voltaire auteur d'*Œdipe* et de la *Henriade*.

Il est juste d'observer que la troisième et la quatrième parties de l'ouvrage sont dans un ordre beaucoup plus satisfaisant que les deux premières. L'auteur ayant traité dans celles-ci à-peu-près de tous les genres qui sont du ressort de l'imagination et de l'esprit, n'a plus guère à s'occuper dans les autres que des genres où la science et le raisonnement dominent. Les objets alors sont moins nombreux et plus analogues. Si les écrivains sont encore écartés entr'eux par l'époque de leur existence, du moins ils sont rapprochés par la nature de leurs travaux, et ces espèces d'anachronismes systématiques qui bouleversent le commencement de l'ouvrage, ne peuvent plus en troubler beaucoup la fin. La troisième partie s'ouvre par une histoire complète de la traduction; l'auteur remarque ingénieusement que cet art, cultivé avec peu de zèle et de succès durant le dix-septième siècle, doit peut-être les heureux développemens qu'il a reçus pendant le dix-huitième, à cette dispute des anciens et des modernes qui en agita les premières années. Je regrette qu'en parlant de l'abbé Gédoyn, à qui il reproche justement l'inexactitude et la négligence de sa traduction de Pausanias, il ne fasse point mention de sa traduction de Quintilien dont la bonté est généralement reconnue, et que parmi les traducteurs de Cicéron il ne cite point l'abbé Mongault, qui fit passer avec tant de bonheur dans notre langue l'inappréciable recueil des lettres à Atticus. Il parle plus loin des *laborieux littérateurs qui nous ont donné des traductions des deux*

Digitized by Google

*comiques romains* : il a raison pour Térence, traduit exactement par M^me^ Dacier, et ensuite plus élégamment par Lemonnier; mais il n'existe d'autre traduction complète de Plaute, que celles de Marolles, de Gueudeville et de Limiers, et franchement aucune des trois ne mérite d'être mise en ligne de compte. Plus loin encore, au sujet de la métaphysique et de la critique littéraires, l'auteur semble citer comme un ouvrage du dernier siècle la *Pratique du théâtre*. Je ne connais sous ce titre que l'ennuyeux livre de l'abbé d'Aubignac, lequel date du milieu du dix-septième siècle. Ou il a paru une nouvelle *Pratique du théâtre* qui m'est inconnue, ou M. Salverte, parlant de celle de l'abbé d'Aubignac, s'est exprimé de manière à faire croire qu'il parlait d'une plus récente : ce sont les deux seules suppositions permises envers un homme d'un savoir aussi étendu et aussi positif que M. Salverte. On ne rencontre assurément aucune erreur de fait ni aucune obscurité dans le long passage de la troisième partie, qui concerne les écrivains connus sous le nom de philosophes. Il me paraît impossible de mieux connaître leurs ouvrages et de les juger avec une plus grande netteté d'opinion et de style. Cette franchise *vraie* qui est toujours si commode et souvent plus adroite que l'adresse même, qui est l'honneur de l'écrivain, qui donne de la considération à sa personne, du poids et du charme à ses écrits, cette franchise qu'on tient de son ame et que l'esprit ne sait pas imiter, éclate décemment dans tout l'ouvrage de M. Salverte, et elle y devient réellement du courage lorsqu'elle s'explique sur les philosophes et ceux de leurs disciples qui ont brillé par leurs talens et leurs malheurs dans les orages de notre révolution. Quand l'auteur s'écrie : « Toi à qui j'ai voué » ma vie, ô vérité, reçois mon serment, » il ne fait pas une apostrophe de commande; il laisse échapper un sentiment dont son cœur est rempli.

Il faut que la franchise, dans ses plus grands excès, ne puisse jamais nuire qu'à celui-même qui la professe; elle doit toujours ménager les autres, sous peine de devenir de l'impolitesse et de la brutalité. Celle de M. Salverte n'est ni dure, ni farouche; elle sait ce qu'on doit

Digitized by Google

d'égards aux tems, aux lieux et aux personnes. Les juges du concours faisaient eux-mêmes partie du sujet qu'ils avaient proposé : presque tous appartiennent au dernier siècle par des écrits plus ou moins nombreux, plus ou moins remarquables; et ces écrits, il en fallait parler, il les fallait apprécier! Le plus inflexible partisan de la sincérité n'oserait exiger qu'en cette circonstance un concurrent émît son opinion avec la même franchise que le ferait un critique indépendant. M. Salverte a donc loué tous ses juges, mais il y a mis de la mesure, de la délicatesse, de la pudeur. Par ce moyen, il a singulièrement adouci pour la modestie des Académiciens, s'il n'a pu le lui épargner entièrement, le rude supplice que lui a fait subir cinq années de suite cette continuelle explosion de louanges obligées, dont chaque membre à son tour était condamné à s'entendre faire et quelquefois à faire lui-même la lecture en présence de tous ses confrères. M. Salverte, qui croyait que M. Mercier, le fléau de Newton, de Racine, de Boileau et de Raphaël, siégeait à l'Académie, lui a consacré deux pages qui ne sont assurément pas remplies de fadeurs; mais s'il n'a pas cru devoir trahir la cause de la raison et du bon goût pour se procurer un suffrage de plus, il a su du moins censurer avec une noble politesse le littérateur hérésiarque, et intéresser son caractère à ne point tirer vengeance des reproches adressés à son esprit. « Cet auteur est un de » mes juges, dit-il en finissant : la liberté avec laquelle » je m'exprime, lui prouvera que, si je puis me tromper » sur le mérite de ses ouvrages, je ne me trompe pas sur » son impartialité. »

De tout ce que je viens de dire jusqu'ici, mon opinion sur le livre de M. Salverte est très-facile à conclure. Ce livre fait beaucoup d'honneur à son savoir, à son esprit, à sa raison et à son caractère : c'est le résultat d'une immense lecture, élaboré par une saine et profonde réflexion. Si une pensée plus simple et plus heureuse eût présidé à l'arrangement des matériaux, ce serait un des plus solides et des plus nobles monumens élevés à la gloire littéraire et philosophique du dix-huitième siècle.

AUGER.

Digitized by Google

L'Art de dîner en ville, a l'usage des gens de lettres. Poëme en quatre chants.

Savant en ce métier, si cher aux beaux-esprits,
Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.
BOILEAU, satire I.

A Paris, chez *Colnet*, libraire, quai Voltaire, au coin de la rue du Bac; et chez *Delaunay*, Palais Royal, galeries de bois.

Il manque à ce trop long petit ouvrage deux choses, plus essentielles que l'auteur sans doute ne l'imagine, la nouveauté et la vérité. On s'est de tous les tems cru permis de mordre sur les parasites, qui de leur côté n'en perdaient pas un coup de dent; mais, à force d'avoir mordu, on n'a plus laissé à mordre: et de quoi peut-on se flatter en ce genre après cette foule de comiques et de satiriques, tant anciens que modernes, qui ont épuisé la matière, et qui forcent à les répéter ou à ne rien dire?... Mais au défaut du neuf il faudrait au moins du vrai, car il n'y a que le vrai qui puisse supporter de n'être pas neuf. Or est-il bien vrai que les gens de lettres, sans exception (car l'auteur n'en fait point), soient tous des gourmands, des parasites, des flatteurs, des misérables, etc., etc.? nous espérons pour son honneur qu'il n'en pense rien, puisqu'il pourrait à toute rigueur avoir aussi la prétention d'être lui-même un homme de lettres, d'autant qu'il y en a de plus d'une classe; mais nous supposons qu'il aura cru bonnement que cette petite fiction pouvait lui être passée ou comme une licence poétique, ou comme une gaieté de carnaval; peut-être même aura-t-il su qu'un homme d'esprit disait quelque part:

Les sots sont ici bas pour nos menus plaisirs;

et qu'en conséquence il aura conclu modestement que les gens d'esprit devaient être pour les siens. Or, comme il présume apparemment qu'entre les hommes d'esprit il n'en trouvera jamais de meilleure composition que ces bonnes gens de lettres, ce sont ceux-là qu'il attaque, et

Digitized by Google

Dieu sait avec quelles armes ! il en emprunte à tous les anciens et à tous les modernes ; il en cherche dans les lieux communs les plus communs, bien sûr de les ennoblir en les destinant à un aussi noble emploi. On croira, peut-être, que parmi tant d'innocentes victimes, leur agresseur inconnu en choisit une ou deux, tout au plus, pour montrer ce qu'il sait faire ; non, il ne veut pas que personne échappe : c'est l'armée entière des gens de lettres qu'il rassemble au fond de sa pensée, et qu'il forme, pour ainsi dire, en colonne pleine, afin de la mitrailler à son plaisir. Quelques moralistes un peu rigides pourraient trouver à redire à l'intention, et c'est en vain qu'on leur répondrait, en faveur de l'auteur, que les coups ne portent point ; il espère sûrement bien le contraire, et d'ailleurs, quelqu'éventée que soit la poudre, est-il permis de tirer sur le monde ?

Nous n'avons l'honneur de connaître le poëte en question, ni de près, ni de loin, et nous aimons à supposer que c'est ici la première explosion d'un très-jeune talent, parce que la jeunesse sert à la fois d'excuse à l'audace et à la faiblesse ; mais alors pourquoi notre jeune espiègle n'a-t-il point consulté quelqu'ami en âge de raison ? Ce galant homme, sans doute, n'aurait pas manqué de lui dire : Méchant enfant, tu bats ta nourrice. Ces gens de lettres que tu attaques sans distinction, sont tes premiers bienfaiteurs ; ils ont donné leurs soins à tes jeunes années ; ils ont dirigé tes études ; ils ont guidé ; ils ont soutenu tes premiers pas dans la carrière ; car, sans leurs leçons, sans leurs conseils, on ne parvient pas à faire des vers..... même comme les tiens. Si tu ne leur dois pas davantage, crois-moi, ce n'est point à eux qu'il fallait t'en prendre ; on ne passe point la mesure du vase, on ne fait point tenir un fleuve dans une cruche.

La cause est malheureusement si belle ; qu'on rougirait de la plaider, et que ce serait allumer de la bougie pour montrer le soleil. Nous ne prétendons certainement pas soutenir que les gens de lettres soient tous parfaits ; le poëte en question prouve le contraire, et mieux peut-être qu'il ne s'en flatte. Mais le grand défaut qu'il leur

Digitized by Google

reproche, un défaut capital à ses yeux, et qu'il regarde comme un vice... le croirait-on? c'est le défaut de fortune. Hélas! monsieur l'auteur, puissiez-vous les en corriger tous!

. . . . . *Et eris mihi magnus Apollo.*

Mais vous auriez de la peine, parce qu'il y en a plus d'un chez qui ce malheureux défaut-là est volontaire, et qui pensent, dans leur orgueil, avoir toujours mieux à faire que de s'enrichir. Cependant ce défaut même dont ils ne disconviennent point, notre accusateur trouve encore moyen de l'exagérer. En effet, tout homme, tant soit peu digne du nom d'homme de lettres, a dû nécessairement recevoir une éducation tant soit peu soignée. Or, comme dans ce bas monde on n'a rien pour rien, et que toutes les cultures entraînent des frais, jusqu'à celle de l'esprit, cette éducation annonce d'ordinaire qu'on ne sort pas des classes les plus indigentes; car il est probable que celui qui a eu de quoi étudier, doit avoir à-peu-près de quoi vivre. Nous savons néanmoins qu'on a vu des esprits appelés à la gloire en dépit de la misère, et qui ont brisé par leurs propres forces les dures entraves qui semblaient devoir à jamais les retenir: mais de tels hommes sont plus riches que les riches, plus nobles que les nobles; et ceux-là, certes, ne tomberont pas plus dans la bassesse que des aigles dans la boue.

Au reste, quand il existerait encore dans les basses classes de nos colléges des écoliers assez novices pour s'amuser des antiques gentillesses dont cette nouveauté fourmille, ils reconnaîtront en grandissant, que les auteurs ont de tout tems préféré leur cabinet, leur grenier à la meilleure table. Les choses parlent d'elles-mêmes, et rien que leurs portraits à presque tous suffisent pour démentir leur accusateur. Regardez Sénèque, le Dante, le Tasse, Pétrarque, Pope, Montesquieu, Barthélemy, et sur-tout Voltaire: en bonne foi, sont-ce là des figures de parasites, des faces de gloutons? ne ressemblaient-ils pas plutôt à autant de squelettes dont les ames étaient déjà passées dans l'Elysée?

Digitized by Google

N'importe, si nous en croyons M. ***, soit besoin, soit gourmandise, les gens de lettres n'ont de salut, n'ont de félicité qu'à la table des riches; c'est là qu'il aime à se les représenter comme autant de guerriers scandinaves assis après leur mort à l'éternel banquet d'Odin, nageant dans la joie, et payés de leurs travaux par une éternelle bombance. On dirait même que, tout en feignant d'en rire, M. *** ne serait pas trop fâché d'être de la partie : car il nous décrit cette chère merveilleuse, cette longue suite de plats, ces sauces piquantes, ces mets succulens, ces excellens morceaux, plutôt en amateur qu'en censeur, et de manière à faire admirer son appétit au moins autant que son goût.

Enfin, nous en reviendrons toujours à dire, comme dans je ne sais quel opéra comique :

Demandez-moi pourquoi, pourquoi cette colère,

et contre les gens de lettres, et contre les riches qui sont ici également bien traités. Les uns sont une bande d'écornifleurs, de flatteurs, de drôles; les autres sont un tas de faquins, de fripons, d'imbécilles. Quoi donc! M. ***, est-ce que les pauvres riches auraient eu le malheur de se passer de votre société et de ne pas vous faire l'accueil que vous méritiez, peut-être même que vous désiriez? Ah! sans doute, ils voient à présent ce que c'est qu'un poëte irrité :

. . . . . *Genus irritabile vatum.*

Ou bien est-ce que ces sottes gens d'esprit auraient eu l'indiscrétion d'assiéger votre table? Alors, vous ne pouviez mieux vous y prendre pour vous en débarrasser; et, après le plat que vous leur servez, je doute qu'ils y reviennent. Ou plutôt est-ce que vous ne pardonneriez pas aux riches d'être plus riches que vous, et aux hommes de lettres plus hommes de lettres? Car il faut bien qu'il y ait en vous je ne sais quelle maladie secrète, je ne sais quelle humeur *peccante*, pour avoir tant de peine à digérer les bons dîners que les uns donnent et que les autres font.

Quant à nous, qui ne nous vantons pas d'être assez hommes de lettres, et encore moins assez

Digitized by Google

riches pour nous regarder comme personnellement intéressés dans la querelle, nous allons de nouveau jeter un coup-d'œil sur l'ouvrage, sans humeur ni faveur, *absque irâ et studio*, et nous faisant un point d'honneur d'être justes, même envers qui ne le serait pas.

Nous pourrions nous dispenser de parler du plan; car, à vrai dire, il n'y en a point. Ce sont huit à neuf cents vers appartenant en partie à messieurs tels et tels, et en partie à l'écrivain, et disant tous à-peu-près la même chose. On a eu l'heureuse idée de les partager en quatre divisions à-peu-près égales pour leur donner un faux air de poëme en quatre chants, sans trop s'embarrasser de la coupe et des repos que les règles de l'art exigent en pareil cas. Mais qu'est-ce que les règles de l'art pour qui s'est mis autant au-dessus de celles de la bienséance?

Cherchez un tailleur assez sot pour vous faire un habit à crédit, et puis cherchez un riche assez sot pour vous offrir sa table; flattez le tailleur, flattez le riche, flattez la dame, flattez les valets; n'épargnez ni fadeurs, ni mensonges, ni bassesses: voilà le précis de ce beau travail, que l'entrepreneur a jugé à propos de couronner par un éloge des *Lettres champenoises* et une insulte à l'Institut. D'après le canevas, qui, pour la décence et les égards, n'est encore rien en comparaison de la broderie, il paraît que M. *** désire au moins autant se faire des ennemis que des amis; et, s'il poursuit, nous osons lui prédire qu'il réussira. On dirait que son projet est de détacher les riches des gens de lettres et les gens de lettres des riches: c'est une grande entreprise, mais qui se bornera peut-être à détacher les uns et les autres de lui.

Nous avons promis d'être justes, nous le serons, et nous ne refuserons point à l'auteur de cette petite brochure une versification assez facile, une gaieté assez soutenue, une diction quelquefois assez élégante, une plaisanterie quelquefois assez légère, et de tems en tems des pensées ingénieuses qui seraient dignes de se trouver en meilleure compagnie. Cette parodie de prologue, au commencement du second chant, n'est point, à beaucoup près, sans grâce ni sans esprit:

O mes amis! fuyez, fuyez le mariage;

Digitized by Google

C'est un état fort triste et peu fait pour le sage.
Quels terribles secrets, que de soins, que d'ennuis,
Sombre tyran des cœurs, il entraîne après lui!
A son joug odieux sachez donc vous soustraire;
Laissez faire les sots, ils peupleront la terre.

A l'endroit où il est question d'imaginer une généalogie pour Mondor, nous avons remarqué ce vers :

Pour prix de ses dîners, donne-lui des aïeux.

Ceux-ci peuvent encore être cités. L'auteur conseille d'attendre, pour hasarder les flatteries les plus absurdes, que le vin de Champagne ait commencé à circuler :

Alors tu peux tout dire, alors tout est souffert;
Tel doute à l'entremets, qui croit tout au dessert.

Mais sur-tout rien de plus gai que ce petit échantillon de la littérature de Mondor, siégeant à sa table et discourant au milieu de ses amis :

. . . . . Messieurs, je vous l'ai déjà dit,
Ce Voltaire entre nous n'était pas sans esprit.
Je le voyais souvent et le trouvais aimable;
Il m'a lu son Irène, elle est fort agréable :
Sa lettre à l'archevêque est un joli morceau,
Je n'en disconviens pas; je fais cas de Rousseau,
Son Emile a du bon, et sa Mérope est belle;
Mais pourquoi publier cette horrible Pucelle?
Je vous le dis encore, à tous nos grands auteurs
Je préfère Piron, il respecte les mœurs;
Estimable écrivain! sa Didon, ses Cantiques
Ne peuvent offenser les oreilles pudiques.
Hé, Messieurs, sans les mœurs, les mœurs du bon vieux tems,
Que deviendrait la bourse?.....

C'est assez montrer notre impartialité à un auteur qui semblait en dispenser; nous allons faire plus, et lui prouver notre intérêt. Abjurez la satire, lui dirions-nous si nous le connaissions: on ne sait trop si elle a jamais eu une grande utilité; mais son tems est passé, et d'ailleurs elle est si rarement de bonne foi! Si c'est la haine du vice, si c'est le zèle du bien qui vous anime, que pouvez-vous espérer après Horace, Juvénal, Régnier, Boileau et l'inapprochable Molière? Il n'est pas clair cependant qu'ils aient

Digitized by Google

aient beaucoup avancé le perfectionnement de la société: mais, croyez-moi, ce qu'ils n'ont pas fait en ce genre est infaisable, et prouve seulement que nous sommes incorrigibles. Si au lieu de ce but sublime vous n'aspirez qu'à un peu de gloire, sachez que celle qu'on attend de la méchanceté finit tôt ou tard par être bien chèrement payée, et qu'on se pique aux orties dont on fouette les autres. Enfin, renoncez au genre burlesque dont on ne peut attendre aucune renommée et même aucune estime; cette parodie éternelle des beautés les plus consacrées, prouve qu'on ne les sent point assez; elle porte presque toujours avec elle une apparence de dérision plus ou moins indécente, et tient de la profanation. C'est d'ailleurs l'annonce ordinaire d'un talent faible; j'ai pensé dire ici parasite, qui ne trouve en lui-même ni son appui, ni son aliment. On en rit, direz-vous. Oui; mais souvent on rougit d'en rire. Il en est comme de ces plaisans de profession à qui on trouve, dans la chambre, une habileté merveilleuse à rendre les intonations, les gestes, le jeu de visage, la contenance des plus célèbres acteurs; mais transportez ces mêmes histrions sur un véritable théâtre, le charme a disparu, et vous les verrez, pour la plupart, d'une faiblesse pitoyable ou risible. Pourquoi cela? c'est que singer n'est pas imiter, et que contrefaire n'est pas faire.

BOUFFLERS.

## VARIÉTÉS.

### CHRONIQUE DE PARIS.

A mesure que l'on voit s'avancer le printems, on se livre avec plus d'ardeur aux derniers plaisirs de l'hiver; les bals, les concerts se multiplient au point que les amateurs les plus ardens ont de la peine à faire face à tout; il est même assez difficile de concevoir comment y résistent quelques-unes de ces dames qui depuis deux mois ne se couchent guères avant cinq heures du matin, et se montrent quelquefois à trois bals dans la même nuit. Il est assez probable que tant de fatigues délicieuses doivent altérer la fraîcheur de leur teint, mais pour s'en assurer il faudrait les voir de



Digitized by Google

jour, et c'est une faveur qui n'est pour l'instant réservée qu'à leurs maris. — Au nombre des bals les plus brillans de la saison, on cite avec un éloge particulier ceux qu'a donnés S. Exc. l'ambassadeur d'Autriche; toutes les délicatesses du goût, toutes les recherches de l'élégance et du luxe ont été prodiguées dans ces fêtes que l'on peut regarder comme le prélude de celles qui se préparent.

C'est la dernière fois de cette année que nous aurons à parler des bals et des masques, on nous pardonnera donc de nous arrêter un moment sur des portraits grotesques qui doivent occuper une place dans le grand tableau de la capitale. La double files des voitures de masques qui couvre pendant les jours gras la longueur du boulevart, se divise le soir, et distribue cette foule de personnages comiques dans les différentes réunions nocturnes de Paris: le Prado, la Redoute, Frascati, le Retiro, l'Ermitage et le Tivoli d'hiver en attirent la plus grande partie, mais vers deux heures tout va s'engouffrer pêle-mêle au bal de l'Opéra, et c'est dans ce moment qu'il faut à l'homme le plus agile, d'après le calcul d'un habitué, une heure trente-trois miminutes environ, pour arriver du vestibule au fond du théâtre où se trouve placé l'orchestre. Après avoir visité le temple et les chapelles du dieu du Carnaval, ceux qui veulent avoir une idée complète du culte qu'on lui rend, ne manquent guères de visiter le *Grand Salon*, dans la nuit du Mardi-Gras. C'est là que les amateurs de cette grosse gaieté, de cette ivresse du peuple qui plaît tant à Figaro, peuvent venir observer la nature, non telle que l'a vue le Guide ou Raphaël, mais telle que la représente Téniers et Van Ostade. Au lieu de cette foule de dominos, dont le premier aspect attriste par la monotonie, vous trouvez au *Grand Salon* tous les genres de déguisement burlesquement confondus; le chiffonnier y donne le bras à une dame de la cour, et le grand-turc y jette le mouchoir à une ravaudeuse: là, plus de gavote, de bolero, plus de contre-danses même, mais un branle immense, où tout le monde est admis à figurer jusqu'au moment où le Vestris du lieu se présente avec sa *partenaire*, pour danser la *fricassée*, au milieu des acclamations d'une assemblée aussi bruyante et presqu'aussi bien composée que le parterre de nos théâtres un jour de première représentation.

— On vend à tous les coins des rues une petite brochure intitulée, *Journal du Carnaval*, dont l'auteur doit être l'homme le plus triste du monde à en juger par les efforts qu'il fait pour paraître gai: dans ce journal du Carnaval,

Digitized by Google

qui pourra être de quelqu'utilité le jour des Cendres, on annonce plusieurs établissemens nouveaux, entr'autres celui *des Soirées économiques, amusantes et sentimentales*, où plusieurs salles décorées avec magnificence seront destinées à satisfaire les différens goûts de MM. les abonnés : ceux qui pensent, avec je ne sais plus quelle petite fille élevée dans un souterrain, que les yeux ne sont faits que pour pleurer, assisteront à la lecture des *Epreuves du sentiment*, ou d'*un moderne opéra-comique* ; on lira pour ceux qui tiennent encore à rire, *Mon oncle Thomas*, et quelques fragmens de telle ou telle tragédie à succès ; on formera le style des autres, en analysant les beautés de toute espèce dont brillent la *Pucelle de Chapelain* et..... Il faut laisser à la malignité le soin de suppléer à cette réticence. Si l'on voulait se donner la peine de pénétrer les intentions de l'auteur de ce pamphlet, peut-être découvrirait-on qu'il a voulu faire la critique d'un établissement littéraire qui depuis vingt ans répond à ses détracteurs, par des succès entourés de quelques ridicules, qu'il était bien facile de relever avec plus de gaieté et d'esprit.

— Le théâtre Faydeau va nous donner, ce Carême, une jolie pièce de Carnaval. Après *M. Des-Bosquets*, nous verrons éclore *les Roses de M. Malesherbes* ; ce magistrat célèbre fait insensiblement son chemin sur la scène ; après avoir fredonné des couplets de vaudeville, il va s'élever jusqu'à l'ariette : espérons que nous l'entendrons un jour au théâtre Français, parler enfin un langage digne de lui.

— Le dernier concert de M. de la Marre, à la salle Olympique, n'a pas eu moins de succès que les précédens : M. Baillot, dans un concerto de viotty, a particulièrement enlevé tous les suffrages : on a entendu avec une extrême plaisir une scène italienne chantée par M^lle^ Woarnier, jeune élève du Conservatoire, et M. de la Marre a fait preuve d'un admirable talent, dans l'exécution d'un bien médiocre concerto.

— M^me^ Branchu, qu'une esquinancie tenait depuis quelques semaines éloignée du théâtre dont elle est le principal ornement, a voulu faire preuve de zèle en remontant sur la scène avant que sa santé fût entièrement rétablie ; il en est résulté pour cette excellente actrice une rechute plus grave que la maladie même, dont on ne peut encore assigner le terme, quoiqu'on ait cessé d'en craindre les suites. — Peut-être, en recherchant la cause des nombreuses affections de gorge ou de poitrine dont les acteurs, et prin-



Digitized by Google

cipalement ceux de l'Opéra, sont attaqués depuis quelques années, la trouverait-on dans la suppression des poêles du théâtre, qu'une surveillance, très-bien entendue d'ailleurs, a cru devoir écarter du voisinage des décorations; il n'en pas moins vrai cependant, qu'une actrice, pour l'ordinaire très-légèrement vêtue, chez laquelle une action vive, une émotion violente, quoique feinte, vient de provoquer une transpiration subite, et qui se trouve forcée, par la nature de la situation dramatique où elle se trouve, de rester une demi-heure en scène, dans une immobilité absolue, il n'en est pas moins vrai, disons-nous, que dans ce cas l'atmosphère glacée du théâtre peut avoir sur la santé des acteurs une influence très-dangereuse. N'est-il aucun moyen de concilier ensemble les précautions contre l'incendie et contre la péripneumonie? Cela vaudrait la peine d'y songer.

— *De Français né malin créa le Vaudeville.* Boileau se servirait aujourd'hui d'une autre épithète pour qualifier certains auteurs qui se donnent pour les coryphées du goût; entr'autres *malices* répandues dans leur dernière pièce, on nous dit qu'on voit en France *des moulins au lieu d'académies, des écuries au lieu d'opéras*. Quel atticisme! quel choix d'excellentes plaisanteries! et qu'avec de pareils titres on est bien en droit de briguer une place dans les académies dont on parle!

— La manie des paradoxes menace d'envahir notre littérature, et pour peu que cela continue on en viendra bientôt à soutenir, comme le Damis de la comédie du *Méchant*, que *rien n'est vrai sur rien*. Jusqu'ici l'on s'était imaginé que la mythologie des Grecs était une source inépuisable d'images riantes et gracieuses, que l'Amour et son bandeau, Vénus et sa ceinture, les grâces, les nymphes et les muses offraient à l'imagination une galerie de tableaux enchanteurs; voilà qu'un auteur connu par beaucoup d'autres romans, nous prouve en *arabesques*, que les Athéniens étaient le peuple le plus mélancolique de la terre, et que ses fables sont ce qu'il y a de plus triste au monde. Nous avons tous été élevés dans la conviction que la Chine était un pays civilisé de tems immémorial; on nous assure aujourd'hui que la nation chinoise ne remonte pas au-delà du tems des Croisades.

Bacon, Montaigne, Locke, J. J. Rousseau, et autres gens de cette espèce qui ont écrit sur l'éducation des enfans, sont tous partis du principe qu'il fallait, autant que possible, instruire l'enfance en l'amusant, et pour nous servir des propres mots de l'auteur des Essais, *enmieler les*

Digitized by Google

*bords du vase* que l'instituteur lui présente. Ecoutez certains docteurs du jour, cette méthode n'est bonne qu'à propager l'ignorance et la sottise : avant de prendre un parti, informons-nous du procédé qu'on a suivi pour leur éducation. Quoi qu'il en soit, les auteurs de toutes ces belles découvertes auront beau faire, ils n'atteindront jamais, dans ce genre, à la célébrité de Linguet qui fit un livre pour prouver que Tibère était le meilleur des hommes, et que le pain était le plus dangereux des poisons.

— Autre découverte ! MM. Bourgogne et Lamégie, chimistes-pharmaciens, las de fabriquer toutes ces drogues au moyen desquelles on débarrasse un Etat du superflu de sa population, emploient depuis six mois leurs alambics et leurs cornues à l'analyse du café Moka. Ces habiles manipulateurs sont parvenus à le préparer sous toutes les formes ; cette graine arabique se trouve chez eux en quintessence, en sirop, en pastilles, en tablettes, en extrait, en pâte et même en bonbons ; de sorte qu'un amateur peut, après son dîner, trouver sa demi-tasse dans sa bonbonnière.

Modes. — Pour robes de femmes la levantine est l'étoffe la plus universellement adoptée ; on l'emploie en négligé, en demi-parure, et même en robe de bal. Le génie de Leroi, engourdi depuis quelque tems, vient de se réveiller avec plus d'éclat que jamais, et nos élégantes compatriotes jouiront bientôt des élucubrations de cet artiste célèbre. En attendant, les coiffures les plus nouvelles sont des diadêmes de plumes à la mexicaine, ou des résilles très-serrés, formant une espèce de capotte lamée en or ou en argent ; les fleurs ont reparu avec les premiers jours de mars, non sur la tête, en guirlande, mais en touffes pour garnitures de robe. — Les hommes ont quitté les karricks, les redingottes, et même les spencers ; les gilets de Cachemire, que nos *fashionables* du premier ordre avaient abandonnés depuis long-tems, ont tout-à-fait disparu. Le collet de l'habit baisse chaque jour de quelque ligne, et le revers s'alonge dans la même proportion. La culotte de peau est toujours de bon ton le matin, avec les bottes à retroussis jaunes ; mais, écuyer ou non, les éperons sont de rigueur. — La couleur des voitures les plus nouvelles est citron-foncé ; plusieurs de celles que l'on achève pour les jours de Longchamp, seront de couleur lilas et amarante.

Si l'on se plaint avec raison que la mode a trop souvent

Digitized by Google

de l'influence sur les choses sérieuses, on trouvera du moins tout simple celle qu'elle exerce en ce moment sur les jeux. La *bouillotte* est décidément reléguée dans les provinces, c'est le *quinze* et le *biribi* qui la remplacent. Le *boston* et le *reversis*, dont la tradition s'était conservée au Marais, se jouent depuis quelques mois dans les salons les plus brillans de la Chaussée-d'Antin; mais le jeu par excellence, celui qu'on préfère à tout, c'est l'*écarté*: il a cet avantage qu'on l'apprend en un moment, qu'on le joue à deux, et qu'il procure tout naturellement, au milieu de la plus nombreuse compagnie, l'occasion d'un entretien particulier. Y.

---

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Opéra-Comique.* — *M. Desbosquets*, opéra comique en un acte.

Parmi les nombreuses licences que donne le Carnaval, je ne crois pas que celle d'ennuyer soit comprise, et c'est malheureusement de celle-là que l'auteur de *M. Desbosquets* s'est le plus constamment prévalu. Il faut être juste cependant; sa faute n'est point volontaire; ses intentions étaient bonnes; il voulait nous amuser et ne s'est trompé que dans le choix des moyens. Il a cru qu'il suffisait d'un *incroyable* suranné, d'un valet niais, d'un revenant, d'une procession de baillis précédés du serpent de la paroisse, pour mettre le public en belle humeur, mais rien de tout cela n'a opéré. L'intrigue était trop invraisemblable; l'absence de l'art et la précipitation du travail se faisaient trop remarquer, et ces défauts n'étaient rachetés ni par le mérite du dialogue, ni par des couplets piquans. Le musicien ne s'est montré ni plus plaisant ni plus original que le poëte. Le public a cependant écouté leur composition avec cette indulgence que le Mardi-Gras autorise: on attendait à chaque instant quelque scène bouffonne digne de récompenser la patience que l'on avait eue. Mais à la chûte du rideau, cette attente n'ayant point été remplie, l'indulgence s'est changée en rigueur. On a sifflé, et les amis, avec tout leur zèle à demander les auteurs, ont bien obtenu que l'on relevât la toile et qu'un acteur s'avançât jusqu'à la rampe pour les nommer; mais là leur influence s'est évanouie, et les sifflets ont pris le dessus avec une supériorité si grande que l'acteur, sans avoir pu articuler une parole, s'en est allé comme il était venu. Ainsi s'en ira *M. Desbosquets* lui-même, dont il serait au moins inutile d'entretenir plus long-tems nos lecteurs.

Digitized by Google



# POLITIQUE.

## PARIS.

Un manifeste donné à Saint-Pétersbourg a précédé la publication d'un nouveau réglement sur la forme de l'administration générale de l'Etat. Les règnes de Pierre-le-Grand et de Catherine avaient donné lieu à des ordonnances importantes ; mais les guerres que la Russie a eu à soutenir, les révolutions politiques extérieures ont empêché de coordonner ces statuts sur un plan général et unique. Cependant l'exemple des travaux de Napoléon au milieu de ses glorieuses entreprises guerrières ne pouvait pas être perdu : la Russie a déjà une première partie de son code civil, l'autre suivra de près : des réglemens sur diverses parties se préparent, mais il était instant de régler l'organisation du conseil même où la loi s'élabore. Tel est l'objet d'une déclaration qui a paru le premier de cette année. En même tems le travail des commissaires chargés de la fixation des lignes de démarcation s'avance. Les Russes ont pris une forteresse turque sur les bords de la Mer-Noire : cet événement a quelqu'importance. Sur le Danube on reste dans l'inaction, et on croit toujours à des négociations sous la médiation de la France.

A Berlin les résultats présumés de la mission de M. de Krusemarck à Paris ont produit le même effet. Les mesures pour le blocus continental se renouvellent avec vigueur. On croit que les trois places prussiennes occupées par les Français ne seront pas occupées, et que Magdebourg sera le quartier-général d'un corps nombreux français et confédéré.

La convention de mariage entre S. M. I. l'Empereur des Français et roi d'Italie, et S. A. I. l'archiduchesse Marie-Louise, fille aînée de S. M. I., a été signée le 7 février par les plénipotentiaires, le prince de Schwarzenberg et le duc de Cadore, ministre des affaires étrangères de France. L'échange des ratifications de cette convention a eu lieu le 15 de ce mois, à Vienne, entre le comte de Metternich-Winnebourg, ministre d'Etat et des affaires étrangères, et le comte Otto de Mosloy, ambassadeur de France,

Digitized by Google

Des millions d'hommes, dit la Gazette de Vienne, bénissent ces liens, qui leur font pressentir l'avenir le plus heureux. Le prince de Neufchâtel, vice-connétable de l'Empire français, doit arriver dans cette résidence vers le commencement du mois prochain, pour faire la demande solennelle.

S. M. I. a ordonné que cet événement, si important pour les deux Empires, serait célébré avec une magnificence conforme à la grandeur de la circonstance et aux sentimens élevés du monarque et du père le plus tendre.

Le prince Paul Esterhazy est parti pour recevoir l'ambassadeur de France sur la frontière de la monarchie, et le complimenter.

Les fêtes les plus brillantes se disposent à Vienne pour la réception de l'ambassadeur de France. Le départ de S. A. I. Marie-Louise paraît fixé au 8 de ce mois. Immédiatement après les fêtes et cérémonies du mariage, le 4, l'archiduchesse fera une renonciation authentique pour elle et sa postérité à tous les Etats héréditaires d'Autriche : le 8, la tradition de la princesse aura lieu dans les formes les plus solennelles : elle trouvera à Braunau un corps de la garde impériale française, les Dames du palais désignées à cet effet par l'Empereur, et les autres personnes de sa maison : elle sera accompagnée par Mme de Lazauski, jusqu'ici grande maîtresse de sa maison, et qui à Paris doit prendre rang parmi les Dames du palais.

L'allégresse est au comble dans Vienne; les fêtes publiques et particulières s'y succèdent; l'espérance et la confiance renaissent à-la-fois. Les Français qui y sont demeurés ne peuvent être étrangers aux témoignages de ces sentimens du peuple de Vienne; ils ne sont plus seulement traités comme des hôtes, dont le propre est partout de se faire bien recevoir, mais comme des amis, des alliés, dont les intérêts et les vœux doivent être désormais communs aux deux nations. Le crédit, cette pierre de touche de l'opinion, se rétablit d'une manière inespérée. L'amélioration du cours dans toutes les villes d'Allemagne a été dans une progression étonnante. Le papier d'Autriche y est aujourd'hui demandé, après avoir été si long-tems repoussé; il semble qu'il soit revêtu d'une signature nouvelle, dont l'immense crédit lui ait rendu toute sa valeur. Des mesures financières sont prises pour que cette amélioration ne soit pas passagère, et pour que l'Etat en recueille les fruits.

Il n'y a point de nouvelles de Cadix. Les feuilles an-

Digitized by Google

glaises ne connaissent encore que l'entrée des Français à Séville, et ils en firent à regret les plus funestes conséquences : comme on se demande ce que font leurs soldats sur la frontière du Portugal pendant que l'armée impériale s'enfonce dans la péninsule, elles expliquent leur inaction par l'activité et l'ensemble des dispositions françaises sur un autre point.

« Les 8e et 9e corps français, dit *le Traveller*, étaient à Burgos et à Valladolid ; ils se réunissent au 6e pour marcher contre le Portugal. Ces corps réunis formeront au moins 50,000 hommes, qui seront probablement sous les ordres de Junot ; les journaux précédens nous ayant appris que le duc d'Abrantès était parti de Paris pour prendre le commandement du 8e corps. Nous ne saurions espérer un heureux résultat de la résistance de nos troupes, dont le nombre est comparativement bien faible ; et quels secours doit-on attendre des Portugais ?

» Les nouvelles les plus récentes que nous ayons de Cadix ne vont que jusqu'au 6 de ce mois. A cette époque, la crainte des Français avait engagé un si grand nombre de personnes à se réfugier dans cette ville, qu'on s'est vu obligé de fermer les portes à la foule des supplians ; et on raconte, entr'autres, que vingt-sept religieuses d'un couvent voisin ont prié en vain, pendant trois jours, de leur permettre d'entrer dans la ville. Beaucoup de ces nouveaux arrivés ont été forcés par les autorités publiques de quitter la ville par mer ; ils ont fait voile pour Gibraltar, mais on croit qu'on refusera de les admettre dans cette forteresse. Les fortifications des châteaux de Sainte-Catherine, de Malta-Gorda et de Saint-Louis ont été détruites le 31 janvier. On avait de grands soupçons contre plusieurs des personnes revêtues de l'autorité à Cadix, et on les supposait en connivence avec la junte : ces soupçons ont été confirmés par la découverte d'une immense quantité d'habillemens et d'autres fournitures qui avaient été envoyés d'Angleterre pour le service de l'armée espagnole, et qui sont restés entassés dans les magasins, tandis que les troupes en avaient le plus pressant besoin. »

Au surplus les Anglais jugent eux-mêmes avec une grande sagacité, et expliquent avec une franchise assez louable leur position en Espagne. Leur armée, disent-ils, s'est trop livrée au repos et à l'inactivité ; les maladies l'ont ravagée ; elle a fait un mouvement vers le Nord ; la faim et la soif l'y ont déterminée, plus que l'approche même de l'ennemi. L'avant-garde, qui doit rencontrer les premiers

Digitized by Google

corps du duc d'Abrantès, est à peine composée de sept à huit mille hommes. La réserve est à Abrantès même : il y a lieu d'espérer que dans sa retraite elle laissera au duc de ce nom au moins une garde d'honneur. Ce qu'il y a de rassurant, c'est la multitude de transports répandus sur la côte, toujours prêts à ramener en Angleterre et l'armée et les alliés à sa solde : pour résister aux Français qui s'avancent, ce serait le cas de brûler ses vaisseaux ; mais brûler ses vaisseaux, appartient à une tactique peu usitée parmi les généraux anglais.

En Catalogne une nouvelle diversion a été tentée, et de nouveau le corps du maréchal Augereau a été inébranlable : ce maréchal fait, de Gironne, en date du 23 février, le rapport de la journée de Wich, comme de l'un des faits d'armes en Catalogne qui fait le plus d'honneur aux troupes françaises. Après la retraite de Blake, un nouveau général (son nom est Odamel), a réuni ses forces à Moya, 12 mille hommes de troupes de ligne espagnoles et suisses, 1200 chevaux étaient réunis sous ses ordres à des nuées de paysans et de miquelets, et tous ses efforts étaient combinés pour anéantir la division Souham, qui, sous cet habile et brave officier, a soutenu dans cette partie du théâtre de la guerre tant de luttes inégales et glorieuses. L'attaque de l'ennemi a été vive, tous ses efforts pour enfoncer la division ont été rendus nuls par le feu de l'infanterie française ; sa tentative pour déborder la division a été repoussée par une charge de cavalerie audacieuse et décisive. Dans cette circonstance, le général Souham a reçu un coup de feu à la tempe ; il est en danger de perdre l'œil, mais sa blessure n'est pas mortelle ; malgré une blessure aussi douloureuse, cet officier était à cheval à la tête de sa division une heure après son pansement, et la commanda jusqu'à la fin de la journée. Le général de brigade Augereau l'avait momentanément remplacé avec une habileté et un sang-froid qui lui ont mérité les éloges de l'illustre maréchal dont il a l'honneur de porter le nom.

Cette journée est décisive pour l'armée de Catalogne ; de long-tems l'ennemi ne sortira de ses montagnes pour l'inquiéter. Il a eu près de 4000 hommes hors de combat, et plus de 3000 prisonniers, déjà en route pour la France. Les équipages, les ambulances, l'artillerie, les munitions et 500 chevaux ont formé le butin du vainqueur. Les troupes italiennes employées au blocus d'Ostalric, se sont aussi distinguées dans cette journée, où elles ont reçu l'attaque de 5000 hommes. La division Verdier pendant ce tems ha-

Digitized by Google

layait la côte et faisait disparaître une junte insurrectionnelle qui dirigeait ces mouvemens.

Le *Moniteur* publie, dans toute leur étendue, les pièces relatives à l'expédition de l'Escaut, communiquées aux deux chambres; il annonce même les enquêtes et interrogatoires. Les événemens principaux ont été trop long-tems l'objet de l'attention publique pour que les détails en doivent trouver ici leur place; mais on ne saurait trop reconnaître la prévoyance qui, dans une affaire de cette importance, assure aux historiens des matériaux d'autant plus précieux, que sur le vice du plan général, le mauvais choix du tems et des lieux, les dissensions entre les chefs, l'insuffisance des moyens, leur mauvaise direction, et les pertes de toute nature éprouvées par l'escadre et l'armée, les documens résultent des aveux mêmes de l'ennemi, et des dépêches de ses généraux.

Cependant, parmi ces pièces, il en est une qui n'était point connue, et qui, avouant le but réel de l'expédition, doit être ici consignée; ce sont les instructions royales données à lord Chatam; on y lit :

« Ayant jugé convenable de vous nommer pour commander une division considérable de nos armées que nous avons ordonné d'assembler et de transporter sur l'Escaut, pour y attaquer et détruire la force navale et les établissemens que l'ennemi accumule si rapidement dans les eaux de cette rivière, dans l'île de Walcheren et à Anvers : vous aurez soin en conséquence, au reçu de ces instructions de notre part, de vous rendre avec nos dites troupes à la destination ci-dessus mentionnée, et d'y mettre à exécution les ordres suivans, en vous réunissant, pour cet effet, avec le commandant de nos forces maritimes qui vous accompagnent dans cette expéditions.

» Vous songerez que cette expédition combinée a pour but de prendre ou de détruire les vaisseaux de l'ennemi, soit ceux qui sont sur le chantier à Anvers et à Flessingue, ou ceux qui sont à flot dans l'Escaut. La destruction des arsenaux et celle des chantiers à Anvers, Terneuse et Flessingue; la conquête de l'île de Walcheren et le soin de rendre désormais, s'il est possible, l'Escaut impossible et impraticable pour la navigation des vaisseaux de guerre, font partie également de ce que vous avez à tenter.

» Si l'ennemi vous rendait impossible d'atteindre les buts ci-dessus exprimés, en rassemblant des forces assez considérables pour rendre la persévérance, dans l'exécution de ces projets, incompatible avec le salut de l'armée; dans ce cas vous ferez les plus grands efforts, de concert avec l'officier qui a le commandement de nos forces maritimes, pour de ces différens points en exécuter autant que les circonstances pourront vous le permettre, et aussitôt que vous aurez complété ces services ou ce qui en est praticable, vous prendrez immédiatement les mesures nécessaires pour rembarquer l'armée et la ramener en Angleterre. »

Il y a lieu de croire qu'après la publication d'instructions

Digitized by Google

semblables, les Anglais n'auront plus le ridicule de parler de diversion, de secours à l'Autriche, et du dessein de la débarrasser d'une partie des forces françaises dont elle était pressée. Les ministres et les journaux pourront à cet égard établir telles suppositions qu'il leur plaira; mais les instructions restent. Elles sont patentes; l'ennemi destructeur de notre marine s'y montre à découvert et s'y montre seul; l'allié de l'Autriche n'y est absolument pour rien. Au surplus, les journaux du nord parlent en ce moment d'une nouvelle et fameuse expédition anglaise. Cette fois il sera possible, peut-être, de leur demander sur quel point ils prétendent faire diversion.

Un acte impérial d'une haute importance, vient d'être communiqué au sénat convoqué à cet effet sous la présidence du prince archichancelier de l'Empire : le prince Eugène, vice-roi d'Italie, prince de Venise, est élevé au titre de grand-duc de Francfort; les termes du message de S. M. au sénat, font connaître les motifs de cette disposition politique, et les conditions auxquelles elle doit s'accomplir.

« SÉNATEURS, les principes de l'Empire s'opposant à ce que le sacerdoce soit réuni à aucune souveraineté temporelle, nous avons » dû regarder comme non avenue la nomination que le Prince-Primat » avait faite du cardinal Fesch pour son successeur. Ce prélat, si distingué par sa piété et par les vertus de son état, nous avait d'ailleurs » fait connaître la répugnance qu'il avait à être distrait des soins et de » l'administration de ses diocèses.

» Nous avons aussi voulu reconnaître les grands services que le » Prince-Primat nous a rendus, et les preuves multipliées que nous » avons reçues de son amitié. Nous avons ajouté à l'étendue de ses » Etats, et nous les avons constitués sous le titre de *grand duché de Francfort*, Il en jouira jusqu'au moment marqué pour le terme d'une » vie consacrée à faire le bien.

» Nous avons en même tems voulu ne laisser aucune incertitude » sur le sort de ces peuples, et nous avons en conséquence cédé à notre » cher fils le prince Eugène-Napoléon tous nos droits sur le grand-» duché de Francfort. Nous l'avons appelé à posséder héréditairement » cet Etat après le décès du Prince-Primat, et conformément à ce qui » est établi dans les lettres d'investiture dont nous chargeons notre » cousin le prince archichancelier de vous donner connaissance.

» Il a été doux pour notre cœur de saisir cette occasion de donner » un nouveau témoignage de notre estime et de notre tendre amitié à » un jeune prince dont nous avons dirigé les premiers pas dans la carrière du gouvernement et des armes; qui, au milieu de tant de circonstances, ne nous a jamais donné aucun motif du moindre mécontentement. Il nous a, au contraire, secondé avec une prudence au-» dessus de ce qu'on pouvait attendre de son âge, et dans ces derniers tems, il a montré, à la tête de nos armées, autant de bravoure que » de connaissance de l'art de la guerre. Il convenait de le fixer d'une » manière stable dans le haut rang où nous l'avons placé.

Digitized by Google

» Élevé au grand-duché de Francfort, nos peuples d'Italie ne seront » pas pour cela privés de ses soins et de son administration; notre » confiance en lui sera constante, comme les sentimens qu'il nous » porte. »

Donné en notre palais des Tuileries, le 1er mars 1810.

D'autres actes ont été encore publiés. Le premier est un long décret relatif aux majorats et à l'institution des récompenses héréditaires. Le siége des majorats devra être une maison d'habitation de la valeur de deux années du revenu du majorat. Les princes du sang et les princes grands dignitaires pourront faire mettre sur les portes des maisons d'habitation qu'ils occupent à Paris : *Palais du prince de....* Les princes de l'Empire et les ducs pourront faire placer : *Hôtel du prince de..... Hôtel du duc de...*, Les comtes et les barons pourront aussi faire placer : *Hôtel du comte ou du baron de.....* mais en vertu d'une autorisation spéciale, et pourvu que le revenu du majorat s'élève à 100,000 fr. Les ducs seuls pourront placer leurs armoiries sur les faces extérieures des édifices et bâtimens composant leurs hôtels. Le fils d'un titulaire de majorat portera le titre inférieur à celui de ce majorat. Les fils puînés des titulaires porteront celui de chevalier. Les ducs, comtes ou barons dotés en pays étrangers par la munificence impériale, devront aliéner leur dotation dans l'espace de vingt années au moins, afin de réacquérir des domaines dans l'intérieur de l'Empire. L'Empereur se réserve d'accorder le titre de chevalier de l'Empire à ceux de ses sujets qui auront bien mérité de l'état et du trône.

Un autre décret est relatif aux prisons d'État. Il en fixe le nombre à six, détermine leur organisation, leur régime, leur surveillance, et tend à assurer aux détenus tous les moyens de garantie et de justice qu'il leur est possible de désirer. Le préambule du décret fait connaître les classes des détenus auxquels il s'applique : il importe de le citer.

« Considérant qu'il est un certain nombre de nos sujets détenus dans les prisons de l'État, sans qu'il soit convenable ni de les faire traduire devant les tribunaux, ni de les faire mettre en liberté;

» Que plusieurs ont à différentes époques attenté à la sûreté de l'État; qu'ils seraient condamnés par les tribunaux à des peines capitales, mais que des considérations supérieures s'opposent à ce qu'ils soient mis en jugement;

» Que d'autres, après avoir figuré comme chefs de bandes dans les guerres civiles, ont été repris de nouveau en flagrant délit; et que des motifs d'intérêt général défendent également de les traduire devant les tribunaux;

» Que plusieurs sont, ou des voleurs de diligences ou des hommes

Digitized by Google

habitués au crime, que nos Cours n'ont pu condamner, quoiqu'elles eussent la certitude de leur culpabilité, et dont elles ont reconnu que l'élargissement serait contraire à l'intérêt et à la sûreté de la société ;

» Qu'un certain nombre ayant été employé par la police en pays étranger, et lui ayant manqué de fidélité, ne peut être ni élargi, ni traduit devant les tribunaux sans compromettre le salut de l'Etat ;

» Enfin que quelques-uns appartenant aux différens pays réunis, sont des hommes dangereux qui ne peuvent être mis en jugement, parce que leurs délits sont ou politiques, ou antérieurs à la réunion, et qu'ils ne pourraient être mis en liberté sans compromettre les intérêts de l'Etat ;

» Considérant cependant qu'il est de notre justice de nous assurer que ceux de nos sujets qui sont détenus dans des prisons d'Etat le sont pour causes légitimes, en vue d'intérêt public et non par des considérations et des passions privées ;

» Qu'il convient d'établir, pour l'examen de chaque affaire, des formes légales et solennelles ;

» Et qu'en faisant procéder à cet examen, rendre les premières décisions dans un conseil privé et revoir de nouveau, chaque année, les causes de la détention, pour reconnaître si elle doit être prolongée, nous pourvoirons également à la sûreté de l'Etat et à celle des citoyens, etc., etc., etc., etc. »

Suivent les dispositions du décret qui ordonne toutes les mesures nécessaires à la sûreté des détenus, leur garantit aussi une existence honnête, un bon entretien, une indemnité journalière ; outre cet entretien, leur assure tous les moyens de faire entendre leurs réclamations, en ordonnant spécialement la visite des prisons d'état par un conseiller d'état, nommé à cet effet, au moins une fois par an.

Dimanche dernier le sénat a été admis à l'honneur de porter aux pieds du trône ses hommages et l'expression de ses sentimens à l'occasion du mariage de S. M. On pense que dans une séance secrète le corps législatif a arrêté qu'il solliciterait la même faveur.

A la même audience S. M. a reçu des députations de divers colléges électoraux ; rien n'est plus intéressant, rien n'est plus propre à porter au sein des départemens l'espérance ou la consolation, ou une émulation toujours utile, que ces audiences où le souverain daigne se mettre en communication, et presqu'en contact avec ses peuples qui se présentent à lui par l'organe de leurs principaux citoyens. Aussi les réponses émanées du trône dans ces circonstances, sont-elles écoutées avec une sollicitude respectueuse, et confiées avec soin aux mémoires les plus fidèles : les départemens les attendent avec l'intérêt le plus vif : souvent elles sont pour eux des titres de gloire, ou des titres à de nouveaux bienfaits.

Digitized by Google

Cette fois l'Empereur a reçu les députations de l'Hérault, de la Haute-Loire, de Montenotte.

Il a répondu à la première :

Ce que vous me dites, au nom de votre département, me fait plaisir : j'ai besoin de connaître le bien que mes sujets éprouvent ; je ressens vivement leurs moindres maux ; car ma véritable gloire, je l'ai placée dans le bonheur de la France.

A la Haute-Loire :

Je vous remercie des sentimens que vous m'exprimez ; si j'ai confiance dans ma force, c'est que j'en ai dans l'amour de mes peuples.

A la députation de Montenotte :

Le nom que porte votre département réveille dans mon cœur bien des sentimens. Il me fait souvenir de tout ce que je dois de reconnaissance aux vieilles bandes de ma première armée d'Italie. Un bon nombre de ces intrépides soldats sont morts aux champs d'Egypte et d'Allemagne ; un plus grand nombre soutiennent encore l'honneur de mes aigles, ou vivent dans leurs foyers couverts d'honorables cicatrices. Qu'ils soient l'objet de la considération et des soins de leurs concitoyens, c'est le meilleur moyen que mes peuples puissent choisir pour m'être agréables. Je prends un intérêt spécial à votre département. J'ai vu avec plaisir que les travaux que j'ai ordonnés pour l'amélioration de votre port, et pour vous ouvrir des communications avec le Piémont et la Provence, s'achèvent.

---

Le Prince-Primat est retourné dans ses Etats : il y a lieu de présumer qu'il sera de retour à Paris pour le mariage de S. M. On compte aussi sur le retour des rois de Bavière, de Westphalie, de Naples, et sur celui des princes et princesses de la famille, en ce moment absens de Paris. Au passage du roi de Bavière à Strasbourg, une fête magnifique lui a été donnée par le corps municipal.

— M. d'Alberg, neveu du Prince-Primat, a donné sa démission de la place de ministre de Bade ; il vient fixer sa résidence en France.

— Le roi de Westphalie élève à Cassel une statue à son auguste frère, fondateur et protecteur des royaumes confédérés.

— On donne pour certain que le cercle du Tyrol, dit de

Digitized by Google

l'Adige, sera distrait du royaume de Bavière et réuni à celui d'Italie.

— Le général Ordenner est nommé gouverneur du château de Compiègne, où l'on présume que l'Empereur va se rendre.

— Les préparatifs pour les fêtes du mariage se pressent avec la dernière activité, à l'arc-de-triomphe de l'Etoile, aux Champs-Elysées, aux Tuileries et au Luxembourg.

— Il y a eu hier, jeudi, cercle et spectacle à la cour dans les petits appartemens; le spectacle se composait de l'opéra-comique *le Roi et le Fermier*.

— Mercredi, la Comédie française a donné *Nanine*, suivie de *Brunehaut*; il est résulté de cette disposition accidentelle que l'Empereur a assisté à la représentation entière de Brunehaut, dont il n'avait pu voir deux jours auparavant que le cinquième acte.

— La porte Saint-Denis est entièrement restaurée et à découvert : cette restauration importante exécutée avec beaucoup de goût, et un respect senti pour les beautés de l'art à quelqu'époque qu'elles appartiennent, est due à l'habile architecte M. Célérier.

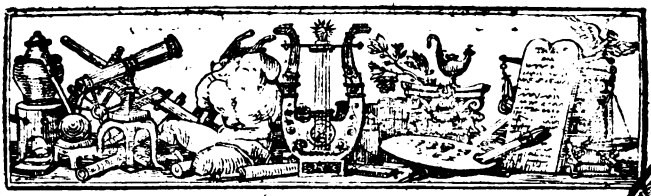
— On a trouvé à Mont-de-Marsan de très-vieilles chartes, sous les débris d'un château d'un des suzerains du pays : elles sont très-curieuses pour l'histoire de la contrée; l'une d'elles stipule au nom d'un vicomte de Marsan, comme souverain, les entières libertés de l'église gallicane; ces chartes seront dépouillées et publiées.

— Une place vaque en ce moment parmi les quarante de l'Académie française. Les principaux candidats sont MM. Lemercier, auteur d'Agamemnon; Alex. Duval, auteur du Tyran Domestique et du Chevalier d'industrie; Saint-Ange, depuis long-tems sur les rangs comme traducteur d'Ovide; Noël, auteur de livres classiques estimés; Parseval, auteur des Amours épiques; Aignan, traducteur de l'Iliade, auteur de Polyxène et de Brunehaut; Lacretelle, historien des derniers règnes et de la révolution.

---

AVIS. On annonce sous presse, pour paraître incessamment, *Voyage Politique et commercial aux Indes Orientales, aux îles Philippines, à la Chine*, avec des notions sur la Cochinchine et le Tonquin, pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806, et 1807; par M. Félix Renouard de Sainte-Croix, ancien officier de cavalerie au service de France, et chargé par le gouverneur des îles Philippines de la formation des troupes pour la défense de ces îles. Chez MM. Clament frères, libraires-éditeurs.

Digitized by Google



DÉPÔT DE LA
5.
cen

# MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLII. — *Samedi 17 Mars 1810.*

## POÉSIE.

STROPHES, *traduites de l'Épithalame de Manlius et de Junie, dans Catulle.*

Toi qui, de sa famille
Conduis la jeune fille
Aux bras de son époux,
Habitant d'Aonie,
Hymen fils d'Uranie,
Viens au milieu de nous.

Viens en habit de fête,
Des roses sur la tête
Et ton voile à la main,
Accours d'un pied folâtre
Où brille sur l'albâtre
L'or de ton brodequin.

Dans ta danse légère
Frappe du pied la terre,
Agite ton flambeau;
Que de ta chevelure
L'or flotte à l'aventure
Sur ton riche manteau.



Digitized by Google

Plein d'un joyeux délire,
Hymen, saisis la lyre
Et chante à haute voix,
Car en ce jour Junie
A Manlius unie
Subit tes douces lois.

Elle t'attend tremblante,
Parée et ressemblante
A la belle Cypris,
Quand de pudeur rougie
Du juge de Phrygie
Elle reçut le prix.

Tel un myrthe d'Asie
Exhale l'ambroisie,
Et, blanchi de ses fleurs
Qui ne font que d'éclore,
Brille aux feux de l'aurore
Tout baigné de ses pleurs.

Oui, laisse Aganippide
Verser l'onde l'impide
Le murmure et le frais;
Des grottes de Thespie
Descends, viens de Junie
Couronner les attraits.

. . . . . .

Tout cède à ta puissance,
Tout rit à ta présence,
O douce Déité;
La vieillesse t'adore,
Tremblante elle t'implore
Pour sa postérité.

La pudeur sans ceinture,
Se voilant la figure,
Te livre ses attraits;
L'innocence naïve
Vient, l'oreille attentive,
Epier tes secrets.

. . . . . .

Viens-tu serrer toi-même
Le nœud du diadème?

Digitized by Google

Des nouveaux souverains
Les trônes s'affermissent
Et les sceptres fleurissent
Dans leurs puissantes mains.

. . . . . .

Qu'on ouvre le portique!
Une vierge pudique
S'avance à pas tremblans :
Voyez comme rayonnent
Les flambeaux que couronnent
Leurs feux étincelans!

Parais, nouvelle épouse,
Dont la pudeur jalouse
Retarde encor les pas ;
Dissipe tes alarmes
Et cesse de tes larmes
D'arroser tes appas.

Des liquides demeures
D'où la troupe des Heures
Vient ouvrir l'Orient,
Jamais fille plus belle
N'a vu sortir pour elle
Un jour aussi riant.

Telle est une hyacinthe
Qu'Aurore même a peinte
De ses riches couleurs :
Sa tête purpurine
Avec grace domine
Tout un parterre en fleurs (1).

. . . . . .

Elle vient : l'allégresse,
Les cris, la folle ivresse
Signalent son essor :

(1) L'impériale, *Fritillaria imperialis* de Linné, ou, si l'on veut, le lis martagon. Il y a dans l'original *flos hyacinthinus*. Il paraît que les anciens donnaient le nom d'hyacinthe à plusieurs espèces de liliacées, entre autres à celles dont les fleurs pendantes ont les segmens du périgone réfléchis en dehors. (*Note de l'Auteur.*)



Digitized by Google

Les torches rayonnantes
Elèvent triomphantes
Leur chevelure d'or.

Comme elle est belle, ornée
Du voile d'Hyménée!
Elle a séché ses pleurs,
Les roses la couronnent,
Les flambeaux l'environnent,
Ses pieds foulent les fleurs.

Que les airs retentissent,
Que nos chants applaudissent
A l'heureux Manlius:
Dans ce jour de délire
Accompagnons la lyre
Des grelots de Momus.

Vierge, il faut à l'enfance
Avec son innocence
Laisser les osselets:
Divinité jalouse
L'Hymen ôte à l'épouse
De frivoles hochets.

. . . . . .

Couple à qui la puissance
Au sein de l'opulence
Assure d'heureux jours;
Donnez à la tendresse
Tout ce que la jeunesse
Peut donner aux Amours.

Vierge, la porte s'ouvre
Et devant toi découvre
Le trône nuptial:
La pourpre l'environne
Un dôme le couronne
D'un magique cristal.

Franchis, franchis sans crainte
Le seuil de cette enceinte
De tes pieds délicats;
Et mollement repose
Sur ces coussins de rose
Tes pudiques appas.

Digitized by Google

A ton chevet assise
Que ta mère t'instruise
Du secret des amours :
Prête, vierge craintive,
Une oreille attentive
A ses graves discours.

Viens, rayonnant de joie,
Saisir ta douce proie,
Manlius, il est tems :
Voilà que dans ta couche,
Le souris sur la bouche,
Ton épouse t'attend.

Tel dans une corbeille
Sur la pourpre vermeille
Brille un lis, coloré
Du doux reflet des roses
A ses côtés écloses,
Ou du pavot doré.

Ah ! si l'épouse est belle,
L'époux est digne d'elle,
J'en atteste les Dieux !
Il a leur mine altière,
Et Vénus toute entière
Étincelle en ses yeux.

. . . . . .

Epouse fortunée,
Rends grâce à l'Hyménée,
Que pouvait-il de plus ?
L'heureux Manlius t'aime,
Et toi, plus que toi-même
Tu chéris Manlius.

. . . . . .

Que la fille de l'onde
D'un sourire féconde
Vos pudiques amours,
Et qu'un sang dont l'histoire
Aime à citer la gloire
Se transmette toujours !

Que bientôt, ô Junie,
L'espoir de la patrie

Digitized by Google

Tendant, sur tes genoux,
Ses petits bras de rose,
De sa bouche mi-close,
Sourie à ton époux.

Que Rome entière voie
Dans les transports de joie
Renaître un Torquatus :
Que semblable à son père,
Quelques traits de sa mère
Soient aussi reconnus.

De l'épouse fidelle
La gloire maternelle
De son fils est l'honneur :
Ainsi sur Télémaque
De la reine d'Ithaque
Rejaillit la pudeur.

Puissent les destinées
Prolonger vos années
Et combler tous vos vœux !
Puisse, couple si tendre,
Votre bonheur s'étendre
A vos derniers neveux !

F. O. DENESLE.

## TRADUCTION DE MARTIAL.

TOUT inondé d'eau de senteur,
Tu ris à nos dépens ; tu trouves fort étrange
Qu'on ne respire pas l'ambre et la fleur d'orange ;
Mieux vaut ne rien sentir qu'avoir si bonne odeur.

KÉRIVALANT.

## ENIGME.

A l'oiseau de certaine race
Nature me donna ;
Chez l'homme de certaine classe
La mode m'amena.

Digitized by Google

A l'oiseau je demeure
Constamment attaché ;
L'homme n'est pas de moi tellement entiché
Qu'il ne me quitte à certaine heure.

Je suis inhérent à l'oiseau
Je conserve sa nourriture ;
Je sers à l'homme de parure :
Quand il me porte, il croit être plus beau.

Naguères je perdis ma place,
Je fus pour un tems exilé ;
Mais à la cour enfin je trouvai grace,
Et bientôt j'y fus rappelé.

Admirez quel est mon bien-être !
J'ai tellement repris faveur,
Que sans moi tel n'ose paraître
Dans le palais de l'Empereur.

S.....

## LOGOGRIPHE.

Un palais dédaigneux trouve en moi peu de charmes ;
Vil objet de rebut, je languis sans honneur :
Si le palais me fuit, je captive le cœur,
Et sais de tous les yeux tirer de douces larmes.
Si pour me connaître, lecteur,
Tu veux décomposer mon être,
A tes yeux tu verras paraître
D'un animal le conducteur ;
Un laps de tems ; certaine ville,
Des plaideurs ordinaire asyle ;
Un lieu connu du laboureur ;
L'animal à la longue oreille,
Un poisson que nourrit la mer ;
Un métal composé du fer,
Ce que produit l'active abeille ;
Un coffret précieux ; une arme, un élément ;
Une pierre blanchâtre, et le fer dont la dent
Enchaîne les vaisseaux et brave la tempête ;
Le frère dont le crime étonna l'univers ;

Digitized by Google

Certains départemens; le sommet de la tête;
Deux mesures; enfin ce que valent ces vers.

GUY.

## CHARADE.

De sa prison quand mon premier s'élance,
Avec fracas il roule, et tous les yeux,
Suivant ses mouvemens par fois capricieux,
Sont animés par l'espérance.
De son énorme masse en pressant mon dernier,
Un sentencieux écuyer,
Des débats redoutant la chance,
Suivait l'illustre chevalier,
Dont jadis la terrible lance
Fut fatale à plus d'un guerrier.
Entre tous les journaux, en France,
Sans cesse on a vu mon entier.

GUY.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Eve.*

Celui du Logogriphe est *Armide*, dans lequel on trouve, *ré, mi, rade, ame, mie, mer, Ida, aimer, Remi, rame, Emir, arme, mari, admire, ride, rime* et *ami.*

Celui de la Charade est *Rondeau.*

Digitized by Google



# SCIENCES ET ARTS.

NOUVEAU COURS COMPLET D'AGRICULTURE THÉORIQUE ET PRATIQUE, contenant la grande et la petite culture, l'économie rurale et domestique, la médecine vétérinaire, etc., ou *Dictionnaire raisonné et universel d'Agriculture*. Ouvrage rédigé sur le plan de celui de feu l'abbé ROZIER, duquel on a conservé tous les articles dont la bonté a été prouvée par l'expérience; par les membres de la section d'Agriculture de l'Institut de France, etc., avec des figures en taille-douce. — Tomes X, XI, XII, XIII et dernier. — A Paris, chez *Déterville*, libraire et éditeur, rue Hautefeuille, n° 8. — 1809.

Les progrès que l'agriculture a faits en France, vers la fin du dernier siècle, et sur-tout depuis notre révolution, démontrent que les ouvrages d'économie rurale, publiés à ces deux époques, ont eu une grande influence sur l'amélioration de la culture française; et quoique la grande majorité des fermiers ne lise pas, ou ne lise que très-peu, il n'est cependant pas moins certain qu'il se trouve quelques cultivateurs qui lisent avec fruit, et qu'un grand nombre d'amateurs et de propriétaires puisent chaque jour dans les ouvrages d'agriculture des lumières dont ils font eux-mêmes l'application, ou qu'ils répandent insensiblement dans toutes les classes de la société. Ces notions pénètrent ainsi jusqu'au fond de nos campagnes les plus isolées, et tournent finalement au profit des particuliers et de l'Etat. Ce n'est pas ici le lieu de développer les autres causes qui ont concouru au perfectionnement de l'agriculture en France. Nous voulons seulement faire sentir que l'auteur qui publie un bon ouvrage d'économie rurale rend un service à sa patrie, et qu'à ce titre Rozier s'est acquis la reconnais-

Digitized by Google

sance et l'estime de tous les hommes qui savent apprécier les choses utiles.

On sait que la mort a enlevé cet écrivain agronome avant qu'il ait pu terminer son Dictionnaire, et l'on regrette non-seulement que le corps d'ouvrage n'ait pas été complété par son premier auteur, mais qu'il n'ait pu en donner une nouvelle édition. Il aurait sans doute élagué, corrigé et refondu plusieurs articles qui déparent ce précieux ouvrage ; il aurait réparé les erreurs inévitables dans un travail de si longue haleine, et profité des découvertes et des pratiques les mieux constatées. Les nouveaux éditeurs ont cherché à remplir la tâche que se serait imposée Rozier. Ils viennent de terminer leur travail en publiant les quatre derniers volumes, c'est-à-dire, les tomes X, XI, XII et XIII.

Nous croyons inutile de répéter ici les éloges mérités que cette édition a obtenus de la plupart des journaux. Nous nous contenterons d'exposer quelques réflexions générales qui pourront être utiles aux progrès de l'art agricole, et servir à ceux qui voudraient donner par la suite une nouvelle édition de ce Cours d'Agriculture.

Les reproches qu'on peut faire généralement aux livres sur l'économie rurale, soit en France, soit chez l'étranger, c'est le défaut d'ordre, de méthode, surtout de précision, et souvent même de jugement. La première qualité qu'on exige dans un auteur, c'est de savoir ordonner son sujet, d'en lier toutes les parties, d'en former un ensemble complet, et d'en présenter successivement les détails, de manière que l'esprit du lecteur puisse les saisir, les comprendre avec facilité et en retirer l'instruction et les avantages qu'il recherche dans une lecture didactique. Tout auteur qui livre ses productions au public, a le désir d'être lu, et il doit avoir aussi celui d'être utile en instruisant : mais il s'éloignera toujours de ce double but, si ses idées sont confuses, si ses raisonnemens ne sont pas bien enchaînés, si ses observations sont déplacées, et si les faits dont il s'appuie ne sont pas cohérens entr'eux; enfin, il dégoûtera le lecteur, lui rendra l'instruction pénible,

Digitized by Google

et peut-être même lui inspirera de l'aversion pour l'étude.

La précision est une qualité non moins essentielle ; et malheureusement c'est celle qu'on néglige le plus. On peut être clair avec précision, comme on peut rester obscur en divaguant, en cousant des phrases insignifiantes les unes aux autres. Celui qui veut écrire dans le genre didactique sur un art ou sur les sciences pratiques, doit avant tout être muni d'un grand nombre de faits et d'observations propres à intéresser et à instruire le lecteur. Souvent on se hâte de jouir et de se faire une réputation, et l'on cherche plutôt à éblouir le public qu'à l'éclairer : quelquefois on est pressé par les besoins, et l'on n'ignore pas qu'il est aussi facile et beaucoup plus prompt de les satisfaire avec du charlatanisme qu'avec du savoir. Aussi les ouvrages écrits d'après ces motifs sont vides de choses, ou ne sont qu'une répétition inutile et mal digérée de ce qu'on sait depuis long-tems. De là un si grand nombre d'ouvrages, de brochures, de mémoires qui n'apprennent rien, et où l'on découvre seulement la nudité des auteurs, cachée sous un appareil pompeux, souvent très-pesant, de mots et de phrases insignifiantes.

Quant au jugement, c'est une qualité de l'esprit beaucoup plus rare qu'on ne le croit en général, et dont le défaut vicie non-seulement toute espèce de production scientifique ou littéraire, mais aussi les sentimens moraux, et les rapports que la nature a établis entre les hommes. Cicéron était pénétré de cette vérité, lorsqu'il assignait le jugement comme base fondamentale de nos écrits et de nos actions : *Primum sapere.* Un auteur dénué de cette faculté, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, ressemble assez aux oiseaux qui, parés d'un brillant plumage, émettent des sons discordans.

L'ouvrage que nous annonçons ne doit pas être assimilé à cette foule d'écrits dont le public est fatigué chaque jour ; il mérite une place distinguée dans les bibliothèques des agronomes, malgré les défauts qu'on pourrait lui reprocher ; mais le tems lui donnera un

Digitized by Google

plus haut degré de perfection. Les auteurs auraient sans doute rendu un service encore plus éminent à l'économie rurale, s'ils eussent évité des répétitions, si leur style eût été dans quelques articles moins diffus et plus soigné, et si toujours l'étendue de ces articles eût été proportionnée à l'importance ou à l'intérêt de la matière. Ils ont enrichi cette édition d'un grand nombre de faits et de notions qui manquaient à l'ouvrage de Rozier; ils ont profité non-seulement des découvertes que l'agriculture a faites en France jusqu'à l'époque présente, mais encore des nouvelles richesses acquises dans les sciences naturelles, autant qu'elles avaient rapport à leur sujet. On pourrait cependant leur reprocher d'avoir négligé quelques faits anciens, bien constatés, pour en donner de nouveaux moins certains, et d'avoir cité trop fréquemment, par un motif de liaison ou de complaisance, des cultivateurs peu profonds dans les matières qu'ils ont traitées.

Un cours complet d'agriculture doit offrir au lecteur l'état actuel et complet de la science. Il eût fallu consulter tout ce qui a été vérifié par une longue expérience, tant en France que chez les nations voisines. Un médecin français qui voudrait écrire sur toutes les parties de l'art qu'il professe, et qui ne connaîtrait pas les découvertes faites chez les autres nations, ne pourrait donner à son travail toute la perfection dont il est susceptible. Mais l'agriculture n'est pas la seule science qui éprouve des retards parmi nous, par suite de la négligence apportée dans l'étude des langues étrangères. Heureusement cette vérité commence à se faire sentir.

On aurait aussi désiré que, conformément au plan que s'était formé Rozier, et à la promesse qu'il avait faite, les auteurs eussent terminé leur travail par un *discours sur la manière d'étudier l'agriculture par principes, et d'après une méthode systématique. Ce plan d'étude* (dit-il dans son Prospectus) *servira de guide à celui qui désirera sincérement s'instruire. Il sera supposé ignorer entiérement ce que c'est que l'agriculture; et le faisant avancer pas à pas dans la carrière, il parviendra*

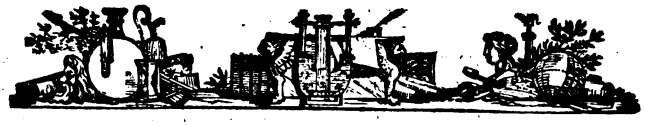
Digitized by Google

*à fixer avec ordre et précision ses connaissances sur toutes les parties de cet objet intéressant; de sorte que cet ouvrage réunira le double avantage d'être en même tems, et un livre élémentaire, et un Dictionnaire.* Ce résumé synthétique aurait remédié, jusqu'à un certain point, aux vices et aux inconvéniens qui résultent, pour l'instruction, d'un ordre simplement alphabétique. En effet, si une exposition de principes et de faits sous forme de Dictionnaire est utile aux personnes qui veulent se rappeler des notions qu'elles ont déjà acquises, ou qui désirent de connaître quelques détails particuliers dont elles peuvent avoir besoin sur-le-champ, ce genre de classification ne pourra jamais remplir le but de ceux qui cherchent à approfondir une science ou un art, qui désirent acquérir l'ensemble des élémens dont elle se compose.

Nous terminerons ces réflexions en ajoutant que le douzième volume est presque entièrement rempli par un traité intéressant sur la *succession des cultures*, traité dans lequel l'habile praticien Yvart a rassemblé tous les faits que lui ont fournis, sur cette partie importante de la culture, sa propre expérience et celle des cultivateurs les plus renommés. On trouvera dans le treizième volume une table des noms latins des plantes et des animaux dont il est parlé dans le cours de l'ouvrage.

C. P. DE LASTEYRIE.

Digitized by Google



# LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

MADAME DE MAINTENON, PEINTE PAR ELLE-MÊME; avec cette épigraphe :

« La voilà telle qu'elle était, et c'est elle-même » qui vient se montrer à vous. »

— Un vol. in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. franc de port. — A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

UNE femme est l'auteur de cet ouvrage entrepris par les motifs les plus nobles et les plus touchans : une vive admiration pour les vertus de M^me^ de Maintenon, une indignation non moins vive contre ses calomniateurs, et l'honorable désir de faire son apologie, de dissiper les préventions dont sa gloire est encore obscurcie, mais sur-tout de la faire connaître aux personnes de son sexe qui se complaisent à pénétrer dans l'intérieur d'une belle ame, et de rassembler sous leurs yeux les traits d'un modèle si aimable et si digne d'être imité.

Les moyens d'arriver à ce but devaient naturellement se trouver dans les sources où notre auteur avait puisé ses sentimens pour son héroïne, dans le recueil de ses lettres et le récit de ses entretiens familiers; aussi en a-t-elle fait un continuel usage. C'est toujours M^me^ de Maintenon qu'elle met en scène; c'est presque toujours cette femme célèbre qui nous rend compte elle-même de sa conduite, de ses sentimens, de ses projets; d'autres écrivains ne sont consultés que lorsque ses lettres manquent. Les gens difficiles trouveront peut-être qu'il y a de la partialité dans cet emploi presque exclusif d'un même témoin dans sa propre cause : ils auraient raison, sans doute, s'il s'agissait de discuter des faits sur lesquels les historiens ne fussent pas d'accord; mais il n'est point ici question d'éclaircir des événemens historiques; c'est un caractère qu'il faut peindre; or, où peut-on mieux en

Digitized by Google

chercher la vérité que dans les lettres et les entretiens de celle même que l'on veut juger, et que le duc de Bourgogne appelait si justement une *femme vraie?*

Il me semble, en effet, que cette vérité se fait partout reconnaître dans le tableau qui nous est offert. Elle frappe par son éclat toutes les fois qu'elle est avantageuse au modèle, c'est-à-dire, presque toujours; elle s'échappe par éclairs lorsqu'elle est moins favorable, à l'insu peut-être de l'apologiste, mais en témoignage de sa candeur.

On doit présumer que pour tous ceux qui auront lu cet ouvrage, il n'y aura qu'une opinion sur les riches dons que M^me^ de Maintenon avait reçus de la nature, que personne ne lui contestera ses grandes et belles qualités : la raison la plus solide, le jugement le plus droit, une égale rectitude d'intentions, un esprit délicat, un goût décidé pour le beau et l'honnête, un sentiment exquis de tout ce qui tient à l'honneur, un caractère élevé, et non moins calme que ferme. On reconnaîtra que sa religion était éclairée, sa piété sincère, sa charité ardente; et mille preuves de son désintéressement, de sa bienfaisance, de sa générosité, réfuteront les reproches d'égoïsme qu'on a osé lui faire. Elle fut sensible, sans doute, quoiqu'elle paraisse n'avoir point connu les passions; son ame était aimante, et si ses affections furent plus nombreuses que passionnées, si sa bienveillance fut plus tendre que courageuse, c'est que la faculté d'aimer perdit chez elle en profondeur ce qu'elle gagna en étendue, compensation que les bornes de notre nature établissent toujours dans nos facultés. Mes amis m'intéressent, dit-elle quelque part, mais mes pauvres me touchent; aveu d'où l'on peut conclure qu'elle était plus capable d'affectionner un grand nombre d'objets que d'en aimer quelques-uns avec énergie, et qui me paraît être une des clefs de son caractère et de son cœur.

On connaît assez tous les faits qui ont été allégués jusqu'ici pour calomnier l'un et l'autre. Son apologiste, loin de les passer sous silence, les réfute par des preuves solides toutes les fois que l'histoire en fournit, ou les repousse par l'indignation à défaut de preuves. Il lui

Digitized by Google

suffit souvent de trouver ces faits en contradiction avec l'idée qu'elle s'est faite de son héroïne, pour les nier. Voltaire lui-même, dans ses ouvrages historiques, s'est servi plus d'une fois de ce moyen de réfutation. Il fait honneur à l'ame des écrivains qui l'emploient par conviction, et sur ce point, l'auteur de *Madame de Maintenon* ne laisse pas l'ombre même du doute; mais on doit avouer aussi qu'il n'exerce pas le même empire sur tous les lecteurs, et qu'il est, par exemple, plusieurs faits dans la vie de M^me^ de Maintenon sur lesquels il reste des nuages, quand on n'a point lu son apologie dans le même esprit qui l'a suggérée à l'auteur.

Le premier de ces faits auxquels il me paraît nécessaire de nous arrêter, c'est la conduite de M^me^ de Maintenon à l'égard des protestans lors de la révocation de l'édit de Nantes. L'apologiste prouve très-bien qu'elle ne les persécuta pas: elle montre, au contraire, que lorsqu'une triste expérience eut prouvé à Louis XIV qu'on l'avait trompé, M^me^ de Maintenon fut des premières à proposer des modifications à l'édit qui les opprimait. Mais on est fâché que Fagon l'eût prévenue: on l'est encore que son ardeur de convertir se soit portée principalement sur sa famille, qu'elle ait employé jusqu'aux lettres de cachet pour en rendre les membres plus *dignes des bienfaits du roi*; il semble que l'intérêt de leur fortune, plus que celui de la *vérité*, animât alors son zèle. On voudrait enfin, lorsque son apologiste l'excuse du silence qu'elle a gardé sur l'oppression de ses anciens frères, par l'obéissance que lui imposait la condition d'épouse du roi, on voudrait, dis-je, n'avoir pas rapproché les dates. L'édit de Nantes fut révoqué le 22 octobre 1685, selon le président Hénaut. M^me^ de Maintenon épousa Louis XIV en janvier 1686, selon Voltaire.... De quelle immortelle gloire ne se fût-elle pas couverte, si elle eût exposé, sacrifié même sa propre élévation au devoir d'user de tout son ascendant pour empêcher ce prince de persécuter une partie de son peuple, en haine d'une religion qu'elle même avait professée!

C'est toujours en alléguant cette même nécessité d'une soumission

soumission sans bornes de l'épouse de Louis XIV à son époux, sur-tout en matière d'opinion religieuse, que l'apologiste de Mme de Maintenon la justifie ou du moins l'excuse d'avoir abandonné Fénélon jusqu'à n'oser plus le nommer, d'avoir livré au roi le secret de Racine, et de s'être enfuie au moment critique, au lieu de le secourir; c'est ainsi enfin qu'elle voudrait presque lui faire un mérite de son exclamation au sujet du cardinal de Noailles : voilà encore un ami qu'il faudra *sacrifier*! Dans toutes ces occasions, son apologiste nous représente qu'une défense plus longue et plus courageuse n'aurait paru à Louis XIV qu'une révolte contre son autorité d'époux et de roi. Je suis très-porté à le croire; mais si la raison peut admettre une pareille excuse, si la prudence est encore plus disposée à s'en contenter, nous portons tous en nous-mêmes un autre juge qui se laisse gagner moins facilement; à ses yeux les fautes de ce genre sont toujours des fautes dont il ne peut absoudre; et si l'on veut seulement qu'il les pardonne, ce doit être par d'autres considérations.

Après les avoir long-tems cherchées, après m'être demandé pourquoi, malgré tous les efforts de son apologiste, Mme de Maintenon dans ces circonstances se montrait toujours à moi sous un jour douteux, j'ai cru en trouver la raison dans la singularité, dans la fausseté même de sa situation auprès de Louis XIV : épouse du roi sans être reine, de cette bizarrerie découlent tous ses torts.

Supposons en effet à sa place une véritable reine, une princesse qui eût épousé Louis XIV par des convenances de politique, et non pour l'avoir charmé par les agrémens de sa personne et de son esprit. On aurait moins attendu d'elle; on n'eût pas été forcé de lui supposer un grand ascendant sur l'esprit du roi : étrangère à la France jusqu'à son mariage, et née dans la pourpre, elle n'aurait point connu d'amis qui, d'ailleurs étant ses égaux, eussent à son intérêt les droits que Fénélon, le cardinal de Noailles, et Racine même pouvaient prétendre à celui de Mme de Maintenon. Eût-elle été protestante, les protestans même n'auraient pu exiger d'elle



Digitized by Google

ce qu'ils attendirent de Françoise d'Aubigné; car, en plaidant trop vivement leur cause, une telle reine aurait pu compromettre les intérêts politiques de sa maison. Mais ce n'est pas tout : supposons à présent qu'elle se fût elle-même prescrit des devoirs que ne lui imposait point l'opinion publique, combien sa situation n'aurait-elle pas été plus favorable pour les remplir ! Ne devant rien au roi, dont elle aurait été l'égale par sa naissance, rien ne l'aurait forcée à garder le silence et à délaisser ses amis. Des refus eussent été sans conséquence pour elle; elle n'aurait eu à redouter ni l'abandon, ni l'exil; et ces mêmes raisons de politique qui l'auraient excusée dans l'opinion publique si elle n'avait rien tenté, l'auraient protégée auprès du roi si elle avait osé quelque chose.

Il est maintenant aisé de déduire de ce qui précède tous les désavantages de M^me^ de Maintenon. Comment pouvait-elle résister à Louis XIV à qui elle devait tout, qui l'avait tirée d'un état voisin de l'indigence pour l'approcher du trône en lui donnant la main? Quel asyle aurait-elle eu contre sa colère? et cependant quels droits n'avaient pas sur elle des amis qu'elle avait connus dans l'une et dans l'autre fortune, des Français dont elle avait partagé la religion, et qui pouvaient exiger qu'à l'exemple d'Esther elle se dévouât pour ses frères! Les raisons mêmes qui l'empêchaient d'avoir un grand ascendant sur le monarque, et que nous venons d'indiquer, semblaient aux yeux des opprimés devoir produire un effet contraire. Ils devaient la croire toute puissante dans le cœur d'un prince qui l'avait élevée si haut; ils lui supposaient les droits d'une maîtresse, et elle n'avait pas même ceux d'une femme, parce qu'elle devait trop à son époux. En voilà sans doute assez pour expliquer, pour excuser même sa conduite dans une pareille situation. Elle fut conforme aux conseils de la prudence, aux règles ordinaires de la vertu. Le malheur est que les hommes, trop souvent injustes, attendent toujours des choses extraordinaires d'un mérite et d'une situation extraordinaires. C'est pour cela, sans doute, que Voltaire a dit, dans son *Siècle de Louis XIV*, que M^me^ de Maintenon, avec toutes

Digitized by Google

les qualités estimables qu'elle possédait, n'avait ni la force, ni le courage, ni la grandeur d'esprit nécessaire pour soutenir la gloire d'un Etat. (Tome II, pag. 270, édition de Kehl, in-12.) Il ne les lui aurait point demandées, si elle fût née sur le trône; il a cru pouvoir les exiger d'elle, parce qu'elle y avait été portée par son mérite, et qu'elle n'avait pas craint de s'y asseoir; ce sont en quelque sorte ses propres vertus qu'il fait déposer contre elle, sans songer que son élévation, comme le dit très-bien son apologiste, lui fit perdre l'indépendance de son ame, de son caractère et de son esprit (pag. 262.)

Cette manière de juger est si commune qu'il est à craindre que l'auteur de *Madame de Maintenon peinte par elle-même* n'ait trop présumé de l'influence de sa propre conviction lorsqu'elle s'est flattée de la communiquer toute entière à ses lecteurs. Peut-être aurait-elle obtenu davantage pour l'épouse de Louis XIV, si elle ne l'eût pas présentée comme une des créatures les plus parfaites qui se soient montrés sur la terre (p. 405); si elle n'avait point rapproché son nom, dans la préface, de ceux d'Aristide, de Socrate et des Antonins. L'admiration, la vénération qu'elle nous demande ne s'accordent guère qu'aux grands caractères, fussent-ils mêlés de faiblesse, aux bienfaiteurs de la patrie et de l'humanité, à ceux qui ont fait à ces intérêts sacrés de grands sacrifices. Les bienfaits de M^me^ de Maintenon n'ont atteint que ses parens, quelques amis et les pauvres. Ses sacrifices furent très-douloureux sans doute, mais sa grandeur en était le principe, son repos en était l'objet; ses amis en furent aussi les victimes, et tout l'intérêt se porte sur eux. Il ne faut donc point s'étonner, si lorsque l'éclat de sa fortune offusquait encore les yeux, lorsque les détails de la misère de tous les jours qui y était jointe étaient moins connus, M^me^ de Maintenon a été enviée, mal jugée, calomniée. Ces opinions fausses et malveillantes ont pu se propager long-tems, ne fût-ce que par cette paresse d'esprit qui trouve plus commode d'en adopter de toutes faites, que d'entrer dans un nouvel examen. Le véritable service que son apologiste lui a rendu, c'est d'avoir entrepris cet examen et de l'avoir



Digitized by Google

achevé, malgré son extrême bienveillance, avec une bonne foi, une impartialité qui conservent à la vérité tous ses droits. Il est impossible, après avoir lu cet ouvrage, de ne pas sentir une haute estime pour les vertus privées de Mme de Maintenon; et ceux qui se défendront encore de l'aimer, ne pourront du moins s'empêcher de la plaindre.

L'accord des opinions sera sans doute encore plus parfait en faveur de son apologiste. Le sentiment moral le plus profond et la plus douce sensibilité brillent partout dans son ouvrage, et les erreurs qu'il peut renfermer viennent toutes d'un enthousiasme pour le bien, d'une répugnance invincible à croire le mal, qui sont malheureusement trop rares. On voit que l'auteur est devenue l'amie de Mme de Maintenon en lisant ses Entretiens et ses Lettres, et il y a quelque chose de touchant et d'honorable dans une telle amitié. L'ouvrage a un autre mérite qui n'est guère plus commun; il tient plus que le titre ne promet; ce titre n'annonce qu'un simple portrait, et l'ouvrage est un tableau d'histoire dont l'ordonnance est aussi noble que simple, et les détails aussi vrais qu'intéressans. On sera sur-tout agréablement surpris d'y trouver l'histoire du quiétisme plus clairement et plus sagement développée qu'elle ne l'avait été jusqu'ici par les meilleurs historiens. Le style est ce qu'il sera toujours quand le cœur conduira la plume; simple, naturel, abondant, animé souvent d'un noble enthousiasme. On y trouve quelques répétitions, on y observe quelques négligences; légères taches qu'on n'est même pas en droit d'attribuer toutes à l'auteur, car l'impression est très-incorrecte (1). En revanche, on rencontre souvent de ces réflexions remarquables par leur finesse, que fournit plus particuliérement aux femmes leur esprit observateur. Nous n'en citerons qu'une seule qu'a suggérée à l'auteur le fidèle attachement de Mme de Maintenon pour son frère. « Il y a, je crois, dit-elle, dans

(1) On lit page 62, lig. 19 et 20, *trop d'influence* pour *trop peu d'influence*; pag. 164, l. 10, le *nuage* de la vertu, au lieu de son *image*, etc., etc.

Digitized by Google

l'amitié fraternelle quelque chose d'aussi indépendant du mérite de son objet que dans la tendresse maternelle; elle en a presque tout le désintéressement. On peut l'affliger, peut-être l'affaiblir, on ne peut jamais l'anéantir. » Il me semble qu'on ne peut méconnaître dans ce peu de lignes une ame sensible jointe à un esprit délicat.

Nous aimerions à citer des morceaux plus étendus, et qui prouvent que l'auteur a, quand il le faut, le talent de peindre; tels sont le tableau de la mort de M^lle de Fontanges, et celui de Fénélon montant en chaire pour annoncer sa propre condamnation. Mais l'espace nous manque, et il nous reste encore quelque chose à dire du morceau qui sert d'introduction à l'ouvrage dont nous venons de nous occuper.

L'auteur de cette introduction a gardé l'anonyme comme celui de l'ouvrage, mais sa manière de penser et de s'exprimer décèlent bientôt un esprit supérieur et une plume exercée. On peut diviser ce petit écrit en deux parties. L'une est en quelque sorte l'analyse ou, pour mieux dire, un extrait de l'ouvrage qu'il précède; et si l'on pouvait s'emparer du bien d'autrui nous l'aurions volontiers insérée dans le *Mercure*, à la place de l'article que l'on vient de lire, en prenant soin toutefois, d'y ajouter, pour l'auteur de l'ouvrage, des éloges que l'auteur de l'introduction ne s'est pas cru permis de lui donner, et peut-être aussi en prévenant nos lecteurs de la parfaite conformité des opinions de l'un et de l'autre. La seconde partie, plus intéressante encore, est un développement aussi vrai qu'ingénieux du talent de M^me de Maintenon dans le genre épistolaire. On compare ses lettres à celles de M^me de Sévigné; on fait voir quelle couleur différente durent leur donner les situations encore plus différentes de celles qui les écrivaient; et sans rien ôter au mérite universellement reconnu des unes, on révèle celui des autres qui n'avait point encore été apprécié. Ce parallèle, qui nous paraît un chef-d'œuvre de finesse et de goût, est une véritable acquisition pour notre littérature.

Nous résumerons notre jugement sur cet ouvrage en deux phrases prises de l'introduction. Aucun problème historique n'a été éclairé *de plus de témoignages recueillis*

Digitized by Google

*avec soin, rapprochés avec impartialité, présentés avec intérêt*, que celui que l'auteur a voulu résoudre; et soit que l'on accède à son opinion, soit qu'on s'y refuse, on ne pourra du moins lui contester le mérite de nous avoir donné un ouvrage « où les principes comme les exemples de la plus touchante morale, sont présentés avec un ton de sincérité et un abandon de sensibilité qui annoncent une âme profondément pénétrée du sentiment qu'elle exprime. » VANDERBOURG.

---

*Preussens altere geschichte; von* AUGUST VON KOTZEBUE, *mitgliede der Kœniglich Preustischen Akademie der Wissenschaften, etc.*

HISTOIRE ANCIENNE DE LA PRUSSE; par AUG. DE KOTZEBUE, membre de l'Académie royale des sciences de Prusse. Quatre volumes in-8°. — A Riga, chez *Charles-Jean Godefroi Hartmann.*

(PREMIER ARTICLE.)

PAR une sage dispensation de la Providence, le Tems, qui sème dans le monde physique le changement et la destruction, n'apporte dans le monde moral que justice et que vérité : il mutile et renverse les monumens des arts, mais il embellit les souvenirs de la vertu et rend plus odieux ceux du crime : il met celui-ci dans tout son jour en dissipant les illusions d'une fausse gloire et d'une admiration usurpée; il donne à celle-là tout son éclat en détruisant les imputations de la calomnie et de la haine : il détrompait les Athéniens sur les vices brillans d'Alcibiade, et les éclairait sur les vertus méconnues de Socrate; il a désenchanté pour nous tel nom vanté jadis, et en a ennobli tel autre jugé long-tems moins glorieux.

C'est en nous apprenant à mieux apprécier le bien et le mal, la réalité et les chimères, qu'il rend ordinairement ses justes arrêts. Notre raison plus éclairée devient le ministre de l'équité éternelle. Quelquefois il découvre des faits ignorés, des témoins dont les coupables avaient étouffé la voix et qu'il se charge de produire. Il met alors

Digitized by Google

la vérité dans tout son jour, et prouve l'inutilité des soins que prend le vice pour se soustraire à la honte.

Une corporation sainte dans son origine, et forte d'abord de sa seule sainteté, renonce à ses vertus dès qu'au lieu de servir son pouvoir, elles lui défendent de l'étendre : elle se livre à tous les crimes que peut faire commettre la soif de l'autorité et de l'or. A la faveur de ses panégyristes et du but de sa fondation, elle avait échappé aux reproches qu'elle méritait: mais un orgueil imprudent a conservé les archives, les actes publics où sont consignées les preuves des crimes, et au bout de plusieurs siècles ces vieux papiers, tirés de la poussière par un simple écrivain, lui donnent le droit d'appeler de nouveau au tribunal de la postérité un ordre célèbre, et de prononcer sa condamnation.

C'est sur l'ordre Teutonique que tombe cette juste sévérité, et c'est Kotzebue qui en est l'organe. Favorisé par des circonstances heureuses, il a eu à sa disposition les actes publics, les traités, les correspondances et autres papiers de l'ordre, déposés dans les archives secrètes de Kœnigsberg. Une foule de matériaux non moins précieux, tirés des bibliothèques particulières, ont été mis entre ses mains. Muni de ces documens authentiques, il s'est fait le juge et trop souvent l'accusateur de ceux contre qui il avait à présenter tant de griefs ignorés. La matière est assez intéressante et assez neuve pour que je croie devoir en parler d'abord indépendamment de l'ouvrage où elle est traitée. Les lecteurs seront sans doute bien aises de voir le tableau des principaux résultats qu'offrent les recherches de Kotzebue, et de connaître l'histoire avant d'apprendre quel est le mérite de l'historien.

Ce ne sont pas les croisés conquérans qui ont déployé en Palestine le plus grand courage. Lorsque le royaume qu'ils y avaient fondé fut près de succomber sous les coups des infidèles, lorsque les chrétiens se virent forcés d'abandonner ces saints lieux, objet de leur vénération et de leur amour, alors se développèrent ces rares vertus, cette énergie, ce dévouement qui accompagnent et honorent si souvent le malheur. La guerre n'offrait plus

Digitized by Google

rien à gagner; il ne restait de place que pour des motifs désintéressés ; on songeait moins à conserver la Judée conquise qu'à défendre le saint sépulcre. Les brillans combats qu'Homère a fait livrer autour du corps de Patrocle, sont une bien faible image de ceux qu'ont soutenus les chrétiens près du tombeau du Christ.

Ses plus intrépides défenseurs furent les ordres de chevalerie ; ces associations religieuses et guerrières firent ce qui était alors au-dessus de la puissance des monarques; elles retardèrent la chute totale du trône de Jérusalem, et ne s'en éloignèrent que lorsqu'elles ne purent plus espérer d'en sauver les derniers débris. Les chevaliers de l'ordre Teutonique ne furent ni les moins pieux, ni les moins braves. Un croisé allemand et sa femme avaient fondé un hôpital à Jérusalem pour y recevoir les pélerins malades : d'autres chrétiens leur succédèrent et prirent le nom de *Frères de l'hôpital*. Lorsque les revers du christianisme les forcèrent d'abandonner Jérusalem, ils prirent les armes pour le servir dans les camps et devinrent guerriers sans renoncer à leurs premières fonctions : on les nomma *soldats de la Vierge* ; ils étaient à peine quarante, pauvres, mais oubliant leur indigence pour soulager celle des pélerins plus pauvres qu'eux. Le duc de Souabe, Frédéric, témoin de leur valeur sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, les prit en amitié, les protégea, et en forma l'ordre Teutonique : soumis à la règle la plus sévère, ils ne s'écartèrent pas, tant qu'ils restèrent en Palestine, du but de leur association : leur premier chef, Henri Walpot de Passenheim, acheta pour tout bien un coin de terre dont il fit « le temple de son Dieu, l'asile des pélerins, la maison » des malades et son propre tombeau. » Ses successeurs suivirent son exemple ; Herrmann de Salza jeta, par ses talens et par ses vertus, les bases de la grandeur de l'ordre dont il fut le premier grand-maître. Le nombre des chevaliers se porta sous lui à 2000. « Sage et vail- » lant, Herrmann faisait servir, selon l'occasion, sa » tête et son bras. En quittant l'épée, il ne dédaignait » pas de manier la plume; il savait menacer et persua- » der; le pape et l'empereur lui étaient dévoués : lent et

Digitized by Google

» réfléchi en méditant ses projets, prompt et hardi dans » leur exécution, prudent et adroit pour profiter de leurs » suites, il accrut la considération de l'ordre auprès des » grands et du peuple, des laïques et du clergé. » Il en obtint les plus importans priviléges; le pape même mit les chevaliers au-dessus de toute jurisdiction ecclésiastique autre que la sienne; il les choisit pour ses gardes. L'empereur Frédéric II les combla de faveurs, affranchit leurs biens d'impôts. Lorsque les victoires des musulmans les chassèrent de la terre sainte, ils trouvèrent en Europe des domaines, de puissans protecteurs, de nouveaux frères, et des espérances qui s'étendaient chaque jour.

« Le malheur ne fait qu'abattre l'homme contre terre; » la prospérité le plonge dans la fange. » Un ordre religieux et guerrier pouvait conserver ses vertus tant qu'il n'avait à faire qu'une guerre de religion : dès que ce but eut cessé d'exister, sa pieuse institution ne fut plus que le masque de son ambition guerrière. « Ne pense pas, » disait-on au nouveau chevalier, goûter dans l'or- » dre une vie douce et tranquille : les jeûnes, les veilles, » les combats, l'obéissance la rempliront tour-à-tour : » ton père, ta mère, ton frère, ta sœur, seront comme » morts pour toi; ta propre volonté te deviendra étran- » gère; l'ordre te sera tout; il ne te promet que du pain, » de l'eau, un vêtement grossier, tu dois t'en contenter; » tu auras part à ce que Dieu pourra lui donner un » jour. » Ce détachement de tous les biens et de tous les liens était nécessaire aux défenseurs de la Palestine, privés et séparés de tout : ce ne fut plus qu'une arme dangereuse entre les mains des chevaliers revenus en Europe et inactifs. Il fallait un but à tant de sacrifices; l'ambition le chercha, dès que la piété ne le fournit plus. L'organisation rigide et exclusive qui avait prêté aux soldats de la Vierge assez d'énergie et d'union pour s'oublier entièrement eux-mêmes en soutenant la cause de la foi, donna à l'ordre Teutonique les moyens de faire prospérer ses projets de despotisme et de conquête.

Un grand théâtre lui fut bientôt ouvert. La Prusse refusait de recevoir le christianisme; ses habitans avaient

Digitized by Google

massacré saint Adalbert, qui s'était montré, dans sa mission, plus désireux du martyre que de la conversion des païens. Christian, premier évêque de Prusse, obtint d'abord plus de succès; mais, impatient d'étendre sa domination, il trouva les moyens de persuasion trop lents, et eut recours à une croisade : le pape l'autorisa; de superstitieux aventuriers l'entreprirent; les Prussiens aigris la repoussèrent vaillamment; les voies de douceur se fermèrent sans retour. Christian appela l'ordre Teutonique; Conrad, duc de Malovie, ambitieux par avidité, et incapable de défendre son propre territoire, implora son secours. L'évêque, le duc et le pape assurèrent à l'ordre la propriété de Dobryn, du pays de Culm et des deux tiers de ce qu'il conquerrait sur les infidèles. C'était promettre un royaume à des hommes naguère serviteurs dans un hôpital. Le grand-maître, qui résidait à Venise, accepta les offres. Herrmann Balke partit avec plusieurs chevaliers; Herrmann de Salza le nomma gouverneur d'un pays qu'il avait à conquérir et à convertir.

Alors commença en Prusse cette lutte terrible dont l'histoire offre plusieurs exemples, la lutte des passions ambitieuses contre les mœurs barbares. Ces moines guerriers, n'ayant de devoir à remplir qu'envers la corporation dont ils étaient membres, étrangers à ces intérêts qui inspirent une bienveillance universelle, parce qu'ils reposent sur des relations communes à tous les hommes, soumis à une discipline qui réglait tout, hors les désirs, d'autant plus égoïstes qu'ils étaient plus strictement tenus de tout oublier, peu accessibles à l'humanité, et par leur organisation monastique et par leurs habitudes guerrières, prouvèrent bientôt que la morale la plus pure est sans effet quand une situation forcée, en contrariant tous les sentimens de la nature, met en jeu toutes les passions, et que la discipline la plus sévère n'est qu'une chaîne qui les rend plus furieuses, parce que les principes moraux sont sans pouvoir pour les contenir. Une nation sauvage, n'ayant d'autre religion qu'une superstition hideuse, d'autres lois que celles dont s'arrangeaient ses besoins, d'autres vertus que celles qui peuvent exister chez des hommes qui ne connaissent pas l'idée du devoir;

Digitized by Google

attachée à ses dieux, à cause de ses prêtres qui la gouvernaient avec un despotisme absolu ; féroce sans cruauté, parce que la férocité était dans ses mœurs ; étrangère aux passions qui désirent et envahissent, parce qu'étant composée d'individus libres et égaux, elle ne pouvait avoir d'ambition nationale, mais capable de sentir dans toute leur fureur les passions qui s'irritent et se vengent, parce que des hommes également menacés ou offensés peuvent se réunir pour se défendre ou se venger : tel était l'adversaire que l'ordre Teutonique se disposait à combattre.

Il l'attaqua d'abord avec de faibles moyens : si les différentes tribus de la Prusse s'étaient réunies contre Herrmann Balk et ses chevaliers, elles les auraient écrasés sans peine ; mais chacune d'elles se crut assez forte pour résister à des ennemis si peu nombreux ; elles leur laissèrent le tems de bâtir Thorn, Culm et Marienwerder, qui leur offraient dès-lors des retraites sûres ; et bientôt de hardis croisés vinrent leur prêter de puissans secours : le duc de Silésie, Henri le Barbu, et Swantopolk, duc de Poméranie, amenèrent 8000 soldats. Dans une bataille sanglante la valeur de ce dernier sauva l'ordre de la honte et du danger d'une défaite. Plusieurs tribus furent soumises ; de nouvelles forteresses s'élevèrent ; en peu de tems Elbing devint une place importante.

Les vaincus furent traités pendant quelque tems avec bienveillance ; le zèle religieux n'avait pas encore cédé toute la place au despotisme de l'ambition : « Les princes » croisés, en s'éloignant, recommandaient la douceur » aux membres de l'ordre ; Herrmann Balk, héros pieux » et humain, y était disposé. Les chevaliers agissaient » non en maîtres, mais en pères, en frères : ils parcou- » raient le pays, s'adressaient particuliérement à la no- » blesse prussienne, se montraient pleins de bonté, de » compassion, pour les grands et le peuple, les pauvres » et les riches ; ils ouvraient leurs hôpitaux aux Prus- » siens malades, rassemblaient ces sauvages vagabonds, » leur assignaient des maisons, des terres, honoraient » sur-tout les nouveaux chrétiens ; ils les invitaient à » leur table, mangeaient et buvaient avec eux, pre-

Digitized by Google

» naient soin des veuves, des orphelins, envoyaient en » Allemagne les enfans intelligens qui, bien instruits et » parlant les deux langues, revenaient prêcher le chris- » tianime à leurs compatriotes surpris et touchés. » C'était ainsi que l'on devait convertir, mais l'ordre Teutonique voulait régner, et les conquérans du treizième siècle ne pouvaient régner qu'en faisant des esclaves.

Ils eurent bientôt recours à ce moyen ; leur puissance s'était fort accrue : une corporation semblable, celle des *Frères de l'Epée*, s'était établie en Livonie, vers la fin du douzième siècle : trop faibles pour conquérir et même pour résister, ses chevaliers demandèrent à se réunir avec les chevaliers Teutoniques ; Herrmann de Salza le leur accorda, et l'ordre acquit en eux des membres non moins expérimentés que vaillans. Il ne tarda pas à cesser de dissimuler ses projets d'oppression ; l'évêque Christian, qui l'avait appelé, lui devint odieux : sa clairvoyance pénétrait les plans des nouveaux seigneurs, et son zèle, en convertissant les païens, les dérobait au joug qu'avant cette conversion on ne rougissait pas de leur imposer. Christian fut fait prisonnier par les infidèles ; l'ordre le laissa en prison : loin de favoriser les missionnaires, il mit obstacle à leurs succès. Un converti fut massacré pour avoir remis son fils comme ôtage de sa foi entre les mains de l'évêque ; c'était s'y prendre de bonne heure pour empêcher l'église de former un Etat dans l'Etat.

Assujettis à des services chaque jour plus rudes, traités en véritables serfs, les Prussiens se plaignirent de leur sort au duc de Poméranie Swantopolk, garant du traité par lequel l'ordre leur avait assuré la conservation de leur indépendance et de leurs biens. Après avoir tenté vainement les moyens de conciliation, après avoir sans succès envoyé des députés au pape pour lui recommander et les nouveaux chrétiens et ceux qui devaient apprendre à l'être ; ce généreux prince crut devoir aux opprimés et à son serment, d'entreprendre leur défense : on vit alors un ordre religieux faire la guerre à un prince chrétien pour conserver le droit d'opprimer ceux qu'il avait promis de convertir, et employer à cette guerre

Digitized by Google

impie ces mêmes croisés qu'il avait appelés à son secours contre les infidèles.

La bravoure et l'habileté de Swantopolk sauvèrent ses Etats et son honneur, mais ne purent délivrer du joug ses malheureux alliés; il fit la paix après de longs combats, n'obtenant pour eux que de faibles droits sans garantie. La puissance de l'ordre s'accroissait; ses oppressions la suivaient pas à pas : vainement les Prussiens se flattaient d'y échapper en embrassant le christianisme. Tous les hommes sans doute sont égaux et libres, disaient les chevaliers, les idolâtres seuls méritent d'être esclaves; mais la liberté n'appartient qu'à ceux qui se convertissent volontairement et par conviction; ceux que le glaive seul fait entrer dans le sein de l'église ne sont pas dignes de cette faveur.

Dépouillés ainsi du droit le plus sacré aux yeux de tous les Germains, de la liberté personnelle, les Prussiens se révoltèrent : une odieuse vexation de l'ordre fut l'étincelle qui alluma ce vaste incendie. Les Lithuaniens avaient fait une irruption dans la Courlande, et s'étaient retirés emmenant les femmes et les enfans enchaînés; les chevaliers volèrent à leur poursuite : les Courlandois, avides de vengeance se joignirent à eux; ils atteignirent bientôt les ravisseurs : « Que nos femmes et nos enfans nous soient rendus, si nous parvenons à les délivrer! » demandèrent les Courlandois avant le commencement de l'action. « Les prisonniers appartiennent à celui qui s'en empare, répondirent les chevaliers; ils seront à nous s'ils tombent dans nos mains. » C'était avoir presque autant d'aveuglement que de barbarie; qu'importait alors aux Courlandois la victoire de l'ordre? ne devenaient-ils pas ses ennemis? Ils se turent, mais pendant le combat ils se joignirent aux Lithuaniens et taillèrent en pièces leurs oppresseurs. Cent chevaliers et leur chef restèrent sur le champ de bataille.

La Prusse entière fut bientôt en feu : les Samogitiens, les Warmiens, les Pogésaniens, les Natanges, une foule d'autres tribus se soulevèrent pour défendre leur liberté : leurs chefs se signalèrent : Hercusmonte, Swayno, Scumand ne le cédaient ni en constance ni en bravoure aux

Digitized by Google

plus vaillans chevaliers, mais leurs forces manquaient de centre, et celui qu'elles auraient pu avoir leur fut bientôt enlevé. Aleps, grand-prêtre (Kriwe) des idolâtres, prévoyant le triomphe de la croix, ou sincérement converti à son culte, se fit chrétien : le chêne sacré ne rendit plus d'oracles, les sacrifices cessèrent : la superstition, seul point d'appui de l'ignorance, perdit ainsi le ministre et le gardien de son pouvoir. Les Prussiens n'opposèrent plus à la marche serrée et imperturbable de l'ordre que des efforts divisés et successifs : leurs victoires ne servirent qu'à rendre ensuite leurs chaînes plus pesantes : les chevaliers, souvent réduits à des extrémités cruelles, souvent contraints de se renfermer dans leurs forteresses, puisaient dans leur union et dans les secours des princes étrangers des moyens de succès toujours renaissans. Après treize ans d'une guerre affreuse l'amour de la liberté se vit presque entièrement vaincu par l'amour du pouvoir.

La liberté chez les peuples barbares n'est que l'absence de la gêne : c'est la liberté de l'individu, plutôt que celle du citoyen : c'était aussi celle que regrettaient les Prussiens sous le joug des chevaliers Teutoniques. Ils la défendaient comme on défend un bien, non comme on remplit un devoir : aussi trouve-t-on parmi eux des traîtres, tandis que l'ordre n'en offre aucun. Un chevalier ne s'appartenait plus; en abandonnant ses drapeaux, il eût fait tort à l'ordre entier ; maître de sa personne et de sa vie ; on l'eût traité comme parjure à sa foi. Un Prussien n'appartenait qu'à lui-même; c'était à lui seul qu'il faisait tort en quittant sa tribu pour se faire chrétien ; ses compatriotes le regardaient comme un lâche, capable de renoncer à sa propre indépendance. Ainsi le sentiment qui sert de base à la vertu, l'oubli de soi-même, se développait secrètement et exerçait son influence dans le parti des oppresseurs, à côté de leur ambition conquérante, de leur égoïsme despotique, tandis que la défaite et souvent la perfidie des opprimés envers leurs frères, prouvaient que la cause la plus juste, le courage le plus indomté, le mépris le plus absolu de la vie ne fournissent pas à un peuple

Digitized by Google

barbare les moyens de résister à des hommes qui connaissent l'idée du devoir, même quand ils en font l'application la plus odieuse en l'alliant avec des projets criminels.

GUIZOT.

( *La suite au Numéro prochain.* )

## LITTÉRATURE ALLEMANDE.

IL n'est point de particularités, si minutieuses qu'elles soient, qui n'offrent quelqu'intérêt, lorsqu'elles se rattachent à la vie d'un homme d'une célébrité universelle. En lisant Plutarque et Suétone, par exemple, ne leur savons-nous pas un gré infini de nous avoir transmis une foule de détails, qui nous font quelquefois mieux connaître leurs personnages que le récit de ces actions d'éclat, où la similitude des circonstances produit trop souvent une extrême ressemblance entre les héros ?

Frédéric-le-Grand, objet de l'admiration de tous ses contemporains, appartient déjà tout entier à l'histoire. Elle ne négligera point, sans doute, de recueillir quelques traits qui font partie de l'époque où ce prince, vivant sous les lois d'un père absolu, n'était encore connu que par ses malheurs et son goût pour l'étude. Ces détails viennent d'être publiés à Berlin : ils se trouvent contenus dans des lettres de M. de Munchow, fils de l'ancien président de la régence de Custrin, qui habitait le château même où Frédéric était détenu pendant que l'on instruisait son procès (1).

On a eu soin, en imprimant la relation allemande de M. de Munchow, de respecter jusqu'à son orthographe surannée. Ne pouvant pas, dans la traduction, me piquer de cette fidélité scrupuleuse, je tâcherai, du moins, de conserver à ce récit le ton de franchise et de simplicité qui sied à un vieux militaire :

« Je suis probablement le seul homme sur la terre qui ait été le témoin de tout ce qui s'est passé pendant que notre grand Frédéric était en prison à Custrin. Je n'avais

(1) En 1730, Frédéric, âgé de dix-huit ans, rebuté par les rigueurs du roi son père, tenta de quitter la Prusse. Il fut arrêté, et ne dut la vie et la liberté qu'aux prières de la cour d'Autriche. Son ami, le jeune Katt, eut la tête tranchée en sa présence.

Digitized by Google

alors que sept ans, et aujourd'hui je suis bien vieux : ma mémoire ne me dit plus rien sur beaucoup d'objets ; mais tout ce qui a rapport à ce grand homme, à l'époque où il n'était encore que prince royal, s'est si fortement gravé dans mon esprit, que je n'en ai point perdu le souvenir dans la plus petite chose. D'ailleurs, ce n'est pas seulement en prison que j'ai connu ce cher prince : lorsqu'il fut retourné à Rémusberg, il me demanda trois fois à mon père, qui ne voulait pas me laisser partir, parce qu'il avait résolu de m'envoyer à l'université ; mais le prince promit si bien qu'il me ferait étudier, qu'enfin il me fut permis d'aller le rejoindre. Il me lut lui-même de gros cahiers sur la métaphysique de Lock et de Wolf, mais cela ne dura que jusqu'à la mort de Frédéric-Guillaume I^er^ ; alors je fus nommé page du nouveau roi, avec le feld-maréchal de Moellendorf, aujourd'hui vivant, mais il n'était en rang qu'après moi. Au bout de trois ans, je fus nommé lieutenant dans les gardes : mais il est tems que je rende compte de ce qui est arrivé au château de Custrin.

» Il ne tiendrait qu'à moi de raconter mille choses que j'ai vues de mes yeux, ou que j'ai entendues de mes propres oreilles, de la bouche de notre cher prince. Mais... elles ne sont pas toutes conformes à la grande idée qu'on se fait de lui, et dont il était véritablement digne. Les plus grands hommes dont parle l'histoire ont eu aussi leurs défauts ; mais l'histoire ne nous a pas tout dit. Voici, par exemple, un trait dont je pourrais répondre :

» Lorsque le malheureux Katt fut exécuté, le général de Loepel, gouverneur de Custrin, reçut, ainsi que mon père, l'ordre de placer le prince royal à une fenêtre du château, d'où il pût voir l'échafaud dressé pour son ami sur le rempart même. Il fallut obéir : Katt fut amené sous les croisées du prince ; on les ouvrit aussitôt, et Frédéric cria de toute sa force : *Pardonnez-moi, mon cher Katt, je suis la cause de votre mort.* Katt répondit : *Pour un prince comme vous, on meurt avec contentement* (2).

» Le visage du prince se couvrit d'une pâleur mortelle ; le gouverneur l'éloigna de la fenêtre, et le fit asseoir dans un fauteuil où il s'évanouit sur-le-champ.

» L'ordre du roi portait qu'il serait fourni à manger au

(2) Ces paroles sont en français dans l'original.

prince

Digitized by Google

prince son fils, par un traiteur auquel il serait alloué 8 gros (1 liv. 4 s.) par jour. Ma mère s'offrit à servir le prisonnier, et prit les 8 gros; mais, entre nous, je crois que le séjour du prince coûta plus de 15,000 rixdales (60,000 liv.) à mes parens (3).

» Deux sous-officiers étaient postés à la première porte, deux soldats à la seconde; et deux capitaines logés dans le château, se relevaient alternativement pour la garde de jour et de nuit. Toutes les deux heures, l'officier ouvrait la porte pour savoir ce que le prince faisait ou demandait. Nulle autre personne n'avait accès auprès de lui. Un domestique était enfermé dans une chambre voisine.

» Le prince trouvait le tems long; il pria le capitaine de permettre que l'un des enfans de mon père pût venir le voir, ne fût-ce qu'une heure par jour, pour lui procurer quelque distraction. Le choix tomba sur moi, comme le plus jeune. Jusqu'à cette époque l'on m'avait vêtu en espèce d'heiduque: on me changea de costume tout-à-coup, et l'on me mit un habit long avec de grandes poches. C'est ainsi que je fus introduit chez le prince. Dès la première fois qu'il me vit, il me glissa dans la poche un billet écrit en français, dans lequel il demandait certains livres, puis un couteau et une fourchette. Tout cela lui était défendu, ainsi que papier, plume et encre; mais il paraît qu'il avait déjà su se procurer ces derniers objets. J'ai bien compris par la suite pourquoi l'on m'avait revêtu d'un habit à grandes poches. Les officiers, touchés de l'attention du prince à leur fournir du meilleur vin à discrétion, me laissaient entrer tous les jours deux fois chez lui, sous prétexte d'apprendre le français, dont S. A. R. me donnait effectivement d'excellentes leçons.

» Le roi fut informé que mes parens s'étaient chargés de la nourriture du prince: il en témoigna beaucoup d'humeur, et confia ce soin au conseiller de cour Blockmann, qui envoyait régulièrement au gouverneur les trois petits plats d'ordonnance pour le dîner de S. A. R.

» La commission chargée d'instruire son procès s'assembla. Le prince que l'on amenait à ses séances, parut d'abord assez attentif: mais au bout de quelque tems, il s'ennuya excessivement de toutes ces formalités, et pendant que ses juges délibéraient, il s'amusait à composer sur eux des satires en vers français. La commission rédi-

(3) On peut présumer qu'il y a ici un zéro de trop.



Digitized by Google

gea enfin ses conclusions, et cette pièce qui devait être fort curieuse, fut déposée dans les archives ; mais tout a été brûlé lors du bombardement de Custrin par les Russes dans la guerre de sept ans.

» Avant que le prince fût parvenu à se procurer des plumes et de l'encre, il avait eu la patience de tracer au crayon l'histoire de sa vie ; et ce fut moi qui, sans m'en douter, portai dans mes poches ce cahier à mon père, avec un billet où le prince lui recommandait de n'en faire mention à qui que ce fût au monde, avant sa mort. Mon père lui tint si scrupuleusement parole, que nous ne fûmes jamais instruits de cette particularité, tant qu'il vécut. Ces précieux mémoires furent trouvés dans ses papiers : le président de Birckholtz, qui avait épousé ma sœur, se donna des peines infinies pour repasser avec de l'encre les traits du crayon : mais la fatalité voulut encore que ce manuscrit fût consumé avec tout son mobilier dans le bombardement de la ville.

» L'étroite captivité du prince royal au château ne dura que six semaines environ. On lui assigna pour sa demeure une assez belle maison dans la ville, où il eut un cuisinier et des domestiques. Il venait presque tous les jours au château passer quelques heures avec mon père, qui, pour le distraire, donnait assez fréquemment de petits bals. Frédéric s'y montrait fort occupé d'une certaine demoiselle Hill, fille du directeur des domaines, et douée d'une beauté véritablement angélique.

» Comme je vivais, en ce tems-là, dans la plus intime familiarité du prince, je ne puis m'empêcher de rappeler ici une habitude qu'il avait alors : un enfant, tel que je l'étais, n'y voyait que matière à rire ; mais j'ai appris depuis à la regarder sous un aspect plus grave. Lorsqu'après sa toilette, son valet-de-chambre lui présentait son café, il ne manquait pas de s'écrier qu'il était trop chaud ou trop froid ; et, pour en convaincre le valet-de-chambre, il lui en portait une cuillerée à la bouche. Si cet homme refusait de l'ouvrir, il lui jetait le café à la figure, et n'en prenait pas. Aujourd'hui je regarde cette habitude comme ayant été inspirée à ce cher prince par la providence : car n'est-ce pas ainsi qu'il échappa au poison qui lui fut présenté à Dresde ? Le refus opiniâtre que fit le traître de goûter le café dévoila sa perfidie, et le contraignit même à en faire l'aveu.

» J'aurais encore un grand nombre d'anecdotes à ra-

Digitized by Google

conter, relativement aux journées de Molwitz, Tzaslau, Strigau et Sorr, dans lesquelles j'ai combattu sous les yeux du grand roi; mais je remets ces détails à une autre occasion. »

A ce récit de M. de Munchow sont jointes plusieurs lettres de Katt, également inédites. Dans l'une, ce malheureux jeune homme implore la clémence du roi; il lui expose que le repentir et la reconnaissance feront de lui un de ses meilleurs sujets, et il se compare à Manassès, à Saül, et à David. Une autre de ces lettres est adressée à son grand-père le feld-maréchal comte de Wartensleben, qui ne put fléchir la rigueur du monarque; dans une troisième, l'ami de Frédéric fait d'éternels adieux à son père et à sa mère. Ces lettres sont touchantes, mais elles ne contiennent aucun fait particulier, concernant la fatale aventure dont il mourait la victime.

La même semaine a vu paraître à Berlin deux lettres non encore publiées sur la bataille de Molwitz (4). L'une est de Frédéric-le-Grand lui-même, et l'autre du prince Léopold d'Anhalt-Dessau. Elles sont écrites toutes deux le lendemain de cette action, remarquable en ce qu'elle fut la première où fit son apprentissage ce grand capitaine, qui devait changer un jour le système militaire de l'Europe. Dans un ouvrage écrit long-tems après (5), il fit la relation de la bataille de Molwitz, et la termina par les mots suivans : « Cette journée devint une des plus mémo» rables de ce siècle, parce que deux petites armées y déci» dèrent du sort de la Silésie, et que les troupes du roi y » acquirent une réputation que le tems ni l'envie ne pour» ront leur ravir. »

Le tableau exact des dispositions, et l'ordre de bataille annexés à cette lettre, mettront les gens du métier à portée de vérifier la fidélité des divers plans qui en ont été donnés. Ils trouveront de plus, dans la lettre de Frédéric, des aveux fort naïfs sur la contenance peu glorieuse que fit, à Molwitz, cette cavalerie prussienne, qui avait acquis depuis une si prodigieuse renommée, et la conserva jusqu'à l'épreuve décisive d'Jéna (6).

Dans un *post-scriptum*, le roi ne dédaigne pas de faire

(4) 10 avril 1741.

(5) *Histoire de mon tems*, tom. I, chap. 3.

(6) Frédéric, en parlant de ses cavaliers, les appelle nettement de *mauvais drôles*. (*Schlechte kerls.*)



Digitized by Google

l'observation qu'il n'a ni dormi ni mangé depuis deux jours.

L'on ne peut entendre nommer cette bataille de Molwitz sans se rappeler une lettre que Frédéric écrivit, la veille même de cette journée, à son ami Jordan, qu'il appelait quelquefois son maître en philosophie. Ce billet, digne de Henri IV, est conçu en ces termes : « Mon cher Jordan, » nous allons nous battre demain. Tu connais le sort des » armes : la vie des rois n'est pas plus respectée que celle » des particuliers. Je ne sais ce que je deviendrai. Si ma » destinée est finie, souviens-toi d'un ami qui t'aime tou- » jours tendrement. Si le ciel prolonge mes jours, je t'é- » crirai dès demain, et tu apprendras notre victoire. Adieu, » cher ami; je t'aimerai jusqu'à la mort. (7) »

La lettre du prince d'Anhalt, adressée à son père, ne contient que des détails particuliers sur les mouvemens et les pertes de sa division. L. S.

## LES DEUX VISITES, LES DEUX PASTEURS ET LES DEUX NUITS.

### PREMIÈRE VISITE.

Il existe une classe d'hommes, dont je fais partie, qui sont très-peu connus hors de leur sphère, et dans les pays d'où la religion les exclut ; c'est les pasteurs de village des églises protestantes. Lorsqu'ils sont ce qu'ils doivent être (et malheur à ceux qui prennent cet état sans en remplir les devoirs !), il n'y a pas de citoyens plus utiles et plus respectables. Au-dessus des paysans par leur éducation et leurs connaissances, ils en sont rapprochés par la simplicité de leurs mœurs patriarchales, et par les doux liens d'époux et de père ; ils sont à-la-fois le conseil, l'appui, la consolation du pauvre et du malheureux, et la terreur du méchant ; ils offrent dans l'intérieur de leur famille le modèle des vertus qu'ils prêchent dans la chaire ; respectés comme des supérieurs, aimés comme des amis, le village où ils résident peut devenir pour eux et par eux le séjour du bonheur, et lorsque le malheur vient les visiter sous leur humble toît (puisqu'ils sont époux et père, ils y sont

(7) *Œuvres posthumes de Frédéric II*, tome VIII.

Digitized by Google

sujets comme tous les hommes), ils le reçoivent avec courage, patience et résignation.

Tel était le pasteur Buchman, mon prédécesseur dans cette cure. Depuis quarante ans, le chardon et la violette, images de ses peines cruelles et de ses vertus ignorées, croissaient sur sa tombe; ses peines et ses vertus, et ses éclairs de bonheur, tout était oublié; tout resterait enseveli avec lui sous ce tertre de gazon, si je ne voulais pas retracer à mon souvenir deux journées mémorables de son innocente vie. C'est de sa compagne fidèle que j'ai su ces détails; elle ne l'avait point quitté pendant qu'il a vécu, elle repose à présent à côté de lui: « Ne me séparez pas » de mon mari, M. le pasteur, me dit-elle, quand je vins » prendre possession de la maison, où si long-tems ils » avaient demeuré ensemble; laissez-moi mourir près de » son tombeau. » Elle a passé quelques années avec moi, et elle paya mon amitié par sa confiance; je ne la trahirai pas: cet écrit ne sera vu qu'après ma mort, et ceux qu'il regarde n'existeront plus.

Avant de faire le récit de la première de ces journées qui eurent une si grande influence sur la vie du pasteur Buchman, je vais raconter brièvement les événemens qui l'avaient précédée.

Buchman avait un ami de cœur qui se nommait Halder: il était ainsi que lui pasteur de village; ils avaient été ensemble à l'université, habitant la même chambre et mangeant à la même table; ils furent consacrés le même jour, et nommés à deux cures de villages, distantes l'une de l'autre d'une journée. Lorsqu'ils se séparèrent pour aller les occuper, ils se promirent de ne jamais laisser passer une semaine sans s'écrire, ni quinze jours sans se visiter, et pendant seize années ils furent fidèles à cet engagement.

Tous les deux se marièrent, car une bonne ménagère est le meuble le plus nécessaire dans un presbytère, et tous deux étaient pères. Buchman n'eut qu'un fils; Halder eut plusieurs enfans qu'il perdit en bas âge, il ne lui resta qu'une fille, dont l'aimable figure et l'heureux naturel faisaient la gloire et le bonheur de ses parens. Le jeune Frédérich Buchman, de son côté, était l'orgueil et l'idole des siens: sa taille était avantageuse, son maintien noble et gracieux, ses traits mâles et réguliers, son caractère fier et sensible. On obtenait tout de lui par le point d'honneur, mais la moindre apparence d'injustice le révoltait, et le

Digitized by Google

mettait en fureur; dans ces momens-là personne ne pouvait le calmer que sa petite amie Pauline Halder, plus jeune que lui de trois ans. Elle conduisait à son gré ce jeune lion, et le rendait plus doux qu'un agneau, dès qu'elle lui disait avec sa voix enfantine, « Fritz (1), cela n'est pas bien; je ne t'aimerai plus, si tu te fâches ainsi. » De son côté Pauline faisait tout ce que voulait sa mère, pourvu qu'on lui promît de la mener chez M. Buchman.

Les deux familles voyaient avec plaisir cet accord secret entre les cœurs de leurs enfans; les visites devinrent plus fréquentes, et sous les yeux de leurs parens, Frédérich et Pauline se témoignaient l'attachement le plus tendre. Quel spectacle délicieux pour ces bons parens, que celui de cet amour si vif et si pur, dont les jeunes gens eux-mêmes ignoraient le nom, mais qui s'augmentait chaque jour! Combien nous serons heureux de leur bonheur! disait Buchman à son ami; nous les marierons dès que Fritz sera consacré.

Tu veux donc en faire un ministre? lui disait Halder, il n'en a guère la tournure, un uniforme lui siérait mieux qu'une robe pastorale, et un hausse-col qu'un rabat. Halder avait naturellement du goût pour le militaire; l'amitié et l'influence de Buchman avaient décidé sa vocation ecclésiastique: mais, après avoir prêché l'union et la paix, son plus grand plaisir était de lire dans les gazettes des relations de guerres et de combats. Buchman au contraire était convaincu que, si le vrai bonheur existe sur la terre, c'est dans cet état ignoré et tranquille, où les occasions de faire le bien sont si fréquentes, où tout éloigne du mal et ramène à la vertu, à la piété et à la simplicité du bonheur domestique. — Oui, dit-il à son ami, je veux que Fritz soit pasteur de village, parce que je désire qu'il soit sage et heureux. Nous n'avons que lui, nous ne pourrions pas nous en séparer; cet état le fixera près de nous. Il a une belle figure: tant mieux, il ornera la chaire du Seigneur; ne consacrerait-on à son culte que le rebut des autres professions? Mon Fritz sera, s'il plaît à Dieu, un beau, un bon et un heureux pasteur; je parie que Pauline est de mon avis? Elle en convint en rougissant. Halder avoua lui-même qu'il ne s'était jamais repenti de son choix, et le départ de Frédérich pour l'université fut décidé. Il avait alors dix-neuf

(1) Diminutif familier du nom de Frédérich.

Digitized by Google

ans, et Pauline seize; ils devaient être séparés trois ans, excepté le tems des vacances que Frédérich viendrait passer chez ses parens; tous comptaient sur ce dédommagement pour supporter la séparation. Au bout des trois ans, il recevrait les ordres et retrouverait sa Pauline, pour ne plus la quitter de la vie.

Ces arrangemens pris en famille adoucirent le moment des adieux. Fritz se sépara de tout ce qu'il aimait, plein de douleur et d'espérance. Il serra Pauline contre son cœur, lui mit au doigt un anneau d'or, couvrit de baisers ses joues inondées de larmes et ses lèvres, qui ne pouvaient pas même prononcer le mot d'adieu; ils ne se promirent pas de s'aimer toujours, car il leur paraissait impossible de changer. Fritz embrassa ses deux pères, ses deux mères; il donnait déjà ce titre aux parens de Pauline, et partit pour Jéna, où les deux pasteurs avaient aussi fait leurs études.

Pendant deux années l'orgueil paternel de Buchman fut en pleine jouissance : il recevait les nouvelles les plus satisfaisantes de son fils; des anciennes connaissances d'Jéna, auxquelles il l'avait adressé, lui mandaient que ses progrès étaient étonnans, sur-tout dans les mathématiques, et qu'il se faisait aimer et estimer. Il vint passer les vacances chez son père, et sa présence confirma tous les éloges; les deux mères le trouvèrent grandi et embelli; Buchman lui trouva l'air plus doux et plus réfléchi; Pauline dit qu'il était toujours le même, et c'est ce qu'elle pouvait à son gré dire de plus flatteur : le pasteur Halder répéta qu'un hausse-col lui irait mieux qu'un rabat. Frédérich soupira d'abord, puis il sourit en regardant Pauline. Il aurait aussi préféré le hausse-col et l'uniforme, mais posséder Pauline allait avant tout, et l'état qui pouvait avancer ce bonheur était celui pour lequel il avait le plus de goût; il retourna donc reprendre le cours de ses études.

Hélas! il était passé le tems du bonheur! Frédérich avait conservé la même horreur pour l'injustice qu'il montrait dans son enfance. Un étudiant en essuya une qui le révolta; il prit vivement son parti. L'agresseur du jeune homme était titré, riche, et dépensait beaucoup d'argent; ceux qui profitaient de sa bourse, et qu'il associait à ses plaisirs, furent pour lui. Frédérich tint ferme pour son protégé; ils eurent pour eux les étudians, que le baron dédaignait. Les esprits s'aigrirent, des disputes on en vint aux injures, des injures aux voies de fait; il y eut des

Digitized by Google

rixes, des batailles, des émeutes; les tribunaux furent obligés de s'en mêler, et, comme on le pense, le fils d'un pauvre pasteur de village eut tort contre un riche baron. Frédérich Buchman fut représenté comme le premier fauteur de la querelle, comme le chef des insurgés; on le mit aux arrêts, et l'on crut ensuite lui faire grâce en le renvoyant ignominieusement de l'Université. Le jeune homme dont il avait si vivement embrassé le parti, fut banni également, et tous les deux quittèrent Jéna la rage dans le cœur.

Frédérich n'osa pas se présenter chez son père, et moins encore chez celui de Pauline; ce fut par des lettres de ses amis d'Jéna, que M. Buchman apprit son malheur, mais ces lettres étaient terribles; plus on avait attendu de ce jeune homme, et plus il était blâmé; on exagérait ses torts pour n'avoir pas l'air de l'approuver; on se vanta de lui avoir donné des conseils qu'il n'avait pas voulu suivre; on lui prêta les propos les plus menaçans contre les autorités; il aurait, disait-on, mis le feu aux quatre coins de la ville, plutôt que de céder, et la sentence de bannissement était encore trop douce. Mais ce qui consterna le pasteur et sa femme, c'est qu'il paraissait que ces torts étaient la suite du plus grand de tous à leurs yeux, de celui qu'ils auraient le moins attendu de l'amant de Pauline, la séduction et l'enlèvement d'une jeune fille, et d'avoir cherché à cacher les suites de cette séduction.

Qu'on juge de la consternation de ses parens: il leur fut impossible cependant de croire leur fils aussi coupable, ils auraient été trop malheureux! Marie, sur-tout, assurait que c'était une calomnie, et qu'il était impossible qu'il eût été infidèle à Pauline. — Ah! si seulement ils avaient pu le voir et savoir la vérité; mais ils ne savaient où le trouver. Quelques jours après la réception de cette lettre, un paysan du village dit au pasteur qu'il avait vu son fils appuyé sur la barrière du jardin et regardant la maison; mais cet homme ne se doutant de rien, crut qu'il était retourné chez ses parens. Ce ne fut que huit jours après que le malheureux père apprit que son fils avait été si près de lui. Vers le même tems, Pauline reçut une lettre qui ne contenait que ces lignes:

« Adieu, Pauline, oubliez le malheureux Fritz; banni, chassé, déshonoré, Fritz n'est plus digne de vous; victime de la plus affreuse injustice, ayant le monde et les hommes en horreur, il va les fuir à jamais: oubliez-le,

Digitized by Google

Pauline, et soyez heureuse ! Mais si jamais je vous fus cher, aimez mes parens, soyez encore leur fille, et que vos vertus les consolent d'avoir donné la vie au malheureux Frédérich. »

Pauline heureuse ! heureuse sans Frédérich ! comment a-t-il pu le supposer et l'écrire ? Elle fit des efforts surnaturels pour surmonter sa douleur et conserver à ses parens leur fille unique et chérie ; mais elle savait aussi de quoi Frédérich était accusé, par une amie qu'elle avait à Jéna, et pouvait à peine en douter ; elle l'avait caché à tout le monde, et ses nuits se passaient dans les larmes. De leur côté les Buchman ne lui montraient pas les lettres qu'ils avaient reçues ; ainsi chacun d'eux croyait les autres moins malheureux. Pauline leur donnait, pour les consoler, une espérance qu'elle n'avait pas elle-même, et qu'elle ne désirait pas d'avoir ; puisque Frédérich en avait aimé une autre, il n'était, en effet, plus digne d'elle, et cependant elle sentait qu'il lui était plus cher que jamais.

Les perquisitions que le pasteur avait faites et fait faire de tous côtés, produisirent un soupçon vague qu'il s'était embarqué sur un vaisseau allant aux Grandes-Indes ; ils saisirent tous cette idée. Il nous écrira, disait la mère ; il nous reviendra, ajoutait Pauline : le pasteur secouait tristement la tête. Dans le fond de l'ame, ni Pauline, ni Mme Buchman ne croyaient ce qu'elles disaient ; mais il y a des mots qu'on a besoin de prononcer et d'entendre, lors même qu'ils ne persuadent pas.

Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient sans que rien confirmât ni ne détruisît leurs craintes ou leurs espérance. Au bout d'une année ils eurent une autre douleur : Pauline toujours plus affligée, et prenant toujours plus sur elle, dépérissait à vue d'œil ; mais elle cachait avec tant de soins les souffrances de son ame, que ses parens l'a crurent consolée. Frappés enfin de sa maigreur, de sa faiblesse, ils s'inquiétèrent et ils exigèrent qu'elle prît un médecin et des remèdes ; elle obéit, mais c'était trop tard, ils n'eurent aucun succès ; elle y gagna seulement d'engager le médecin, homme honnête et sensible, de dire à sa famille qu'elle avait une affection de poitrine très-ancienne, qui devait nécessairement la conduire jeune au tombeau. Comme ils avaient déjà perdu d'autres enfans, ils crurent à cette cause, mais ils n'en étaient pas moins affligés de voir leur fille qui touchait à sa vingtième année, périr comme une fleur épanouie que l'orage a frappé.

Digitized by Google

Pauline mourut doucement, sans prononcer même ce nom chéri, qui n'était pas sorti un instant de sa pensée, et contente de ne pas laisser à ses parens désolés l'idée que Frédérich était la cause de sa mort. Ils ne se consolèrent point, car peut-on se consoler de la perte d'un enfant? ce malheur, le plus poignant de tous, semble tellement opposé à la nature, que la douleur qu'il produit doit durer toujours; mais persuadés que leur fille était plus heureuse, ils se résignèrent, et le tems eut son effet accoutumé. Il n'efface pas l'affliction, mais il apprend à la supporter et à s'en distraire; il nous rattache à ce qui nous reste, et l'absence continuelle de l'objet qu'on a perdu affaiblit son image; elle se présente moins souvent et moins cruellement à la pensée, et puisque Dieu a voulu que l'homme fût mortel et sensible, il était de sa bonté qu'il en fût ainsi.

Les deux familles affligées se virent moins souvent, sans que leur amitié fût le moins du monde altérée; mais le chagrin destructeur avait hâté leur vieillesse, et les avait rendus plus casaniers. M. Halder ne pouvait supporter la demeure où il avait vu périr sa fille; ayant d'ailleurs d'autres motifs de désirer de quitter sa cure, il avait obtenu celle d'un village plus éloigné de trois lieues; actuellement il y en avait quatorze ou quinze entre les habitations des deux amis, et soit par un obstacle, soit par un autre, il y avait près de deux ans qu'on ne s'était visité. Les Buchman se faisaient moins d'illusion sur la cause de la mort de Pauline. Persuadés que Frédérich y avait une grande part, ils avaient redouté de voir les parens de cette pauvre victime : cependant M. Buchman ne put supporter plus long-tems cette absence. « Marie, dit-il un matin à sa femme, je ne veux pas mourir sans revoir Halder. L'hiver est beau, les chemins sont secs, les chevaux ne font rien à l'écurie, veux-tu que nous allions les visiter dans leur nouvelle habitation? »

Mme Buchman n'avait jamais eu d'autres volontés que celles de son mari; d'ailleurs, pour son propre compte, elle n'était pas fâchée de changer un peu ses idées, de revoir son amie Halder, d'apprendre quelques détails sur la mort de Pauline et de pleurer ensemble leurs enfans; ce triste sujet de conversation faisait tant de mal au pasteur qu'elle l'évitait, autant qu'il lui était possible, quand ils étaient seuls; mais les femmes éprouvent souvent le besoin de parler de ce qui les occupe sans cesse.

Le lendemain long-tems avant le jour ils étaient prêts à partir. Marie avait fermé le porte-manteau. — N'as-tu pas

Digitized by Google

oublié ton livre ? dit-elle à son mari. — Pour toute réponse il le sortit de sa poche, le pressa sur ses lèvres et le recacha en soupirant. Les yeux de Marie se mouillèrent, elle sortit sous le prétexte de voir si on attelait. Ce livre était un présent de leur fils perdu, et l'idée en était simple et touchante ; c'était un recueil de cantiques pour la fin de chaque journée ; il était proprement relié en maroquin rouge, les quatre coins étaient garnis d'argent, et sur un médaillon aussi en argent, était au-dessous du titre le nom de Frédérich, entouré de pensées et de la petite fleur connue partout sous le nom sentimental de *ne m'oubliez pas ;* il se fermait par deux belles agrafes d'argent avec les chiffres de son père et de sa mère. Sur la première page étaient écrits de la main de Frédérich ces vers, dictés par son cœur bien plus que par son esprit, mais qui, par cela même, leur faisaient plus de plaisir que de la bonne poésie.

Bonsoir, mes bons parens : puisse un sommeil paisible
Répandre sur vos sens son calme et sa douceur !
Puisse un songe heureux et flatteur
Vous retracer un fils vertueux et sensible
A qui tout deviendra possible
Pour assurer votre bonheur !

Tous les bons pères comprendront combien M. Buchman fut touché lorsque son fils lui apporta ce livre à ses dernières vacances, et combien depuis son malheur l'émotion que lui donnaient ces lignes était encore augmentée. Tous les soirs lorsque le bon pasteur était au lit avec sa chère Marie, il lui lisait un cantique, puis le touchant bonsoir de leur enfant, suivi d'une prière ardente et telle que le cœur d'un père pouvait la dicter pour cet enfant dont ils ignoraient le sort. « S'il vit encore, ô mon Dieu, préserve-le de malheur » et de crimes, protége sa jeunesse, rends-le à la vertu. » — Et à ses parens, ajoutait Marie. — Que la volonté de Dieu soit faite, et non pas la nôtre, disait encore le vieillard. Tous les deux pressaient sur leurs lèvres le nom de leur Frédérich avant de s'endormir, et plus d'une fois son pieux souhait fut excaucé ; un songe consolant le leur rendit quelques instans digne de toute leur tendresse.

Ils partirent ; les chemins gelés étaient très-roulans, ils arrivèrent le soir vers les six ou sept heures dans la cure que Halder n'habitait que depuis peu. Ils n'étaient pas attendus, et n'en furent reçus qu'avec plus de joie et avec cette cordialité de la véritable amitié. Après s'être tendrement embrassés

Digitized by Google

en répandant des larmes mêlées de douleur et de plaisir ; les deux vieux couples s'assirent autour d'un bon feu, auprès duquel M. Halder fit servir une petite collation pour réchauffer les voyageurs : quelques verres d'un bon vin vieux, et quelques tasses de café, les ranimèrent. Après une séparation de deux ans, la plus longue de leur vie, le plaisir de se retrouver, absorba pendant quelques instans toute autre idée ; mais ils ne pouvaient pas prononcer un seul mot qui ne les ramenât à leur douleur et à leurs pensées habituelles. De tems en tems, après une expression de joie, tous les quatre restaient en silence, la tête baissée, les yeux humides de larmes, ayant sur les lèvres les noms chéris qu'ils n'osaient prononcer. Au bout de quelques minutes, l'un des deux hommes disait un mot indifférent avec un son de voix ému, et l'entretien recommençait, et finissait de même.

Je te trouve un peu changé, dit une fois Halder à son ami, as-tu été malade ?

*Buchman.* — C'est tout simple, et je puis te dire la même chose ; il y a si long-tems, cher Halder, que nous ne nous sommes vus ! A notre âge deux années sont comme dix.

*Halder.* — Et deux années de.... Buchman lui serra la main, les larmes ruisselaient déjà sur les joues de leurs femmes ; il y eut un moment de silence. — Comment trouves-tu ma nouvelle habitation ? reprit Halder en cherchant à se remettre ; tu la verras demain en détail ; elle est plus commode et plus spacieuse que la précédente.

Elle est seulement trop grande, dit M^me^ Halder avec tristesse. Elle avait regretté la maison où si long-tems elle fut l'heureuse mère de Pauline, et le cimetière où reposaient tous ses enfans.

Tu as raison, ma femme, lui dit Halder, mais je suis bien aise ce soir d'avoir une bonne chambre à offrir à mes amis ; vous aurez celle de mon prédécesseur, ici au-dessus ; nous avons préféré d'occuper un cabinet près de cette chambre, comme à l'autre cure.

Je suppose qu'il y a aussi une pièce de ce côté, dit Buchman en montrant une porte ? Cette question si indifférente en elle-même, ne le fut pas pour les Halder : elle retraçait la distribution de leur précédente demeure où la chambre de réunion était contiguë au cabinet qu'occupait leur fille ; ce seul mot la leur rappela si vivement, que la pauvre mère laissa enfin échapper le nom chéri de Pauline au milieu de ses sanglots, répétés par son amie. Cette

Digitized by Google

explosion d'une douleur trop retenue les mit tous à l'aise (si l'on peut s'exprimer ainsi), et fit cesser cette contrainte plus pénible mille fois que ce qu'ils voulaient éviter. Parlons de nos enfans, s'écria Halder, puisqu'ils sont toujours présens à notre pensée; notre Pauline n'habite plus la chambre vis-à-vis de la nôtre, mais elle vit dans nos cœurs. Et toi, Buchman, toujours point de nouvelles du malheureux fugitif?

*Buchman.* — Aucune: le ciel sait où il est maintenant, quelle terre étrangère recouvre sa dépouille mortelle, ou quelle mer l'a englouti dans ses ondes orageuses. Si mon fils vivait, s'il était libre, nous le saurions, car il nous aimait. Halder, tu sais au moins où est le tombeau de ta fille, tu sais quel séjour de bonheur cet ange habite: ah! que je changerais volontiers de sort avec toi! tu as vu s'envoler aux demeures célestes l'ame innocente et pure de ton enfant; et moi j'ignore si le mien n'existe pas quelque part, malheureux ou coupable, peut-être dans les fers, peut-être..... Les sanglots coupèrent sa voix, et sa pauvre compagne, dans les bras de son amie, était suffoquée dans les larmes.

*Halder.* — Du moins il te reste l'espérance: nous ne reverrons jamais ici-bas notre Pauline, et toi, d'un jour, d'un moment à l'autre, tu peux revoir ton Frédérich. Ah! crois-en le cœur d'un père, la mort est le premier et le plus complet des malheurs! Non, Buchman, ton fils ne peut être ni coupable, ni dans les fers; il saurait, n'en doute pas, secouer les chaînes du vice et celles de l'esclavage. Te rappelles-tu l'énergie de son caractère, son courage indomtable, sa noble fierté? Fritz était né pour commander, pour être partout le premier.

*Buchman.* — Dieu! et c'est-là ce qui a causé sa perte; dès son enfance, ce naturel violent me faisait trembler. Te souviens-tu comme ta douce Pauline savait le calmer par un mot, par un regard? j'attendais tout de leur union.

*Halder.* — Le ciel en a ordonné autrement. Fritz s'est épargné du moins la douleur de voir mourir sa bien-aimée. Notre Pauline, attaquée du même mal que ses frères et ses sœurs, était destinée à ne pas leur survivre long-tems. Son médecin nous l'assure, et nous n'en doutons pas.

Buchman et sa femme n'eurent garde de combattre cette idée. L'heure du souper arriva, et ce repas de bien-venue fit un instant diversion à leur triste entretien; n'ayant pas voulu s'arrêter en route, ils n'avaient presque rien

Digitized by Google

mangé de la journée, et trouvèrent excellens les mets simples, mais apprêtés suivant leur goût, que l'amitié leur présentait. Après le souper on se resserra autour du foyer, et la conversation prit une autre tournure; M. Halder raconta à son ami les motifs qui l'avaient décidé à quitter sa première cure. Tu sais, dit M. Halder, que le village touchait à une forêt immense infestée de brigands, et ce dangereux voisinage ne nous laissait pas un instant de repos. Pendant plus de trois ans, nous ne nous étions jamais couchés qu'avec la crainte de voir notre maison incendiée ou d'être massacrés : Dieu nous en a préservés par une espèce de miracle. La cure et l'église bordent la forêt, et nous étions cent fois plus exposés que d'autres villages, qui n'ont pas été aussi heureux que nous. Le gouvernement s'en est occupé, on a envoyé des détachemens militaires; on est parvenu à diminuer cette bande et à l'éloigner, mais non pas à la détruire; ils reparaissent de tems en tems, et répandent l'effroi dans les villages voisins de la forêt : ici nous en sommes plus éloignés de trois lieues, le pays est plus ouvert, et nous dormons tranquilles. Je suis persuadée, dit Mme Halder douloureusement, que l'inquiétude et l'insomnie, qui en étaient la suite, ont accéléré la mort de ma Pauline.

On sait qu'il suffit de nommer le mot de voleur et de brigand pour rappeler une foule d'histoires. Les deux vieillards étaient en train d'en raconter à l'envi de plus effrayantes les unes que les autres, lorsque l'horloge du village sonna onze heures, et les avertit qu'il était tems d'aller se reposer des fatigues de leur voyage. M. et Mme Halder accompagnèrent leurs hôtes dans la chambre qui leur était destinée; elle était grande, un bon feu brillait dans la cheminée; et un immense lit antique appelait au repos les voyageurs fatigués. Voilà, dit Halder, où mon devancier et sa femme ont passé, pendant cinquante ans, bien des nuits tranquilles; puisse la vôtre être de même! Il leur serra la main, et les laissa.

D'abord, M. Buchman, suivant sa coutume, approcha une table du lit, posa sa lumière dessus, et lorsqu'ils furent couchés, il lut à sa femme un cantique, puis le bonsoir de leur fils, puis fit sa prière ordinaire plus fervente encore : Marie put à peine l'entendre, elle était excédée de fatigue et s'endormit bientôt; Buchman baisa le nom de son fils, éteignit la lumière et s'endormit aussi tout de suite. Après une heure ou deux d'un sommeil paisible,

Digitized by Google

il fut réveillé par un bruit violent ; il crut d'abord que c'était le tonnerre, et se mettant sur son séant, il prêta l'oreille. Il entendit alors distinctement dans une antichambre attenante, dont ils n'étaient séparés que par une simple cloison, plusieurs voix d'hommes, et quelques mots prononcés plus haut lui firent connaître l'affreux danger qui les menaçait. C'était la bande des brigands de la forêt qui venaient de forcer la fenêtre du vestibule. Il n'eut que le tems d'éveiller sa femme, de lui dire de garder le plus profond silence, et de la cacher sous les couvertures, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit, et qu'il vit entrer un grand homme de l'aspect le plus effrayant. Il était enveloppé dans un manteau noir, un grand chapeau rabattu sur les yeux, un demi-masque noir cachait le bas de son visage ; d'une main il tenait une lanterne sourde, et de l'autre un poignard. Lorsque la porte s'ouvrit, M. Buchman entrevit plusieurs hommes masqués dans l'antichambre ; le premier leur fit un geste d'autorité pour les empêcher de le suivre, et refermant la porte, il vint droit au lit, où par un mouvement machinal le vieux pasteur avait aussi caché sa tête sous la couverture, mais ses cheveux blancs d'une beauté particulière se laissaient voir encore. Le brigand posa sa lanterne sur la table, et se baissa sur le lit, comme pour examiner s'il y avait quelqu'un. Le pasteur allait lui parler et tâcher d'obtenir grâce pour leur vie, lorsqu'il sentit la main de cet homme soulever les boucles argentées de sa chevelure, puis les laisser retomber en poussant un cri douloureux. Le brigand voulut écarter la couverture, sur laquelle était encore le livre de cantiques ; le vieillard s'endormait souvent ainsi le tenant dans ses mains, et c'était alors le premier objet qu'il voyait à son réveil.

Dieu ! Dieu ! s'écria le brigand ; il saisit le livre, le pressa sur son sein, le cacha sous son manteau, et sortit précipitamment en répétant ces accens douloureux : partons, partons, cria-t-il à ses camarades ; un instant de plus et nous sommes perdus. Partons. Ils se hâtèrent de redescendre l'échelle qui leur avait servi à monter, et tout retomba dans l'obscurité et le silence.

Cette scène avait été si rapide qu'il n'est pas étonnant qu'un vieillard, tiré de son premier sommeil de cette manière, crut au premier instant avoir été tourmenté par un songe horrible ; son front était baigné d'une sueur glacée ; ses cheveux, sur lesquels il croyait encore sentir la main du brigand, en étaient trempés. Dieu ! que vient-il de se

Digitized by Google

passer? s'écria-t-il en saisissant la main tremblante de sa compagne, j'ai fait un songe affreux. Il m'a semblé voir Fritz devant moi, entendre sa voix : ô mon Dieu, veuillez que ce soit un songe !

C'était la voix de Fritz, s'écria Marie avec effort. Anéantie par l'excès de l'effroi, à peine put-elle ajouter : l'oreille d'une mère ne peut se tromper, c'était la voix de Fritz. Mon Fritz a péri, et Dieu a permis que son ame vînt visiter ses parens.

Plût au ciel qu'il eût péri, s'écria le père ! plût au ciel que ce fût ce que tu penses ! Non, pauvre malheureuse mère, ton fils n'a pas péri, et les morts ne sortent pas du tombeau. Fritz, ô Dieu ! Fritz à la tête des brigands de la forêt, était là pour nous assassiner sans nous connaître. Puisque tu l'as entendu, Marie, ce n'était point un songe, c'est une affreuse vérité. Je me rappelle tout, à présent; il m'a reconnu, le malheureux ! il a reconnu les cheveux blancs de son père ; et le livre que je tenais de lui, il l'a emporté : puisse, ô mon Dieu, le repentir pénétrer son ame ! En attendant, taisons-nous, Marie, ce malheureux fut notre fils. Il finissait à peine que M. Halder et sa femme entrèrent avec de la lumière; le bruit avait été entendu, l'alarme s'était répandue, et les fenêtres ouvertes, l'échelle qui y était encore, la confirmaient.

M. et Mme Buchman étaient trop émus pour nier d'avoir rien entendu; ils convinrent qu'un homme masqué était entré dans la chambre, mais qu'il n'avait emporté que leur livre de cantiques, dont la garniture en argent l'avait sans doute tenté. Il y avait assez de quoi justifier leur émotion, sur-tout lorsque M. Halder trouva par terre, à côté du lit, le poignard que le brigand avait laissé échapper. Il n'avait rien de remarquable. Tremblant cependant qu'il ne fît reconnaître son fils, Buchman demanda de l'emporter; son village touchait à la ville capitale, où il ferait, dit-il, faire des perquisitions.

Cet événement abrégea beaucoup leur visite. Marie était malade, elle témoigna le désir de retourner chez elle. Jusqu'à leur départ il ne fut plus question de Frédérich; mais beaucoup de l'excursion des brigands venus en force pour emporter un livre. L'empreinte de leurs pas sur la neige, fit juger qu'ils étaient au moins six. Ils en voulaient sans doute à l'argent de mon prédécesseur, dit Halder, il passait pour être riche et avare; comme il n'y a plus de bureau dans cette chambre, il n'y avait à prendre que ton livre,

Digitized by Google

livre, et sûrement quelque bruit les aura effrayés. Cette fois encore, grâce au ciel, Dieu nous a gardés.

Buchman ne pouvait supporter cet entretien; il partit et revint chez lui avec sa triste compagne, regrettant amèrement tous les deux leur pénible incertitude sur le sort de leur fils, et bien plus malheureux qu'avant cette visite.

I. D. M.



## VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre du Vaudeville.* — *Le Cachemire*, vaudeville en un acte.

Les nouveautés se succèdent rapidement à ce théâtre, et si l'on ne peut toujours féliciter l'administration sur le choix des ouvrages mis à la scène, au moins doit-on convenir que leur nombre fait infiniment d'honneur à la mémoire et au zèle des acteurs. Aux *Pêcheurs Danois* a succédé le *Cachemire*, vaudeville en un acte, dont le succès ne sera pas plus brillant.

M. Furet, ancien procureur normand, a troqué son nom contre celui de Grippenville; il se rend à Paris avec son neveu. Les deux sœurs de M. Destival leur sont promises; mais l'amour, ce petit dieu qui se rit des vains projets des hommes, enflamme le cœur de nos deux bas normands pour les appas de Mme Destival; l'instant est favorable, car cette dernière est brouillée avec son mari.

M. de Grippenville a reçu autrefois une somme de six mille francs qu'il était chargé de remettre à une certaine Lisette, mais n'en ayant pas donné de reçu, il trouve plus commode de nier le dépôt et de s'approprier la somme: cette Lisette est femme-de-chambre de Mme Destival. Arlequin, qui aime la soubrette, forme le projet de lui faire restituer ce qui lui est dû.

M. Destival, pour terminer toute contestation avec sa femme, charge Lisette de mettre un Cachemire superbe sur la toilette de sa maîtresse. Arlequin, que MM. de Grippenville oncle et neveu ont pris pour confident de leur passion, leur persuade que le moyen le plus *honnête* de déclarer leurs sentimens, est d'offrir un cadeau à Mme Destival; il leur montre séparément le Cachemire offert par le mari, reçoit de chacun d'eux mille écus qu'il prétend être le prix du schall, et se charge de le faire agréer de

M

Digitized by Google

leur part ; il porte les six mille francs à Lisette et le Cachemire à Mme Destival qui, touchée d'une preuve aussi positive de l'amour de son mari, se réconcilie avec lui, et pardonne à Arlequin cette espiéglerie un peu forte, puisqu'elle l'a compromise un moment. MM. de Grippenville retournent dans le fond de leur province, où ils resteront jusqu'à ce qu'il plaise à quelque auteur de faire revenir à Paris ces modernes Pourceaugnacs.

On a déjà observé que le fond de cet ouvrage est entièrement pris d'une ancienne comédie ; les couplets n'ont rien de remarquable, et le dialogue ne rachète pas ces défauts.

*Théâtre des Variétés. — Une Soirée de Carnaval*, folie en un acte, par M. Sewrin.

La scène se passe pendant le Carnaval ; M. et Mme Robin et Sophie leur fille vont au bal masqué. Pendant leur absence M. de Boisfleury, natif de Bar-sur-Aube, qui vient à Paris pour épouser Sophie, se présente chez M. Robin ; il y est reçu par Futet et Rosine, valets de la maison qui, connaissant l'amour de leur jeune maîtresse pour M. de Préval, forment le projet de la débarrasser de son ridicule prétendu. Futet se déguise en femme, M. de Boisfleury lui fait la cour, on le grise pendant le souper, et au retour du bal la famille Robin le surprend aux pieds de Futet, et pouvant à peine se tenir sur les siens : on se moque de M. de Boisfleury, et Sophie épouse M. de Préval.

Le fond de cet ouvrage n'est pas neuf, et n'a pas dû coûter beaucoup à M. Sewrin ; mais les couplets sont gais et bien tournés, et le travestissement de Brunet en jeune Dame élégante aurait seul suffi pour faire le succès d'une pièce de Carnaval.

*L'Alcade de Molorido* et le *Faux Stanislas* continuent d'attirer la foule au théâtre de l'Odéon, et malgré l'intempérie de la saison, la salle se trouve garnie toutes les fois que l'on représente l'un de ces deux ouvrages. Closel, remis de son indisposition, a repris le rôle du faux Stanislas. Le succès de ces deux jolies comédies n'étonnerait que ceux qui ne les auraient pas vu représenter, ou qui ne sauraient pas qu'elles sont de MM. Picard et Alexandre Duval.

*N. B.* L'abondance des matières nous avait forcés de différer ces articles *spectacles*, qui sont déjà un peu anciens. L'indisposition de l'un de nos collaborateurs nous oblige

Digitized by Google

à présent de remettre à un prochain numéro le compte que nous avons à rendre du *Retour du Croisé*, parodie des mélodrames, jouée avec succès à l'Odéon, et de deux nouveautés du Vaudeville, *la Robe et les Bottes*, et *le Congé*.

## CONSERVATOIRE DE MUSIQUE.

CONCERT. — Le Conservatoire a repris ses concerts, qu'il a toujours la modestie et la prudence d'appeler des exercices; cependant de tels élèves rassemblés ne connaissent plus de maîtres, tant en particulier ils ont reçu de savantes leçons de ces mêmes maîtres qu'on n'entend plus aujourd'hui que trop rarement. Dimanche, 18 février, le premier exercice a eu lieu, et dans l'enceinte trop étroite qui leur est consacrée, se sont trouvés réunis long-tems même avant l'ouverture des portes tous les anciens habitués; aussi ces concerts, indépendamment de leur rare mérite, ont un charme qui leur est particulier dans la composition de l'auditoire; presque toujours même place et mêmes voisins, même manière d'écouter, de sentir et d'entendre, ainsi que même méthode dans les exécutans: tout dans ce petit local semble en harmonie de goût et d'affection. Le mouvement électrique n'a pas plus de rapidité que la sensation communiquée à un tel auditoire par un trait de génie musical, ou d'exécution parfaite. On parle d'une salle nouvelle plus grande et plus commode, dont la construction s'achève: elle sera plus utile au Conservatoire sans doute, mais le souvenir de la petite ne se perdra point; c'est-là que les plus forts amateurs, les ministres les plus éclairés et les plus illustres étrangers ont pris une idée si haute et si juste du Conservatoire, et du mode d'enseignement qui y est suivi.

L'exercice dont nous avons à parler était consacré à honorer la mémoire d'Haydn; le temple était bien choisi, et pour le culte dû à ce grand maître, le Conservatoire de Paris sera toujours le véritable sanctuaire. On eût pensé que la seule manière d'honorer Haydn était d'exécuter de sa musique; notre savant et ingénieux Chérubini a mieux fait, il a rendu hommage à Haydn, en composant pour lui de la musique digne de lui. Son chant sur la mort de cet illustre compositeur, est l'une des plus belles productions en ce genre, qu'il soit possible de citer. Le génie d'un grand musicien y respire sans doute, mais plus encore l'ame d'un homme vivement ému, profondément pénétré de son



Digitized by Google

sujet, habile dans l'art de faire partager les émotions qu'il éprouve, et de rendre fidélement les intentions du poëte.

Le début de cette composition est grave, touchant, mélancolique. Il y a un vague, une rêverie, une sorte de désordre d'idées auquel on se livre avec le même charme que le musicien : il vous dispose à l'attendrissement, bientôt vous allez pleurer avec lui, et comme lui sortir de cet état d'abattement et de douleur à l'idée que les noms des hommes de génie ne sont pas seuls immortels, et que leur âme l'est ainsi que leurs noms glorieux. Ici le chant et l'orchestre développent a-la-fois une telle richesse dans une gradation si imposante et dans un style à-la-fois si noble et si élégant, qu'un cri général d'admiration s'est fait entendre, et qu'à la fin du morceau, l'auteur s'échappant du milieu de l'orchestre où il s'était tenu caché, a été reconnu avec enthousiasme, et salué par les acclamations les plus vives. Ce moment a dû être bien doux pour lui; il venait d'acquitter noblement la dette de l'amitié et de la vénération qu'il portait à Haydn; il est beau de réussir, en rendant un tel hommage, à en mériter un jour d'aussi honorables. M. Chérubini a droit d'y prétendre; son nom est en Europe classé parmi les premiers de son art : sans doute cette composition sera entendue de nouveau; sans doute aussi le Conservatoire nous fera connaître cette belle messe du même maître qui n'a été entendue jusqu'à ce moment, que par un petit nombre d'amateurs zélés et de bon goût. Cette messe vient de paraître imprimée, et si nous ne nous hâtons, elle sera entendue en Allemagne avant de l'être parmi nous, ce qui ne nous paraît pas très-honorable : le Conservatoire doit donc faire en sorte que la réputation de cette production passe de France en Allemagne, sauf à revenir à Paris, après avoir reçu la sanction de l'opinion dans un pays où ce genre de composition est si dignement apprécié.

Nous ne terminerons pas sans dire un mot sur les espérances que donnent pour le chant les élèves pensionnaires : on ne conçoit pas que, formé depuis si peu de tems, ce pensionnat ait déjà produit des résultats si heureux, qu'en moins de deux ans de jeunes élèves aient reçu les premiers élémens des langues française, italienne et latine, ceux de la déclamation, et qu'ils soient devenus en musique, lecteurs habiles, sûrs de mesure et d'intonnation; l'un d'eux promet une magnifique basse-taille, un autre un tenore très-agréable. M^me^ Boulanger fait mieux encore, elle tient

Digitized by Google

tout ce qu'elle a promis, et ne paraît avoir besoin que de se ménager et se garantir des efforts que lui dicte son zèle.

Nous croyons faire plaisir au lecteur en mettant sous ses yeux les paroles du Chant en l'honneur d'Haydn. L'auteur paraît vouloir garder l'anonyme; mais on y reconnaîtra facilement la plume d'un écrivain exercé à cette sorte de composition.

*Chant sur la mort d'*HAYDN, *membre honoraire du conservatoire impérial, exécuté au premier exercice des élèves du Conservatoire, le* 18 *février* 1810.

PREMIER CORYPHÉE.

Amans des nobles Sœurs, à ma douleur profonde
Mêlez de vos douleurs l'accord religieux;
Sur les bords du Danube un chantre aimé des Dieux,
Ce cygne dont la gloire avait rempli le monde,
Expire en murmurant des chants harmonieux.

DEUXIÈME CORYPHÉE.

A ses tendres accens, quoi! la Parque ennemie
N'a point laissé tomber son barbare ciseau!
O destin des mortels! Talens, grâces, génie!
Tout se perd sans retour dans la nuit du tombeau.

VOIX DE FEMME.

Non, ce feu créateur, cette vive étincelle
N'a pu rester captive au sein des monumens;
Comme son nom fameux, son ame est immortelle;
L'un et l'autre est vainqueur de la mort et du temps.

CHANT.

Chantre divin! ton ame, libre et fière,
S'est exhalée en sons mélodieux;
Ces chants si purs qui transportaient la terre
Vont se mêler aux cantiques des cieux.
Un favori des filles de Mémoire
Charma jadis le tyran des enfers:
Dans leurs palais les enfans de la gloire,
Pour t'écouter suspendront leurs concerts.

Chantre divin! etc. etc.

Digitized by Google

La Classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut, vient de terminer le jugement des ouvrages d'éloquence envoyés au concours. Le prix du *Tableau littéraire de la France au dix-huitième siècle*, qui avait été remis plusieurs fois, a été partagé entre deux discours, dont les auteurs sont MM. Victorin-Fabre et Le Geay. Le prix de l'*Eloge de La Bruyère* a été décerné, à l'unanimité et par acclamation, à un discours dont l'auteur est M. Victorin-Fabre qui, n'ayant pas encore vingt-cinq ans accomplis, a remporté, dans l'espace de cinq années, cinq couronnes au jugement de l'Académie française, deux de poésie et trois d'éloquence.

*Lettre à l'auteur de l'article sur les Plantes de la France, etc. inséré dans le* Mercure *du* 10 *mars.*

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, de vous adresser quelques observations relatives aux plantes de la France de M. J. Je ne suis, il est vrai, ni botaniste, ni savant, mais pour cela je n'en aime pas moins la vérité. Je vous avoue que votre article du *Mercure* dérange considérablement mes idées d'amateur sur l'ouvrage dont il fait l'éloge; je voudrais vous croire, et je ne puis m'y résoudre : quelque soumis qu'on soit, on n'aime guère à céder qu'à des autorités légitimes, et dans les sciences on a encore l'habitude d'exiger de bonnes raisons de ceux qui veulent nous convaincre. C'est un usage, sans doute, qui, dans bien des cas, est fâcheux; mais il faut se soumettre au tems où l'on vit et ne pas désespérer d'un meilleur avenir. Tout se simplifie déjà, singuliérement; bientôt on ne fera plus que des éloges, et j'ai du plaisir à le penser; vous pourrez alors vous dédommager amplement, vous et M. J., du petit chagrin que je vais peut-être vous causer à tous deux aujourd'hui.

Quoi que vous en disiez, je ne sais, en vérité, comment découvrir le but que s'est proposé M. J. en publiant ses Plantes de la France. Les quatre cents planches que cet ouvrage renferme ne représentent que quelques-unes des plantes bien connues qui croissent dans nos champs, et que quelques-unes de celles, mieux connues encore, que nous cultivons dans nos jardins; on n'y trouve rien de complet et rien de nouveau. C'est en vain qu'on voudrait en faire usage dans des herborisations à la campagne; sur cinquante espèces de plantes qu'on chercherait à déterminer, à peine trouverait-on dans ces planches la figure

Digitized by Google

d'une seule ; et leur inutilité n'est pas moins évidente dans nos parterres. Qui a besoin d'avoir sous les yeux l'image de la violette, de la pensée, de la tulipe ou du muguet, pour reconnaître ces fleurs ? A la vérité, on trouve dans cet ouvrage, outre le nom vulgaire des plantes, celui qu'elles portent chez les Allemands, chez les Russes, chez les Arabes, etc. leurs propriétés médicinales et l'espèce de terrain nécessaire à leur culture : mais n'avouerez-vous pas avec moi que tout ce qui est relatif aux soins qu'exigent les plantes pour prospérer, au sol qui convient à leur nature, est tellement abrégé dans l'ouvrage de M. J. qu'on pourrait dire, sans injustice, qu'à cet égard il est très-inutile ? Certainement tous les conseils qu'il donne sur la culture de la mauve, par exemple, ne contribueront pas à en faire éclore un brin de plus sur la surface entière de la France. Croyez-vous en outre que les femmes, pour lesquelles écrit principalement M. J., mais auxquelles il ne parviendra pas à plaire s'il n'a que des images à leur offrir, fassent un grand usage de ses peintures, trouvent des charmes à savoir le nom que telle ou telle plante porte chez les Chinois ou chez les Lapons ? et pensez-vous réellement que *ce sexe né pour les affections douces* soit beaucoup moins aimable s'il ignore que la digitale pourprée est un *diurétique*, que le safran est un *hématagogne*, et la sauge un *sudorifique* ? Est-il bien sûr d'ailleurs que les plantes que représentent les dessins de M. J. soient faciles à reconnaître d'après ces dessins ? Regardez-y bien, Monsieur ; et dites-moi de bonne foi si ces fleurs composées, sans parler des autres, sont dessinées avec le soin et l'exactitude nécessaires, et s'il n'aurait pas beaucoup mieux valu nous donner des copies d'après Van-Spendonck ou Redouté, que de nous donner de semblables originaux ?

Telles sont les considérations auxquelles j'ai été conduit en examinant l'ouvrage dont il est ici question. Vous pensez bien, Monsieur, que je pourrais facilement m'étendre davantage sur un sujet aussi riche, mais vous me pardonnerez, sans doute, de m'en tenir à ces observations générales. Je me contenterai, en terminant, de vous faire part des résultats principaux auxquels je m'étais arrêté, et dont vous avez singulièrement obscurci l'évidence : j'osais conclure que l'ouvrage de M. J. était beaucoup trop superficiel pour ceux qui savent la botanique, beaucoup trop incomplet pour ceux qui se proposent d'étudier cette science, et trop peu amusant pour ceux qui veulent s'en faire un plaisir.

A. B.

Digitized by Google



# POLITIQUE.

L'Empereur d'Autriche, au moment où il assure le repos à ses états héréditaires par une alliance qui raffermit sa maison, ne perd pas de vue les moyens qui doivent assurer la prospérité de son règne, et rétablir l'ordre dans ses finances. Par un édit relatif à ses billets de banque, il vient de consacrer cette grande opération financière dont la France a donné le salutaire exemple, et dont ses longs malheurs ne lui ont pas permis de recueillir tous les bienfaits : il a hypothéqué le papier-monnaie qui circule dans ses états sur tous les biens territoriaux du clergé. Voici les deux dispotions de cet édit qu'il importe de connaître :

« Pour diminuer le nombre des billets de banque, il sera expédié par une commission particulière des quittances ou billets d'amortissement. Un tableau exact du nombre des billets de banque, dont la valeur monte à environ 950 millions de florins, sera dressé et communiqué à ladite commission. Les billets de banque seront retirés de la circulation, et échangés contre des billets d'amortissement, peu-à-peu, et de manière à ce que les engagemens contractés envers l'Etat ou entre des particuliers, n'en souffrent aucun préjudice. Ainsi, les billets de banque continueront toujours en attendant d'avoir cours, d'après leur valeur nominale, et d'être reçus dans toutes les caisses publiques pour tous les paiemens qui ne sont pas formellement exceptés.

» N'ayant rien plus à cœur que d'atteindre promptement le but désiré, et voulant par conséquent multiplier les hypothèques du fonds d'amortissement pour le soulagement de nos sujets, nous avons résolu d'hypothéquer ces fonds sur les biens territoriaux de tout le clergé. Nous nous sommes déterminés à cette mesure d'après ce principe généralement reconnu et suivi comme légitime dans plusieurs cas particuliers, tant par nous que par nos prédécesseurs, de glorieuse mémoire, que les biens ecclésiastiques sont sujets aux dispositions que l'Etat peut être dans le cas d'en faire, sous la réserve néanmoins du devoir réciproquement imposé à l'Etat et sacré pour nous de pourvoir aux frais du culte et à l'entretien de ses ministres, d'une manière conforme à la dignité de la religion. Nous nous réservons de déterminer

Digitized by Google

en détail la manière dont la commission acquerra les hypothèques dont nous venons de parler. Au milieu des inquiétudes pénibles que nous a causées l'état actuel de nos finances, nous avons été tranquillisés par l'idée que ces mesures procureront à l'Etat des ressources si considérables en hypothèques, qu'elles suffiraient seules pour faire convertir librement, tant ici que dans les provinces, les billets d'amortissement en argent de convention, si ces hypothèques elles-mêmes pouvaient être converties promptement en argent; mais elles sont trop considérables, et l'argent est trop rare dans toute l'Europe par suite de la guerre maritime si long-tems prolongée, et de la stagnation du commerce qui en résulte.

» Quelque célérité que l'on mette à la fabrication de ces billets, comme elle demande un certain tems, à cause des moyens qui doivent être artistement combinés pour en rendre la contrefaçon impossible, nous nous réservons de déterminer le moment où ils pourront être mis en circulation, et reçus en paiement des contributions. »

L'apparition de cet édit a déjà produit les plus heureux effets. Une lettre de Vienne donne à cet égard les notions les plus satisfaisantes; notre cours, y est-il dit, s'améliore, non pas seulement de jour en jour, mais, on peut le dire, d'heure en heure. Les étrangers qui ont vu cette capitale il y a trois mois, ne la reconnaîtraient plus; nous sommes aujourd'hui heureux du présent, plus heureux des espérances que nous donne l'avenir. L'argent reparaît, le commerce reprend son activité, et tout le monde bénit ici les dispositions sages et prévoyantes qui mettent les domaines du clergé sous la main du gouvernement, comme hypothèques de la dette de l'état.

En Russie, le gouvernement a aussi rendu, sur les finances, un ukase dont les dispositions sont très-remarquables; en voici les principales :

« Les billets de banque sont déclarés dette nationale. Toutes les richesses territoriales de l'Empire doivent être considérées comme l'hypothèque des billets de banque. Le nombre de ces billets ne sera plus augmenté. Il y aura dans tous les chefs-lieux de gouvernement, des comptoirs pour échanger les grands billets contre des coupons de 10 et 5 roubles. Pour rembourser la dette nationale, il sera ouvert un emprunt dont les conditions seront fixées par un décret particulier. Comme la cessation de l'émission des billets de banque fait diminuer les ressources de la couronne, on a introduit dans toutes les branches des dépenses l'économie la plus sévère; les dépenses pour l'année cou-

Digitized by Google

rante ont été réduites de plus de 20 millions, et le seront encore plus par la suspension de plusieurs travaux et constructions. Cependant, pour subvenir aux dépenses nécessaires, le gouvernement se voit obligé de prendre des mesures qui puissent ramener les impôts à la même valeur réelle qu'ils présentaient avant le discrédit des billets de banque. A cette fin, la capitation sera de 2 roubles par tête. En outre, chaque paysan contribuable paiera, outre les impôts fonciers déjà subsistans, une taxe extraordinaire de 3 roubles dans les gouvernemens de première classe, 2 roubles et demi dans ceux de deuxième classe, et 2 roubles dans ceux de troisième. Les bourgeois soumis à la capitation paieront 5 roubles. Les paysans ouvriers, ayant boutique dans les villes, paieront de 25 à 100 roubles. L'impôt sur les capitaux de commerce sera augmenté d'un demi pour cent. »

On apprend aussi de Russie que l'Empereur se dispose à faire un voyage en Moldavie, et à visiter l'armée du Danube, où les espérances de paix s'affaiblissent. On attend à Pétersbourg le retour du général Bagration : le général Muller commande les renforts envoyés sur le Danube. Cependant, sur toutes les côtes de la Courlande, de la Livonie, de l'Estonie, de l'Ingrie et de la Finlande, le blocus continental et la prohibition des marchandises anglaises s'exécutent avec une grande sévérité. Les ordres les plus précis ont été donnés, et des troupes nombreuses en assurent l'exécution. La Prusse, le Danemarck et la Suède ont aussi, sous ce rapport, ajouté à la rigueur de leurs ordonnances prohibitives.

Le destin du Hanovre est fixé ; l'Angleterre n'y doit plus prétendre, ce pays a cessé d'être le domaine héréditaire du roi Georges ; il appartient désormais au roi de Westphalie ; ses commissaires vont en prendre possession, ils sont arrivés à Hanovre le 22 février. C'est à dater du premier mars qu'aura lieu la prise de possession. Le ministre de France à Cassel, baron de Reinhard, commissaire impérial nommé à cet effet, remettra ledit pays, au nom de l'Empereur son maître, aux commissaires westphaliens. Les lois westphaliennes ne seront mises que successivement à exécution ; les autorités françaises évacuent le pays, à l'exception de l'administration des domaines. M. Patje, ministre-d'état westphalien, est chargé du gouvernement et de l'administration des affaires en Hanovre.

On attendait un prompt retour du roi de Naples à Paris ; il paraît cependant que S. M. a quitté sa capitale

Digitized by Google

pour visiter les provinces méridionales, notamment la Calabre vers laquelle sa garde s'est mise en route : avant son départ il a passé en revue quatorze mille hommes de troupes françaises et napolitaines, que des corps en marche de la haute Italie viennent renforcer. Plusieurs ministres accompagneront S. M. pendant ce voyage.

A Milan, le prince vice-roi a communiqué en ces termes au sénat italien la nouvelle du mariage de son auguste père :

« Sénateurs, une convention de mariage entre S. M. l'Empereur et Roi et l'archiduchesse Marie-Louise a été conclue, signée, ratifiée. Le prince de Neufchâtel est parti de Paris en qualité d'ambassadeur extraordinaire de S. M., pour se rendre à Vienne, et y faire la demande de la main de l'archiduchesse.

» Nous nous empressons de vous donner communication de cet important événement, persuadés que vous l'apprendrez avec un vif sentiment de reconnaissance. En contractant le mariage que nous vous annonçons, S. M. n'a pas eu seulement pour but d'assurer à ses peuples de longues années de paix et de prospérité, mais aussi elle a voulu ôter aux éternels ennemis du continent tout espoir et tout moyen de rallumer le feu de la guerre. Des liens formés dans de telles vues, non-seulement ne peuvent être que très-heureux pour les sujets de S. M., mais il doivent l'être encore pour S. M. elle-même, et tel est le vœu le plus ardent de notre cœur; c'est aussi, nous en sommes certains, le vœu du sénat et des peuples d'Italie. »

*Signé*, EUGÈNE-NAPOLÉON.

On voit que les événemens politiques dont nous avons eu cette fois à rendre compte, sont en petit nombre : un seul semble enchaîner la marche de tous les autres, en attendant qu'il leur donne une direction positive et une fixité désirable. Cet événement mémorable est le mariage de S. M., alliance heureuse où l'Europe trouve la garantie de sa tranquillité, et la France celle de son bonheur.

Le prince de Neufchâtel est arrivé le 4 à Vienne; le lendemain il a fait dans cette capitale une entrée, non plus sous l'aile de la victoire, et environné de l'appareil des armes, mais sous les auspices de la paix, et aux acclamations d'un peuple immense, réunissant dans ses vœux les deux souverains dont l'alliance est si heureusement cimentée. Le prince a obtenu le même jour une audience de l'Empereur et de son auguste épouse.

Des fêtes devaient occuper les jours suivans. Le jeudi 8,

Digitized by Google

le prince a dû faire la demande solennelle de la main de l'archi-duchesse Marie-Louise. La renonciation de la princesse à tous les états héréditaires de sa famille a eu lieu le 9 : le 11, le mariage a dû être célébré par procuration, l'archiduc Charles porteur de celle de S. M. l'Empereur Napoléon. Le 13 a dû être le jour du départ pour la France.

L'impératrice Marie aura trouvé à Braunau la reine de Naples et une suite nombreuse : sa dame d'honneur, Mme la duchesse de Montebello, les dames du palais désignées à cet effet par l'honorable distinction de S. M.; son chevalier d'honneur le sénateur Beauharnais, son écuyer le prince Aldobrandi Borghèse, et un grand nombre d'officiers de sa maison. A Munich, à Stutgard, à Carlsruhe, les souverains l'attendent pour saluer en elle l'auguste compagne du protecteur de la confédération, et les peuples comme pour lui témoigner par leurs acclamations, combien d'années de repos et de sécurité ils lisent désormais dans un long et prospère avenir. Les corps français et confédérés sont disposés sur la route, le voyage se fera en quelque sorte entre deux haies de Français et d'Allemands désormais alliés et réunis. Il sera rapide, mais marqué par d'éclatans hommages. Il est beau de traverser ainsi tant de peuples dont on est le lien et l'amour, tant de territoires naguères désolés, aujourd'hui pacifiés et florissans, d'être salué par tant d'aigles jadis rivales, aujourd'hui destinées à suivre un vol égal contre l'ennemi commun: un tel partage semble le faîte de la plus haute fortune, et si l'on en doit croire les sentimens exprimés dans toute l'Allemagne, le sort ne pouvait l'assigner à une femme qui en fût plus digne.

Les vœux des Allemands l'accompagnent; les nôtres l'attendent, et elle aura, lors des magnifiques spectacles qu'offrira son entrée dans la capitale, une juste idée de cet enthousiasme français qui se réveille toutes les fois qu'un événement national offre l'alliance intime et évidente des intérêts du monarque et des intérêts de la patrie. Jamais il n'aura été plus juste; jamais aussi il n'aura été plus vif: il précède déjà l'heure où il lui sera permis d'éclater; par-tout des travaux immenses, exécutés avec un ensemble, une régularité et une célérité surprenante, sont l'objet de la curiosité publique et de l'empressement général; une foule considérable est en permanence aux Champs-Elysées, à l'arc de triomphe, dont les formes fic-

Digitized by Google

tres s'élèvent dans une proportion gigantesque ; on suit avec intérêt les progrès de ces travaux. Cependant, dans l'intérieur de la ville, tous les arts dont le luxe compose son éclat, ont reçu un mouvement rapide et une direction unique : tout se prépare, tout s'apprête pour les fêtes du mariage : Paris offre en ce moment, sous ce rapport, un spectacle curieux, en attendant qu'il en offre un d'une magnificence qu'on ne peut trouver que dans ses murs.

La cérémonie civile du mariage de S. M. aura lieu à Saint-Cloud ; il y aura dans le parc une fête de nuit charmante ; le parc et le jardin seront ouverts au public.

On croit que la cérémonie religieuse aura lieu dans le grand salon situé à l'extrémité de la galerie du Musée Napoléon : les augustes époux traverseraient ainsi, pour se rendre à l'autel, un immense concours de personnes invitées pour lesquelles des gradins se disposent ; des escaliers sont préparés aux fenêtres de la galerie pour y pénétrer par le quai. Les fêtes du mariage paraissent devoir se célébrer chez Madame, chez les reines de Hollande et de Naples, chez S. A. I. la princesse Borghèse. La ville de Paris et la garde impériale en donneront qui auront le double caractère de fête intérieure et de fête populaire : celle de la garde sera donnée à l'Ecole militaire, où tous les préparatifs se font pour que cette fête surpasse l'éclat et l'élégance de celle que déjà M. le maréchal duc d'Istrie y a donnée.

## PARIS.

S. M. a tenu mercredi un conseil des ministres ; elle a été plusieurs fois à la chasse, et a visité les travaux ordonnés à Saint-Cloud et dans d'autres lieux ; elle a aussi visité le conservatoire des arts et métiers et différens autres établissemens publics.

— Un seul trait fera juger avec quel empressement S. M. accueille et cherche à propager les découvertes qui tendent à nous affranchir, pour la consommation, du joug et du tribut payé aux étrangers. Le premier chef d'office de S. M. lui a préparé des glaces avec du sirop de raisin envoyé à S. M. par M. Parmentier. Elles étaient aussi parfaites que si elles avaient été préparées avec le sucre le plus raffiné. M. Parmentier a saisi cette occasion de développer dans

Digitized by Google

une lettre les avantages de ce procédé qui était d'une utilité reconnue pour l'économie domestique, et dont l'application même à la consommation d'agrément vient d'être reconnue.

— Il y a eu jeudi spectacle dans les petits appartemens des Tuileries : l'Opéra-Comique a donné *les Deux Prisonniers*. S. M. a assisté à l'une des représentations de *Cendrillon*; sa présence y a excité les transports des spectateurs, dont le nombre semble s'accroître à chaque représentation.

— La nouvelle du mariage de l'Empereur est parvenue à Londres, où elle a fait sur les amis de la guerre une sensation inexprimable.

— On attend ces jours-ci à Paris LL. MM. le roi et la reine de Westphalie : le prince Borghèse y est arrivé le 12 de ce mois.

— La cession de Ratisbonne à la Bavière, et d'un dédommagement donné au Prince Primat sur un autre territoire, la réunion du comté de Hanau au grand duché de Francfort, le mariage de la princesse de Latour et Taxis avec un des personnages les plus distingués de la cour de France, sont des bruits accrédités en Allemagne.

— M. Laugier, parent et ami de M. de Fourcroy, a été nommé, par décret du 17 février, le successeur de cet illustre savant à la chaire de chimie au Muséum d'Histoire naturelle. Cette place est une sorte d'héritage d'estime et d'amitié que l'Institut de France et le Muséum se sont réunis à reconnaître, et que Sa Majesté a bien voulu confirmer.

— Tous les théâtres vont redoubler d'efforts pour rendre leurs représentations dignes des spectateurs que va réunir l'époque du mariage. Leur zèle paraît à cet égard avoir été stimulé par l'autorité qui les dirige. M^lle Duchesnois rentre samedi dans le rôle de Phèdre ; Talma, à l'abri d'une rechute, rentre samedi prochain par le rôle de Manlius. On s'occupe des *Etats de Blois*, de *Mahomet II*, et d'une comédie intitulée *les Deux Vieillards*, attribuée à un de nos auteurs comiques les plus distingués. A l'Opéra on prépare la *Mort d'Abel* et un ballet d'*Andromède et Persée*. La représentation au bénéfice de Monvel sera donnée incessamment. *Pinto* est l'ouvrage offert à la curiosité publique.

— La nouvelle façade du corps législatif sera provisoi-

Digitized by Google

rement découverte, et les statues au-devant de cette façade seront en place pour les fêtes du mariage. On a commencé la démolition des maisons, qui doit réunir les rues de Seine et de Tournon.

— Quelques journaux ont annoncé la prise de Cadix, mais rien encore d'officiel n'a été publié à cet égard.

## ANNONCES.

*L'homme de bonne compagnie,* ou l'Art de plaire en Société; ouvrage mis à la portée de tout le monde, et principalement des jeunes gens de l'un et l'autre sexe, convenable également à tous les pères et mères de famille, etc., etc. *Seconde édition.* Un vol. in-12, fig. Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 50 cent. franc de port. Chez Leprieur, libraire, rue des Noyers, n° 45; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Galerie des femmes vertueuses*, ou Leçons de morale à l'usage des demoiselles, par Mme de Renneville, auteur de Stanislas et des Lettres d'Octavie, avec 16 planches gravées en taille-douce. *Seconde édition*, Un vol. in-12. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez les mêmes.

*Dissertation sur les propriétés du Sucre, dans laquelle on montre que son usage est nuisible;* suivie d'un résumé de la question de la saignée, dans lequel on fait voir que cette question est à la portée de tout le monde; par Jean Antoine Gasg, membre de l'ancienne faculté et de l'ancienne Société d'agriculture et des arts de Montpellier, ci-devant médecin d'un hôpital de la même ville. Prix, 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 50 cent. franc de port. Chez H. Nicolle, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12; Gabon, libraire, place de l'Ecole de Médecine; et Cussac, au Palais-Royal, galerie vitrée, n° 231.

*Didérotiana*, ou Recueil d'anecdotes, bons mots, plaisanteries, réflexions et pensées de Denis Diderot, suivi de quelques morceaux inédits de ce célèbre encyclopédiste; par Cousin d'Avalon. Chez l'Editeur, quai Voltaire, entre la rue du Bac et celle de Beaune; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Les Quatre Napolitains*, par R. Faucque, auteur d'*Ambrosio*, etc. Deux vol. in-12, fig. Prix, 3 fr. 60 cent., et 4 fr. 60 cent. franc de port. Chez Guillaume, imprimeur-libraire, rue de la Harpe, n° 94; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Digitized by Google

*Madame de Maintenon, peinte par elle-même.* Un vol. in-8°. Prix, br., 6 fr., et 7 fr. franc de port. Chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

*Ottilie*, ou le Pouvoir de la Sympathie; traduit de l'allemand de Goethe, auteur de *Werther*, d'*Hermann et Dorothée*, etc.; par M. Breton. Deux vol. in-12, ornés de jolies figures. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez Mme Ve Le Petit, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, N°. 2.

*De l'influence des femmes sur le goût dans la littérature et les beaux-arts pendant le dix-septième et le dix-huitième siècles*; discours qui a remporté le prix sur cette question proposée par la société des sciences, lettres et arts de Mâcon en 1809; par J. J. Virey. Brochure in-8° de 68 pages. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. Chez Déterville, libraire, rue Hautefeuille, n° 8.

*A Messieurs les Rédacteurs du Mercure de France.*

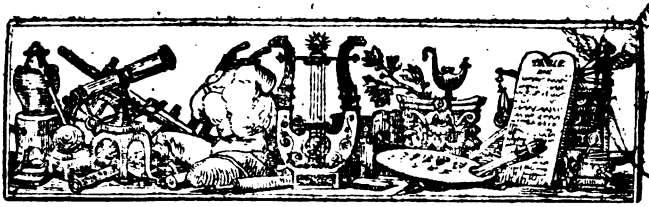
J'ai eu l'honneur de lire à une séance de l'Athénée de Paris la *Quête*, ouvrage extrêmement ingénieux de Vénance, qui n'avait paru jusqu'ici que par petits fragmens mutilés et tronqués. Ce poëte, qui périt à l'âge de 30 ans sur l'échafaud révolutionnaire, laisa dans les larmes et le malheur une mère âgée, infirme et misérable. C'est pour soulager la vieillesse de cette infortunée, qu'après de nombreuses recherches je livre au jour les Œuvres d'un écrivain qui a laissé de si doux souvenirs poétiques. Le prix de chaque exemplaire est fixé à 1 fr. 80 cent. pour le vulgaire des acheteurs. Mais permettez-moi de faire un appel, dans votre journal, aux cœurs sensibles et charitables, qui, par une plus grosse somme, désireraient contribuer au soulagement de la mère de Vénance. Leur nom doit être inscrit sur un registre particulier, qui sera imprimé séparément dès qu'il sera rempli. Le peuple anglais serait-il le seul qui sût se montrer généreux dans de pareilles circonstances? et la mode ne viendra-t-elle jamais parmi nous de se rendre utiles et serviables? Ce n'est pas seulement un joli recueil de jolis opuscules que j'offre à la curiosité des amateurs, mais encore une belle action à faire, et le bonheur de secourir à peu de frais une bonne femme, qui descendra avec moins de douleur dans sa tombe.

AUG. DE LABOUÏSSE.

*Rue du Four-Saint-Honoré, n° 45.*

*P. S.* Il faut envoyer l'argent à mon adresse. Pendant mon absence le portier inscrira les noms de ceux qui viendront présenter leur tribut.

Digitized by Google



# MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLIII. — *Samedi 24 Mars 1810.*

## POÉSIE.

*Morceau détaché du* CHANT DE LA PEINTURE, *lequel fait partie d'un Poëme sur les Arts.*

Or vous, qui, méditant de sublimes tableaux,
Imitez les objets offerts à vos pinceaux,
Vous m'étalez en vain de fertiles campagnes,
Des grottes, des forêts, des fleuves, des montagnes;
De l'imitation le stérile pouvoir
Séduit en vain mes yeux, s'il ne sait m'émouvoir,
S'il ne va dans mon cœur chercher d'autres ressources.
C'est là que du plaisir il faut trouver les sources,
Exciter l'intérêt, et réveiller en moi
La joie, ou la douleur, ou l'espoir, ou l'effroi.
Il faut, de la nature éloquent interprète,
Pour en être le peintre, en être le poëte,
Dans la fable souvent chercher la fiction,
Et marier au vrai sa douce illusion.
Voyez ces peupliers, ce sont des sœurs fidelles
Gardant de Phaéton les cendres fraternelles.
Les deux anciens tilleuls réunis sur ce mont,
C'est la vieille Baucis, et son vieux Philémon.
Ce laurier, c'est Daphné; chère au Dieu qui l'adore,



Digitized by Google

Sous l'écorce vivante elle palpite encore ;
Ses bras tendus encore agitent leurs rameaux.
De la source écoutez les gémissantes eaux ;
C'est Biblis adorant son frère qu'elle accuse.
Pour éviter Alphée où s'enfuit Aréthuse ?
Adonis, est-ce toi que m'offre cette fleur ?
Te voilà, Philomèle, apprends-moi ton malheur.
Le cygne harmonieux navigue encor sur l'onde,
Où, surprise par lui, Léda devint féconde ;
Il vient y méditer encor ses doux concerts.
Si j'égare mes pas dans les antres déserts,
Des serpens, des lions les races inhumaines
M'offrent partout Cadmus, Atalante, Hippomène.
Est-il un lieu désert, un lieu si reculé,
Que de ses fictions la fable n'ait peuplé ?
Pourquoi donc lui ravir les droits qu'elle réclame ?
Elle règne si bien sur l'esprit et sur l'ame !
Pouvez-vous dérober aux coteaux, aux guérets,
Un souris de Bacchus, un regard de Cérès,
Empêcher que Zéphyr aime et courtise Flore,
Chasser la tendre Echo de sa roche sonore ?
Ah ! que des Visigoths les tristes successeurs
Proscrivent, sans pitié, tous les Dieux enchanteurs
Qu'honorèrent si bien la Grèce et l'Ausonie ;
Nous, croyons-en Delille ; en vers pleins d'harmonie,
Il nous a dit, offrant ces Dieux à nos regards :
L'idolâtrie encore est le culte des arts.

Observons maintenant les doux tableaux qu'étale
Des rustiques réduits la scène pastorale ;
Voyons la métairie, où tant d'oiseaux divers
Invitent vos pinceaux et s'offrent à mes vers.
Là, le coq est orné de ce royal emblème
Qui sur son noble front éclate en diadème ;
Il marche, et d'un cou d'or fait rayonner l'orgueil.
O quel feu belliqueux est empreint dans son œil !
Voyez, pour conquérir une Hélène emplumée,
Contre un de ses rivaux sa colère allumée :
Ils s'attaquent, leurs pieds s'entrechoquent, leurs flancs
Retentissent percés des éperons sanglans.
Plus loin, c'est du canard la race qui fourmille,
Qui, sur l'étang bourbeux, barbottante famille,

Digitized by Google

S'assemble, et fait flotter son plumage d'azur.
Dans la fange auprès d'eux plonge le porc impur.
Plus loin, le cygne altier navigue avec noblesse,
Courbe de son grand col l'onduleuse souplesse,
Et de ses pieds rameurs agite l'aviron.
Le paon, qui d'une aigrette enorgueillit son front,
Qui fait crier sa voix affreuse et glapissante,
De sa queue étalée en roue éblouissante
Développant l'azur, l'or et l'éclat vermeil,
Oppose ses rayons aux rayons du soleil.
N'oubliez pas, non plus, le grison chargé d'herbes,
Que nous avilissons par nos mépris superbes,
Mais qui connaît son prix, qui, supportant ses maux,
Voiture à la cité le tribut des hameaux,
Et des choux savoureux, dont le doux poids l'arrête,
Arrache quelque feuille en retournant sa tête.
Et la jeune laitière au teint vif et merveil,
Ne pouvez-vous la peindre en son frais appareil,
Tenant son pot au lait d'un bras passé dans l'anse?
Des enfans du fermier montrez la turbulence,
Les disputes, les jeux, le naïf enjouement.
Rien n'est à négliger dans ce tableau charmant.
Représentez la chèvre, au milieu de leur groupe,
Martyr impatient de cette espiègle troupe,
Et qui défend en vain sa faible liberté.
L'un, cavalier brillant, sur son dos est monté;
L'autre a saisi sa corne; un troisième la presse,
Et des coups d'un rameau corrige sa paresse.
Peignez tous ces enfans, sans grimace, sans fard;
L'expression naïve est le comble de l'art.

Voulez-vous une scène à mon gré plus parfaite?
Voyez ces villageois qu'assemble un jour de fête,
Environner gaîment un immense festin.
A peine un doux nectar enlumine leur teint,
Plus de secrets entr'eux; c'est l'expression franche
De l'ame, qui, d'abord, se dilate et s'épanche.
Le vin coule à longs flots, on l'avale à longs traits;
De l'ardente amitié lui seul fait tous les frais.
A côté des garçons, les filles ingénues,
Par les yeux surveillans un peu moins retenues,
Laissent au tendre amour apprivoiser leurs cœurs,



Digitized by Google

Qui savourent le miel des propos séducteurs.
Mais la vive jeunesse abandonne le verre,
Danse, et d'un pied pesant à grand bruit bat la terre.
Pour les représenter, oh! que n'ais-je en mes mains
Le pinceau qu'échauffait la verve de Rubens!
L'un, qui tient sa danseuse, et d'un bras la soulève,
Rougit d'un gros baiser des charmes pleins de sève.
Un autre, avec sa belle, exprès s'est laissé choir;
Il a vu voltiger la robe et le mouchoir;
Son audace en profite; un rival, plein de rage,
Le voit, pâlit, se tait, dévore son outrage.
Mais la grand'chaîne en rond fait tourner tous les pas;
Tout part; on prend, on quitte, on croise tous les bras;
Des ris des bonds joyeux la bruyante folie,
Le baiser qui, partout, vole et se multiplie,
Au hasard, à dessein, ravi, rendu, donné,
Plus d'un larcin commis, aussitôt pardonné,
Par les plus chauds transports signalent cette orgie.
Voyez, dans leur ardente et grossière énergie,
Ces rustres dévorer d'un regard enchanté
Leurs belles, regorgeant de force et de santé.
Quel trésor de couleurs! quelles riches études
De traits, d'expressions, de gestes, d'attitudes!
Voyez l'orchestre même, où, tels que des ballons,
De gros ménétriers, gonflant tous leurs poumons,
Sous leurs doigts font crier leur aigre cornemuse.
A conter, cependant, la vieillesse s'amuse,
Et, ne tarissant pas dans ses récits féconds,
Tient toujours le banquet et vide les flacons.
Avec eux, du hameau le curé respectable,
Sans regarder les jeux, tient le haut de la table,
N'entend pas, ne voit pas ce qu'il ne doit pas voir,
Et laisse tout passer sans s'en apercevoir.

PARSEVAL.

Digitized by Google

## LE LAURIER ET LA ROSE.

APOLOGUE ALLÉGORIQUE.

La France, devenue un temple de Victoire,
Fleurissait sous l'abri d'un vaste et beau laurier;
L'Amour, jaloux d'offrir son hommage à la Gloire,
Près de lui vint placer le plus joli rosier.
L'arbre majestueux, souriant à l'arbuste,
Laissa parer de fleurs ses rameaux satisfaits.
Le temple de Victoire en devint un de paix:
L'arbrisseau s'embellit sous son appui robuste;
Et tous deux, provignant leur race et leurs bienfaits,
Firent à l'univers bénir l'hymen auguste
De la Rose germaine et du Laurier français.

## ENIGME.

Sans être jamais en alarmes,
Presque toujours je suis en larmes.
Je viens de l'Arabie ou du pays Moka;
Parfois mâle, parfois femelle,
Souvent, dans l'un ou l'autre cas,
J'enivre, et trouble la cervelle.
Il n'est courtisan à la cour
Qui ne m'offre aux puissans du jour:
Pour se rendre les Dieux propices
On m'offre dans les sacrifices;
On m'offre, on me prodigue, et souvent pour des riens,
Même aux académiciens.

S.....

## LOGOGRIPHE (EN MONORIME).

Sans me décomposer, lecteur, je suis un jeu;
Et même en mes dix pieds l'on trouve le mot jeu.
Retranche la moitié, je suis encore un jeu.
Otes-en six, je suis un autre jeu.

Digitized by Google

Choisis cinq de mes pieds, je sers à certain jeu;
Enfin, réduit à trois, je suis toujours un jeu.

PAR M. **, *de Sens*.

## CHARADE.

MON premier prend une triple figure;
Mon second tient dans la nature
Un assez long espace; et quant à mon entier,
A peine occoupe-t-il un coin de mon dernier;
Pourtant l'ambitieux aspire
A prendre autour de lui l'empire.

Se.....

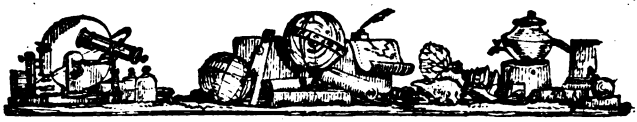
*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Jabot*.

Celui du Logogriphe est *Racine*, dans lequel on trouve, *ânier, an, Caen, aire, âne, rais, acier, cire, écrin, arc, air, craie, ancre, Caïn, Ain, Aine, crâne, are, âcre*, et *rien*.

Celui de la Charade est *Dé-bat*.

Digitized by Google



# SCIENCES ET ARTS.

## SUR LA COMPOSITION CHIMIQUE DES SUBSTANCES VÉGÉTALES.

Je me promenais dernièrement dans les serres du Jardin des Plantes avec un des habiles botanistes attachés à ce bel établissement. En me montrant cette multitude de plantes venues de toutes les extrémités de la terre, il me faisait admirer la variété infinie de leur port, de leur forme, de leurs couleurs, de leur végétation; il me faisait remarquer les rapports naturels qui, rapprochant quelquefois des individus nés sous les climats les plus divers, annoncent qu'ils ne composent qu'une même famille, et fournissent ainsi les élémens de cette ordonnance générale, sur laquelle les botanistes règlent leurs classifications. L'étendue et la beauté de ces considérations intéressaient vivement mon esprit; je me représentais tout ce que la culture comparée d'un si grand nombre de végétaux doit donner de connaissances sur le mystère de leur organisation; combien d'applications utiles elle peut fournir à la médecine, à l'agriculture, au commerce et aux arts. Alors je me rappelais que de ce même lieu, de ces mêmes serres, étaient sortis, il y a près de cent ans, tous les pieds de café qui peuplent aujourd'hui les Antilles et les colonies européennes d'Amérique. Je songeais qu'avec du tems et de la persévérance on pourrait naturaliser de même la culture du thé de la Chine dans nos îles de la Méditerranée; et me reportant à des services moins brillans, mais non moins réels, je pensais à cette immense quantité de graines d'arbres et de végétaux utiles que le Jardin des Plantes a déjà répandues et répand encore tous les ans sur le sol fertile de notre patrie. En réfléchissant à tous ces bienfaits des sciences, à ces présents secrets et cachés dont le vulgaire des hommes jouit sans connaître, sans sentir même la main qui les leur envoie, j'éprouvais un sentiment de respect involontaire, pareil à celui que durent éprouver autrefois les hommes errans et sauvages pour

Digitized by Google

ceux qui leur donnèrent les premiers principes de la civilisation.

Mais ce qui m'étonnait le plus, et ce dont nul autre lieu sur la terre n'offrirait au même degré l'exemple, c'étaient les merveilles de la végétation elle-même, et ses modifications infinies. Tantôt ce sont de grandes feuilles larges et étalées comme dans les bananiers de l'Inde, ou de petites feuilles finement découpées et dentées comme dans les sensitives et les bruyères; ici la tige est composée de feuilles opposées circulairement par leurs bases, comme dans les rubiacées, ou arrangées et tournées en spirale comme dans le Pandanus des tropiques; tandis que, dans d'autres familles, cette même tige forme un tronc ligneux, dur et compact, comme dans les grands arbres de nos forêts. Tantôt la base de l'arbre se détruit, et la tige continue à vivre presque sans communication avec la terre. Ou bien encore dans certaines classes de végétaux, on entoure la tige vivante d'une ceinture de terre; elle y pousse des racines, et l'art donne ainsi à l'arbre un nouveau pied. C'est le pays des miracles et des métamorphoses. Ici des étamines fécondantes se changent en pétales stériles; là, les pétioles qui portent les feuilles, recevant un accroissement extraordinaire, se dilatent, s'étendent, et leur surface suffisant désormais aux besoins de la plante, celle-ci cesse de produire des feuilles, ou n'en produit plus que des rudimens imparfaits, comme pour montrer la place quelles devaient occuper. Toutes les parties du végétal se transforment ainsi les unes dans les autres avec une facilité extrême; les espèces greffées sur d'autres espèces se servent mutuellement de sol, et les sucs amers pompés par un tronc sauvage s'adoucissent en s'élevant dans une tige depuis long-tems cultivée. De jeunes pousses introduites dans des vases de terre y deviennent des arbres isolés du tronc principal qui les avait produits. D'autres arbres arrachés du sein de la terre, et plantés dans une direction renversée, s'accommodent à cette nouvelle situation. Les branches deviennent racines, et les racines devenues branches poussent des feuilles, des bourgeons et des fleurs. Bien plus, une simple feuille, une feuille d'oranger plantée par sa base, pousse aussi des racines, des bourgeons, des tiges, et devient un oranger à son tour. Le principe d'assimilation qu'elle portait dans son sein a suffi pour attirer les sucs propres à son accroissement, et pour déterminer, dans les molécules qui les composent, l'arrangement et les combi-

Digitized by Google

naisons propres à l'espèce d'arbre qu'elle représentait. Cette feuille eût-elle appartenu à une autre espèce, la force d'assimilation eût produit d'autres effets, et les mêmes principes se seraient arrangés et combinés diversement. Toute cette variété infinie de plantes, d'arbres, de substances diverses que la végétation produit, proviennent dans leur origine d'un peu de terreau de bruyère. Ils naissent, vivent et se nourrissent aux dépens des principes qui y sont renfermés. Il n'entre donc dans la composition de toutes ces merveilles, que de l'eau, de l'air, du charbon, de la chaleur; mais nous sommes obligés pour les produire d'emprunter à la nature cette première impulsion de la vie; et, si j'ose ainsi m'exprimer, cette force de cristallisation qui peut des mêmes élémens former un roseau ou un chêne, suivant le moule où elle les fait s'assembler.

Ces réflexions nous conduisirent naturellement à parler d'un très-beau travail sur la composition des substances végétales et animales, qui vient d'être présenté à l'Institut par deux de ses membres, MM. Thénard et Gay-Lussac. Ces habiles chimistes ont déterminé avec beaucoup d'exactitude la nature et la proportion des principes qui composent la plupart des produits immédiats de la végétation et de l'animalisation; et ils sont ainsi parvenus à des résultats très-importans.

Pour comprendre ces résultats, et, ce qui n'est pas moins curieux, pour comprendre les procédés qui ont servi à les découvrir, il faut savoir qu'en distillant les substances végétales, ou les décomposant d'une manière quelconque, on en retire plusieurs principes volatils, tels que de l'eau, des huiles, des essences, et un principe fixe, qui n'est que du charbon mêlé à quelques parcelles extrêmement petites de sels, de terre et de métaux. Mais les huiles et les essences sont elles-mêmes composées de charbon, uni dans des proportions diverses avec les gaz hydrogène et oxigène, qui sont les principes constituans de l'eau. Ainsi, en dernière analyse, on voit que tous les produits de la végétation peuvent se convertir en eau, en charbon, et en air; ce qui n'est pas surprenant quand on considère les principes dont les plantes se nourrissent, comme nous l'avons plus haut remarqué.

Mais quelle est la proportion de ces principes dans les diverses substances végétales, dans le sucre, les gommes, les résines? Pour le savoir, nos deux chimistes ont imaginé de convertir tous ces corps en gaz, et de mesurer dans cet

Digitized by Google

état les proportions de leurs principes. Cette conversion est évidemment possible, car l'eau composée de deux substances aériformes peut se résoudre dans ses deux élémens ; et quant au charbon, il devient lui-même gazeux, quand on le combine avec le gaz oxigène, c'est-à-dire, quand on le brûle, ce qui forme l'acide carbonique. La réduction en gaz une fois faite, on pouvait déterminer avec une grande précision la nature de ces gaz et leurs proportions par les procédés chimiques connus. Ce genre d'analyse devait être d'autant plus exact, que l'on mesure les gaz par leurs volumes, en sorte qu'une légère erreur sur ce volume n'en produirait qu'une presque infiniment petite sur le poids des substances solides dont le végétal est composé.

Pour brûler complétement et en une seule fois la substance végétale, MM. Thénard et Gay-Lussac la réduisent en poudre très-fine, et la mêlent dans des proportions connues avec un sel que M. Berthollet a découvert, et que l'on nomme le muriate suroxigéné de potasse. Ce sel a la propriété de contenir, comme son nom l'indique, une très-grande surabondance d'oxigène, de ce principe essentiel à la combustion, et en raison de cette abondance même, il le cède aux autres corps avec une extrême facilité. Il suffit pour cela de le mêler avec eux et de chauffer le mélange ; l'oxigène dilaté se développe en détonant et en dégageant une vive lumière. Devenu libre, il se combine avec les autres substances qui se trouvent exposées à son action.

On sent que ce mode de combinaison brusque et rapide avait besoin d'être modifié, pour que l'on pût opérer paisiblement la combustion des substances, et en recueillir les produits gazeux, sans craindre de briser à chaque instant les appareils. Pour cela, nos chimistes ont imaginé de réduire le mélange à analyser en une sorte de pâte, en y ajoutant un peu d'eau ; ils en forment ensuite de petits globules qu'ils dessèchent également jusqu'à une température déterminée, et ils les projettent un à un dans l'appareil où se fait la combustion. Cet appareil lui-même est très-ingénieux, et mérite d'être connu. C'est un tube de verre fort épais, fermé à la lampe par son extrémité inférieure, et ouvert au contraire par son autre extrémité. A celle-ci on adapte un petit entonnoir de cuivre, dans lequel on met les unes après les autres les petites boules dont on veut faire l'analyse. Au fond de l'entonnoir est un robinet

Digitized by Google

parfaitement bien travaillé, et percé d'un petit trou dans lequel la boule se loge; on tourne le robinet, et elle tombe dans l'intérieur du tube de verre, sans que cet intérieur ait aucune communication avec le dehors. Or, le bas de ce tube est chauffé jusqu'au rouge par une petite lampe à l'esprit-de-vin placée au-dessous. Dès que le globule de mélange éprouve cette température élevée, le muriate suroxigéné qu'il contient détone, l'oxigène se dégage, et toute la partie végétale et combustible est brûlée à l'instant avec une lumière si éblouissante que l'œil peut à peine la fixer. Les gaz formés par cette combustion passent à travers un petit tube adapté à l'appareil, et vont se rendre sous une cloche remplie de mercure : pour qu'ils y arrivent déjà refroidis, on a soin d'entourer le petit entonnoir et le sommet du tube avec un peu de glace. Lorsqu'un globule est brûlé, on en introduit un autre, qui éprouve un effet semblable, et en réitérant ces effets on parvient à convertir en gaz une quantité donnée de substance végétale. On a d'abord évalué par des opérations préalables, en calcinant le végétal, les petites parcelles de sels, de terres et de substances métalliques qui échappent à la combustion, et qui forment une partie comme infiniment petite de la substance végétale; on analyse ensuite les gaz par les procédés ordinaires, et comme on connaît très-exactement la quantité d'oxigène que le muriate suroxigéné a pu introduire dans les résultats, on en conclut la quantité d'oxigène, d'hydrogène, de charbon et de terre qui composent un poids donné de la substance végétale soumise à l'expérience. On connaît donc ainsi la nature de ses principes constituans et leurs proportions.

Cette méthode appliquée à un grand nombre de produits de la végétation, tels que les huiles, les résines, les acides végétaux, la fibre ligneuse, a présenté à MM. Thénard et Gay-Lussac plusieurs lois fort singulières, et que l'on était loin de soupçonner. Ainsi ils ont trouvé qu'une substance végétale est toujours acide quand l'oxigène s'y trouve, relativement à l'hydrogène, dans une plus grande proportion que dans l'eau. Si l'hydrogène domine, la substance végétale sera résineuse ou huileuse ou alcoholique. Enfin, dans toutes les substances qui ne sont ni acides, ni huileuses, comme le sucre, les gommes, la fibre ligneuse, la proportion de l'hydrogène à l'oxigène est exactement la même que dans l'eau; mais la proportion de charbon y est variable; et cette variabilité, jointe sans doute à la di-

Digitized by Google

verse condensation de l'hydrogène et de l'oxigène, produit toute la diversité absolue de ces substances, si différentes d'ailleurs, relativement à nos organes, par leurs couleurs, leur saveur et leur action sur nous. On voit par ces résultats que l'eau absorbée par les végétaux, se fixe toute entière dans leur substance, et s'y incorpore en totalité, de sorte que ses deux principes, l'oxigène et l'hydrogène, y entrent à-la-fois, quoique peut-être ils y éprouvent un degré de condensation différent de celui où ils se trouvent dans l'eau liquide. Il paraît aussi que la nature chimique de la fibre ligneuse est la même dans toutes les espèces de bois, quoiqu'elle varie beaucoup par sa dureté, sa contexture, et par les produits qui y sont mélangés. Il résulte encore de ce travail beaucoup d'autres conséquences importantes pour la chimie. Par exemple, l'acide acétique, c'est-à-dire, l'acide du vinaigre où l'on soupçonnait un grand excès d'oxigène, en contient fort peu, à peine trois ou quatre centièmes au delà de ce qui est nécessaire pour composer de l'eau; et voilà pourquoi cet acide se forme si facilement dans une infinité de circonstances. Voilà pourquoi toutes les substances végétales, exposées à l'action de l'eau et de l'air, développent si promptement cet acide par leur fermentation. Ces nouveaux faits sont autant de traits de lumière qui nous dévoilent bien des mystères que nous ignorions.

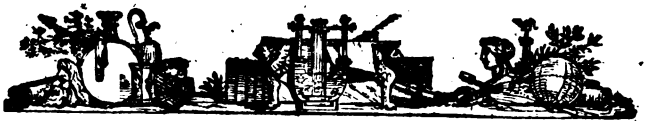
MM. Thénard et Gay-Lussac ont aussi appliqué leur appareil à l'analyse des substances animales qui ont tant de rapports avec les précédentes, par la manière dont elles sont formées. Ici on trouve un nouveau principe qui n'entrait pas dans la composition des végétaux; c'est l'azote qui combiné avec l'hydrogène, forme l'ammoniaque, suivant une belle découverte de M. Berthollet. Nos deux chimistes ont trouvé que toutes les substances animales qui ne sont point acides, comme l'albumine, la gélatine, la fibre animale, peuvent se réduire en eau, en charbon et en ammoniaque, avec quelques particules terreuses ou métalliques; leurs variétés sont produites par les diverses proportions de ces trois substances. Sous ce rapport elles sont analogues au sucre et aux gommes, dans le règne végétal. Les acides animaux contiennent, outre les principes précédens, un excès d'oxigène qui produit leur acidité, et les huiles, les graisses animales contiennent un excès d'hydrogène.

Sans doute ces résultats, quelque importans qu'ils soient,

Digitized by Google

ne suffisent point encore pour éclaircir complétement tous les mystères de la végétation et de l'animalisation. Maintenant que l'on connaît avec certitude la composition totale des substances végétales et les conditions générales auxquelles leur nature chimique est assujétie, il reste à examiner par quelles influences et dans quel ordre elles peuvent se transformer les unes dans les autres; comment cette transformation se produit dans les végétaux par l'action de la vie; suivant quel ordre les substances qu'ils contiennent, s'y développent successivement; car les élémens d'un arbre résineux, par exemple, ne peuvent pas être les mêmes à l'instant où la résine n'y est point formée encore et après l'époque où elle en a été secrétée. Il faut donc désormais que l'analyse chimique suive ainsi les progrès d'un même végétal, depuis sa germination, jusqu'à la fructification parfaite; qu'elle détermine, qu'elle mesure les principes qui y entrent ou qui s'en exhalent aux diverses époques comprises entre ces termes extrêmes, et qu'elle en conclue la nature des opérations produites, à chacune de ces époques, par l'acte même de la végétation. M. Vauquelin a entrepris, il y a deux ans, un travail de ce genre sur le marronnier d'Inde, à la prière de M. Correa de Serra, bien digne par son talent, autant que par l'aménité de son caractère, d'être associé à notre savant compatriote. Ce travail auquel il ne manque plus que l'analyse de la germination, peut être terminé ce printems: mais pour qu'il puisse avoir tout le degré d'utilité qu'on en peut attendre, il faut en faire de semblables dans des familles très-distinctes. La comparaison des résultats qu'ils offriront, ne peut manquer de donner beaucoup de lumières sur la physiologie des plantes. BIOT.

Digitized by Google



# LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

De l'Esprit des Religions, par Alexis Dumesnil. — Un vol. in-8°. — Chez *Leblanc*, abbaye St-Germain, n° 1.

> Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se soumettre où il faut. Pascal.

Lorsqu'un heureux génie a ouvert une nouvelle route dans la carrière littéraire ; que par un ouvrage neuf et important il a étendu le champ de nos connaissances et agrandi le domaine de nos pensées ; ou même lorsque, marchant dans des voies déjà connues et fréquentées, il se contente de les orner, de les embellir de manière à se faire extrêmement distinguer de tous ceux qui l'y avaient précédé, tous ceux qui l'y suivront auront à subir avec lui une comparaison presqu'inévitable et très-redoutable. Son ouvrage deviendra un modèle, une sorte de type auquel on rapportera toutes les productions du même genre. Les hommes aiment, en effet, à juger par comparaison. Il leur est plus naturel, plus commode, plus facile de prononcer sur le mérite relatif d'un objet quelconque, et plus particuliérement d'une production de l'esprit, que sur son mérite absolu ; mais il est certains genres où l'on peut encore moins se flatter d'éviter cette fatale comparaison. On applaudit, à la vérité, au théâtre des tragédies, des comédies qui ne ressemblent pas beaucoup aux chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine, de Molière, et heureusement pour les auteurs on juge leurs conceptions dramatiques sans les comparer trop scrupuleusement avec celles de nos grands maîtres. Si vous suivez la carrière de l'éloquence et de la poésie, on ne vous opposera pas aussitôt les grands noms de Bossuet, de Racine et de Boileau, et vous pourrez obtenir des succès quoique vous ne ressembliez guères à ce grand orateur, à ces grands poëtes. Mais faites-vous des fables, par exemple? il n'est point de lecteur, point de critique qui ne pense

Digitized by Google

d'abord à La Fontaine, ne vous condamne, même avant de vous avoir lu, de vous être exposé à ce redoutable parallèle, et ne vous condamne bien plus encore après vous avoir lu. Tracez-vous des portraits et des caractères, prétendez-vous dévoiler les secrets du cœur humain par quelques observations générales énoncées en forme de maximes et de sentences? vous serez aussitôt confronté à vos risques et périls avec La Bruyère, La Rochefoucault, Montaigne, et peut-être quelques autres moralistes encore. Enfin, et l'on sent que je néglige beaucoup d'autres exemples, serait-il possible de feindre un voyageur imaginaire, critiquant les mœurs, les usages, les lois d'une contrée éloignée qu'on lui fait parcourir, les comparant avec les lois, les usages et les mœurs de sa propre patrie, et tirant de cette comparaison une satire enjouée et ingénieuse de la société à laquelle on le suppose étranger, sans rappeler l'idée des *Lettres Persannes*, et être jugé plus ou moins sévérement, suivant qu'on approche plus ou moins de cet excellent modèle de finesse et de plaisanterie?

M. Alexis Dumesnil n'échappera pas davantage à la comparaison que provoquent nécessairement le titre et le sujet de son livre avec un autre ouvrage de Montesquieu, ouvrage bien plus important, plus profond et plus célèbre encore que les *Lettres persannes*. *L'Esprit des Religions* ne peut manquer de reporter les souvenirs du lecteur sur *L'Esprit des Lois*. Le plan, le but, l'objet des deux auteurs se ressemblent en plusieurs points. Remontant l'un à l'origine des religions, l'autre à celle des lois; assignant les ressemblances qu'ont eues dans les diverses contrées, et les institutions sacrées, et les institutions politiques; expliquant les causes de leurs changemens, de leurs variations, de leurs altérations chez les différens peuples; examinant leurs rapports avec le gouvernement, et leur influence sur la morale et la société, ils ont suivi deux routes très-près l'une de l'autre et qui même doivent quelquefois se confondre. La religion est, en effet, chez tous les peuples la première des lois; elle est l'appui, le fondement, la sanction de toutes les autres. Elle a même été chez quelques peuples la seule loi, réglant les rela-

Digitized by Google

tions extérieures, la forme du gouvernement, les droits et les devoirs des individus, les discussions particulières, tout, jusqu'aux bienséances sociales. Montesquieu n'a donc pu se dispenser, dans ses considérations générales sur les lois, de parler de la religion, et de la mêler souvent à des objets auxquels elle se trouve si naturellement et si intimement liée. D'un autre côté, et par une réciprocité nécessaire, les lois reçoivent de nouvelles directions, de nouveaux effets, un *esprit* particulier, de l'*esprit* des religions. M. Dumesnil devait donc, dans ses vues générales sur les institutions sacrées des peuples, parler de leurs institutions politiques et de leurs réglemens civils; il ne pouvait toujours séparer deux objets dont l'action mutuelle se fait sentir à chaque instant et ne doit jamais échapper aux regards du philosophe et du législateur. C'est ainsi que deux plénipotentiaires réglant les limites de deux empires limitrophes et qui se touchent par tous les points, sont souvent obligés de passer de l'un dans l'autre afin de mieux juger leurs droits respectifs.

C'est donc encore moins la ressemblance des titres que celle des objets qui provoque une comparaison entre M. Dumesnil et Montesquieu, et elle s'offre si naturellement au critique que je ne puis tout-à-fait l'éviter; mais je ne veux en saisir que les traits par lesquels les deux écrivains se ressemblent. Comme Montesquieu, M. Dumesnil paraît avoir beaucoup médité sur son sujet; il a, par de pénibles recherches, amassé de nombreux matériaux; il déploie une grande érudition. L'auteur de *L'Esprit des Lois*, se reportant, pour ainsi dire, à leur berceau, les suit dans leurs progrès chez les anciens peuples de l'Orient, chez les Grecs et les Romains, dans leurs altérations chez les peuples du moyen âge, et parcourant sans s'égarer ce dédale inextricable de lois féodales, ripuaires, saliques, imaginées par les Lycurgues et les Solons des Goths, des Ostrogoths, des Lombards, des Bourguignons, et par tous ces rois barbares, régissant des peuples barbares par des codes barbares, il arrive jusqu'à nos jours, et dévoile à nos regards les causes et les effets de toutes les législations anciennes et modernes. L'auteur de *L'Esprit des Religions* voit pareillement naître dans l'Orient une

Digitized by Google

une religion fondamentale et primitive, qui se répand chez tous les peuples et dans toutes les contrées; qui se corromps insensiblement dans les lieux mêmes où elle avait pris naissance; se dénature de plus en plus à mesure qu'elle s'éloigne davantage de son origine et de sa première patrie; se divise ainsi dans les plus monstrueux systèmes et les plus bizarres religions; conserve néanmoins toujours chez les nations les plus sauvages, quelques traits primitifs, quelques dogmes fondamentaux qui rapportent toutes ces opinions diverses, ridicules ou barbares, à une même et céleste origine; et après tant d'altérations qui l'avaient défigurée et rendue méconnaissable, s'épure enfin par l'accomplissement des antiques promesses, et se maintenant au milieu des plus rudes contradictions, et malgré le fanatisme et la rage d'ennemis acharnés, que ses bienfaits ne peuvent désarmer, donne à ceux qui lui restent fidèles leurs plus solides vertus, leurs consolations les plus réelles, et leurs meilleures espérances.

Dans les deux ouvrages, les conjectures et les raisonnemens sont appuyés sur des faits nombreux, et réciproquement de la plupart des faits on tire de nombreuses conséquences, et l'on peut remarquer comme un trait de ressemblance de plus entre les deux auteurs, que les conséquences ne sont pas toujours très-justes, ni les faits toujours très-sûrs. On peut également reprocher à l'un et à l'autre cette affectation de découper leur ouvrage en petits chapitres qui tantôt traitant absolument la même matière, comme l'indique souvent le titre, *Continuation du même sujet*, ne devraient point être séparés; et tantôt n'ayant aucun rapport entr'eux, ne devraient point être mis à la suite les uns des autres; et cette affectation est encore plus blâmable dans M. Dumesnil, parce qu'elle est une imitation. Ici, je crois, doit finir le parallèle. Si l'on recherche, en effet, les idées neuves et profondes, les résultats vastes et lumineux, cette multitude de rapports que peut seul apercevoir le coup-d'œil du génie, cet art d'éclairer l'histoire de tous les tems et de tous les lieux par les lois, et les lois par l'histoire, de sorte que les principes et les faits se prêtent une lumière



Digitized by Google

mutuelle, les points de comparaison deviennent infiniment moins sensibles entre les deux auteurs, et l'on n'en trouve plus aucun dans le style des deux ouvrages. Je ne ferai point cependant à M. Dumesnil un reproche de n'avoir pas imité la manière de Montesquieu. D'abord, en fait de style, chaque écrivain doit avoir le sien propre, et il est rare que les imitations soient heureuses ; on pardonnerait d'ailleurs volontiers à M. Dumesnil, on louerait même dans un sujet plus grave encore que *L'Esprit des Lois*, un style plus grave que celui de Montesquieu, qui ne l'est pas même toujours assez pour la matière qu'il traite ; un langage moins sententieux, moins coupé, moins épigrammatique, plus nombreux et plus périodique. On voit bien que M. Dumesnil a tâché d'imprimer ces qualités à son style ; mais l'effort s'y fait plus apercevoir que le succès. Ce n'est pas qu'en plusieurs endroits la pensée n'y soit bien exprimée, mais le plus souvent elle l'est sans noblesse, sans justesse, quelquefois même sans correction ; le tour en est vague et pénible ; le style, en général, dépourvu de couleur et d'imagination.

Je dois justifier par quelques exemples ces accusations, car il faut prouver que je ne les ai pas entassées au hasard, ni jugé légèrement un écrivain estimable, et un livre qui malgré ses défauts présente le mérite des recherches et de l'érudition, offre quelquefois de l'intérêt, prouve souvent le bon esprit de son auteur, et toujours ses bonnes intentions. Si je voulais remonter jusqu'à la création pour chicaner M. Dumesnil, je le reprendrais d'avoir dit que l'homme fut créé libre et *volontaire*, parce que ce mot *volontaire* n'a jamais dû être pris dans le sens qu'il lui donne ici, et d'avoir prétendu que le premier *jour* du monde fut une *nuit*, parce que cela n'est pas clair ni démontré. Mais je passerai tout de suite au déluge, ou du moins à la dispersion des peuples, première cause de la variation dans les dogmes primitifs, et de l'idolâtrie, comme l'observe très-bien M. Dumesnil, et je donnerai quelques exemples de ces tours et de ces expressions vagues, premier défaut de son style : « Les hommes, » dit-il, devaient multiplier ; la terre était leur patrie,

Digitized by Google

» et d'un pôle à l'autre ils se répandirent par essaims » nombreux. *La postérité* tournait encore ses regards » religieux vers son antique berceau, *que déjà elle en* » *ignorait les douceurs.* » Il y a tout-à-la-fois, dans cette phrase, vague de pensée et vague d'expression. *La postérité* prise ainsi dans un sens absolu, désigne les hommes qui viendront après nous, et non ceux qui nous ont précédés de six mille ans, et c'est cependant de ceux-ci que l'auteur veut parler; il fallait donc dire : *la postérité des premiers habitans de la terre.* Le reste de la phrase n'est ni très-clair, ni très-correct, et n'a aucun rapport à l'altération des dogmes primitifs. Enfin, dans le même chapitre, l'auteur attribue cette altération *à l'excès* et au défaut d'amour de Dieu; voilà deux causes bien opposées; la première a-t-elle jamais existé? est-elle même possible? Dans le chapitre suivant, il prouve que la différence des climats mit une grande différence entre les divinités que les divers peuples imaginèrent et adorèrent. « La Providence, dit-il, » eut un *aspect plus terrible* chez les habitans d'une » contrée pauvre et stérile; dans la misère et le délaissement affreux où ils se trouvaient, ils implorèrent » plus particulièrement un *Dieu protecteur et miséricordieux.* » Par quel renversement du sens ordinaire des mots l'auteur confond-il une *Providence d'un aspect terrible* avec un *Dieu protecteur et miséricordieux?* Remarquons aussi, en passant, que l'objet de ce premier livre est d'établir l'influence du climat sur les divers systèmes religieux, ainsi que l'indiquent, et ce que je viens de citer, et les titres particuliers de divers chapitres, et même le titre général du livre : *Du Dogme originel; les climats sont cause de ses variations.* Et dans la troisième partie de son ouvrage, M. Alexis Dumesnil emploie aussi un livre entier à réfuter le sentiment de Montesquieu sur l'influence du climat en matière de religion; cela ne me paraît pas extrêmement conséquent.

Mais, avant de passer au fond des choses et aux raisonnemens de l'auteur, j'insisterai encore un peu sur quelques défauts de son style. Dès les premières pages, je trouve un barbarisme choquant : « L'histoire des pre-



Digitized by Google

» miers tems, dit-il, *s'imprégnit* du coloris national; » il fallait dire *s'imprégna*; peut-être, au reste, l'auteur avait-il écrit *s'empreignit*. Mais dans tous les cas la phrase n'est pas très-bonne, ni l'expression très-heureuse; souvent celles de M. Dumesnil manquent de correction, de noblesse, de justesse. « Les écritures des Juifs, dit-il, » expliquent plus clairement la chute de l'homme; elles » rapportent comment Satan s'approcha de *sa* compagne, » *sous le masque de la fourberie*. » On dirait que c'est de sa propre compagne et non de celle de l'homme que Satan s'était approché; le masque de la fourberie serait un fort mauvais masque, Satan est trop rusé pour le prendre: d'ailleurs pour lui ce n'en serait pas un. « Il » serait impossible, dit plus loin M. Dumesnil, de rap- » porter toutes les erreurs qui ont été manifestées *rien* » *qu'à l'égard* des principaux mystères. » *Rien qu'à l'égard* est peu français et peu noble. Ailleurs l'auteur veut prouver, et prouve en effet, qu'ordinairement les peuples vaincus adoptaient les divinités des peuples vainqueurs, et qu'ils auraient fait adopter les leurs s'ils avaient triomphé: « *C'est l'histoire*, ajoute-t-il, de la foi puni- » que et de la foi romaine, dont l'une n'obtint la préé- » minence sur l'autre que par le sort des armes. » Ces mots, *c'est l'histoire*, sont pris ici dans un sens extrêmement trivial. Ce défaut de noblesse dans les expressions se retrouve quelquefois même dans les raisonnemens de l'auteur, et l'explication qu'il donne des allégories. Ainsi il argumente assez inutilement, à mon avis, contre le miracle par lequel Mahomet prétendait avoir fait descendre la lune dans sa manche, et il prouve ainsi la fausseté du fait: « Pour que la lune pût se cacher dans la » manche de Mahomet, il aurait fallu ou que *sa* robe » eût été aussi large qu'un *abîme*, ou que la lune elle- » même devînt aussi petite qu'une *bonbonnière*. » Il est certain que cela est démontré. Ailleurs M. Dumesnil veut justifier la prohibition faite aux Juifs de manger de la chair de cochon. Il remarque très-justement que c'est une viande mal saine, sur-tout dans les climats chauds de l'orient, et que la quantité de sel dont il faut la charger est nuisible; mais il ajoute: « Le sel a une vertu stimu-

Digitized by Google

» lante, dont les Egyptiens ont donné une idée assez » énergique en feignant que Vénus était sortie de l'écume » saumâtre de la mer. » Je crois qu'en inventant cette charmante allégorie, les Egyptiens ou les Grecs n'avaient pensé ni au sel, ni au cochon.

Il est aussi quelques raisonnemens de l'auteur dont on pourrait contester la justesse et la solidité. Tel est, à mon avis, celui-ci : « Pas une nation, pas un peuple qui » n'ait immolé à la divinité un *nombre prodigieux* de » victimes humaines, et qui n'ait fait dépendre sa félicité » d'un sang aussi *odieux*. Ce serait une erreur de par- » tager l'opinion de quelques savans qui ont cru trouver » la source de ces détestables offrandes dans le sacrifice » que Dieu prescrivit à Abraham. Peut-être cette *excuse* » aurait-elle encore quelque vraisemblance, s'il ne s'agis- » sait que des meurtres fréquens que les Africains exer- » çaient sur leurs enfans : mais Carthage n'était pas seule » coupable de ces abominations. Rome, la mère des peu- » ples, versait aussi leur sang sur les autels. » J'adopte entièrement l'opinion de l'auteur, et je pense bien comme lui, que ce n'est pas le sacrifice prescrit à Abraham qui a donné aux peuples barbares l'idée de leurs barbares sacrifices; mais je ne le prouverais pas comme M. Dumesnil, car s'il admet que les Carthaginois tenaient cette horrible coutume des Juifs, et la justifiaient par l'exemple d'Abraham, comment prouverait-il que les Romains ne la tenaient pas de la même source, et ne l'autorisaient pas par le même exemple? M. Dumesnil veut prouver que les chrétiens de l'Orient et de l'Occident avaient transporté dans la religion leurs anciennes mœurs, quelques-unes de leurs anciennes coutumes, et même des anciennes opinions religieuses adoptées dans leurs climats avant l'établissement du christianisme; après en avoir rapporté divers exemples, « enfin, ajoute-t-il, les » peuples de l'Orient n'ayant jamais été réunis sous la » puissance d'un pontife suprême, ont formellement » refusé de se soumettre à celle du pape. » C'est établir un mauvais raisonnement sur des faits inexacts. M. Dumesnil ignore-t-il que les orientaux ont reconnu la juridiction du souverain pontife pendant les huit premiers

Digitized by Google

siècles de l'Eglise, et voudrait-il nous persuader que lorsqu'ils l'ont méconnue au neuvième, c'est parce qu'ils se rappelaient leur antique indépendance, après l'avoir oubliée plus de huit cents ans? D'ailleurs les occidentaux qui ont respecté et respectent encore cette jurisdiction, étaient-ils plus soumis que les peuples d'orient à un pontife suprême dans leurs anciennes religions païennes, druidique, scandinave, etc.? Et comment M. Dumesnil prouverait-il que les Romains, les Gaulois, les Germains, les Cantabres, les Ibères et les autres peuples de l'Europe étaient réunis dans la même communion et sous l'autorité d'un même chef spirituel?

M. Dumesnil veut aussi que la coutume de faire des festins et des banquets dans les temples, ait été adoptée par les peuples d'Occident à cause de leur penchant à l'ivrognerie, et comme une suite de l'habitude où ils étaient de boire dans leurs anciens temples, *à la gloire de leurs dieux et de leurs génies*. Je croirais bien plutôt que cet usage vient des chrétiens d'Orient qui dans leurs basiliques célébrèrent les *agapes*, et comme les occidentaux, souillèrent ces banquets religieux et fraternels par des désordres qui, dès le tems des apôtres, leur attirèrent de vives reprimandes, et firent bientôt abolir cette coutume. En général, et c'est un reproche qu'on a fait aussi a Montesquieu, M. Dumesnil appuie trop souvent ses principes et ses conséquences sur des faits peu sûrs, ou tire de faits sûrs des conséquences qui ne sont pas toujours très-rigoureuses. Je citerai encore un exemple de l'un de ces deux défauts. « On voit avec peine, dit-il, que les » malheureux Pariah qui ne peuvent entrer dans les pa» godes, sont aussi exclus des églises..... Le christia» nisme ne devait point adopter ces distinctions absurdes » du paganisme qui flétrissent un homme, non parce » qu'il est méchant et criminel, mais parce qu'il appar» tient à un culte plutôt qu'à un autre. » Ces réflexions sont en elles-mêmes pleines de sens, de justesse et d'une saine philosophie; mais elles sont ici appuyées sur une opinion absolument fausse: les Pariah ne forment point dans l'Inde une caste particulière et proscrite, comme on le croit communément. Ecoutons un homme dont

Digitized by Google

l'autorité en pareille matière est irréfragable. M. Solvyns, dans son exact et magnifique ouvrage sur les Hindous, s'exprime ainsi : « Le mot de *pariah* est une épithète » qui veut dire *mauvais ;* un brame qui ne vit point » conformément à son état, est un *pariah braman*, » comme une mauvaise maison est une *pariah gor*, un » mauvais soulier un *pariah jouter*, ainsi du reste; il y » a donc des pariah dans toutes les castes, mais point » de caste de pariah. » Cette explication justifie parfaitement les Indiens et les chrétiens. Je sais bien que l'opinion adoptée par M. Dumesnil est fortement enracinée chez les peuples d'Europe. M. Bernardin de St.-Pierre n'avait pas peu contribué à l'établir parmi nous. Il suppose, en effet, dans sa *Chaumière indienne*, qu'un Anglais porté dans un palanquin par des naturels du pays, est assailli par un orage; il aperçoit une chaumière, et croit y trouver un asyle. Il ordonne aux Indiens de l'y porter; mais l'un d'eux hors d'haleine, s'écrie: n'approchons pas d'ici, il y a un pariah. Aussitôt toute la troupe répète avec effroi : un pariah ! un pariah !..... Qu'est-ce qu'un pariah, demande l'Anglais ? C'est, lui répond un des porteurs, un Indien de *caste si infâme*, qu'on peut tuer si on en est seulement touché. Bientôt après, le pariah racontant lui-même son histoire, s'exprime ainsi : « *Etant d'une caste réputée infâme* dans mon » pays, et ne pouvant être Indien, je me suis fait » homme.... Repoussé par la société, je me suis réfu- » gié dans la nature. » Tout cela est fort beau, mais j'aime mieux m'en rapporter à M. Solvyns qui a demeuré et observé quinze ans dans l'Inde, qu'à M. Bernardin de Saint-Pierre qui fait de fort belles phrases à Paris.

Voilà beaucoup de critiques, et il serait possible d'en faire encore; mais assurément je ne me serais pas donné la peine d'en faire un aussi grand nombre, si l'ouvrage ne m'avait pas paru intéressant et digne d'être examiné avec toute l'attention dont je suis capable. Il est, comme je l'ai déjà observé, plein de recherches savantes, et annonce une érudition peu commune. L'auteur y développe non-seulement des connaissances très-variées, mais encore un fort bon esprit. S'il n'est pas toujours très-

Digitized by Google

orthodoxe dans quelques-unes de ses explications, il est constamment très-religieux dans tous ses sentimens, et c'est beaucoup dans le siècle où nous vivons. C'est le livre d'un très-honnête homme, souvent d'un bon logicien, quelquefois d'un assez bon écrivain. Je n'ai point d'espace pour prouver par des citations mes éloges, comme j'ai tâché de prouver mes critiques. Heureusement l'un n'est pas aussi nécessaire que l'autre. Le critique en effet s'adresse au public et aux auteurs; les auteurs croient difficilement aux censures qu'on fait de leurs ouvrages: il faut donc leur faire voir qu'on n'a point hasardé légèrement ces censures, et marcher entouré d'un cortége de preuves. Cela n'est pas aussi indispensable pour les éloges; les auteurs les adoptent facilement et très-volontiers, et je crois former un vœu juste en désirant que dans cette occasion le public ait sur ce point les mêmes dispositions et la même confiance que montrent généralement tous les auteurs. F.

---

ALMANACH DES MUSES POUR 1810. — A Paris, chez *François Louis*, libraire, rue de Savoie, n° 6. Un volume in-18, de l'imprimerie de *Didot*, orné d'une jolie gravure et d'une vignette.

UN critique pourrait s'effrayer à la vue de ces Recueils où les noms des auteurs se comptent par douzaines. Rendre justice à chacun serait assez longue besogne, si la justice que nous devons à ce qu'il est impossible de lire n'était pas de n'en point parler. Or, cette sorte de justice, non moins expéditive qu'impartiale, trouve assez souvent son application dans tous les recueils de ce genre pour rassurer le critique, et abréger beaucoup son travail.

Ce qui doit encore abréger le nôtre, c'est que divers morceaux de poésie insérés dans l'*Almanach des Muses*, l'avaient été précédemment dans *la Revue* ou dans *le Mercure*, et qu'il ne nous reste rien à dire sur des pièces déjà connues de la plupart de nos lecteurs.

A ce court mémoratif il est juste d'ajouter que, parmi

Digitized by Google

les ouvrages périodiques où l'on recueille les vers de l'année, aucun ne renferme autant de poésies inédites ou peu connues; et que, soit pour le choix, soit pour la nouveauté, l'ancien Almanach des Muses est encore *le véritable*, s'il est vrai que les Muses aient un Almanach.

Dans un petit avertissement, l'éditeur se plaint que de nos jours la *poésie légère* est abandonnée, et il regrette de n'avoir pu mettre dans son Recueil assez de pièces de ce genre. Je trouverais, au contraire, qu'il y en a mis encore trop. Lorsque Boileau voulait expliquer le succès de ses poésies, ce n'est pas, disait-il, *que leurs sons agréables, nombreux*,

Soient toujours à l'oreille également heureux...

Mais, ajoutait-il avec cette justesse d'esprit et de goût qui l'a fait nommer le poëte de la raison :

Ma pensée au grand jour toujours s'offre et s'expose;
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.
C'est par là quelquefois que ma rime surprend.
C'est-là ce que n'ont point Jonas et Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes,
Montre, miroir d'amours, amitiés, amourettes,
Dont le titre souvent est l'unique soutien,
Et, qui parlant beaucoup, ne disent jamais rien (1).

C'est-là, répéterai-je après ce grand maître, ce que n'ont point tous ces vieux *contes* de Gascons et de Normands, *réparés à neuf*; tous ces vieux *bons mots* satiriques, rimés depuis deux cents ans dans tous les recueils d'épigrammes; et tous ces vieux *madrigaux* sur les Grâces, Vénus et Flore; et tous ces *bouquets* de lis et de jasmins, et de roses; et tous ces vieux *impromptus* refaits à loisir, sur la danse de madame une telle, plus légère que le zéphyr; sur la voix de mademoiselle trois étoiles, plus digne que Philomèle de figurer dans un concert; *et telles fadeurs synonymes* dont se plaisent à nous régaler tant d'auteurs de *poésies légères*;

Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des classes,

(1) *Epître sur le vrai*, à M. de Seygnelai.

Digitized by Google

N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante fiction,
Que les tendres lyres des Grâces
Se montent sur un autre ton ;
Et qu'enfin de la foule obscure
Qui rampe au marais d'Hélicon
Pour sauver ses vers et son nom,
Il faut être sans imposture
L'interprète de la nature,
Et le peintre de la raison.

GRESSET. *La Chartreuse.*

Voilà sans doute d'excellens préceptes renfermés dans d'excellens vers. Personne, dans l'épître légère, ne les a suivis quelquefois avec plus de grâce que Gresset lui-même. Cependant Voltaire, qui s'y conformait avec toute la supériorité et l'étendue de son esprit, trouve que l'auteur de *la Chartreuse* s'en est trop souvent écarté. Il se plaint de *cette vicieuse abondance d'images recherchées autant que de ces rimes redoublées, dont la moitié au moins est inutile. C'est*, ajoute-t-il, *ce qui a fait tomber enfin tant de petits poëmes, comme* Verd-Verd, la Chartreuse, les Ombres, *qui eurent la vogue pendant quelque tems.*

*Omne supervacuum pleno de pectore manat* (2).

En convenant que cette critique, excessivement rigoureuse, n'est cependant pas tout-à-fait dénuée de fondement, il faut convenir aussi que l'illustre Aristarque avait tort de s'en servir pour expliquer un fait qui n'existe point. Loin que *Verd-Verd*, *la Chartreuse* et *les Ombres* soient *tombés*, comme il le prétend, ce sont, au contraire, des ouvrages charmans, placés pour toujours dans le petit nombre de vers que les gens de goût se plaisent à relire ; des modèles consacrés par le tems comme à-peu-près classiques, où la grâce et la facilité font pardonner la surabondance, où brillent à chaque instant des beautés si distinguées que bien des défauts plus graves et plus répétés encore, ne pourraient les faire oublier.

(2) Questions sur l'Encyclopédie, article *Imagination*.

Digitized by Google

Malheureusement les disciples de Gresset (et il en a eu un grand nombre) en exagerant presque tous les défauts de sa manière, ont cru reproduire ses beautés. La littérature a été inondée plus que jamais de *ces frivoles sonnettes qui parlent beaucoup et ne disent rien*. Ce débordement s'est sur-tout fait sentir dans les *Almanachs des Muses*. On en retrouve des traces dans celui de cette année. Toutefois parmi les épîtres, dixains, impromptus, pièces fugitives de tout genre, qu'il renferme, quelques-unes pourront rester dans la mémoire des amis des vers; elles demandent grâce au lecteur pour celles qu'il lira sans les retenir, ou qu'il parcourra sans les lire. On doit savoir gré à l'éditeur de les avoir recueillies, et de s'être attaché constamment à varier le choix qu'il en a fait. On lui saura gré sur-tout d'en avoir imprimé quelques-unes qui lui appartiennent à un autre titre que celui d'éditeur. On avouera même, sans peine, qu'on se rangerait de son avis lorsqu'il se plaint que son *Almanach* renferme trop peu de *poésies légères*, si toutes celles qu'il contient ressemblaient à celle-ci :

### A MON PETIT BOIS.

Salut, petit Bois plein de charmes,
Cher aux amis, cher aux Neuf-Sœurs,
Où la nuit, les loups, les chasseurs
N'ont jamais porté les alarmes.
Salut, petit Bois où j'entends,
Parmi tant d'oiseaux si contens,
Des voix sans malheurs douloureuses,
Sans bravo des roucoulemens,
Sans paroles des airs charmans,
Des Saphos par l'amour heureuses;
Voix tendres, voix mélodieuses,
A vous, dans ce Bois, je m'unis;
C'est le pays des bons ménages;
Le plaisir est sous les feuillages,
Le bonheur est dans tous les nids.
Dis-moi, timide Tourterelle,
Dis-moi, touchante Philomèle,
Si jamais, la nuit ou le jour,
J'ai troublé ta plainte innocente,

Digitized by Google

Tes feux, ta famille naissante,
Et les échos de ton séjour?
Soit en hymen, soit en veuvage,
Toujours en paix, sous cet ombrage,
Tu vécus ou mourus d'amour.
Heureux qui possède en ce monde
Un joli bois dans un vallon,
Tout auprès, petit pavillon,
Petite source assez féconde!
De ce Bois le Ciel m'a fait don.
Quand sa feuille s'enfle et veut naître,
J'assiste à ses progrès nouveaux;
Mon œil est là sur ses rameaux,
Qui l'attend et la voit paraître:
L'été, je lui dois mes berceaux,
La plus douce odeur en automne,
Un abri contre l'aquilon,
Quand je vais lisant Fénélon;
Et l'hiver, chaque arbre me donne,
Utile en toutes les saisons,
Lorsque sous le toit des maisons
Un réseau d'argent partout brille,
Et l'éclat dont mon feu pétille,
Et la chaleur de mes tisons.
C'est-là, c'est dans cet Elysée,
Frais à l'œil, doux à la pensée,
Cher au cœur, que j'aime à venir,
Auprès d'un asyle modeste,
Avec un ami qui me reste,
Ou rêver, ou m'entretenir,
En admirant un site agreste,
Ou ce beau *dôme* bleu céleste,
*Palais* d'un heureux avenir.
Bois pur, où rien ne m'importune,
Où des cours et de la fortune
J'ignore et la pompe et les fers;
Où je me plais, où je m'égare;
Où d'abord ma Muse s'empare
De la liberté des déserts;
Où je vis avec l'innocence,
Le sommeil et la douce aisance,
Et l'oubli de cet univers,

Digitized by Google

Loin de moi jetant dans les airs
Tous les orgueils de l'importance,
Tous les songes de l'espérance,
Et l'ennui de tous les travers;
Où pour moi, ma seule opulence,
Ce que je sens, ce que je pense,
Devient du plaisir et des vers.
O le plus charmant Bois de France!
Que de douceur dans tes concerts!
Quel entretien dans ton silence!
Quel secret dans ta confidence!
Que de fraîcheur sous tes couverts!

On trouve dans ce Recueil une autre pièce du même genre et du même poëte, sur *le Ruisseau de Dame-Marie-les-Lis*; et une romance touchante, intitulée: *le Pont des Mères*. Le tragique éloquent et sombre qui nous effraya dans Macbeth, et nous arracha des pleurs sur les infortunes d'Œdipe, ne réussit pas moins à exciter des émotions douces et tendres: dans quelque genre qu'il écrive, il sait toujours se faire entendre au cœur.

Je citerai encore, avant de terminer l'examen des poésies fugitives, une épître de M. Ginguené à M. de Parny, qui me paraît digne de tous deux; une fable du même auteur, qui fait partie de son Recueil, dont on a vu l'analyse dans l'un de nos derniers numéros (3); quelques vaudevilles de M. de Jouy, etc., *et plusieurs autres*.

En passant aux poésies d'un genre plus élevé, je tombe d'abord sur un morceau que je suis fâché de trouver dans ce Recueil, mais que son étendue et le nom de l'auteur ne me permettent point de passer sous silence. Je veux parler d'un fragment du poëme sur *la Religion*, auquel travaillait M. de Laharpe dans les dernières années de sa vie. On se tromperait beaucoup si l'on pensait y retrouver le talent de l'auteur de *Mélanie*, et le goût dont l'auteur du *Cours de littérature* a souvent donné des preuves incontestables. Style et composition,

(3) Celui du 3 février 1810.

Digitized by Google

tout ici me paraît également vicieux. Je vais le prouver, quoiqu'à regret, par une analyse qu'il serait facile de faire très-longue, mais que j'abrégerai, pour plusieurs raisons, autant qu'il me sera possible.

L'ange exterminateur, *l'ange des Anathêmes*, ordonne au prophète Isaïe de lire à haute voix *dans le livre des vengeances et de prophétiser contre la France*. Le prophète lit dans ce livre un long discours où *le Seigneur* le prend pour juge entre les Français et lui. Le Seigneur, dans ce discours, après avoir rappelé le premier homme et *les tours* de Babel, après avoir observé que *l'orgueil monte toujours*; après avoir dit que :

De ses plus noirs venins le séducteur antique
Abreuve, dès long-temps, la secte phrénétique
Qui parmi les mortels prétend s'exécuter
Ce qu'en vain *parmi nous* Satan osa tenter, etc.

Après avoir gourmandé l'homme sur ce qu'il veut tout savoir, ajoute :

Prophète, tu l'entends éclater en tous lieux,
Ce délire impuni qui *blesse mon oreille*
(Dit le Seigneur); croit-on qu'à jamais je sommeille?
N'ai-je donc pas détruit Achab et Pharaon?
N'ai-je donc pas perdu Babylone et son nom?
N'égalerai-je point le supplice à l'offense?
La terre attend de moi *l'exemple et la vengeance*.
Mon courroux va *sur eux* se répandre en torrent,
Il bouillonne d'un feu *sept fois plus dévorant*,
Tout ce peuple, enivré du vin de ma colère,
Va parler une *langue aux humains étrangères*,
*Un langage inouï*, etc.

Sans les égards que mérite le nom de l'auteur, quoique lui-même ait souvent mis peu d'égards dans la censure de ses rivaux ou de ses maîtres, on serait tenté de faire quelquefois au poëte l'application de ces dernières paroles, et de croire qu'en parlant de cette *langue aux humains étrangère*, il a voulu prêcher d'exemple, et n'a pas mal réussi. Mais n'oublions pas que la versification de *Mélanie*, de *l'Ombre de Duclos*, etc., est généralement pure, élégante et harmonieuse.

Digitized by Google

Parmi les traductions en assez grand nombre que renferme cette année l'*Almanach des Muses*, celle de la description des harpies, dans le troisième livre de l'*Enéide*, par M. de la Tresne, mérite d'être distinguée. Ce passage offrait au traducteur des difficultés effrayantes qu'il a surmontées quelquefois avec honneur. Il est juste de nommer aussi la traduction de l'églogue de *Gallus*, par M. Pierre d'Orange. On y trouve généralement de la facilité, quelquefois de l'élégance; mais ceux qui se rappelleront la grâce, le sentiment, le charme indicible de l'original, ceux-là reprocheront sans doute à M. d'Orange de s'être écarté de son modèle, et de n'avoir fait qu'une imitation.

Une autre pièce du même poëte n'est pas moins digne d'être remarquée : c'est un *Récit en style épique de la mort de Henri IV*. On sait que l'Académie du Gard proposa ce sujet, en 1809, pour son concours de poésie, et que l'intérêt attaché au nom si cher du héros,

Qui fut de ses sujets le vainqueur et le père,

excita l'émulation d'un grand nombre d'écrivains. Un critique habile a rendu compte dans ce Journal (4) du poëme qui remporta le prix. J'ai sous les yeux, en ce moment, le dernier volume des *Mémoires de l'Académie du Gard;* et je puis ainsi faire connaître à nos lecteurs, avec la pièce de M. d'Orange qui, quoiqu'elle n'ait rien obtenu, est loin d'être sans mérite, celle de M. Mollevault, correspondant de l'Institut, qui mérita l'*accessit*. Je crois ne pouvoir faire mieux que de laisser parler ses juges eux-mêmes :

« Un goût pur a présidé, disent-ils, au poëme de M. Mollevault; on y reconnaît un écrivain familiarisé avec l'étude de ces anciens dont il a fait passer heureusement dans notre langue une des plus aimables productions. La douceur, l'élégance, le fini, les traits heureux qu'on rencontre dans son ouvrage, dédommagent de ce qui peut lui manquer en essor, en action et en grandes images.

(4) N° du 10 décembre 1809.

Digitized by Google

» La citation suivante justifiera cette opinion, et le jugement de l'Académie.

» Après avoir peint Henri IV tranquille sur le trône qu'il avait été réduit à conquérir, et adoré du même peuple qui l'avait si long-tems repoussé, le poëte dit :

Ainsi l'astre du jour plongé dans les orages
De ses flèches de feu disperse les nuages,
Remonte en conquérant sur le trône des airs;
Et la terre sourit au roi de l'univers.

Mais quel monstre vomi par l'enfer en furie
Dans un nouvel abîme *a plongé* la patrie ?
*L'horrible* Fanatisme est ce monstre inhumain :
Il voit son sceptre *affreux* s'échapper de sa main.
Bourbon a *désarmé* les *foudres* de l'Eglise;
Le fier Espagnol baisse une tête soumise ;
L'Europe va s'unir par des nœuds fraternels,
Et de ce *Dieu* barbare abolir les autels.
Furieux contre un roi qui *brise* sa puissance,
Il le voue au trépas, des enfers il s'élance,
Et s'armant en secret d'un infâme couteau,
De la Religion revêt le saint manteau.
Mais combien en ses traits cette vierge diffère
Du monstre qu'à sa place encense le vulgaire !
Elle est fille du ciel, il est fils des enfers;
Elle instruit les mortels, il trompe l'univers ;
L'un dans son cœur féroce entretient la vengeance ;
L'autre n'y laisse accès qu'à la douce clémence,
Il traîne à ses autels, elle y guide les cœurs ;
Et tandis qu'il poignarde, elle verse des pleurs.

A ce fragment de M. Mollevault j'opposerai le début du récit de M. d'Orange, qui me paraît de beaucoup préférable à tout le reste de la pièce.

C'était l'heure où la nuit ramenant le repos,
Du sommeil sur nos yeux épanche les pavots ;
Bourbon *se reposait* des soins de la couronne;
Il dort : mais au sommeil à peine il s'abandonne,
O prodige soudain ! vers la couche des rois
S'avance à pas tardifs le *spectre* de Valois.
Des pleurs mouillent ses yeux; son front sans diadême

Se

Digitized by Google

Se penche tristement vers le héros qu'il aime,
Et d'une main sanglante il montre sur son sein
Les marques du poignard d'un perfide assassin.
Du Héros attentif trompant l'impatience,
Le Fantôme long-tems garde un morne silence;
Mais sa douleur éclate, et parmi les sanglots
Sa gémissante voix laisse échapper ces mots :
« Bourbon, réveille-toi ! quel Dieu propice au crime
» T'a versé le sommeil sur le bord d'un abîme?
» Monarque confiant, tu dors; tu ne vois pas
» S'approcher de ton cœur le fer et le trépas;
» Oui, le fer doit aussi finir ta destinée;
» *L'envie insidieuse* à ta perte acharnée,
» Préparant en secret le malheur des mortels,
» Arme un bras parricide à l'ombre des autels.
» Va, presse ton départ et ta noble entreprise;
» Cours *délivrer* la Flandre à l'Ibère soumise;
» Garde que la lenteur des vains retardemens
» De tes jours menacés n'abrége les momens;
» L'assassin attentif n'a besoin que d'une heure;
» Vois le trône qui tombe, et la France qui pleure;
» *Fuis au sein des combats;* aux poignards meurtriers
» Oppose un roi vainqueur qu'entourent ses guerriers,
» Et préviens l'insensé qui croit, dans son délire,
» Acheter par ta mort les palmes du martyre. »

Jusqu'ici je n'ai parlé d'aucune des femmes poëtes qui ont enrichi ce Recueil. Ce n'est point un oubli, il serait injuste; mais je n'ai pas voulu séparer des rivales qui, dans des genres très-différens, méritent toutes des éloges. Sans m'ingérer de fixer entre elles les rangs, et de montrer des préférences, j'indiquerai seulement à la curiosité des lecteurs, les *Stances* de M^me^ Constance de S., une *Elégie* de M^me^ Dufresnoi, l'*Imitation de l'Ode d'Horace à Torquatus*, par M^lle^ de Montferrier, et les poésies qui portent les noms de mesdames Babois et Desroches.



Digitized by Google

## LES DEUX VISITES, LES DEUX PASTEURS ET LES DEUX NUITS.

### SECONDE VISITE.

L'HOMME est naturellement porté à l'espérance, et la belle fable de la Boîte de Pandore renferme un grande vérité. Dieu donna cette disposition à l'être qui par sa nature, ses passions, ses vices, et ses vertus même, devait être si souvent malheureux. Comment supporterait-on quelquefois le poids accablant du chagrin, si un sentiment vague, placé au fond du cœur, ne venait pas nous dire que le lendemain sera peut-être meilleur, et soutenir notre courage? Le pasteur Halder avait raison lorsqu'il disait que la mort est le plus complet des malheurs, puisque c'est le seul sans remède; et même encore alors, l'espérance consolante ne vient-elle pas dire à l'affligé qui reste, qu'il est aussi mortel, et que le lendemain, peut-être, il aura rejoint l'objet qu'il regrette?

Certainement, au premier moment où le pasteur Buchman eut reconnu son fils dans le chef des brigands, il se crut, et il était en effet le plus infortuné des pères; il eût mille fois mieux aimé apprendre qu'il n'existait plus, et c'était du fond de son cœur qu'il dit alors à sa femme: plût au ciel qu'il eût péri! Mais dès le lendemain ce sentiment s'affaiblit, et au bout de deux jours il surprit dans son ame une espèce de tranquillité, d'être sûr que son fils existait encore, était près de lui, et pouvait être rendu à la vertu. Le désir de consoler sa pauvre Marie, dont la santé succombait sous le poids de la douleur et de la crainte, lui fit trouver des motifs d'espérance, illusoires peut-être, mais qui n'en firent pas moins d'impression sur lui-même: « Qui sait, lui disait-il, qui sait si nous ne le jugeons pas à tort? les apparences sont contre lui, mais devons-nous condamner notre fils sur des apparences? Ah! du moins, en le supposant même aussi coupable qu'il paraît l'être, pourquoi repousserions-nous l'espoir de sa repentance? Dieu l'a conduit près de nous pour frapper son cœur et le ramener à la vertu. Te rappelles-tu, Marie, son accent si douloureux? n'était-ce pas le cri du remords et du repentir? Dieu, ô Dieu! dit-il ensuite en se saisissant du livre, est-ce qu'un scélérat endurci dans le crime,

Digitized by Google

le invoquer le nom de Dieu ? et ce saint livre même, qu'il a emporté, Marie, après l'avoir pressé sur son cœur, n'est-ce pas la preuve que, dès cet instant il détestait sa vie criminelle, et jurait d'y renoncer ? »

« Il faut l'espérer ou mourir, disait la mère, mais il n'en sera pas moins perdu pour nous ; je connais Fritz, jamais, jamais il ne reviendra. Et puis, dit-elle en baissant la voix, ne peut-il pas être puni dans cette vie ? Je n'ose penser au sort qui l'attend peut-être. » Buchman aussi baissa la tête en frémissant, il ne trouvait point de consolation contre cette crainte. « Marie, dit-il après un instant de silence, douterais-tu de la bonté de Dieu ? Crois-tu qu'il veuille nous éprouver au-delà de nos forces ? Espérons et soumettons-nous. » Et tous les deux se sentirent plus tranquilles.

Le lendemain un inconnu vint sur le soir frapper à la porte de la cure ; il remit à la fille qui les servait une lettre à l'adresse du pasteur Buchman, et s'éloigna. L'adresse était d'une écriture étrangère ; ils l'ouvrirent avec une grande émotion, qui redoubla lorsqu'ils reconnurent celle de leur fils dans la lettre dont voici le contenu ; elle n'était point datée.

*Guillaume Racher, autrefois Frédérich Buchman ; au pasteur Buchman.*

Vous qui m'avez fait le funeste présent de la vie, et que je n'ose pas nommer mon père, avez-vous reconnu le malheureux Frédérich ? Savez-vous que le monstre qui s'approcha de votre lit, sous l'apparence d'un vil assassin, était celui que vous appeliez autrefois votre fils ? Le cri du désespoir et du remords a-t-il frappé votre oreille et retenti dans votre cœur ? Non, ce cri ne vous a point trompé ; il vous disait que dès cet instant terrible, mais salutaire, je détestais mon affreuse vie, et je jurais d'y renoncer. Moins coupable que vous ne devez le croire, je le suis trop encore pour essayer même de me justifier. Je ne suis point un meurtrier, mais j'ai consenti à le paraître ; jamais ce poignard qui s'échappa de ma main à votre vue ne fut teint de sang. Mais j'ai causé la mort de Pauline, j'ai abandonné mes parens, je répands sur eux la honte et la douleur, je me suis associé à de vils scélérats ; j'ai porté la terreur dans l'asyle de l'innocence. Ah ! pourrai-je jamais expier des torts aussi affreux ? J'ai du moins le courage de l'essayer, et dans ce seul but, celui de supporter mon existence détestée. Oui ! j'en fais le serment sur cette tête respec-



Digitized by Google

table, dont l'aspect changea tout mon être, je réparer tout, tout ce qui peut être réparé. Si je n'osai vous pr senter un fils flétri par l'injustice des hommes, je l'o bien moins à présent que je le suis par mes actions. Vo ne me reverrez que lorsque je pourrai reprendre avec orgue votre nom, réclamer votre tendresse, vous rapporter l livre que je vous donnai dans mes jours d'innocence et d bonheur, ce livre où votre fils offrait au ciel des vœu ardens pour votre repos.... Et ce fils.... Affreux contraste Pensée qui ne m'abandonnera jamais, et qui doit me faire tenter l'impossible.

Je m'éloigne avec un ami, qui ne m'a pas quitté un instant depuis que j'ai tout perdu. Peines, fautes, repentir, nous avons tout partagé; nous allons ensemble sur le chemin de l'honneur. Mais puis-je y marcher, chargé de la malédiction d'un père? Daignez la retirer, si vous l'avez déjà prononcée! ne maudissez pas le fils de votre compagne chérie! ne maudissez pas celui que Pauline a tant aimé! Ministre d'un dieu tout bon, ne maudissez pas le coupable repentant!

Un mouvement spontané fit tomber à genoux le pasteur et sa femme. Il éleva au ciel la lettre de son fils: « Dieu clément, s'écria-t-il, accepte son repentir, couvre ses erreurs, ramène au bercail la brebis égarée. Pauline, sois encore son ange tutélaire. » Ils se relevèrent, s'embrassèrent et reprirent la lettre, qui contenait encore ce peu de lignes:

« Si ma prière est écoutée, daignez m'écrire ensemble: *Nous ne te haïssons pas, et nous prions pour toi.* Cette ligne sera mon égide, et je poursuivrai la bonne route avec espérance et courage. Vous la placerez sous la pierre que nous appelions jadis le banc de Pauline, à côté de la fontaine, sous le grand saule. Que cette place chérie, où si souvent je fus assis près d'elle, soit encore une fois pour moi, celle où je trouve consolation et bonheur. »

Cette lettre fut un vrai baume pour le cœur des parens. Le pasteur se hâta d'écrire: « Ta mère existe encore, » et puisqu'elle existe, elle t'aime. Puisse le ciel te » pardonner comme nous te pardonnons! Frédérich, ton » plus grand tort fut de te défier de nos cœurs paternels; » tu nous as fait souffrir trois ans le tourment de l'incerti- » tude par ton silence. Depuis six jours, combien ne l'a- » vons-nous pas regretté! O mon fils, ne fais pas des- » cendre avec douleur nos cheveux blancs dans le sépul-

Digitized by Google

» chre; qu'ils apprennent de toi que tu mérites le pardon » qu'ils t'accordent, la bénédiction de Dieu qu'ils im- » plorent pour leur fils. Puisse-t-il venir bientôt le jour » où ils pourront te presser contre leur cœur déjà consolé » par le baume de l'espérance! Mon fils, oublie ta vie » passée, et pense sans cesse à celle où tu pourras retrou- » ver et ta Pauline et tes parens. »

FRANÇOIS et MARIE BUCHMAN.

Ce billet fut posé sous le banc de Pauline. Le pasteur veilla long-tems à la fenêtre qui donnait sur la cour. Vers le minuit, au clair de lune, un homme plus petit que Fritz vint soulever la pierre, fit un mouvement de joie en trouvant le papier, et s'éloigna rapidement. Le bon père aussi éprouvait presqu'un sentiment de joie; on pourrait au moins lui donner ce nom en le comparant à son état des jours précédens. Dès le lendemain il composa son sermon du dimanche suivant, sur ce texte : *Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance.* Le dimanche suivant, il prêcha sur l'évangile du bon brigand et sur ces paroles : *Je te le dis, tu seras aujourd'hui avec moi en Paradis;* et jamais il n'y eut de sermon plus éloquent et débité avec plus de sensibilité et d'onction; car la véritable éloquence est celle qui part du cœur.

Trois années s'écoulèrent encore, pendant lesquelles ils reçurent plusieurs lettres de leur fils, sans signature et sans date; elles arrivaient par la poste, et le timbre de l'adresse leur aurait appris quelle contrée il habitait, si dans la lettre même il ne leur avait pas toujours indiqué pour lui répondre, la poste restante de quelque ville d'un côté directement opposé; il y joignait un nom étranger qui variait ainsi que les timbres : ainsi, ils n'avaient là-dessus que des idées très-vagues. Mais les dispositions de leur fils étaient toujours les mêmes, son repentir toujours plus profond, son désir d'être digne de les revoir toujours plus vif et plus tendre : « Il avançait, disait-il, dans l'époque » qu'il s'était fixée à lui-même pour cela, quoiqu'il ne pût » pas encore assigner de terme positif. »

Quoique toujours très-affligés, Buchman et sa femme l'étaient bien moins cruellement; chaque soir ils se disaient : Voilà un jour d'écoulé, et peut-être Frédérich a fait quelque bonne action qui le rapproche de nous. Ainsi graduel-

Digitized by Google

lement l'impression douloureuse s'affaiblissait, et l'espérance augmentait. Mais lorsque les lettres devenaient plus rares, lorsque quelques mois s'écoulaient sans en recevoir, la crainte alors reprenait le dessus, et ils se disaient tristement l'un à l'autre : « Nous ne le reverrons jamais. »

Depuis la nuit fatale qu'ils avaient passée chez les Halder, ils n'avaient pas revu cette famille. Buchman n'aurait pu prendre sur lui d'y retourner. D'ailleurs la santé de Marie fut long-tems dérangée, et celle de Mme Halder ne s'était jamais complétement remise depuis la perte de sa fille. Un autre motif s'était joint à ces obstacles. Buchman voulait cacher même à son ami le secret de son fils. Accoutumé à penser tout haut avec lui, il craignait de se trahir, ne fût-ce que par son trouble, lorsqu'il lui parlerait des brigands de la forêt et de leur singulière invasion chez lui. Il avait donc préféré laisser un peu oublier cette aventure avant de se revoir ; et il se contentait de lui écrire de tems en tems.

Après un assez long silence de Frédérich, silence qui les avait alarmés, ils reçurent enfin une lettre plus tendre, plus courte et plus triste que les précédentes : le port et le timbre leur indiquèrent qu'il était très-éloigné d'eux ; mais le contenu de la lettre leur fit encore plus de peine.

« Je touchais, disait-il, au moment si désiré, où ma » tâche allait finir, où je pourrais tomber à vos pieds, en » vous disant : voici votre fils retrouvé ; mais ce bonheur » semble me fuir. Qui sait à présent si je vous reverrai, » si ma mort ne doit pas expier celle de Pauline, et vos » larmes ? Du moins l'un de mes buts est atteint, car je » mourrai digne de vous. Si le ciel en ordonne ainsi, mon » ami vous portera votre livre de cantiques, et l'histoire de » nos malheurs, de nos fautes et de notre repentir, et vos » regrets seront moins amers. »

Les larmes coulèrent en abondance des yeux de la pauvre Marie, pendant que son époux lisait une autre lettre venue par le même courrier : « Elle est de Halder, dit-il à sa femme, après l'avoir finie. Ils veulent nous rendre notre visite ; et s'annoncent pour la semaine prochaine, si nous pouvons les recevoir. » Marie aurait préféré de rester seule, mais cette visite paraissait faire plaisir à son mari, et pourrait le distraire de ses tristes pensées ; il fut donc décidé qu'on l'accepterait, et les préparatifs pour la réception de son cher Halder firent déjà l'effet que Marie en espérait. Pour éviter les confidences, il arrangea pour tous les jours

Digitized by Google

que ses amis lui destinaient, quelque chose qui pût les amuser.

Ils arrivèrent au terme fixé, et furent reçus avec une cordialité affectueuse. Buchman avait répondu à son ami : « Viens, j'ai besoin de t'embrasser ; mais tâchons qu'au-» cun souvenir funeste ne trouble cet instant de bonheur. » Halder l'avait compris, et se promit de ne parler ni de Frédérich, ni de Pauline. Le vieux pasteur et sa femme étaient arrivés tard, on leur servit un excellent souper. Après les premiers épanchemens du plaisir de se retrouver, M. Buchman raconta à son ami l'emploi qu'il avait déjà fait de tout le tems qu'ils avaient à passer ensemble. « Je veux, dit-il, te faire connaître tout mon voisinage, à une lieue à la ronde. Je vois peu mes voisins ; mais, quand je pourrai leur parler de toi, je les verrai davantage. » Et il lui nomma les différentes familles chez qui il voulait le mener, ou qu'il avait invitées. « Mais demain, dit-il en finissant, nous irons à la ville voir quelque chose tout-à-fait suivant ton goût, et qui te fera plaisir. »

*Halder.* — Quoi donc, mon cher Buchman ?

*Buchman.* — Le colonel Raulaun à la tête de son beau régiment ; qu'en dis-tu ?

*Halder.* — Est-il bien possible ? le colonel Raulaun ! tu sais que c'est mon héros.

*Buchman.* — Oui, sans doute, je le sais, puisque tu m'en parles dans toutes tes lettres ; aussi suis-je bien content de te le faire voir. Il doit être arrivé ce soir même à C***, il s'y repose un jour ou deux, et fera demain manœuvrer sa troupe sur la place d'armes.

*Halder.* — J'en suis vraiment joyeux. Que t'ai-je dit, ma femme, quand cet aubergiste a raconté que le colonel était en marche vers cette frontière ? Il serait très-possible, ai-je répondu, qu'il passât à C***, pendant que nous serons chez Buchman, et je verrai mon héros ! n'avais-je pas bien deviné ? et dès demain ! oh ! j'en suis ravi.

*Buchman.* — On ne l'attendait pas aussitôt, il a fait des marches forcées, et il doit être arrivé ce soir. J'ai vu, ce matin, ses fourriers à la ville, à la grande surprise de tout le monde.

*Halder.* — Ce sont là de ses tours : il apparaît alors même qu'on le croit éloigné de cent lieues. Deux régimens comme le sien, deux colonels comme lui, et la guerre serait bientôt finie.

*Buchman.* — Tu en serais bien fâché, Halder, les ga-

Digitized by Google

zettes ne t'amuseraient plus. Qu'as-tu dit de son discours à ses soldats, inséré dans la dernière?

*Halder.* — Je ne l'ai pas lue : elle n'était point encore arrivée, quand je suis parti. J'en ai bien du regret. Que disait-il donc?

*Buchman.* — J'avais présumé que tu ne l'aurais pas lue, et je te l'ai gardée; tu la liras après souper : c'est que tu vas t'écrier maintenant plus haut encore : « Le colonel Raulaun est mon héros. » Au reste, je le dis comme toi; mais j'admire autant son humanité que son courage; noble, juste, généreux, il répare, autant qu'il le peut, les maux inévitables de la guerre. Ses soldats l'adorent autant que ses ennemis le craignent.

*Halder.* — C'est lui, voilà mon Raulaun, mon héros; un vrai lion sur le champ de bataille, et un agneau dès que son sabre est rentré dans le fourreau. Son intrépide activité est inconcevable! Que n'a-t-il pas fait depuis six mois? Te rappelles-tu, quand il prit ce fort seulement avec deux cents hommes, et comment il se fit jour au travers de l'ennemi, beaucoup plus nombreux? Cela tenait du miracle.

*Buchman.* — N'est-ce pas dans cette affaire où il a été blessé?

*Halder.* — A-t-il été blessé? mon Dieu, que je suis aise de ne l'avoir pas su! Où as-tu lu cela?

*Buchman.* — C'est sur cette feuille; tiens, lis toi même. Halder mit ses lunettes, et lut avec enthousiasme cet article de la gazette.

« Le brave colonel Raulaun, ce fameux chef du régiment franc qui porte son nom, avait été blessé grièvement au bras et dans le côté droit, à l'affaire glorieuse du fort de ***; hier son chirurgien l'ayant déclaré hors de danger, il s'est fait porter sur la place d'armes, où ses soldats étaient rassemblés, et leur a tenu le discours suivant :

» Courage, mes amis, mes braves compagnons, courage, nous combattrons encore ensemble, nous irons à la victoire : si nous succombions, nos derniers jours auraient été utiles à la patrie, et nous ne péririons pas tout entiers, car la gloire survit à la mort; mais la mort a épargné votre chef, elle épargnera aussi ses braves frères d'armes. Je ne croyais plus vous revoir, ni vous appeler aux combats : et c'est ma voix qui vous dit encore : Courage, braves compagnons! c'est mon bras qui vous conduira de nouveau à la victoire, et de la victoire au repos; encore un peu de fatigues et de sueurs, et vous retournerez dans vos foyers, et vous retrouverez vos pa-

Digitized by Google

» rens ; vos épouses, vos enfans, vos amantes. Elles ré-
» compenseront vos exploits ; mais qu'elles aient aussi à
» récompenser votre humanité. Portez la terreur dans les
» rangs ennemis, mais compassion aux malheureux, se-
» cours aux blessés, protection aux faibles, justice à tous.
» Respectez les femmes, car vous avez des mères, des
» sœurs et des épouses ; ménagez l'agriculteur, car vous
» l'avez été, ou vous le serez, et l'homme qui vous nourrit
» du travail de ses mains, est votre bienfaiteur. Si votre
» métier vous oblige à porter la désolation et le carnage
» sur le territoire ennemi, consolez vos cœurs en apportant
» l'ordre et la tranquillité chez vos amis : ne faites que le
» mal que vous devez faire, il y en aura toujours assez, et
» réparez-le quand vous en trouverez l'occasion. Que l'hon-
» nête villageois et le bourgeois paisible ne tremblent pas
» à votre approche ; défendez leurs propriétés : ils sont
» assez malheureux d'être voisins du théâtre de la guerre,
» n'ajoutez pas à ce malheur par des vexations inutiles.
» O mes braves compagnons, n'oubliez jamais que si vous
» êtes des soldats, vous êtes aussi des hommes. »

Bravo, bravo ! s'écria Halder en finissant, n'ai-je pas raison de vous répéter que Raulain est mon héros ? Je ne suis pas fâché d'être ministre de paix, mais cependant il doit y avoir du plaisir à se battre sous un tel chef ; je ne sais pas ce que je donnerais pour lui parler, pour lui dire : « Brave » homme, je voudrais que vous fussiez mon fils, mon frère, » ou mon ami ; vous êtes mon héros, et vous me feriez » presque aimer la guerre. » Mais il faudra se contenter de le voir et de boire à sa santé. Ils remplirent leurs verres, et les choquèrent à la santé du colonel Raulain ; après en avoir parlé encore quelque tems, ils se quittèrent pour aller dormir, et leurs dernières paroles furent : « demain » nous verrons. »

Il tarduit au pasteur Buchman de se retrouver tête-à-tête avec sa chère Marie, et de parler de leur Frédérich : Avais-je tort, lui dit-il, quand j'assurais Halder que j'enviais son sort ; il est presque consolé. Les gazettes et le colonel Raulain lui font oublier sa Pauline. Et nous, nous disons encore : où est notre fils ? Il existe, et ce n'est plus pour nous. Le ciel sait si nous le reverrons jamais.

Lui-même paraît en douter, dit tristement Marie. Relis-moi sa lettre, je t'en prie.

Buchman ouvrit son bureau, la chercha ; ils la relurent en versant des larmes. Et cependant le pasteur disait à

Digitized by Google

Marie: Combien nous devons nous trouver heureux auprès de cette nuit terrible que la visite des Halder me retrace, malgré tous mes efforts! Dieu! je crois encore entendre.... Au même moment un coup violent à la porte d'entrée, les fit tressaillir, Marie jeta un cri d'effroi; le pasteur ouvrit en tremblant la fenêtre. Il y avait dans sa cour trois hommes, et autant de chevaux démontés, que l'on tenait en main. Un de ces hommes, d'une taille plus haute, était enveloppé d'un grand manteau; il était très-près de la porte, et c'était sans doute lui qui venait de frapper.

Qui est là? demanda le vieillard.

Le colonel Raulaun, répondit le grand homme.

Dieu! c'est Fritz, c'est la voix de Fritz! s'écrièrent à-la-fois Buchman et Marie. Mère, c'est ton fils, c'est le mien, dit le pasteur! Il courut avec la plus vive émotion ouvrir la porte, et reçut son Frédérich dans ses bras. Marie avait essayé de le suivre, elle était tombée sans force sur la première marche de l'escalier; son cher Fritz la prit dans ses bras et la porta dans sa chambre; l'ayant placée dans un fauteuil, il se mit à ses pieds..... Mais qui pourrait peindre ce moment et les sentimens dont ils étaient tous agités? des mots entrecoupés, des phrases commencées, des pleurs, des embrassemens remplirent les premiers instans. Frédérich ayant jeté son manteau, laissa voir un grand et bel uniforme de colonel, brodé en or, et son bras droit soutenu par une écharpe: « J'ai été blessé, leur dit-il, à l'attaque du fort de*** assez dangereusement pour craindre de ne pas vous revoir; c'est la cause de mon long silence et d'une lettre bien triste que vous avez dû recevoir. Un habile chirurgien, les soins de mon ami, et sur-tout la bonté divine, m'ont rendu l'espoir de vivre. » — « Cet écrit, dit-il à son père en lui remettant un rouleau de papier, vous dira comment je fus entraîné dans le crime, et comment je suis parvenu à l'effacer. Des trésors m'ont passé par les mains, ils m'ont servi à retrouver le plus précieux de tous, la paix de la conscience, et le retour de votre tendresse. J'ai rendu et bien au-delà toutes les sommes que j'avais acquises pendant un temps que je voudrais effacer de mon souvenir. Je n'avais gardé, en quittant la forêt, que le strict nécessaire; tout le reste fut abandonné à l'indigne troupe dont j'étais le chef, mais je ne m'en suis pas moins cru obligé à cette restitution. J'ai fait faire hier mon dernier paiement; aujourd'hui j'ose

Digitized by Google

vous rendre ce livre de cantiques, qui ne m'a pas quitté un instant, je lui dois ma conversion, il doit vous être précieux. » Le père le pressa de ses lèvres, et puis le cacha dans son sein, comme avait fait son fils lorsqu'il l'emporta.

Ils parlèrent ensuite plus tranquillement. « J'ai encore, dit Frédérich, un pardon à vous demander; c'est d'avoir risqué de troubler votre repos, en paraissant à une heure aussi indue et sans vous en prévenir. Je tenais, j'ose vous l'avouer, à recevoir mon pardon à la même heure.... Son père lui posa la main sur la bouche, il la baisa tendrement, et il continua. D'ailleurs, dit-il, mes momens sont comptés, l'approche subite de l'ennemi sur nos frontières, m'a obligé à marcher à grandes journées, même avant que ma blessure fût fermée. Je dois exercer ma troupe demain matin, et repartir avant midi; je n'avais donc que cette nuit à vous donner. Puisse son souvenir effacer celui de la nuit que je voudrais racheter de tout mon sang! pensez du moins que c'est de ce moment que votre fils a recouvré et la raison et la vertu. Grâces au ciel, cette nuit-ci vous ne dormirez pas encore; était-ce un pressentiment? ou par quel hasard n'étiez-vous pas encore au lit?

— Mon fils, dit le pasteur en hésitant un peu, mes vieux amis Halder sont ici, arrivés de ce soir: nous nous sommes oubliés à table en parlant du colonel Raulaun, et en buvant à sa santé. Dieu! qui nous aurait dit?... Le brave colonel Raulaun est mon héros, répète sans cesse Halder. Me permets-tu de le lui présenter?

Au moment où le nom de Halder fut prononcé, un voile de douleur se répandit sur le visage de Frédérich; il le cacha dans ses mains, et bientôt ses sanglots se firent entendre. Allons, dit-il enfin, je dois tout souffrir et tout expier; les malheureux parens de Pauline ne peuvent et ne doivent pas plus me pardonner que je ne me pardonne à moi-même. Ah Pauline! Pauline!

Tu te juges avec beaucoup trop de rigueur, mon fils, lui dit Marie; Pauline est morte d'un ancien mal de poitrine, ses parens me l'ont assuré, et ils en sont convaincus. Ils ignorent d'ailleurs tout ce qui s'est passé.

Fritz éleva les yeux au ciel et parut faire une prière mentale: pendant ce tems-là Buchman était passé chez son ami, il le trouva levé et inquiet du bruit qu'il avait entendu.

Digitized by Google

*Buchman.* — C'est ton héros, le colonel Raulaun, qui demande à te voir.

*Halder.* — Quel conte !.... Tu n'imagines pas que je le croie.

*Buchman.* — Je te le jure : il sait comme tu l'aimes, et il te le rend de tout son cœur. Viens donc, il t'attend dans ma chambre. Halder suivit son ami en riant et sans croire un mot de ce qu'il lui disait. Je laisse à juger de sa surprise et de sa joie, quand il apprit que son héros, le colonel Raulaun, et son cher Frédérich Buchman étaient le même ; il ne pouvait en croire ses yeux, et demandait toujours pourquoi il s'était caché si long-tems à sa famille et à ses amis. Buchman l'excusait avec embarras, mais Frédérich saisit la main de Halder, et la pressa sur son cœur. « Que » votre ami, dit-il, que le père de Pauline sache mes » odieux secrets ; j'ai besoin de son pardon, ainsi que du » vôtre. Peut-être accordera-t-il au colonel Raulaun ce que » Frédérich n'oserait demander. Peut-être que la lecture » de ces papiers touchera son cœur. Oh ! que les parens de » Pauline prononcent aussi mon pardon ! » Mme Halder venait d'entrer, tous les deux le serrèrent dans leurs bras et le bénirent

Permettez encore, dit Fritz, que je vous présente mon brave major, mon cher Ernest, celui qui, depuis sept ans, est mon compagnon inséparable. Non ! je n'ai pas été aussi malheureux que je méritais de l'être, puisque j'avais un tel ami. Il alla le chercher, et ramena un jeune homme d'une figure agréable, que Buchman reconnut à sa taille, pour celui qui vint prendre sa réponse sous le banc de Pauline ; il l'embrassa comme un second fils, car le sien l'aimait comme un frère.

Après une heure ou deux d'un entretien triste et doux, Ernest avertit le colonel qu'il était tems de partir. « Je ne prends pas congé de vous, dit-il à ses *deux pères* : après quelques heures de repos, vous viendrez, j'espère, sur la place d'armes..... Mais ma bonne mère ! Elle lui tendit les bras, leurs larmes se confondirent ; et Mme Halder eut sa part de ses tendres adieux. Nous nous reverrons, dit-il, si ce n'est pas ici bas, ce sera dans le séjour de bonheur où Pauline nous attend. C'est là que j'aspire, répondit Mme Halder en lui pressant la main.

Tu aimes donc encore ta Pauline, lui dit Halder ? eh bien ! reçois ce présent de son père, il t'était destiné. Pauline devait être à toi, que son portrait soit ton égide. Et il lui

Digitized by Google

mit dans la main un boîte qui contenait le portrait de Pauline en miniature. Fréderich le reçut à genoux. A présent seulement, dit-il, je sens que Dieu m'a pardonné et que tout est effacé. Il pressa le portrait de ses lèvres et le posa sur son cœur. Une fois, dit-il, vous le retrouverez lorsque ce cœur aura cessé de battre. Il s'arracha de cette chambre avec effort, et bientôt on entendit le galop des chevaux qui s'éloignaient. Personne de ceux qu'il laissait ne pouvait penser au sommeil; ils se rassemblèrent autour d'une table, et lurent, non sans s'interrompre plus d'une fois, la lecture du cahier qu'il leur avait remis, et qui contenait ce qu'on verra dans la troisième partie. I. D. M.

# VARIÉTÉS.

## CHRONIQUE DE PARIS.

C'est déjà une fête pour cette ville que l'appareil brillant de celles qui s'y préparent. A l'extrême promptitude avec laquelle tout s'exécute, on pourrait croire qu'un magicien préside à ces travaux, et qu'il n'emploie tant de bras que pour conserver une sorte de vraisemblance.

On a élevé en charpente, à la barrière de l'Etoile, le modèle de l'arc de triomphe commencé en pierre sur cette même place; par ce moyen, on peut juger de l'effet de ce monument, exactement figuré dans les mêmes proportions qu'il doit avoir. Les bas-reliefs dont il est décoré sont faits sur les dessins de M. Lafite, peintre d'histoire.

Un autre arc d'une plus petite dimension, placé au pont-tournant, est destiné à se lier avec la décoration illuminée du château des Tuileries et de la grande allée, sur la longueur de laquelle se prolonge une colonnade coupée de distance en distance, par des arcs de triomphe. On peut d'avance se figurer l'effet que produira l'ensemble des illuminations liées par des arceaux jusqu'à la barrière des Champs-Elysées, de manière à former de cette avenue une immense galerie enflammée. Ce tableau magique sera terminé par un feu d'artifice placé sur la plate-forme de la barrière, et dont la composition est confié à M. Rugieri, si avantageusement connu par ses talens pyrotechniques. La place de la Concorde n'offrira pas un spectacle moins imposant; d'un côté, le pont dessiné par des massifs d'illu-

Digitized by Google

mination, conduira la vue sur la façade du palais du Corps-Législatif; de l'autre, la brillante perspective de la rue Impériale, à l'extrémité de laquelle se dessinera en ligne de feu la façade du temple de la Gloire, telle que nous la verrons dans quelques années. Mais ce que l'on peut appeler une idée absolument neuve, c'est la construction d'un temple de l'Hymen au sommet des tours de Notre-Dame. Cette base solide restera dans l'obscurité, tandis que le nouvel édifice figuré par des milliers de lampions semblera suspendu dans les airs. Ce temple aérien aura pour accessoires douze comètes enflammées, et un grand nombre d'étoiles, qui brilleront au faite des monumens les plus élevés de la capitale. De pareilles idées sont presque des conceptions de génie, et de semblables fêtes restent, ainsi que le héros qu'elles ont pour objet, sans aucun point de comparaison dans l'histoire.

On croit que LL. MM. se rendront de Saint-Cloud aux Tuileries par le bois de Boulogne, la route de Neuilli, et la barrière de l'Etoile; elles descendront de carosse sous le vestibule même du château dont on a rendu l'escalier praticable aux voitures. Il paraît arrêté que la cour se rassemblera dans le salon des maréchaux et passera en cortège dans la grande galerie du Musée : on a disposé dans cette pièce immense des gradins en amphithéâtre, où seront assises huit mille personnes invitées à cette mémorable cérémonie. C'est à travers cette haie brillante que s'avanceront LL. MM. pour se rendre au sallon des tableaux, dans lequel on a consacré une chapelle où l'auguste couple recevra la bénédiction nuptiale. Le maître-autel décoré en bas-reliefs de vermeil, exécutés sous la direction de M. Biennais, orfévre de l'Empereur, les candelabres, le tabernacle, tous les vases et ornemens nécessaires au service divin sont d'une magnificence extrême, et doivent ensuite, à ce que l'on présume, être affectés à l'usage de la chapelle Saint-Denis.

Si nous devons nous en rapporter, sur tous ces détails, à des bruits qui n'ont cependant rien d'officiel, les fêtes ne succéderont pas immédiatement à la cérémonie du mariage; LL. MM. se rendront dès le lendemain à Compiègne pour y passer le mois d'avril; les réjouissances commenceront avec le mois de mai et rempliront toute sa durée.

Entre autres jeux, on se propose d'exécuter au Champ de Mars un tournois, où deux cents paladins se dispu-

Digitized by Google

leront des prix d'autant plus glorieux à obtenir, qu'ils seront décernés de la main même de l'Impératrice.

Dans l'un des deux grands parallélogrames des Champs-Elysées, les écuyers du Cirque exécuteront leurs plus brillantes manœuvres, et dans l'autre se trouveront réunis tous les jeux, tous les divertissemens dont se composent les fêtes de Tivoli. On parle aussi d'un aérostat de la plus grande dimension, qui portera jusqu'aux cieux les témoignages de l'allégresse publique. Chaque jour offrira des réjouissances nouvelles, dont le programme publié la veille, ne laissera point errer aux hasard la foule des spectateurs avides de toutes les jouissances qu'on lui promet.

Si l'on veut se faire une idée de l'intérêt de la curiosité qu'inspire le grand événement qui se prépare, il suffira de savoir qu'il n'est pas une fenêtre, pas une lucarne, depuis la porte Maillot jusqu'à la place de la Concorde, qui ne soit louée cinq ou six louis au moins; la plus petite chambre de chez Doyen restaurateur au Bois de Boulogne, ayant vu sur la route que doit traverser le cortège, ne s'obtient pas à moins de cinq ou six cents francs. — Il est aussi question d'un magnifique divertissement auquel n'assisteront que les personnes de la cour, et qui doit se donner dans la salle de l'Opéra, celle des Tuileries se trouvant transformée en salle de bal.

Les bornes de cet article ne nous permettent pas de parler avec détails des préparatifs qui se font à Saint-Cloud pour faire jouer les eaux d'une manière ingénieuse et nouvelle, au reflet d'une prodigieuse quantité de verres de couleur, des travaux qui s'exécutent à l'Ecole Militaire pour la fête que prépare la garde impériale, et de beaucoup d'autres dispositions dont nous rendrons compte dans notre prochain N°.

— La porte Saint-Denis, qu'un échafaudage immense masquait depuis plus de trois ans, vient enfin d'être découverte. Ce monument exécuté en 1672, exigeait des réparations considérables; elles ont été confiées à M. Célérier, au goût et au talent duquel cet ouvrage fait le plus grand honneur. Cet arc triomphal, un des plus beaux monumens du siècle de Louis XIV, a pour objet de consacrer un fait d'armes qu'on admirera moins long-tems que les monumens élevés à sa gloire par Blondel et Despréaux. Ces réparations exécutés par un artiste ordinaire, pouvaient entraîner deux inconvéniens, celui d'une bigarrure désagréable, ou d'un *regrattage* qui eût endommagé

Digitized by Google

le fini des bas-reliefs. M. Célérier a trouvé le moyen d'éviter l'un et l'autre, en faisant passer une teinte grisâtre sur les ouvrages nouvellement exécutés, qui les met en harmonie avec l'ensemble de cette admirable construction. Il a même poussé le soin jusqu'à faire brunir l'inscription en bronze doré, qu'on a rétablie telle qu'elle était avant que le vandalisme révolutionnaire l'eût fait disparaître.

— La plus grande activité règne sur tous les théâtres : l'Académie impériale de Musique a donné hier la première représentation de *la Mort d'Abel*, et s'occupe de la reprise de l'opéra de *Trajan*, auquel les auteurs ont fait quelques changemens. A cet ouvrage succédera le ballet de *Persée et Andromède*, et l'on nous promet pour cette même époque (des fêtes), un opéra des *Bayadères*, dont on attribue la musique à l'auteur de *Semiramis*.

L'Odéon prépare un petit acte intitulé : *le Marché aux Fleurs*; le Vaudeville embouche aussi son galoubet, et les Variétés annoncent déjà les *Réjouissances autrichiennes*, où quatre des plus jolies actrices de ce théâtre disputeront de grâces et de gentillesse pour obtenir une dot.

— Deux ouvrages nouveaux occupent en ce moment l'attention publique, et sont un objet d'entretien dans tous les salons. L'un (dont on a rendu compte dans le dernier N° du *Mercure*), est un *Panégyrique de madame de Maintenon*, qui paraît devoir classer son auteur au nombre des femmes de lettres les plus distinguées dont la France s'honore. On ne sait, en lisant cet ouvrage, ce qu'on doit admirer le plus, du talent qui l'a produit ou de la modestie qui en a gardé si long-tems le secret. — Nous pourrions, en prenant l'inverse des mots *talent* et *modestie*, nous servir de la même phrase pour caractériser la seconde de ces productions également accueillie du public, quoique avec des démonstrations toutes différentes : nous voulons parler de la *première livraison d'une Encyclopédie de M. C.-H. de Saint-Simon*. Sans anticiper sur les réflexions que pourra fournir cet inconcevable ouvrage, à celui de nos collaborateurs qui se chargera d'en rendre compte, nous croyons devoir en extraire quelques phrases, propres à désopiler le lecteur le plus hypocondriaque.

« *Les Saint-Simon descendent de Charlemagne* (comme chacun sait), *ils possédaient l'empire d'Occident, et ont été réduits au royaume de France* (les pauvres gens!), *puis au comté de Vermandois, puis au duché-pairie*, etc : *aujourd'hui, ils n'ont plus aucun rapport avec le trône.* — *tout*

Digitized by Google



*Tout ce qui a été fait, tout ce qui a été dit de plus grand, a été fait, a été dit par des gentilshommes* (Sésostris, Socrate, Aristote, Démosthène, Cicéron, Virgile, Mahomet, Christophe Colomb, Corneille; etc., et cent pages d'etc.) — *Dans le malheur, il faut être fier jusqu'à l'arrogance.* (Voilà ce qui s'appelle une maxime!) — *Charlemagne en personne a dit à M. de Saint-Simon, du palais du Luxembourg*, qu'il était, lui St-Simon, le plus grand philosophe de la terre; (nous ne changeons pas la phrase de l'auteur, nous l'abrégeons seulement.) — *M. de Saint-Simon ne considère Bacon que comme son précurseur, et n'envisage les idées de ce grand homme que comme des aperçus dont son ouvrage offrira le développement, dans une conception philosophique qui enchaînera toutes les connaissances humaines.* Il ne demande pour cela..... *que le concours de tous les savans du globe.* Si, comme on l'assure, cette brochure est la suite d'une gageure que l'auteur a faite de rassembler dans vingt-quatre pages in-4° plus d'idées contradictoires, plus de propositions absurdes, plus de prétentions extravagantes qu'on n'en pourrait trouver dans le plus énorme volume, depuis l'invention de l'imprimerie; nous pensons que M. C.-H. de Saint-Simon peut s'emparer des enjeux.

Modes. — Il est maintenant reçu de ne paraître dans les cercles les plus brillans, qu'en demi-parure, ou plutôt en *négligé paré*. Le claque bien simple, les souliers à cordons, la culotte de casimir, le gillet de piqué blanc, et la badine de néflier à tête de clou, sont les élémens de la toilette des jeunes gens du meilleur ton.

Le blanc et le vert, unis ou séparés, sont les deux couleurs adoptées par les femmes: la pluche bouclée est la garniture par excellence, mais il faut quelle soit employée avec goût et discernement; trois lignes de plus ou de moins font une parure *délicieuse* ou *détestable*. — On ne porte plus que des diamants, les pierres de couleurs sont abandonnées aux bourgeoises. Règle générale pour la semaine: toutes les étoffes, les parures, les fleurs doivent avoir quelques rapports avec les premiers attributs du printems; les plumes que l'on voit encore au spectacle ne flottent plus guères que sur des têtes de province. Y.



Digitized by Google

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice.* — *Le Retour du Croisé*, grand mélodrame en un petit acte.

Il y a long-tems que le Carnaval n'avait vu éclore une nouveauté aussi spirituelle et aussi piquante que *le Retour du Croisé*. Nous n'en donnerons cependant pas l'analyse : parodie du genre *mélodramatique*, son intrigue ressemble à celle de tous les mélodrames, ou plutôt elle en rassemble toutes les tragiques extravagances, toutes les niaises gaietés. Rien n'y manque, ni tyran, ni victimes, ni ballets, ni cachots, ni sur-tout le pompeux étalage de la sensiblerie foraine. Mais ce n'est point en en donnant le récit que nous pourrions amuser nos lecteurs, et leur faire sentir le mérite de l'ouvrage ; il faudrait rapporter cent traits de dialogue, cent mots spirituels et plus plaisans les uns que les autres, qui rendent sensible à chaque instant la parodie de l'événement qui vient de se passer, et criblent d'autant de coups la muse du mélodrame. Le succès de cette folle et charmante plaisanterie n'a pourtant pas été complet à la première représentation. Des champions du mélodrame s'y sont opposés à bon escient ; de bonnes ames y ont été trompées ; elles ont cru de bonne foi que l'auteur avait voulu partager la gloire de nos tragiques des boulevards ; elles ont jugé l'ouvrage comme s'il eût été de la composition de M. Guilbert-Pixérécourt, et sous ce point de vue elles l'ont trouvé beaucoup trop gai et point assez pathétique. Il leur a semblé sur-tout que l'auteur n'avait pas su tirer parti de son sujet. Dieu fasse paix à des juges aussi candides ! Mais heureusement pour l'auteur il en a eu de plus avisés aux représentations suivantes, et son succès a été toujours en croissant. Nos lecteurs ne s'en étonneraient pas s'il n'avait pas jugé à propos de garder l'anonyme.

*Théâtre du Vaudeville.* — *La Robe et les Bottes*, ou *l'Effet d'optique*, folie-vaudeville en un acte de MM. Gersain et Dieulafoy.

Cette *folie* a cela de commun avec beaucoup de pièces sérieuses qui ne sont pas plus raisonnables, que l'intrigue est absolument inutile et que la seconde scène pouvait amener le dénouement. En effet, ce dénouement est comme à l'ordinaire un mariage : la future qui se nomme Henriette, dépend de Mme de la Poulardière sa tante et de son oncle M. Dubreuil. La tante veut la donner à un personnage ridicule qu'on nomme M. de Boiscourt ; l'oncle

Digitized by Google

lui destine un jeune homme fort aimable nommé Florville. L'oncle étant absent, c'est M. de Boiscourt qui triomphe; mais du moment que M. Dubreuil arrive avec l'intention de donner tous ses biens à sa nièce, sous la condition qu'elle épousera Florville, il n'aurait qu'à déclarer cette intention pour que son protégé triomphât à son tour. Cela est si vrai que c'est en effet par cette déclaration qu'il finit par forcer la main à Mme de la Poulardière; mais il est vrai aussi que, s'il l'eût faite à son arrivée, la pièce finissait au commencement. Les auteurs qui avaient d'autres vues, se sont par conséquent bien gardés de suivre ainsi le grand chemin. Ils font paraître Dubreuil déguisé en joueur de marionnettes, au milieu d'une petite fête que Boiscourt donne à Mme de la Poulardière, dans une maison de campagne qu'il possède à Longjumeau. Dubreuil trouve moyen de disperser les principaux acteurs qui y figurent, en mettant l'un en présence de sa femme qu'il a abandonnée, et l'autre sous la griffe de ses créanciers; faute de mieux, le galant Boiscourt permet alors à Dubreuil de faire entrer ses marionnettes et son optique. Après quelques scènes de Polichinelle, la pièce curieuse est mise en jeu. Boiscourt se place le premier sous le rideau avec Henriette, mais il se plaint de ne pas voir les *curiosités* que Dubreuil annonce; et celui-ci ordonne à son garçon de regarder dans la boîte s'il n'y a rien de dérangé. Boiscourt lui cède sa place auprès d'Henriette. Au bout de quelques minutes, les assistans s'ennuyent de ne voir sous le rideau que la *robe* d'Henriette et les *bottes* du garçon; ils en témoignent leur impatience; Dubreuil lève le rideau et l'on reconnaît que le prétendu garçon, qui n'était autre que Florville, s'est enfui avec Henriette à travers le parc du voisin. C'est alors que l'oncle se découvre et dénoue l'intrigue par le moyen que nous avons déjà indiqué.—De la gaieté, du mouvement, du spectacle, voilà ce qui a soutenu cet ouvrage dont le fonds est extrêmement léger. La malignité a pu aussi contribuer à son succès, mais elle a été au moment d'y nuire, parce qu'elle se montre quelquefois plutôt amère qu'ingénieuse. Ce succès, au reste, n'est pas assez brillant pour flatter beaucoup les auteurs des *Pages du duc de Vendôme*, et les amateurs du Vaudeville sont en droit d'attendre qu'ils leur donneront bientôt quelque chose de mieux.

*Le Congé*, ou *la Veille des Noces*, comédie-vaudeville en un acte, de MM. Rougemont et Justin.

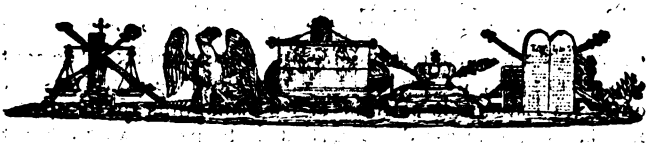
Nous venons de reprocher aux auteurs de *la Robe et les*



Digitized by Google

*Bottes* de n'avoir pas serré le nœud de leur pièce assez fortement pour en rendre l'intrigue nécessaire : nous ferons le reproche contraire aux auteurs du *Congé;* leur nœud était si compliqué qu'ils n'ont pu le débrouiller avec facilité et vraisemblance. Dans un château appartenant à M^lle de Saint-Germain, vieille fille dont la nièce est fort jolie, ils ont rassemblé un M. Desbruyères, sot et ridicule campagnard, qui doit épouser cette nièce, et deux jouvenceaux très-aimables qui en deviennent amoureux. On est à *la Veille des Noces;* Desbruyères met tout en usage pour faire congédier ses dangereux rivaux, et ces deux rivaux, qui d'ailleurs sont amis, sont convenus eux-mêmes de tout employer, non-seulement pour rester au château malgré Desbruyères et lui enlever la main de sa prétendue, mais encore pour se la disputer mutuellement. Ajoutez à cela que M^lle de Saint-Germain s'imagine qu'elle a fait la conquête de Melcour, que sa nièce Lucile est une ingénue qui peut, par ses imprudences, contribuer encore à compliquer l'action, et vous conviendrez qu'avec tant d'intérêts divers à faire marcher, les auteurs pouvaient tirer de leur sujet une comédie en trois actes : mais aussi, cela posé, vous devinerez de même qu'en le resserrant dans un seul, ils ont dû le défigurer. En effet, ils ont entassé incidens sur incidens, méprises sur méprises; ils ont couru au dénouement à travers les invraisemblances, et ils n'y sont point arrivés sans sifflets. Ce qu'il y a de pis, c'est que dans une pièce d'intrigue, on a peu d'occasions de faire des couplets, qu'il en faut cependant au vaudeville, et qu'on en fait avec des idées rebattues plutôt que de s'en passer : aussi nous en a-t-on donné sur le zéphyr et sur les roses, et sur d'autres sujets non moins nouveaux. Malgré tous ces défauts, la pièce n'est pas tombée. On y a reconnu des intentions comiques; on a remarqué des scènes qui n'auraient eu besoin que d'être développées, pour produire beaucoup d'effet. Il y a d'ailleurs trop de mouvement dans l'ouvrage pour qu'il ennuie, et le public pense avec raison que c'est-là le seul véritable crime qu'il ne puisse pardonner aux auteurs.

Digitized by Google



# POLITIQUE.

Les nouvelles de l'Espagne, officiellement publiées, ne nous apprennent rien sur le sort de Cadix et les opérations du Roi; on sait seulement que les troupes impériales resserrent de plus en plus le cordon qu'elles forment autour de la place. S. M., pendant son séjour à Port-S.t-Marie, est allée avec M. le maréchal duc de Dalmatie, qui est aujourd'hui major-général de S. M. C., le prince de Neufchâtel ayant déployé le caractère de major-général de l'armée, visiter le corps du maréchal duc de Bellune, les travaux qui s'achèvent à Port-Royal, et ceux de Rota et de S.t-Lucar.

Tout l'esprit anglais, tout l'esprit de la rébellion semble s'être renfermé dans la ville de Cadix, qui doit être sous le joug affreux dont l'Andalousie est délivrée. Séville, Grenade, d'autres villes encore ont fait une démarche qui les honore, et qui prouve quels étaient leurs véritables sentimens sous le gouvernement même de la Junte; elles ont supplié le Roi de leur permettre d'envoyer des députations de leurs principaux citoyens à Cadix et dans l'île de Léon, pour y faire connaître et répandre la vérité sur la situation des affaires, pour y ramener l'opinion, y détruire les préventions que, par-tout où elle a paru, l'armée française a détruites par sa conduite noble et généreuse, y opposer le tableau de l'état actuel de l'Andalousie à celui dans lequel elle gémissait avant l'arrivée des Français, y parler enfin le langage d'Espagnols amis de leur pays, et éclairés sur les vrais motifs de l'Angleterre dans cette circonstance importante. Le Roi touché de cette marque de dévouement à sa personne, et de l'excellent esprit qui dictait une telle démarche, l'a sur-le-champ autorisée; il a ordonné les mesures qui pouvaient en assurer l'exécution. Douze députés se sont mis à bord d'un bâtiment, et ont arboré pavillon parlementaire; mais les Anglais ont pressenti le motif d'une telle visite, ils ont repoussé le bâtiment. Les députés ont tenté la voie de terre, ce sont encore des Anglais qu'ils ont trouvé leur fermant l'issue; ainsi des Espagnols portant à leurs concitoyens les leçons de l'expérience et des

Digitized by Google

conseils de paix, n'ont pu être entendus par eux, et ce sont des étrangers, de prétendus alliés, qui se sont mis ici entre les Espagnols soumis et les Espagnols qu'ils oppriment, pour que ces deux parties de la nation ne puissent se réconcilier avec leur Roi, et éprouver les effets de son indulgence et de sa protection. L'histoire recueillera ce trait caractéristique de la résistance momentanée de Cadix : ce ne sont point les Espagnols, les négocians, les capitalistes, les propriétaires qui prétendent y tenir contre l'armée française; ils l'appellent au contraire de leurs vœux, comme libératrice, comme sauve-garde contre les exactions et les destructions qui signaleront peut-être le départ de leurs étranges alliés.

A Londres, toutefois, on regarde comme désastreuses les nouvelles reçues de la péninsule; on y évalue à 60,000 hommes l'armée à la tête de laquelle le Roi Joseph occupe l'Andalousie; on sait que tous les points de la côte sont gardés par les Français. Toute extraction de vivres et de provisions pour Cadix est impossible.

Pour le Nord d'autres avis donnent les détails suivans : « les revers de l'armée de Blacke après la prise de Gironne, » ont fait retourner une partie des insurgés dans leurs foyers. » Les ouvrages de la place de Gironne sont augmentés et » améliorés. Les habitans des contrées montagneuses qui » avoisinent la France sont désarmés. Le maréchal Augereau a transféré son quartier-général à Vich, et semble » vouloir se porter de-là vers la partie méridionale de la » Catalogne, où il est à présumer qu'il n'éprouvera pas » beaucoup de résistance, sur-tout après les changemens » qui viennent de s'opérer dans l'Espagne méridionale. Les » opérations des troupes françaises se sont bornées à la » jonction du corps d'armée d'Augereau aux forces station- » nées sur les frontières orientales de l'Aragon, qui occu- » pent les environs de Lérida. Cette place a été fortifiée » avec soin par des ingénieurs espagnols, et on sera obligé » d'en faire le siége. On dit aussi que les insurgés ont mis » en état de défense les places de Tarragone et de Tortose. » On assure que nous avons dans la première de ces deux » villes quelques centaines d'Anglais, et dans son port plu- » sieurs vaisseaux de guerre. On rencontre encore dans l'Ara- » gon quelques bandes éparses d'insurgés qui parcourent le » pays. Le corps d'armée qui s'est avancé vers les frontières » du royaume de Valence, n'a encore rien entrepris contre la » capitale de cette province; selon toute apparence, on s'en

Digitized by Google

» tiendra à de simples démonstrations de ce côté-là, jus-
» qu'à ce que l'Espagne méridionale soit entièrement con-
» quise, et qu'un corps d'armée française puisse pénétrer
» par Murcie, et contribuer à la soumission de Valence. La
» tranquillité est rétablie dans la Navarre. Le commandant
» français à Pampelune fait battre la campagne par de forts
» partis. La Biscaye est tranquille. De nombreux renforts
» sont arrivés de France dans la Vieille-Castille. Des partis
» d'insurgés, qui jusqu'ici ont trouvé un asyle dans les
» montagnes, continuent à parcourir la Nouvelle-Castille;
» mais leur nombre a beaucoup diminué par les fréquens
» engagemens qu'ils ont eus avec les Français. Ils agissent
» sans aucun plan, et sont traités en brigands par les troupes
» françaises. Il n'y a encore eu aucune opération sérieuse
» dans l'Espagne occidentale, parce qu'on attend des ren-
» forts pour pouvoir agir contre la Galice. L'expédition
» contre le Portugal ne peut plus être bien éloignée. Les
» corps des ducs d'Abrantès et d'Elchingen sont en mou-
» vement. »

On voit que cet ensemble de dispositions et de moyens ne peut laisser aucun doute raisonnable sur la prompte et heureuse issue d'une lutte dans laquelle les Anglais ne figurent plus même comme auxiliaires, puisque le parti qu'ils prétendaient servir n'existe plus véritablement en Espagne, et qu'il ne compte plus que quelques bandes isolées, quelques chefs fugitifs, quelques factieux obstinés, un moment ralliés sur un point qu'ils ne peuvent songer sérieusement à défendre.

Au parlement, l'enquête sur l'expédition de Walcheren se continue avec activité : on en connaîtra bientôt les résultats. Il suit évidemment des volumineuses pièces communiquées aux deux chambres, que les ministres et les chefs de l'expédition étaient dans une ignorance complète de l'état et de la force de la côte qu'ils allaient attaquer, des moyens qui leur étaient nécessaires, soit pour y pénétrer, soit pour s'y maintenir, soit pour opérer une sûre retraite, des pertes que leur assurait l'insalubrité du climat, des remèdes propres à en diminuer les rapides effets. Dans les interrogatoires, on reconnaît deux choses; la première, que la plupart des répondans ignorent complètement ce sur quoi on les interroge; la seconde, que ceux qui ont acquis quelques notions sur l'état des choses, donnent, dans leurs réponses, sur les moyens que la France a si rapidement déployés pour secourir Anvers, une idée

Digitized by Google

bien différente sans doute de celle qu'avaient si imprudemment embrassée les ministres : ces derniers ont eu déjà cinq fois la minorité dans différentes discussions ; ils doivent redouter celle-ci. Le résultat de l'enquête déclarera leur sort. On annonce déjà que lord Chatam a donné sa démission de la place de grand-maître de l'artillerie.

Un autre objet a concurremment occupé la chambre des communes. M. Grattan a présenté une nouvelle pétition des catholiques d'Irlande ; ils demandent toujours vainement de jouir des bienfaits de la constitution ; à n'être pas soumis au gouvernement anglais pour être hors de la protection de ses lois ; ils forment une demande légitime par des voies légitimes : point d'*inhabileté* causée par la religion, point de nomination d'évêques par une autorité étrangère ; voilà les principes actuellement posés par leur défenseur. La situation présente du pape fait envisager et aux catholiques et aux ministres la nomination des évêques, et le *veto* de S. M. à ces nominations sous un nouveau jour. Le chancelier de l'échiquier a développé cette idée dans sa réponse à M. Grattan. La pétition présentée a été mise sur le bureau sans observations ultérieures.

Les nouvelles du Nord n'offrent aucune circonstance qui mérite de fixer l'attention ; on ne publie à Pétersbourg aucune note sur l'armée de Moldavie, le général Kaminski y va remplacer le commandant en chef le prince Bagration. Les troupes de retour des frontières suédoises, ont reçu d'honorables témoignages de la satisfaction de l'Empereur, pour la haute bravoure qu'elles ont déployée. Des états d'importation et d'exportation publiés donnent l'idée d'un commerce assez actif dans la Baltique, fermée entièrement au commerce anglais. En Gallicie, la mort du prince Gallitzin a suspendu les opérations de la commission chargée de tracer la ligne de démarcation. La flotte russe stationnée à Trieste et à Venise est cédée à la France.

Quant aux affaires relatives à la circonscription de quelques parties du territoire de la Confédération, on croit qu'elles seront bientôt réglées par le Protecteur de la Confédération, à la satisfaction des souverains qui la composent. Salzbourg, l'Innwirtel, la partie cédée de la Haute-Autriche jusqu'à la Traun et Ratisbonne sont incorporées à la Bavière. On croit que le grand-duché de Francfort se composera de la ville et son territoire, de la principauté d'Aaschaffenbourg, du comté de Hanau, de la principauté

Digitized by Google

de Fulde, et de la ville d'Erfurt. Cette belle part faite à la Bavière, cette noble exécution de la parole impériale lorsque, sur le champ de bataille d'Ekmull, Napoléon promit aux drapeaux bavarois qui allaient le suivre, de les rendre plus puissans que jamais, rappelle une anecdote que la circonstance rend très-piquante.

Dans la guerre de la succession d'Espagne, l'électeur Maximilien de Bavière, passant par Nuremberg, écrivit sur une vitre avec le diamant de sa bague, le mot *Namur*; un gentilhomme s'étant permis de lui demander l'explication de cette sorte de vœu, l'électeur répondit que ces cinq lettres ne signifiaient point *Namur*, mais *Nuremberg*, *Augsbourg*, *Memmingen*, *Ulm* et *Ratisbonne*. En 1810, un autre Maximilien est doté par l'Empereur Napoléon de l'héritage que, vers 1710, désirait réunir le premier. Les Bavarois paraissent avoir fait ce rapprochement avec autant d'intérêt que de reconnaissance.

Nous avons dit que le sort du Hanovre était fixé, qu'il devenait possession héréditaire dans la dynastie westphalienne fondée par le roi Jérôme Napoléon.

Une proclamation royale a instruit les Hanovriens de cette disposition solennelle de l'Empereur. L'Empereur mon auguste frère, dit le roi, m'a cédé tous ses droits sur votre pays, et l'a réuni à mon royaume. Les députés me l'ont remis, et j'en prends possession aujourd'hui. Votre état était incertain; vous sentirez l'avantage d'être incorporés à un Etat qui vous protégera à l'avenir contre toute attaque de la part du continent et au premier signal d'une guerre maritime. Le malheur passé doit vous faire chérir davantage la tranquillité présente et l'espoir d'un avenir plus heureux. Votre caractère et vos sentimens sont connus; je crois à votre loyauté. Vous ne tromperez ni votre renommée ni ma confiance.

La prise de possession a été solennellement déclarée le 15 mars; la remise a été faite, au nom de l'Empereur, par M. le baron de Rheynard son ministre à Cassel. Une députation du Hanovre a été le même jour présentée à S. M. au palais d'état. Cette députation a offert au roi l'hommage du respect et de la profonde soumission du pays, longtemps frappé par les effets de la guerre qui vient enfin de se terminer. Depuis sept ans, le commerce, l'agriculture, les finances ont souffert. La régénération du pays était due au nom illustre que porte S. M. La réponse paternelle de S. M. a promis aux Hanovriens que toute la sollicitude du cabinet

Digitized by Google

de Cassel se porterait sur les besoins du Hanovre, comme sur ceux de la Westphalie. Le traité qui vous unit à la Westphalie, a dit le roi, vous rattache au continent dont vous sembliez séparés; il vous range sous l'abri du vaste système qui tend à en assurer pour long-temps le repos et la félicité. Je crois à vos sermens; chez un peuple éclairé et ami de l'honneur, il ne peut y avoir de parjure.

Le prince vice-roi d'Italie a signalé sa courte apparition à Milan, dont il est déjà de retour, par un coup-d'œil rapide sur toutes les parties de l'administration et particulièrement sur celle des finances. Les impôts présens suffiront pour 1810, au royaume d'Italie; un message du prince en donne l'assurance au sénat italien. Voici dans quels termes finit ce message important:

« En rapprochant ensuite dans votre pensée ce qu'était le royaume d'Italie en 1802, et ce qu'il est devenu depuis, vous ne rechercherez pas sans étonnement comment ce royaume a pu demeurer pendant les cinq dernières années étranger en quelque sorte aux troubles qui ont agité l'Europe, et dont pourtant, par la nature même des choses, il devait être le théâtre, et comment au milieu de ces mêmes troubles, et dans un si court espace de tems, il a été non-seulement *créé*, mais successivement agrandi, et enfin organisé avec une telle sagesse que déjà il développe les germes les plus féconds de vigueur et de prospérité.

» Vous vous rappellerez enfin, Sénateurs, que dans le cours de six ans, S. M. ne perdant jamais de vue son royaume d'Italie, s'est appliquée non-seulement à étendre son territoire, mais à lui donner toutes les institutions qui peuvent éterniser sa durée, et qui, en augmentant son éclat intérieur, le placent au dehors au rang des Etats de l'Europe le plus fortement et le plus heureusement constitués.

» Ces souvenirs, Sénateurs, exciteront dans vos ames de nouveaux sentimens de reconnaissance, et ils garantiront la nation contre cette foule de bruits que quelquefois la malveillance et plus souvent l'oisiveté se plaisent à répandre.

» Ainsi donc, respectant en silence quelques combinaisons nouvelles qui écartent en ce moment de vous la Dalmatie et l'Istrie pour les rattacher à des pays qui n'ont encore reçu ni destination ni organisation définitives, vous vous attacherez fortement à cette seule idée, que ce ne sont pas les sujets de Napoléon qui sont accoutumés à perdre avec lui, ou par lui, aucune portion de la puissance qu'il leur a donnée.

» Heureux le royaume qui peut, comme le royaume d'Italie,

Digitized by Google

réduire toute sa politique à la confiance la plus absolue dans le génie et dans l'amour de son fondateur! »

Ces dernières expressions, dans quelle circonstance plus mémorable et plus heureuse pourrions-nous mieux les appliquer à la France, qu'au moment où nous touchons? Encore peu de jours, et toutes les espérances qu'il a fait concevoir seront réalisées. L'Empereur est parti pour Compiègne; il va recevoir l'auguste fille de son allié, qui est déjà son épouse. On présume que la première entrevue pourra avoir lieu à Compiègne le 28 du courant.

Nous n'essayerons point de décrire, d'après les documens officiels qui ont été publiés, la pompe et la magnificence extraordinaire des fêtes qui ont signalé à Vienne le mariage par procuration de l'Empereur Napoléon et de l'archiduchesse Marie-Louise. Il suffira de dire que la cour, la bourgeoisie, le peuple, l'armée ont donné à cette fête le plus beau et le plus touchant caractère, par l'unanimité des sentimens d'allégresse qu'ils ont fait éclater. Tout ce qu'il est possible d'imaginer d'honneurs et de distinctions flatteuses a été employé pour honorer la personne de S. M. dans celle de l'ambassadeur extraordinaire, auquel, après tant de glorieuses missions, S. M. en avait donné une si douce. Ce n'était le jour fixé pour la demande solennelle.

A six heures du soir l'ambassadeur se rendit à la cour en grande cérémonie, il y fut reçu de la même manière que le jour de l'audience. Arrivé auprès du trône de S. M. il prononça un discours et demanda pour S. M. l'Empereur Napoléon la main de S. A. I. l'archiduchesse Marie-Louise. S. M. l'Empereur, en sa qualité de chef de sa maison, ayant fait une réponse, et le grand-chambellan ayant été envoyé pour amener l'archiduchesse Marie-Louise, elle entra accompagnée de la grande-maîtresse et du grand-maître de sa cour, et s'étant approchée de S. M. après une profonde révérence, elle se plaça à gauche de l'Empereur, sur l'estrade. L'ambassadeur alors lui présenta la lettre et le portrait de S. M. l'Empereur des Français. S. A. I. comme majeure, ayant consenti formellement à la demande qui venait de lui être faite, fit alors attacher le portrait sur son sein. Ensuite l'ambassadeur, conduit par le commissaire de l'audience et précédé de toute sa suite, se rendit à l'audience de S. M. l'Impératrice, puis à l'appartement préparé à cet effet pour S. A. I. l'archiduc Charles, à qui l'ambassadeur communiqua le désir de S. M. l'Empereur des Fran-

Digitized by Google

çais, que S. A. I. voulût bien représenter sa personne lors des solennités du mariage : après avoir présenté à S. A. I. ses pleins-pouvoirs, il se retira à son hôtel, accompagné de la même manière qu'auparavant. A sept heures du soir, grande assemblée et gala à la cour, où l'ambassadeur et M. le comte Otto se sont rendus en voitures à deux chevaux.

On ne lira pas sans intérêt les discours prononcés dans une circonstance aussi solennelle. Ils appartiennent à l'histoire, et les termes en sont d'autant plus précieux à recueillir qu'ils expriment tous les désirs réciproques de cimenter par une telle union la plus utile et la plus solennelle alliance.

M. l'ambassadeur extraordinaire a porté la parole à S. M. l'Empereur, dans les termes suivans :

Sire, je viens au nom de l'Empereur mon maître vous demander la main de l'archiduchesse Marie-Louise, votre illustre fille.

Les éminentes qualités qui distinguent cette princesse ont assigné sa place sur un grand trône.

Elle y fera le bonheur d'un grand peuple et celui d'un grand homme.

La politique de mon souverain s'est trouvée d'accord avec les vœux de son cœur.

Cette union de deux puissantes familles, Sire, donnera à deux nations généreuses de nouvelles assurances de tranquillité et de bonheur.

S. M. l'Empereur a répondu :

Je regarde la demande en mariage de ma fille comme un gage des sentimens de l'Empereur des Français, que j'apprécie.

Mes vœux pour le bonheur des futurs époux ne sauraient être exprimés avec trop de vérité ; il sera le mien.

Je trouverai dans l'amitié du prince que vous représentez de précieux motifs de consolation de la séparation de mon enfant chéri ; nos peuples y voient le gage assuré de leur bien-être mutuel.

J'accorde la main de ma fille à l'Empereur des Français.

L'ambassadeur s'adressant à l'archiduchesse Marie-Louise a dit :

Madame, vos augustes parens ont rempli les vœux de l'Empereur mon maître.

Des considérations politiques peuvent avoir influé sur la détermination de nos deux souverains ; mais la première considération,

Digitized by Google

c'est celle de votre bonheur ; c'est sur-tout de votre cœur, Madame, que l'Empereur mon maître veut vous obtenir.

Il sera beau de voir unis sur un grand trône, au génie de la puissance, les attraits et les grâces qui la font chérir.

Ce jour, Madame, sera heureux pour l'Empereur mon maître, si V. A. I. m'ordonne de lui dire qu'elle partage les espérances, les vœux et les sentimens de son cœur.

S. A. I. a répondu :

La volonté de mon père a constamment été la mienne ; mon bonheur restera toujours le sien.

C'est dans ces principes que S. M. l'Empereur Napoléon ne peut que trouver le gage des sentimens que je vouerai à mon époux, heureuse si je puis contribuer à son bonheur et à celui d'une grande nation. Je donne, avec la permission de mon père, mon consentement à mon union avec l'Empereur Napoléon.

L'ambassadeur a porté la parole à S. M. l'Impératrice dans les termes suivans :

Madame, l'Empereur mon maître m'a spécialement chargé de témoigner à V. M. I. tous les sentimens dont il est pénétré pour elle.

Il sentira bientôt toutes les obligations qu'il vous a pour les bons exemples et les soins qu'a reçus de vous l'archiduchesse Marie-Louise.

Elle ne pouvait pas apprendre d'un meilleur modèle à concilier la majesté du trône avec l'amabilité et les grâces, qualités que V. M. I. possède à un si haut degré.

Voici la réponse de S. M. :

C'est dans le moment intéressant pour mon cœur où je fixe à jamais la destinée de ma fille chérie, que je suis enchantée de recevoir de V. A. S. l'assurance des sentimens de S. M. l'Empereur et Roi ; habituée en toute occasion à conformer mes vœux et mes idées à ceux de S. M. l'Empereur mon bien-aimé époux, je me réunis à lui dans sa confiance à atteindre le but qu'il se promet d'une si heureuse union, ainsi que dans les vœux très-ardens qu'il forme pour le bonheur futur et inaliérable de notre très-chère fille, qui dépendra désormais uniquement de celui de S. M. l'Empereur et Roi. Vivement touchée de l'opinion beaucoup trop favorable que S. M. l'Empereur et Roi a conçue de moi, je ne saurais m'attribuer des mérites qui ne sont dus qu'à l'excellent naturel de ma chère fille et à la douceur de son caractère. Je réponds pour elle que son unique but est de con-

Digitized by Google

venir à S. M. l'Empereur et Roi, en se conciliant en même tems l'amour de la nation française.

Enfin l'ambassadeur s'adressant à S. A. I. l'archiduc Charles a dit :

Monseigneur, l'Empereur mon maître, ayant obtenu de l'Empereur votre illustre frère la main de l'archiduchesse Marie-Louise, m'a chargé d'exprimer à V. A. I. le prix qu'il met à ce qu'elle veuille bien accepter sa procuration pour la cérémonie du mariage.

Si V. A. I. y donne son assentiment, j'ai l'honneur de lui présenter la procuration de mon maître.

Le prince a répondu :

J'accepte avec plaisir, mon prince, la proposition que S. M. l'Empereur des Français veut bien me transmettre par votre organe. Également flatté par son choix, que pénétré du doux pressentiment que cette alliance effacera jusqu'à l'arrière-pensée des dissentions politiques, réparera les maux de la guerre, et préparera un avenir heureux à deux nations qui sont faites pour s'estimer, et qui se rendent une justice réciproque, je compte entre les momens les plus intéressans de ma vie, celui où, en signe d'un rapprochement aussi franc que loyal, je présenterai la main à Madame l'archiduchesse Louise, au nom du grand Monarque qui vous a délégué, et je vous prie, mon prince, d'être, vis-à-vis de la France entière, l'interprète des vœux ardens que je forme, pour que les vertus de Madame l'archiduchesse cimentent à jamais l'amitié de nos souverains et le bonheur de leurs peuples!

Le 11, la cérémonie du mariage a eu lieu dans l'église des Augustins avec la plus grande solennité. L'Impératrice qui menait par la main l'archiduchesse, à laquelle elle avait donné la droite, l'a conduite au prie-dieu, et est ensuite venue s'asseoir sur le trône à la gauche de l'Empereur. Les archiducs étaient sur des prie-dieu; l'ambassadeur extraordinaire sur des prie-dieu égaux à ceux des archiducs. L'archiduc Charles était placé à la gauche de l'archiduchesse. Après la cérémonie du mariage, le *Te Deum* a été chanté au bruit de l'artillerie. L'Impératrice Marie a été reconduite dans ses appartemens par le prince de Neufchâtel : placée sous son dais, et entourée de sa cour, elle a reçu une lettre de S. M. l'Empereur Napoléon; elle a ensuite admis le prince de Neufchâtel à l'honneur de lui baiser la main; le comte de Lauriston, le comte Alex. Delaborde, secrétaire de l'ambassade, et les cavaliers de

Digitized by Google

l'ambassade lui ont été présentés; ensuite M. le comte Otto, ambassadeur à Vienne, puis les dames et les grands de la cour. Au banquet l'Impératrice Marie était sous un dais entre l'Empereur et l'Impératrice. Les archiducs étaient placés selon leur rang, le prince de Neufchâtel immédiatement après eux. Le soir, une illumination brillante a donné encore plus d'éclat à l'allégresse publique.

Cette allégresse communiquée de proche en proche, et éclatant partout sur le passage de S. M., au sein des campagnes rassurées, des camps paisibles, comme au milieu des fêtes des capitales, va devenir aussi le partage de la capitale du grand empire; tout se prépare, tout s'empresse; les travaux avancent avec une rapidité qu'on a peine à croire. Jamais spectacle plus majestueux n'aura été offert, que celui de l'entrée par l'arc-de-triomphe de l'Etoile; la magnificence du lieu égale bien ici la solennité de la cérémonie, et six cent mille ames répandues sur cette longue et belle avenue, et la faisant retentir de leurs acclamations, en seront un digne ornement. Les illuminations seront tout ce qu'il a été possible d'imaginer et d'exécuter. Au milieu de ces préparatifs immenses, on remarque sur-tout avec intérêt ceux qui tiennent aux précautions et à la sûreté de cette innombrable masse de spectateurs, qui sera elle-même un si beau spectacle, et qui n'aura aucun danger à redouter.

## PARIS.

L'Empereur est à Compiègne depuis le 20 de ce mois; le lendemain de son arrivée, il a reçu les autorités de la ville, et visité le château et les environs.

— Le roi de Naples, le roi de Westphalie, la reine de Hollande, S. A. I. la grande duchesse de Toscane, le prince vice-roi et la princesse son épouse, le prince et la princesse Borghèse, récemment arrivés à Paris, se sont aussi rendus à Compiègne. Le ministre secrétaire-d'état et celui des relations extérieures ont suivi S. M. A l'arrivée de l'Impératrice le 28, elle doit occuper le château; S. M. occupera un des hôtels de la ville destiné au ministre secrétaire-d'état.

— Le grand-duc de Wurtzbourg est arrivé à Paris; on y attend le retour du grand-duc de Francfort. On présume qu'après le passage de l'Impératrice les souverains de la

Digitized by Google

Confédération se rendront de suite dans la capitale, pour y assister aux fêtes du mariage.

— Le bruit public nomme M. Alquier à l'ambassade de Stockholm, et M. Demoustier, ci-devant à Dresde, à celle des États-Unis.

— Le baron de Dalberg, neveu du prince primat, devenu grand-duc de Francfort, est élevé à la dignité de duc de l'Empire avec une riche dotation sur la principauté de Ratisbonne : la princesse de la Layen, nièce du grand-duc de Francfort, épouse M. Tascher de la Pagerie, qui reçoit aussi de la Bavière une dotation considérable.

— On croit que le jour du mariage 6000 filles seront dotées, et mariées à de braves militaires par la munificence impériale.

— M. Simon, graveur du cabinet de S. M. et du conseil du sceau des titres, s'occupe en ce moment des cachets qui doivent offrir les armes de France et d'Autriche réunies.

— Les principaux sujets de la Comédie française partent le 24 pour Compiègne.

## ANNONCES.

*Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire*, publiées par M. Malte-Brun. Ve cahier de la troisième souscription, ou XXIXe de la collection. Ce cahier contient la gravure d'un monument de Kiwik, avec les articles suivans : Voyage à l'île de Socotora; — Nouveau Voyage dans l'Arabie Heureuse; — Tableau des mœurs, des usages et de l'industrie des habitans du Voralberg; d'après M. Joseph Rohrer, par le Rédacteur; — Description topographique de la Magnésie, canton de la Grèce, traduite du grec moderne, par M. Depping; — Notice du monument de Kiwik, en Scanie; — Réponse de M. de Guignes à M. Montucci; et les articles du Bulletin. Chaque mois, depuis le 1er septembre 1807, il paraît un cahier de cet ouvrage, accompagné d'une estampe ou d'une Carte géographique, souvent coloriée. La première et la deuxième souscriptions (formant 8 volumes in-8° avec 24 cartes et gravures) sont complètes, et coûtent chacune 27 fr. pour Paris, et 33 fr. franc de port. Les personnes qui souscrivent en même tems pour les 1re, 2e et 3e souscriptions, payent la 1re et la 2e 3 fr. de moins chacune. Le prix de l'abonnement pour la troisième souscription est de 24 fr. pour Paris, pour 12 cahiers. Pour les départemens, le prix est de 30 fr. pour 12 cahiers, rendus francs de port par la poste. En papier vélin le prix est double. L'argent et la lettre d'avis doivent être affranchis et adressés à Fr. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10, à Paris.

Digitized by Google



# MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLIV. — *Samedi* 31 *Mars* 1810.

## POÉSIE.

### LES ADIEUX DE VIENNE A L'IMPERATRICE MARIE-LOUISE.

Au milieu des regrets d'une cour qui l'adore,
La jeune souveraine, épouse et vierge encore,
Tardait à prononcer les éternels adieux.
Elle s'avance enfin : sur son front radieux,
Du bonheur d'un grand peuple éclate l'espérance;
Ses yeux avec amour se tournent vers la France.
Dis-nous, superbe Ister, la joie et les transports
Que sa douce présence excita sur tes bords.
Il semble à tous les cœurs que du ciel descendue,
La Paix, l'auguste Paix à leurs vœux soit rendue.
« O fidèle Germain, peuple cher à mon cœur,
» Que les Dieux, dit la Reine, aient soin de ton bonheur! »
Tout bas elle ajoutait d'une voix attendrie :
« Aurai-je aussi l'amour de mon autre patrie? »
En ce moment, son char, de myrtes couronné,
Du peuple et des soldats s'avance environné;
Triomphans autour d'elle, un chœur de jeunes filles,
Un essaim de Guerriers, l'espoir de leurs familles,
Semblables à ces chœurs que la riche Naxos
Ou la superbe Athène envoyaient à Délos,
Célèbrent à l'envi, dans un chant d'hyménée,
Par l'amour d'un héros la vertu couronnée,



Digitized by Google

Et deux peuples unis de liens éternels,
Et la Gloire à la Paix élevant des autels.

LES JEUNES FILLES.

Hymen, cruel hymen, tu ravis à son père,
Aux doux embrassemens de la plus tendre mère,
La fille de nos Rois, l'ornement de leur cour,
Et des infortunés l'espérance et l'amour.
Mais pourquoi t'accuser? Louise, nos délices,
Abandonne ces lieux sous de brillans auspices;
Elle a touché le cœur d'un roi victorieux;
Le ciel, qui couronna ce prince glorieux,
Le ciel la réservait pour être l'espérance,
Et le nœud fortuné d'une longue alliance.

Salut, nouvelle Esther, qui, du pied des autels,
Montez jusques au rang du premier des mortels.

LES JEUNES GUERRIERS.

Quel sujet pour la lyre, ô fils de l'harmonie!
L'époux apportera la gloire et le génie,
Ses bienfaits répandus sur vingt peuples divers,
Et le nom le plus grand qui soit dans l'univers.
Modèle de bonté, de tendresse et de graces,
L'auguste et jeune épouse amène sur ses traces
Le respect pour les Dieux, l'innocence des mœurs,
Un charme inexprimable à gagner tous les cœurs,
Et les chastes vertus d'une femme immortelle
Pour qui voulut mourir tout un peuple fidelle (1).

Salut, nouvelle Esther, qui, du pied des autels,
Montez jusques au rang du premier des mortels.

LES JEUNES FILLES.

Quand les frères d'Hélène, astres d'heureux présage,
Se lèvent sur les flots menacés par l'orage,
Bientôt la mer sourit; le ciel tranquille et pur
Reprend son vêtement de lumière et d'azur.
Ainsi le vif éclat dont brille votre aurore,
Dans nos cœurs, où l'espoir était timide encore,
Fait renaître soudain l'allégresse et l'amour.
La paix chez les mortels médite son retour:
Et déjà, sur la foi de vos douces promesses,
Répand du haut des cieux ses fécondes largesses.

(1) Ce vers rappelle le mémorable serment des Hongrois:
« Mourons pour notre Roi *Marie-Thérèse*. »

Digitized by Google

Salut, nouvelle Esther, qui, du pied des autels,
Montez jusques au rang du premier des mortels.

LES JEUNES GUERRIERS.

Espoir de l'univers, ce superbe hyménée
De l'Europe en un jour change la destinée.
La France désormais, et ses peuples guerriers,
A couvert de la foudre à l'ombre des lauriers,
Verront, avec amour, le Dieu de la Victoire
Dans les arts de la paix se couronner de gloire.
Cependant, ô Germains, un père vertueux
Ne va plus gouverner que des sujets heureux;
Et, des prospérités de sa noble famille,
Il bénira les Dieux et son gendre et sa fille.

Salut, nouvelle Esther, qui, du pied des autels,
Montez jusques au rang du premier des mortels.

LES JEUNES FILLES.

Hélas! si la discorde, en malheurs trop féconde,
Voulait troubler encore et déchirer le monde,
Que la douce prière et la voix de l'amour
Des funestes combats préviennent le retour!
Aux regards attendris d'un époux et d'un père
Montrez, ange de paix, les larmes de la terre;
Et tandis que Thémis, attentive à sa voix,
Fera, sous un héros, régner les saintes lois,
Vous, tendant au malheur une main protectrice,
Vous serez la clémence auprès de la justice.

Salut, nouvelle Esther, qui, du pied des autels
Montez jusques au rang du premier des mortels.

LES JEUNES GUERRIERS.

Suivez vos grands destins, ô jeune souveraine!
Achille vous attend aux rives de la Seine.
Ornement de sa cour et d'un noble repos,
Allez charmer le cœur du prince et du héros
Qui veut vous couronner des rayons de sa gloire,
Et montrer sa conquête aux fils de la victoire:
Sur le char du triomphe ils croiront voir la paix
Pour obtenir l'amour de ces braves Français
Qu'un sourire encourage et qu'un seul mot enflamme,
Dans vos yeux éloquens laissez parler votre ame.
Adieu, nouvelle Esther, qui, du pied des autels,
Montez jusques au rang du premier des mortels.

P. F. TISSOT.



Digitized by Google

## A S. M. L'EMPEREUR

SUR SON MARIAGE AVEC L'ARCHIDUCHESSE MARIE-LOUISE.

Jouis, noble héros, de ta gloire immortelle!
Jouis des douceurs de la paix!
De tes conquêtes la plus belle
Est celle de Louise et du cœur des Français.

KÉRIVALANT.

## *DE NUPTIIS NAPOLEONIS MAGNI.*

*Ut binæ decorent* AQUILÆ *nos Stemmate Francos,*
*Pullula Germanis adolat ecce plagis;*
*Sit caput ergò duplex, quadruplex pandatur et ala,*
*Sed cor unito pectore spirat idem;*
*Sic* VIRTUS *et* AMOR *socii tutamina longo*
*Et dyos extendant Franeigenis et ibes.*

Par LOUIS VERDURE, *imprimeur,*
*au Blanc, dép. de l'Indre.*

## LE TOMBEAU DU ROSSIGNOL.

ÉLÉGIE.

Tu dors sous ce feuillage épais,
Charme innocent des bois, sensible Philomèle!
Tu dors: en cet asyle où le soir me rappelle,
Tes célestes accords ont cessé pour jamais.
Hélas! tout renait, tout respire;
Le printems, vainqueur des hivers,
Sur un brillant nuage, à nos bords vient sourire
Et d'un souffle de vie anime l'univers.
Mais tu n'es plus l'amour de son heureux empire;
Mon œil te cherche en vain sur ces rameaux déserts:
Seul j'unis mes accens aux soupirs du zéphyr,
Et mon luth attristé fait seul gémir les airs.

Fidèle aux déités rustiques,
Ami du Dieu qui t'inspirait,
J'ai, dans la paix des bois, sous des cyprès antiques,
Elevé de ton sort le monument secret.
L'arbre cher à Phébus, de sa noble verdure
A voilé cet asyle à mes yeux attendris;

Digitized by Google

Au sein de ces bosquets, sous ces berceaux fleuris,
Tu ne crains plus du nord la tardive froidure,
Tu ne vois plus le deuil des bords que tu chéris.
Ah! quand un plomb cruel borna tes destinées,
Le front chargé d'ennuis, l'œil humide de pleurs,
De ces tranquilles lieux les nymphes consternées
Firent, dans le vallon, retentir leurs douleurs.
« Il n'est plus! il a fui nos rives fortunées!
» Pour honorer la sœur du plus brillant des Dieux,
» La nuit a soulevé ses voiles;
» Et Phébé conduit dans les cieux
» Son char environné d'étoiles :
» Mais tous les feux épars sur l'horizon charmé
» Ne réveilleront plus le chantre inanimé. »

Ainsi leur voix douce et plaintive,
Dans l'ombre et le repos, prolongeait ses accens;
Et le berger ému, d'une oreille attentive
Recueillait, sur les monts, ces concerts ravissans.
Tous les cœurs, Dieu du Pinde, à ton art obéissent :
Ces doux sons, ce beau ciel richement décoré,
Ce lac brillant miroir de l'espace azuré,
Le torrent qui mugit, les forêts qui gémissent;
Tout soumettait mes sens à ton pouvoir sacré,
J'implorai ton secours, tes faveurs souveraines :
Heureux, disais-je, heureux qui, docile à tes lois,
Des vains honneurs du monde a secoué les chaînes,
Et confié sa vie au silence des bois!
De ces murs où s'exile une foule insensée
Il fuit les froids plaisirs et les froids habitans :
Sans regreter jamais ni prodiguer le tems,
Seul il vit pour la muse à lui plaire empressée;
Et plus fière au désert, son active pensée
D'immortels entretiens remplit tous ses instans.
Son art du trépas même adoucit la souffrance :
Penché sur le gouffre éternel,
D'une main courageuse embrassant l'Espérance,
Il chante, en souriant, les délices du ciel.
A l'horreur du cercueil il sait mêler des charmes :
Du génie expirant le triomphe est plus beau;
Sur un destin vulgaire on peut verser des larmes,
Mais lui voit l'avenir et brave le tombeau.

J. L. H. MANUEL.

Digitized by Google

## ENIGME.

Je suis un petit saucisson,
Fait avec la poudre à canon.
Je suis sans bras, sans pieds, sans tête;
Je brille dans un jour de fête;
J'y fais quelque bruit; mais mon sort
Est d'y trouver bientôt la mort.
L'indifférence dont cette mort est suivie,
Me prouve assez le néant de la vie. S.....

## LOGOGRIPHE.

Dans mes six pieds, chez moi souvent
On pérore avec éloquence;
Coupe mon chef, je suis un vêtement
Consacré par la pénitence;
Coupe encore mon chef, je suis un bâtiment
Qui dans l'été recèle l'abondance;
Coupe encore mon chef, je suis un mouvement
Qui conduit à la violence. J. D. B.

## CHARADE.

Séjour de l'abondance,
Mon premier, de l'univers
Rassemble les trésors divers.
Mon second, des héros célébrait la vaillance,
Et sur les romantiques bords
Où souffle en gémissant Borée,
Tirait de sa harpe dorée
De sublimes accords.
Jadis mon tout, au milieu des alarmes,
Aux guerriers ravissait le jour;
Préférant aujourd'hui la paix aux tristes armes,
Il habite de Dieu le tranquille séjour. Guy.

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Encens.*

Celui du Logogriphe est *Bouillotte*, dans lequel on trouve, *jeu, boule, loto, bille* et *oie.*

Celui de la Charade est *Angle-terre.*

Digitized by Google



# SCIENCES ET ARTS.

L'ART DE MULTIPLIER LES GRAINS, *ou* Tableau des expériences qui ont eu pour objet d'améliorer la culture des plantes céréales, d'en choisir les espèces et d'en augmenter le produit; par M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, sénateur, comte de l'Empire, grand-officier de la Légion d'honneur, titulaire de la sénatorerie de Bruxelles, membre de l'Institut de France et des Sociétés d'agriculture de Paris, de Berne, de Léipsick, de Florence, etc. Deux vol. in-12, chez Mme *Huzard*, libraire, rue de l'Epéron (Saint-André-des-Arcs), n° 7.

LES habitans de nos campagnes sont presque toujours tentés de rire quand on leur dit qu'il existe à Paris des savans qui, du fond de leur cabinet, en robe-de-chambre et en bonnet de nuit, dictent des préceptes d'agriculture, et se chargent d'enseigner à leurs concitoyens la meilleure manière de tailler la vigne et d'ensemencer la terre. Ils se persuadent que tout le mérite d'un Parisien doit se réduire à étudier les modes, lire la feuille du jour, assister au concert, et juger de la pièce nouvelle; leur teint fleuri et leurs mains blanches leur paraissent très-peu propres aux exercices de la vie champêtre.

Il faut leur dire pourtant qu'un Parisien peut, comme un autre, devenir un fort bon agriculteur, pourvu qu'il soit capable d'observer, de réfléchir, et de braver quelquefois l'inclémence des saisons. Un homme éclairé fera faire, en quelques années, plus de progrès à l'agriculture que tous les laboureurs qui n'ont pour guides que la routine et l'habitude.

On a dit que les empires ne sauraient s'élever au bonheur et à la gloire qu'autant qu'ils seraient gouvernés par des rois philosophes; on pourrait dire de même que

Digitized by Google

les arts ne sauraient prospérer et fleurir que quand ils sont cultivés par des hommes instruits.

Que l'on rie, si l'on veut, des prétentions fastueuses, des promesses ridicules de quelques économistes du dernier siècle qui, au moyen du produit net et de l'impôt unique, prétendaient régénérer les Etats et nous créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre; mais au milieu de leurs travers, que d'idées heureuses n'ont-ils pas proclamées! que de préventions détruites, de préjugés effacés, de méthodes améliorées, de conversions difficiles opérées! N'est-ce pas à leur zèle apostolique, à leurs fréquentes prédications que nous devons l'amélioration de nos terres, de nos troupeaux, de nos prairies, et la culture de tant de productions exotiques que repoussaient l'ignorance et le préjugé? Que de résistances n'a-t-il pas fallu vaincre pour dompter les dédains de nos riches, et amener sur leur table cette pomme-de-terre jadis si méprisée, aujourd'hui accueillie et recherchée de tout le monde!

Ce ne sont point des laboureurs, mais des savans, des académiciens qui ont découvert le secret de la végétation des plantes, l'action des fluides atmosphériques, et toutes ces combinaisons mystérieuses que la nature semblait avoir couvertes d'un voile impénétrable. C'est au savant, à l'homme de lettres, devenu agriculteur, qu'il est réservé de divulguer ces hautes connaissances et de les rendre populaires.

Avant cette heureuse révolution, dans quel état était l'agriculture? quels fruits pouvait-elle porter sous ce ciel de ténèbres et d'anarchie, où la gloire militaire était tout; où les arts de la paix n'étaient rien? Quel honneur pouvait-elle espérer quand la charrue et le hoyau étaient aux yeux des nobles des objets vils et abjects, que le sceptre de Cérès était abandonné à des mains serviles et mercenaires, ce sceptre porté jadis si glorieusement par les Curius et les Cincinnatus?

Vouliez-vous d'ailleurs semer, planter, recueillir, quand les Huns, les Gépides, les Vandales parcouraient les campagnes, le fer et la flamme à la main, incendiant les maisons, égorgeant le berger et mangeant ses mou-

Digitized by Google

tons ? Vouliez-vous semer, planter et recueillir, quand les pirates venus du Nord infestaient toute la France, pillaient les villes et brûlaient les villages ? Pouviez-vous ensemencer votre champ et cultiver vos vignes, quand vos voisins, entraînés par un zèle aveugle et religieux, quittaient leurs foyers, et couraient au-delà des mers combattre les ennemis de la croix ? On ne laboura point non plus, quand ces insulaires rivaux éternels de la France, tentèrent de ravir à nos rois le sceptre des lis et de faire asseoir les Lancastres sur le trône des Valois. Il fallait, pour labourer paisiblement, que les fureurs de la Ligue fussent calmées ; il fallait que le ciel, réconcilié avec la terre, nous donnât un monarque sensible et généreux qui s'occupât du bonheur de son peuple, et ne dédaignât pas d'abaisser sa pensée jusque sur l'humble asyle du cultivateur, et de s'occuper de son frugal repas. Il fallait un ministre sage économe, vertueux, qui sût habiter les palais, sans mépriser les chaumières ; il fallait enfin Henri IV et Sully.

A cette époque mémorable, la terre cessa d'être roturière ; le culte de Cérès reçut de nouveaux hommages, et personne ne rougit plus d'une profession que le premier des hommes, le chef de toute noblesse avait exercé dans les champs de l'Eden, au sortir de son séjour fortuné. On vit même de simples cultivateurs manier alternativement la charrue et la plume, et la France eut ses Columelles et ses Varrons. Olivier de Serres et Bernard Palissy attaquèrent courageusement les vieux préjugés et les serviles institutions. La richesse du sol fut mieux connue, les travaux du cultivateur mieux appréciés, les bienfaits de la nature recueillis avec plus de soins et de reconnaissance.

Ainsi se forma en France le goût de l'agriculture, et si depuis il a paru se ralentir sous les dernières années du règne de Louis XIV et les désastreuses combinaisons du système de Law, avec quelle vigueur ne s'est-il pas ranimé vers le milieu du siècle dernier ! Alors des sociétés savantes se sont formées ; d'une extrémité de l'Europe à l'autre les paisibles amis de la nature et de ses précieuses productions se sont entendus, et l'art de cultiver la terre s'est élevé à un haut degré de prospérité.

Digitized by Google

Ce sont ces heureuses révolutions que M. François de Neufchâteau a essayé de retracer dans son ouvrage. Il n'aura point, pour animer ses images et vivifier ses récits, la ressource de ces grands mouvemens politiques, de ces actions éclatantes, de ces triomphes brillans qui frappent de terreur, d'étonnement ou d'admiration l'esprit de la multitude; mais il sera lu avec intérêt par tous ceux qui savent apprécier les douceurs de la vie champêtre et goûter le bonheur loin du tumulte des villes, du faste des grandeurs, et des orages de la vie humaine. Son but n'est point d'embrasser toute l'histoire de l'agriculture; effrayée d'une si grande entreprise, sa modestie s'est renfermée dans un cercle moins étendu. C'est aux plantes céréales qu'il a borné ses recherches.

On a généralement cru que la nation la plus heureuse serait celle qui recueillerait le plus de blé et de produits agricoles. Avec eux que ne se procure-t-on pas? On a remarqué aussi que, de toutes les plantes qui servent à la nourriture de l'homme, il n'en est aucune qui se reproduise avec une plus étonnante fécondité que le blé. L'auteur en cite des exemples qui sembleraient fabuleux, s'ils n'étaient aussi bien constatés.

En 1720, un cultivateur anglais ayant semé dans son jardin un grain d'orge, il en eut cent cinquante-quatre épis qui contenaient trois mille trois cents grains. Il les sema l'année suivante à trois pouces l'un de l'autre; ils produisirent un peu plus d'un boisseau, lequel ayant été semé, produisit la troisième année quarante-cinq boisseaux et un quart. Quelle prodigieuse et étonnante postérité!

Dans l'automne de 1765, Charles Miller, fils d'un botaniste célèbre de ce nom, planta un seul grain de froment dans le jardin des plantes de Cambridge. Au printems suivant, il divisa les jets, les replanta, et obtint de ce seul grain près de deux mille épis. L'espérance d'obtenir une production encore plus grande, le détermina à recommencer l'expérience le 2 juin 1766; il sema quelques grains de froment rouge ordinaire. Le 8 août, il choisit une seule plante qui avait dix-huit jets:

Digitized by Google

il replanta chaque jet séparément ; plusieurs tallèrent encore ; il les sépara, les replanta de nouveau ; la totalité de ces tiges repiquées monta, avant la mi-octobre, à soixante-sept. Elles furent très-vigoureuses pendant l'hiver ; elles tallèrent pour la troisième fois, furent divisées et transplantées. Depuis la mi-mars jusqu'au 12 avril, il y eut cinq cents plantes, qui ayant mûri donnèrent vingt-un mille neuf épis, ou cinq cent soixante-seize mille huit cent quarante grains, tous issus du même père. Quelques tiges avaient jusqu'à cent épis, et quelques-uns de ceux-ci avaient jusqu'à sept pouces de longueur.

A l'imitation du jardinier anglais, M. Ekleben, intendant des jardins de l'impératrice de Russie, faisait voir, en 1772, un tuyau de blé à trois cent soixante-seize épis, dont les plus grands contenaient une centaine de grains, et les plus petits une quarantaine. Cette plante provenue d'un seul grain en avait donné vingt ou vingt-cinq mille.

Les Français ne voulurent pas rester en arrière ; c'était l'abbé de Vallemont qui avait éveillé les esprits et produit cette émulation générale. Un vigneron du Gatinois, un avocat de Quimper, un laboureur de Castelnaudari, obtinrent les mêmes prodiges et les publièrent dans les papiers publics. M. François de Neufchâteau lui-même a voulu, par sa propre expérience, vérifier leurs récits, et malgré les nombreuses tribulations qu'il a éprouvées, il est arrivé aux mêmes résultats.

Si d'un seul grain on pouvait obtenir ving-cinq mille grains ; comme il est reconnu qu'un grain semé suivant les procédés ordinaires n'en rapporte guères que cinq ou six, déduction faite des pertes qu'occasionne la manière de semer, il est évident qu'on pourrait recueillir en Europe vingt-quatre mille neuf cent quatre-vingt quinze fois plus de grains qu'on en recueille habituellement. Les merveilles de la pierre philosophale n'ont rien de comparable.

Le premier qui s'occupa sérieusement de l'examen de ce problème fut le célèbre philosophe Wolf : au printems de 1709, il mit deux grains d'avoine en terre, dans

Digitized by Google

un jardin de Halle en Prusse; ils levèrent fort bien et ne donnèrent d'abord qu'un seul tuyau : mais au bout de quelque tems, ils se chargèrent de nouvelles tiges et donnèrent un nombre d'épis prodigieux. Ainsi l'expérience répondit aux faits publiés précédemment. Mais d'où provenait cette étonnante multiplication? Mallebranche et l'abbé Vallemont avaient proposé, à ce sujet, diverses théories qui ne satisfaisaient pas le philosophe prussien. En examinant avec attention l'organisation des plantes céréales, il reconnut que leurs tiges étaient vides, excepté dans les entre-nœuds qui sont remplis de moelle et d'où partent toujours les feuilles. Il jugea que ces nœuds étaient comme des bourses qui renfermaient des germes complets de la plante. Pour vérifier cette conjecture, il planta des grains très-avant dans la terre, il butta les tuyaux qui en provinrent; vit, peu de tems après, de nouvelles tiges se former, les coucha, les butta de nouveau, et le même phénomène se renouvela si constamment qu'un seul grain en produisit six mille. Voilà donc un des mystères de la végétation révélé. C'était beaucoup, mais il fallait appliquer cette découverte à la culture en grand. Un propriétaire de la Luzace l'entreprit; M. Trautmann choisit un terrain bien exposé, le fit labourer comme un jardin, et pour ne point s'écarter des procédés de Wolf, se décida à faire planter son blé comme on plante les haricots. Il cultiva son champ avec soin, fit arracher les mauvaises herbes, et la richesse de sa récolte surpassa ses espérances. Mais cette heureuse tentative n'offrait encore qu'une bien faible ressource à la grande culture. Il était évident que cette méthode exigeait trop de tems, trop de bras, trop d'attention. Un gentilhomme anglais essaya de satisfaire à tout. Il se nommait Jéthro Tull ; il avait perdu une partie de sa fortune, et se flattait de la rétablir en cultivant ses terres. Il connaissait la théorie de Wolf, et sentait que la solution du problème dépendait de l'amélioration des moyens. Il inventa une charrue qui labourait, plantait et recouvrait les grains tout-à-la fois. Il en construisit une autre pour nétoyer les planches et extirper les mauvaises herbes, et obtint, en effet, de belles et abondantes moissons. Dès-lors il se

Digitized by Google

regarda comme un nouveau Triptolème, publia ses heureuses inventions, et promit incessamment le retour de l'âge d'or. Ses expériences firent beaucoup de bruit; Jéthro Tull se ruina, mais les esprits sages profitèrent de ses découvertes.

Ici M. François de Neufchâteau décrit successivement les divers procédés qui furent tentés après Jéthro Tull; il rappelle les travaux nombreux, les vues sages, utiles, étendues de Duhamel Dumonceau; il n'oublie point les théories du *plantage* et du *repiquage*, et rend hommage aux lumières, au zèle et aux services de tous les genres rendus par les comices agricoles. Il fait des vœux pour leur rétablissement, et termine son ouvrage par des aperçus intéressans sur les pépinières de grains établies en quelques endroits pour ensemencer les terres. Il loue beaucoup ce procédé dont il a tiré lui-même de grands avantages. Il le recommande aux cultivateurs et leur promet des récoltes plus fécondes et plus belles.

L'amour du bien respire dans toutes les pages de son livre. Les diverses théories sont exposées avec beaucoup de clarté, les inconvéniens et les avantages balancés avec beaucoup de justice. La prévention, l'engouement et le préjugé ne s'y montrent jamais. C'est l'ouvrage d'un sage; la production d'un philanthrope éclairé, et si le style était plus concis, les digressions moins nombreuses, et les récits plus rapides, la critique la plus sévère n'aurait que des éloges à donner à l'auteur.

SALGUES.

Digitized by Google



# LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

MAXIMES ET RÉFLEXIONS SUR DIFFÉRENS SUJETS DE MORALE ET DE POLITIQUE, suivies de quelques Essais, par M. G. de LEVIS. Seconde édition, augmentée d'un supplément. — A Paris, chez *Xhrouet*, imprimeur, rue des Moineaux, n° 16; et chez *Déterville*, libraire, rue Hautefeuille, n° 8.

(PREMIER EXTRAIT.)

AVANT de parler de l'ouvrage que nous annonçons, nous jetterons un coup-d'œil sur les écrivains devenus modèles dans ce genre. Le sujet est immense; nous serons obligés de le resserrer dans ses rapports avec quelques opinions de M. de Levis et avec la forme de son livre.

Il a fallu bien des progrès pour définir la vertu, l'*habitude des actions utiles à la société;* et cette définition si simple est pourtant la seule qui ait donné de la vertu une notion exacte et étendue; de cette notion naissent aussi toutes celles de la morale; et de la nature de la morale on a déduit assez facilement deux manières d'en parler aux hommes

La morale a ses lois; elle s'est exprimée en MAXIMES; et un recueil de MAXIMES est une espèce de code.

La morale a dans les passions ou des ennemis qu'il faut vaincre, ou des puissances qu'elle doit faire entrer dans ses intérêts : elle a appelé à son secours les douces invitations, les exhortations pathétiques, les foudres du ciel et celles de l'éloquence.

La première de ces formes, la forme des *maximes*, est celle que les moralistes paraissent avoir d'abord employée avec le plus de succès.

Parmi les moralistes de l'antiquité celui, je l'avoue, qui m'a toujours le plus frappé par son génie, et même par son style, c'est un juif et un roi. Il y a trois mille

Digitized by Google

ans régnait dans la Palestine ce Salomon qui, au milieu des temples et d'un sérail, cultivait sa raison, et sur un trône étudiait l'histoire des plantes et celle de l'homme : il hérita du sceptre de David et non pas de sa harpe ; le père parle toujours de Dieu et le fait presque voir ; le fils cherche incessamment la nature et se plaint presque toujours de ne pas la découvrir. Entre David, si souvent sublime, et Salomon, quelquefois très-éclairé, c'est-à-dire, entre un père et son fils, se montrent avec éclat ces mêmes différences qui distinguent les siècles de goût et d'imagination, et les siècles d'observations, d'analyse et de recherche.

Les plus hautes maximes de Salomon ont été commentées par Bacon ; et c'est un bel incident de l'histoire de la philosophie que cette association de deux génies si éminens dans les mêmes vues morales.

Dans la Grèce la morale, quoique d'abord présentée sous cette forme concise qui ressemble à un ordre absolu, fut bientôt soumise à tous les doutes et à tous les examens : elle trouva des incrédules, comme la religion, mais avec moins de dangers pour ceux qui fermaient les yeux à son évidence, à sa beauté et à son utilité. Du milieu de tous les doutes s'élévèrent des discussions qui ne sont pas toujours assez précises, et des vertus qui sont toujours sublimes. Dans les arts, les Grecs n'ont réalisé le beau idéal que sur le marbre ; en morale, ils l'ont réalisé dans le cœur humain : et son empreinte est bien plus divine dans l'ame d'Epaminondas que dans les traits de l'Apollon du Belvedère. On peut être étonné que la vie et la mort de Socrate n'aient pas fait naître une religion de plus sur la terre, et on ne l'est pas du tout d'apprendre que de pieux personnages ont été tentés d'invoquer avec les noms des saints le nom de Socrate.

Devenue contentieuse dans la Grèce, la morale devait l'être encore dans Rome : Platon avait été aussi éloquent que Démosthène ; Cicéron fut à-la-fois le Démosthène de Rome et son Platon : la renommée de Sénèque, comme moraliste, a éclipsé et même effacé la renommée de Sénèque comme orateur ; et Sénèque et Cicéron donnent à la morale toutes les formes de style : ils définis-

Digitized by Google

sent, ils discutent, ils se passionnent. Rien n'a été plus facile que d'extraire de leurs ouvrages à tous les deux des pensées assez grandes pour être détachées et imprimées comme maximes : mais sous cette forme Cicéron perd trop de ses avantages, et Sénèque ne perd guère que ses défauts. Dans les pensées ainsi séparées de Cicéron, on reconnaît comme les pierres d'un édifice déconstruit : dans celles de Sénèque chaque pensée ressemble à un morceau de marbre de Paros qui n'a été touché par le ciseau que pour recevoir tout son poli et tout son éclat; ni l'un, ni l'autre, dans les formes de leur style, n'ont servi de modèles à nos moralistes du siècle de Louis XIV.

Ce qu'on a imprimé de Pascal sous le titre de ses *Pensées* n'était pas, comme on sait, destiné à paraître sous cette forme; c'étaient les matériaux d'un grand ouvrage où les pensées devaient s'unir et se fondre dans des discussions, où la religion chrétienne, qui ne paraissait pas alors en grand péril, devait être défendue contre le silence ou contre les conversations discrètes et indiscrètes de quelques beaux esprits plus capables de se dérober à son austérité que d'attaquer sa vérité. Aussi voyez celles des pensées même de Pascal qui sont les plus isolées des autres, les plus solitaires, pour ainsi dire; vous y sentez je ne sais quelle passion, je ne sais quel besoin de se mouvoir pour aller se ranger en ligne, pour livrer un combat et obtenir un triomphe.

Dans La Rochefoucauld, au contraire, accusé d'avoir trop mal pensé des hommes et de la nature humaine, tout est tranquille, tout est calme, tout est maxime. Dans ces maximes qui sont, je crois, au nombre de cinq cents à-peu-près, j'ai compté le nombre des interrogations : il y en a une, et tout au plus deux. D'ailleurs, pas une seule exclamation, pas un seul mouvement, pas une seule tournure pour ajouter quelqu'effet à l'effet du seul énoncé.

Supposez un instant que le livre des *Maximes* ne vous soit connu que par une traduction latine, par exemple; qu'on y ait omis trois phrases, celle où il est parlé de M. de Turenne et de M. le Prince; celle où il est question

Digitized by Google



tion *du salut;* et celles où on trouve le mot de vertus chrétiennes; supposez que vous ignorez d'ailleurs où, quand et par qui le livre a été écrit; il vous serait impossible de deviner dans quel siècle, dans quel pays, dans quelle religion l'auteur a vécu. Je doute que le mot de religion et celui de Dieu même s'y trouvent une seule fois, et l'auteur était religieux. La dernière maxime a pour objet la mort. C'est la seule qui soit une dissertation de deux ou trois pages. La Rochefoucauld, très-brave de sa personne, considère la mort sous toutes ses faces; il la trouve effrayante et horrible sous toutes; et de l'idée de la mort sur laquelle il s'arrête tant, il ne passe pas à l'idée de Dieu qui en paraît si voisine.

Un œil ouvert sur la nature était l'un des emblèmes sous lesquels les pyramides de l'Egypte représentaient la Divinité. Le livre de La Rochefoucauld ne donne l'idée que d'un œil ouvert sur le cœur humain.

On a beaucoup exagéré et même dénaturé sa manière de voir lorsqu'on a tant répété qu'il ne croyait à aucune vertu, qu'il rapportait toutes les actions de l'homme à l'amour-propre. Il n'a voulu nier aucune des vertus que l'homme peut avoir; il a douté seulement des motifs sublimes et héroïques que nous leur donnons toujours; il ne condamne pas dans *l'amour-propre* tous les petits artifices qu'il y démêle; et il fait sortir de *l'amour de soi* les plus heureux conseils de la raison et de la sagesse. Les femmes, l'esprit, et la gloire sont les objets sur lesquels il revient le plus souvent dans ses maximes; il avait beaucoup vécu pour les femmes, il est difficile d'avoir eu plus d'esprit, et la gloire qu'il a obtenue est assez brillante. On ne voit pas pourquoi il aurait été un observateur si chagrin. Cependant Jean-Jacques, qui ne pouvait pas être aussi avare d'exclamations que La Rochefoucauld, s'écrie : *Jamais son triste livre n'a inspiré une bonne action.* Je répondrai à Jean-Jacques, avec Voltaire, que le recueil des *Maximes* fut un des ouvrages qui contribuèrent le plus dans la nation à former les esprits à la précision et à la justesse, c'est-à-dire à la raison; et que la raison, qui seule empêche tant d'actions mauvaises, en fait naître beaucoup de



Digitized by Google

bonnes. J'aime beaucoup ces ouvrages passionnés pour la vertu, qui en inspirent soudainement l'amour alors même que ce n'est que passagérement; j'aime jusqu'aux sermons éloquens sur l'aumône qui ouvrent les cœurs et les bourses à la voix des pauvres, sur la porte, au moins, de temples : mais ces ouvrages qui influent sur la teneur de l'esprit et du caractère d'une nation, qui portent au bien, non par des mouvemens, mais par une marche réglée et continue, je les estime davantage; je crois leur bienfaisance plus étendue (1).

J'ai connu personnellement trois La Rochefoucauld, issus tous les trois de l'auteur des *Maximes*; tous les trois avaient puisé, comme dans leur succession, cet amour de la vérité qui devient aisément le goût dominant des ames qui le connaissent, et tous les trois cherchaient, de prédilection, les vérités les plus utiles au grand nombre. Cette influence, je le crois, ne s'est pas renfermée dans une famille; et un peuple éclairé doit être regardé aussi, en quelque sorte, comme le descendant des hommes qui ont répandu la lumière.

En passant de La Rochefoucauld à La Bruyère, la sur-

(1) Je ne dirai pas qu'on a calomnié le livre des *Maximes* et son auteur; mais je dirai que l'auteur des *Maximes* n'a point calomnié l'homme et qu'il l'a éclairé.

Rousseau, également doué du génie de la réflexion et de celui de l'enthousiasme, ne pouvait pas beaucoup aimer les écrivains qui n'ont que de la réflexion. C'est son goût qui a jugé la morale de La Rochefoucauld. L'auteur de l'*Héloïse* et de l'*Emile* ne voulait jamais être injuste; mais il était très-passionné, et on lui avait donné de l'humeur. Avec une ame très-sensible on a peur de ceux qui sont toujours de sang froid; et la peur est près de l'aversion.

Il ne serait pas difficile de démontrer que la morale de Jean-Jacques a, au fond, les mêmes bases que celles du duc de La Rochefoucauld; et cette assertion ne paraîtra un paradoxe qu'à ceux qui ont lu superficiellement l'un et l'autre, qu'à ceux qui ont plus regardé à leurs styles qu'à leurs principes. J'ai sous les yeux vingt maximes de La Rochefoucauld, et vingt phrases de Rousseau, qui, sur les points les plus contestés, disent, en termes peu différens, précisément la même chose.

ÉGOÏSME, AMOUR PROPRE, AMOUR DE SOI, ces trois mots bien

Digitized by Google

prise est extrême; on croit passer d'une solitude assez profonde dans un monde bruyant et tumultueux. Lorsqu'on lit La Bruyère de suite, et lorsqu'on a assez d'imagination pour recevoir toutes les impressions et tous les mouvemens de la sienne, bientôt on cesse de se croire seul et un livre à la main; on est transporté dans les places publiques, dans les temples, dans les salons, dans les académies, dans la gallerie de Versailles; on voit des personnages qui vont, qui viennent, qui s'interrogent, qui se répondent; on les reconnait à leur maintien, à leur démarche, à leurs paroles, à leur silence; tout est en action, et cette action met sous vos yeux ce qui est le plus caché au fond des esprits et des ames. Ce n'est pas un théâtre qui représente le monde; c'est le monde lui-même. La Rochefoucauld a dessiné l'homme; La Bruyère peint les hommes et les masques. La Rochefoucauld parle souvent des femmes qui ont été jeunes et qui ne le sont plus, qui ont aimé et qui aimeront toujours; mais il ne souffle pas le mot sur ces chapitres si délicats, alors des dévotes et des dévots, des confesseurs et des directeurs.

---

éclairçis, et les idées qu'on y attache bien déterminées, il serait aisé de réconcilier avec la vérité et avec La Rochefoucauld tous ceux qui aiment à s'éclairer et non à quereller.

La religion n'a point approuvé l'amour désintéressé de Dieu; la morale n'approuverait pas seulement, elle admirerait, elle adorerait les vertus entièrement désintéressées; mais la raison ne fonde rien sur les prodiges même qu'elle peut croire; en morale, comme en physique, elle cherche les lois universelles dans les lois naturelles.

La nature et l'amour de soi ont été assez bien absous quand la philosophie a rendu si visible la chaîne qui unit l'intérêt personnel à l'intérêt de tous; quand elle a si bien démontré que nos plus profondes, nos plus durables jouissances, nous les trouvons dans les sacrifices de nous-mêmes à nos devoirs, et que celui qui meurt pour remplir ses devoirs est cent fois plus heureux que celui qui vit en les violant. Non, ce n'est pas une chimère des ames tendres rêvant à la perfection, c'est une vérité d'expérience, que l'amour de soi doit s'oublier et qu'il s'immole, en effet, souvent, pour mieux jouir de lui-même; et cette apparente contradiction, cette espèce de mystère du cœur humain est, à-la-fois, la loi la plus naturelle et la plus sociale.



Digitized by Google

La Bruyère entre en verve dès qu'il entre dans ces chapitres si difficiles ; et ses soupçons foudroient tous les vices en ménageant avec grâce toutes les faiblesses.

Toutes ces différences que j'ai dû remarquer pour ce que j'ai à dire bientôt de l'ouvrage de M. de Levis, tiennent, sans doute, beaucoup à ce que M. de La Rochefoucauld n'a voulu écrire que des *maximes*, et que La Bruyère a voulu tracer des caractères ; mais je conjecture qu'elles ont eu encore une source plus profonde dans les différences de l'état et de la vie des deux écrivains.

Le duc de La Rochefoucauld était de la cour ; il était souvent sous le regard d'un monarque superbe dont la présence ne permettait à l'esprit que les pensées les plus circonspectes, et à la pensée que les expressions absolument nécessaires. Pour honorer le trône, cette soumission devait avoir elle-même les attributs de la grandeur, et son ton, son langage. M. de La Rochefoucauld aurait-il disserté pour démontrer une vérité ? ce n'était pas un philosophe. Aurait-il cherché à persuader par les mouvemens, par les tours et par les figures de l'éloquence ? il n'était pas un orateur. Il se trouvait avoir beaucoup d'esprit et de vertu, il était grand seigneur, et il écrivait des *maximes*.

La Bruyère, au contraire, dont on ignore le berceau, et qui était à-peu-près comme le genre humain, sans naissance, était placé à côté de la cour sans en être ; il n'y figurait pas, et il la voyait figurer. Il osait tout penser, parce qu'il n'était obligé de rien dire : ses paroles, qu'il avait long-tems étouffées, quand elle sortaient, sortaient en foule, en tumulte, en cris. Soumis de cœur à toutes les autorités consacrées, comme Français, comme chrétien et comme écrivain ; mais observant des guerres sourdes entre l'Evangile et l'Eglise, entre les courtisans et le peuple, entre les anciens et les modernes, La Bruyère s'était déclaré hautement pour l'Evangile, pour le peuple, et pour les anciens. Ces trois déclarations étaient trois obligations impérieuses d'être éloquent, de passionner à chaque instant son idée et son style.

Une remarque très-vraie, très-peu faite, et très-

Digitized by Google

curieuse, c'est que parmi les écrivains du dix-huitième siècle qui ont le plus visé à une certaine originalité hardie, plusieurs semblent avoir pris dans La Bruyère leur ton, leur accent, leurs tournures. Aussi La Bruyère inspirait-il les haines les plus violentes; mais qui aurait conçu l'espérance de le perdre? La Bruyère aurait été défendu par Bossuet, par M. le Prince, par Louis XIV.

Le livre de Vauvenargue et les *Considérations sur les mœurs* de Duclos, sont les deux seuls ouvrages du dix-huitième siècle qu'il soit possible de mettre en regard avec ces ouvrages du dix-septième siècle dont nous venons de parler; mais ils ne leur ressemblent, ni ne les égalent. Ce n'est pas le génie qui paraît avoir manqué à Vauvenargue pour s'élever aux plus grandes vérités et aux plus grandes beautés; c'est une plus longue vie. On trouve dans une partie de son livre un assez grand nombre de maximes morales détachées; mais il est assez manifeste que ni la morale seule, ni la morale traitée dans cette forme, ne devaient être l'objet de son livre. Il se proposait d'embrasser, dans un plan beaucoup plus vaste, la théorie des facultés de l'ame humaine, et de faire sortir de cette théorie les principes de tous nos devoirs et les principes de tous nos arts: il voulait être le Locke de la France, et rendre la vraie métaphysique plus exacte et plus lumineuse encore, en y portant l'intérêt attaché à nos passions et un style que les passions, le goût et la morale élèvent sans effort à l'éloquence. *Les grandes pensées viennent du cœur*, est une maxime de Vauvenargue. Oui, sans doute, elles en viennent quand l'ame est pure et élevée; telle était l'ame de Vauvenargue; et elle aurait donné à son talent toutes les inspirations dont il avait besoin pour exécuter un dessein si magnifique. Il ne voulait pas peindre les hommes; car leurs portraits les amusent plus qu'ils ne les corrigent. Il croyait voir dans l'esprit et dans le cœur humain des semences du bon et du beau que nos institutions et nos opinions étouffent; et il honorait assez la nature humaine et son auteur, pour espérer qu'elle ne serait pas vaine, l'entreprise d'exercer par l'éloquence toute la puissance de la vérité. De telles

Digitized by Google

intentions et de telles conceptions étonneraient beaucoup dans un jeune homme nourri dans les camps et sous les armes, dans un jeune officier aux gardes, si on ne se souvenait que jeune et vieux Socrate avait été soldat, et soldat intrépide.

L'esprit de Duclos ne s'élevait pas si haut et ne voyait pas si loin : mais, dans l'espace où il se renfermait, il voyait très-juste. Il a été le premier à se rendre ce témoignage, et il ne s'est pas flatté. Je ne connais pas de Duclos une seule expression touchante, une seule pensée qui pût faire un beau vers ; ce qui est souvent le caractère de la belle prose ; mais j'en connais un grand nombre où le sens le plus droit est rendu ingénieux par des expressions serrées, piquantes ou tranchantes. La Rochefoucauld a dit, *il est plus aisé de connaître l'homme en général, que de connaître un homme en particulier.* C'est entre ces deux connaissances que se sont partagés les moralistes, et il n'y en a pas un, peut-être, qui les ait réunies toutes les deux au même degré. Duclos a cela de particulier qu'il ne s'est occupé ni des individus tels qu'on les voit et qu'on les entend dans la société, ni de l'homme, en général, tel qu'il se montre dans les grands résultats de l'histoire et des voyages. Dans ses considérations sur les mœurs, Duclos a peint les conditions, les états, les professions plutôt que l'homme et les hommes. Son ouvrage en a été peut-être plus utile dans un moment et dans une ville. Mais c'est l'espèce de tableaux dont les modèles changent et le plus souvent, et le plus imperceptiblement, et le plus indifféremment pour tout le monde. Les fermiers généraux de Duclos n'étaient plus des Turcarets, et ils ne sont pas non plus nos hommes de finance. Pour parler de l'homme avec grandeur, il faut peindre l'homme en général ; pour en parler avec chaleur et avec verve, il faut avoir tels et tels hommes sous les yeux ; et c'est ce qui explique très-bien pourquoi Duclos, toujours sensé et agréable, n'a jamais écrit ni avec verve, ni avec grandeur.

Chose singulière ! dans cet ouvrage sur les mœurs, Duclos avait oublié de parler des femmes. Lui-même en

Digitized by Google

parut étonné quand on lui en eut fait l'observation ; et il fit un autre ouvrage sur les mœurs où les femmes jouaient le premier rôle : c'était, sans doute, réparer assez mal son tort ; car dans les ouvrages non plus que dans le monde, ni les hommes ni les femmes, lorsqu'ils sont séparés, ne peuvent être ce qu'ils doivent être. Une pareille omission révèle beaucoup de secrets de l'esprit et du style de Duclos. URDAINS.

---

ESSAI HISTORIQUE SUR LA PUISSANCE TEMPORELLE DES PAPES, *sur l'abus qu'ils ont fait de leur ministère spirituel, et sur les guerres qu'ils ont déclarées aux souverains, spécialement à ceux qui avaient la prépondérance en Italie* : ouvrage traduit de l'espagnol. — A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17. — 1810.

(PREMIER EXTRAIT.)

L'OUVRAGE que nous annonçons fixera l'attention publique, et par son objet, et par son mérite, et par l'époque où il paraît. Douze chapitres le composent. Le premier chapitre est consacré à des recherches sur l'origine de la puissance temporelle des souverains pontifes. Dans les dix chapitres suivans, l'auteur considère, siècle par siècle, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, la marche progressive ou décroissante de cette puissance long-tems redoutable aux rois et aux peuples, et qui, par une extrême habileté, se faisait respecter encore, lors même qu'on ne la craignait plus. Des considérations générales remplissent le dernier chapitre. Elles offrent la substance et le résultat de tout l'ensemble. Si l'on en croit l'avis des éditeurs, le livre original est espagnol ; il y a neuf ans qu'il existe ; et ce n'est ici qu'une traduction. Certes le traducteur français est un écrivain bien exercé ; son style élégant, facile et libre n'est guères celui d'un homme obligé de s'assujettir aux pensées d'autrui. L'on doit aussi convenir que l'auteur espagnol avait une raison fort avancée pour un pays d'inquisition. Nos lecteurs pourront en juger. Voici le début de cet ouvrage que

Digitized by Google

nous allons examiner avec l'intérêt qu'appelle son extrême importance, et qu'inspire son exécution littéraire.

« Quiconque a lu l'évangile, sait que Jésus-Christ » n'a fondé aucun pouvoir temporel, aucune souveraineté politique. Il déclare que son royaume n'est pas » de ce monde; il avertit ses apôtres de ne point confondre la mission qu'il leur donne avec la puissance » que les princes de la terre exercent. Saint-Pierre et ses » collègues sont envoyés, non pour gouverner, mais pour » instruire; et l'autorité dont ils sont revêtus ne consiste » que dans les lumières et les bienfaits qu'ils ont à » répandre. Fidèles à se renfermer dans les bornes d'un » si saint apostolat, loin de s'ériger en rivaux du pouvoir » civil, ils en proclament au contraire l'indépendance et » les droits sacrés : l'obéissance aux souverains est un » des premiers préceptes de leur morale religieuse. Résister aux gouvernemens, c'est, disent-ils, offenser l'or» donnateur du monde; c'est s'armer contre Dieu même.»

Tels sont, en effet, les termes qu'emploient saint Mathieu, saint Paul, Tertullien, saint Chrysostome, personnages dont les autorités sont peu récusables sur ces matières. L'auteur rapporte leurs textes au bas des pages; il cite encore des idées, des expressions semblables, tirées d'écrivains du même ordre et du même poids. « Chacun sait qu'avant Constantin, continue-t-il, » les églises chrétiennes n'avaient été que des associations » particulières trop souvent proscrites et toujours étran» gères au système politique. Les papes, en ces tems de » persécution et de terreur, n'aspiraient point assurément » à gouverner des provinces; ils n'eussent demandé qu'à » être impunément vertueux, et n'obtenaient, sur la terre, » d'autre couronne que celle du martyre. »

On sait avec quelle adresse, ou plutôt avec quelle audace, le saint-siége a tiré partie de la prétendue donation de Constantin, pièce dont la fausseté, selon le religieux mais sincère abbé Fleury, *est plus universellement reconnue que celle des Décrétales d'Isidore.* Ce fut à l'époque de Pepin que l'on produisit ce fantôme ridicule, mais long-tems respecté, mais quelquefois effrayant, puisque dans la ville de Strasbourg des malheureux furent brûlés,

Digitized by Google

faute d'y croire, et cela vers la fin du quinzième siècle, lorsque déjà vivait ce Luther qui devait si fort ébranler le trône apostolique. L'acte porte tous les caractères d'une fraude pieuse, et fourmille d'absurdités palpables. On conçoit que l'auteur ne perd pas son tems à les réfuter : il les rapporte en partie, et c'est une réfutation victorieuse : il les rapporte, *parce qu'elles peuvent donner une idée des moyens employés au huitième siècle pour établir la puissance temporelle des papes.* Il y trouve encore, et nul aujourd'hui n'oserait contester la justesse de cette observation, il y trouve *la mesure de l'ignorance publique durant les siècles suivans, où cette étrange concession, révérée par les peuples et même par des rois, contribuait, en effet, au développement de la puissance politique du saint-siége.* « Mais, se hâte-t-il d'ajouter, il faut dire aussi » qu'à la renaissance des lettres les premiers rayons de » lumière ont suffi pour dissiper un si vain prestige. Les » écrivains du seizième siècle, même ceux d'Italie, ont » parlé avec mépris de la donation de Constantin. » L'Arioste exprime énergiquement le discrédit où elle » est tombée, et la place au nombre des chimères qu'As- » tolphe rencontre dans la lune. »

En traversant les cinq siècles écoulés depuis Constantin jusqu'au couronnement de Charlemagne, l'auteur voit l'Italie passer successivement sous la domination des conquérans du Nord, et des rois lombards, qui reconnaissaient la souveraineté des Empereurs d'Orient sur Rome et son territoire; mais il n'y trouve aucune trace de la puissance pontificale : les papes au contraire parlent et agissent toujours en sujets. Tantôt *Martin évêque* (c'est la qualification que se donne Martin premier,) s'adresse à l'Empereur Constant *son seigneur sérénissime*, et souhaite *que la grâce d'en haut lui soumette le col de toutes les nations* : tantôt le pape Constantin, mandé à la cour impériale par Justinien II, s'empresse d'obéir : tantôt, lorsque Ravenne est prise par les Lombards, Grégoire II, écrivant au duc de Venise, le conjure de se joindre à l'Exarque, *pour faire rentrer la ville de Ravenne sous la domination impériale*, « afin que » nous puissions, ajoute-t-il, avec le secours du Seigneur,

Digitized by Google

» rester inviolablement attachés au service de nos maîtres » Léon et Constantin, grands Empereurs. »

Ce pape Grégoire II eut des vertus apostoliques, quoique les historiens byzantins ne lui en aient accordé que l'apparence. On lui rend ici une éclatante justice, et au point même d'écarter les reproches d'ambition souvent renouvelés contre lui. L'auteur ne dissimule pourtant pas qu'à cette époque on voit commencer l'accroissement de l'influence pontificale; et c'est avec beaucoup de sagacité qu'il en découvre les causes nombreuses. Il signale le progrès des institutions ecclésiastiques; les trésors et les acquisitions territoriales du clergé; ces conciles fréquens dont les débats se mêlaient sans cesse aux affaires politiques; l'affaiblissement de l'Empire grec, et le besoin qu'il avait des évêques de Rome pour soutenir en Italie sa puissance devenue incertaine et vacillante depuis les établissemens des Lombards; le goût ridicule des empereurs pour les subtilités de la controverse; leur violence imprudente et la sagesse habile des papes, contraste qui parut sur-tout frappant dans les démêlés de Léon l'isaurien et de Grégoire II, au sujet des iconoclastes, et d'un surcroît d'impôts pour les peuples d'Italie; enfin l'attachement des Romains aux papes qu'ils voyaient sans cesse, tandis que des empereurs invisibles les oubliaient dans le palais de Constantinople, et ne songeaient pas à les protéger, même contre les ennemis de l'Empire. « Délaissés par leurs maîtres, les » Romains durent s'attacher à leurs pontifes, alors presque tous Romains, alors aussi presque tous recommandables. Pères et défenseurs du peuple, médiateurs entre les grands, chefs de la religion de l'empire, » les papes réunissaient les divers moyens de crédit et » d'influence que donnent les richesses, les bienfaits, » les vertus, et le sacerdoce suprême. Ils conciliaient ou » divisaient autour d'eux les princes de la terre; et cette » puissance temporelle qu'ils ne possédaient point encore, ils pouvaient, à leur gré, l'affermir ou l'affaiblir » entre les mains d'autrui. »

Lorsque Pepin-le-Bref eut détrôné la dynastie mérovingienne, sa conscience, alarmée un moment, fut

Digitized by Google

rassurée par le pape Zacharie. Etienne II, successeur de ce pontife, redoutant pour Rome l'ambition d'Astolphe, roi des Lombards, s'adresse à Constantin Copronyme, et, sur l'invitation même du faible empereur, invoque le secours de Pepin, roi des Français. De là cette donation de Pepin, dont Anastase, un siècle après, a garanti l'authenticité, mais qui pourtant ne paraît pas moins fabuleuse que la donation de Constantin. S'il faut en croire et cet Anastase, et la foule des écrivains qui l'ont copié, Charlemagne en 774 renouvela dans Rome la donation de Pepin en faveur du pape Adrien premier; il y ajouta la Corse, la Sardaigne, la Sicile, Venise; générosité singulière, puisqu'il n'était ni propriétaire, ni suzerain de ces contrées. Il ne fut promu à l'empire que vingt-six ans plus tard: au tems où l'on veut qu'il ait confirmé la donation de son père, il n'était pas même roi d'Italie; il n'exerçait à Rome que la fonction de patrice, dans cette informe république existante plutôt qu'établie au huitième siècle, sous la souveraineté peu active des empereurs d'Orient. Quant au pape Adrien, il n'avait garde d'agir en souverain de Rome; et Léon III qui vint après lui, n'eut pas non plus cette hardiesse, quoiqu'il fût loin d'en manquer. Le passage suivant fait voir sous un jour très-sensible l'aspect politique, et, pour ainsi dire, les situations respectives que présentait Rome à cette époque.

« Léon III, succédant en 796 au pape Adrien, s'empressa d'adresser à Charlemagne une lettre d'hommage, » pareille à toutes celles que ce prince devait recevoir » de ses vassaux. Cependant il nous reste un monument » de la suprématie que l'empereur d'Orient conservait » sur les Romains en 797 : c'est une mosaïque dont » Léon III orna la salle du palais de Latran. On y voit » un prince couronné que les circonstances font reconnaître pour Constantin V; un autre prince sans couronne et un pape sont représentés à genoux, et nommés » Charles et Léon par une inscription. L'empereur reçoit » un étendard de la main de Jésus-Christ; Charlemagne » en reçoit un autre de la main gauche de Saint-Pierre, » qui de la droite donne un pallium au pape. Cette mo-

Digitized by Google

» salique est tout-à-la-fois l'emblème de la primauté de » l'empereur, de la puissance du patrice, et des préten» tions du pontife. »

Les droits des empereurs d'Orient sur Rome furent abolis en 800, lorsqu'on vit l'empire d'Occident renouvelé par l'élection de Charlemagne. Le peuple et la noblesse de Rome firent cette élection; Léon III y concourut lui-même, et depuis reconnut toujours dans ses actes publics l'autorité du nouveau chef de l'Empire. Sans s'arrêter à l'opinion, selon nous fort exagérée, des auteurs qui ne font commencer la souveraineté des papes qu'à l'an 1355, et ne lui reconnaissent pour base que la renonciation formelle de l'empereur Charles IV aux possessions du Saint-Siége, on peut affirmer du moins qu'il n'en existe aucun vestige avant Louis-le-Débonnaire. *Mais*, comme l'observe l'auteur, *sans être souveraine, une puissance peut néanmoins être effective*. Les papes furent donc puissans dès la fin du huitième siècle; et, grace à la protection de Charlemagne, désormais tranquilles dans l'intérieur, ne craignant plus ni les incursions des Lombards, ni l'oubli des empereurs grecs, ils acquirent une autorité qui ploya sous la sienne, mais qui fit ployer celle de son fils.

Quand on jette un coup-d'œil sur l'histoire du neuvième siècle, il est facile de voir que la puissance des papes et du clergé s'y accrut avec la rapidité la plus audacieuse, non-seulement en Italie, mais dans toutes les contrées dont se composait l'Empire de Charlemagne. Le vaste héritage de ce prince devint pour ses faibles successeurs un fardeau qui les accabla. D'abord Paschal premier, qui occupa sept ans la chaire pontificale, ensuite Eugène II, son successeur immédiat, se firent installer sans avoir obtenu ni demandé le consentement de Louis-le-Débonnaire; et cette négligence irrespectueuse n'était qu'un prélude des humiliations qui l'attendaient sous le pontificat de Grégoire IV. Ce pape toutefois, à son avénement, attendit, pour se faire sacrer, que l'empereur eût confirmé son élection. Des souvenirs récens l'intimidaient. Lothaire, fils de Louis, n'avait point la pusillanimité de son père. Associé par

Digitized by Google

lui à l'Empire, il avait vu impatiemment la conduite du pape Eugène; et bientôt se rendant à Rome, il y avait exercé avec vigueur toute l'autorité impériale. Mais lorsque ce même Lothaire et les deux autres fils de Louis se liguent contre ce malheureux prince; lorsque Louis convoque quatre conciles, dont la doctrine ne tend à rien moins qu'à tout concentrer dans la puissance ecclésiastique; lorsque, persécuté, vaincu par le moine Vala, il relègue son épouse Judith au fond d'un cloître; lorsque, protégé par un autre moine, il la rappelle, indispose ses plus plus fidèles amis, dépouille Lothaire du titre d'empereur; alors Grégoire n'est plus le même; et sa conduite aussi hardie qu'artificieuse est peinte énergiquement par l'auteur dont nous analysons l'ouvrage.

« Ce pape s'allie aux trois princes; il vient en France » avec Lothaire; il y vient sans la permission de son » souverain, ce que n'avait osé faire aucun des pon- » tifes ses devanciers. Au premier bruit de l'anathème » qu'il va lancer contre l'empereur, des prélats français » ont le courage de s'écrier que, si Grégoire est venu » pour excommunier, il s'en retournera excommunié » lui-même; mais Agobard, évêque de Lyon, et plu- » sieurs de ses collègues, soutiennent que c'est au pape » qu'il faut obéir. Grégoire, de son côté, adresse aux » partisans de Louis une lettre mémorable, où la puis- » sance séculière est, sans aucune sorte d'ambiguité, » assujétie au Saint-Siége. *Le terme de frère sent l'égalité*, » dit-il aux prélats qui l'avaient appelé de ce nom. » *Sachez que ma chaire est au-dessus du trône de Louis.* » Cependant Lothaire et ses deux frères ont rassemblé » leurs troupes en Alsace; Grégoire est auprès d'eux, » et ne les quitte que pour se rendre, en qualité de mé- » diateur, dans le camp de Louis. On ne sait comment » fit le pape; mais dans la nuit même où il prit congé » de l'empereur, les troupes de celui-ci se débandèrent; » la désertion décomposa son armée et doubla celle de » ses ennemis; forcé de se livrer à ses fils, il est dé- » trôné, *de l'avis du pape*, dit Fleury, et Grégoire s'en » retourne à Rome, très-affligé, selon le même histo-

Digitized by Google

» rien, du triomphe des enfans dénaturés qu'il vient de » servir. La plaine où il avait négocié entre Strasbourg » et Bâle, s'appelle encore aujourd'hui le champ du » Mensonge. »

L'empereur, condamné à une pénitence publique, se confessant à genou devant des prélats, *traîné de cloître en cloître*, se montra digne de tant d'opprobre, et non de la pitié que ses malheurs inspirèrent à une grande partie des Français. Sa réhabilitation fut la plus grande ignominie qu'il eût endurée. En remontant sur le trône, il consacra par d'inépuisables complaisances l'autorité qui l'en avait fait descendre. Il était, de toute manière, fort accessible à la crainte; et, quoiqu'il eût étudié l'astronomie, une éclipse le fit mourir de peur. Sa mort parut ralentir un moment, sinon l'audace du clergé, du moins les progrès du pouvoir ecclésiastique. Les évêques d'Aix-la-Chapelle ne réussirent point à dépouiller l'empereur Lothaire : le pape Sergius II, installé sans le consentement de ce prince, fut obligé de l'accepter. *Juridiquement interrogé* dans Rome, au sein d'une assemblée présidée par Louis, fils de Lothaire, il y prêta serment à l'empereur. Charles-le-Chauve, en France, imita la fermeté dont Lothaire lui donnait l'exemple; il n'admit point les évêques dans le parlement qu'il tint à Epernai : les usurpations ecclésiastiques furent réformées : *on y prit même quelques mesures contre l'abus des excommunications*. Mais, en cas pareil, la mesure proposée jadis par les prélats restés fidèles à Louis-le-Débonnaire, c'est-à-dire l'excommunication du pape, était la meilleure et la plus sûre, par cela même qu'elle était la moins sérieuse.

Louis IV vint après Sergius; Léon IV, à qui Voltaire, historien si juste, a donné le nom de *Grand*, et qu'ici l'on appelle avec raison *le pontife le plus vénérable du neuvième siècle*. « Il fortifia Rome (ajoute l'auteur), bâtit le quar- » tier qui porta le nom de *cité Léonine;* et, sans songer » à troubler les autres Etats, il travailla durant huit an- » nées à la prospérité de celui qu'il gouvernait. On ne » saurait donner les mêmes éloges à Nicolas premier, qui » occupa le siége de Saint-Pierre depuis 858 jusqu'en » 867; mais il est l'homme de son siècle qui a le plus

Digitized by Google

» agrandi l'autorité pontificale. » L'empereur Louis avait fait élire ce pape, et s'abaissa lui-même en l'honorant outre mesure. Il servit d'écuyer au pontife, mena son cheval par la bride ; et, comme l'observe très-bien l'auteur, *de pareilles cérémonies ne pouvaient demeurer sans conséquence.* Les détails qui suivent nous semblent offrir beaucoup de précision et de clarté. « La puissance de » Charlemagne était alors divisée entre ses nombreux » descendans ; trois étaient fils de l'empereur Lothaire ; » savoir, Louis, héritier de l'empire ; Charles, roi de » Provence, et Lothaire, roi de Lorraine. Leurs oncles, » Louis et Charles, régnaient, l'un en Germanie, l'autre » en France, tandis que les fils de Pepin, roi d'Aquitaine, déchus du trône de leur père, n'y remontaient » que pour en descendre encore. Tous ces princes, » presqu'également dénués de lumières et d'énergie, déjà » si faibles par leur nombre, l'étaient encore plus par » leurs discordes : chacun d'eux usait contre les autres » la plus grande partie de sa modique puissance ; il ne » tenait qu'à Nicolas de se déclarer leur maître, et il n'y » manqua point. »

Comment y aurait-il manqué, lorsque Louis-le-Germanique encourageait l'archevêque de Sens, Vénilon, et quelques autres prélats audacieux à déposer Charles-le-Chauve ? lorsque Charles-le-Chauve se plaignait seulement d'une irrégularité de formes, reconnaissait d'ailleurs aux évêques le pouvoir de le déposer, armait à son tour contre Louis cette même autorité usurpatrice à laquelle ils auraient dû résister ensemble, et entendait patiemment les pères du concile de Savounières s'engager à rester unis *pour corriger les rois, les grands et les peuples ?* lorsqu'enfin Lothaire, afin d'épouser Valdrade, voulant répudier solennellement son épouse Theutberge, la soumettait à un tribunal d'évêques, faisait rendre des sentences contr'elle par les conciles d'Aix-la-Chapelle et de Metz, et donnait au pape, qui, en qualité de pontife souverain, annula ces arrêts ecclésiastiques, les apparences d'un protecteur de la justice méconnue et de la faiblesse opprimée ?

Nicolas, par le ministère du légat Arsène, enjoignit

Digitized by Google

au roi Lothaire de reprendre sa première épouse, et fit enlever Valdrade qu'il appelait une courtisane. Arsène devait la conduire à Rome; elle trouva moyen de s'échapper. *Le Saint-Père, qui voulait la convertir, ne put que l'excommunier;* c'est toujours quelque chose; mais le changement des intérêts changeait les affections de Rome, et en cela même sa politique restait invariable. Il ne faut donc pas s'étonner qu'Adrien II, successeur de Nicolas, ait absous Valdrade, et protégé Lothaire soumis. Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique, oncles de Lothaire, voulaient profiter de sa disgrace et partager ses Etats. Rome s'alarmait de leur ambition: Lothaire promettait de ne plus revoir Valdrade, et jurait qu'il avait rompu tout commerce avec elle depuis qu'elle était excommuniée. Il mourut bientôt, et cette mort soudaine fut regardée, selon les préjugés du tems, comme *la punition de son parjure*. Ses oncles consommèrent le partage. Adrien, les chargeant d'anathèmes, adjugea les états de Lothaire à l'empereur Louis. Les droits de l'empereur étaient réels; ils avaient pour base des traités: mais ni ces droits, ni ces traités n'étaient sous la garantie du pape; et, en Germanie comme en France, ses anathèmes furent impuissans. Ici l'auteur donne en substance la lettre énergique et *digne d'un siècle plus éclairé*, qu'écrivit au pape un prélat français. Tout le passage est remarquable. « Hincmar, archevêque de » Reims, lui répondit au nom de la nation entière, qu'un » évêque de Rome n'était point le dispensateur des couronnes de l'Europe; que jamais la France ne recevrait » ses maîtres de la main d'un pape; que des anathèmes » lancés contre toute raison et pour des motifs purement » politiques n'alarmaient point un roi de France; qu'avant Nicolas, les papes n'avaient écrit aux princes » français que des lettres respectueuses; qu'en un mot, » tout en révérant le ministère spirituel du pontife romain, on saurait résister efficacement à ses entreprises, » toutes les fois qu'il voudrait être pape et roi tout ensemble. »

Dans le même tems, un autre Hincmar, évêque de Laon, et neveu de l'archevêque de Reims, s'était déclaré pour

Digitized by Google

pour Carloman, révolté contre son père Charles-le-Chauve. Adrien, dans sa colère, donnant un exemple trop souvent suivi par ses successeurs, encourage le fils rebelle: mais la fermeté du monarque abat l'audace du pontife qui devient mal habile autant que timide. En adressant au roi de France une lettre humble et repentante, il demande instamment qu'elle reste secrète; ce qui était le plus sûr moyen d'en faire sentir l'importance, et de lui assurer la publicité qu'elle a subie.



Après lui, Jean VIII, inquiété par les Sarrasins qui ravageaient l'Italie, ménagea d'abord les princes chrétiens, et laissa même l'empereur Basile replacer sur le siége de Constantinople le patriarche Photius qu'avait destitué Nicolas premier. Mais quand la mort de l'Empereur Louis laissa vaquer l'empire d'Occident, Louis le germanique et Charles-le-Chauve se le disputaient. Jean VIII, profitant des circonstances, et se plaçant lui-même comme arbitre entre les deux frères, favorisa le plus fort au préjudice de l'aîné. Il fit empereur un roi de France; mais il eut le plaisir de s'en vanter avec emphase, et l'adresse de lui faire acheter par des trésors et des complaisances de tout genre cette couronne impériale, qui bientôt redevenue vacante, laissa de nouveau le pontife arbitre entre de nouveaux concurrens. « Cette fois, dit l'auteur, Jean » se contenta de la promettre, afin de la tenir à plus haut » prix : durant trois années il n'y eut pas d'empereur » d'occident : aucun de ceux qui convoitaient ce titre, » n'était assez fort pour le conquérir sans l'intervention » de la cour de Rome. » Il fallut enfin se décider; et le fils de Louis-le-Germanique, Charles-le-Gros, depuis roi de France, fut choisi par l'évêque de Rome, qui, moins d'un siècle après la fondation du nouvel Empire, était parvenu à fixer en souverain la destinée des petits-enfans de Charlemagne.

Les neuf papes qui ont occupé la chaire de Saint-Pierre, durant les dix-huit dernières années du neuvième siècle, tiennent peu d'espace en cet essai historique, et n'ont rien fait d'assez remarquable pour entrer dans une analyse où nous voudrions en vain tout placer.

T

Digitized by Google

Une seule observation nous semble essentielle. Le pape Formose, en quatre ans, couronna deux empereurs : le serment d'obéissance que les Romains leur prêtèrent, *sauf les droits du seigneur Formose*, en constatant la souveraineté du chef de l'Empire, prouve cependant que les papes jouissaient déjà d'une autorité bien distincte : on pouvait dans les chancelleries disputer long-tems sur *le droit*; mais ils régnaient *par le fait*, et c'est toujours ainsi que l'on règne. L'habile et judicieux auteur a nettement indiqué la source de ce rapide agrandissement. « On a dû reconnaître, dit-il, dans le partage des Etats » de Charlemagne entre les fils de Louis-le-Débonnaire, » et dans les sous-divisions ultérieures de ces mêmes » Etats, la principale cause de l'avilissement du pouvoir » civil, et de la métamorphose du ministère pontifical en » une redoutable puissance. » Si la suprématie des empereurs était souvent avouée par les pontifes, souvent aussi, car il faut bien le dire, la suprématie des pontifes était consacrée par la dévotion des empereurs, ou implorée par l'ambition des prétendans à l'Empire. Il existait une cour de Rome; et, dans les siècles qui vont suivre, nous la verrons, fidèle à son système, étendre son influence politique par son influence sacrée, prendre une part toujours plus active aux débats sanglans de l'Europe, diviser les princes pour les gouverner, irriter ou caresser leurs passions, et tour-à-tour audacieuse et souple, dominatrice par choix, obéissante par nécessité, servile même si les tems l'exigent, garder la constante habitude de se montrer forte contre les faibles, mais d'être faible contre les forts.

M. J. C.

Digitized by Google

## LES DEUX VISITES, LES DEUX PASTEURS ET LES DEUX NUITS.

### TROISIÈME PARTIE. — *Le Cahier à mon Père.*

Cet écrit sera pour vous seul, ô le meilleur des pères! il ne contiendra que la plus stricte vérité; vous ne le recevrez que lorsque j'aurai recouvré et votre estime et votre tendresse, ou lorsque je n'existerai plus; ainsi je ne puis avoir aucun intérêt à vous tromper, à vous paraître moins coupable. C'est-là sur-tout ce qui m'a décidé à retarder ce qui vous paraîtra peut être une justification; mais peut-il se justifier le fils élevé par vous, qui devait marcher sur vos traces et vous remplacer dans vos saintes fonctions? Peut-il se justifier, l'enfant chéri de la meilleure et de la plus sage des mères, qui lui donnait l'exemple de toutes les vertus? Peut-il se justifier, l'ami, l'amant, l'époux de Pauline? Non, il se déteste lui-même, et son égarement ne peut admettre aucune excuse: mais sans doute il était destiné, au prix même de la vertu et des larmes qu'il vous a coûtées, à sauver ceux pour qui il aurait donné mille vies, et à qui il sacrifia bien plus que sa vie.

Je vais donc commencer ma confession: laissez-moi reposer encore quelques instans mon ame sur ces jours d'innocence, de bonheur, où j'avais deux mères, une amie, et dans ma conscience le doux sentiment d'être digne de leur tendresse. Ce fut avec tous ces biens si précieux que je revins à Jéna après mes secondes vacances; fier d'être votre fils, d'être l'époux destiné à Pauline, et peut-être de quelques succès dans mes études, je me croyais au-dessus de la pupart des étudians, si non par le frivole avantage de la naissance, du moins par ceux du bonheur, des talens, et (je le dis à présent avec honte, bien plus qu'avec orgueil) par ma bonne conduite. Uniquement occupé de Pauline, ne trouvant de plaisir que dans ses lettres et les vôtres, j'avais peu de mérite à fuir ceux où mes camarades auraient voulu m'entraîner. L'égide la plus sûre contre le libertinage, est un sentiment vrai et l'occupation; j'avais ces deux ressources, j'adorais Pauline, et j'aimais avec ardeur l'étude, sur-tout celle de la géométrie et des mathématiques. Ces sciences exactes convenaient sans doute à la



Digitized by Google

rectitude de mon caractère, à une antipathie née avec moi, j'ose le dire, pour tout ce qui s'écartait de la droite ligne de la justice et de la vérité. Dieu! qui m'aurait dit alors... Mais poursuivons mon récit. Je n'avais formé aucune liaison intime à l'université; cependant le jeune baron de Leneck m'avait fait tant de prévenances, il rechercha si vivement mon amitié, que je n'avais pu me refuser entièrement à ses avances. Il était riche, dépensait beaucoup d'argent, il me fit mille offres de services; je me bornai à emprunter de lui quelques livres et quelques instrumens de mathématiques. Je me refusai à être de ses dîners qui devenaient souvent des orgies, et des parties qu'il donnait fréquemment; mais nous faisions souvent ensemble des promenades à cheval; j'étais passionné pour cet exercice, et le baron avait d'excellens chevaux dont je profitais avec plaisir.

Dans une de nos promenades qu'il dirigeait à son gré, nous traversâmes un joli village, qui se nommait Lubelin; la cure et l'église étaient situés sur une éminence, d'où l'on devait avoir une vue superbe. Le baron me proposa d'y monter; le sentier qui y conduisait était si rapide que nous fûmes obligés de mettre pied à terre et de mener nos chevaux par la bride. Nous fîmes le tour du cimetière, qui entourait l'église; nous admirâmes le paysage, et pour en jouir mieux encore, nous entrâmes dans la cour de la cure d'où nos regards, me dit le baron, embrasseraient un horizon plus vaste. Une jeune fille de 16 à 17 ans était assise sur le mur qui l'entourait; elle lisait avec tant d'attention, qu'elle ne nous vit point entrer, et nous étions près d'elle lorsqu'elle leva la tête, parut surprise, et nous demanda, avec une voix émue, ce que nous désirions. — Voir un aspect enchanteur, répondit le baron, en la fixant avec des yeux qui m'auraient fait bien de la peine, si cette jeune fille eût été ma Pauline; mais il suffisait qu'elle fût de son sexe, de son âge, et, à ce que je présumai, fille du pasteur, pour m'intéresser. Elle était jolie, mais remarquable sur-tout par son air d'innocence et de candeur. Les regards ardens du baron l'embarrassaient visiblement; elle rougissait et détournait les siens. Je lui dis quelque chose sur la belle position de la cure, pour la remettre de son trouble, et prenant le baron sous le bras, je voulus l'emmener; mais il s'obstina à rester et à tenir à cette jeune innocente mille propos galans qu'elle n'encourageait pas même par un sourire: au contraire elle avait l'air très-peiné et regardait sans

Digitized by Google

cesse la porte de la maison. Une fois ou deux, elle voulut même nous quitter, mais le baron la retenait par une question, ou en prenant sa main qu'il pressait dans les siennes. Voyant que je ne pouvais le faire partir, je demandai à la jeune personne si nous pourrions voir le pasteur que je supposais être son père? Elle me répondit que je ne me trompais pas.—Et moi aussi, lui dis-je, je suis fils de pasteur, et je compte l'être moi-même; j'honore et je respecte cet état par-dessus tous les autres.

Vous avez bien raison, monsieur, répliqua-t-elle: je suis fâchée que mon père ne soit pas ici; il est allé visiter des malades dans un hameau voisin, et ne reviendra que bien tard.

Et sa fille fera de son côté une bonne œuvre, dit le baron en attachant son cheval à un des arbres de la cour: elle donnera l'hospitalité à deux voyageurs fatigués, qui lui demandent une heure ou deux de repos auprès d'elle, et un peu d'eau, de lait ou de vin, car j'ai une soif excessive. Je sentais toute l'inconvenance de cette demande; la jeune fille la sentit aussi; elle courut à l'angle de la cour, où coulait une jolie fontaine. Sur la colonne étaient deux vases en buis; elle les rinça, les remplit d'eau fraîche, et nous les apporta avec grâce, en nous demandant excuse de n'avoir rien autre chose à nous offrir dans l'absence de son père: il fallut bien les boire et la remercier, ce que le baron voulut faire un peu trop vivement. Effrayée, elle s'échappa avec la légèreté d'une biche, entra dans la maison, et nous l'entendîmes tourner la clé en dedans. Le baron voulut cacher sa mauvaise humeur sous des plaisanteries; il assura que, s'il avait été seul, elle aurait été moins revêche. «Mais je n'en suis pas la dupe, disait-il, le charmant petit oiseau sortira bientôt de sa cage, et je vais tendre tous mes gluaux pour m'en saisir, etc.» Alors que je sus la jeune fille en sûreté, je ris avec lui de ses folies, convaincu qu'il n'y penserait plus le lendemain. Il attendit quelques instans; enfin ne voyant rien reparaître, il remonta son cheval, et consentit à repartir. En revenant, il m'avoua que ce n'était point le hasard qui l'avait conduit; qu'il avait déjà rencontré sur son chemin Louise Werner, dont il savait très-bien le nom, et que la tête lui tournait de sa petite mine ingénue. Depuis quelques semaines il guettait l'occasion de lui parler, elle lui échappait toujours; mais il était piqué au jeu, et décidé à tout entreprendre pour l'apprivoiser. «J'ai pensé, ajoutait-il, que comme fils de

Digitized by Google

pasteur et avec ta réputation de sagesse, on se défierait moins de toi, que tu pourrais pénétrer dans la forteresse et m'y procurer des intelligences. » Je repoussai cette idée avec indignation ; je fis parler la morale, la justice, l'humanité, et tout ce que je pus imaginer pour le détourner de cet odieux projet. Il m'écouta en riant, et me dit que je prêchais à merveille, mais qu'il me conseillait de garder mes sermons pour la chaire, qu'ils ne le persuaderaient point, et qu'il saurait se passer de mes exhortations et de mon secours. En effet, depuis ce jour il ne me proposa plus de l'accompagner dans ses promenades et cessa de me rechercher. Je fus remplacé dans ses affections par un jeune étudiant, qu'il jugea devoir être moins sévère. C'était mon cher Ernest avec qui je n'avais alors aucune relation ; je savais seulement que c'était un jeune homme intéressant par ses mœurs et sa situation. Son père, qui se nommait Schmitt, avait été un riche négociant d'une ville voisine de Jéna : il fit mal ses affaires, essuya des faillites, et mourut de chagrin en laissant un fils unique et orphelin, même de sa mère. On put à peine sauver d'une brillante fortune de quoi élever le jeune Ernest, qu'on envoya à l'université pour le mettre en état d'obtenir une place... Naturellement timide et craignant les occasions de dépense, il ne s'était lié avec aucun étudiant et vivait très-retiré. Tout-à-coup le baron de Leneck le rechercha, lui fit toutes sortes d'avances auxquelles Ernest n'osa pas se refuser, quoiqu'il m'ait assuré depuis qu'il n'avait jamais aimé le baron ; mais il se laissa entraîner. Ils devinrent inséparables : Ernest dînait tous les jours chez son nouvel ami, et tous les après-dîners, je les voyais prendre ensemble la route du village où demeurait Louise. Je n'avais, je vous le jure, aucun regret de ne plus être de ces promenades, dont le but était si opposé à mes principes, mais ma conscience était loin d'être tranquille ; je connaissais les vils desseins du baron sur cette intéressante jeune fille, et je le laissai les poursuivre sans chercher à la sauver, sans en avertir son père. Si c'eût été ma Pauline qui eût couru un tel danger, quelles obligations n'aurais-je pas à celui qui eût veillé sur elle et prévenu sa ruine ? et notre premier devoir n'est-il pas de faire pour autrui ce que nous voudrions qu'on fît pour nous ? Si j'avais une sœur dans cette position, ne devrais-je pas la protéger ? Et Louise me semblait être ma sœur. Ainsi que moi, fille d'un pasteur de village, si jeune ! si peu heureuse ! Je m'étais informé de

Digitized by Google

son père, on me l'avait dépeint comme un homme assez borné, très-dur et très-avare ; il était veuf depuis un an et vivait seul avec sa fille, qu'il négligeait, et une vieille servante sur laquelle il se reposait du soin de la garder, et qu'il était si facile de gagner. — Je frémis de tous les dangers dont Louise était entourée, et puisque le hasard m'en avait instruit, je me crus obligé de la protéger. — Mais comment m'y prendre? Ce père, tel qu'on me l'a dépeint, voudra-t-il m'entendre? et s'il partage mes craintes, n'usera-t-il pas avec sa fille d'une rigueur que j'aurais voulu lui épargner? Ce n'est pas dans un écrit destiné à l'aveu de mes torts que je veux cacher que la fausse honte de trahir l'espèce de confiance du baron, et de passer à ses yeux pour un délateur, me retenait aussi. S'il allait penser que c'est une basse vengeance de sa froideur actuelle? Et ces raisonnemens captieux, et les difficultés m'arrêtèrent, pendant quelques jours, de faire aucune démarche : cependant l'image de cette douce et jeune fille, victime peut-être du libertinage, me poursuivait sans cesse. Je fus trois ou quatre fois, à différentes reprises, me promener autour de la cure, j'entrai même dans la cour; j'aurais voulu voir Louise, lui parler avec amitié, obtenir sa confiance; je ne la rencontrai point. Deux fois je trouvai auprès de la fontaine la fille qui la servait; j'essayai de l'aborder, elle était très-rébarbative ; et lorsque je lui dis que je désirais parler un instant à sa jeune maîtresse, un refus sec et grossier me fit juger qu'elle m'accusait moi-même de ce que je voulais prévenir: mais cela ne me rassura point sur les entreprises du baron, qui avait des moyens d'obtenir ce qu'on me refusait. Je le nommai à cette fille ; je lui dis que nous étions venus ensemble dans cette cour, et qu'il était mon ami. Elle secoua la tête d'un air de défiance, en me disant qu'elle ne m'avait jamais vu avec lui. — Vous le voyez donc quelquefois? — Qu'est-ce que cela vous fait? me dit-elle, vous êtes bien curieux. Elle s'en alla, et je fus confirmé dans mes craintes.

Le lendemain je me décidai à y retourner, à frapper tout uniment à la porte du presbytère, et demander à voir le pasteur; non que je fusse encore résolu à lui parler de sa fille, mais j'aurais appris à le connaître, et peut-être aurais-je trouvé le moment de voir Louise, ou de lui donner une lettre, que je tins prête à tout hasard. Cette tentative ne me réussit pas mieux que les précédentes : l'impitoyable duègne vint me dire que le pasteur était

Digitized by Google

occupé et ne pouvait me recevoir; elle ajouta obligeamment : « quoique vous soyez très-joli garçon, M. l'étudiant, » il n'y a rien à faire ici pour vous. » Je partis tristement et presque résolu d'abandonner à la providence le sort d'une personne intéressante, il est vrai, mais qui m'était si peu connue. Cette fille qui me voulait si peu de bien, était ou une duègne incorruptible, ou dans les intérêts du baron; peut-être que Louise, déjà séduite, n'avait plus besoin de mon secours; mais s'il en était temps encore..... Tout en réfléchissant à ce que je devais faire, je me trouvai devant l'auberge du village; j'avais soif, j'étais fatigué de ma course, j'entrai pour me reposer en buvant une bouteille de bière; j'étais à peine assis que le galop bien connu des chevaux anglais du baron me tira de ma rêverie; je m'approchai de la fenêtre, elle était ouverte; je me plaçai derrière le rideau, de manière à voir sans être vu. Bientôt deux cavaliers passèrent; c'était Oreste et Pilade, comme on appelait alors le baron et son cher Ernest. « Ma patience est à bout, disait le baron, mais » aujourd'hui je saurai à quoi m'en tenir; je suis sûr de » Louise, c'est l'essentiel, et.... » Ils avaient passé, je n'entendis plus rien. Je les vis descendre de cheval, et monter, en causant, la rampe qui conduisait à la cure.

Qui sont ces messieurs, dis-je à l'aubergiste qui était devant la maison avec sa femme? — « Deux étudians de Jéna; vous devez les connaître. Celui qu'on appelle le baron, en veut à la fille de notre pasteur, qui est jolie comme tous les anges du paradis. Presque tous les jours ils viennent ici : le baron va faire sa cour chez le ministre, et l'autre revient ici l'attendre avec les chevaux; on comprend de reste ce que cela veut dire. Moi je vends ma bière, mon vin, mon foin et mon avoine, et je trouve que tout va très-bien. »

Non pas moi, dit l'honnête femme, je trouve que tout va très-mal. Cette demoiselle Louise, sage comme l'enfant qui vient de naître, qui ne quittait jamais sa mère! Que dirait-elle la pauvre dame, qui couvait sa Louise comme son trésor? Ah! ne me parlez pas d'une fille sans mère, et si près d'une Université. J'espère bien vivre jusqu'à ce que les miennes soient mariées.... Qui m'aurait dit cela de M^lle^ Louise?

— Que veux-tu, ma femme, un baron tout galonné, cela donne dans l'œil d'une jeune fille, on n'en voit pas tous les jours.

Digitized by Google

— Ah ! c'est-là ce qui me chagrine : si du moins c'était l'autre. Mais le voilà qui revient tout seul, ah ! mon dieu, mon dieu ! L'hôte s'avança pour prendre les chevaux ; Ernest n'ouvrit pas la bouche, il entra au jardin. C'est toujours ainsi, continua la femme ; il reste là au jardin à rêvasser une heure ou deux jusqu'à ce que l'amoureux revienne. Pardi, il doit bien s'ennuyer celui-là, aussi ne dit-il mot à personne. En effet, je le voyais se promener les bras croisés et la tête baissée. Je me décidai tout de suite à le joindre, et à tâcher de réveiller dans son cœur les sentimens d'honneur, que son aimable physionomie annonçait. Avant sa liaison intime avec le baron, j'avais souvent entendu faire son éloge, et j'avais eu le désir de rechercher son amitié ; mais il était peu communicatif, et je me bornais à lui parler avec intérêt quand je le rencontrais. Depuis quelque tems j'entendais dire qu'il négligeait ses études, et que son noble et riche ami l'entraînait dans un goût de dissipation, qui n'allait pas à son état : mais le rôle qu'il jouait dans cette occasion me paraissait bien pire encore. J'en étais fâché presque autant pour lui que pour la jeune fille ; son extérieur me plaisait, et je trouvais un double motif pour lui parler. J'entrai donc dans le jardin, qui était assez vaste ; il se promenait, et ne m'aperçut que lorsque je fus tout près de lui. Je le saluai ; il leva la tête, et me rendit à peine mon salut ; il n'avait point l'air de la surprise, mais sa physionomie avait une expression mêlée de colère et d'inquiétude.

Où avez-vous donc laissé le baron, lui demandai-je pour nouer l'entretien ? Vous étiez ensemble il n'y a qu'un instant ; (il fronça le sourcil.) D'où est-ce que vous nous avez vus ? me demanda-t-il à son tour.

— De la fenêtre de l'auberge, je vous ai vu monter ensemble au presbytère ; le baron y est-il resté ? Il hésita un instant et devenait toujours plus sombre ; enfin il me dit avec un son de voix altéré : Rien ne m'oblige à répondre à des questions qui me surprendraient tout au moins, si je n'en savais pas le motif. Oui, Monsieur, mon ami le baron de Leneck est resté où vous n'avez pas été reçu, où j'espère que vous ne le serez jamais.

Vous me connaissez, mon père, et vous comprendrez tout ce que cette réponse me fit éprouver ; mais accoutumé à me défier de moi-même lorsque je me sentais irrité, et à donner quelques minutes à la réflexion, je me contins et je le fixai en silence ; quelque chose au fond de mon cœur

Digitized by Google

me disait que ce pauvre jeune homme était abusé. M. Schmitt, lui dis-je enfin, écoutez-moi; voulez-vous me donner une explication simple et franche de ce que vous venez de me dire? et je vous en donnerai une à mon tour de ma conduite entière, et du motif de la visite que j'ai essayé de faire; cette explication, je crois, vous satisfera pleinement; je ne vous cacherai pas même que c'est dans ce but que je suis venu vous rejoindre. Jusqu'à ce moment, Ernest, j'ai eu très-bonne opinion de vous: je pourrais à présent en avoir au contraire une bien mauvaise, et vous jugeant sur les apparences, vous croire le vil complaisant du jeune libertin que vous nommez votre ami; mais je résiste à ces apparences, et je ne veux croire que vous seul. Vous de même, Ernest, résistez aux suggestions qu'on emploie pour vous prévenir contre moi, et soyez sûr que mon seul but est d'être le sauveur de la vertu et le défenseur de l'innocence.

Je mis sans doute un tel accent de vérité dans ces paroles, qu'il en fut ébranlé; sa physionomie prit une autre expression. « Eh bien! me dit-il, je vais m'expliquer franchement; répondez-moi de même. Vous aimez Louise Werner, et vous êtes venu ici plusieurs fois avec l'intention de lui parler. »

— Rien n'est plus vrai, lui dis-je, cet espoir seul m'a conduit ici, et je n'en rougis pas: je n'aime point Louise, car j'aime de toutes les facultés de mon ame Pauline Halder ma fiancée, et jamais je n'aimerai qu'elle. Je n'ai vu Louise qu'une seule fois, mais elle m'intéresse, et je voudrais, s'il en est tems encore, la sauver du plus grand des dangers.

— La sauver! Louise!.... De quel danger, Frédérich? au nom du ciel expliquez-vous. Elle n'en court aucun, je vous assure. Mon seul but, mon seul désir, est de la rendre la plus heureuse des femmes.

— Et pour cela vous la laissez tous les jours avec celui qui a juré sa perte? Il pâlit comme la mort, et fut forcé de s'appuyer contre un treillage; à peine put-il articuler d'une voix tremblante: « Dieu! quel voile vous venez de lever! .... achevez au nom du ciel; sur quoi supposez-vous.... »

Je ne suppose rien, lui dis-je en le soutenant et le faisant asseoir sur un banc: tâchez de vous calmer, et vous saurez tout. Pauvre Ernest, dès ce moment vous êtes justifié, et je ne puis plus que vous plaindre. Alors je lui racontai, sans rien omettre, ma dernière promenade avec le baron. Il m'écouta en silence, la main sur les yeux. « Per-

Digitized by Google

fide ! s'écria-t-il lorsque j'eus fini, comme tu te jouais de ma crédulité ! »

Il me raconta ensuite que, depuis trois ans, il aimait éperdument Louise ; Mme Werner avait connu et protégé son amour ; en expirant elle mit la main de sa fille dans celle d'Ernest, et mourut en les bénissant ; mais depuis sa mort le vieux pasteur, qui ne le trouvait pas assez riche et qui voulait marier sa fille à un vieux bailli qui la prenait sans dot, avait cherché querelle à Ernest, lui avait déclaré qu'il rompait à jamais tout projet d'union entre lui et sa fille ; il lui avait et défendu l'entrée de sa maison, et à Louise de le revoir. Comment obéir à un ordre aussi tyrannique lorsqu'on a donné son cœur ? Ils trouvèrent le moyen de s'écrire et même de se voir quelquefois. Mais, soit que le père le soupçonnât, ou le craignît, il était devenu plus sévère ; il ne permit plus à Louise de sortir de l'enceinte de la cour, et il ne fut plus possible au pauvre Ernest de la rencontrer. Il était au désespoir lorsque le baron, instruit sans doute par la femme de service, qu'il avait gagnée, rechercha son amitié, lui proposa des promenades à cheval. — Dès la première, il le mena comme par hasard dans le village de Louise, et, comme il avait fait avec moi, il lui proposa de monter à l'église et au presbytère pour jouir de la vue. Ernest ému à l'excès aurait donné sa vie pour oser y aller, mais il craignit de rencontrer le vieux pasteur, ou d'alarmer Louise ; il refusa donc d'y monter, et confia à son nouvel ami, qui le pressait, les motifs de son refus. Le baron n'insista pas, parut touché de son malheur, et lui dit qu'il s'occuperait des moyens de l'adoucir ; puisque le presbytère vous est défendu, lui dit-il, n'y paraissez pas, je tâcherai d'y pénétrer seul, et mon amitié pour vous me rendra inventif. Donnez-moi seulement un passe-port auprès de votre jeune amie, et tout nous deviendra facile. Je me charge d'abord de votre correspondance, je m'insinuerai auprès du père ; je parlerai de vous comme de mon meilleur ami, et puisqu'il aime l'argent et qu'il lui en faut, il ne vous manquera pas. Voulez-vous diriger mes terres, vous serez le plus riche intendant de l'Allemagne ? Voulez-vous être bailli comme votre rival ? vous le serez avec des revenus bien plus considérables. Voulez-vous être pasteur ? je vous offre un excellent bénéfice à ma nomination. Nous réussirons, soyez en sûr ; il s'agit seulement d'entrer, de parler, de persuader, et je m'en charge, heureux de faire le bonheur d'un ami. Ernest, ignorant qu'il eût déjà vu Louise, fut

Digitized by Google

sans défiance ; il livra son cœur à l'espoir, et se dévoua à celui qui le lui rendait. « Je tombai presque à ses pieds, » me dit-il, et je nommai mille fois mon bienfaiteur celui » qui voulait m'ôter bien plus que la vie. »

Dès le lendemain il avait écrit à son amie une lettre passionnée comme son cœur ; il la priait d'avoir une entière confiance en celui qui la lui remettrait, et de chercher un moyen de l'introduire auprès de son père. Il donna cette lettre au baron, l'accompagna jusqu'au village, et attendit dans l'auberge, ou dans les environs, le succès de la négociation. Pendant quelques jours leurs courses répétées furent inutiles, le baron revenait sans avoir pu pénétrer auprès de cette Louise, *qu'il était*, disait-il, *fort curieux de connaître*. Ernest ne cessait de la lui dépeindre de manière à ne pouvoir s'y tromper. Enfin une fois il parvint à son but, gagna l'Argus, la vieille Marthe, et par son moyen il avait vu un instant Louise, et lui remit la lettre d'Ernest qu'elle avait reçue avec des transports de joie ; elle devait préparer pour le surlendemain sa réponse et l'esprit de son père pour recevoir le baron, mais elle lui demandait en grâce de ne rien hasarder lui-même, et de bien se garder de paraître.

Ce surlendemain et bien d'autres encore se passèrent sans aucun succès ; souvent le baron, après une heure ou deux d'attente inutile, revenait sans avoir pu seulement entrevoir Louise ; d'autres fois il l'avait vue, mais sans pouvoir lui parler ; quelquefois plus heureux, il avait passé quelques minutes avec elle, uniquement employées à parler de son Ernest : celui-ci ne se lassait pas d'écrire, Louise lui répondait de tems en tems, et ces billets lui rendaient la vie. « Elle attendait tout, lui disait-elle, de l'excellent » ami que la providence leur avait donné, et d'un jour à » l'autre elle espérait qu'il pourrait parler à son père. » Aujourd'hui, me dit Schmitt en finissant son récit, aujourd'hui même était le jour fixé pour cette entrevue. Comme Louise devait se trouver dans la cour pour lui donner accès, je n'ai pu résister d'essayer au moins de l'entrevoir, et pour la première fois j'ai accompagné le baron jusqu'à l'entrée ; nous n'avons trouvé que Marthe ; Louise, retenue par son père, n'avait pu venir elle-même : mais ce dernier attendait le baron, qui s'était fait annoncer comme voulant emprunter de l'argent à gros intérêts. J'allais le laisser lorsque Marthe nous dit en riant, que l'amoureux était encore revenu. — Frédérich Buchman, dit le baron ? il a le diable au corps. Ernest, prenez-y garde, vous avez là un rival

Digitized by Google

dangereux, rien ne le rebute. — Cette fois il a demandé aussi à parler au père, en se nommant par son nom, Frédérich Buchman, nous dit Marthe; c'est cela même. Elle nous conta comment elle vous avait renvoyé; je ne pouvais donc douter que ce ne fût bien vous-même, et j'en ai été convaincu en vous trouvant ici.

Il m'avait fait ce récit très-rapidement et d'une voix très-émue; il garda quelques instans le silence, abîmé dans ses pensées, et se promenant avec vivacité. Tout-à-coup il s'arrêta devant moi: « Non, Frédérich, non, vous n'êtes point un imposteur, je le sens là, et je le vois là, me dit-il, en posant une main sur son cœur, et un doigt sur mon front: mais cet indigne Leneck! Encore quelques instans, et l'un de nous deux n'existera plus.... Mais Louise, ô Dieu, Louise! » — Il se promena vivement, se rassit, se releva; la couleur de son teint variait, à chaque minute, de la pâleur de la mort au rouge le plus foncé; sa respiration devenait précipitée; il y avait une telle contraction dans tous ses traits, un tel égarement dans son regard, que j'en fus effrayé. Je pris sa main, elle était brûlante; je fis ce que je pus pour le calmer, il ne m'écoutait plus. De moment en moment son agitation augmentait, et devint enfin un vrai délire... Quelquefois il me prenait pour le baron, et voulait se jeter sur moi avec fureur; ou bien il croyait voir Louise, l'accablait de reproches, et réclamait ses sermens; d'autres fois il me reconnaissait, et se précipitant dans mes bras, m'appelant son unique ami, il me conjurait de sauver sa Louise. Dans un moment un peu plus tranquille, je parvins à le conduire vers la maison; j'appelai l'aubergiste, et je lui dis l'embarras où je me trouvais avec ce jeune homme, qui venait d'être saisi par un accès de fièvre chaude. Nous le fîmes entrer dans une salle basse, sa frénésie recommença bientôt; mais dans le plus fort de ses accès il ne repoussait pas mes soins et me nommait toujours son sauveur, son unique ami.

Il fallait prendre un parti; l'aubergiste avait un mauvais cabriolet, mais pas de chevaux; je me décidai, malgré ma répugnance, à me servir de celui qu'Ernest avait monté et qui appartenait au baron. J'écrivis mon nom sur une carte, que je laissai à l'aubergiste en le chargeant d'expliquer au baron ce qu'étaient devenus son cheval et son ami, et j'emmenai avec beaucoup de peine ce dernier, qui était dans un état affreux; mais du moins cet accès soudain

Digitized by Google

prévenait, pour le moment peut-être, un plus grand malheur : je n'aurais pu l'empêcher d'attaquer Leneck avec furie, et le sang froid du baron aurait pu être funeste à mon ami ; car mon cœur donnait déjà ce titre au pauvre Ernest, si cruellement abusé.

Nous arrivâmes à Jéna, je conduisis mon malade dans ma chambre, et je me hâtai de faire venir un médecin qui le déclara atteint d'une fièvre chaude de la plus mauvaise espèce. Plusieurs saignées abondantes calmèrent son transport, mais le mirent dans un état de faiblesse excessive. Il aurait été mal soigné dans son logement, son état exigeait une surveillance continuelle ; je le gardai chez moi, et je fis mettre un second lit dans ma chambre. Vous pouvez vous rappeler, mon père, que je vous écrivis alors que je soignais un ami malade, sans entrer dans aucun détail ; à présent je n'en dois omettre aucun, puisque c'est ce qui m'entraîna dans l'abîme !... Je vais cependant les abréger autant qu'il me sera possible.

Dans les momens lucides du pauvre Ernest, et ils étaient courts et rares, il n'était occupé que de Louise ; je fus obligé, pour le calmer, de lui en imposer, de lui dire que je savais que le baron, rebuté par elle, avait cessé ses poursuites. Hélas ! j'avais lieu de croire, au contraire, qu'elles étaient toujours plus ardentes ; il laissait à peine passer un jour sans aller au presbytère, et j'avoue que regardant Louise comme perdue à jamais pour Ernest, j'avais abandonné l'espoir de la sauver, et j'attendais avec impatience le retour de la raison de mon ami pour le détacher peu-à-peu de cette infidèle.

Au bout de quelque tems cependant, à ma grande surprise, un jeune paysan de Lubelin vint à-peu-près tous les jours s'informer de la santé de M. Ernest Schmitt, et dès qu'il apprit qu'il était mieux, il apporta des billets de Louise à son adresse : ils lui faisaient tant de plaisir et tant de bien, que je n'avais pas la force de les lui soustraire. J'en étais moins content que lui ; le sentiment qu'ils exprimaient, quoique très-passionné, n'avait rien de naturel : ils paraissaient dictés par une imagination romanesque plutôt que par un cœur vraiment touché. Je me promettais bien de le lui faire remarquer lorsqu'il serait en état de m'entendre, mais il en était loin encore ; il avait presque tous les jours des accès de délire, que la lecture seule de ces lettres pouvait calmer. Il n'avait plus le moindre doute sur sa Louise ; elle ne lui en témoignait

Digitized by Google

non plus aucun, et ne cessait de lui répéter qu'elle comptait sur ses promesses, et qu'elle attendait tout de lui; d'ailleurs elle ne parlait plus du tout du baron; mais elle lui disait que son père ne serait pas toujours inflexible. Cette lueur d'espoir ranimait Ernest, et le rendait à la vie. Il répondait, et ses lettres se ressentaient, sans doute, du désordre de son esprit et de la violence de sa passion. Quelquefois, lorsque sa faiblesse l'empêchait d'écrire, il me dictait ses billets, et j'en profitais pour encourager son amie à lui rester fidèle; pour lui donner tous les conseils de la véritable amitié. Ernest n'avait plus aucun soupçon, et moi je commençais à revenir des miens et à croire que j'avais jugé trop légèrement cette jeune fille, qu'elle avait, ainsi que je l'avais supposé, repoussé les vœux du baron; dans cette idée, je croyais devoir encourager les espérances d'Ernest plutôt que de les détruire. Que de fois nous avons anticipé, par la pensée, sur le bonheur qui nous attendait dans nos cures de villages, avec nos deux charmantes épouses! Il voulait aussi être pasteur, et notre amitié et notre vie auraient été le modèle de la vôtre et celle de votre cher Halder. Douce illusion! rêves enchanteurs! dont tout nous promettait la réalité, qu'êtes-vous devenus?

Mes soins étaient récompensés; la santé d'Ernest se remettait peu-à-peu; la fièvre l'avait quitté depuis quelque tems, mais il était très-faible encore. Le médecin pensa que quelques promenades, soit à cheval, soit en phaéton, pourraient le fortifier. Dès la première, il me demanda d'aller à Lubelin; nous nous arrêtames à l'auberge, et de-là nous envoyâmes un enfant demander la vieille Marthe: elle vint aussitôt, et parut surprise de nous voir. Ernest était si ému qu'il pouvait à peine prononcer le nom de Louise; ce fut moi qui demandai à Marthe si elle ne pourrait pas venir un instant à l'entrée de la cour. Impossible, nous dit-elle, elle est auprès de son père, qui est un peu malade; mais vous la verrez bientôt, je crois, autant que vous le voudrez. Ce peu de mots mit Ernest au comble de la joie; il donna à cette fille tout ce qu'il avait d'argent sur lui, et c'était bien plus qu'il ne pouvait donner. Toute la soirée il me parla de son bonheur, qui s'approchait sans doute. Vous la verrez bientôt autant que vous le voudrez, lui avait dit Marthe. J'interprêtai comme lui cette phrase, mais ma joie n'était pas complète: un soupçon vague, et qui ne fut que trop tôt vérifié, pesait sur mon cœur. Le lendemain

Digitized by Google

à peine étions-nous levés, qu'on apporta une grosse lettre à l'adresse d'Ernest Schmitt, de chez le pasteur Werner. Il la prit avec une grande émotion. « O Dieu ! c'est de son père, me dit-il, il consent sans doute à mon bonheur. » Son visage rayonnait de joie en rompant le cachet; elle en contenait une petite de Louise, ce qui le confirma dans son idée; il la pressa de ses lèvres, et les lut ensuite rapidement. Je le regardai, et à l'expression du bonheur je vis succéder celle du désespoir et de la rage. Il pressa violemment les deux lettres dans ses mains, et me les présenta en me disant ce seul mot, *lis*. Je les pris et il sortit rapidement : je lus et je pouvais à peine en croire mes yeux. Voici cette lettre, qui me frappa trop pour l'avoir oubliée.

Lubelin, ce ***.

« Vous êtes un scélérat, M. Ernest Schmitt ! il y a long-
» tems que je m'en doutais, et j'en ai pour mon malheur
» la conviction. Vous avez abusé de la faiblesse d'une mère
» pour inspirer à sa fille encore enfant un amour coupable,
» et vous en avez profité pour lui faire oublier tous ses
» devoirs. Malgré mes défenses positives et réitérées,
» Louise vous a vu, et victime de vos séductions elle a été
» perdue. La malheureuse vient de m'avouer sa faiblesse,
» l'état qui en est la suite, et vous nomme le père de l'en-
» fant qu'elle porte. Vous êtes le dernier des gendres que
» j'aurais voulu choisir, puisque vous n'avez ni fortune ni
» mœurs : mais vous avez un ami généreux, que vous ne
» méritez guères, qui veut au moins suppléer à votre for-
» tune et vous donner une place avantageuse; et autant
» que je puis en juger par les lettres insensées qu'on vient
» de me faire lire, vous avez assez d'amour pour ne pas
» balancer à réparer vos torts, et à rendre l'honneur à mon
» indigne fille. Conduisez-vous à l'avenir de manière à me
» faire oublier les premiers. Soyez plus reconnaissant que
» vous ne l'avez été pour votre généreux bienfaiteur, M. le
» baron de Leneck, que vous avez si lâchement abandonné
» pour un autre qui ne vaut pas mieux que vous; et peut-être
» à ces conditions je consentirai à vous regarder comme
» un fils. En attendant, je suis un père très-malheureux,
» très-offensé, et qui regrette que son âge et son état ne lui
» permettent pas de vous demander une autre réparation
» qui serait plus de son goût. »

MICHEL WERNER, *pasteur de Lubelin*.

Je frémis d'indignation, et passai à la lettre de Louise : elle



elle était singulière, embarrassée, et ne s'est pas gravée dans ma mémoire. Elle rappelait à Ernest et son amour et ses promesses tant de fois répétées. Son honneur, sa vie, le sort d'une créature innocente, tout dépendait de lui. Elle ne pouvait croire qu'il voulût abandonner au désespoir celle qu'il avait tant aimée. « Ernest, lui disait-elle » en finissant, soyez pour moi ce que vous promîtes à ma » mère mourante, un ami, un appui, un époux, et nous » pourrons encore être heureux; car le cœur de Louise est » à vous seul, et l'étude de sa vie sera de réparer une faute » qu'elle ne peut se pardonner. »

Je jetai avec horreur ces deux lettres, et je m'aperçus seulement alors qu'Ernest n'était plus là, et qu'en sortant il avait pris mon épée qui pendait au mur; la sienne était restée chez lui. Je compris où je le trouverais, et je volai chez le baron. En traversant une promenade derrière sa maison, j'entendis quelque bruit, et tournant un angle, je vis ce que j'avais craint, mon pauvre Ernest si faible encore des suites de sa longue maladie, qu'à peine pouvait-il soulever l'arme avec laquelle il combattait contre un homme vigoureux, et renommé pour son adresse dans l'art de l'escrime. La rage soutenait Ernest, mais cette vigueur factice ne pouvait durer qu'un instant; son bras commençait déjà à faiblir, et j'eus bien peu de peine à me saisir de son épée avant même qu'il m'eût aperçu, à l'écarter et à prendre sa place. « Vous auriez trop peu de mérite, dis-je au baron, à triompher d'un convalescent qui peut à peine se soutenir; vous avez tant d'autres moyens de lui ôter la vie! avec moi le combat sera plus égal. — Soit, dit-il, je vous en veux bien plus qu'à lui. » Et nous nous attaquâmes avec furie. Ernest, désarmé et forcé d'être témoin du combat, était au désespoir, mais il ne fit pas un seul pas pour se rapprocher, que lorsqu'il vit chanceler le baron en s'écriant: Vous êtes vengés, je meurs. Il vola à lui et le soutint dans ses bras, tandis qu'avec mon mouchoir je tâchais d'arrêter le sang. Mon épée avait donné dans le côté droit au dessus des côtes. Nous le portâmes dans son hôtel, qui n'était qu'à deux pas. Après l'avoir remis à son valet de chambre, je courus chercher un chirurgien, et j'eus la satisfaction de lui entendre dire que la blessure ne serait pas mortelle. Sans doute il ne méritait pas de vivre, mais je n'aurais pas voulu avoir sa mort à me reprocher.

Voilà, mon père, l'histoire exacte de cette affaire avec le



Digitized by Google

baron de Leneck, qui fut représentée à-peu-près comme un assassinat; nous fûmes accusés d'être venus ensemble, et tous les deux armés pour attaquer le baron, et dès le même jour on nous mit aux arrêts dans deux chambres séparées : on n'avait, il est vrai, trouvé sur la place que mon épée, mais l'autre pouvait avoir été emportée. Nous fûmes interrogés par les autorités, et malgré tout ce que nous pûmes dire, on s'obstina à nous croire coupables. Je demandai que nous fussions confrontés avec le baron, dès qu'il serait en état de parler; on ne pouvait nous le refuser; nous devions y être conduits l'un après l'autre : j'y fus le premier, comme étant celui qui l'avait blessé. Soit que l'aspect de la mort eût amené quelque repentir, soit que l'accent calme et ferme de la vérité lui en imposât, il confirma toutes nos allégations, et raconta l'affaire exactement comme nous. Ernest fut ensuite introduit; Leneck voulut lui parler sans témoins, et n'eut pas honte de le presser lui-même d'accepter la main de Louise et ses bienfaits. Ernest repoussa cet outrage avec mépris, et accabla le baron de reproches bien mérités. Celui-ci en convint, et poussa ensuite la bassesse et la fausseté jusqu'à nier cet entretien, dont Ernest n'avait point de preuves. Le même jour, le baron étant hors de danger, et ses dépositions m'ayant été favorables, je fus mis en liberté; mais Ernest resta aux arrêts comme ayant été l'agresseur, et comme étant le séducteur de la jeune Louise Werner, dont la honte était ébruitée, soit par cette affaire, soit par son père qui avait formé des plaintes juridiques contre Ernest Schmitt, et demandé qu'il fût contraint à l'épouser. Une foule de lettres d'Ernest furent produites en justice, la plupart de celles que le baron avait été chargé de remettre, et les billets qu'il avait écrits dans le délire de la fièvre; toutes témoignaient de l'amour le plus violent, et dans quelques-unes, il parlait de son bonheur en termes si passionnés, qu'elles pouvaient être interprêtées comme on le voulait, par des gens prévenus. — Mais moi, moi qui depuis six mois ne l'avais pas quitté un seul instant, moi qui connaissais si bien le véritable séducteur, devais-je laisser accuser mon ami sans le défendre? sans affirmer, à qui voulait l'entendre, qu'il était la victime de la plus horrible perfidie et d'une injustice sans exemple? Les partisans du baron (et les riches en ont toujours) repoussaient mes assertions. Ceux qui connaissaient son caractère et ses mœurs, les confirmaient : et je ne puis vous

Digitized by Google

dire combien de querelles, de rixes, de combats même furent la suite de cette affaire, sur laquelle les esprits s'aigrirent toujours plus : Jéna fut absolument divisé en deux factions, où personne ne voulait céder, et moi si sûr d'avoir raison, bien moins encore. Mon pauvre Ernest, toujours détenu, était le plus malheureux des hommes. Cette Louise tant idolâtrée, devenue l'objet du mépris général, était pour lui une pensée presqu'aussi cruelle que celle de sa perfidie. En vain je l'assurai qu'elle excitait plus de pitié que de blâme, je ne pouvais le consoler, car alors le mépris retombait sur l'amant qui l'abandonnait. Cent fois je le vis sur le point de consentir à l'épouser, et de rendre ainsi l'honneur à sa Louise ; mais pouvait-il lui rendre sa confiance si indignement trompée, et recevoir du séducteur de sa femme, du père de l'enfant qui porterait son nom, le prix de sa honte ? Le baron affectant de se montrer généreux, disait hautement qu'en faveur de l'amitié qu'il avait eue pour Ernest, de celle qu'il avait encore pour Louise, il donnerait une place lucrative ou une pension au jeune homme dont il avait eu le tort d'être le confident. L'avare pasteur exaltait sa générosité ; et l'injurié Ernest passait pour le plus ingrat des hommes en s'y refusant et en accusant son bienfaiteur. J'avais plusieurs fois inutilement tenté de voir Louise, soit à la prière d'Ernest, soit pour essayer de le justifier ; elle était malade et gardée à vue. Marthe même ne paraissait plus, et c'était par la femme de l'aubergiste, qui aimait et plaignait Louise, que je savais la rigueur avec laquelle elle était traitée. J'en gémissais et n'imaginais aucun moyen de pénétrer auprès d'elle, lorsqu'un soir que je sortais de la chambre d'arrêt d'Ernest, je fus abordé par une femme du peuple que je reconnus à l'instant ; c'était Marthe : « Est-ce que je ne me trompe pas, me dit-elle, êtes-vous M. Frédéric Buchman ? » Sur ma réponse affirmative, elle saisit mon bras et m'entraînant avec elle, « venez, venez, oh ! par pitié venez, nous n'avons pas un instant à perdre ; elle veut vous voir avant que d'expirer. » Un frisson parcourut mes veines. « Elle, qui !..... ô dieu ! Louise ? — Louise, me répondit-elle ; pauvre enfant ! elle va mourir. Si jeune et si malheureuse ! oh oui ! sans doute il vaut mieux qu'elle quitte ce monde. Mais puisse-t-il périr aussi dans les tourmens celui qui l'a conduite au tombeau ! » J'étais beaucoup trop ému pour lui faire aucune question, et d'ailleurs elle me faisait marcher trop vite. Nous étions sortis de la ville ;



Digitized by Google

à cent pas de la porte, elle prit un sentier détourné, qui nous conduisit à une chaumière. C'est ici, me dit-elle. — J'entre. — Oh! mon père, mon père, quel spectacle de douleur! Cette jeune Louise que j'avais vue un seul instant, fraîche et pure comme un bouton de rose, Louise à peine dans sa 18me année, environnée des ombres de la mort, en ayant déjà la pâleur, couchée sur un lit de paille! un vieillard à barbe blanche qui paraissait octogénaire, était assis à côté d'elle sur une chaise de bois, et tenait dans ses bras un enfant nouveau né, sur lequel sa mère attachait encore ses regards mourans. Marthe me fit signe de ne pas avancer, et s'approchant du lit : Voici M. Buchman, dit-elle à sa maîtresse. Ses joues se colorèrent faiblement, et ses yeux se tournèrent vers moi. Je m'approchai, et par un mouvement involontaire, je me trouvai à genoux à côté de ce lit de mort et devant cette malheureuse victime. Je ne pensai plus du tout à sa faute, je ne voyais que l'expiation, et Louise expirante n'était plus Louise coupable. J'avais pris sa main que je pressais de mes lèvres. Elle fit un faible effort pour me relever. « C'est moi, me dit-elle avec peine, qui devrais être aux pieds de l'ami d'Ernest » Ce peu de mots épuisa ses forces, elle laissa retomber sa tête, sa légère rougeur se dissipa, et je crus qu'elle avait cessé d'exister. Marthe avait apporté de la ville des cordiaux, des eaux spiritueuses; elle lui frotta les tempes, les bras, et bientôt sa respiration nous fit connaître qu'elle vivait encore. Si seulement ma femme était là, dit le vieillard, elle pourrait l'aider; mais elle est allée chercher un ministre, pour accompagner cette pauvre âme en paradis, et un médecin pour voir s'il n'y a plus de ressources. Marthe leva les yeux au ciel. J'appris que ce vieillard presqu'impotent était son père; il ne pouvait faire autre chose que de tenir l'enfant qu'il réchauffait contre son sein, et contre ses joues ridées. Je ne puis vous exprimer combien ce contraste, et cependant ce rapport de la fin et du commencement de la vie avait quelque chose de solennel et de profondément triste.

Cependant Louise avait repris sa connaissance; ses lèvres pâles balbutiaient quelques mots si bas que je fus obligé de m'asseoir sur son lit, et de pencher ma tête sur elle pour l'entendre. « Ami de mon Ernest, disait-elle, prononcez de sa part mon pardon; il le confirmera quand il saura que sa Louise n'est plus, et qu'elle a payé de sa vie une faute aussi grande. Ma chère Marthe, je ne puis parler, vous

Digitized by Google

savez tout, racontez à M. Buchman les malheurs de la coupable Louise. » En vain je voulus m'opposer pour le moment à cette cruelle confession; Louise l'exigea, il fallut s'y soumettre. Marthe s'assit à côté du lit, et me fit une histoire longue et diffuse des infames moyens que le baron de Leneck avait employés pour séduire Louise. Une fois introduit comme l'ami d'Ernest, il mit tout en usage pour égarer une jeune fille sans défiance, dont l'innocence même augmentait le danger. — Marthe dans son récit glissa légèrement sur ses propres torts à elle, mais il me parut positif que gagnée par l'or du baron, ou par l'espoir qu'il épouserait Louise, elle lui avait facilité tous les moyens de la voir seule, et qu'il en avait indignement abusé. Louise résista long-tems, parce qu'elle aimait Ernest, et sa résistance enflamma toujours plus son séducteur; mais elle ne voyait plus Ernest, et voyait tous les jours pendant des heures entières un homme passionnément amoureux, dont la figure était belle, l'esprit insinuant, et qui s'était fait une étude particulière de ce genre de triomphes. Louise fut entraînée par degrés sans s'en douter, et ne sentit la grandeur de sa faute que lorsqu'elle fut irréparable. Qui est la femme qui osera jeter la pierre contre elle? Sa chute fut le premier de ses torts et le plus excusable, mais il est trop vrai qu'une faute en entraîne mille, et qu'une femme, qui a cédé n'est plus qu'une esclave soumise aux volontés de son maître. Louise n'aimait pas le baron, mais elle le craignait, et n'osait plus lui résister: ce fut lui qui dicta tous ces billets perfides à Ernest; il lui persuada que ce jeune homme l'aimait au point de tout lui pardonner, et d'être encore heureux de l'épouser, et il exigea d'elle de le nommer à son père comme celui de son enfant. La réponse fière et noble d'Ernest, son duel avec le baron, et enfin son arrestation, furent autant de coups de poignard pour elle; elle sentit toute sa faute, le remords le plus cruel tortura son cœur, et ne pouvant obtenir ni de son père, ni de son séducteur, de se rétracter et de justifier Ernest, elle résolut de le faire elle-même, et de se présenter aux juges. Marthe, depuis long-tems repentante de sa confiance dans le baron, consentit à l'aider, en joignant son témoignage à celui de sa maîtresse. Elles partirent du presbytère un matin, pendant que M. Werner était à l'église, mais Louise avait sans doute mal calculé, elle fut saisie en chemin des plus violentes douleurs; Marthe n'eut que le tems de la conduire chez son père, où, après

Digitized by Google

deux jours de souffrances inouïes, elle mit au monde une fille, et sentit qu'elle-même n'avait plus long-tems à vivre : elle se rappela de moi, de mon amitié pour Ernest, et voulut me voir avant que d'expirer. Pendant le récit de Marthe, elle avait repris sa petite des bras du vieillard ; elle la remit dans les miens, et rassemblant le peu de forces qui lui restaient encore : « Généreux ami, me » dit-elle, s'il est vrai que vous m'ayez pardonné, pro» tégez cette innocente créature ; désavouée par celui qui » lui donna le jour, rejetée par celui que j'ai indigné» ment trahi, il ne lui reste plus que vous. Au nom » de l'humanité, ne refusez pas le legs d'une mère expi» rante. Promettez-moi d'être son père. » — Qui aurait pu résister à une prière aussi touchante, et repousser le dernier vœu d'une mère ? Je pressai contre mon cœur l'enfant endormi dans mes bras, et prenant une des mains de la mourante, je m'écriai : « Oui, Louise, oui, j'accepte ton présent, oui je suis le père de ton enfant, et je ne l'abandonnerai jamais ! » J'achevais à peine qu'un cri de Marthe et le mot de *malheureuse*, prononcé par une voix de tonnerre, me firent lever les yeux. Deux hommes vêtus de noir étaient à la porte. « Plus doucement, vous la tuerez, disait l'un d'eux à l'autre en l'empêchant d'avancer. » — Hélas ! c'en était fait ! la vie de l'infortunée ne tenait plus qu'à un fil, il fut rompu par cette émotion violente et soudaine ; elle murmura faiblement : Mon père ! ô mon père ! et ses yeux se fermèrent à jamais.

( *La suite au Numéro prochain.* )

## VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice.* — Première représentation des *Indiens*, comédie en quatre actes et en prose, *au bénéfice de Mme Molé.* — Ader-Bar, Nabab de Mysore, détrôné par ses propres parens, se réfugie en France avec sa fille Nelly et Mussa-Féri, le seul de ses serviteurs qui lui soit resté fidèle ; il débarque à Bordeaux ; la maison qu'il habite appartient à M. Schmidt, dont la famille est composée de sa femme et de trois enfans. Mme Schmidt, fière de sa naissance distinguée, ne s'occupe qu'à

Digitized by Google

visiter la noblesse du voisinage. Robert fils aîné de M. Schmidt voyage sur mer, Samuel son second fils ne songe qu'aux moyens de faire fortune, et le bon M. Schmidt, que la goutte retient dans son fauteuil, n'a d'autre société que sa fille Lydie, qui travaille auprès de son père, lui lit les journaux et passe même les nuits à broder des manchettes pour lui procurer du chocolat; nous observerons que ce dévouement filial n'est pas trop nécessaire, M. Schmidt n'étant ni moins qu'indigent.

Ader-Bar, touché des vertus de Lydie, forme le projet de l'épouser, et pour mettre son projet à exécution, il s'y prend d'une manière tout-à-fait étrangère, ou, si l'on veut, tout-à-fait étrange; car, au lieu de s'adresser à M. et à Mme Schmidt, c'est à Lydie elle-même qu'il fait les premières propositions: Lydie aime un jeune marin qui voyage avec son frère Robert; mais, dans l'espérance d'enrichir sa famille, elle se sacrifie, accepte la main d'Ader-Bar, reçoit même de lui une bague très-brillante, et se trouve ainsi fiancée sans même en avoir fait part à ses parens. Il est difficile d'excuser un tel oubli des convenances dans une demoiselle aussi sage que Lydie, et je ne pense pas que ce soit ainsi que les filles se marient à Bordeaux.

Cependant Robert revient de ses voyages, toujours accompagné de Nazir l'amant de Lydie. Nazir, au désespoir de trouver sa maîtresse infidelle, veut se rembarquer, mais le moment des reconnaissances arrive; Ader-Bar retrouve dans Robert le capitaine de vaisseau qui l'a sauvé, et dans Nazir son propre fils; on sent qu'après de pareilles découvertes, Nazir épouse Lydie; et Nelly qui ne répond pas à l'amour intéressé de Samuel, est unie à Robert. C'est ainsi, je crois, que se termine l'ouvrage; je n'oserais pourtant pas l'affirmer, car, dès le commencement du troisième acte, le public a témoigné son mécontentement d'une manière si bruyante, qu'il est alors devenu impossible d'entendre un seul mot de dialogue, et que cette comédie s'est changée en pantomime; je soupçonne même qu'au milieu du tumulte les acteurs ont retranché la fin du troisième acte, et presque tout le quatrième, pour passer au dénouement. Malgré ce sacrifice, les *Indiens*, il faut bien enfin le dire, ont été complètement sifflés. Au moment où les acteurs allaient commencer *la Bonne Mère*, jolie comédie de Florian, qui terminait le spectacle, quelques curieux ont cependant témoigné le désir de connaître l'auteur des

Digitized by Google

*Indiens*, et Mme Molé a nommé, d'une façon assez cavalière, M. Kotzebue, *un Allemand*.

Nous conseillons à ceux qui veulent absolument transporter les comédies allemandes sur nos théâtres de faire à l'avenir de meilleurs choix. M. Kotzebue est loin de jouir dans son pays de la réputation que l'on avait essayé de lui faire dans celui-ci : ses ouvrages ont pour nous un grand inconvénient, c'est de n'offrir le plus souvent qu'une imitation faite sans goût d'ouvrages représentés à Paris. L'Allemagne compte plusieurs auteurs dont les comédies sont infiniment préférables aux siennes, et les personnes qui s'obstinent à les traduire, rendent un mauvais service à la littérature allemande en ne la faisant connaître que par son côté le plus faible. Quelle idée les étrangers auraient-ils de l'état du théâtre en France, si on ne traduisait pour eux que les mélodrames des boulevards ?

On a le même jour remis à ce théâtre le *Malin Bonhomme* ou *les Tuteurs vengés*, comédie en un acte et en vers de M. Alexandre Duval : ce joli ouvrage a pour but moral de venger les tuteurs de comédie, trop souvent immolés aux intrigues des amoureux et des Frontins. Il est trop connu pour que nous en donnions ici l'analyse : le succès qu'il a obtenu aux premières représentations vient d'être pleinement confirmé.

*Théâtre des Variétés.* — *Les Réjouissances autrichiennes.* — Le théâtre des Variétés a gagné tous les autres de vitesse ; il est le premier qui se soit rendu l'organe des sentimens du public, en célébrant l'arrivée de l'Impératrice Marie-Louise. *Les Réjouissances autrichiennes*, dont on nous a montré le tableau, sont l'avant-coureur de celles qui attendent en France notre auguste souveraine. L'amour des Autrichiens n'est ni plus grand ni mieux senti que celui qu'elle a le droit d'attendre de ses nouveaux sujets, et les regrets des Allemands, en se séparant d'elle, lui sont un sûr garant de l'amour des Français.

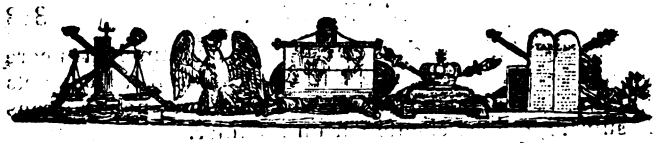
La petite pièce de M. Sewrin réunit au charme de quelques scènes villageoises fort touchantes des détails gais et spirituels. L'auteur s'est abstenu dans ses couplets de jeux de mots et de calembourgs, ce qui leur donne une grâce naïve qui convenait à la circonstance. La pièce a été *montée* avec beaucoup de soin par l'administration, et tout le monde y remarque avec plaisir la piquante réunion des

Digitized by Google

quatre plus jolies actrices de ce théâtre qui semblent encore embellies par le costume autrichien. Parmi les couplets qui ont été redemandés d'une voix unanime, nous citerons le suivant, qui est chanté par un meunier.

Le Français et l'Autrichien,
L'un à l'autre nécessaire,
Sont unis par un lien
Durable autant que sincère.
Tant qu'ils n'étaient que voisins,
Mon moulin ne tournait guère;
Les voilà plus que cousins,
Le grain
Vient au moulin.

Digitized by Google



# POLITIQUE.

Les nouvelles de Londres relatives aux affaires d'Espagne, continuent à exprimer la sollicitude de la nation, et ses alarmes sur l'issue d'une campagne qui peut lui être aussi funeste que celle de l'Escaut. Les avis répandus sont contradictoires ; les uns annoncent la retraite de l'armée sur Lisbonne ; les autres portent qu'elle marche en avant à la rencontre du duc d'Abrantès ; 2000 hommes des gardes doivent même s'être embarqués pour le Portugal. Au surplus, voici sur la situation de Cadix les détails qui paraissent les plus authentiques.

« Il y a à Cadix 15 ou 18 mille hommes de troupes. Sa population se montait, au 14 du mois dernier, à près de 130 mille ames. Dans le port et dans les magasins, il y avait pour 35 jours de vivres pour les habitans, et pour plus de trois mois de subsistances pour la garnison. Les régimens anglais et portugais de Lisbonne étaient non-seulement arrivés, mais encore les 1200 hommes qui avaient été envoyés de Gibraltar pour occuper Ceuta.

» On a conjecturé que, quelque considérable que soit la population de Cadix, elle pouvait recevoir de la côte de Barbarie des provisions en abondance. Ceux qui hasardent cette opinion ne connaissent pas exactement l'état des choses sur la côte d'Afrique, ni les empêchemens qui ont si fréquemment interrompu l'arrivée des produits de ce pays fertile. L'Empeur de Maroc est maintenant, par quelques motifs qu'on n'explique pas, très-indisposé contre les chrétiens ses voisins, et il peut entraver beaucoup les relations commerciales qui deviennent nécessaires dans la circonstance particulière où se trouve le port de Cadix.

» Les mouvemens de l'ennemi ont été faits dans cette province avec cette activité nationale qui le caractérise. Il a parcouru, sans rencontrer la moindre opposition, toute la province d'Andalousie, et a envoyé un parlementaire dans l'île de Léon pour demander la reddition de Cadix. La plus grande partie des villes entre Cadix et les frontières n'étant pas fortifiées, l'ennemi n'a eu qu'à passer les défilés, et

Digitized by Google

marcher sur Cordoue, Séville et Xérès, et enfin sur le port Sainte-Marie, qui forme un des angles de la baie.

» Les habitans de Cadix font maintenant de grands efforts pour achever la seconde ligne des fortifications. Les Français sont en possession de tous les environs d'où Cadix tirait ses provisions fraîches; sans doute les quartiers d'hiver doivent y être très-agréables.

» Il paraît que les Andalousiens défendront Cadix pendant deux ou trois mois, et qu'après (en considérant les privations auxquelles ils seront exposés), ils remettront cette ville au pouvoir de l'ennemi, à moins que les Anglais n'y jettent, comme ils ont été supplies de le faire, un renfort de 10 ou 15,000 hommes. »

On prétend que dans les derniers débats du Parlement, lorsqu'il s'agit de savoir si l'Angleterre prendrait à sa solde 30,000 hommes de troupes portugaises, M. Parceval laissa entrevoir que, dans la situation actuelle des affaires, il existerait encore quelques moyens de faire revivre une coalition contre la France. Il parla avec exagération des derniers efforts faits par l'Autriche, et ne parut pas éloigné de croire que des efforts pareils pourraient être tentés de nouveau. L'orateur n'a point précisé cette idée, qui a été relevée avec chaleur par M. Whithbréad comme une de ces spéculations politiques dont on a mille fois bercé le peuple anglais, et dont il est tems qu'il soit désabusé. L'orateur a regardé la dernière tentative de l'Autriche comme mal combinée; en effet, quelque courage, quelque constance qu'elle ait déployé, quoique ses troupes se soient glorieusement conduites, on a vu les résultats de la campagne. Où était le vainqueur quand il a consenti à la paix? qui gouvernait dans la capitale? quelles provinces restaient à la monarchie? Désormais, qui pourrait tenter une nouvelle entreprise? On cherche vainement le conseil au sein duquel pourrait naître une telle idée. Cette idée en effet n'a pas paru faire une profonde impression sur la chambre; elle a écouté avec bien plus d'intérêt la proposition du lord Holland, tendant à faire mettre sous les yeux de la chambre les pièces relatives aux propositions faites par le gouvernement français pour un échange de prisonniers. Dans le même moment un courrier autrichien apportait à Londres la notification officielle du mariage de l'archiduchesse Marie-Louise avec l'Empereur des Français, ce qui a donné un crédit singulier aux conjectures de M. Parceval, et donné une haute idée de son talent

Digitized by Google

pour lire dans la pensée des souverains et le secret des cabinets. On ajoute que par le même courrier l'Autriche offre sa médiation pour rétablir la paix entre la France et l'Angleterre. Rien de positif à cet égard, non plus qu'à l'égard d'un cartel d'échange, dont un bruit assez accrédité annonce cependant l'existence.

Quoi qu'il en soit, des bruits de paix maritime ont couru dans le Nord; car le gouvernement danois, rigide observateur du système continental et des mesures prohibitives du commerce anglais, craignant que ce bruit n'apportât quelque retardement dans l'exécution strictement nécessaire de ces mesures, a publié officiellement que rien d'authentique n'existait encore relativement à cette paix, et que dès-lors toutes les ordonnances existantes, récemment réitérées en Prusse, en Suède et en Russie, devaient être fidèlement observées.

Une autre note officielle plus importante, et qui vient à l'appui des conjectures de M. Parceval tout aussi heureusement que la nouvelle du mariage de S. M., a été consignée dans la gazette de la cour de Pétersbourg : la voici; elle porte avec elle le rappel des faits, son texte et son commentaire. L'article est de Grodno, 1er février; il est ainsi conçu :

« On attend dans nos provinces frontières le retour des troupes russes qui, dans la dernière guerre d'Autriche, se sont trouvées en Gallicie. Elles reviennent dans l'intérieur de l'Empire occuper leur quartier d'hiver. C'est pour cela que l'on est ici fort surpris que quelques gazettes aient annoncé, sur la rubrique de Breslaw, ce retour des troupes dans l'intérieur de nos frontières, comme s'il eût été question d'un mouvement au-delà des frontières, et de l'occupation du Niémen; ce serait exactement comme si le retour de ces troupes de Finlande après la conclusion de la paix, était annoncé comme étant une démonstration de guerre. Il serait sur-tout à désirer que MM. les rédacteurs des gazettes étrangères (on pourrait ajouter MM. les orateurs du parlement) fussent aussi pacifiques que la Russie l'est en effet. »

Aucune autre nouvelle politique ne mérite en ce moment de fixer l'attention; elle se reporte de toutes parts et toute entière sur le grand événement dont nous allons être les témoins. C'est ici que le poëte semble s'être écrié :

Rois, soyez attentifs; Terre, prête l'oreille.

Digitized by Google

Pendant que la ville de Paris signale cette grande époque par l'immensité de ses préparatifs, que sur tous les points de cette vaste cité il semble qu'une fête soit disposée, que les artistes rivalisent d'efforts, que les poëtes accordent leur lyre, que les théâtres secondaires multiplient les productions de circonstances, et que des compositions d'un ordre supérieur se préparent sur nos grandes scènes, l'Empereur du fond de son cabinet entend les accens de la reconnaissance publique, et en provoque de nouveau l'expression par des décrets qui sont autant de bienfaits éclatans.

A son ordre un nombre considérable de détenus, dont le défaut de moyens prolongeait la captivité, vont être rendus à leurs travaux, à leurs familles, à l'existence. Tous les individus détenus pour délits forestiers, sans préjudice aux droits des parties civiles, sont aussi mis en liberté. Parmi les débiteurs de l'Etat, le ministre fera connaître à S. M. quels sont ceux qui auraient des droits à une décharge, et à quelles conditions, en faveur de quelles circonstances leur élargissement pourrait être prononcé: une dette sacrée, mais trop souvent inaquittable, est remise au malheureux père de famille qui n'a pu remplir sa promesse envers la nourrice de son enfant.

Une amnistie, dont les dispositions sont très-étendues, s'applique aux déserteurs condamnés ou non dont la désertion a eu lieu avant le 1^er^ janvier 1806; ceux-là ont grace pleine et entière. Les individus dont la désertion est postérieure au 1^er^ janvier 1806 sont aussi amnistiés, mais tenus de rentrer dans leurs corps. Rémission entière et absolue est accordée à tous réfractaires des classes antérieures à 1806. Ceux des classes suivantes sont également amnistiés, mais à la condition de servir. Les chasseurs des montagnes, les canonniers garde-côtes, la garde municipale de Paris, les compagnies de réserve, sont les corps sur lesquels seront dirigés tous les militaires profitant des bienfaits de l'amnistie. D'un autre côté, les militaires fidèles, retirés dans leurs foyers, obtiennent une marque de la munificence impériale digne de leurs services: six mille d'entr'eux recevront une femme et une dot; elle sera de 1200 fr. pour Paris, de 600 fr. dans le reste de l'Empire: soixante mariages auront lieu le 22 avril à Paris, dix dans 51 villes principales, cinq dans 54 autres villes moins considérables, deux dans toutes les autres villes, une dans chaque justice de paix. Les maires et juges-de-paix, pères et tuteurs de la

Digitized by Google

famille communale, élirent les époux dignes des bienfaits de S. M..

C'est sous de tels auspices, qu'escorté des bénédictions publiques, semblait s'avancer le cortége qui a conduit l'Impératrice Marie vers son auguste époux.

Elle a quitté le 13 la capitale des états héréditaires auxquels elle venait de renoncer solennellement en contractant son alliance avec l'Empereur des Français; mais en quittant Vienne et le peuple qui la comblait de bénédictions, se pressait par-tout sur son passage, et semblait, dans ce touchant adieu, lui demander un souvenir et lui recommander ses destinées, l'Impératrice ne se séparait que d'une partie de sa famille; ses augustes parens devaient voir encore leur fille chérie; ils l'ont accompagné dans le plus grand incognito jusqu'à Enns. C'est à Braunau qu'a eu lieu l'importante cérémonie de la remise de l'archiduchesse aux commissaires français; on en lira avec intérêt les principaux détails.

S. M. l'Impératrice était arrivée à Ried le 15; elle en partit le 16 à huit heures du matin, et arriva vers les onze heures à Altheim où elle s'arrêta pour quitter ses habits de voyage. Elle en repartit une heure après, suivie de tout son cortége, et arriva à deux heures au lieu destiné pour la réception.

Près du village de Saint-Pierre et à une lieue au-delà de Braunau, on avait construit une barraque, divisée en trois grandes salles, ayant deux entrées, l'une du côté de Braunau, l'autre du côté d'Altheim.

A une heure et demie, S. A. le prince de Neufchâtel et toutes les personnes faisant partie du cortége destiné à accompagner S. M. l'Impératrice, se rendirent dans la première salle; les hommes en grand costume, les femmes en habit de cour. Vers les deux heures, l'Impératrice arriva avec tout son cortége, et descendit dans le sallon du côté d'Altheim. Après s'être reposée un moment, S. M. fut introduite par le maître des cérémonies autrichien dans la grande salle. Elle se plaça sur le fauteuil qui lui avait été préparé. Autour d'elle se rangèrent les dames et chambellans de la suite. La grande-maîtresse et le grand-maître occupèrent les premières places à côté de l'estrade. Le prince de Trauttmansdorff, nommé commissaire pour faire la remise, se mit en avant près de la table, et, derrière lui, le conseiller aulique Hudelitz faisant le service de secrétaire de la remise. Le fond et les deux côtés de la salle étaient

Digitized by Google

occupés par douze gardes nobles hongrois, et autant de gardes allemands sous les armes et en grand-uniforme. Sitôt que tout fut ainsi disposé, le maître des cérémonies autrichien le baron de Lohr frappa à la porte de la salle où étaient le prince de Neufchâtel et la cour française de S. M., et avertit M. le comte de Seyssel, maître des cérémonies français. Celui-ci introduisit alors le prince de Neufchâtel, commissaire de S. M. l'Empereur des Français, qui entra suivi de M. le comte de Laborde, faisant l'office de secrétaire de la remise. Après eux, entrèrent également Mme la duchesse de Montebello, dame d'honneur; M. le comte de Beauharnais, chevalier d'honneur, et toutes les dames et cavaliers envoyés au-devant de l'impératrice, lesquels se rangèrent dans le fond de la salle vis-à-vis du cortége autrichien. Le prince de Neufchâtel s'avança alors vers S. M., et lui exposa, en peu de mots, le sujet qui les avait rassemblés dans ce lieu. Immédiatement après, les deux commissaires se complimentèrent mutuellement, et passèrent à la table où se trouvaient les actes de remise et de réception. M. le conseiller Hudelitz lut, à haute voix, le pouvoir du prince Trauttmansdorff et le sien. M. le comte de Laborde lut également celui du prince de Neufchâtel et le sien. Les secrétaires remirent les pièces aux deux commissaires qui les échangèrent. On passa ensuite à l'acte de remise, qui fut lu par le conseiller Hudelitz, et celui de réception par M. de Laborde. Les deux commissaires et leurs secrétaires respectifs signèrent les deux actes et y apposèrent le sceau de leurs armes, après quoi ils en firent l'échange. Sitôt ces formalités remplies, le prince de Trauttmansdorff, commissaire de S. M. l'empereur d'Autriche, s'avança en s'inclinant vers S. M. l'Impératrice, et lui demanda la permission de lui baiser la main en prenant congé d'elle. S. M. la lui accorda ainsi qu'à tous les cavaliers et dames de son cortége qui l'avaient accompagnée depuis Vienne. Chacun alors, suivant son rang, s'approcha de S. M., et lui baisa la main avec cette émotion que doit produire le dernier adieu d'une princesse chérie. Il est difficile de se représenter une cérémonie plus noble et plus touchante. S. M. ne put retenir ses larmes à ces dernières marques de respect et d'attachement des vieux serviteurs de sa maison, et les Français témoins de cette scène partageaient l'attendrissement général.

Lorsque tout le cortége eut repris ses places, le commissaire autrichien présenta la main à l'Impératrice pour

Digitized by Google

descendre de l'estrade et la conduire jusqu'au commissaire français, qui prit alors la main de S. M., et s'avança vers la cour française. Il lui nomma les différentes personnes qui la composaient. Dans ce moment, la porte de la première salle s'ouvrit, et la reine de Naples, qui y était arrivée pendant la cérémonie, s'avança vers l'Impératrice, qui l'embrassa avec tendresse, et s'entretint quelque tems avec elle. On annonça alors l'archiduc Antoine, que l'empereur d'Autriche envoyait à S. M. la reine de Naples pour la complimenter, et qui devait revenir immédiatement lui donner des nouvelles de l'Impératrice. Après que la reine l'eut accueilli et remercié, les deux princesses montèrent en voiture, et suivies du prince de Neufchâtel et de leur cortége, se rendirent à la ville de Braunau. Des deux côtés de la route, les troupes étaient rangées en bataille, et des salves d'artillerie se faisaient entendre de toutes parts. Le prince de Neufchâtel fit proposer, de la part de l'Empereur, aux dames et cavaliers qui avaient fait partie du cortége de S. M., de venir à Braunau passer la journée, et prendre part aux réjouissances qui y seraient faites. Les mêmes invitations leur furent renouvelées de la part de S. M. l'Impératrice. Arrivée à Braunau, et après s'être reposée, l'Impératrice dîna avec la reine, et admit au serment les personnes de sa nouvelle cour. Elle reçut ensuite les autorités de la ville, les généraux commandant les troupes; et le soir, elle se montra encore aux personnes qui l'avaient accompagnée depuis Vienne, pour leur faire un dernier adieu. S. M. partit le lendemain de bonne heure pour Munich, avec S. M. la reine de Naples, et toute sa cour.

Nous n'entrerons pas dans le détail des fêtes qui ont partout accompagné S. M. sur son passage: à Munich, à Stuttgard, à Carlsruhe, les souverains et les peuples ont rivalisé d'empressement et de zèle. Jamais hommages ne furent plus unanimes et reçus avec plus de grâce et de sensibilité. C'est le 22 que S. M. a mis le pied sur le territoire français. Cette journée sera célèbre dans les Annales de Strasbourg: l'Alsace, écrivait M. de Marnésia, préfet, au ministre des relations extérieures, n'a jamais vu un plus beau jour; elle était presqu'entière dans l'enceinte de la ville de Strasbourg; l'enthousiasme, l'allégresse des habitans, la manière ingénieuse dont, en suivant les coutumes locales, ils ont su fêter leur souveraine, paraissent avoir fait une vive impression sur son esprit. Elle a eu

Digitized by Google

eu dès ce moment une idée de ce qu'est le caractère et l'esprit français ; elle en a été profondément touchée, et les jeux de nos bons Alsaciens l'ont tellement intéressée, qu'elle a voulu en être long-tems le témoin ; on la pressait de se retirer ; on craignait l'impression d'un air trop vif ; elle s'y refusa : Comment, dit-elle, ce que je vois avec tant de plaisir, pourrait-il me faire quelque mal ?

S. M. a continué sa route le 24, en trouvant par-tout sur son passage, non plus des Alsaciens, mais le même peuple, les mêmes acclamations, les mêmes hommages, les mêmes vœux ; elle semble être venue de Vienne sous une seule voûte d'arcs de triomphe et de fleurs.

Voici sur l'arrivée de S. M. à Compiègne les détails officiels qui ont été publiés, et qui rectifient les idées sur une foule de versions différentes qui avaient couru.

L'arrivée de S. M. l'Impératrice à Compiègne avait été annoncée pour le 27. Le département de l'Aisne avait fait dresser des arcs-de-triomphe, et disposer un très-beau local dans le lieu qui avait été désigné pour l'entrevue de LL. MM. II. et RR.

Ce jour même, vers midi, l'Empereur étant à la promenade dans le parc du château, reçut une lettre de l'Impératrice, qui lui annonçait que le matin elle partait de Vitri pour Soissons. S. M. monta aussitôt dans une calèche avec le roi de Naples, et partit *incognito* et sans suite.

L'Empereur avait déjà fait quinze lieues lorsqu'il rencontra le cortége de l'Impératrice. Il s'approcha de la voiture de S. M. sans être reconnu ; mais l'écuyer qui n'était pas prévenu de ses intentions, ouvrit la portière, et baissa le marche-pied en criant : *L'Empereur !* S. M. ne put conserver son *incognito*, et monta dans la voiture où étaient l'Impératrice et la reine de Naples. Etant arrivé à Soissons d'assez bonne heure, l'Empereur fit continuer le voyage jusqu'à Compiègne.

Peu de tems après le départ de l'Empereur, le bruit s'était répandu, dans la ville, que l'Impératrice pourrait arriver le soir même. On fit aussitôt tous les préparatifs pour la recevoir ; on disposa les illuminations ; on orna les arcs-de-triomphe, et tous les citoyens se portèrent en foule au-devant de S. M. et dans les galeries du château dont on leur permit l'accès.

A neuf heures du soir, le canon annonça l'arrivée de LL. MM., et l'on vit le cortége traverser les avenues à la lueur des flambeaux.



Digitized by Google

Les princes et les princesses de la famille impériale qui attendaient LL. MM. à la descente de la voiture, furent présentés, par l'Empereur, à S. M. l'Impératrice, qui fut conduite à ses appartemens précédée par toute la cour. Les diverses autorités du pays étaient réunies dans la galerie, où un groupe de jeunes demoiselles offrit à l'Impératrice un compliment et des fleurs.

Le 28, à une heure, les officiers et les dames de S. M. l'Impératrice, qui ne l'avaient pas accompagnée dans son voyage, ont eu l'honneur de lui être présentés et de prêter serment entre ses mains.

Les deux colonels-généraux de la garde et les grands-officiers de la couronne de France et de celle d'Italie ont été présentés en même tems.

Après les sermens, ont été présentés à S. M. : le duc de Cadore, ministre des relations extérieures; le duc de Bassano, ministre secrétaire-d'état; le duc de Conegliano, maréchal de l'Empire; les femmes des grands-officiers et des colonels-généraux de la garde; toutes les dames et tous les officiers qui avaient été nommés pour le voyage de Compiègne.

Le soir, il y a eu concert dans les grands appartemens, et toute la ville a été de nouveau illuminée.

LL. MM. ont passé à Compiègne la journée du jeudi 29. Le lendemain, 30, elles se sont mises en route pour Saint-Cloud. Les autorités départementales de la Seine ont été les attendre à Stains, limite du département, accompagnées d'un nombreux cortége.

La journée de samedi sera à Saint-Cloud consacrée au repos. Dimanche la cérémonie du mariage civil aura lieu dans la chapelle du palais; lundi sera le jour solennel consacré à l'entrée de LL. MM. dans la capitale, à la bénédiction nuptiale, et aux réjouissances publiques. On croit que dès le lendemain toute la cour retournera à Compiègne, et que les fêtes du mariage occuperont tout le mois de mai.

## PARIS.

Le sénat s'est extraordinairement assemblé le 28, et a nommé une députation chargée d'aller porter à S. M. l'Impératrice l'hommage de son respect et de ses vœux.

— Le programme des solennités qui auront lieu dimanche et lundi n'a point encore été publié; mais une ordonnance

Digitized by Google

de police en annonce l'existence, sans en donner les dispositions ; cette ordonnance très-étendue et très-détaillée, est une sorte de difficulté vaincue très-remarquable ; il est impossible de porter plus loin les soins et la prévoyance, pour qu'au milieu du mouvement spontané d'une population immense, au moins doublée par l'affluence des étrangers et des voisins, le moindre accident ne vienne pas troubler l'allégresse publique.

— S. M. a, dit-on, signalé l'époque de son mariage par une distribution de croix de la légion d'honneur dans les divers ministères, et dans les grandes administrations.

— On annonce comme prochain le mariage de M. le général Arrighi, duc de Padoue, commandant une division de cuirassiers français, avec la princesse de La Tour et Taxis. On croit fixée à Francfort la résidence du grand duc.

— Les maires des trente-six bonnes villes impériales seront à Paris et assisteront aux fêtes du mariage auxquelles ils ont été appelés ; un grand nombre de préfets et de généraux ont aussi obtenu des congés pour assister à ces solennités ; elles ont attiré de l'étranger, et des départemens les plus reculés de la France, un nombre immense de curieux. Les hôtels garnis de la capitale sont encombrés. Le prix de certains objets de nécessité dans la circonstance, celui des voitures ou de leur loyer par exemple, est élevé dans une proportion incroyable. Un très-grand mouvement est imprimé au commerce et à la consommation ; on évalue à une somme très-considérable l'augmentation dans les produits de l'octroi.

— Rien n'égale la magnificence des appartemens des Tuileries, et rien ne peut donner une idée de celle de la grande galerie du Musée que doit traverser le cortége pour se rendre à l'autel. Les places pour les spectateurs y seront commodes et égales, les entrées et les dégagemens faciles, et une libre circulation assurée.

— De tous les travaux qui ont été exécutés avec tant de promptitude pour le jour des cérémonies du mariage, le plus important et le plus extraordinaire, est sans contredit l'arc de triomphe de l'Etoile. En moins de vingt-cinq jours ce monument a été élevé en charpente et revêtu des peintures qui le décorent, quoiqu'il présente une superficie de plus de 60,000 pieds, ayant 133 pieds de haut sur 138 de large et 68 de profondeur.

On ne peut donner ici de plus amples détails sur cette grande masse ; mais on renvoie au livret qui se vend depuis

Digitized by Google

hier chez tous les marchands de nouveautés et sur la route des Champs-Elysées. Il est publié, par M. Lafitte, auteur des bas-reliefs dont le monument est orné. On y trouvera des planches très-bien gravées et des descriptions très-détaillées.

— Il y a dimanche soir spectacle à Saint-Cloud. Talma, qui a reparu dans Manlius avec tant d'éclat, y doit jouer Achille d'Iphigénie en Aulide.

— On attend avec impatience le moment où paraîtront les productions de quelques poëtes justement distingués, et qui se sont rendus, dans cette circonstance, les interprètes des sentimens de toute la France : on parle de plusieurs odes, de cantates et d'allégories. Les chansonniers ont pour eux l'avantage de la facilité du genre et celui du nombre ; déjà des refrains ayant toute la gaieté nationale, et tout l'à-propos du moment, courent de bouche en bouche.

— On croit qu'aux fêtes de mai, il y aura un carrousel, dont toutes les personnes de la cour feront partie. On nomme un artiste plein de talent et de goût pour ordonnateur et directeur des préparatifs.

— La Classe de littérature française de l'Institut tiendra, le 4 avril prochain, sa séance publique annuelle.

## ANNONCES.

*Dictionnaire universel de biographie, ancienne et moderne*, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talens leurs vertus ou leurs crimes. Ouvrage entièrement neuf, rédigé par MM. Amar-Durivier, Amaury-Duval, Auger, Barante, Barbier, Beauchamp, Bergasse, Beuchot, Bexon, Biot, Boissonade, Botta, Castellan, Chaussier, Choiseul-d'Aillecourt, Clavier, Constant de Rebecque, Correa de Serra, Cuvier, Delambre, Desportes, Duméril, Durdent, Dussault, Esménard, Feletz, Fiévée, Fortia d'Urban, Gallais, Ginguené, Grosier, Guizot, Jourdain, Laborde (de), Lacroix, Lally-Tolendal, Landon, Langlès, Lasalle, Lebreton, Malte-Brun, Mersan, Michaud, Millin, Mutin, Noël, Pardessus, Peiguot, Petit-Thouars (du), Ponce, Quatremer, Renaudière (de la), Salabéry, Sismondi, Stapfer, Suard, Vital-Roux, et autres gens de lettres et savans.

L'ouvrage sera composé de 18 vol. in-8°, imprimés à deux colonnes sur papier carré fin, en caractères petit-romain, absolument neuf.

Digitized by Google

Il y aura quelques exemplaires sur papier vélin grand-raisin, et d'autres sur grand-raisin d'écriture, avec de grandes marges pour notes et additions manuscrites.

Le prix pour les souscripteurs est de 6 fr. le volume sur papier carré fin; de 9 fr. sur papier grand-raisin; et de 18 fr. sur grand-raisin vélin, broché en carton.

La souscription sera fermée le 1er mai 1810, et alors le prix sera augmenté de 1 fr. par volume sur papier carré, de 3 fr. sur papier grand-raisin d'écriture, et de 6 fr. sur papier vélin.

On souscrit chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34, et chez tous les principaux libraires de l'Europe.

*Extrait du Prospectus.* — L'histoire et la Biographie ont toutes deux pour objet de retracer les actions et les travaux des hommes célèbres; mais elles y procèdent d'une manière différente et même opposée. L'histoire, dans ses tableaux peints à grands traits, déroule la série et l'enchaînement des faits de tout genre, et ce n'est pour ainsi dire qu'accessoirement qu'elle y attache le nom et le caractère des personnages. La Biographie, au contraire, dans ses portraits finis et détaillés, présente séparément les personnages eux-mêmes, et les entoure des événemens qui tiennent à eux par un rapport immédiat.

Dans un ouvrage de ce genre, le vrai moyen sans doute de parvenir à un résultat satisfaisant était de diviser l'ensemble des connaissances humaines en un grand nombre de parties distinctes, et de confier chacune d'elles à un écrivain qui en eût fait l'objet spécial de ses études. Telle a été la première pensée, tel a été le premier soin des éditeurs de la *Biographie universelle*. Paris, plus que jamais la capitale des sciences, des lettres et des arts, Paris seul pouvait leur offrir une réunion semblable de collaborateurs; et c'est à Paris seulement que ceux-ci pouvaient remplir parfaitement une tâche pour laquelle le jugement, l'esprit et le savoir sont des moyens insuffisans. Dans quelle autre ville de la France trouver ces milliers d'ouvrages manuscrits et imprimés, anciens et modernes, nationaux et étrangers, ces communications verbales, et cette tradition d'anecdotes de tout genre qui fournissent à la science des faits ses plus précieux matériaux?

Il est un point sur lequel tous les auteurs de la Biographie se sont entendus sans avoir été obligés d'en convenir entre eux, c'est la précision dans les choses et la concision dans le style. L'espace était bien précieux dans un ouvrage qui aurait pu, sans diffusion et sans inutilités, être porté au double de son étendue, et où l'on n'a cependant pas voulu renfermer moins de choses, que s'il était en effet deux fois aussi

Digitized by Google

volumineux. Pour résoudre ce problème, on a dû respecter les faits, mais se commander des sacrifices sur la manière de les exprimer, de même que sur le nombre et la forme des réflexions.

La *Bibliographie*, cette partie si essentielle de la science littéraire, a été l'objet d'une attention toute particulière. Les articles, déjà faits soigneusement sous ce rapport, ont été revisés par plusieurs personnes, remplies de zèle et d'instruction, qui se sont livrées à des recherches pénibles et sans nombre, afin de parvenir à indiquer exactement tous les ouvrages dignes de mention, ainsi que les meilleurs éditions de ces ouvrages. L'Histoire politique qui se trouve nécessairement liée à la vie des monarques, des hommes d'état et des guerriers, et qui compose ce qu'on pourrait nommer la partie publique de leur biographie; l'Histoire politique a été rédigée de manière à former un corps complet dont toutes les parties pussent au besoin se répondre et se rattacher entre elles. Des renvois signalent le rapport que l'identité des événemens établit entre les divers articles; et ainsi l'enchaînement de ces renvois met le lecteur à même de parcourir, de suite et sans beaucoup de peine, toute l'histoire d'une époque ou d'une période intéressante.

Toutefois, portant le désir de plaire au public jusqu'à vouloir obvier, autant du moins qu'il est possible, à un inconvénient dont nous sommes peu frappés, nous avons résolu de placer à la fin du Dictionnaire une suite de Tables méthodiques, dont chacune comprend les noms des personnages qui se sont rendus célèbres dans l'histoire d'une nation, ou d'une science, ou d'un art. Par exemple, la série des princes et des hommes d'état et de guerre de la France formera une sorte de tableau synoptique de notre histoire; et la liste des peintres mettra, en quelque manière, sous les yeux l'ensemble de l'histoire de la peinture dans tous les pays et dans tous les siècles. Il en sera de même pour toutes les branches de la littérature, des arts et de l'histoire politique.

*Souvenirs historiques*, ou Coup-d'œil sur les monarchies de l'Europe, et sur les causes de leur grandeur ou de leur décadence. In-8°. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 15 c. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain; et chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

*Mémoire sur le cirier ou arbre à cire*, considéré sous le rapport de ses propriétés, de ses usages et de sa culture; par Arsenne Thiébaut-de-Berneaud. Prix, 50 c., et 60 c. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg Saint-Germain.

Digitized by Google

*Choix des Poésies de l'abbé de Lattaignant*, chanoine de Reims, précédé d'une notice historique sur cet auteur. Un vol. in-18. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 25 c. franc de port. Chez Capelle et Renand, libraires-commissionnaires, rue J.-J.-Rousseau, n° 6.

L'abbé de Lattaignant, dont plusieurs personnes connaissent avantageusement le nom sans connaître les œuvres, imprimées en 5 vol. in-12, porta dans le monde un goût formé par d'excellentes études, un amour décidé pour les lettres et pour le plaisir, un esprit enjoué, délicat et sans prétention, un caractère doux et complaisant, mais franc et ami de la liberté.

L'abbé de Lattaignant, pourvu d'un canonicat qui lui donnait un rang dans le monde, s'y faisait remarquer par sa gaîté. Amant de la bonne chère, et la recherchant, il faisait les délices d'un repas par sa facilité à improviser des couplets, quelquefois médiocres, mais toujours flatteurs pour les convives.

Ce franc épicurien a lancé dans le monde une foule de chansons, d'épîtres et de madrigaux. Toutes ces pièces ne sont pas également bonnes; et le choix qu'on en vient de faire eût été sans doute avoué par lui, comme il doit l'être des gens de goût, habitués à préférer la qualité à la quantité.

*Tarifs ou comptes faits de l'Escompte à quatre par cent par an ou à quatre douzièmes ou un tiers pour cent par mois, depuis un franc jusqu'à un million, et depuis un jusqu'à 365 jours, pouvant servir pour tous les taux d'escompte possibles, et pour quelque somme que ce soit.* Ouvrage utile à MM. les banquiers, agens de change, négocians, marchands, commerçans, agens d'affaires, et principalement à toutes les personnes qui ne sont pas très-versées dans les calculs de l'escompte, ou auxquelles la multiplicité de leurs affaires ne permet pas de les faire par les règles ordinaires de l'arithmétique. Dédié à M. le comte Jaubert, conseiller d'Etat, gouverneur de la Banque de France; par J.-A. Noiret, employé à ladite banque. Un vol. in-12. Prix, 1 fr., et 1 fr. 20 c. franc de port. Chez l'Auteur, rue Neuve-Saint-Eustache, n° 46; Audot et Compagᵉ, successeurs d'Onfroy, libr., rue Saint-Jacques, n° 51, au coin de celle des Noyers; l'Huillier, libraire, rue Saint-Jacques, n° 35; Delaunay, libraire, au Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

*Essai de Géométrie analytique appliquée aux courbes et aux surfaces du second ordre*; par J. B. Biot, membre de l'Institut de France. *Quatrième édition.* Chez Klostermann fils, libraire, rue du Jardinet, n° 13.

*Almanach des Protestans de l'Empire français, pour l'an de grace* 1810, contenant 1° L'organisation des églises consistoriales et orato-

Digitized by Google

riales, avec la nomenclature de leurs pasteurs et de leurs anciens. 2° Les Annales protestantes, ou Mémorial des événemens les plus remarquables arrivés dans les Eglises protestantes de l'Empire français, dans le cours de l'année révolue. 3° La vie de Martin Luther, traduite du latin de Mélanchton, avec des notes, par M. Charles Villers. 4° Des mélanges ou variétés relatives au protestantisme. Rédigé et mis en ordre par M. A. M. D. G.; orné du portrait de Luther. *Troisième année.* Prix, broché, 3 fr. et 3 fr. 60 cent. franc de port. A Paris, à la librairie protestante, chez C. Bretin, rue Saint-Thomas-du-Louvre, n° 30.

*Consultations de Médecine*, ouvrage posthume de P. J. Barthez, médecin consultant de S. M. l'Empereur et Roi, ancien chancelier de l'Université de Montpellier, etc.; publié par J. Lordat, docteur en médecine, héritier des manuscrits de l'auteur. Deux volumes in-8°. Prix, 9 fr., et 12 fr. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Mathilde* ou *Mémoires tirés de l'histoire des Croisades*, par Mme Cottin. Deuxième édition, revue et corrigée. Quatre volumes in-12. Prix, 9 fr., et 12 fr. franc de port. Chez les mêmes.

*Code des droits de timbre, d'enregistrement, de greffe et d'hypothèque*, ou Recueil méthodique des lois, des décrets impériaux, etc. sur ces matières, et des avis du conseil-d'état rendus en interprétation; avec tout ce qui peut le plus sûrement les expliquer et en diriger l'application; savoir : 1°. la solution, soit par LL. EE. les ministres des finances et de la justice, soit par la régie de l'enregistrement, soit par la cour de cassation, de toutes les questions importantes, au nombre de plus de quatre cents, nées de l'application de ces mêmes lois, décrets et avis; 2° des notes de concordance entre les diverses dispositions de ces lois, décrets et avis, et les changemens, modifications ou interprétations survenus; 3° une Table chronologique; enfin, une table alphabétique raisonnée et très-étendue des matières, au moyen de laquelle cet ouvrage présente à-la-fois la commodité d'un Dictionnaire et l'autorité d'un code, où les lois, actes, etc. se trouvent conservés dans toute leur intégrité littérale. A l'usage des receveurs et employés de la régie de l'enregistrement, des juges, avocats, notaires, avoués, arbitres, greffiers, huissiers et autres officiers publics. Un très-gros vol. in-8°. Prix, 8 fr. A Paris, aux Archives du droit Français, chez Clament frères, libraires-éditeurs, rue de l'Echelle, n° 3, au Carrousel.

Digitized by Google



DE LA SEINE.

# MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLV. — *Samedi 7 Avril* 1810.

## POÉSIE.

### NAPOLÉON-LE-GRAND.

ODE.

La France préparait les fêtes de la gloire;
Paris de son Héros célébrait le retour;
Paris ne répétait que des chants de victoire
Et des hymnes d'amour.

Tout-à-coup il entend vingt cités souveraines,
Vingt peuples dont un homme a fondé le repos,
Jaloux de nos destins, sur des rives lointaines,
Appeler le Héros.

« Tel que le Dieu du jour, dans sa marche féconde,
» S'éloignant tour-à-tour de ses douze palais,
» Sur ses coursiers de feu, jusqu'aux bornes du Monde
» Va porter ses bienfaits:

» Tel, disent-ils, celui dont la présence auguste
» Rend la vie et la force à tant d'Etats divers,
» Législateur guerrier, conquérant toujours juste,
» Se doit à l'univers.



Digitized by Google

» De son règne éclatant l'aurore fortunée
» N'a point aux nations promis un vain appui ;
» De l'Empire français la limite étonnée
» Recule devant lui.

» Le Tibre aux flots dorés (1), et l'Eridan rapide,
» Obéissent aux lois du GRAND NAPOLÉON ;
» Des bords glacés de l'Elbe aux colonnes d'Alcide,
» Tout révère son nom.

» A l'Arabe inconstant qui désole leur rive,
» L'Oronte et le Jourdain racontent ses travaux ;
» L'Egypte ensanglantée et la Grèce captive
» Implorent ses drapeaux.

» De l'aurore au couchant, déserts par son absence,
» Qu'il vienne ranimer les peuples abattus !
» Que le Monde soumis soit plein de sa présence,
» Comme de ses vertus ! »

A ces nobles accens qui montent vers le trône,
La reine des cités a connu la frayeur :
Son front majestueux sous sa riche couronne
Laisse voir sa douleur.

Incertaine, et livrée au transport qui la guide,
Elle porte ses pas au séjour du HÉROS :
Il parait, elle approche, et d'une voix timide
Fait entendre ces mots :

« Au second des Césars, quand sa main politique
» Allait fixer l'Empire aux rives d'Ilion,
» Rome opposa ses Dieux, et d'un oracle antique
» L'heureuse illusion (2).

» Prince ! un oracle obscur, un fabuleux présage,
» N'auraient point rassuré la ville des Français ;
» Son titre est votre amour, et ses droits sont l'ouvrage
» De vos propres bienfaits.

» Ici, vos jeunes mains de la belle Ausonie
» Ont, pour premier trophée, assemblé les trésors ;

(1) *Vidimus flavum Tiberim*, etc. HORACE.
(2) C'est le sujet d'une des plus belles odes d'Horace.

Digitized by Google

» Des tributs immortels, enfant de son génie,
» Ont enrichi nos bords.

» Le ciseau créateur, la toile qui respire,
» De modèles sans nombre ont peuplé nos remparts ;
» Vous y réunissez les pompes de l'Empire
» Aux prodiges des Arts.

» Ces portiques, ces ponts, garans de votre histoire,
» Ces temples de l'Etat, des Lois et de la Paix,
» Ces travaux, dont chacun rappelle une victoire,
» Ou promet des bienfaits (3) ;

» Tout, jusqu'aux monumens d'une gloire étrangère,
» S'achève et s'agrandit, paré de votre nom ;
» Nous n'accuserons plus du Louvre solitaire
» Le honteux abandon.

» Riche de vos faveurs et des tributs du Monde,
» La Seine avec orgueil s'avance vers les mers ;
» Des rivages nouveaux, affermis sur son onde,
» S'élèvent dans les airs (4).

» Par vous, le Luxe même, utile à la Patrie,
» Des arts de nos rivaux à jamais l'affranchit ;
» Et prodigue soutien de l'avare Industrie,
» L'épuise et l'enrichit.

» Oui, Paris vous devra la grandeur immortelle
» Qu'un oracle trompeur annonçait aux Romains ;
» Il s'accomplit pour nous, et la ville éternelle
» Va sortir de vos mains.

» Si, par tant de bienfaits dont il goûte les charmes,
» Paris reconnaissant ne peut vous retenir,
» Ah ! souffrez qu'il invoque, en ses vives alarmes,
» Un plus grand souvenir.

» C'est ici qu'assemblés sous les plus doux auspices,
» Ces Français généreux, si chers à votre cœur,

(3) Arcs de triomphe, ponts d'Austerlitz et d'Iéna, temple de la Gloire, palais du Corps-Législatif, etc., etc.

(4) Nouveaux quais sur la Seine.



Digitized by Google

» Vinrent de votre règne adorer les prémices,
» Et fonder leur bonheur.

» De leurs nobles sermens sacré dépositaire,
» Un pacte solennel en ces lieux fut formé;
» Ici, du titre saint de MONARQUE et de PÈRE
» Nous vous avons nommé (5).

» Qu'ici donc à jamais la France vous contemple!
» Que ses peuples nombreux, unis dans ce séjour,
» Pour vous, pour vos enfans, y reçoivent l'exemple
» Du zèle et de l'amour! »

CÉSAR entend les vœux de sa ville chérie :
« Lève-toi, lui dit-il, noble Fille des Rois;
» Ma parole, en tout tems, fidèle à la patrie,
» A confirmé tes droits.

» Je veillais sur ton sort, lorsqu'aux plages du More
» La Guerre, au cœur d'airain, portait mes étendards;
» Sur toi, des bords du Nil et des champs de l'Aurore,
» Je fixais mes regards (6).

» Enfin d'un triple nœud Bellone est enchaînée;
» Ne crains plus mon absence et des périls nouveaux;
» Sur l'autel de la paix, ma main de l'Hyménée
» Allume les flambeaux.

» J'amène dans tes murs une JEUNE IMMORTELLE
» Que le Ciel a promise au bonheur des Français;
» Ils l'aimaient pour moi seul, ils l'aimeront pour elle (7),
» En voyant ses attraits.

» De ce trône superbe où mon amour la place,
» Sa facile bonté sourit aux malheureux;
» Un mélange touchant de grandeur et de grace
» Lui soumet tous les vœux

» Les Peuples, le Sénat, les Fils de la Victoire,
» Attendaient cet hymen qui va tout réunir;
» Il s'achève; et ce jour d'éternelle mémoire
» Répond de l'avenir. »

---

(5) *Hic ames dici Pater atque Princeps.* HORACE.
(6) Paroles de S. M. l'Empereur aux Maires de Paris.
(7) Message de S. M. I. et R. au Sénat.

Digitized by Google

A ces mots, couronnant son auguste conquête,
Il marche vers Paris, tout brillant de bonheur.
France, enorgueillis-toi! prends des habits de fête;
Chante l'Hymen vainqueur.

Hymen! fils de la Paix! bienfaiteur de la terre!
Hymen, descends des Cieux pour le plus grand des Rois!
Celui qui commandait aux fureurs de la guerre
Obéit à tes lois.

Hymen, presse les pas de la VIERGE timide
Qui franchit avec lui le seuil mystérieux;
Sur son front innocent si la pudeur réside,
L'amour brille en ses yeux.

Docile à tes leçons, que son ame attendrie
S'abandonne sans crainte aux transports les plus doux!
Que bientôt, dans ses bras, l'espoir de la Patrie
Sourie à son ÉPOUX.

Hymen, entends ces cris, ces vœux, ces chants d'ivresse,
Ce bronze triomphant qui tonne dans les airs!
Pour fixer les Destins, c'est à toi que s'adresse
La voix de l'Univers.

Où suis-je? De la nuit qui déchire les voiles?
Son ombre a disparu dans des torrens de feux:
Quelle immense clarté fait pâlir les étoiles
Dans la voûte des Cieux!

Est-ce un astre nouveau dont la terre charmée,
Même avant son aurore, encense les autels?
Est-ce lui que la foudre et la nuit enflammée
Annoncent aux mortels?

Roi de Rome et du Monde! héritier de l'Empire,
Déjà, dans l'avenir, les Nymphes d'Hélicon,
Que LOUISE chérit, que sa présence inspire,
Ont salué ton nom.

Rappelle-leur un jour les grâces de ta mère,
Les modestes bienfaits que répandent ses mains;
Rappelle-leur sur-tout la gloire de ton père,
Et ses vastes desseins.

Digitized by Google

Qu'attachée à tes pas, l'avide Renommée,
Dont il a fatigué l'infatigable voix,
Ne cesse de frapper la Tamise alarmée
Du bruit de tes exploits!

Ainsi, NAPOLÉON, par un nœud tutélaire,
Enchaîne à ses travaux le sort capricieux :
Ainsi de ses lauriers l'ombrage héréditaire
Couvrira nos neveux.

O Nuit, espoir du Monde, achève ta carrière!
Dérobe à l'œil du jour tes mystères sacrés!
Féconde dans ton sein les siècles de lumière
Qui nous sont préparés!

Et vous, Muses, chantez sur vos lyres fidèles :
Hymen s'est couronné des roses de l'Amour;
Il triomphe, et déjà les voûtes éternelles
Brillent des feux du jour.

J. ESMÉNARD.

## ÉPITHALAME

*Pour le mariage de Sa Majesté* NAPOLÉON-LE-GRAND, *Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la Suisse, avec son Altesse Impériale l'Archiduchesse* MARIE-LOUISE, *d'Autriche.*

COURONNE-TOI de myrte et de roses nouvelles,
Sors des bocages d'Hélicon,
Muse dont l'Amour même a consacré le nom.
Viens, du vaillant fils de Junon
Les Dieux ont ordonné les noces immortelles.
Jamais encore un si beau jour
N'a brillé sur la France à la paix ramenée.
Muse, redis le chant d'amour,
Redis le chant de l'hyménée.

Quel spectacle imposant attire mes regards!
Quelle pompe le Louvre étale!
Pour en jouir, des lieux franchissant l'intervalle,
Vingt peuples ont quitté leurs champs et leurs remparts :
Tous, à l'envi, veulent de Mars
Suivre la marche triomphale.

Digitized by Google

Leurs applaudissemens couvrent le bruit des chars ;
Leur ivresse n'a point d'égale.
Paris, d'un monde entier devenu le séjour,
Célèbre en chœur cette journée.
Muse, redis le chant d'amour,
Redis le chant de l'hyménée.

Gage de nos heureux destins,
Espoir de l'univers, comme de ma patrie ;
Vierge, qu'un demi-dieu pour compagne a choisie,
Souris à tes honneurs divins.
De tes aïeux la foule illustre
Bénit, des champs Elysiens,
La fête solennelle et les chastes liens
Dont son antique éclat reçoit un nouveau lustre.
Avance, les autels d'offrandes sont couverts.
Le vainqueur généreux, qu'admire l'univers,
Du temple a franchi les portiques.
Entends les célestes cantiques :
Vois l'encens parfumer les airs :
De tous les vœux environnée,
Avance, vierge fortunée ;
Que l'allégresse de ta cour
Dévoile à tes regards ta haute destinée.
C'en est fait ; aux autels LOUISE est amenée.
Le serment de l'hymen l'engage sans retour.
Muse, redis le chant d'amour,
Redis le chant de l'hyménée.

Epouse de NAPOLÉON,
Sur le trône superbe où son cœur t'a placée,
Pratique ces vertus dont *l'aimable renom*
Avait sur toi d'avance *arrêté ta pensée* ;
Des peuples dont il est le vainqueur et l'appui,
Sois la bienfaitrice éclairée.
Ils confondent en toi l'amour qu'ils ont pour lui,
Tu seras désormais pour toi-même adorée.

Mais l'airain retentit au loin.
La porte du temple se rouvre ;
Junon, de ton hymen invisible témoin,
Junon déjà t'appelle au Louvre,
Où le Dieu des banquets te prépare un festin.

Digitized by Google

Viens y charmer les yeux d'une immense assemblée.
Et vous qui présidiez aux noces de Pélée,
Parques, maîtresses du destin,
Aux noces de LOUISE apparaissez soudain.

Elles ont des enfers franchi tous les obstacles ;
Je les vois, ces trois sœurs ; leurs doigts sur leurs fuseaux,
De vos jours en filant déroulent les miracles.
Et leurs voix charmant leurs travaux,
Aux chœurs de l'hyménée unissent leurs oracles.

« Délices des Français, guerrier législateur,
» Dont le vaste génie et l'âme grande et ferme
» Font chérir aux mortels les lois de leur vainqueur,
» Ton bonheur n'aura point de terme :
» Diane, en ta faveur, précipitant son cours,
» Va conduire en tes bras ta charmante conquête :
» Que ta majestueuse tête
» Repose mollement sur le sein des amours.
» Ta compagne, à l'honneur, ton idole chérie,
» Pour l'embellir encor, va disputer ta vie.
» De ton sang glorieux, éternisant le cours,
» Naîtront d'elle et de toi, des héros et des grâces,
» Qui sauront vaincre et plaire, en marchant sur vos traces,
» Et nous, avec lenteur, nous filons vos beaux jours. »

Les trois sœurs ont parlé ; la voûte conjugale
Sous son ombre reçoit les illustres amans :
Tous deux ont entrevu la couche nuptiale.
Momens chers et sacrés ! mystérieux momens !
Aux bras de son époux la vierge est enchaînée.
Retirez-vous, témoins de cet auguste jour ;
Laissez, dans le sein de l'amour,
Laissez s'accomplir l'hyménée.

Par Mme DUFRENOY.

Digitized by Google

*Impromptu fait au sein des réjouissances de la belle soirée du 2 avril 1810.*

L'ÉTOILE du bonheur luit au plus haut des cieux,
L'éclat le plus brillant se répand sur la terre;
De cette belle nuit protége le mystère,
Amour! un fils d'Achille est promis à nos vœux.

AUG. DE LABOUÏSSE.

## ENIGME.

Si l'éducation peut me faire danser,
Malheur peut-être à qui voudrait valser
Avec moi! Je pourrais, soit fureur, soit tendresse,
L'étouffer dans mes bras à force de caresse,
Ou de férocité. Je suis également
A craindre dans le calme ou dans l'emportement.
Lorsqu'on m'aperçoit, on recule;
Ce n'est pas que je sois beaucoup plus ridicule
Que tant d'autres, et j'en connais
Qui sont encor dix fois plus laids.
Chaque figure a son mérite,
Et pourtant c'est moi que l'on cite
Comme un modèle de laideur,
Comme un être qui fait horreur.
Désigne-t-on quelqu'un qui ne soit pas affable,
Qui soit bourru, jaloux, qui soit inabordable,
On le met en comparaison
Avec moi-même, on lui donne mon nom.
Je ne m'offense pas, au reste, d'une injure;
On la profère, je l'endure;
Mais je ne souffre pas que l'on vende ma peau
Que l'on ne m'ait avant couché sur le carreau.

S.....

## LOGOGRIPHE.

Je suis un terrible élément :
Ne va pas t'écrier : J'y suis, c'est l'Océan.
Ce ne l'est pas, lecteur. Utile à tout le monde,
Les grands seigneurs et les goujats,
Les matelots et les soldats,
Sur la terre ainsi que sur l'onde,
Chaque matin, me présentent le bras.
J'ai six pieds ; leur combinaison,
Faite d'une ou d'autre façon,
Dans cinq t'offrent une herbe fade
Qu'en hiver on mange en salade.
Quatre te donneront ce mets délicieux
Que Dieu dans le désert dispensait aux Hébreux.
Trois te présenteront cette chose animée
Qui brille en toi ; puis deux, la valeur d'une année.

S.....

## CHARADE.

Mon premier est un abîme profond,
Dont le navigateur sonde parfois le fond.
Dans un sens mon second n'est que l'expectative
Ou d'un événement,
Ou d'un avénement.
Mon entier, s'il est vrai, veut l'oreille attentive
Du curieux ; s'il ne l'est pas,
Il n'est plus, dit Boileau, qu'un objet sans appas.

S.....

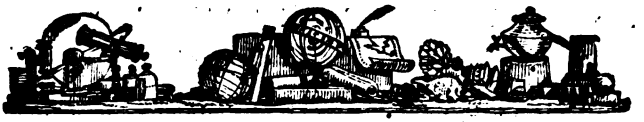
*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Fusée*.

Celui du Logogriphe est *Chaire*, dans lequel on trouve : *haire*, *aire* et *ire*.

Celui de la Charade est *Halle-barde*.

Digitized by Google



# SCIENCES ET ARTS.

## Nouveau Bulletin des Sciences, par la Société Philomathique de Paris; 1810.

Un zélé partisan de la puissance et de l'utilité des journaux, prétendait dernièrement que si Montesquieu lui-même revenait au monde avec les livres de *l'Esprit des Lois*, ou de *la Décadence de Rome*, et qu'il les publiât aujourd'hui pour la première fois, sans les faire annoncer ni prôner dans aucun journal, ces ouvrages, avec tout leur mérite, pourraient bien rester enfouis dans la boutique du libraire qui les aurait imprimés. Les journaux, disait-il, sont, pour une foule de gens, le répertoire universel des connaissances politiques, scientifiques et littéraires. Ils y trouvent chaque matin l'annonce de quelque nouveauté bonne ou mauvaise, avec l'opinion qu'ils en doivent prendre, et les raisons qu'ils doivent avoir pour la soutenir : pourquoi voulez-vous qu'ils se donnent la peine de chercher ailleurs ? chaque journal est, pour l'esprit de ses abonnés, ce que les directeurs étaient autrefois pour leurs consciences. Aussi, depuis que cette heureuse institution a reçu tout le développement dont elle était susceptible, on ne lit presque plus que des journaux, ou par le conseil des journaux. Les journaux sont devenus une denrée de première nécessité comme le café ou le tabac, et il n'est pas moins difficile d'y renoncer quand on en a pris l'habitude. Que les auteurs n'espèrent donc pas se soustraire à cette autorité; mais plutôt qu'ils cherchent à se la rendre favorable : c'est le seul moyen d'arriver jusqu'au public.

Sans être tout-à-fait de cette opinion, et sur-tout sans en admettre les conséquences, il faut avouer qu'elle est vraie en grande partie. On pourrait citer beaucoup d'exemples qui l'appuient; mais celui dont je vais parler,

Digitized by Google

quoique particulier et de peu d'importance, en offrira une preuve sensible.

Il existe à Paris, depuis vingt-deux ans, une société qui, sous le nom de *Société Philomathique*, s'occupe des sciences physiques et mathématiques. Elle est composée de cinquante membres, la plupart membres de l'Institut ou destinés à le devenir.

Dans ses assemblées qui ont lieu une fois par semaine, on donne l'extrait des divers journaux de sciences; on rend compte de ce qui s'est fait dans les séances des autres sociétés savantes; enfin on lit des mémoires sur les diverses parties des sciences, et on en discute les résultats. Ces communications entre des personnes qui s'occupent de sciences diverses, sont utiles à tous ceux qui y participent. Elles étendent leurs connaissances, les généralisent, et souvent les discussions amicales qu'elles amènent ont eu l'influence la plus avantageuse sur des travaux importans, qui devaient ensuite être présentés sur un plus grand théâtre, ou paraître au grand jour de l'impression. On sent que de pareilles réunions n'ayant pour but que l'utilité, ne sont accompagnées d'aucun éclat extérieur. Aussi la Société Philomathique n'ayant ni séances publiques, ni discours, ni vers, ni musique, est une des sociétés les plus utiles et les moins connues de Paris. Cela est tout simple, et l'objet de ceux qui la composent n'est pas non plus de faire beaucoup de bruit.

Mais comme ils sentaient fort bien les avantages de leur réunion, ils ont voulu en étendre les résultats, et sur-tout en faire jouir leurs correspondans qui sont nombreux, et non pas seulement bornés à la France, mais répartis dans tous les pays du monde où les sciences sont cultivées. En conséquence, la Société Philomathique entreprit de publier tous les mois, sous le titre de *Bulletin des Sciences*, une ou deux feuilles d'impression contenant l'exposé des découvertes importantes, l'analyse des théories fondées sur l'expérience et le calcul, l'annonce des inventions dans les arts, et même les extraits des ouvrages de sciences qui méritent une attention particulière; extraits exempts d'éloges et de

Digitized by Google

blâme, dans lesquels on se borne à indiquer ce que les ouvrages contiennent de neuf et d'important. La rédaction du *Bulletin des Sciences* est confiée, par la Société Philomathique, à une commission prise parmi ses membres, et dans le nombre des auteurs qui ont pris part à cette utile publication depuis son origine, on compte MM. Cuvier, Lacroix, Haüy, Brongnart, Sylvestre, Duméril, Géoffroi, Decandolle, Coquebert, Montbret, Descotils, Poisson, Thénard, et beaucoup d'autres noms distingués. Comme les motifs qui ont fait publier ce Bulletin sont fort éloignés de toute idée de spéculation ou d'intérêt pécuniaire, on l'envoie gratuitement aux correspondans de la Société, et on l'a mis, pour le public, au prix le plus modique qui pût couvrir les dépenses nécessaires pour l'impression (1).

C'est sur-tout aux personnes qui cultivent les sciences loin de la capitale, que ces feuilles peuvent être utiles, et celui qui écrit cet article a eu l'occasion de l'éprouver par sa propre expérience, pendant plusieurs années. En effet, quoi de plus avantageux, de plus désirable, pour celui qui se livre aux sciences, que d'être averti exactement et promptement de tout ce qui se fait de neuf; de trouver en quelques pages la substance des mémoires les plus importans, avec l'indication précise des points qui doivent le plus attirer son attention; de sorte qu'avec cette lecture il se trouve au courant de tout? Qui ne croirait d'après cela que le *Bulletin des Sciences* doit être un des ouvrages les plus recherchés? eh bien! la vérité est que, depuis quinze années qu'il existe, il n'a eu que très-peu de souscripteurs. Je pense même que parmi les personnes qui liront cette annonce, il y en a un grand nombre qui apprennent l'existence de ce recueil pour la première fois. Cependant il serait possible que, sans le savoir, elles en eussent lu quelques articles dans d'autres journaux; par exemple, dans le *Magasin Encyclopé-*

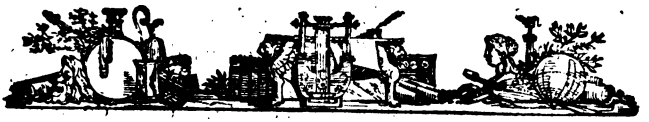
(1) Le prix de la souscription est de 13 fr. pour Paris, et de 14 fr. pour les départemens; les Etats situés hors du territoire français payent le port double. On souscrit à Paris chez J. Klostermann fils, rue du Jardinet, n° 13, quartier Saint-André-des-Arcs.

Digitized by Google

*dique*, qui faisait ordinairement au Bulletin l'honneur de le copier tout au long, sans en jamais rien dire et même sans jamais le citer. Comment aurait-il pu percer l'obscurité où le condamnait un pareil silence? Il est vrai qu'il n'en était ainsi qu'en France, et son sort était beaucoup plus brillant ailleurs. Tous les journaux de sciences en Allemagne et en Angleterre, le traduisaient dans leur langue; ils le citaient toujours exactement, et ils avaient même soin de conserver au bas de chaque article la lettre initiale de l'auteur.

Des circonstances que l'on soupçonnera facilement d'après ce que je viens de dire, avaient interrompu la publication du *Bulletin des Sciences* depuis le mois d'octobre 1809. On vient de la reprendre, et le premier soin des nouveaux rédacteurs sera de remplir cette lacune. Tous les numéros nécessaires pour cela vont paraître ensemble et incessamment; de sorte que la collection sera ainsi complétée, et les numéros de l'année courante paraîtront régulièrement à leur tour. Il est à désirer que les amis des sciences favorisent cette entreprise qui, je le répète, n'a d'autre principe que l'amour des sciences et le désir d'être utile à ceux qui en font leur étude. On publie tous les jours, par spéculation, de gros livres que l'on annonce pompeusement comme les archives des inventions et des découvertes, comme des dépôts complets qui dispensent de toute autre collection. La vérité est que l'on n'y trouve rien de précis, rien de fidèle, rien que l'on puisse consulter ou dont on puisse tirer parti pour son travail. Ce sont ordinairement des extraits de journaux de toute espèce, faits par des hommes étrangers aux sciences, qui s'imaginent avoir donné l'extrait d'un mémoire quand ils en ont copié et tronqué le commencement et la fin. Je ne sais si ces recueils se vendent et s'achètent; cela est probable, puisqu'on ne craint pas de les imprimer; mais on peut assurer que le *Bulletin des Sciences*, composé d'extraits précis et fidèles, rédigés par des hommes profondément instruits dans les matières sur lesquelles ils se mêlent d'écrire, a quelque avantage sur ces informes compilations. BIOT.

Digitized by Google



# LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

*Sur deux traductions nouvelles en vers latins*, l'une des hymnes de Callimaque (1), et l'autre du roman pastoral de Longus (2); par M. PETIT-RADEL, docteur-régent de l'ancienne faculté, et professeur aux écoles de médecine de Paris.

C'EST un talent devenu assez rare de nos jours et dans notre pays que celui d'écrire en vers latins, et ce talent tient si étroitement à la culture des bonnes et solides études, qu'il faut toujours savoir gré à ceux qui l'exercent, malgré l'espèce de défaveur où il semble tombé aujourd'hui, et le peu d'encouragement qu'il reçoit du public. M. Petit-Radel s'est déjà fait une réputation par sa facilité en ce genre, et les deux nouveaux ouvrages qu'il a publiés depuis deux ans sont propres à la confirmer. On lui a pourtant reproché un défaut qui tient à l'excès même de cette facilité; son expression n'est pas toujours nette et correcte, il mélange un peu trop les mots et les tournures propres à des genres de style et de composition différens, et ce défaut, il faut bien l'avouer, se retrouve encore dans les nouvelles productions que l'on annonce ici.

On peut applaudir d'abord au choix que l'auteur a fait des hymnes de Callimaque pour en faire l'objet de son tra-

(1) Hymnes de Callimaque le Cyrénéen, traduits du grec, en vers latins de même mesure que ceux de l'original, avec la version française, le texte et des notes; par M. Petit-Radel. Un vol. in-8°. A Paris, chez H. Agasse, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n° 6. (1808.)

(2) *Longi sophistæ pastoralia Lesbiaca, sive de amoribus Daphnidis et Chloes poema erotico-poimenicon, è textu græco in latinum numeris heroicis reductum; cui accedit metaphrasis cujus verba genuinis auctoris verbis consonant. Operam utriquæ navavit* P. Petit-Radel, *doctor regens, etc. Parisiis, apud* H. Agasse, etc. Un volume in-8°. (1809.)

Digitized by Google

vail; c'est peut-être un des poëtes grecs dont il serait le plus utile d'occuper quelquefois les jeunes gens dans le cours de leurs études; non, sans doute, à cause de la supériorité de son mérite sous le double rapport du style et des idées; il est en ce sens très-inférieur aux écrivains des beaux siècles de la littérature grecque, et même à Théocrite, dont il était à-peu-près contemporain; mais la lecture du petit nombre de poésies qui nous restent de cet auteur peut singulièrement servir à perfectionner de jeunes étudians dans la connaissance de la langue grecque, et l'érudition peu commune qu'il affecte même de répandre dans ses écrits, exigeant, de la part des professeurs qui l'interpréteraient, de grands développemens sur tous les points de la mythologie et de la science de l'antiquité, ce serait encore pour leurs auditeurs une source abondante d'instruction agréable et variée.

La littérature grecque, à l'époque où florissait Callimaque (vers la 130me olympiade, environ 235 ans avant l'ère vulgaire), venait de subir une révolution dont l'influence fut singulièrement remarquable : parmi les longues guerres qui suivirent la mort d'Alexandre, au milieu des déchiremens que produisit l'ambition des généraux qui se disputèrent les débris de son vaste empire, l'esprit humain avait perdu en partie ce ressort et cette énergie sans lesquels rien de véritablement grand ne peut se produire dans les lettres et dans les arts; un grand nombre d'institutions favorables au développement du génie et des talens avaient été anéanties; et lorsque Ptolémée fils de Lagus, parvenu à se rendre souverain indépendant de l'Egypte, conçut la noble pensée d'y ouvrir un asyle à tout ce qu'il y avait encore de sciences et de lumières dans la Grèce et dans l'Asie, ce n'étaient plus que des débris de leur splendeur antique qu'il pouvait recueillir; la force des circonstances avait contraint le génie d'abaisser son essor; les idées, les sentimens, tout avait déjà pris une direction moins franche et moins généreuse (3).

(3) « Donne-nous la vertu et la richesse. La richesse, sans la vertu, ne sait pas rendre l'homme heureux, ni la vertu, sans la

Digitized by Google

A cette première cause de dégradation qui avait frappé les lettres et les arts, pour ainsi dire, dans leur solidarité s'en joignit une autre dont ils ne tardèrent pas à ressentir les effets, du moment où ils eurent été transplantés en Egypte. Des communications plus fréquentes et plus immédiates avec les peuples de l'Orient, firent bientôt perdre aux Grecs le goût de cette simplicité précieuse, source de la grace et du sublime dans tous les genres. Ils y substituèrent trop souvent l'exagération et l'emphase qui de tout tems ont caractérisé le génie oriental.

Une circonstance singulière et nouvelle, qui servit sans doute éminemment au progrès des connaissances positives et au développement de la raison humaine, contribua cependant encore à donner aux esprits une direction qui, sous d'autres rapports, avait bien aussi quelques inconvéniens : l'immense collection de livres de toute espèce, et en différentes langues, recueillis par les premiers souverains de l'Egypte, inspira aux lettrés qui se trouvaient réunis à Alexandrie, le goût des recherches et de l'érudition; et ce goût s'accrut, comme il arrive presque toujours, à mesure qu'on avait plus de moyens de le satisfaire, au point de devenir une passion qui s'attachait souvent aux plus frivoles objets. Les questions les plus minutieuses de grammaire et d'antiquité occupèrent presque tous les esprits, et ces sciences furent tellement en vogue, qu'il n'y eut presque pas un

---

» richesse; donne-nous donc la vertu et la richesse. » C'est par cette pensée ignoble et puérile que Callimaque finit son hymne à Jupiter, et son langage est, comme on voit, de niveau avec ses idées. Combien sont différens les sentimens qu'exprimait presque à la même époque, et aussi dans un hymne à Jupiter, le philosophe Cléanthe qui n'avait point quitté Athènes, où il professait les sévères maximes du Portique !

Grand Dieu, père du jour et maître du tonnerre,
Du crime et de l'erreur daigne purger la terre;
Affranchis la raison du joug de ses tyrans;
Parle, laisse entrevoir aux mortels ignorans
Des éternelles lois le plan sage et sublime.

(*Trad. de Bougainville.*)



Digitized by Google

poëte, un astronome, un géomètre, etc., qui ne les eût cultivées avec soin, en même tems que l'art ou la science auxquels il s'était plus particuliérement consacré (4).

De là l'érudition qui se montre souvent avec affectation dans les écrits des poëtes de cette époque, et particuliérement dans les hymnes de Callimaque. Son style est en général élégant et soigné, il a même quelquefois de la grâce et une sorte de naïveté : mais il s'élève rarement; il manque presque partout de chaleur et de vie; en un mot, comme l'a très-bien dit Ovide, il brille plus par l'art que par le génie.

*Battiades semper toto cantabitur orbe.*
*Quamvis ingenio non valet, arte valet.*

En vain quelques savans, et entr'autres notre célèbre Henri Etienne, ont prétendu en appeler de ce jugement porté par un poëte bien plus qu'eux en état de prononcer sur une pareille question. Et il faut bien remarquer encore que ce n'est pas des hymnes du poëte de Cyrène qu'Ovide parle dans les vers que je viens de citer, mais de ses élégies et de ses poésies érotiques, qui devaient avoir un plus haut degré de mérite, puisque Catulle n'avait pas dédaigné d'en traduire ou d'en imiter une apparemment des plus parfaites, celle où le poëte célèbre la chevelure de Bérénice mise au rang des constellations. Malheureusement il ne nous reste que cette imitation ou traduction de Catulle. Le tems a également détruit une foule d'autres ouvrages de Callimaque en prose et en vers. Un poëme considérable intitulé *les Causes*, où l'auteur célébrait apparemment l'origine des fables des nations, des villes, etc.; un autre dont le titre était *Hécalê*, nom d'une femme qui, suivant les fables, avait donné l'hospitalité à Thésée lorsqu'il revint de l'île de Crète, etc.; il ne nous reste que six de ses hymnes, une soixantaine d'épigrammes, et des fragmens recueillis par divers savans.

(4) On peut voir une dissertation très-curieuse *sur le génie du siècle des Ptolémées*, par le célèbre M. Heyne, dans le premier volume de ses *Opuscula academica*, pag. 85 et suiv.

Digitized by Google

Ce sont les hymnes seulement que M. Petit-Radel a fait imprimer à la fin du volume qui contient sa traduction en vers latins; il y a joint une version en prose française, imprimée en regard de la traduction latine, et environ vingt pages de remarques destinées à donner quelques notions mythologiques et géographiques, que l'éditeur a jugé nécessaires. Mais je crains que, dans cet arrangement, il n'ait pris l'accessoire pour le principal, et n'ait ainsi ôté à son livre une grande partie de l'utilité qu'il aurait pu avoir.

Dans l'état présent de la littérature ancienne en France, il serait fort à désirer que ceux qui, comme M. Petit-Radel, ont le louable projet d'attirer l'intérêt et l'attention sur quelque ouvrage estimable de l'antiquité, y missent l'application nécessaire pour en rendre la lecture à-la-fois aussi facile et aussi instructive qu'il est possible. Or, on conviendra qu'ici, par exemple, l'objet principal ne devait pas être la version latine, mais le texte grec de Callimaque.

Je crois donc que l'éditeur, si son goût ou d'autres occupations plus importantes l'éloignaient d'entreprendre un travail plus approfondi sur cet auteur, aurait dû s'attacher à en donner le texte au moins avec toute la correction qu'il pouvait obtenir de la comparaison des deux ou trois éditions les plus récentes et reconnues pour les meilleures (celles d'Ernesti, de Bandini et de Brunck); il aurait pu même joindre au texte grec un extrait judicieux des savans commentaires de Spanheim, Ernesti, Ruhnken, Valckenaër, etc. et rejeter à la fin du volume sa traduction en vers latins: alors il aurait fait un livre extrêmement important pour le progrès des lettres dans nos écoles, et d'un autre côté il se serait épargné la peine de faire une traduction française, qui était à-peu-près inutile, après celle que nous devons au savant M. Laporte Dutheil.

Car, il faut l'avouer, le style de cette nouvelle version est souvent inégal et incorrect; il pèche fréquemment contre la noblesse et la propriété de l'expression. Quelques exemples suffiront pour prouver ce que j'avance. Dans



Digitized by Google

l'hymne (à Jupiter) on lit : « Ainsi *bien soigné* tu acquis » cette force de corps qui t'est particulière, etc. » — « Tu » versas sur chacun (des rois) l'opulence *que l'or amène* » *à sa suite*, mais *avec ce jugement* qui ne pouvait blesser » personne. » — « Quel est celui qui voulant chanter » dignement tes exploits, ne se serait point *désisté* de » son entreprise? Il *n'en fut* et *n'en sera* jamais *aucun.* » Toutes ces phrases manquent évidemment d'élégance et de correction.

Dans plusieurs endroits aussi cette traduction manque de fidélité : ainsi, en lisant dans le même hymne à Jupiter la phrase suivante : « Un lait bienfaisant remplit aussitôt » pour toi les mamelles de la chèvre Amalthée; *de tems* » *à autre* tu goûtas aussi les dons savoureux de l'abeille » Panacris. » On serait tenté de croire que Callimaque a voulu parler d'une abeille, nommée Panacris, chargée de nourrir Jupiter de son miel, comme la chèvre Amalthée le nourrissait de son lait; tandis que dans le texte grec le mot *Panacris* est une épithète, qui sert à désigner les abeilles en général, comme parcourant les sommités des montagnes, des collines, ou même des fleurs, pour y faire leur butin. Ailleurs, dans l'hymne à Diane, M. Petit-Radel s'exprime ainsi : « Tu découvres sur les » coteaux du Parrhasius une troupe de biches, *chose* » *d'autant plus étonnante*, que naguère elles prenaient » plaisir à brouter l'herbe fraîche sur les bords du *gra-* » *veleux* Anaurus. » Mais ici il paraît n'avoir pas bien compris le sens des mots grecs (μέγα τι χρίος) qu'il rend par ceux-ci, *chose d'autant plus étonnante*, etc., et qui ne sont qu'une expression emphatique destinée à marquer la beauté et la grandeur extraordinaires de ces biches que rencontre Diane.

Ce n'est pas ici le lieu de s'arrêter beaucoup sur les vers latins du traducteur; quoique meilleurs, peut-être, à quelques égards, que sa prose française, ils ne sont pourtant pas exempts de la plupart des défauts que je viens de remarquer. Je ne pourrais d'ailleurs que confirmer par des exemples de détail l'opinion que j'ai énoncée au commencement de cet extrait, et ce genre de discussions

Digitized by Google

n'intéresse que bien peu de lecteurs (5). Par la même raison je ne dirai que peu de chose de la traduction nouvelle en vers latins et en prose latine que le même auteur nous a donnée de Longus. Car il faudrait revenir sur les mêmes observations, faire remarquer les mêmes inconvéniens ou les mêmes défauts que j'ai cru apercevoir dans la manière de l'écrivain ; ce qui est au moins inutile.

Je dirai seulement que j'ai vu avec regret, et tous les amateurs de la littérature grecque partageront sans doute ce sentiment, que l'éditeur n'ait pas eu l'idée de donner le texte grec de Longus avec sa traduction ; il paraît n'avoir pas eu connaissance de l'excellente édition qu'en a donnée le savant M. Schæfer à Léipsick en 1803, et des corrections nombreuses que cet habile homme a faites tant dans le texte grec que dans la traduction latine. Si M. Petit-Radel avait connu le travail du professeur allemand, il se serait sans doute dispensé de refaire la version en prose de son auteur ; il n'aurait pas cru devoir manquer l'occasion de joindre à sa version métrique un texte beaucoup plus épuré que celui de feu M. Villoison, le meilleur que nous eussions jusqu'ici ; il aurait pu même joindre à son édition les notes très-courtes et très-instructives qui accompagnent celle de Léipsick ; il aurait rendu ainsi un véritable service aux amis de la langue grecque, et assuré le débit de son livre.

Ce n'est pas que, dans la disette où l'on est en France

(5) En général, M. Petit-Radel m'a paru ne se pas assez défier de sa facilité à écrire en latin, d'où il résulte qu'il emploie souvent des expressions hasardées, et des tournures trop rapprochées du français ; comme dans ce vers :

*Neglexêre pecus tutis educere septis.*

Quelquefois aussi il ne dit pas ce qu'il veut dire : par exemple, dans l'hymne à Jupiter, *radice revulsus Funiculus cecidit*, me semblerait absolument inintelligible pour qui ne saurait pas d'ailleurs ce que le poëte veut exprimer. J'ai cru remarquer aussi dans la prose latine de l'auteur quelques traces d'affectation. Il me semble, par exemple, qu'une métaphore aussi peu naturelle que celle-ci : *Unde tractatæ eadem arma cycnus mantuanus genus expolivit*, etc. serait blâmable dans quelque langue que ce fût.

Digitized by Google

de livres grecs, je ne préférasse de voir donner, dans cette langue, quelqu'autre ouvrage plus intéressant et plus utile que les amours de Daphnis et Chloé. On ne doit guère songer au superflu que quand on a le nécessaire ; et, jusqu'à ce que nous en soyions à ce point, je crois qu'en publiant des ouvrages grecs ou latins, on devra toujours avoir en vue l'intérêt et l'utilité de la jeunesse qui fréquente les écoles. Or, le livre dont je parle ici ne peut pas sans danger être mis dans les mains des jeunes gens. Voici le jugement sévère, mais parfaitement juste, à mon avis, qu'en porte M. Coray : « On trouve dans Longus un style clair et facile, la justesse de l'expression » unie au goût attique, et des périodes brillantes et bien » arrondies ; mais il manque souvent de sens et de jugement, ce qui est un défaut essentiel. D'ailleurs, on est » rebuté par les obscénités qu'on rencontre dans son ouvrage ; et, avec tout son atticisme, il n'est, dans beaucoup d'endroits, qu'un sophiste fort ennuyeux (6). » Que si l'on opposait à ce sentiment d'un savant respectable les opinions contraires de quelques autres hommes aussi fort recommandables, il suffirait, pour décider la question sous le rapport où je la considère ici, du témoignage de Longus lui-même, qui s'exprime ainsi à la fin du petit avant-propos dans lequel il expose le sujet de son livre. « Le compte, dit-il, en sera plaisant et » agréable à plusieurs manières de gens, en ce qu'il » pourra servir à guérir le malade, consoler le dolent, » remettre en mémoire de ses amours celui qui aura » autrefois été amoureux, *et instruire celui qui ne l'aura* » *encore point été.* » ( *Trad. d'Amiot.* )

On doit se tenir pour averti, après cet aveu naïf de l'auteur ; et il est bien évident que ce n'est pas à de très-jeunes lecteurs qu'un pareil ouvrage peut convenir.

THUROT.

---

(6) Voyez la lettre à M. Basili qui est au commencement du premier volume de l'édition grecque d'Héliodore par M. Coray.

Digitized by Google

*Preussens altere geschichte ; von* AUGUST VON KOTZEBUE, *mitgliede der Kœniglich Preustischen Akademie der Wissenschaften, etc.*

HISTOIRE ANCIENNE DE LA PRUSSE ; par AUG. DE KOTZEBUE, membre de l'Académie royale des sciences de Prusse. Quatre volumes in-8°. —A Riga, chez *Charles-Jean Godefroi Hartmann.*

(SECOND ARTICLE.)

C'ÉTAIT une situation périlleuse et difficile que celle d'un corps peu nombreux, placé au milieu d'ennemis qu'il venait de vaincre, entouré d'ennemis qu'il voulait subjuguer. Sans le secours des belliqueux aventuriers accourus au seul mot de Croisade, l'ordre Teutonique n'eût sans doute ni étendu, ni conservé ses conquêtes. Ces secours précaires et passagers ne faisaient cependant pas sa principale force ; elle reposait en lui-même, dans la rigidité de son organisation aristocratique, dans les talens supérieurs de ses chefs. On ne saurait se défendre d'un sentiment d'admiration en voyant une foule de grands hommes se succéder dans la place de grand-maître, et faire marcher sans relâche leur ordre vers cette élévation qu'il pouvait ambitionner, mais à laquelle il ne devait pas espérer d'atteindre. L'histoire n'offre aucun exemple qui prouve mieux combien le mérite d'un individu peut être indépendant de celui du corps auquel il appartient, et à quel point l'organisation de ce corps lui-même, sa tendance et sa marche sont plus importantes que le caractère de son chef. Rome a eu ses Catons, ses Fabricius, ses Camille, et cependant Rome a fait le malheur du monde. L'ordre Teutonique asservissait, écrasait la Prusse, et cependant Godefroi de Hohenlohe, Winrich de Kniprode, Conrad de Zungingen, Conrad de Erlichshausen, étaient des hommes vertueux et des héros. Ce n'est pas d'après les conséquences générales de leurs actions qu'il faut juger les individus ; tel peut déployer dans une mauvaise route un

Digitized by Google

grand et beau caractère; mais les résultats sont la mesure de la bonté des institutions, et les institutions sont les véritables souverains qui assurent ou détruisent à la longue le bonheur et la moralité des peuples.

Les institutions de l'ordre Teutonique étaient monastiques et guerrières; elles devaient donc être funestes et à ses sujets et à ses voisins : les premiers le sentaient déjà, les seconds ne tardèrent pas à s'en apercevoir : les grands-maîtres les plus vertueux passèrent leur vie à soulager les uns et à subjuguer les autres.

La Lithuanie fut le théâtre de la plus sanglante et de la plus longue des guerres que l'ordre se plut d'abord à engager, et se vit ensuite forcé de soutenir. Répandus dans toute l'Europe, souverains en Prusse et dans la plupart des principautés adjacentes, respectés au dehors, craints au dedans, puissans, riches et oisifs, les chevaliers, au lieu de jouir en paix de leur pouvoir, de leurs loisirs et de leur opulence, regardaient avec un œil d'envie le vaste duché dont l'étendue excitait et dont l'idolâtrie promettait de masquer leur ambition. Après plusieurs essais de conquêtes alternativement suspendus et repris, souvent désastreux et toujours inutiles, commença en 1352 cette lutte au sein de laquelle devaient se former deux princes destinés à porter un jour les premiers coups à cet ordre dont leurs pères s'étaient vus les prisonniers. Winrich de Kniprode était grand-maître; Olgerd et Kyristut régnaient en Lithuanie. Kniprode avait, dans le caractère, tout ce qu'un homme peut avoir de belles qualités et de bonnes dispositions; il fut, dans sa conduite, tout ce que permettaient sa situation et les tems. Né au quatorzième siècle, il fit la guerre pour convertir; chevalier Teutonique, il travailla à étendre le pouvoir de son ordre par des conquêtes : mais il fut loyal envers les ennemis qu'il voulait soumettre, et humain envers les païens. Il assiégeait la forteresse de Kauen; le prince Kyristut, qu'il avait fait deux fois prisonnier, craignant l'issue du siége, se rendit au camp de Kniprode pour ouvrir des propositions de paix; le grand-maître les rejeta. — « Si j'étais dans la place, dit » Kyristut, elle ne serait jamais prise. » — « Entrez-y,

Digitized by Google

» répondit Winrich, prenez autant de soldats que vous » voudrez, je me fais fort de vous offrir encore une fois » un logement à Marienbourg. » — « Seigneur, reprit » Kyristut, pensez-y bien; je suis libre; je resterai libre » ou je mourrai : vous vous fiez sur vos retranchemens. » — « Je les raserai, répartit foidement Winrich. » — Ils se séparèrent.

Après une bataille, les vainqueurs massacrèrent cruellement leurs prisonniers que Schindekopf, maréchal de l'ordre, avait promis d'épargner; désespéré de voir ainsi sa parole violée, le général demanda le châtiment des coupables; leur nombre le rendait impossible. Schindekopf quitta le commandement; le grand-maître l'engagea à le reprendre; mais voulant flétrir du moins ceux qu'il ne pouvait punir, il dit : « Celui qui oublie que » les païens sont aussi des hommes, celui qui, pareil à » une bête féroce, a soif de sang, celui-là déshonore la » croix sainte. Le remords, comme un fer embrasé, » doit dévorer son ame. Songez à l'avenir. Vous à qui » est confié, sur cette terre, l'honneur de l'ordre et de » la chrétienté, songez que je serai appelé un jour à » rendre pour vous un compte redoutable. »

De pareils traits semés dans l'histoire ne consolent pas des malheurs d'un peuple, mais ils empêchent que la nature humaine ne devienne un objet d'aversion et de mépris : je les ai cités pour montrer quelles idées se développaient au sein du despotisme, de l'oppression et des désastres de la guerre : c'est parmi les chevaliers qu'on les rencontre, non chez les sauvages lithuaniens que le degré de leur civilisation rendait toujours courageux, l'état de leurs mœurs toujours cruels, et le besoin sans cesse perfides. Olgerd et Kyristut se voyaient-ils vivement pressés? Ils promettaient de se faire chrétiens, et l'ordre, de force ou de gré, s'arrêtait au milieu de ses victoires; à peine avait-il retiré ses soldats que les princes retournaient aux armes et à l'idolâtrie. La mort d'Olgerd ne changea point la face des affaires; son fils Jagellon lui succéda, et ce jeune homme, qui devait être un jour l'effroi de l'ordre et la tige d'une grande dynastie, commença par trahir sa famille et son pays, en s'alliant

Digitized by Google

avec les chevaliers teutoniques par un traité secret; il s'engagea à former avec son oncle Kyristut une alliance feinte qui devait rendre facile pour l'ordre la défaite d'un ennemi dont le traître et le vainqueur se promettaient réciproquement de partager les dépouilles : la honte de Jagellon fut le seul résultat de ce traité; fait prisonnier par Kyristut instruit à tems, il dut la vie aux sollicitations de son cousin Witold qui fléchit le courroux de son père.

Avec les deux noms de Jagellon et de Witold s'ouvre une longue suite de guerres, de crimes, de perfidies, de grandes actions où l'ordre Teutonique, tour-à-tour allié des deux princes, et les ayant enfin tous deux pour ennemis, devait montrer que le courage seul préserve souvent d'une chute et suffit toujours pour l'honorer. Louis, roi de Pologne et de Hongrie, était mort sans enfans mâles; à la main de sa fille Hedwige était attachée la couronne; plusieurs concurrens se disputaient l'une pour avoir l'autre; la princesse aimait Guilhaume d'Autriche; la diète de Pologne voulut Jagellon pour roi; Hedwige se vit forcée de l'épouser. Les artifices du grand-duc de Lithuanie lui avaient frayé le chemin du trône; sa belle figure, dit-on, lui ouvrit bientôt celui du cœur de la princesse; la Pologne acquit en lui un mauvais monarque, l'ordre un voisin que sa nouvelle puissance rendait plus dangereux. Perfide moins par besoin que par caractère, ambitieux plutôt par avidité que par désir de gloire et de grandeur, incapable de former un plan vaste, mais habile à profiter des petits moyens, prévoyant par lâcheté, moins prudent qu'adroit, et moins adroit que traître, Jagellon parvint à la puissance en promettant tout à ceux qu'il avait besoin de gagner, en enlevant tout à ceux qu'il avait une fois vaincus. Il n'avait point de courage, et redoutait autant celui des amis qui le servaient que celui des ennemis qu'il devait combattre; méfiant au sein de la paix, tremblant au milieu de la guerre, il violait l'une dès qu'il y voyait le moindre avantage, et aurait voulu finir l'autre dès qu'elle lui inspirait la moindre crainte : étranger à tous les liens de la morale, ouvert à tous les scrupules de la super-

Digitized by Google

tition, il s'empressait également de commettre un crime et de s'en faire absoudre; il avait peur de la honte, non qu'il craignît le remords, mais parce qu'une mauvaise réputation a toujours quelque chose d'effrayant pour une ame lâche. La fortune le servit heureusement; il en profita pour s'agrandir en tout, excepté dans l'opinion, qu'il ne sut pas même éblouir : il voulut faire la guerre à l'ordre dont il enviait la puissance, mais qu'il ne croyait pas aussi puissant que lui; il le battit et trembla dès qu'il vit les chevaliers demeurer fermes dans le malheur, parce qu'il se sentit moins ferme qu'eux. Il aimait mieux corrompre que vaincre, et croyait avoir tout gagné quand il avait corrompu quelques hommes sans foi; souverain d'un grand royaume, souvent victorieux dans les conseils et dans les camps, il régna jusqu'à l'âge de quatre-vingt-six ans, moins redouté de ses ennemis que méprisé de ses sujets.

Il dut presque tous ses succès contre l'ordre à son cousin Witold, resté grand-duc de Lithuanie lorsque Jagellon monta sur le trône de Pologne. Witold était un véritable chef de barbares, dissimulé dans l'occasion, franc et généreux quand rien ne lui rendait la dissimulation nécessaire, honorant dans les autres le courage qu'il avait lui-même, ambitieux mais sans bassesse, capable de changer, au besoin, d'amis et d'ennemis, de foi et d'armée, mais n'ajoutant pas le déshonneur de la lâcheté à la honte du crime. D'abord allié de l'ordre, il l'abandonna bientôt et le combattit avec acharnement dès qu'il crut pouvoir se fier à son cousin : le désir de rendre son duché indépendant de la Pologne et de se faire déclarer roi de Lithuanie, le ramena dans la suite vers les chevaliers dont il espérait de puissans secours; il les avait ménagés dans les négociations qui avaient suivi les victoires; il s'unit étroitement avec eux lorsque la vieillesse, en ralentissant son ardeur guerrière, tourna toutes ses pensées vers une ambition plus tranquille; mais les grands de Pologne ne voulurent jamais permettre la séparation de la Lithuanie; Witold était trop vieux pour entreprendre de conquérir ce qu'on lui refusait; il

Digitized by Google

mourut avec la réputation d'un brave guerrier, et le regret de n'avoir eu que le titre de grand-duc.

Sa valeur et la perfidie de Jagellon avaient porté à l'ordre les coups les plus funestes : tant que le sage et vertueux Conrad de Jungingen fut grand-maître, il sut, sans compromettre son honneur, éloigner l'orage dont la Pologne et la Lithuanie menaçaient la Prusse : nouveau Fabius, il contint l'humeur belliqueuse des chevaliers et dédaigna leurs insultes : on l'appelait *dame abbesse ;* on écrivait sur le mur de sa chambre : « Tu aurais dû être » moine ou nonne. » Il se contenta de répondre : « Si » mes frères ne voulaient suivre que leurs désirs, pour- » quoi m'ont-ils choisi pour grand-maître? Ils demandent » la guerre avec la Pologne; qu'ils prennent garde à ne » pas être un jour les esclaves des Polonais. »

Son successeur, Ulrich de Jungingen, n'était pas si modéré, et Jagellon désirait la guerre encore plus que les chevaliers; il saisit, pour la déclarer, les plus frivoles prétextes. L'ordre la repoussa d'abord avec plus de sagesse que les dispositions de ses membres ne devaient le faire présumer; mais le roi la voulait, il fallut la faire; la cause de l'ordre était juste; il la perdit, malgré la plus vigoureuse défense, à la bataille de Tanneberg où 180000 hommes rangés sous les drapeaux polonais, servis par le hasard, par des méprises et par des vengeances, taillèrent en pièces ou mirent en déroute 83000 combattans que l'ordre leur avait opposés : le grand-maître fut tué dans l'action : le chevalier qui portait l'enseigne de Culm, fait prisonnier, demanda à revoir encore sa bannière et tomba mort en l'embrassant.

C'est avec un vif sentiment de plaisir qu'au milieu d'un grand désastre général, on voit tout-à-coup un seul homme, par la seule force de son ame et de son caractère, s'élancer hors de l'abyme où il a été entraîné, saisir d'une main vigoureuse ceux qui y sont tombés avec lui et les en retirer malgré les efforts d'un ennemi victorieux : ce triomphe du courage sur la puissance a quelque chose de merveilleux et de consolant qui étonne et soulage le cœur : Henri de Plauen en a laissé un exemple. Tout fuyait ou pliait devant Jagellon; les forteresses se ren-

Digitized by Google

daient sans résistance ; l'ordre n'était pas aimé ; le roi de Pologne était craint. Le salut des chevaliers dépendait de celui de Marienbourg ; Henri de Plauen s'y jeta, résolu de sauver cette place ou d'y mourir : le siége durait déjà depuis plusieurs semaines ; aucun secours n'arrivait aux assiégés ; Henri se crut obligé de demander la paix ; il se rendit au camp du monarque, offrit des cessions considérables ; elles furent refusées. — « Est-ce votre dernier » mot? demanda-t-il. » *Oui* fut toute la réponse qu'il obtint. — « Eh bien ! dit-il ; j'étais venu plein de con» fiance, ne doutant pas que le roi accepterait des pro» positions aussi équitables ; je m'en retourne plein de » confiance, dans l'espoir que mon humilité aura apaisé » la colère de Dieu : je ne sortirai plus de Marienbourg. »

Il en devait sortir libre ; le gouverneur de Livonie amena des secours qui relevèrent le courage des assiégés ; Jagellon, rebuté par la longueur du siége et par les pertes qu'il essuyait, leur offrit la paix aux mêmes conditions où il l'avait refusée : Henri de Plauen la refusa à son tour. « J'ai changé d'avis, répondit-il au héraut d'armes, » j'ai engagé ma vie pour le salut de Marienbourg. » Au bout de huit semaines le roi abandonna son entreprise ; sa retraite eut l'air d'une fuite : les chevaliers se réunirent, remportèrent plusieurs avantages : Henri de Plauen fut salué grand-maître au sein des remparts qu'il avait si bien défendus. La paix de Thorn vint bientôt (en 1411) suspendre les maux dont menaçait encore la guerre et donner aux chevaliers le tems de réparer ceux qu'elle avait faits : elle fut honorable pour eux et peu avantageuse pour la Pologne, mais l'ordre avait tout à redouter et la Pologne tout à attendre d'un avenir que n'enchaînent jamais les traités. L'ingratitude des chevaliers envers Henri de Plauen sembla présager et justifier d'avance leurs disgraces : on l'accusa de despotisme ; peut-être se crut-il trop de droits sur ceux qu'il avait sauvés : on le déposa ; ses plaintes retentirent inutilement dans toute l'Europe ; il mourut oublié à Lochstedt.

Des guerres, des suspensions d'armes, des sentences prononcées tantôt par l'Empereur, tantôt par le pape, tantôt par les conciles, remplirent la vie des deux grands-

Digitized by Google

maîtres qui le suivirent, Michel Kuchmeister de Sternberg et Paul Bellizer de Russdorf. La Pologne obtint plus de la faiblesse de ce dernier que des victoires remportées sur ses prédécesseurs : Paul de Russdorf aimait la paix et oubliait que pour la conserver il faut la rendre honorable; la mort de Jagellon l'assura seule à la Prusse; son fils Uladislas conclut avec Paul, en 1436, un traité connu sous le nom de *paix éternelle* qui laissa enfin à l'ordre le tems de respirer. S'il avait été gouverné par un grand-maître habile, il aurait pu en profiter avec avantage; mais Paul, qui avait acheté si cher la paix au dehors, ne sut pas la maintenir au dedans : la dissention se mit entre les chevaliers. Eberhard de Sansheim, gouverneur de l'ordre en Allemagne, refusa d'obéir aux ordres du grand-maître et de signer le traité qu'il avait conclu : le gouverneur de Livonie suivit son exemple; le faible Paul, incapable de commander, voulut plaider; mais les foudres du Vatican n'effrayèrent pas les rebelles. Au sein de l'ordre régnaient la corruption, les haines, l'avidité, le mépris des choses saintes, divines et humaines; la discorde alla au point que le grand-maître se vit un jour forcé de fuir de l'assemblée des Frères qui tiraient leurs épées et de se réfugier à Dantzick.

C'était dans cette ville et dans plusieurs autres que s'étaient réfugiés aussi l'amour de l'ordre, le sentiment de la dignité de l'homme et le besoin de se soustraire à l'oppression : tandis que la décadence morale des chevaliers amenait leur décadence politique, l'industrie, l'activité, la sagesse des bourgeois préparaient leur délivrance : en travaillant ils s'étaient enrichis; en s'enrichissant ils s'étaient éclairés; ils avaient appris à connaître ce qui leur était dû, à rougir de la manière dont ils étaient traités, à sentir ce qu'ils pouvaient faire. L'ordre voulait encore écraser ceux qu'il n'avait plus la force de contenir : les bourgeois se rapprochaient, se ralliaient, prévoyaient ce qu'ils avaient à craindre et ne le craignaient plus. Bientôt le mouvement devint général : les habitans des campagnes se rendaient dans les villes : « Ceux qui ne se » connaissaient pas, cherchaient à se deviner; ceux qui » se connaissaient se parlaient avec franchise; l'ami

Digitized by Google

» murmurait sans réserve en présence de son ami; le » nombre des confédérés croissait chaque jour. L'homme » hardi se mettait en avant; l'homme timide le suivait; » le sage voulait parvenir à la considération; le vaillant à » la gloire; l'homme sans moyens prétendait sortir de » sa nullité; le riche espérait de conserver ses richesses, » le pauvre d'en acquérir; tous se promettaient qu'un » nouvel état serait plus heureux. » L'incendie éclata d'abord dans Culm; il gagna bientôt tout le pays. Paul de Russdorff avait rétabli le grand conseil national longtems exclu de toute participation aux affaires; les villes y avaient leurs députés qui, en voyant de près et le gouvernement et les gouvernans, apprenaient chaque jour à mieux connaître ce qu'il fallait faire et les moyens d'y réussir. Au sein de ces circonstances, favorables parce qu'elles rendaient l'énergie nécessaire, se forma *la ligue prussienne*, dont le but était clairement exprimé dans ces paroles des confédérés : « Notre volonté et notre serment » sont que tout sujet s'acquitte avec fidélité de ce qu'il doit » à son seigneur; celui-ci en revanche doit laisser intacts » nos droits et nos franchises, abolir les anciennes charges, n'en pas établir de nouvelles. S'il y a oppression, » nous nous en plaindrons au grand-maître; s'il n'y » remédie pas, l'opprimé en référera à la grande cour » de justice nationale; si elle ne vient pas à son secours, » nous nous rallierons pour résister à l'oppresseur. »

On devine sans peine de quel œil l'ordre dut voir cette barrière opposée à son despotisme, à son injustice et à son avidité : la ligue était dirigée par un de ces hommes supérieurs qui se forment au besoin et se trouvent tout naturellement au niveau de ce qu'ils ont à faire; Hans de Baysen servait la liberté sans violer la justice; il contint les prétentions exagérées des confédérés avec la même énergie qu'il mettait à les défendre. Paul de Russdorff avait souvent favorisé la ligue, parce qu'elle lui prêtait un appui contre des frères remuans; son successeur, le grand Conrad de Erlichshausen, prévit qu'elle amènerait la chute de l'ordre et tenta plusieurs fois de l'anéantir; mais il reconnut bientôt l'inutilité de ses efforts, et sage même dans sa conduite avec des sujets ennemis,

Digitized by Google

il espérait peut-être éteindre leur vigilance et leur énergie en ne leur donnant aucune occasion de les exercer, et détruire ainsi par l'inertie une confédération que la force ne pouvait entamer : il mourut trop tôt pour atteindre à ce but. Louis de Erlichshausen prit une autre route ; la ligue prussienne reconnut bientôt qu'elle avait en lui un ennemi juré ; il l'attaqua en tous sens et l'appela enfin à soutenir ses droits devant un tribunal : les confédérés auraient bien voulu éviter cette lutte ; des sujets en guerre avec leur souverain ne devaient pas s'attendre à trouver dans un autre souverain un juge équitable : cependant rejeter la proposition du grand maître, c'était paraître douter de la bonté de la cause ; la ligue le sentit et se décida enfin à prendre pour juge l'empereur Frédéric.

L'affaire fut plaidée à Vienne avec une grande solennité ; mais les hommes gâtent souvent les meilleures raisons, et la conduite des députés de la ligue ne fut pas toujours en harmonie avec la justice de leur cause. L'ordre triompha ; la ligue reçut l'ordre de se dissoudre ; l'empereur lui-même ne s'attendait pas à être obéi ; un corps puissant ne pouvait volontairement rentrer dans l'oppression et se soumettre à la vengeance ; les chevaliers ne craignaient pas de laisser percer leur colère, et le traitement qu'ils préparaient aux rebelles condamnés. Les confédérés prirent bientôt une résolution violente ; ils réclamèrent le secours de Casimir, roi de Pologne, et se donnèrent à lui en stipulant le maintien de leurs priviléges. Engagée dans une nouvelle lutte avec l'ordre Teutonique, la Pologne ne la poussa pas avec plus de vigueur, mais l'ordre était déchu, déconsidéré ; Henri de Plauen n'était plus grand-maître ; la ligue fit les plus grands sacrifices ; Casimir parut plusieurs fois disposé à l'abandonner si elle avait voulu se soumettre, mais les confédérés furent inébranlables, et malgré plusieurs défaites, malgré la désertion de plusieurs villes qui, par lassitude ou par crainte, ouvrirent leurs portes à leurs anciens oppresseurs, malgré l'affreuse dévastation de la contrée, malgré des dissentions intestines, ils soutinrent leur entreprise, forcèrent le roi de Pologne à la soutenir avec eux, et réduisirent enfin l'ordre à accepter un traité qui

Digitized by Google

qui le rendait vassal de la Pologne, ne lui laissait qu'une portion de la Prusse, et faisait passer tous les membres de la ligue sous la domination de Casimir. Réduit à un domaine si borné, l'ordre n'eut bientôt en Prusse qu'une existence peu brillante : un mot injurieux fut la dernière vengeance qu'il tira de ses anciens sujets. Le commandeur Henri Reuss passait à Elbing; le peuple se rassembla pour le voir; le bruit courait qu'il avait perdu un œil dans le cours de la guerre : il s'avança devant la porte de son auberge, et s'écria : « Regardez-moi bien, » sujets infidèles! c'est moi qui suis encore ici, au grand » contentement des honnêtes gens et au grand regret des » coquins qui ne peuvent nous chasser tout-à-fait. Je » vous dis que lorsque Christ viendra au jour du juge- » ment, Hans et Gabriel de Baysen porteront la ban- » nière des traîtres. »

Cet éclat ne prouvait que la colère du commandeur.

C'est ici que Kotzebue a terminé son ouvrage; j'en ai esquissé rapidement le contenu; dans un dernier article je dirai ce que je pense du livre. GUIZOT.

## LES DEUX VISITES, LES DEUX PASTEURS ET LES DEUX NUITS.

TROISIÈME PARTIE. — *Suite du Cahier à mon Père.*

PERMETTEZ, mes chers parens, que je m'arrête quelques instans avant de m'enfoncer plus avant dans le dédale d'iniquités et d'injustices qui dénaturèrent votre fils et le conduisirent à l'oubli de tous ses devoirs. Ah! sans doute, je ne cherche pas à affaiblir des torts qui me font horreur! Mais n'est-il pas plus coupable qu'un brigand féroce, celui qui désunit par ses lâches artifices deux cœurs unis par l'amour; qui séduit et corrompt l'innocence; qui fait des plus doux sentimens que le ciel ait accordés à la nature humaine, des moyens de honte et de douleur; qui flétrit le cœur faible et sensible qu'il a égaré, souille de son haleine empoisonnée la vie de l'infortunée dont il s'est fait aimer; lui fait boire à longs traits la coupe amère du malheur; la conduit à la mort, et voue à l'opprobre l'être innocent à qui il donna l'existence? et quand il joint à ces



Digitized by Google

crimes la perfidie, la trahison, l'odieuse calomnie? Oh! mon père, le brigand le plus cruel (et tous ne le sont pas) ne peut ôter que l'argent et la vie, il laisse au moins l'honneur et l'innocence à ses victimes. Le brigand partage au moins le danger qu'il fait courir; mais le vil libertin n'attaque que des êtres faibles et sans défense, et son repentir inutile ne peut leur rendre la vie et l'honneur.

La scène qui suivit la mort de Louise fut si affreuse, et j'étais tellement ému, que je m'en souviens à peine. M. Werner, dont la physionomie dure répondait à l'idée que je m'en étais faite, accablait Marthe de reproches; le médecin, qui me parut un honnête homme, cherchait à l'adoucir, à ramener sa sensibilité sur la perte de sa fille. « Elle a assez expié sa faute, lui disait-il en l'entraînant » vers le lit. M. le pasteur, bénissez le corps inanimé de » votre enfant; elle ne peut plus vous entendre, mais que le » pardon de son père accompagne son ame au ciel. » J'étais resté dans la même attitude assis sur ce lit de mort, l'enfant reposant sur un de mes bras, ma main tenant encore la main glacée de Louise; le pasteur regardait en silence sa fille expirée. Voyez, continua le médecin, voilà son enfant qui la remplacera dans votre cœur; elle est dans les bras de son père, vous l'avez entendu, il vient de l'avouer et de jurer qu'il ne l'abandonnerait jamais. Répétez-le, Monsieur, vous devez cette consolation au père de votre victime. M. Werner me fixait avec surprise: la chambre était très-obscure, les mots qu'il avait entendus en entrant lui persuadèrent que c'était Ernest; il paraissait altéré de trouver un inconnu. — Qui êtes-vous? me demanda-t-il enfin. — Un honnête homme, dis-je en me levant, qui n'est point le séducteur de cette infortunée, mais qui fut son ami, et fit ce qu'il put pour la sauver. Je ne suis pas le père de cet enfant, mais je suis son protecteur; j'ai juré à sa mère mourante de ne pas l'abandonner, et je tiendrai ma parole. D'ailleurs je n'ai aucun motif de vous cacher mon nom; je me nomme Frédérich Buchman, étudiant à Jéna. Je sortis avec ma petite charge dans mes bras, sans savoir encore ce que j'en ferais, mais bien décidé à ne pas la laisser au père inhumain qui regardait de sang-froid le cadavre inanimé de sa fille unique. Je cherchai des yeux Marthe, que j'aurais voulu consulter; effrayée des menaces du pasteur, elle s'était cachée, ainsi que sa vieille mère; il n'y avait plus dans la chambre que le vieillard, presqu'en enfance.

Digitized by Google

La nuit était obscure, et le tems froid et pluvieux; j'enveloppai l'enfant dans mon manteau aussi bien qu'il me fut possible, et je me hâtai de rentrer dans la ville pour le mettre à l'abri et lui procurer des secours. La femme chez qui je logeais, était bonne et compatissante; ce fut à elle que je le remis, sans trop m'embarrasser de ses soupçons. Je lui dis bien que c'était un dépôt qui ne m'appartenait pas. Elle sourit, me dit que ce qu'il y avait de plus sûr, c'est que c'était une créature du bon Dieu, qu'il ne fallait pas laisser périr; et l'ayant couchée dans son lit pour la réchauffer, elle sortit pour lui chercher une nourrice. Resté seul, je réfléchis sur ma position, sur ce que j'avais à faire. M'était-il permis de disposer du sort d'un enfant, dont le vrai père, riche et puissant, pouvait lui en faire un bien meilleur? N'était-il pas de mon devoir d'essayer au moins de le lui assurer? Je commençai plusieurs lettres, sans être content d'aucune; j'étais ou trop fier pour le toucher, ou trop doux pour sa conscience et la mienne. J'en étais à mon cinquième ou sixième essai, quand mon hôtesse rentra avec une femme, qui consentait à nourrir l'enfant chez elle. Je lui promis le prix qu'elle demandait; je lui payai les trois premiers mois d'avance, ainsi qu'elle l'exigea. Elle emporta l'enfant, qui tranquille jusqu'alors, commençait à pleurer, et je me retirai dans ma chambre pour achever ma pénible lettre à un homme que je méprisais, et dont j'attendais bien peu de choses. Cette occupation, et l'image de la pauvre Louise, et la cruelle tâche d'apprendre sa mort à Ernest, éloignèrent le sommeil; j'entendis assez de mouvement dans la maison: le mari de mon hôtesse était boulanger et cuisait souvent son pain dans la nuit; je n'en cherchai pas d'autre cause, et m'en occupai peu. Cependant sur le matin croyant entendre des gémissemens, je descendis, et je trouvai encore une scène de mort, moins touchante que la première, mais qui me fit aussi beaucoup de peine. La boulangère, que j'avais laissée la veille en bon état, avait été frappée d'une attaque soudaine d'apoplexie et venait d'expirer. Elle n'avait point d'enfant, et son mari, plus jeune qu'elle, la pleurait pour la forme dans le premier moment; mais moi je regrettais sincérement une femme dont je n'avais qu'à me louer: sa mort d'ailleurs me jetait dans un singulier embarras. J'avais négligé la veille de lui demander le nom de la nourrice, à qui nous avions remis l'enfant de Louise: le mari ne put me donner aucun renseignement; occupé



Digitized by Google

de son four, il n'avait vu ni l'enfant ni la nourrice, et ne savait pas de quoi je lui parlais : je pensais ensuite que cette femme reviendrait bientôt elle-même donner des nouvelles de son nourriçon. Je remontai chez moi, et fatigué de tant d'émotions diverses, j'essayai de trouver un peu de sommeil, et je me couchai. Je dormais encore vers les huit ou neuf heures du matin, lorsque je fus réveillé par un coup violent à ma porte ; je vais ouvrir, et je vois deux exempts de l'académie qui venaient m'arrêter de la part du gouvernement. Extrêmement surpris, je demande ce qui peut m'attirer ce traitement. On me répond durement que je dois le savoir, que ce n'est pas leur affaire, et qu'ils exécutent les ordres qu'ils ont reçus.

Je suppose, dis-je, que je dois être confronté avec Ernest Schmitt. — Point de réponse. Pendant que je m'habillai, on mit les scellés sur mon bureau et on empaqueta sous cachet les papiers épars sur ma table ; c'étaient mes divers essais et commencemens de lettres au baron de Léneck. Quand je fus habillé, nous descendîmes ; une voiture était à ma porte ; nous y entrâmes, et à ma grande surprise, elle s'arrêta non point, comme je l'avais cru, devant la maison d'arrêt des étudians, où était encore Ernest, mais dans les prisons de la ville, où je fus enfermé dans une petite chambre grillée, et sans autres meubles qu'un mauvais lit de sangles, une chaise et une table. Je fus suivant l'usage fouillé et dépouillé de tout ce que j'avais dans mes poches, puis on me laissa réfléchir tristement à mon sort.

Au bout de quelques heures, on vint me chercher, et je fus conduit devant mes juges. Après les questions d'usage, on me lut mon acte d'accusation, au nom de Michel Werner pasteur de l'église de Lubelin ; il portait « que » j'avais favorisé l'évasion de sa fille de la maison paternelle, comme l'indiquait le témoignage de plusieurs » paysans, qui m'avaient vu roder dans le village et autour » de l'église les jours précédens et la veille même de cette » fuite ; que pour plus grande preuve, lui-même m'avait » trouvé dans une chaumière écartée, où sans doute je » l'avais conduite, assis près d'elle sur le lit où elle venait » d'expirer, tenant dans mes bras son enfant nouveau-né, » dont j'avais avoué être le père, et que j'avais emporté de » ladite chaumière, sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Le » médecin avait signé comme témoin, etc. etc. etc. »

On me demanda ce que j'avais à répondre : je convins de la vérité des faits énoncés, à la complicité de la fuite

Digitized by Google

près, que j'avais ignorée, et je fis le récit que vous venez de lire.

Quels étaient, me demande-t-on, mes preuves et mes témoins?

Je n'en avais d'autres que Marthe et sa famille, dont j'ignorais même le nom, et je ne pouvais guère indiquer précisément la chaumière, où je n'avais été que la nuit. Mes réponses parurent vagues, incomplettes et peu satisfaisantes.

Après ce premier interrogatoire, je fus renvoyé dans ma prison. Dans un second je fus sommé de reproduire l'enfant que j'avais enlevé, ou de dire où il était : c'était ce que je craignais, car il me fut impossible de répondre. J'alléguai la mort subite de mon hôtesse, et mon ignorance du nom de la nourrice; je suppliai qu'on fît des perquisitions pour la découvrir; je donnai son signalement aussi bien que je le pus, l'ayant assez peu regardée. Au bout de quelques jours, on me dit que tout était inutile, qu'on n'avait rien découvert, et que mon affaire prenait une tournure criminelle, que j'étais accusé de la mort de la mère, et de la disparution de l'enfant; et en effet je fus resserré plus étroitement. Je demandai qu'on entendît Marthe et ses parens; la première était, me dit-on, au service de M. Werner, chez qui elle était rentrée, et ne pouvait témoigner contre son maître : les deux vieillards ne savaient rien; ils déclarèrent que le *père de l'enfant* était venu chez eux une heure avant la mort de la pauvre malade, et qu'il avait adouci ses derniers momens. Du moins leur témoignage, qui ne varia jamais, semblait prouver que j'étais innocent de la fuite et de la mort de Louise; mais je restais chargé en entier de l'accusation de paternité, et d'avoir enlevé et fait disparaître l'enfant. Pour dernière ressource je demandai à parler au baron : je me rappelai que, lors de l'affaire du duel, la vérité lui avait imposé, et lui avait fait rectifier les accusations; j'espérai cette fois encore toucher son cœur. On me répondit que les fragmens de lettres, de styles différens, trouvés chez moi, indiquaient si positivement un dessein formé de l'impliquer dans une affaire, dont il était complétement innocent, qu'il ne me serait pas permis de lui parler, quand même la chose serait possible, mais qu'elle ne l'était plus, vu qu'il avait quitté Jéna dès que sa blessure lui avait permis de partir, et qu'on ignorait où il était actuellement. J'avais déjà cent fois demandé de voir mon cher Ernest, sans qu'on eût même daigné me répondre : j'insistai

Digitized by Google

encore, et je demandai du moins, qu'il fût interrogé sur ses anciennes relations avec Louise Werner. Jugez de ma surprise et de ma douleur, quand j'appris alors, que gardé assez négligemment, depuis que l'accusation portait sur moi, il avait rompu ses arrêts et s'était échappé sans qu'on sût ce qu'il était devenu. O Dieu ! m'écriai-je, Ernest, l'ingrat Ernest m'abandonne, ce dernier malheur m'était réservé ! Oh, comme alors j'avais l'humanité entière en horreur ! comme je méprisais et les faux jugemens, et les fausses amitiés ! Mais celle de mon bon Ernest revint bientôt consoler mon cœur.

J'étais un jour en présence de mes juges, las d'entendre taxer de fausseté la vérité la plus pure, détestant jusqu'à la vertu même, qui m'avait plongé dans cet abyme, désirant de perdre la vie puisque j'avais perdu l'honneur; j'étais décidé à ne plus rien faire pour la sauver, je gardai le silence le plus obstiné aux questions qu'on me répétait encore. Enfin, fatigué de les entendre, je m'écriai, « j'avoue tout, faites de moi ce que vous voudrez ; » lorsqu'à la porte de la salle du jugement on entendit une voix qui m'était bien connue, qui demandait d'entrer, et les cris d'un enfant.... C'était lui, c'était Ernest suivi de la nourrice, que je reconnus à l'instant même. Ernest prit l'enfant dans ses bras, et s'avançant devant les juges : « La voilà, s'écria-t-il, la fille de la malheureuse Louise Werner et la mienne ! Qui ne sait combien j'ai long-tems aimé Louise ? Cet enfant m'appartient, je le déclare et je rougis de l'avoir désavoué un instant; une erreur funeste m'égarait : grâces te soient rendues, ami trop généreux, qui m'as conservé ce qui me reste de Louise, et qui as failli d'en être la victime ! je l'ai retrouvée ma fille, et je viens à-la-fois justifier Frédérich et Louise. Elle est morte innocente, car elle était mon épouse, sa mère me l'avait donnée; une injuste jalousie m'a égaré, j'ai douté d'elle un instant, et j'en suis trop puni; elle n'existe plus, et combien Frédérich n'a-t-il pas souffert pour moi, qui suis le vrai coupable ! » Il était animé d'un tel feu en prononçant ces paroles, il regardait l'enfant de Louise avec tant de tendresse, que j'étais sur le point de le croire, moi qui savais si bien ce qui en était; comment les juges en auraient-ils douté? Ils dirent cependant qu'il fallait constater que ce n'était point un enfant supposé; en conséquence la nourrice et lui furent mis en sûreté ; Ernest obtint d'être dans la même chambre que moi. Il me raconta qu'instruit de la cause de ma détention, il avait

Digitized by Google

résolu de ne prendre aucun repos qu'il n'eût retrouvé cette nourrice inconnue et cet enfant qui l'intéressait alors doublement. Après avoir parcouru vainement toutes les maisons du peuple à Jéna, il avait fait des perquisitions dans tous les environs, ne laissant pas une demeure sans la visiter et sans prendre des renseignemens. Enfin au moment, où il commençait à désespérer du succès, il découvrit ce qu'il cherchait dans un petit hameau situé à deux ou trois lieues de Jéna. Cette paysanne très-pauvre, était venue à la ville chercher un enfant à nourrir; elle avait par hasard acheté du pain en arrivant chez mon hôtesse, et lui avait dit son désir et sa demeure; celle-ci s'en était rappelée quand je lui remis mon enfant; elle alla la chercher; la paysanne, contente d'avoir rempli son but, l'emporta dans son village, où elle attendait que les trois mois fussent écoulés avant de revenir. Elle consentit à suivre Ernest, qui s'était décidé à adopter l'enfant de sa Louise, malgré l'horreur qu'il avait pour le père. Je le confirmai dans cette idée en lui racontant la scène si touchante de la mort de Louise. Mais combien sa rage augmenta contre celui qui l'avait conduite au tombeau! s'il eût encore été à Jéna, rien n'aurait pu prévenir un second duel plus meurtrier que le premier, et mille fois il répéta le serment, que si jamais il le rencontrait, il vengerait sur lui le déshonneur et la mort de Louise.

Quand ces transports étaient un peu calmés, heureux de nous être retrouvés, nous formions encore des plans de bonheur pour notre avenir: « Je jouirai du tien, me disait Ernest, puisque je n'en puis plus espérer. » L'enfant de Louise, ta fille adoptive, t'attachera encore à la vie, lui répondis-je; Pauline l'élèvera, et l'enfant élevé par Pauline, n'aura plus rien qui le retrace son père. — Insensés! après tant d'injustices, nous osions encore nous reposer sur notre innocence et parler de bonheur! fatale présomption dont nous fûmes trop tôt punis!

De jour en jour nous attendions notre liberté et notre justification complète, et toujours elle était retardée. Enfin, notre jugement fut prononcé, et je frémis encore de ce qu'il nous fit éprouver. O dieu! pourquoi des hommes ont-ils le tyrannique pouvoir de flétrir l'innocent, de déshonorer leurs frères? Pourquoi existe-t-il d'autres juges que Dieu lui-même et la conscience? Appelés devant des juges iniques ou égarés, il nous fallut entendre « qu'Ernest » Schmitt et Frédérich Buchman, perturbateurs du repos

Digitized by Google

» public, calomniateurs, duellistes, convaincus d'avoir été » la cause, si ce n'est l'instrument de la mort prématurée » d'une jeune fille victime de leurs séductions, et Frédérich » Buchman plus coupable encore, ayant cherché à sous- » traire l'enfant de cette infortunée, ils auraient dû être » condamnés tous les deux, comme complices, à perdre la » vie, mais qu'en faveur de leur jeunesse, de leur déten- » tion, et de ce que ledit enfant avait été retrouvé, on bor- » nait leur punition au bannissement éternel de l'université » de Jéna et de son territoire, sous peine de mort s'ils y » reparaissaient; on nous condamnait à être rayés ignomi- » nieusement de la matricule de l'université, et conduits » sous sûre garde au-delà des frontières. L'enfant, dont » on n'avait pu découvrir lequel des deux était le père, » était adjugé à son grand-père le pasteur Werner, à sa » réquisition, pour remplacer la fille chérie, que les deux » libertins ci-dessus nommés lui avaient enlevée. »

Mon père! c'est votre fils, c'est l'époux de Pauline, c'est le jeune homme qui n'avait à se reprocher que trop de vertu peut-être, c'est lui que des hommes ont osé traiter ainsi! L'indignation lia notre langue, qu'eussions-nous dit? on voulait nous perdre, et on n'y a que trop réussi. La sentence fut éxécutée à la rigueur; en vain Ernest se déclara le père de l'enfant, et le demanda; en vain je réclamai mes droits de tuteur, donnés par une mère mourante; tout fut inutile. Nous avons présumé que l'avare pasteur, instruit par Marthe, du véritable père, avait espéré que ce serait un moyen de tirer de l'argent de lui. Il nous fallut partir sans revoir cet enfant qui nous avait coûté si cher, et auquel nous nous intéressions tant tous les deux; nous partîmes au désespoir. Ernest n'avait point de parens et plus d'amante. Mais moi, ô Dieu! devenu indigne de tout ce que j'aimais au monde, déchu de toutes mes espérances, irais-je leur présenter ce fils, cet époux déshonoré par une sentence, injuste il est vrai, mais qui n'en a pas moins été prononcée? Non, dis-je à mon ami, toi seul me restes, toi qui connais mon innocence, toi victime aussi du jugement des hommes; fuyons-les à jamais ces hommes injustes et cruels; fuyons des parens que je ferais rougir, l'amante à qui je n'ose plus offrir ma main ni mon nom, et soyons tout l'un pour l'autre.

Ernest pensait comme moi, un sombre désespoir s'était emparé de notre ame. Cet ami m'accompagna jusqu'aux lieux chéris de ma naissance, que je voulais revoir encore

Digitized by Google

une fois. Appuyé sur la barrière de votre jardin, j'osai encore invoquer le ciel pour vous, et vous envoyer de cette place un éternel adieu; car je voulais vous fuir et mourir de ma douleur. Je vis aussi de loin la demeure de ma Pauline, je lui écrivis pour la dernière fois; et n'ayant plus rien à perdre, plus rien à désirer, je m'éloignai avec Ernest des lieux où je laissais des êtres si chéris et si malheureux.

Je me suis trop étendu peut-être sur les circonstances qui m'ont entraîné pas à pas dans l'abyme. Mais j'avais besoin de tout révéler, quelque cruels que soient ces souvenirs. — Il est écoulé ce tems, orageux sans doute, mais bien moins que celui qui va le suivre; il faut que je recueille toutes mes forces pour me le retracer. Mon père, rassemblez aussi les vôtres pour me lire; alors, du moins, votre fils n'existera plus, ou sera digne de vous.

(*La suite au numéro prochain.*)

# VARIÉTÉS.

## CHRONIQUE DE PARIS.

Nos lecteurs des départemens, qui n'ont pu jouir du magnifique spectacle dont nous venons d'être témoins, auraient de justes reproches à nous faire si nous leur laissions ignorer quelque chose des fêtes qui ont eu lieu lundi pour le mariage de S. M. Dans la peinture de ces réjouissances, objet actuel de l'entretien de tout Paris, dont le récit étonnera l'Europe, et qui tiendront un jour dans l'histoire une place si remarquable, nous n'aurons pas à nous défendre contre la tentation des hyperboles; tout ce que nous pouvons dire ne donnera jamais qu'une faible idée de ce que nous avons vu.

### Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

La veille était d'un funeste présage pour le jour qui devait suivre; il avait plu toute la nuit, et l'on avait tout lieu de craindre que les préparatifs immenses qui depuis six semaines occupaient des milliers de bras, ne fussent, si non tout-à-fait inutiles, du moins perdus en partie pour l'effet prodigieux qu'on devait en attendre: mais les menaces du tems qui ne s'étaient point dissipées avec l'aurore, n'arrêtèrent personne; on se souvint des deux vers de Virgile,

Digitized by Google

qu'on retrouva le soir sur un transparent dans la rue de Verneuil :

*Nocte pluit totâ, redeunt spectacula mane :*
*Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.*

Au moment précis où LL. MM. sont parties de Saint-Cloud, les brouillards ont disparu, le ciel s'est éclairci, et le soleil pendant le reste du jour s'est montré dans tout son éclat. Le cortége (le plus brillant peut-être dont aucun souverain se soit jamais glorifié) a traversé le bois de Boulogne, la route de Neuilli, les Champs-Elysées et les Tuileries, au milieu d'une double haie de troupes et d'une population innombrable à laquelle un espace de deux lieues pouvait à peine suffire. La marche était ouverte de la manière la plus brillante par le beau corps des lanciers polonais, les chasseurs à cheval et les dragons de la garde. Les hérauts d'armes suivaient cette première partie du cortége. Trente voitures parfaitement semblables, attelées de six chevaux, conduisaient les personnes de la cour attachées au service de LL. MM., les ministres et les grands dignitaires. Ces voitures sont d'un goût élégant; le fond est un sablé d'or relevé par des dessins en camées; les portières sont décorées des armes de l'Empire. Ces carosses étaient suivis de six autres plus riches, destinés aux rois, reines et princes de la famille impériale. Ils étaient attelés de six chevaux gris pomelé et précédaient une voiture vide et d'une rare magnificence, c'était la voiture de S. M. l'Impératrice: tous les regards se portaient impatiemment sur celle qui venait ensuite, et dans laquelle se trouvaient l'Empereur et son auguste compagne. Ce char de triomphe (car on ne peut se servir de mots vulgaires pour peindre des objets d'une si grande magnificence), était attelé de huit chevaux isabelle, qui furent si admirés dans le cortége du couronnement. De chaque côté des valets de pied tenaient en main les rènes d'or; une foule de jeunes pages étaient comme suspendus en groupe sur toutes les parties extérieures de la voiture, qu'environnaient à cheval tous les grands officiers du palais. L'Empereur occupait la droite, et l'Impératrice, assise à sa gauche, répondait aux acclamations du peuple par un sourire plein de grâce, où se peignaient à-la-fois la bonté et l'émotion de son ame. Un grand nombre de voitures de suite marchait après celle de LL. MM., et le cortége était fermé par les grenadiers à cheval et la gendarmerie d'élite. Arrivées sous l'arc de triomphe de

Digitized by Google

l'Etoile, LL. MM. ont été complimentées par M. le comte de l'Empire préfet de la Seine, et saluées de cent coups de canon à leur entrée dans Paris. Elles étaient attendues dans la grande galerie du Louvre, par huit mille personnes dont la disposition, sur quatre files de banquettes parallèles, offrait le coup-d'œil le plus gracieux et le plus imposant.

Les embellissemens nouvellement faits à cette immense galerie du Muséum, ajoutaient beaucoup à la magnificence de ce spectacle. La galerie est actuellement divisée en sept salles par des colonnes en avant-corps posées sur des stylobates et soutenant des arcs doubleaux; de petites grilles d'environ un mètre de haut, en bronze doré, d'un goût aussi délicat qu'élégant, forment les différentes divisions de la galerie sans en interrompre la continuité. De distance en distance on a placé, sans nuire à l'effet et à l'arrangement des tableaux, de petites colonnes d'albâtre, de jaspe et de porphyre qui supportent des vases étrusques, et des cippes sur lesquels sont rangés les bustes en marbre des plus grands artistes, à côté de leurs chefs-d'œuvre. De riches tapis de pied régnaient dans toute la longueur de la galerie, et des orchestres placés aux deux bouts, ont annoncé par de brillantes fanfares l'approche de LL. MM. Leur marche, au milieu du plus nombreux et du plus éblouissant cortége, à travers la double haie des femmes les plus richement parées, pour ainsi dire, en présence des héros de tous les siècles dont la peinture consacre en ce lieu les images, composait un spectacle aussi difficile à imaginer qu'à décrire. Les reines de Hollande et de Westphalie, la grande duchesse de Toscane et la princesse Borghèse portaient le manteau de S. M. l'Impératrice dont le front rayonnait de grâce, de jeunesse et de bonheur, sous l'éclat du plus magnifique diadème et de la plus riche couronne. L'auguste couple, accompagné à chaque pas par les acclamations de l'assemblée, est entré vers deux heures, dans le vaste salon consacré aux expositions publiques et que l'on avait transformé en une chapelle dont voici les dispositions les plus remarquables.

Deux rangs de tribunes régnaient autour; les premières élevées à dix pieds au dessus du parquet, et portées sur un lambris de brèche violette, étaient ornées de draperies de soie bleu de ciel à franges d'or. Des tapisseries des Gobelins représentant des sujets sacrés, exécutés sur les dessins de Coypel et Jouvenet, ornaient les travées supérieures. Les autres ornemens étaient en gros de Naples cramoisi,

Digitized by Google

brodés en or et décorés des chiffres enlacés de Napoléon et de Marie-Louise. L'autel adossé à la galerie d'Apollon était en marbre vert antique, dans lequel on avait incrusté un grand bas-relief de bronze doré, représentant l'adoration des Mages. Au-dessus du tabernacle s'élevait une haute et superbe croix de vermeil soutenue par des Séraphins, et six candelabres de même métal dont les ciselures représentent les douze apôtres. Ces objets d'orfévrerie, dont on ne peut trop louer le travail admirable, ont été, comme nous l'avons déjà dit, exécutés par M. Biennais, sur les dessins de M. Auguste, ancien orfèvre de la couronne. Du ceintre vitré de la chapelle descendait un dais magnifique, au-dessous duquel étaient placés les prie-dieu et les deux fauteuils destinés à LL. MM. Le parquet et les marches de l'autel étaient couverts d'un tapis de velours pourpre relevé par des crépines d'or. Les tribunes étaient occupées par les députations du sénat et du cors-législatif, par les ambassadeurs, les ministres étrangers et les personnes les plus considérables de la cour. Un grand nombre de prélats, parmi lesquels se trouvaient douze cardinaux, ont assisté à cette mémorable cérémonie dans laquelle officiait S. E. le cardinal Fesch. Après la bénédiction nuptiale, LL. MM. se sont rendues de nouveau aux vœux d'une foule empressée de jouir de leur présence. Du balcon des Tuileries, S. M. l'Empereur a paru présenter à son peuple sa jeune épouse accueillie par les cris mille fois répétés de *Vive Marie-Louise! Vive Napoléon!* La garde impériale a défilé pendant une demi-heure devant LL. MM., en les saluant des plus vives acclamations.

S'il est impossible de rien imaginer de plus imposant, de plus majestueux que la cérémonie nuptiale dont nous avons essayé de donner une idée, il ne l'est pas moins de se figurer l'éclat, la variété, le charme des réjouissances qui l'ont suivie, et dont les Champs-Elysées étaient le principal théâtre. Dans le carré Marigny, les écuyers Franconi exécutaient leurs jeux et leurs pantomimes équestres; l'intrépide danseuse Forioso voltigeait sur une corde à plus de 80 pieds d'élévation. De l'autre côté on voyait les tours de force et de souplesse du sieur Saqui, les fantoccinis et les ombres chinoises de Séraphin, le risible grimacier du café des Aveugles, et le fameux escamoteur Préjean. Là des mâts de Cocagne, ici des dragons d'artifice, de tous côtés des bascules, des jeux de bague, des orchestres destinés à la danse, attiraient tour-à-tour et divisaient la foule

Digitized by Google

immense des spectateurs, qui jouissait non-seulement sans danger, mais même sans embarras, de tous les plaisirs qu'une sage prévoyance avait su lui prodiguer.

A ces amusemens divers qui se sont prolongés jusqu'à la nuit, ont succédé des illuminations dont l'éclat et l'ensemble tenaient du prodige. Le point de vue auquel on avait rapporté leur effet principal, était évidemment la place de la Concorde. En se plaçant au point central, on apercevait d'un côté le palais du Corps législatif, dont la façade représentait le temple de l'Hymen, figuré par douze colonnes d'ordre corinthien. Sur le fronton transparent on voyait le génie de l'Europe unissant ensemble l'Empereur et l'archiduchesse, et deux autres figures qui supportaient les armes de France et d'Autriche. Ce temple avait pour avenue quatre-vingts colonnes enflammées, liées entr'elles par des guirlandes en verres de couleur et surmontées d'étoiles. A chaque extrémité du pont sur lequel portaient ces colonnes, quatre obéliques de quatre-vingts pieds de haut formaient des massifs de lampions d'un effet colossal. En regard du temple de l'Hymen, sur le boulevard, on avait figuré le temple de la Gloire, dont on regrettait qu'un bâtiment intermédiaire, destiné à être démoli, cachât une des colonnes. Entre ces deux temples, sur la place même, on ne pouvait se lasser d'admirer le garde-meuble et l'hôtel de la marine. Chacune des colonnes de ces deux bâtimens était surmontée d'une étoile, et avait pour ornemens accessoires des ancres, des chiffres et des couronnes : sur les frontons, de vastes transparens représentaient la Seine et le Danube réunissant leurs eaux. Cette illumination était d'un tel éclat, les lampions en si grand nombre et tellement rapprochés, qu'on eût dit deux palais d'or massif incrustés de pierres précieuses. La place entière de la Concorde était encadrée par un cercle d'orangers figurés dans leur caisse. A la droite et à la gauche de ce tableau magique, on découvrait l'arc-de-triomphe du pont-tournant en verres de couleur, l'élégante illumination du château des Tuileries, l'allée de portiques qui régnait autour du jardin, enfin la grande allée des Champs-Élysées surchargée de guirlandes et de pyramides.

Un grand nombre de décorations d'édifices publics et d'hôtels particuliers méritaient aussi de fixer l'attention; le palais du sénat conservateur, le Panthéon, le palais de l'Institut, l'hôtel du ministre de la guerre, ceux des ministres de la police et des relations extérieures, la Sama-

Digitized by Google

ritaine, la Monnaie, le palais de la Légion d'honneur, la Banque de France, la Fontaine des Innocens, l'hôtel de l'ambassadeur de Russie et les bains Vigier, mériteraient chacun une description particulière que nous sommes forcés de nous interdire.

Nous avons donné à l'idée de l'illumination des tours de Notre-Dame, des éloges que nous sommes obligés de refuser à son exécution. Les préparatifs n'étaient pas terminés. Peut-être, aussi, pour avoir trop sacrifié aux détails, aurait-on perdu presqu'entièrement l'effet de l'ensemble qui ne pouvait, à une si grande hauteur, résulter que de la combinaison des masses. Au surplus, l'on croit qu'on en jouira aux fêtes du mois de mai. Nous ne dirons rien non plus du feu d'artifice : le talent connu de M. Ruggieri doit faire supposer que le mauvais tems de la veille en a empêché l'entière exécution.

— Les treize médailles présentées dans la chapelle à S. M. l'Impératrice, après la cérémonie nuptiale, ont été frappées à cette occasion et gravées par MM. Andrieux, Galle et Jouannin. Elles représentent, d'un côté, les têtes de l'Empereur et de l'Impératrice, et au revers la figure entière de LL. MM. en costume héroïque et se donnant la main auprès d'un autel. Ces médailles paraissent imitées des médailles antiques que l'on frappait au mariage des Empereurs romains. Les mêmes sujets ont été répétés sur des médailles d'or et d'argent de la dimension d'un centime, que des hérauts d'armes ont jetées sur les places publiques de la capitale le lendemain des cérémonies.

— On voit chaque jour paraître chez les marchands d'estampes de nouveaux portraits de l'Impératrice Marie-Louise. Dans cette foule de gravures qui, si l'on en croit leurs auteurs, ont toutes été faites sur des originaux dessinés d'après nature, et dont le moindre défaut est de n'offrir aucune ressemblance, on doit cependant distinguer celle que M. Desnoyers a exécutée d'après un portrait en miniature ; elle a le mérite d'une figure ajustée avec goût, dont la grâce et l'air de douceur rappellent, sinon les traits, du moins le caractère de la physionomie originale.

Modes. — La cour est en ce moment le régulateur suprême de la mode. Les manteaux ont conservé la même forme et ne diffèrent que par la couleur. Les plus brillans que l'on ait remarqués lundi dernier dans la galerie étaient bleu de ciel, vert américain, ou immortelle. (Les modistes

Digitized by Google

ont donné ce dernier nom à la couleur amaranthe un peu claire.) Les robes courtes le sont beaucoup et laissent voir pardevant le tiers de la jambe, mais elles ne sont de mise que dans les salons sans étiquettes. Les toques lamées et brodées se soutiennent. Les peignes en diamans et en perles sont remplacés, dans les coiffures en cheveux, par des guirlandes de fleurs printanières presque toujours de deux espèces mariées ensemble. Les plumes qui ont reparu dans cette dernière quinzaine, s'avancent sur le front, et les diamans se reculent vers le sommet de la tête. Les femmes qui n'ont pas encore de diamans peuvent se présenter avec un ajustement de palmier pétrifié. Les brodequins sont d'un élégant usage en négligé, mais ils exigent un chapeau de paille avec un nœud d'écharpe à franges. — Les hommes ont abandonné le passe-poil dans les habits parés. Le velours bleu de ciel cannelé est de très-bon ton, sur-tout s'il est enrichi d'une légère broderie en paillettes. Les boucles de souliers d'or ou d'argent se portent sur l'extrémité de l'orteil. Un soulier couvert n'est reçu nulle part. Y.

---

SPECTACLES. — *Représentations gratuites du dimanche 1^er^ avril.* — Nous avons rendu compte, dans notre dernier numéro, des *Réjouissances autrichiennes*, jolie pièce de circonstances par laquelle le *Théâtre des Variétés* avait ouvert la carrière des hommages que tous les théâtres de la capitale se préparaient de concert à rendre au mariage de S. M. l'Empereur et Roi. Peu de jours après, des pièces du même genre furent jouées, en effet, au théâtre de la *Gaieté*, à celui de l'*Ambigu-Comique*, et le *Théâtre de l'Impératrice* donna le *Marché aux Fleurs*. Les grands théâtres et le Vaudeville s'étaient réservés pour la représentation gratuite qui a eu lieu le dimanche 1^er^ avril. Aux *Français*, une scène nouvelle ajoutée à une pièce connue, par MM. Bouilly et Jos. Pain, leur a fourni l'occasion de faire entendre en vers très-agréables l'expression des sentimens de la nation. On y a chanté aussi des couplets des mêmes auteurs, que nous voudrions rapporter tous dans cette feuille, mais la nécessité de ne pas négliger ceux des autres théâtres nous oblige de nous borner au dernier :

Paris, pressé de voir sa reine,
Accusait le moindre retard ;
Et Vienne voyait avec peine

Digitized by Google

S'avancer l'heure du départ.
Paris disait : ah ! qu'elle vienne !
Vienne l'arrêtait par ses cris.
Tout Paris voulait être à Vienne ;
Vienne voudrait être à Paris.

Pendant que ces couplets étaient applaudis au Théâtre Français, par un peuple transporté de joie, on en chantait à l'Opéra-Comique qui n'étaient pas moins bien accueillis. L'auteur, M. Desaugiers, les avait insérés dans le *Déserteur*, pièce d'autant mieux choisie pour la circonstance, que l'amnistie accordée aux déserteurs et aux conscrits réfractaires, est un des bienfaits par lesquels S. M. I. et R. a daigné signaler les fêtes de son auguste hymen. Nous citerons celui qui nous a paru joindre le plus d'énergie à la la plus grande précision :

Soldats, qui loin de vos drapeaux
Cherchez un coupable repos,
Par-tout la mort vous environne ;
Déjà l'espoir vous abandonne,
La loi prononce votre arrêt,
C'est fait de vous !.... César paraît,
Il peut vous perdre... il vous pardonne.

Les aimables chansonniers du Vaudeville ne s'étaient point bornés à des scènes ajoutées ; la facilité de leur genre et de leur talent promettait une pièce nouvelle, et ils ont rempli l'attente du public par un joli vaudeville en un acte, *le Meunier et le Chansonnier*, dont voici la courte analyse :

Robert, meunier bavarois, et Nanci sa fille ont sauvé la vie, dans la dernière campagne, à Francœur, grenadier français : une inclination mutuelle s'est développée entre lui et Nanci, mais son régiment est appelé ailleurs et il est obligé de suivre ses drapeaux. Farineck, garde-moulin de Robert, aime aussi l'aimable meunière ; il profite de l'absence de Francœur pour lui persuader qu'il est infidèle, et suppose une lettre dans laquelle on annonce même qu'il s'est marié à Madrid. Sur ces entrefaites une troupe de maraudeurs arrive dans le village et s'apprête à le mettre à contribution, mais un détachement français qui survient les force à la retraite ; ce détachement est commandé par Francœur, qui revient plus amoureux que jamais ; sa justification est facile ; Robert consent à l'unir à Nanci, et le départ des maraudeurs permet de célébrer le mariage de

Napoléon

Napoléon et de Marie-Louise, par une fête que leur présence avait suspendue. C'est dans ce divertissement que les auteurs ont placé des couplets qui tous ont été vivement applaudis. Celui que nous allons citer a été demandé avec autant d'empressement à la troisième représentation qu'à la première.



AIR : *De la Sentinelle.*

De deux pays divisés trop long-tems
Les écussons ici sont joints ensemble ;
Tous deux brillans et de gloire éclatans,
Sous l'olivier, le myrte les rassemble
En dépit du jaloux Anglais.
Par les nœuds les plus respectables,
Et sous l'égide de la paix,
Deux grands Etats sont pour jamais,
Oui pour jamais, inséparables.

Les auteurs de cette pièce ingénieuse sont MM. Barré, Radet et Desfontaines.

## INSTITUT DE FRANCE.

La séance publique de l'Institut de France, tenue le 5 avril par la classe de la langue et de la littérature française, sous la présidence de M. le comte Daru, a été brillante par l'affluence des spectateurs, par la présence de plusieurs étrangers de distinction, et par les objets mêmes dont le public a joui.

L'éloquence seule en a fait les honneurs. La distribution de deux prix, et la lecture de plusieurs morceaux des trois discours qui les ont obtenus, l'ont occupée toute entière. Le sujet de l'un des prix, remis pour la troisième fois, était le *Tableau littéraire du dix-huitième siècle*. M. Jay et M. Victorin Fabre l'ont partagé. M. le secrétaire perpétuel a annoncé dans son rapport que S. E. le Ministre de l'intérieur, instruit du regret qu'avait la classe de ne pouvoir donner que la moitié de la valeur du prix à chacun des deux concurrens qui lui avaient paru également dignes du prix entier, y a généreusement suppléé, en versant de ses fonds dans la caisse de l'Institut la somme de 1500 fr.

M. le comte Garat, sénateur, a lu environ les deux tiers du discours de M. Jay, réduit de manière à présenter l'ensemble de l'ouvrage. Plusieurs endroits ont été fort ap-



Digitized by Google

plaudis. M. le comte Regnault de Saint-Jean d'Angely a lu ensuite trois fragmens du discours de M. Victorin Fabre, l'un sur Voltaire, l'autre sur Montesquieu, le troisième contenant le résumé du discours entier. Ils ont aussi reçu de vifs applaudissemens. On a pu entrevoir, dans les deux ouvrages, deux plans et deux mérites tout-à-fait différens. C'est cette différence qui a sans doute comme forcé la classe à partager ses suffrages. La lecture des deux discours imprimés nous apprendra au juste en quoi ils se sont balancés, comment ce qui manquait à l'un relativement à l'autre, a été compensé dans le premier par des beautés que le second n'avait pas. Ces comparaisons que les juges ont faites, le public instruit aime à les faire à son tour. Elles contribuent à former le goût, en même tems qu'elles consolident et sanctionnent, en quelque sorte, la gloire des ouvrages couronnés.

L'autre prix d'éloquence, qui était celui de cette année, avait pour sujet l'*Eloge de La Bruyère*. C'est encore M. Victorin Fabre qui l'a remporté. M. le secrétaire perpétuel n'a pu se défendre, dans son rapport, d'appeler, au nom de la classe, l'attention du public sur cette rapide accumulation de couronnes académiques, obtenues en peu d'années, tant en prose qu'en vers, par un jeune homme de vingt-quatre ans. M. le comte François de Neuchâteau, sénateur, n'a lu qu'un peu plus de la moitié de ce discours, qui devait être lu tout entier. L'heure a sonné; la classe, rigide observatrice des réglemens, a levé la séance. Le plaisir que faisait cette lecture a laissé des regrets. Elle avait été fréquemment interrompue par des applaudissemens aussi vifs qu'unanimes. En effet, à en juger par ce qu'on a entendu, cet éloge réunit toutes les beautés que le sujet pouvait promettre, et beaucoup d'autres qu'on n'y soupçonnait pas, et dont le jeune orateur a pour ainsi dire fait la découverte, en l'observant de plus près et l'approfondissant davantage. Ce qu'il avait si bien vu, il l'a exécuté avec le talent le plus rare et le plus consommé, sachant prendre au besoin tous les tons et employer tous les styles, se revêtant avec tant d'art des formes variées de l'esprit de La Bruyère, que dans plusieurs endroits où il ne semble que le citer, il y ajoute, il s'amalgame, il s'identifie avec lui, et même dans ces additions il paraît La Bruyère encore.

La Poésie, moins heureuse que l'Eloquence, a vu pour la troisième fois remettre son prix à l'année prochaine, sur

Digitized by Google

le sujet des *Embellissemens de Paris*. La classe a proposé pour sujet d'un autre prix de poésie, qui sera celui de l'année même, la *Mort de Rotrou*, auteur de *Venceslas*. Rotrou était à quarante-un ans, dans tout l'éclat de ses succès dramatiques, surpassé par le seul Corneille, auquel il rendit toujours justice, et qui en retour, quoique plus âgé que lui, l'appelait encore son maître. Il était maire de la ville de Dreux sa patrie. Une épidémie pestilentielle s'y déclare, et la ravage; on veut l'engager à fuir, il refuse: d'autres même prétendent qu'il était alors à Paris, et qu'il partit dès qu'il apprit le danger de ses concitoyens, regardant comme un devoir sacré de leur porter secours ou de périr avec eux. A peine arrivé, il fut atteint de la maladie et mourut peu de jours après. Assurément, ce sujet est fort beau. Il est honorable pour les lettres; il ne parle pas moins à l'ame qu'à l'imagination, et pour être bien traité, il exige autant de vraie sensibilité que de talent.

Le sujet du prix d'éloquence proposé pour l'année 1812, est l'*Eloge de Montaigne*, sujet plus riche encore que celui de cette année, et qui, selon toute apparence, appellera plus de concurrens.

---

Il est tellement difficile de parler de soi d'une manière convenable, que je n'aurais jamais entrepris de défendre l'*Esprit des religions*, contre plusieurs objections qui m'ont été faites dans le *Mercure de France*, par monsieur F., si je ne devais à monsieur F. lui-même, et au public, qui a bien voulu accueillir avec indulgence mon ouvrage, une entière justification sur des faits dont la vérité est incontestable.

Un reproche assez grave que me fait d'abord monsieur F. est d'avoir commencé par établir l'influence du climat sur les divers systèmes religieux, et d'avoir ensuite réfuté le sentiment de Montesquieu sur cette même influence. La religion se divise en histoire dogmatique et en morale: Montesquieu soumet ces deux parties bien distinctes à l'influence du climat. Suis-je donc en défaut pour avoir montré l'impression du génie des peuples, des lieux et des tems sur la narration dogmatique, et pour avoir fait un corps à part de la morale, toujours une et invariable? Fallait-il aussi soumettre la morale aux degrés de latitude, ou fermer les yeux sur cette prodigieuse bigarrure de systèmes religieux? Fallait-il nécessairement admettre en totalité l'influence du climat, ou la nier généralement?



Digitized by Google

Je m'impose silence sur un point de discussion qui tient à des rapprochemens entre l'autorité démesurée de quelques papes et celle du pontife suprême des druides. Ceci est conjectural, et est lié comme simple fait à un système entier. Si monsieur F., dont je respecte la sagesse et les lumières, croit qu'à cet égard j'aye tort, je passe de bon cœur condamnation; et je ne me mettrai point en peine de chercher des preuves, qui, rapportées ici et séparées du corps de l'ouvrage, pourraient être prises dans un sens absolument contraire à mes principes.

Maintenant il s'agit de savoir s'il existe vraiment une caste de *Parias*. Monsieur F. s'est déclaré pour M. Solvyns qui nie l'existence de cette caste, et il me fait d'une manière indirecte le reproche d'avoir suivi l'opinion de M. Bernardin de Saint-Pierre. Je serais coupable, même en ayant raison, si je n'avais à produire qu'une autorité à laquelle une verve délicieuse et un charme unique font volontiers pardonner de ne s'être pas toujours astreinte à des démonstrations rigoureuses. Mais, outre que l'on pourrait faire voir que le raisonnement de M. Solvyns a par lui-même plus de subtilité que de force réelle, il est bon de faire connaître les sources où j'ai puisé; elles justifient complètement le conte gracieux et philosophique de *La Chaumière indienne*, ainsi que quelques réflexions que monsieur F. a eu l'indulgence de louer dans mon ouvrage. J'opposerai donc à un voyageur estimable, tel que M. Solvyns, un voyageur qui depuis long-tems jouit d'une haute considération. Voici de quelle manière M. Anquetil du Perron s'exprime à l'égard de la caste des *Parias* dans la relation de son voyage aux Indes. « Elle n'est ainsi avilie, dit-il, que parce qu'on suppose qu'elle a tué des vaches après la défense qui en avait été faite. Si un Brame ou un Nair (noble indien), se rencontrant avec un *Paria*, en était touché, il pourrait le tuer impunément. Les *Parias* ne peuvent entrer dans les *Bazars*, ni dans les *Pagodes*; ils sont rejetés comme des êtres immondes. » M. Anquetil a passé plusieurs années dans l'Inde; comme M. Solvyns, il en a rapporté un monument de science. Je pourrais encore citer le voyage aux Indes orientales de *J. H. Grose*, traduit de l'anglais par Hernandez, et qui atteste les mêmes faits. Mais je veux tout d'un coup opposer une autorité irréfragable; c'est le propre *Code des lois des Gentous*, traduit par M. Halhed sous les auspices de M. Hastings. Il fait connaître d'abord la division des Indiens en quatre

Digitized by Google

grandes castes, dont la dernière est celle du *Sooder* : et quand même il n'y aurait que cette caste des *Sooders*, nous voyons déjà combien elle est avilie. Si un *Sooder* apprend par cœur les *Bedes du Shaster*, il est mis à mort ; s'il lit le *Poorau*, on lui verse dans la bouche de l'huile amère chaude. Mais le code des Gentous nous apprend ensuite, que de ces quatre castes principales, il en est sorti des castes bâtardes que l'on doit fuir comme immondes ; et les *Parias* sont précisément, de toutes ces castes bâtardes, celle pour laquelle on a le plus d'horreur. On observerait d'ailleurs à M. F., que le *Paria* auquel on administre la communion hors de l'église, ne peut en ce moment même être considéré comme *Paria* ou *méchant*, suivant l'étymologie de M. Solvyns.

Je prie aussi monsieur F. de faire attention, en passant, que je n'ai jamais eu le dessein de réfuter sérieusement le miracle de Mahomet ; et que cette bonbonnière qui le scandalise n'est qu'une plaisanterie, qui, au fond, sert à montrer à des hommes assez insensés pour se prévaloir de la fausseté des miracles de Mahomet contre ceux de J. C., qu'il y a cette différence entre miracles, que ceux de Mahomet ne sont même pas en la puissance de Dieu. Ce que j'aurais pu prouver par tout autre chose, si la suite des matières ne m'eût conduit nécessairement au miracle du prophète arabe. J'aurais également démontré une impossibilité réelle en miracles, par l'exemple d'un bâton que Dieu ne peut sans doute empêcher d'avoir deux bouts.

ALEXIS DUMESNIL.

Digitized by Google



# POLITIQUE.

La gazette de Pétersbourg continue à donner un démenti formel à quelques feuilles allemandes qui avaient répandu le bruit d'une défaite de l'armée russe en Moldavie. Il est étonnant, dit le journaliste russe, que de tels bruits aient pu s'accréditer. Ismaïl a baissé son front devant nos armes; Braïlow et d'autres places se sont rendues à l'approche de nos légions; si dans ces brillans succès, toutes les circonstances (on ne s'explique point ici sur la nature de ces circonstances), eussent répondu au courage de nos guerriers et aux efforts du gouvernement, cette guerre serait depuis long-tems terminée.

La police russe soutient une bien autre guerre contre M. Kotzebue. Cet infatigable écrivain compose, on ne sait où, une *Abeille* qui certes ne se nourrit pas de fleurs, et ne distille pas du miel : ce journal se ressent, dans sa rédaction, de l'esprit d'exagération auquel l'imagination féconde de l'auteur ne lui a jamais permis de mettre des bornes, soit qu'il parle de lui pour faire son éloge, soit qu'il parle des autres pour les déchirer. Son porte-feuille dramatique et sentimental commençant à s'épuiser, il a rouvert son porte-feuille politique, et parle quelquefois des plus graves objets, traite les questions les plus hautes, et juge la conduite des plus grands personnages avec cette déplorable légèreté empreinte dans ses risibles arrêts contre notre trop hospitalière capitale. Quoi qu'il en soit, l'*Abeille* de M. Kotzebue ne voltige point en Russie; les ailes lui sont coupées dans ce pays, et il est plus que vraisemblable que sa ruche serait anéantie, si on savait où elle s'est établie.

Les nouvelles de Trieste, de Corfou et de l'Adriatique en général sont très-satisfaisantes pour le commerce : les Anglais ne paraissent plus dans la partie septentrionale, et la communication avec les côtes d'Italie est entiérement libre. On prend néanmoins toujours les précautions nécessaires contre les corsaires anglais et siciliens qui se hasardent dans ces parages. La garnison de Corfou est dans l'état le plus respectable. Toute tentative des Anglais

Digitized by Google

est impossible, ils n'ont point assez de troupes de débarquement. Le commandant en Sicile ne peut dégarnir l'île, qui est confiée à sa défense. Quant aux provinces illyriennes, elles jouissent d'une parfaite tranquillité, et s'organisent sous le gouvernement du duc de Raguse, qui d'abord les a débarrassées du papier-monnaie que l'Autriche y avait fait circuler. Cette opération a momentanément influé sur le change de Vienne, mais non d'une manière très-sensible. Le commerce, en rétablissant ses relations entre toutes ces contrées naguères occupées par des corps armés les uns contre les autres, y reporte l'abondance, l'industrie et la richesse. De la Turquie à Vienne, de Vienne dans toute l'Allemagne, en France et en Italie arrivent en grande quantité les cotons du Levant, qui alimentent un commerce très-considérable et très-avantageux par les échanges qu'il assure aux produits européens. A Constantinople, quelques troubles ont eu lieu, des juifs ont été punis d'un attentat insensé contre des janissaires, le calme s'est rétabli par la sévérité. Les subsistances deviennent un peu plus abondantes. Les consuls français ont dans tout le Levant rejoint les résidences dont les troubles intérieurs les avaient éloignés.

Le gouvernement anglais a reçu des nouvelles de l'Inde qui lui annoncent que la sédition de l'armée a été étouffée; mais, en lisant les ordres du jour de lord Minto, gouverneur dans l'Inde, la nature des reproches qu'il adresse à une partie de l'armée, et le nombre d'officiers traduits à une cour martiale, il est aisé de voir quel danger courait dans ces établissemens éloignés le gouvernement de la Grande-Bretagne; il a été à deux doigts de sa perte. Les armes ont été tournées contre les magistrats et contre les chefs; des forteresses ont été enlevées par ceux préposés à leurs gardes; des troupes ont été séduites par leurs propres officiers; les officiers de tout grade, des commandans supérieurs ont été les meneurs, les instigateurs de la révolte. Lord Minto s'en est affligé et indigné pour l'honneur du nom anglais. Dans ces circonstances le gouverneur-général a classé les coupables suivant la gravité du délit. Une cour martiale prononcera sur le sort de ceux qui ont le malheur d'avoir obtenu la première place dans cette fatale distribution; d'autres ont la faculté d'être mis en jugement, ou d'être renvoyés du service; les autres, dont la soumission a été pleine et entière, sont complétement amnistiés. Ainsi a fini cette crise qui, par la nature même des détails que

Digitized by Google

contiennent les rapports, prouve que la sédition se lie à des dispositions hostiles manifestées dans le pays contre ses oppresseurs, et que l'Angleterre ne peut jamais se regarder comme assurée dans de telles possessions.

Elle le peut d'autant moins que la manie des expéditions s'étant emparée des ministres, les troupes disponibles anglaises ou à la solde du gouvernement, celles mêmes qui seraient les plus nécessaires à sa défense, sont envoyées çà et là, se perdent et se consument en tentatives isolées également malheureuses, n'obtiennent au-dehors aucun avantage, et laissent en danger leurs propres foyers; c'est ce que vient de sentir et d'exprimer avec énergie un membre du parlement, lord Darnley, qui, le 6, dans la chambre haute, apprenant que les ministres pensaient encore à ordonner le départ des troupes régulières restées dans l'île, a manifesté les craintes les plus vives, et a obtenu de faire de ces justes alarmes l'objet d'une motion spéciale.

Il paraît, en effet, que toutes les forces anglaises disponibles, et tous les moyens qu'elles peuvent déployer, sont destinés non pas à défendre Cadix au nom des Espagnols, et du prétendu parti qui les rallie, mais de s'en emparer dans le cas où les habitans, effrayés des calamités de la guerre, prendraient le sage parti de se soumettre au vainqueur, de sauver leur commerce, leur industrie, leurs habitations et leurs propriétés.

Des dépêches intéressantes du duc de Dalmatie donnent une idée de la situation de nos affaires dans cette partie demeurée seule le théâtre de la guerre, et qu'une fatale obstination veut encore baigner du sang des deux partis. Cadix, qui ne voudrait peut-être pas se défendre contre le roi qui la presse et la cerne, ne peut se défendre contre les Anglais qui l'obligent à la résistance. Voici un extrait de la dernière dépêche du duc de Dalmatie, datée de Grenade le 17 mars.

« Les ennemis ont éprouvé des pertes sensibles devant Cadix, du 7 au 10 de ce mois; quatre vaisseaux de ligne, des frégates, et plus de cinquante autres bâtimens, battus par la tempête, ont été jetés à la côte, depuis l'embouchure du Guadalquivir jusqu'au fond de la baie de Cadix; au départ de l'officier qui a apporté cette dépêche, on avait déjà recueilli 600 Anglais naufragés, et beaucoup d'Espagnols; les Anglais avaient mis le feu à deux vaisseaux et à une frégate. Un vaisseau anglais de 80 canons était renversé à la portée de nos postes,

Digitized by Google

M. le maréchal duc de Bellune en faisait retirer l'armement; il faisait aussi recueillir les débris de ce fameux naufrage, dont les conséquences pourront peut-être influer sur la soumission de Cadix, malgré la qualité de troupes qu'il y a dans cette ville et à l'île de Léon.

» M. le maréchal duc de Bellune avait dirigé le général Latour-Maubourg avec quatre bataillons et quelque cavalerie, dans les montagnes entre Ronda et le camp de Saint-Roch, pour y détruire et disperser de nouveaux corps d'insurgés que les Anglais et quelques chefs de révolte étaient parvenus à y former; le mauvais tems a aussi fait suspendre cette opération; mais à présent elle est reprise, et le général Peicemont doit la seconder avec trois bataillons du grand-duché de Varsovie et les Lanciers; ainsi il est à espérer que dans peu de jours la ville de Ronda sera réoccupée, et les montagnes, jusqu'au camp de Saint-Roch, une seconde fois pacifiées.

» Il sera bien difficile de se préserver à l'avenir des intrigues des agens anglais dans ces montagnes, tant que le camp de Saint-Roch ne sera pas occupé, et les lignes rétablies; S. M. catholique y aurait porté momentanément la division du général Desolle, si cette division n'était employée et nécessaire pour garder la communication depuis la Sierra Morena jusqu'à Grenade et Séville, et pour maintenir les nombreuses populations des royaumes de Jaen et de Cordoue, qui aujourd'hui sont tourmentées par des milliers de soldats dispersés et de contrebandiers qu'on n'a pu encore réunir, et qui se livrent au brigandage; on élève à plus de 30,000 le nombre de ces dispersés et des contrebandiers.

» On s'occupe de réunir en corps tous les contrebandiers rassemblés dans les montagnes de Ronda, et d'y rallier quelques milliers de soldats espagnols; si cette opération réussit, le corps qu'on formera sera chargé de garder cette partie de la frontière, et de rétablir le camp de Saint-Roch en attendant que des troupes régulières espagnoles puissent y être envoyées.

» La province de Malaga, qui s'étend depuis Marbella jusqu'au-delà de Velez Malaga, montre les meilleures dispositions, et a assuré S. M. catholique qu'au moyen des gardes civiques qu'on a organisées, et de quelques bataillons et compagnies franches dont le roi a arrêté la formation, elle maintiendrait la tranquillité intérieure, ferait observer les lois et saurait se préserver de toute agression étrangère; S. M. accueillant la proposition des autorités et des principaux habitans, a jugé la circonstance favorable pour les mettre à l'épreuve, et des ordres ont été donnés pour que les troupes impériales du 4e corps se retirassent de Malaga sur Antequera, d'où elles seront employées à l'expé-

Digitized by Google

dition des montagnes de Ronda, et ensuite ramenées vers Grenade, pour servir à l'expédition de Murcie, qui ne peut plus se différer.

» On sait que le général Blacke était en Murcie, où il formait de nouveaux rassemblemens; ce chef qu'on ne peut plus qualifier que de brigand, est parvenu, par les menaces, les supplices et les incendies, à exciter le peuple de ces montagnes à s'armer; il avait fait déboucher une colonne d'Alméria sur Adra, Torbiscon et Motril, qui a obligé les Alpujaras à s'insurger; le bataillon qui était à Motril a même dû se retirer vers Velez-Malaga, mais le général Sébastiani a immédiatement pris des dispositions pour détruire cette colonne; le général Blair a été dirigé par Lanjaron et Orgiva sur Motril, où les troupes impériales sont rentrées. Les insurgés se sont sauvés à la débandade; on leur a tué du monde et fait des prisonniers, parmi lesquels des chefs, dont on a fait sur-le-champ justice : le général Godino est parti de Guadix et se dirige par Ohanes sur Alméria, d'où, après avoir soumis cette contrée, il reviendra à Guadix et à Baza. Il est à espérer que ces diverses expéditions obtiendront de bons résultats, et assureront de nouveaux l'entière soumission des Alpujaras.

» Pendant que Blacke faisait ces démonstrations dans les Alpujaras et sur les bords de la mer, il excitait aussi les habitans des montagnes qui séparent le royaume de Murcie de celui de Jaen à s'armer, et il dirigeait leurs masses par Villanueva de l'Arzobispo et Cazorla, sur Ubeda; le général Dessolle, gouverneur-général des provinces de Cordoue et de Jaen, en ayant été prévenu, a aussitôt dirigé sur Ubeda 1000 hommes d'infanterie et 100 dragons, sous le commandement du chef de bataillon Graudner, du 55e régiment; cette expédition, qui fait honneur au chef de bataillon Graudner, a déjoué les projets de Blacke et préservé le revers sud des montagnes de la Sierra-Morena de nouveaux malheurs.

» La plus grande tranquillité règne dans l'intérieur de l'Andalousie. Dans toutes les villes la garde nationale est organisée et concourt au maintien de la tranquillité publique; mais ce qui vient d'être dit, et la nécessité d'augmenter les moyens pour les opérations devant Cadix, obligent à presser les mouvemens sur Murcie et Carthagène, et à suspendre le siége de Badajos pour lequel on se préparait.

» M. le maréchal duc de Trévise a rendu compte, par ses rapports des 3, 5 et 6 de ce mois, du quartier-général de Zafra, que des rassemblemens dirigés par des Anglais et des agens de la Romana, s'étant formés à Xérès-de-los-Caballeros, il donna ordre au général Girard d'y diriger une expédition; le colonel Musnier en fut chargé; il y trouva un millier d'hommes armés qui voulurent faire résistance; il les

Digitized by Google

fit aussitôt attaquer, et ils furent dispersés ; on leur tua du monde. Le lendemain, les habitans de Xérès firent leur soumission au roi, et promirent de résister, à l'avenir, aux coupables insinuations qu'on pourrait leur faire.

» Le roi est arrivé à Grenade ; S. M. a été reçue avec magnificence et enthousiasme par plus de 150 mille habitans : elle a trouvé à Grenade des élémens pour former plusieurs bataillons d'infanterie et quelques escadrons de cavalerie. »

Le lendemain du jour, où serrant les nœuds d'une alliance nouvelle qui doit avoir une si heureuse influence sur les destinées de l'Europe, l'Empereur Napoléon est devenu l'époux de l'archiduchesse Marie-Louise, tous les corps de l'Etat ont été admis à l'honneur d'être présentés à LL. MM.

L'Empereur et l'Impératrice étant sur leurs trônes, entourés des princes et princesses de la famille impériale, des princes grands-dignitaires et des grands-officiers de la couronne de France et d'Italie, ils ont reçu les hommages et félicitations du sénat de France, du sénat d'Italie, du conseil-d'état et du corps-législatif : ces corps ont harangué LL. MM. ; ils ont traversé la salle du Trône, et se sont retirés par la galerie de Diane.

Ensuite les ministres, les cardinaux, les grands-officiers de l'empire et de la légion d'honneur, la cour de cassation, la cour des comptes, le conseil de l'université, les officiers de la maison de LL. MM. et de celles des princes et princesses, les généraux de division, la cour d'appel, les archevêques, les préfets, le clergé de Paris, la cour de justice criminelle, les généraux de brigade, les évêques, les autorités de Paris, les maires des principales villes de l'Empire, les colonels et les hommes présentés à la cour, ont eu l'honneur de faire leurs révérences à LL. MM.

Les dames du palais, les femmes des ministres et des grands-officiers de l'Empire, celles des maisons des princes et princesses, et toutes les autres dames présentées, ont été admises à faire leurs révérences.

Les corps qui ont harangué LL. MM. ont été introduits par le grand-maître des cérémonies, et présentés à LL. MM. par les grands-dignitaires que ces présentations concernent.

Les autres corps et toutes les personnes qui ont fait leurs révérences à LL. MM. ont été présentés à l'Empereur par

Digitized by Google

le grand-chambellan, et à l'Impératrice par la dame d'honneur.

Tous les princes et princesses et les grands-officiers qui entouraient le trône étaient debout.

En s'adressant à l'Impératrice, le sénat de France a dit :

« Madame, ces cris d'allégresse qui ont partout accompagné les pas de V. M., ce concert de bénédictions qui retentit encore de Vienne jusqu'à Paris, sont l'expression fidèle des sentimens du Peuple. Le Sénat vient offrir à V. M. des hommages non moins empressés, ni moins sincères.

» La couronne impériale qui brille sur votre front, cette autre couronne de grâce et de vertus qui tempère et qui adoucit l'éclat de la première, attirent vers vous les cœurs de trente millions de Français, qui mettent leur joie et leur orgueil à vous saluer du nom de leur souveraine. Ces Français que vous avez adoptés, à qui vous venez, par la plus sainte des promesses, de vouer les sentimens d'une tendre mère (1), vous les trouverez dignes de vos bontés. Vous chérirez de plus en plus ce peuple bon et sensible, toujours pressé du besoin d'aimer ceux qui le gouvernent, et de placer l'affection et l'honneur à côté de l'obéissance et du dévouement.

» Ces sentimens que nous sommes si heureux d'exprimer à Vos Majestés, sont sous la garantie du ciel, comme le serment sacré qui vient d'unir à jamais les grandes et belles destinées de Napoléon et de Marie-Louise. »

Le sénat d'Italie a exprimé les mêmes sentimens : on a remarqué l'idée heureuse qui termine sa harangue ; en priant le ciel qu'il accorde à Napoléon une longue suite de descendans dignes de lui, il présente à l'Impératrice Marie-Louise l'illustre exemple de son immortelle aïeule Marie-Thérèse, qui fut fille, épouse et mère féconde de souverains.

L'Empereur a répondu aux députations des sénats de France et d'Italie, et du corps-législatif.

« Moi et l'Impératrice, a dit S. M. au sénat de France, nous méritons les sentimens que vous nous exprimez par l'amour que nous portons à nos peuples. Le bien de la France est notre premier besoin. »

En accueillant l'hommage du sénat d'Italie S. M. a ajouté : « Aussitôt que cela sera possible, moi et l'Impératrice, nous voulons aller dans nos bonnes villes de Milan,

(1) Réponse de S. M. au Sénat, du 4 mars 1810.

Digitized by Google

de Venise et de Bologne, donner de nouveaux gages de notre amour à nos peuples d'Italie. »

« Messieurs les députés des départemens au corps-législatif, les vœux que vous faites pour nous, nous sont fort agréables. Vous allez bientôt retourner dans vos départemens; dites-leur que l'Impératrice, bonne mère de ce grand peuple, partage tous nos sentimens pour lui. Nous et elle ne pouvons goûter de félicité qu'autant que nous sommes assurés de l'amour de la France. »

Mercredi il y a eu conseil de ministres présidé par l'Empereur. LL. MM. se sont rendues le soir à Saint-Cloud. Elles sont parties le jeudi pour Compiègne, où la cour doit passer tout le mois. Les fêtes du mariage occuperont le mois de mai.

## PARIS.

On annonce que la cour d'Autriche a envoyé à la cour de France et mis à la disposition de S. M. dix grandes décorations de son ordre.

— On croit que l'organisation judiciaire ne tardera pas à être définitivement arrêtée. Le corps-législatif doit recevoir incessamment un projet de loi à cet égard.

— Une partie de la comédie française a reçu l'ordre de se rendre à Compiègne.

— Le public se porte en foule au Muséum pour y admirer la distribution nouvelle de la belle galerie des tableaux, et les ornemens déposés momentanément dans la chapelle qui a servi au mariage de LL. MM.

— On croit que le petit arc-de-triomphe du pont-tournant pourra être exécuté en marbre, et recevoir un nom qui rappelle sa glorieuse destination.

## ANNONCES.

*Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale*, publié avec l'approbation de S. E. le ministre de l'Intérieur. *Huitième année.* Un vol. in-4° de 420 pages, orné d'un grand nombre de planches gravées en taille-douce. Prix, 9 fr., et 12 fr. franc de port. Chez Mme Huzard, imprimeur-libraire, rue de l'Eperon-Saint-André-des-Arcs, n° 7.

On trouve à la même adresse la collection complète du Bulletin,

Digitized by Google

formant 7 vol. in-4°, avec planches. Prix, 54 fr., et 65 fr. 75 c. franc de port. Chaque volume se vend séparément 9 fr., à l'exception des 1er, 2me et 6me, qui coûtent 6 fr. à Paris.

Les arts sont cultivés en France avec tant de succès qu'un ouvrage spécialement consacré à annoncer les découvertes utiles dues au génie de nos artistes et les conquêtes qu'ils font chaque jour sur l'industrie étrangère, ne peut qu'être très-favorablement accueilli du public. Aussi avons nous vu avec plaisir que les premiers volumes de cet ouvrage, vraiment classique, avaient obtenu le suffrage de tous ceux qui s'intéressent à la prospérité nationale.

La Société d'encouragement sous la direction de laquelle le Bulletin est publié, ne cesse de rendre les plus grands services à notre industrie, soit en décernant des prix et des récompenses aux fabricans qui se distinguent par la perfection de leurs produits, ou par la création de quelque art nouveau; soit en offrant à leur émulation des sujets dignes de réveiller leur activité et leur génie. Placée entre le Gouvernement et les artistes, elle contribue à répandre les bienfaits de l'un et à récompenser le mérite des autres. Ses jugemens, dictés par la plus sévère impartialité et fondés sur des expériences exactes, servent à diriger l'opinion publique, et à déraciner des préjugés funestes aux progrès des arts. En un mot, cette société composée d'hommes dont les lumières et les talens sont justement appréciés, marche vers son but d'un pas assuré, et dans aucun pays ses vues de bien public ne sauraient être mieux reconnues.

Nous avons lu avec un vif intérêt le volume que nous annonçons, et nous avons remarqué avec satisfaction qu'il renferme une foule de notices et de découvertes importantes.

Les planches qui l'accompagnent ne laissent rien à désirer tant sous le rapport de la correction du dessin que sous celui de la perfection de la gravure. Il y en a plusieurs d'une très-grande dimension, exécutées avec beaucoup de soin.

*Atlas élémentaire*, ou Nouvelle méthode d'enseignement, par le moyen de laquelle on peut apprendre la géographie dans un court espace de tems; à l'usage des Colléges, Maisons d'éducation et des personnes qui veulent apprendre promptement cette science. Un vol. grand in-8° cartonné, avec deux planches et huit cartes, imprimées sur grand-raisin collé, et coloriées en plein. Prix, 4 fr. 50 cent., et 5 fr. franc de port. Chez Mme Ve Hocquart, libraire, rue de l'Eperon, n° 6.

Cet Atlas est précédé d'un Traité élémentaire de Géographie, dont la précision et l'exactitude ne doivent rien laisser à désirer; la mé-

Digitized by Google

thode qu'on y a suivie est celle qu'ont adoptée les meilleurs géographes ; il présente sur l'état politique actuel des nations les renseignemens les plus modernes. Il offre toutes les connaissances nécessaires pour faire usage des cartes.

L'ouvrage renferme en outre une planche contenant divers objets relatifs à la géographie mathématique et un tableau figuratif présentant tous les accidens physiques de la terre, tels que les mers, golfes, détroits, caps, îles, etc.

Les cartes, exécutées avec une précision rare, offrent les pays, leurs capitales et principales villes, les mers, golfes, grands fleuves, etc., sans les noms qui les distinguent ; c'est à l'élève à les nommer (après qu'il aura puisé dans le Précis géographique les connaissances préliminaires). Il en examine la position, en cherche l'étendue en longitude et latitude ; quelles sont les contrées qui les avoisinent ; enfin, il est obligée de s'instruire sur la situation exacte d'un pays, d'une ville, d'une mer, pour leur assigner leurs vrais noms et les indiquer sur la carte. Après avoir cherché sur la mappemonde les grandes portions du globe et les divers noms du vaste Océan qui les entoure, sur les cartes générales, désigner les divers pays, leurs capitales, villes principales, il possera aux cartes de France : dans l'une il aura à désigner les départemens et leurs chefs-lieux, et dans l'autre les provinces anciennes et leurs capitales ; dans toutes les deux il pourra nommer les fleuves et grandes rivières qui arrosent cette contrée.

Une table explicative, se rapportant par les chiffres à toutes les parties de la carte, était nécessaire, aussi termine-t-elle cet ouvrage ; mais les élèves ne doivent y avoir recours que pour s'assurer s'ils ont effectivement assigné à ces parties les noms qui leur conviennent ; elle est d'ailleurs placée de manière qu'elle peut être facilement ôtée, et soustraite à leurs regards.

Dans les deux cartes de France les numéros distinctifs des départemens sont disposés de manière que les plus élevés en nombre indiquent les départemens et les provinces les plus riches en population, et *vice versa*.

*Tablettes biographiques des Ecrivains français morts et vivans*, depuis la renaissance des lettres jusqu'à ce jour. *Première partie — Ecrivains morts.* — Le lieu, l'époque de leur naissance et de leur mort, le genre dans lequel ils se sont distingués, leurs productions marquantes, et les éditions recherchées de leurs ouvrages. *Seconde partie. — Ecrivains vivans en* 1810. — Le lieu, l'époque de leur naissance, leurs productions remarquables, soit dans les lettres, soit dans les sciences, soit dans les arts. *Seconde édition*, revue, corrigée, et considérable-

Digitized by Google

ment augmentée. Par N. A. G. D. B. Les deux parties en un volume in-8°. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 cent. franc de port. Au Grand Buffon, librairie de A. G. Debray, rue Saint-Honoré, barrière des Sergens, vis-à-vis la rue du Coq, n° 168; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Aux Rédacteurs du Mercure.*

Nous venons de recevoir le Prospectus d'un établissement qui s'est formé à Cassel, à l'effet de se charger de la gestion des biens que S. M. a distribués en Westphalie et en Hanovre.

Comme cet établissement paraît réunir toutes les garanties qu'on peut offrir à MM. les titulaires, nous nous empressons de faire connaître son existence et ses principales conditions.

1°. Il se charge de la gestion des biens et de la perception des revenus moyennant un droit de commission de quatre pour cent sur les revenus, lequel sera prélevé, dit le Prospectus, *pour toutes dépenses généralement quelconques d'administration et de perception.*

Il y a, comme on voit, économie pour MM. les titulaires sous ce premier rapport; car l'administration des domaines et les autres établissemens retiennent cinq pour cent.

2°. Il offre de payer par anticipation les revenus moyennant l'escompte légal de six pour cent, l'année, pour le tems que dureront ses avances.

3°. Il s'engage à payer les revenus soit à Cassel, sur traites des propriétaires, soit à Paris et dans toute la France, par l'entremise de MM. Perregaux, Laffite, et compe, banquiers à Paris, rue du Mont-Blanc, n° 9.

L'établissement se chargera aussi des ventes des biens de MM. les titulaires, ordonnées par le décret du 3 mars 1810.

L'exécution de ces conditions avantageuses autant que commodes pour MM. les titulaires, ainsi que les opérations des gérans, sont garanties par un cautionnement en immeubles de plus de six millions, fourni par M. le comte de Hardenberg, conseiller-d'état, grand veneur de la couronne de Westphalie, grand-croix de l'Ordre royal des Deux-Siciles, et par M. de Malsbourg, conseiller-d'état, directeur-général de la caisse d'amortissement, et liquidateur-général de la dette publique du royaume de Westphalie.

Deux copies authentiques des actes de cautionnement sont déposées chez MM. Sentier et Bertrand, notaires à Paris, où chaque titulaire peut en prendre connaissance.

Les gérans, qui sont les chefs de deux maisons de banque et de commerce avantageusement connues à Cassel, offrent d'ailleurs par eux-mêmes, et par leur fortune, une garantie très-satisfaisante.

C'est dans le Prospectus même qu'il convient de prendre connaissance des autres conditions qui nous ont paru combinées, en général, dans l'intérêt et pour la sûreté de MM. les titulaires. Il se distribue à Paris, chez M. Fournel, ancien négociant (rue du Mail, n° 6), dont l'établissement a fait choix pour être son seul délégué dans la capitale, sous le rapport administratif.

M. Fournel donnera à MM. les titulaires tous les renseignemens qu'ils pourront désirer.

Digitized by Google



DE LA SE
5.
cen

# MERCURE
# DE FRANCE.

N° CCCCLVI. — *Samedi* 14 *Avril* 1810.

## POÉSIE.

### ODE A L'HYMEN.

*Descende cœlo, et dic, age, tibiâ*
*Regina longum, Calliopè, melos.*
HORACE, ode IV, livre III.)

O lyre, trop long-tems muette,
Qui dormis suspendue à des myrtes sacrés,
Lyre, réveille-toi! seconde d'un poëte
Les chants par l'Hymen inspirés.

Père fécond de la nature,
Mille cœurs amoureux attendent ses leçons;
Tout rit, les cieux, les eaux, Zéphyre et la verdure,
A la plus belle des saisons.

Cédons aux flèches que nous lance
Amour, le dieu des dieux, Amour, le roi des rois!
Il embrase, il ravit..... Muse, sors du silence!
A ses feux ranimons nos voix.

Long-tems la discorde étrangère
T'effraya de l'horreur des combats renaissans:



Digitized by Google

Quel cygne put jamais, sous les coups du tonnerre,
Faire entendre de doux accens ?

J'ai vu, sur des débris assise,
Clio, gravant les faits en ses tables d'airain,
Elle-même pâlir de crainte et de surprise
Aux traits sanglans de son burin.

Elle consacre en ses annales
Les ligues de la haine, et ses folles erreurs,
Et tant de fausses paix, trèves non moins fatales
Que les belliqueuses fureurs.

Elle peint l'aigle, en ces tempêtes,
Qui, vengeant l'olivier menacé de périr,
Pour sauver de l'État les premières conquêtes,
Est forcé de tout conquérir.

Soudain Mnémosyne (1) immortelle
De Clio, qu'elle aborde, interrompt les travaux :
« N'attriste plus la terre ; écoute, lui dit-elle,
» Et transmets des fastes nouveaux.

» Cesse enfin, Muse de l'histoire,
» De noircir tes tableaux de lugubres couleurs,
» Quand de l'humanité, si chère à ta mémoire,
» Un dieu répare les malheurs.

» Ce dieu, c'est le tendre Hyménée,
» Paré des attributs de Flore et du printems ;
» Et la paix, cette fois, par sa main ramenée,
» Sourit à des jours éclatans.

» Ce que n'ont pu Mars et Minerve
» Par ces coups étonnans qui t'ont fait tressaillir,
» Hymen, Hymen propice aux Germains qu'il conserve,
» Sans armes saura l'accomplir.

» Il n'appelle pas sur ses traces
» L'étendard du carnage, et la peur, et la mort :
» Une Vierge timide, et l'Amour, et les Grâces,
» Le suivent en vainqueur du sort.

(1) Déesse de la mémoire.

Digitized by Google

» Ces deux mères échevelées
» Que tu vis, par le fer, se déchirer les flancs,
» Et dont se menaçaient, en troupes rassemblées,
» Tous les innombrables enfans ;

» L'une et l'autre plus pacifique,
» L'une et l'autre abjurant de périlleux exploits,
» La noble Germanie et la Gaule héroïque
» Deviennent sœurs, comme autrefois.

» Ainsi, dans l'antique Italie,
» Des frères s'embrassaient désarmés par Vénus,
» Quand s'unit aux Sabins, fléchi par Hersilie,
» Le peuple du fier Romulus.

» Succédez, flambeaux d'Hyménée,
» Aux torches de la guerre embrasant les remparts :
» La fille du Danube est l'épouse donnée
» A l'indomtable fils de Mars.

» Toi, retiens de pudiques larmes,
» Fille illustre, au moment des adieux paternels !
» Lien des nations, tes nœuds auront des charmes ;
» Crois-en nos hymnes solennels.

» Consacrons, par notre génie,
» L'heureux lit nuptial, monument de la paix,
» Dont l'olive et la palme, en signe d'harmonie,
» Ont couronné l'auguste dais.

» Phébus, éclaire nos trophées ;
» Du feu de tes rayons allume nos lambris :
» Éternise ce jour par le luth des Orphées
» Et sous le pinceau des Zeuxis.

» Flore, couvre de tes guirlandes
» Le front de nos cités, nos temples, nos jardins ;
» Et, de la douce Paix décorant les offrandes,
» Sème de roses nos chemins.

» Banquets parfumés d'ambroisie,
» Que dans vos coupes d'or soit versé le nectar ;
» Et que Bellone oisive, aimable Poésie,
» Te laisse dételer son char !



Digitized by Google

» Soldats, nos vivantes barrières,
» Rivalisez au loin la splendeur du soleil ;
» Ajoutez à ce jour, ô phalanges guerrières,
» Votre étincelant appareil.

» Aux étoiles de l'empyrée
» Lançons les jets brillans que Vulcain a produits.
» Que mille astres nouveaux, sous la voûte azurée,
» Enflamment le palais des nuits.

» Tel, pour ce Thébain intrépide
» Qui vint des bords du Nil au rocher de Calpé (2),
» Par les noces d'Hébé, doux prix du grand Alcide,
» Le vaste Olympe fut frappé.

» Déjà mariés aux Naïades,
» Les fleuves en tributs prodiguent les trésors (3).
» Que Cérès soit féconde ; et qu'au gré des Pléiades,
» Le commerce ouvre tous les ports ! »

Clio répond à ce langage :
« Mère du souvenir, je reprends mon burin,
» Et d'un repos futur j'annonce le présage
» Inscrit au livre du destin. »

Ainsi se parlaient ces déesses.
Calliope ! il est tems : sois prompte à célébrer
Ce jour qui voit du Styx les filles vengeresses
Aux enfers à jamais rentrer.

Chante un triomphe dont s'honore
L'Hercule à qui les rois ont besoin de s'unir :
Les vers qu'a modulés une corde sonore
Passent au dernier avenir.

Oui, tes ailes, ô Renommée,
Du souffle d'Apollon reçoivent un appui ;
Et le rhythme, propice à ta voix enflammée,
Dans les cieux te porte avec lui.

Par NÉPOMUCÈNE-LOUIS LEMERCIER,
mise en musique par CHÉRUBINI.

(2) Les colonnes d'Hercule.
(3) L'établissement des canaux.

Digitized by Google

## LE CHOIX D'ALCIDE.

Du bruit de ses faits glorieux
Alcide avait rempli la terre ;
Mais quand son bras victorieux
Lançait les foudres de la guerre,
L'avenir assiégeait son cœur ;
Au milieu des jeux et des fêtes,
Alcide oubliait ses conquêtes,
Et pour prix de la gloire aspirait au bonheur.
Soudain une voix éclatante
Part du sein d'un nuage, et s'adresse au Héros :
« Suspends le cours de tes travaux,
» Les Dieux ont rempli ton attente ;
» Les portes de l'Olympe à tes yeux vont s'ouvrir :
» De t'offrir une jeune Épouse
» Chaque Divinité jalouse,
» A tes regards va découvrir
» Tout ce qui peut charmer et plaire,
» Esprit, talens, graces, beauté ;
» Et c'est du choix que tu vas faire
» Que dépend ta félicité. »
Alcide incline vers la terre
Un front noble et religieux ;
L'aimable reine de Cythère,
Avec toute sa cour, vient s'offrir à ses yeux.
« Accepte, lui dit la Déesse,
» L'épouse qu'à tes vœux destina ma tendresse :
» Brillante des plus doux attraits,
» Elle sait toucher et séduire ;
» Apollon prit soin de l'instruire,
» Et l'Amour lui donna ses traits. »
Déja le Héros s'abandonne
Au trouble soudain qu'il ressent,
Quand sur un char resplendissant
Parait la terrible Bellone.
Les compagnons de Mars, dociles à sa voix,
D'un triple rang d'airain entourent l'immortelle ;
L'agile Renommée obéit à ses lois,
Et la Victoire est avec elle.

Digitized by Google

Le regard enflammé, s'adressant au Héros :
« Fuis, lui dit-elle, fuis un indigne repos.
» Veux-tu, foulant aux pieds et l'honneur et la gloire,
» Etre infidèle à la Victoire ?
» Seule elle t'a guidé dans tes vastes travaux ;
» Tu dois à ses faveurs l'éclat qui t'environne ;
» Sur ton front elle-même a posé sa couronne,
» Et tu pourrais, ingrat, profanant mes lauriers,
» Y mêler aujourd'hui les myrtes de Cythère !
» Ah ! réprime une ardeur à la gloire étrangère :
» La Victoire t'appelle au milieu des guerriers ;
» Rejoins ton amante fidèle,
» Elle a tout fait pour toi ; tu dois vivre pour elle. »
Vénus à ce discours oppose un front serein.
« Malgré ta superbe arrogance,
» Penses-tu, répond-elle avec un froid dédain,
» Qu'entre nous Alcide balance ?
» Il se rit de ton vain courroux :
» Brûlant de remporter des triomphes plus doux,
» Déjà vers moi son cœur s'élance.
» Oui ! rends hommage à ma puissance ;
» Je suis reine de tes sujets :
» Pour moi Mars désarmé soupire,
» Et l'Amour d'un seul de ses traits
» Souvent ébranla ton Empire. »
Entre la Gloire et la Beauté
Alcide incertain délibère,
Quand paraît avec majesté
Minerve au front doux et sévère :
Près d'elle s'avance à pas lents
Une Vierge au regard céleste ;
La Pudeur d'un voile modeste
Couvre ses attraits innocens.
Des fleurs composent sa parure,
Le chêne et l'olivier décorent son bandeau,
Et sur l'éclat de la nature
Répandent un éclat nouveau.
« Alcide, voici la compagne
» Qui doit embellir tes destins ;
» L'Espérance la suit, et la Paix l'accompagne.
» Les Dieux ont remis en ses mains
» Et le bonheur d'Alcide et celui des humains.

Digitized by Google

» Déjà dans sa modeste et tendre impatience,
» Elle s'éloigne sans retour
» Des lieux amis de son enfance,
» Et de l'auguste Père objet de son amour.
» Elle est mon élève chérie;
» Et dans sa nouvelle patrie,
» Au milieu de l'éclat des cours,
» Mes premières leçons la guideront toujours. »
Ainsi parla Minerve. A ce noble langage
Le cœur d'Alcide est entraîné;
La Sagesse a fixé ses vœux et son hommage,
Et le vainqueur des rois lui-même est enchaîné.
Bientôt de toute part éclate l'allégresse,
La paix renaît soudain au céleste séjour;
Un tel choix satisfait l'une et l'autre Déesse:
On voit la Victoire et l'Amour
Se réunir à la Sagesse,
Et les Graces former sa cour.

ETIENNE.

## ENIGME.

D'UN petit ver on me donna le nom.
Est-il vrai que je le sois? — Non.
Mortels, ne prenez pas le change:
Par les vers vous êtes rongés;
Mais moi, bien loin que je vous mange,
C'est vous-mêmes qui me mangez.

S.....

## LOGOGRIPHE.

SOUVENT nécessaire aux repas,
Ce n'est qu'à table qu'on me vante;
Je ne suis qu'une arme innocente,
Inutile dans les combats.
Jamais, de sang humain ternie,
Au criminel je ne servis;
Je ne perce mes ennemis,
Que lorsqu'ils ont perdu la vie.

Digitized by Google

Si ce portrait, ami lecteur,
Ne suffit pas pour me connaître,
Tu peux décomposer mon être,
Et tu verras ce qu'un acteur
Souvent ne met pas dans sa tête;
L'endroit qui, loin de la tempête,
Reçoit les pâles matelots;
Un lieu que battent les fléaux;
Un élément, une rivière;
Un terrain que baignent les eaux;
Un synonyme de colère,
Et la redoutable barrière
Que le crime ne peut franchir;
Un homme qui, pour s'enrichir,
Reste plongé dans la misère;
Le jeu que, devant Ilion,
Inventa le prudent Ulysse,
Et l'inévitable sillon,
Que sur le vieux front de Clarisse
Traça la dure main du Tems;
L'objet des vœux les plus ardens
Des humains, sur-tout de l'avare;
Le fleuve qui traverse Tours;
Ce qui si mal soutint Icare,
Et rend inconstans les amours.

GUY.

## CHARADE.

Mon premier, de Cérès est le brûlant palais;
On chante mon second, mon tout de la vieillesse
Prévoit l'approche, et butinant sans cesse,
Sous terre, de l'hiver sait braver tous les traits.

GUY.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Ourse.*

Celui du Logogriphe est *Manche* (mer), et *manche* (d'habit), dans lequel on trouve : *mâche, manne, ame, an.*

Celui de la Charade est *Merveille.*

Digitized by Google



# LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

MAXIMES ET RÉFLEXIONS SUR DIFFÉRENS SUJETS DE MORALE ET DE POLITIQUE, suivies de quelques Essais, par M. G. de LEVIS. Seconde édition, augmentée d'un supplément. — A Paris, chez *Xhrouet*, imprimeur, rue des Moineaux, n° 16; et chez *Déterville*, libraire, rue Hautefeuille, n° 8.

(DEUXIÈME EXTRAIT.)

LE coup-d'œil que nous avons jeté sur les moralistes anciens et modernes nous a fait voir sous combien de formes différentes ils ont traité la morale : tous ont donné des préceptes, mais non pas dans le même style; les uns paraissent n'avoir voulu être que des législateurs, les autres que des orateurs. Les plus heureux, sans doute, sont ceux qui ont le mieux soumis ou le mieux dirigé les différentes passions en leur parlant différens langages, en employant tour-à-tour le ton majestueux de la loi, les démonstrations exactes de la logique, le langage persuasif de l'éloquence. Ce n'est pas trop de tous les dons et de tous les talens de l'esprit pour diriger l'homme au bonheur en répandant une forte lumière sur les grandes routes et sur les petits sentiers de la vie.

M. de Levis n'a point aspiré à cette variété de formes et de styles; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il a donné la préférence à la forme qu'il juge lui-même la moins favorable.

Non-seulement chaque espèce d'écrit, mais chaque écrivain en prose a sa rhétorique; M. de Levis nous expose la sienne, et il faut d'abord l'entendre sur ses principes de goût.

*Il en est*, dit M. de Levis, *de la forme des livres comme de la physionomie des personnes; l'impression que l'une et l'autre produisent est favorable ou fâcheuse indépendamment du mérite des individus ou des ouvrages.*

Digitized by Google

La physionomie ne prévient pas INDÉPENDAMMENT du caractère et du mérite; elle prévient, parce qu'elle est ou parce qu'on la croit l'expression du mérite et du caractère; elle l'est souvent; la forme d'un livre ne l'est jamais; des inepties peuvent très-bien revêtir les formes des maximes, et d'insipides discours celles de l'éloquence.

M. de Levis ajoute : *La forme sententieuse est, peut-être, celle de toutes qui dispose le moins favorablement le lecteur, soit qu'elle inquiète son amour-propre, parce qu'il craint que des reproches ne soient cachés sous des préceptes, soit que la détermination trop commune de ne pas profiter des conseils du moraliste porte à le quereller.*

La forme des sentences et des maximes fait moins craindre les reproches directs que les formes d'une discussion éloquente et passionnée; même hors des *Provinciales* et dans les pensées les plus généralisées, les formes du style de Pascal devaient faire trembler les Jésuites. Personne ne se crut attaqué par les maximes de La Rochefoucauld; et tout le monde, dans les caractères de La Bruyère, crut voir une partie de la cour et de la ville. C'était, je le sais, une manière de calomnier, à-la-fois, le livre, l'auteur, et les personnes qu'on disait reconnaître : mais ce sont les traits et les passions du style, et non pas un style sententieux, qui font naître de pareils soupçons, qui les accréditent, qui les font passer avec l'ouvrage jusqu'à la dernière postérité. Toutefois un seul caractère, alors qu'il est bien tracé, représente cent personnages, et par conséquent n'attaque personne. On se sauve dans la foule et on s'y cache : le trait le mieux acéré, dans ce genre, n'est enfoncé que dans la conscience; et ses blessures sont salutaires. En un mot, ceux qui méritent en secret le plus de reproches restent trop aisément tranquilles quand la lumière, même la plus vive, se répand également sur tous : mais quand la foudre gronde, beaucoup de têtes coupables s'inclinent et tremblent.

Elle n'est pas très-commune, *la détermination de ne pas profiter des conseils du moraliste;* ce qui est très-commun,

Digitized by Google

c'est de prendre la détermination d'en profiter et de ne pas la suivre.

*Video meliora, proboque, deteriora sequor.*

Ce vers d'Ovide est aussi une MAXIME; et la conscience d'Ovide nous a révélé l'état le plus général de la conscience du genre humain.

*C'est donc avec peine*, dit M. de Levis, *que je me suis décidé à présenter mes idées de cette manière* (en maximes), MAIS JE N'AI PU ÉVITER UN INCONVÉNIENT QUI TENAIT A LA NATURE DU SUJET. Il n'est pas aisé de comprendre comment il est impossible d'éviter la forme DES SENTENCES en écrivant sur la morale : Socrate en parlait en forme de doutes, ce qui est bien différent; et d'autres ont pris toutes les formes pour faire pénétrer la raison dans tous les esprits et la vertu dans toutes les ames.

*En effet*, (je copie toujours M. de Levis) *dans une matière* PRESQUE ÉPUISÉE, *tout traité, toute dissertation ne peut être qu'une compilation* FASTIDIEUSE.

D'abord, à moins que les choses *compilées* ne soient fastidieuses elles-mêmes, il n'est pas absolument impossible d'éviter d'être *fastidieux* dans une compilation; celui qui a rassemblé et réuni heureusement des pensées ingénieuses, vraies et belles, a toujours quelques émanations de ces esprits célestes auxquels il s'est frotté; même l'abbé Trublet attache en compilant Fontenelle; et si La Beaumelle avait rapproché plusieurs pensées de Cicéron de celles de Sénèque, il aurait fait sortir des lumières nouvelles de ces rapprochemens; il était un peu plus propre à ce travail qu'à refaire *la Henriade*. En un mot, un sot compile sottement; mais rien n'empêche un homme d'esprit de compiler avec esprit.

Comment peut-on être si sûr qu'une matière, et une matière, sur-tout, comme la science de l'homme, EST PRESQUE ÉPUISÉE? M. de Levis n'est pas fait pour ignorer qu'il apparaît de tems en tems dans le monde des esprits qui voient encore où les autres ne voient plus. La Bruyère a très-bonne grace de commencer par ces mots, TOUT EST DIT.; son ouvrage rempli de tant de choses neuves et dites d'une manière si nouvelle; mais *tout n'est pas dit*,

Digitized by Google

même un siècle après La Bruyère, quoique ce siècle ait eu plus d'un esprit aussi créateur que le sien. D'ailleurs, si la matière n'est que PRESQUE *épuisée*, qui déterminera le plus ou le moins d'étendue de ce PRESQUE que M. de Levis laisse très-indéterminé? Vous verrez que chacun le renfermera dans les bornes de son esprit; mais les bornes de nos esprits ne sont ni celles de la morale ni celles du génie.

Ce qui peut rester de neuf à dire, *quelque peu* que ce soit, on ne découvre pas non plus pourquoi on ne pourrait pas, on ne devrait pas même le dire autrement qu'en maximes. En tout genre, ce sont les grands traits, les premiers traits, ces traits visibles et frappans pour tout le monde qui revêtent le plus naturellement et le plus facilement les formes DES SENTENCES; les traits fugitifs, au contraire, qui se sont dérobés et cachés long-tems, ont besoin de plus de détails et de plus de liaisons pour être bien saisis par l'auteur, et pour être rendus très-sensibles aux lecteurs. Or, pour fixer des nuances légères, la forme d'un discours suivi, qui lie les idées, est préférable à celle des maximes qui les séparent. Les sept sages de la Grèce mirent la morale en sentences. Socrate qui vint long-tems après, et qui voulait ajouter aux lois connues de la morale les motifs sacrés sur lesquels elles sont fondées, prit d'autres tournures et d'autres formes; il confondit les doutes impies sur la vertu, il redressa les notions fausses, par un tissu d'interrogations adroites, par une suite de ces questions très-bien liées et très-bien faites, qui, comme l'a dit si bien Bacon, *sont la moitié de la science* : DIMIDIUM SCIENTIÆ.

Le mieux, je le répète, et cela n'est pas impossible au talent et à l'amour de l'humanité, c'est de n'exclure aucune forme; c'est de les varier sans cesse, puisque la variété est comme un rajeunissement; c'est de réserver la sentence pour ce qui est évident par le seul énoncé; d'employer l'analyse lorsqu'il faut chercher et découvrir; de s'élever à l'éloquence lorsqu'il faut attendrir les ames dures et échauffer les ames froides. Je parle là des merveilles du talent, mais nous en avons sous les yeux : et

Digitized by Google

ces merveilles, depuis deux siècles, ne sont plus parmi nous des miracles.

Ce même Bacon, que je viens de citer, avait une opinion précisément opposée à celle de M. de Levis sur la manière de traiter les sujets neufs et les sujets épuisés. Dans les sujets neufs, c'est-à-dire, dans ceux où il n'y a pas encore un assez grand nombre de ces notions précises et bien déterminées, de ces vérités universellement convenues, et qui semblent tendre les unes vers les autres par une sorte d'attraction morale, Bacon désirait qu'un écrivain préférât la forme des pensées détachées, des aphorismes; gardez-vous, disait-il, d'en vouloir faire des traités; ce sont des pierres, ou même des marbres, mais vous n'en avez pas assez pour construire et pour bâtir. Dans les sujets, au contraire, où de longues observations et de longs travaux ont déjà accumulé les notions bien démêlées et suffisamment vérifiées, Bacon appelait le génie et les plans des architectes : il voulait que les matériaux fussent posés sur les matériaux, les assises sur les assises, et que les doctrines de la philosophie eussent, comme les édifices, leurs bases, leur corps et leur faîte. N'en sommes-nous pas là pour la morale? et n'est-il pas tems, enfin, que ce temple divin ait ses fondemens dans les entrailles de la terre et ses hautes tours dans les cieux?

M. de Levis insiste : *Voudra-t-on se borner*, ajoute-t-il, *à traiter quelque branche particulière de la science des mœurs? On éprouvera des difficultés également insurmontables. Comment faire un traité sur l'amitié après Cicéron?*

Comment?.... hélas! je ne puis pas répondre, moi, à cette question : mais La Fontaine et Voltaire, qui ont si bien parlé de l'amitié en vers touchans et sublimes, sans rien prendre à Cicéron; mais Montaigne, qui a fait sur l'amitié un chapitre qu'on sait par cœur, comme les vers de Voltaire et de La Fontaine, un chapitre aussi bien lié dans ses parties, aussi lumineux que le traité du philosophe romain; d'autres écrivains encore avaient répondu à la question de M. de Levis long-tems avant qu'il l'eût faite.

Digitized by Google

Je n'ai aucune disposition naturelle ni acquise à surfaire le mérite des solitaires de Port-Royal et des écrivains de leur école ; mais dans cette école ont pris naissance des ouvrages de morale qui, dans le dix-septième siècle, ont été admirés des esprits les plus éclairés, et ont fait le charme des esprits les plus délicats. Ce sont bien des traités, et par le nombre des parties qui divisent et embrassent toute la science, et par l'ordonnance qui met toutes les parties où elles doivent être. J'ajouterai que leur morale, quoiqu'essentiellement religieuse, se fondait beaucoup sur la nature des passions et sur les principes de la raison humaine. Ils connaissaient les passions auxquelles ils ne se livraient pas, beaucoup mieux que ceux qu'elles tourmentent : ils fuyaient le monde, mais le monde allait se confesser à leurs pieds ou dans leurs conversations ; et où le cœur humain a-t-il pu laisser tomber mieux tous ses voiles que dans ces aveux faits à Dieu dans l'oreille d'un prêtre, dont la mission était de pardonner à tous les égaremens avoués et abjurés ? Quel échange de lumières et de consolations entre le prêtre éclairé par les aveux du pénitent, et le pénitent ramené au bonheur et à la vertu par la voix du prêtre ! Je ne parle pas des abus ; qui ne les connaît pas ? et dans ce genre, les moindres abus étaient des forfaits : mais quel est l'homme qui a une conscience, et qui n'a pas désiré quelquefois qu'il y eût aussi pour la simple morale de ces confessions qui rendent le calme et la pureté aux ames qui n'ont pas toujours été contentes d'elles-mêmes ? Les initiations commençaient par des confessions ; et dans Athènes, Socrate, toujours interrogeant les ames, et toujours en obtenant des réponses vraies, fut, en quelque sorte, le confesseur de toute la république : les Essais de Montagne, sont ses confessions ; elles semblent être très-souvent celles de tous ceux qui les lisent. Quelle lumière elles ont jetés sur le cœur humain et sur la morale ! Si M. de Levis a bien lu les ouvrages de Port-Royal, il peut, sans doute, y trouver beaucoup à reprendre ; mais est-ce à de tels hommes qu'il aurait adressé ces paroles, *comment ferez-vous un traité de morale après Cicéron ?* Leur jansénisme, espèce de stoï-

Digitized by Google

tisme chrétien, était au moins très-propre à former des Marc-Aurèle pour les trônes chrétiens de l'Europe.

Je me suis arrêté long-tems à l'examen des vues qui ont dirigé M. de Levis dans le choix des formes qu'il a données à son livre et à son style, parce que j'ai cru y découvrir, mieux que dans son style même, la nature et les habitudes de son esprit. M. de Levis a beaucoup d'esprit, sans doute; mais il vise toujours à la singularité; et ce n'est pas le moyen d'arriver souvent à la vérité; car, quoique la vérité ne soit, dans aucun genre, très-commune, on ne la trouve guère, pourtant, que dans l'ordre commun des idées. Ce qui fait même quelle vous frappe vivement, lorsqu'elle est dégagée des choses connues et communes entre lesquelles elle était cachée, c'est qu'on croit l'avoir entrevue et qu'on s'étonne de ne l'avoir pas vue.

La subtilité est une sagacité égarée dans ce qui n'est pas; la sagacité est une subtilité qui pénètre à ce qui est; c'est le même instrument, mais il n'est pas employé de la même manière et sur les mêmes choses.

Nous trouverons facilement, dans M. de Levis lui-même, des exemples de son mauvais et de son bon emploi.

C'est quelquefois le désir très-naturel, mais très-dangereux, d'être piquant dans son style qui rend l'idée de M. de Levis très-peu juste. S'il eût dit, par exemple, qu'une mauvaise raison est, quelquefois, la plus propre à persuader un esprit faux, ce n'eût pas été trop la peine d'en faire une maxime; mais il s'exprime autrement, et il a l'air de vous faire part d'une découverte.

Voici la maxime : *Il y a tant d'esprits faux, qu'il n'y a point de mauvaises raisons : dites-les donc aussi; car c'est peut-être la plus faible qui persuadera.*

1°. Il est tout simple que ce qui est faux convienne à un esprit faux : 2° le succès absout bien les hommes, mais non pas les raisons. Une raison mauvaise est toujours mauvaise; elle l'est même plus lorsqu'elle persuade que lorsqu'elle ne persuade pas; car alors elle est mauvaise et elle fait du mal. 3° Une raison mauvaise est autre chose qu'une raison faible. Celle qui est mauvaise,

Digitized by Google

appartient toujours au faux et à l'erreur ; celle qui est faible peut appartenir à la raison et à la vérité, mais dans le moindre degré de force. C'est un conseil du goût, par exemple, d'aller, dans le raisonnement, du faible au fort, mais on n'a jamais conseillé d'aller du mauvais au bon, et du faux au vrai.

M. de Levis dit ailleurs : *Le tems est comme l'argent, n'en perdez pas, vous en aurez assez.* J'en aurai assez, si j'en avais assez avant d'être exposé à en perdre, mais pas autrement. J'aime mieux la maxime adressée par Mme de Sévigné à Mme de Grignan : MA FILLE, IL N'Y A RIEN QUI RUINE COMME DE N'AVOIR PAS D'ARGENT.

Il y a des maximes plus importantes dont la vérité peut être contestée à M. de Levis, et doit lui être contestée.

En traçant le portrait de l'homme vertueux, M. de Levis dit : *Il aime son pays et ne craint pas d'exposer courageusement ses jours pour sa défense ; mais il aime encore plus son père, son fils, sa femme, son ami, car ses compatriotes sont moins que ses proches*, etc., etc.

Dans la vertu, il ne s'agit pas toujours de ses affections ; il s'agit de ses devoirs, et le devoir ordonne souvent de sacrifier ce qu'on aime le plus à ce qu'on aime moins. Il ne s'agit pas de savoir si vos compatriotes, même tous ensemble, SONT MOINS que vos proches ; le salut de personne ne doit vous être aussi sacré que le salut de la patrie. Voilà la loi proclamée au nom de la vertu dans toutes les sociétés de la terre ; et la nature a partout fléchi, ou s'est partout fortifiée et élevée sous cette sainte loi sociale. Elle a souvent été violée, jamais abrogée. Voulez-vous voir la première maxime de l'un de ces empereurs romains qui ont été dans les camps des héros, et sur le trône les modèles les plus parfaits de la vertu? La voici : *Je préfère ma famille à moi, ma patrie à ma famille, et le genre humain à ma patrie.* Ce sont là les places et les rangs de ces augustes sacrifices dont l'idée seule porte je ne sais quel saint frémissement au fond des ames. C'est dans le même ordre que Fénélon avait gravé ces hautes vertus dans le cœur de ce duc de Bourgogne

Digitized by Google

Bourgogne qui aurait porté aussi la même maxime sur le trône.

J'ai peine à concevoir, je l'avoue, comment, dans les mêmes lignes, un homme aussi instruit que M. de Levis a pu mêler et confondre ensemble nos bandits révolutionnaires, prescrivant la dénonciation des pères, des amis; et le premier des Brutus, faisant exécuter contre ses enfans coupables le jugement prononcé par les lois de la patrie; et Lycurgue donnant à Sparte des rois et des lois qui n'ont dû être imités nulle part, mais qui, durant cinq à six siècles, ont été admirés de toute l'antiquité. N'a-t-on pas assez répété que dérober était une espèce de jeu, d'exercice militaire, et non pas un vol là où il n'y avait pas de propriété; que l'amour était sans pudeur, mais non sans innocence, là où les nœuds de l'hymen et de la maternité consacraient une femme à la patrie et non à un seul homme? Pourquoi jeter encore au devant de la faible raison humaine des embarras qui ont été si bien démêlés et des scandales qui se sont heureusement évanouis?

M. de Levis attribue une grande et terrible influence à la crainte: La crainte, dit-il, prend l'homme au berceau et l'accompagne jusqu'au cercueil; et il ajoute: *Pour comble de misère, lorsque dans la vieillesse il lui reste si peu de tems à vivre qu'il ne vaut presque plus la peine de s'en occuper, un avenir mille fois plus terrible que les maux présens et passés se présente à son imagination effrayée; il tremble devant l'éternité.* Nous croyons que M. de Levis attribue ici à l'homme ce qu'il a pu observer dans quelques hommes de sa connaissance. Cette terreur de l'éternité a été assez répandue en Europe par le christianisme, ou plutôt par ses prédicateurs; elle est presque inconnue en Asie et en Afrique, à ceux qui adorent l'Eternel suivant le culte de Mahomet. *En occident*, dit M. Brown, *c'est la vie qui est plus douce; en Orient, c'est la mort. J'ai vu mourir beaucoup d'orientaux et tous sans crainte de la mort et de la vie immortelle, sans regret de cette vie.* En Europe même, beaucoup d'ames soumettent cette terreur les unes par la raison, les autres par la foi. M. de Buffon



Digitized by Google

disait à quatre-vingts ans : *J'ai bien rêvé à la mort ; je ne m'en inquiète pas du tout, je ne pense qu'à mes ouvrages.* Mme de Maintenon considérait le passage de cette vie à l'autre comme le passage d'un beau salon de Versailles à un autre salon plus beau encore : et cette assurance était bien religieuse ; c'était la confiance en Dieu. C'est ce même sentiment qui inspirait à un poëte, prêt à toucher aux bornes de la vie, ce beau vers :

Je vois sans m'alarmer l'éternité paraître.

Une belle et assez ancienne maxime est celle-ci : *la pensée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre.* En voici une autre qui est de M. de Levis, et qui est différente :

*Le passé est* SOLDÉ, *le présent vous échappe, songez à l'avenir.*

Depuis que les hommes ont eu assez d'intelligence pour faire une division des portions de la durée et du tems, les uns ont voulu qu'on s'occupât du passé, les autres du présent, les autres de l'avenir : et chacun a mis son opinion en maximes ou en vers, en chansons ou en sermons.

Que veulent dire ces mots, le passé est SOLDÉ ? que le *passé* est *passé ?* Le passé n'est point toujours passé est un paradoxe où il y a plus de vérité et sur-tout plus d'utilité.

Ces mots veulent-ils dire qu'on a fait, en quelque sorte, le compte du passé, qu'on a mis, comme en addition et en soustraction, tout ce qui peut y être et tout ce qu'on en peut tirer, qu'on en a quittance, et qu'il n'y faut plus songer ? La maxime est une erreur et l'une des plus dangereuses.

*Le présent vous échappe.* Non, il ne m'échappe point, s'il me laisse le souvenir d'une vraie jouissance, d'une vérité, d'une bonne action. Et qu'est-ce qui n'échappe pas ? Tout ce qui n'est pas éternel échappe : et l'avenir à cet égard sera bientôt présent et passé.

*Songez à l'avenir.* Dieu seul peut voir l'avenir dans l'avenir ; l'homme ne peut l'entrevoir que dans le présent et dans le passé. C'est donc au présent et au passé qu'il

Digitized by Google

doit beaucoup songer pour semer les biens que l'avenir peut voir éclore. Voyez ce que devient *la maxime !*

Une bonne théorie de l'homme a dû être bien difficile à créer, et depuis qu'elle existe, il n'est pas très-commun de savoir où elle se trouve : on veut tout lire et on confond tout.

Le tems est une suite contiguë et continue de sensations et d'idées, dans laquelle chaque idée et chaque sensation distincte est un instant, et dans laquelle tous les instans sont liés les uns aux autres ; le sommeil profond et toute suspension des pensées semble interrompre la suite : mais votre mémoire, celle des autres, les phénomènes périodiques de la nature, et ces instrumens, mesures du tems, auxquelles les sciences ont donné tant de précision, renouent la suite où elle avait été coupée, et, jusqu'à un certain point, remplissent les intervalles. Dans cette suite *d'instans*, ceux qui sont écoulés sont les plus précieux et pour chaque homme et pour le genre humain ; car c'est là que les hommes ont laissé des traces et des portraits d'eux-mêmes ; c'est là qu'ils peuvent s'étudier et se connaître ; c'est là qu'est l'expérience, unique source de nos lumières. Le tems peut m'entraîner, dit Montaigne, *mais c'est à reculon.* C'est précisément la position d'un homme qui regarde toujours le présent et le passé ; et, cette expression si originale de Montaigne, cette image si vive est une haute leçon pour l'esprit humain.

On peut croire que lorsque l'expérience a été consultée et les lumières qu'elle nous donne recueillies, tout est dit, et qu'il ne faut plus songer au passé ; non, tout n'est pas dit ; les lumières de l'expérience ne sont jamais très-vives, elles ne le sont jamais assez que lorsqu'on les voit dans leur source même. Elles pâlissent, elles se perdent, si on ne les ramène pas, si on ne les reprend pas très-souvent à cette source. D'ailleurs, quel homme, quel peuple, quel siècle a pu croire avoir tiré du passé et de l'expérience tout ce qu'on peut en tirer de leçons et de découvertes ? Où et à qui le passé a-t-il jamais rendu tous ses comptes ? Un long cours de siècles s'étaient écoulés depuis leur évanouissement, avant que les siècles



Digitized by Google

de Rome, république et empire, eussent été *soldés* par Machiavel, par Bossuet, et sur-tout par Montesquieu : et croit-on qu'il n'y ait pas à découvrir encore dans ces siècles ?

*Soldé* ou non *soldé*, le passé ne doit jamais être perdu de vue. Le passé doit faire avec le présent et le présent avec l'avenir une chaîne continue le long de laquelle les secousses et les étincelles électriques de la conscience et du génie passent avec rapidité. Dans les mathématiques, dans les sciences physiques et morales, dans les théories des talens du goût et de l'imagination, dans ce que les arts, enfin, ont de plus sublime, et les sciences de plus transcendant, LES SÉRIES sont ce qui répand le plus de lumières.

C'est donc en réunissant, en concentrant les trois portions de la durée par la mémoire, par le sentiment actuel et par la prévoyance, que le *moi* d'un être si passager que l'homme deviendra plus profond et plus étendu, sa raison plus forte et plus sûre, ses vertus plus constantes et plus universelles. C'est alors qu'un être d'une vie si fugitive sera pourtant comme une image de cet être éternel qui, par son éternité même, embrasse le passé, le présent et l'avenir. URDAINS.

(*La suite au numéro prochain.*)

---

ŒUVRES DE VENANCE, publiées par M. AUGUSTE DE LABOUÏSSE. A Paris, chez *Delaunay*, libraire, au Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

Tous ceux qui aiment les vers se souviennent de ce capucin nommé le P. Venance, qui, peu d'années avant la révolution, se fit connaître par quelques poésies légères dont le ton spirituel et galant contrastait si fort avec sa robe. Tous les beaux esprits de la province s'évertuèrent alors pour orner, comme ils disaient, le capuchon de S. François des myrtes de Cythère et des lauriers du Permesse ; Venance, appelé par eux le *Père Tibulle*, ne fut point en reste de complimens, et les oisifs s'amusèrent quelque tems de cet innocent com-

Digitized by Google

merce de louanges, qui ne pouvait déplaire qu'aux membres de l'ordre séraphique. On eût dit que le capucin-poëte, en montrant de l'esprit, violait le plus saint de ses vœux : ses supérieurs, jaloux d'une gloire qui semblait effacer l'éclat de leurs dignités, l'en punirent par des mortifications et des exils; ils lui donnaient les corvées les plus dures, l'envoyaient dans les capucinières les plus tristes et les plus sauvages. Si les bons Pères avaient eu une maison à Tomes en Sarmatie, on ne peut douter qu'à l'exemple d'Auguste, ils n'eussent relégué dans cette terre barbare le capucin vraiment *indigne* qui osait marcher sur les traces de ce païen d'Ovide. Au nombre de ses persécuteurs, était ce vil Chabot qui a figuré si affreusement dans les crimes révolutionnaires. Venance trouva des protecteurs. On s'adressa, pour lui faire obtenir sa sécularisation, au cardinal de Bernis, qui devait naturellement prendre quelque intérêt à un jeune religieux persécuté pour des vers, lui que la poésie galante avait écarté des plus chétifs bénéfices, avant qu'elle le fît parvenir au ministère et au cardinalat. La révolution arriva; le P. Venance, redevenu Dougados, en embrassa les principes avec toute la ferveur d'un captif qui voit briser ses fers et démolir sa prison. Une princesse polonaise voulut l'emmener dans son pays avec mille écus d'appointemens; il la suivit jusqu'à Nice, où il la quitta pour rentrer en France. Successivement professeur d'éloquence à Perpignan, et adjudant-général à l'armée des Pyrénées orientales, il fut arrêté en 1793, amené à Paris devant le tribunal révolutionnaire, et conduit à l'échafaud, pour avoir plaidé la cause de l'humanité et sauvé quelques députés proscrits, du parti qu'on appelait girondin; il avait alors trente ans. On présume qu'il fut sur-tout victime de la haine jalouse que Chabot nourrissait contre lui; ainsi ce malheureux jeune homme aurait payé de sa tête le crime d'avoir fait autrefois quelques jolis vers, vantés dans quelques sociétés et loués dans quelques journaux.

Pour procurer un peu de soulagement à la mère de Dougados, qui est âgée, infirme et pauvre, M. Labouisse a imaginé de recueillir ses poésies et de les

Digitized by Google

publier. Il a d'abord fait un appel à tous ceux qui pouvaient avoir entre les mains des vers du poëte-capucin; les porte-feuilles se sont ouverts avec empressement pour contribuer à une bonne œuvre. Aujourd'hui l'éditeur s'adresse aux cœurs et aux bourses; il faut croire qu'ils ne resteront pas fermés. Faire un acte peu coûteux de bienfaisance, en acquérant un petit volume de vers dont l'agrément réel est encore relevé par une singularité piquante, celle de l'ancienne profession du poëte, est une bonne fortune que ne négligeront sûrement pas les amis des lettres qui doivent être, qui sont tous aussi les amis de l'humanité. J'ose leur promettre une double jouissance; et pour leur donner un avant-goût de celle qui est réservée à leur esprit, je vais leur mettre sous les yeux un aperçu rapide des poésies du P. Venance.

La pièce la plus connue et la plus considérable est celle qui a pour titre la *Quête du Blé :* elle est en prose et en vers, à la manière du voyage de Chapelle et de Bachaumont. L'éditeur rapporte les pièces d'un procès bizarre dont elle fut l'objet. En 1808, un M. de Ferrière réclama dans le *Moniteur* la propriété de la *Quête du Blé*. Selon lui, le P. Venance n'était qu'un personnage supposé; il était, à toute force, possible qu'il eût existé un capucin de ce nom; mais certainement l'ouvrage n'était pas de lui. M. de Labouïsse écrasa ce M. de Ferrière sous un amas de preuves, d'où résultait incontestablement l'existence d'un capucin nommé Venance, auteur de *la Quête* et de beaucoup d'autres vers. M. de Ferrière ne se tint pas pour battu; il revendiqua toujours l'ouvrage; mais, peu d'accord avec lui-même, il avoua dans sa réplique que le P. Venance avait résidé au couvent de Notre-Dame d'Orient, non loin de Vabres où lui-même faisait alors ses études : ayant, disait-il, entendu parler beaucoup de ce capucin dans son collége, il lui était venu en fantaisie de décrire l'une de ses tournées dans un poëme dont le héros avait bientôt passé pour être l'auteur. L'éditeur fit ressortir victorieusement la contradiction, et il resta démontré que M. de Ferrière, le moins scrupuleux de tous les pirates littéraires, avait

Digitized by Google

voulu s'approprier les vers du seul capucin, peut-être, qui jamais en eût composé, du moins sur des sujets profanes.

Après avoir arraché l'ouvrage aux mains du ravisseur, il restait encore à réparer les nombreuses défectuosités qui le déshonoraient. La *Quête* n'avait jamais été imprimée par les soins ni avec l'aveu de l'auteur; les copies qu'il en avait données à diverses époques différaient entr'elles, et en se multipliant, elles s'étaient chargées d'un grand nombre de fautes. Il fallait donc les conférer avec autant de goût au moins que d'attention, et établir un texte que Venance lui-même eût dû avouer pour le meilleur. M. Labouïsse a rempli cette tâche avec une exactitude religieuse : il a eu soin de reporter à la suite de l'ouvrage les variantes qui lui ont paru mériter d'être conservées, et il a enrichi l'ouvrage même de notes assez nombreuses, où l'on est un peu surpris de trouver de longs passages tirés des écrits de M. de Bonald : prendre en main les graves argumens d'un moraliste chrétien pour foudroyer les petites saillies philosophiques d'un capucin en belle humeur, c'est étaler à contre-tems son zèle pour les bons principes et employer de l'artillerie pour démolir un château de cartes.

C'est dans l'automne de 1786 que le P. Venance fit cette quête dont il a décrit les incidens : la Rouergue en était le théâtre.

> Chaque individu séraphique,
> Docile aux vœux que nous faisons,
> S'en va, perché sur sa bourrique,
> Quêter du grain et des affronts.

Venance était donc monté sur un âne. Il avait à ses côtés un bonhomme nommé Bertrand; à cela près qu'il voyageait à pied, Bertrand était le vrai Sancho Pança de cet autre Don Quichotte; comme Sancho, il avait quitté sa femme pour chercher les aventures; il en trouvait quelquefois d'assez lamentables, et tous les gîtes n'étaient pas également bons. Le quêteur et son compagnon furent hébergés dans plus d'un château : le capucin mangeait avec les maîtres; mais ici on lui faisait un accueil

Digitized by Google

aimable, et là une réception dédaigneuse; le bel esprit, le persiffleur en titre des environs lui décochait de plates épigrammes, aussi anciennes que l'ordre de S. François, et tout en mangeant, le malin quêteur riait dans sa barbe de l'impertinente fatuité du personnage. On est vraiment surpris de la finesse avec laquelle ce jeune homme, sorti de l'asyle plus que modeste de la maison paternelle pour entrer dans l'humble obscurité d'un couvent de capucins, savait observer et peindre les manières plus ou moins ridicules d'un monde déjà bien relevé pour lui. On en va juger par quelques traits. « M. de Saint-Mau- » rice, dit-il, est un de ces aimables paresseux qu'on » aime avant de s'en douter. Son sang-froid est original » et plaisant à-la-fois.

Il disait à Climène, en termes modérés :
Vous êtes belle comme un ange ;
Je vous aime, vous m'adorez,
Comme on dirait : Votre pouf se dérange.

Il peint ailleurs une société où l'on se proposait de jouer la comédie, et où l'on délibérait sur le choix des pièces.

Le sensible Racine était trop gigantesque,
Le fier Corneille un peu trop langoureux ;
Le sombre Crébillon leur paraissait grotesque,
Et Voltaire trop doucereux.
Cependant ce dernier avait bien quelque chose
Qui militait en sa faveur :
C'est que dans son théâtre en prose
Il plaisait à la fois à l'esprit comme au cœur.
Ainsi, tous se donnant une libre carrière,
Jugeaient très-sensément, dans un grand apparat,
Le *molle facetum* du style de Lemierre,
Et le *grandioso* des grands vers de Dorat.

On se décida pour *les Battus paient l'amende*. Un curé fit à notre capucin exactement la même réception que le rat retiré du monde aux députés de Ratopolis. On se ruait en cuisine chez lui, et d'appétissantes vapeurs trahissaient les préparatifs d'un grand repas. Le quêteur

Digitized by Google

frappe à la porte ; on n'ouvre pas, il redouble, le curé et sa gouvernante délibèrent ; enfin le curé,

> Trapu, ventru, joufflu, chapeau rond sur la tête,
> Se présente à ses yeux d'un air maussade et bête,

et le congédie en lui disant : *Que le ciel vous assiste!*

Si le P. Venance savait saisir et peindre les ridicules qui s'offraient à lui, on va voir que les agrémens les plus fins, les grâces les plus déliées d'une jolie femme n'échappaient pas davantage à sa pénétration : il n'est pas commun, même parmi les gens du monde les plus habiles à juger et à définir la beauté, de rendre l'impression qu'elle produit sur l'ame et sur les sens, avec l'ingénieuse délicatesse qui respire dans ce passage : « M^lle^ So» phie me retraça, aimable vicomtesse, votre air noble, » votre démarche aisée et imposante. Ornée, comme » vous, des charmes de la figure, elle y joint votre finesse » d'esprit et votre aimable douceur. »

> De sa bouche vermeille un sourire ingénu
> Pour toujours a fixé le plaisir sur ses traces ;
> Elle donne à l'Amour la voix de la Vertu,
> A la Vertu la démarche des Grâces.

Après la *Quête du Blé*, le morceau le plus important du recueil est une élégie, intitulée *l'Ennui*, qui, en 1788, concourut pour le prix des Jeux Floraux. L'éditeur, sur la foi de plusieurs autres personnes, prétend que cette pièce aurait obtenu le prix qu'elle méritait, si l'on n'y eût pas trouvé des idées trop hardies pour un capucin. Il me semble que les juges devaient connaître seulement du mérite poétique de l'ouvrage, et nullement du caractère des idées relativement à la profession de l'auteur ; il suffisait que ces idées ne fussent pas de nature à scandaliser le public et à exciter l'animadversion du gouvernement : le reste était une affaire de discipline conventuelle qui n'avait rien de commun avec les bienséances académiques. Ne faut-il pas supposer que les chefs de l'ordre séraphique intriguèrent auprès des *maîtres-en la science gaie*, pour causer une humiliation au jeune moine qui enfreignait son vœu d'humilité en aspirant à la gloire littéraire, et qui, sur-tout, choisissant

Digitized by Google

*l'ennui* pour sujet de ses vers, semblait vouloir exhaler et inspirer aux autres le dégoût de la vie monastique? Quoi qu'il en soit, l'élégie fit une grande sensation dans le monde; quatre ou cinq académies de province s'empressèrent d'inscrire sur leur liste le poëte qu'une autre académie venait de sacrifier à d'injustes considérations, et, pour comble de gloire, la *Gazette de France*, que charitablement on avait priée de déchirer l'ouvrage, en fit un magnifique éloge. Il ne fut bruit que du capucin qui avait de l'esprit et qui faisait des vers; et, en vérité, tous les autres capucins durent être peu flattés du ton de surprise avec lequel on vantait ce phénomène. On peut croire que leur jalousie n'en fut pas diminuée : aussi est-ce de ce moment que datent les plus vives persécutions que le P. Venance ait essuyées de la part de son ordre. Il n'en devint lui-même que plus ardent à les mériter, c'est-à-dire, à composer des vers. On porte à près de quatre cents le nombre des pièces échappées à sa muse facile : beaucoup furent insérées sans nom d'auteur dans les recueils périodiques, où il est devenu impossible de les distinguer des autres pièces anonymes. Celles que M. Labouïsse a recueillies sont presque toutes authentiques : elles ont d'ailleurs le même caractère, peu de variété dans les idées et de poésie dans le style; mais une mélancolie douce et une négligence qui n'est pas sans charmes. AUGER.

## LES DEUX VISITES, LES DEUX PASTEURS ET LES DEUX NUITS.

TROISIÈME PARTIE. — *Suite et fin du Cahier à mon Père.*

Le pasteur Buchman avait lu jusque-là, non sans s'interrompre souvent; il passa le cahier à son ami Halder et couvrit de sa main son visage inondé de larmes. Halder recommença ainsi :

Ernest aurait voulu fuir aux extrémités de la terre, et vivre au milieu des sauvages; je comprenais et je partageais ce désir, et cependant, quoique je fusse bien décidé à ne revoir ni mes parens, ni Pauline, mon cœur frémissait à

Digitized by Google

l'idée de mettre les mers entre nous, et de renoncer à savoir même s'ils existaient encore. Cependant je cédai au désir de mon ami, et nous gagnâmes un port de mer, avec l'espoir d'y trouver un vaisseau prêt à faire voile vers quelque contrée éloignée. Il s'en trouva un, en effet, qui allait aux grandes Indes; mais nous n'avions ni l'un ni l'autre assez d'argent pour payer notre traversée comme simples passagers, et l'équipage étant complet, nous ne pûmes y trouver de service dans aucun genre, n'ayant aucunes recommandations. Vous comprenez que notre premier soin avait été de changer nos noms; Ernest prit celui de *Thom Leider*, et moi celui de *Wilhelm Râcher*. Forcés de renoncer à notre projet maritime et ne sachant quelle détermination prendre, nous errions tristement sur le rivage en disant beaucoup de mal, et des hommes et de la vie, et regardant avec douleur le bâtiment qui s'éloignait du port, lorsque nous fûmes abordés par un homme en surtout d'uniforme, avec un grand sabre traînant; sa taille était haute et vigoureuse, ses traits prononcés. « Vous regrettez, » nous dit-il, de n'avoir pu trouver du service sur mer; » croyez-moi, celui de la terre ferme vaut mieux; il est plus » facile de se défendre des hommes que des requins. » Je secouai la tête. Les uns valent bien les autres, murmura Ernest; et à tout prendre, je crois que les requins valent mieux.

Vous n'aimez pas trop vos frères les humains, jeune homme, à ce qu'il paraît. Voulez-vous leur faire la guerre et trouver l'occasion d'en diminuer le nombre? Je vous en offre les moyens; prenez du service dans mon corps; mon capitaine, brave comme son épée, vous paiera bien; et si vous êtes de bonne volonté, s'il est content de vous, vous ferez bientôt votre chemin. Nous vîmes que nous avions à faire à un recruteur; il nous nomma le régiment où il servait, et nous dit que, puisque nous avions tant d'envie de nous embarquer, il y avait toute apparence que ce régiment serait du nombre de ceux qu'on devait envoyer en Amérique. Ce fut ce qui nous décida à accepter; Ernest voyait déjà en perspective les montagnes bleues et la vie sauvage; et moi je voyais une mort prochaine peut-être, plus glorieuse que le suicide.

D'après notre demande, le recruteur nous paya notre engagement, nous donna la cocarde, inscrivit nos noms, et nous dit que nous irions incessamment rejoindre le corps dans un quartier, qu'il nous désigna, assez éloigné

Digitized by Google

de mon pays natal pour ne pas craindre d'être reconnu. Nous le vîmes peu pendant les deux jours qui précédèrent notre départ, il était fort occupé ; il amena encore quelques recrues, et nous dit que nous en trouverions d'autres sur la route. Nous partîmes nos havresacs sur le dos, un sabre en bandoulière et un fusil sur l'épaule ; notre sergent nous avait fourni ces armes. « Il est très-possible, nous avait-il dit, que nous trouvions à nous en servir sur la route ; elle est infectée de brigands déguisés en maréchaussées, et si nous étions attaqués, j'espère que nous saurons nous défendre. » Nous fûmes joints sur le chemin par plusieurs individus de sa connaissance, auxquels il nous présentait comme de nouveaux camarades ; leurs mines ou basses ou farouches, et leurs propos plus que grossiers, nous révoltaient, mais nous devions savoir qu'en prenant le métier de soldat, nous ne vivrions pas avec des gens doux et polis, et nous nous promîmes, hors du service, de vivre très-peu avec eux, et de nous suffire l'un à l'autre. Déjà nous commençâmes à ne point nous lier de propos et à marcher ensemble, tantôt en avant, tantôt en arrière de notre petite troupe, qui allait fort à la débandade, par petits pelotons de trois ou quatre hommes au plus.

Comme notre sergent l'avait craint, sur la lisière d'un bois où nous allions entrer, nous aperçûmes quelques hommes à cheval qui avaient l'air de nous observer et de vouloir nous attaquer. Le sergent nous fit faire halte. Voilà, dit-il, ou je me trompe fort, les brigands dont on m'a parlé ; peut-être sont-ils en plus grand nombre que nous, je pense qu'il vaut mieux les éviter. Tournant rapidement à gauche, il nous fit descendre un ravin qui tournait la forêt, et qui était presqu'impraticable ; lorsque nous fûmes au bas, nous remontâmes un chemin étroit et tortueux qui nous ramena dans la forêt, mais du côté opposé à celui où nous avions vu les prétendus brigands. Ne croyez-vous pas, dis-je au sergent, qu'il y aurait eu moins de risques à courir en restant sur la grande route, qu'en nous enfonçant dans un bois épais, retraite ordinaire de ceux que vous voulez éviter ? Il fronça le sourcil. — As-tu peur, me dit-il en mettant la main sur son sabre ? je t'en guérirai bientôt ; point de poltron parmi nous. — Voyons lequel de nous deux l'est le plus, lui répondis-je en sortant le mien du fourreau, et m'avançant d'un air si déterminé que je le fis reculer. Bien, camarade, me dit-il en me tendant la main, c'est ainsi que je te veux ; il rit,

Digitized by Google

et nous continuâmes notre étrange route au milieu d'une forêt inextricable, où nous bivaquions toutes les nuits : le sergent nous avait fait prendre des provisions de vin et de pain au dernier gîte, et nous disait que nous touchions au terme de notre voyage.

Cependant nous ne sortions point de cette immense forêt, et nous n'apercevions aucune trace de demeure habitée ; au-devant de nous un massif blanc, que j'avais pris de loin pour un village, ne nous offrait plus qu'un amas de ruines tellement dégradées, qu'on pouvait à peine connaître que c'étaient celles d'un ancien monastère ; cependant il y avait encore quelques pans de murs, avec des espèces de petites fenêtres de cellules qui l'indiquaient. A notre grande surprise, dès que nous fûmes à une portée de fusil des restes de cet édifice qui paraissait inhabitable, nous aperçûmes à ces fenêtres une quantité d'hommes ; le sergent poussa un espèce de cri ; on lui répondit de même, et dans l'instant une foule d'individus diversement habillés, sortirent des ruines de tous côtés, et nous entourèrent avec des cris de joie.

Nous comprîmes à l'instant même dans quel piége nous étions tombés, et dans quel affreux service nous étions enrôlés, mais nous ne pûmes nous exprimer notre pensée que par un regard rapide. Le prétendu sergent dit quelques mots dans une langue inconnue, qui nous parut ressembler à de l'hébreu : aussitôt la troupe se forma en pelotons autour de nous, et l'on nous fit passer sous une arcade à moitié rompue, et de là sous une voûte, qui nous conduisit dans un grand espace, qui formait sans doute autrefois la cour de l'édifice ; il était obstrué de pierres et de débris, au milieu desquels on voyait un singulier mélange de meubles de toute espèce, de caisses, de paquets, de voitures, de chariots, de chevaux attachés à des piquets, de vaches, de moutons, d'armes, tout cela pêle-mêle avec des hommes, si on peut donner ce nom aux êtres extraordinaires qui se présentaient à nous, et à quelques femmes, les unes vieilles et hideuses, d'autres assez jolies, mais défigurées par leur étrange costume. Au milieu de tout cela s'avançait un homme d'une taille très-haute, et qui n'était pas sans noblesse ; son teint brun, ses sourcils noirs et rapprochés, deux moustaches épaisses, lui donnaient un aspect terrible. Son costume était une veste serrée de peau de buffle, lacée avec des cordons d'argent, des pantalons de même, une large ceinture rouge, dans laquelle

Digitized by Google

étaient deux paires de pistolets, un couteau et un poignard; à son côté un sabre avec une poignée énorme, et il tenait à la main un de ces bâtons à tête de massue, qui renferment une épée. Mon capitaine, dit notre conducteur en nous présentant, voici deux jeunes gens sans aveu et de bonne volonté que je vous amène; ils ne savaient pas, il est vrai, qu'ils entraient au service du brave capitaine Orlando, mais ils détestent tellement le genre humain, et sur-tout les barons et les juges, qu'ils ne seront pas fâchés de leur faire rendre gorge; n'est-il pas vrai, camarades? Il parla ensuite dans son jargon en me désignant particuliérement.

J'avais frémi en entendant nommer le capitaine Orlando; c'était le chef trop bien connu d'une bande de brigands qui ravageaient non-seulement cette partie de l'Allemagne, mais aussi les cercles de haute et basse Saxe et de Westphalie, et toutes les contrées adjacentes; l'immense forêt de Hartz passait pour être un de leurs repaires les plus dangereux; elle touchait à l'une de ses extrémités au village de Waldorf, où le père de Pauline était pasteur, et ce voisinage l'avait souvent alarmé. Suivant toute apparence, nous étions actuellement au milieu de cette forêt où nous étions entrés par le côté opposé.

Orlando nous regarda fixement, puis se tournant vers celui qui nous avait amenés: « Rodolphe, lui dit-il avec un ton courroucé, je vous avais défendu d'employer jamais la ruse pour amener des recrues; j'ai ce moyen en horreur. Offrez à des malheureux sans asile et à qui vous croirez du courage, une retraite et la protection du capitaine Orlando. Si vous êtes forcé de combattre, amenez-moi vivans ceux qui vous résistent; mais point de ruses, point de mensonges: vous serez quatre jours aux arrêts pour m'avoir désobéi. Rodolphe s'éloigna sans murmurer, et il entra sous les ruines, suivi de quelques autres. Messieurs, nous dit ensuite le capitaine, je suis d'autant plus fâché que mon lieutenant vous en ait imposé sur votre destination, qu'il n'y a plus à présent moyen d'en revenir; une fois entré ici, on n'en ressort plus qu'avec nous. C'est à vous de voir si vous voulez y être de bonne grâce et y prendre de l'emploi, ou bien y rester prisonniers. Je voulus répondre, il éleva la voix: « Qu'on mène ces messieurs au souterrain. Vous vous déciderez à loisir, ajouta-t-il. »

A l'instant même nous fûmes entourés, désarmés; contraints de céder à la force, et menés à travers les ruines dans des souterrains très-profonds et assez vastes, qui

Digitized by Google

étaient la partie la mieux conservée de cet édifice : une lampe suspendue à la voûte y répandait une lumière sombre ; ils étaient partagés en différentes cellules ; on nous fit entrer dans l'une, et on nous y enferma.

Lorsqu'on nous eut laissés seuls, notre premier soin fut d'examiner si la fuite était possible, et lorsque nous fûmes convaincus qu'elle ne l'était pas, de chercher ensemble ce qu'il y aurait à faire pour nous tirer de cette situation. Nous avions retrouvé toute l'énergie que l'injustice et l'abattement qui en est la suite naturelle, nous avaient ôtée. En quittant Jéna, nous détestions également les hommes et la vie ; actuellement nous aurions voulu pouvoir rendre à ces mêmes hommes le service d'anéantir les scélérats qui voulaient nous associer à eux pour leur nuire ; mais que pouvions-nous faire au milieu d'une horde aussi nombreuse, aussi féroce, et sans armes ? Moins consciencieux que le capitaine Orlando, nous résolûmes de feindre, puisqu'il ne nous restait aucun autre moyen d'échapper. Dès qu'on nous croirait décidés à nous enrôler dans la troupe, on nous rendrait sans doute nos armes ; on nous ferait sortir pour quelque expédition, et nous étions sûrs alors de retrouver notre liberté. Quelque répugnance que nous eussions pour cette ressource, elle était la seule, et il fallut bien l'adopter. Nous concertions encore nos réponses et notre conduite, lorsque quatre hommes armés entrèrent dans notre souterrain, et nous dirent que le capitaine Orlando nous demandait ; nous les suivîmes, et nous fûmes introduits dans un cabinet voûté, seule pièce qui fût restée entière dans le corps du bâtiment ; on y voyait encore des peintures grossières sur les murs et au plafond. Une table couverte de très-beau linge et de vaisselle plate, était servie de mets bien apprêtés ; il n'y avait que trois couverts : Orlando écrivait à l'un des bouts de la table. Il se leva, nous dit de nous asseoir et de dîner avec lui ; il s'assit lui-même devant l'un des couverts, après avoir posé un pistolet de chaque côté et son sabre sur ses genoux.

« Nous parlerons plus en liberté le verre en main, nous » dit-il. Si vous avez été trompés à quelques égards, il faut » vous en dédommager à d'autres. Votre table sera meilleure que le pain de munition et la gamelle des soldats, » que vous alliez chercher, et ce vin vous ouvrira le cœur. » Il remplit deux gobelets d'argent de vin de Tokai, et ensuite de quelques autres très-renommés, que nous aurions

Digitized by Google

trouvés délicieux, si nous avions pu nous faire illusion sur la manière dont ils avaient été acquis.

Pendant le repas, le capitaine nous entretint fort agréablement, et nous sonda sur plusieurs sujets, que nous aurions cru lui être étrangers, tels que la morale, l'humanité et même la religion; il avait beaucoup d'esprit naturel et assez d'instruction. J'ai su fort peu de choses de son histoire, mais je ne doute pas que ce ne soit un jeune homme bien né et bien élevé, que des passions, et peut-être aussi des injustices, ont conduit dans cet abîme.

« J'ai en horreur, nous disait-il, cette inégalité des fortunes, qui fait tant de malheureux et si peu d'heureux; car l'abondance excessive de l'or n'empêche pas les autres malheurs de la vie de vous atteindre, et donne souvent plus de soucis que de jouissances; et l'excès de la pauvreté, au contraire, dénature toute l'existence, empêche de jouir de rien, éloigne ou détruit le bonheur. J'étais pauvre, j'aimais une fille riche, son père ne voulut pas me la donner, il la força d'épouser un homme aussi riche qu'elle; elle en mourut de chagrin, et je jurai sur sa tombe guerre éternelle aux richesses. »

Ernest soupira profondément : il y avait là quelques rapports avec son histoire, qui devaient nous émouvoir tous les deux; nous nous regardâmes tristement.

Je parie, dit Orlando en posant rudement son verre sur la table, que vous avez aussi à vous plaindre des riches et des puissans de la terre, et que Rodolphe a bien deviné. Joignez-vous à nous pour les dépouiller, pour les punir de leur dureté, de leurs injustices, de leurs iniquités, de leur avarice, de leur libertinage! Soyez comme nous les vengeurs des opprimés, et la terreur des oppresseurs.....

Je ne vous répéterai pas, mon père, tout ce singulier entretien, dans lequel ce chef de brigands mit un art infini et un esprit profond, quoique sophistique, à nous persuader que la profession n'avait rien d'immoral, ni de contraire aux lois de l'honneur; il prétendait que la société entière offrait un brigandage cent fois plus dangereux, parce qu'on n'était pas sur ses gardes; et en cela nous étions assez disposés à penser comme lui. L'ingratitude, la calomnie, la perfidie, la prévarication, tous ces vices si communs dans le monde, n'y font-ils pas plus de mal que nous, disait-il? on en est atteint tous les jours, à toutes les heures; on rencontre des brigands armés peut-être une fois dans la vie, et le vol d'une partie de votre bien peut-il

être

Digitized by Google

être comparé à celui de votre réputation, de votre honneur, ou de la possession d'un cœur qu'on vous enlèvera jamais ? Et les brigands soudoyés par des rois ou des princes, dont vous vouliez faire partie, la cause qu'ils défendent au prix de leur sang et de celui de l'ennemi, est-elle toujours fondée sur l'équité ?

Quoique décidés à feindre d'entrer dans ses vues, nous ne pouvions nous empêcher de réfuter ses dangereux principes, avec plus de force même que la prudence ne le permettait ; mais il ne s'en fâchait point du tout, et redoublait de zèle et de sophismes pour nous convaincre. Il y avait dans ses opinions et dans son ame un tel mélange de vices et de vertus, de raison et d'incohérence, de justice exacte et de rapines, de sensibilité et de férocité, qu'il aurait été impossible de le définir ; quelquefois il révoltait ; l'instant d'après on était tenté de l'admirer : le seul point sur lequel il ne variait jamais était sa haine contre les riches, et cependant son extrême répugnance pour le meurtre. « Ce n'est jamais, dit-il, que pour défendre ma propre vie que j'attaque celle de quelque invidu ; et encore pour l'éviter, j'ai couru souvent de grands dangers. A cet égard je suis très-mal secondé, tous les gens qui sont sous mes ordres, aiment à répandre le sang, et à faire souffrir mille tortures à ceux qu'ils dépouillent ; ma présence seule peut les contenir, car ils savent qu'au premier attentat de cette espèce dont je serais le témoin, je lâcherais mon pistolet à la tête du bourreau : mais dès que je suis absent ils se dédommagent amplement de cette contrainte, et tourmentent leurs victimes. Mes chefs en sous-ordre sont les plus cruels, et c'est pourquoi sur-tout je voudrais vous persuader de prendre leur place. Votre physionomie, où la sensibilité s'unit au courage, me persuade que vous êtes ce qu'il me faut. Vous avez à vous plaindre des hommes, vous vous vengerez d'eux, en leur ôtant des biens dont ils font un indigne usage ; mais vous les aimerez malgré leurs torts, et vous ne permettrez pas qu'on leur ôte la vie. Je dois faire un long voyage, et je redoutais à l'avance tout le mal qui se ferait en mon absence ; mais, si vous acceptez mes propositions, je pars tranquille, et les voici. Il se leva, fut prendre dans une caisse une Sainte-Bible, et la posa sur la table. « Vous me jurerez, dit-il, sur ce saint livre, auquel vous croyez sans doute, et moi aussi, tout chef de brigands que je suis, de ne pas abandonner cette forêt ni la troupe jusqu'à ce que je revienne ; de la conduire dans les expéditions projetées,



Digitized by Google

dont je vous remettrai les projets que j'ai là, et de veiller à ce qu'il ne se commette ni meurtre ni cruauté ; car, voyez-vous, mes amis, je crois qu'il n'y a que cela qui damne, parce que c'est le seul mal sans remède : l'enfer n'est que pour les meurtriers et les cruels, et moi qui ne suis ni l'un ni l'autre, j'espère encore aller en paradis à côté du bon brigand, et avec vous deux, si vous êtes fidèles à votre serment. De mon côté, je vous promets de vous investir de tout mon pouvoir, et lorsque j'aurai prononcé, tout se soumettra, vous n'entendrez pas même un murmure. — Pensez-y, vous êtes libre de refuser, mais vous resterez dans le souterrain, vous y serez renfermés tout le tems de mon absence, et peut-être toute votre vie. Vous serez responsables devant Dieu de tout le mal que vous auriez pu prévenir, car, je vous l'ai dit, je ne connais personne dans ma troupe à qui j'ose me fier sur ce point, quand je n'y suis pas moi-même. Je vous donne un quart-d'heure pour vous décider. Il sortit, ferma la porte à triple tour, y posa une forte garde et nous laissa réfléchir.

Jusqu'à quel point un serment exigé de cette manière, et fait à un tel homme, quoique dans les formes les plus saintes, pouvait-il nous engager ? C'est ce que nous renvoyâmes à examiner dans un autre moment, mais je vous avoue, mon père, que dans celui-là, nous ne balançâmes pas à le prononcer ; sans doute il eût été plus plus beau d'y résister et de tout souffrir plutôt que de porter un seul instant, même en apparence, l'odieux titre de chefs de brigands. S'il n'avait été question que de mourir, peut-être en aurions-nous trouvé le courage ; mais passer notre jeunesse, si ce n'est toute notre vie, dans une indigne captivité, en butte aux traitemens d'hommes si méchans et si cruels que leur chef même en était révolté ; une telle résolution était je le crois au-dessus de l'humanité. Et s'il était vrai qu'il nous fût possible d'empêcher des meurtres, d'épargner des souffrances, nous était-il permis de balancer et d'attacher un si grand prix à cet honneur sévère que les juges de Jéna nous avaient déjà enlevé ? Ces pensées parcouraient rapidement notre esprit ; nous gardions le silence, car aucun de nous deux n'osait articuler son consentement. Un mouvement porta mes regards sur la feuille qu'Orlando écrivait au moment de notre arrivée ; c'était cette liste de leurs projets de brigandage, dont il nous avait parlé, et à la tête des maisons qu'ils voulaient piller, était la cure de Waldorf, du père de ma Pauline. « Dieu, m'écriai-je ! je

Digitized by Google

puis les sauver, je le puis et je balancerais un instant!» Mon ami ne pouvait avoir d'autres sentimens que les miens; il n'y eut plus aucune hésitation, et lorsqu'Orlando rentra, nous lui dîmes, avant même qu'il nous le demandât, que nous étions décidés pour lui. J'y mets, lui dis-je, une seule condition: Je prends la liste fatale, et posant le doigt sur le nom de *Waldorf*,—Le pasteur de ce village m'intéresse au plus haut degré; je demande que sa demeure soit à jamais respectée; je déclare qu'au lieu de l'attaquer, je la défendrai au péril de ma vie. J'exige la même réserve à perpétuité, pour le village et la cure de Rupelbrouck, près de C***, quoiqu'ils ne soient pas sur cette liste; mais je demande qu'ils n'y soient jamais inscrits. Si je puis y compter, je m'enrôle avec vous, ainsi que mon ami.

Orlando parut saisi à-la-fois d'un mouvement de surprise et de joie. J'entends, nous dit-il, et prenant une plume, il traça le nom de *Waldorf*, et il écrivit au bas quelques lignes. Vous pouvez être tranquilles, l'Allemagne entière serait détruite avant ces deux villages, tant que vous nous serez fidèles; lisez: «Les villages et presbytères de Waldorf et de Rupelbrouk seront à l'abri de toute invasion quelconque de ma troupe, et défendus par nous s'ils étaient menacés de quelque danger, tant que les individus qu'ils intéressent seront des nôtres; mais, en cas de trahison ou de désertion de leur part, les deux habitations ci-dessus mentionnées seront à l'instant dévastées et incendiées.»

Signé, ORLANDO, *chef suprême des brigands de la forêt de Hartz.*

Nous venions ainsi de nous donner nous-mêmes en otage: mais, mon père, qu'eussiez-vous fait à ma place? Déjà je m'étais condamné à ne plus vous revoir, déjà j'avais abandonné votre nom et navré votre cœur; déjà j'avais renoncé à Pauline.... Ah! que du moins tant d'infortunes et tant de honte servent à sauver ceux qui me sont si chers! Que Wilhelm Rächer périsse ignoré, fût-ce sur l'échafaud, et que les Buchman et les Halder soient à jamais en sûreté!

Orlando procéda ensuite à la cérémonie du serment avec beaucoup de solennité; il nous fit passer dans un lieu plus vaste, où tous les principaux de la troupe se rassemblèrent: tout indiquait que cette pièce était jadis l'église du monastère. Sur une immense pierre qui paraissait avoir été l'autel, on plaça le livre saint entre deux flambeaux; on nous fit poser les mains dessus, et prononcer tour-à-tour dans les



Digitized by Google

termes les plus forts, l'engagement de ne point abandonner la troupe jusqu'au retour d'Orlando, et de la conduire dans les expéditions : il fut proclamé que la sûreté des villages de *Waldorf* et de *Rupelbrouk* reposaient sur notre fidélité à cet engagement, et le jour même où il serait rompu, ces villages entiers, à commencer par les presbytères, seraient livrés aux flammes. Orlando harangua ensuite sa troupe, et lui dit avec une voix de tonnerre, qu'étant prêt à la quitter pour une expédition importante, il nommait à sa place pour chef suprême, investi des mêmes pouvoirs que lui, ayant droit de vie et de mort sur le premier rebelle, Wilhelm Râcher, et pour son premier lieutenant, Thomas Leider, ici présens; ensuite il ordonna à tous ses gens de venir nous prêter serment d'obéissance. « Sans doute il m'est douloureux, dit-il en finissant, d'être obligé de choisir des étrangers pour vous commander et pour arrêter vos cruautés ; mais j'en appelle à votre conscience, qu'elle vous dise s'il est un seul d'entre vous qui le mérite? »

Pas un murmure, pas une réclamation ne se fit entendre; toute la troupe passa en revue devant nous, et nous reconnut pour leurs chefs. On leur livra ensuite un tonnelet de vin, qu'ils burent à notre santé et à leurs succès. Le reste de la journée et les suivantes furent employées à nous donner quelques détails nécessaires, à nous recommander d'apprendre le langage de la bande ; c'est un mélange d'hébreu et de sclavon, et à nous montrer le trésor, les magasins d'armes, d'habillemens, de provisions, et les différentes entrées, sorties et lieux secrets des ruines qui servaient de retraite. « Je vous livre tous mes secrets, nous dit Orlando ; si jamais vous en abusez, la vengeance sera terrible. » On nous lut ensuite les règles et les statuts de l'association. Il est inoui que des hommes dont l'existence repose sur l'anéantissement de toutes les lois sociales et morales, ayent entr'eux des principes de justice et d'équité si sévères, qu'aucun législateur n'oserait se les permettre; la moindre fraude, la plus légère infraction aux lois ou désobéissance au chef, est à l'instant punie de mort, sans autre procédure. Aucun potentat, si l'on en excepte peut-être quelques tyrans de l'Asie, ne possède un pouvoir plus illimité que le chef suprême de cette horde; jamais on n'appelle de ses volontés, jamais on ne les enfreint; il est sans exemple qu'il y ait eu de révolte ouverte, et toute trahison cachée est à l'instant découverte et punie. Mais le chef est soumis aux mêmes lois générales, et s'il essayait

Digitized by Google

de s'y soustraire, s'il se réservait la moindre partie du butin au-delà de ce qui lui est dévolu, s'il livrait aux tribunaux l'un des siens, s'il attentait à leurs femmes, à leurs maîtresses, son délit une fois prouvé, tous ont le droit de se faire justice et de lui ôter la vie. Lorsqu'on est appelé, nous dit Orlando, à conduire des gens sans mœurs et sans principes, il fallait établir ce despotisme sévère, sans quoi un chef ne l'aurait pas été un jour entier. Au moment où l'on avait fait quelque prise, elle était conduite aux ruines, et partagée, sur-le-champ, entre toute la troupe sans distinction de rang; le chef seul avait une double part; le quart de la somme était versé dans le trésor qui ne s'ouvrait que dans les cas urgens, et qui me parut considérable. Après nous avoir donné toutes ces explications, Orlando prépara son départ; il se fit précéder et suivre par la moitié de la troupe, consistant en deux cents hommes, divisés en petits pelotons; il nous en laissa autant, qu'il harangua encore avant de les quitter, et leur signifia qu'il regarderait et punirait comme fait à lui-même, toute désobéissance envers nous; il me remit le sabre de commandant. « *Waldorf* et *Rupelbrouk*, me dit-il, songez que leur sort dépend de vous.....» Ici commence la fatale époque de ma vie où je fus entraîné, comme vous venez de le lire, par une fatalité sans exemple; mais s'il est vrai que j'aye été l'instrument choisi par la providence pour sauver vos jours et ceux de mes parens adoptifs, j'ai peine, je vous l'avoue, à me reprocher ce que j'ai fait. Ce n'est pas seulement la vie de tout ce que j'aimais, que j'ai épargnée en acceptant cet odieux poste. Vous frémiriez au récit des cruautés exercées par les chefs subalternes à qui Orlando aurait été forcé de laisser le commandement, si nous l'avions refusé; c'était uniquement dans l'espoir de trouver quelqu'un dans ses principes et à qui il pût se fier, qu'il avait envoyé Rodophe chercher des recrues. Sa troupe était alors assez forte pour se passer d'hommes; mais il lui manquait un chef pour le remplacer, et il pensait qu'il lui serait plus aisé d'en trouver un avec ses principes d'humanité dans la société, que parmi les siens. Je frissonne en pensant que si le ciel ne nous eût pas conduits là, vraisemblablement vous n'existeriez plus, et vos demeures et celles des bons paysans qui vous nomment aussi leur père, seraient un monceau de cendres. Sans doute à la tête de ma troupe j'ai répandu la terreur dans bien des familles innocentes, et je les ai privées pour un tems d'une partie des biens qu'elles possédaient, mais

Digitized by Google

pas un seul individu n'a souffert la moindre insulte ; autant que je l'ai pu, leurs propriétés foncières ont été respectées, et toujours le lendemain des partages, ils ont reçu, soit par une voie secrète, soit par quelqu'autre moyen, la part d'Ernest et la mienne, dont nous ne nous réservions que le stricte nécessaire.

J'ose vous conjurer de me dispenser d'entrer dans le détail odieux des vexations que j'ai commises ou laissé commettre : il me serait plus doux de vous parler du mal que j'ai empêché, que de celui que j'ai été contraint de faire ; à force de douceur, de fermeté et de courage intrépide dans les occasions dangereuses, j'étais parvenu à me faire aimer et craindre de ma troupe ; aucun n'outrepassa mes ordres, et d'un seul mot j'arrêtais leur férocité. Plusieurs fois nous fûmes obligés de repousser la force armée qui venait nous poursuivre, et ce fut toujours avec succès ; je sentais trop bien que si je périssais, il n'y avait plus de sûreté pour vous, pour ne pas défendre ma vie avec courage, et j'en inspirais à ma troupe.

Près d'une année se passa ainsi. Orlando revint visiter les ruines, et pour la première fois également content du butin et de la manière dont il avait été conquis, il nous en témoigna sa satisfaction. Je voulus alors lui persuader de se contenter de la fortune qu'il avait acquise et de cesser un métier aussi vil et aussi dangereux. « Je le voudrais, me répondit-il, mais que ferais-je d'une troupe accoutumée à ce genre de vie, et qui n'étant plus guidée par des chefs tels que vous et moi, s'abandonnerait à toute sa férocité ? Je dois, en réparation au genre humain pour tout le mal que je lui ai fait, d'empêcher le mal beaucoup plus grand qui résulterait de ma retraite. Je ne vous répondrais alors, ajouta-t-il, ni de Waldorf ni de Rupelbrouck. »

Pendant le peu de temps qu'il resta aux ruines, il ne voulut pas reprendre le commandement en chef ; il me le laissa et se contenta de diriger quelques expéditions. Il eut l'avis qu'une caisse militaire, assez faiblement escortée, passait dans un village à quelques lieues de la forêt. On résolut de s'en emparer, et on y envoya un détachement de notre troupe commandé par Ernest ; ils réussirent et nous amenèrent leur proie. Elle nous coûtait cher : Ernest, mon cher et brave Ernest était resté au pouvoir de l'ennemi ; il avait été entouré, et tous les efforts pour le délivrer avaient été inutiles : mais à leur tour nos gens s'étaient emparés, dans l'auberge du village, de la femme du commandant,

Digitized by Google

de sa sœur, et de son fils âgé de trois ans, et ils les amenaient aux ruines, dans l'espoir qu'on pourrait s'en servir comme d'otages pour retrouver Ernest ou Thomas Leider. A la douleur bien profonde que me causait la perte de mon ami, se joignit la plus tendre compassion pour les prisonnières. Deux femmes jeunes et délicates avaient été forcées de faire dix ou douze lieues à pied avec les brigands, ayant sur leur bras un enfant qu'elles portaient tour-à-tour, n'ayant jamais voulu le céder à aucun des brigands, dont le costume et les moustaches faisaient une peur horrible à cette pauvre petite créature. Elles étaient, comme on le comprend, harassées de fatigue, et cependant la terreur soutenait leur courage et les empêchait de succomber à la lassitude ou au sommeil. Cette terreur fut à son comble lorsqu'elles entrèrent dans la cour des ruines, et qu'elles se virent entourées d'une foule d'hommes bizarrement vêtus. A ce spectacle, leurs forces les abandonnèrent, leurs genoux plièrent; elles allaient tomber, si Orlando et moi ne les avions pas soutenues et placées sur un banc; l'enfant dormait profondément sur le sein de sa mère, celle-ci cachait son visage sur l'épaule de sa sœur, et toutes les deux sanglotaient avec désespoir. La nuit approchait, nous cherchâmes à les rassurer, à leur persuader d'entrer dans un lieu plus abrité; elles regardèrent autour d'elles, et l'aspect de ces affreuses ruines et de ceux qui les habitaient, redoublait leur douleur et les faisait persister à rester où elles étaient, plutôt que d'entrer sous ces horribles voûtes à demi-brisées. Dans l'instant de leur rapide regard, j'avais reconnu dans l'une de ces dames une jeune personne amie intime de Pauline Halder; la campagne qu'elle habitait était près d'Jéna, et je l'avais vue quelquefois pendant les premières années de mon séjour à l'université. Sa sœur avait épousé un officier du régiment de***; elles allaient le joindre à sa garnison, et lui mener son enfant, lorsque leur malheur les fit tomber entre les mains de nos gens.

Sans la prise d'Ernest, elles en auraient été quittes pour la perte de leurs effets. Dans tous les cas leur malheur me les aurait rendues respectables; mais combien l'amie de Pauline me devenait encore plus intéressante! Au risque d'en être aussi reconnu, je leur parlai doucement; je leur jurai si positivement qu'elles seraient respectées, que je les décidai enfin à venir prendre quelque repos et quelques alimens, mais non pas à me confier l'enfant, dont la

Digitized by Google

mère ne voulut jamais se dessaisir. Il était d'une beauté frappante, et l'amour maternel a quelque chose de si auguste, de si touchant, que les plus féroces de nos gens eurent l'air saisis de respect, et ne se permirent pas même un regard qui pût alarmer cette tendre et malheureuse mère. Il n'en fut pas de même de Clara, c'était le nom de sa sœur, l'amie de ma Pauline; elle avait une charmante figure, et ses larmes et son effroi animaient encore une physionomie parée de toute la fleur de la jeunesse. J'entendais avec inquiétude la grossière admiration de tous nos gens, et je voyais sur-tout avec une peine extrême les regards enflammés du capitaine Orlando; la passion des femmes était son côté faible, et lorsqu'elles étaient jeunes et jolies, il se les réservait ordinairement pour sa part du butin. Il força celles-ci de se mettre à table, et malgré leurs instantes prières, il sépara les deux sœurs, s'assit à côté de la tremblante Clara, et lui tint à demi-voix mille propos tendres et galans, auxquels elle ne répondait que par ses larmes. J'étais placé près de Julie, c'était le nom de la femme du colonel: ses regards inquiets allaient de sa sœur à son enfant; il lui fut impossible de manger un morceau, mais le petit garçon qui se réveilla, mangea avec avidité ce que je lui présentais, et se familiarisa si bien avec moi, que sa mère prit à son tour un peu plus de confiance, et ne me cacha pas ses craintes mortelles de l'impression que sa sœur paraissait avoir fait sur le chef: « Au nom de l'humanité, me dit-elle, protégez-nous; obtenez que nous ne soyons point séparées. » Clara était trop loin de moi pour me parler, mais elle me regardait sans cesse, et ce regard m'embarrassait, parce que je tremblais d'être reconnu d'elle. Je fis mon possible pour rassurer Julie, je lui jurai que je perdrais la vie avant qu'il leur fût fait la moindre insulte; je promis qu'elle resterait avec sa sœur, et que je veillerais moi-même à leur porte. Dans ce moment, soit par hasard, soit que l'enfant qui paraissait avoir une intelligence au-dessus de son âge, comprit que je consolais sa mère, il se jeta dans mes bras, pressa mon visage de ses deux petites mains, et m'appela son bon ami: j'en fus attendri jusqu'aux larmes, et je lui rendis ses caresses. — L'innocence vous donne le titre d'ami, me dit la mère, méritez-le. Mon parti était pris, je me levai de table, et m'approchant du capitaine qui avait saisi de force la main de Clara, à demi-évanouie de terreur: « Capitaine, lui dis-je, venez, laissons ces dames prendre

Digitized by Google

quelques instans de repos. » On avait servi le souper dans le cabinet voûté où se trouvait le lit de camp d'Orlando : « C'est ici ma chambre, me répondit-il vivement, je l'offre à mademoiselle ; tu peux conduire sa sœur et l'enfant dans la tienne, si tu veux. » A l'instant même je tirai de son fourreau mon sabre de commandant, et je le levai au-dessus de ma tête ; c'était la manière dont on intimait les ordres irrévocables. « Orlando, lui dis-je d'une voix ferme, vous oubliez que je suis ici le seul maître : obéissez à votre chef ; je vous ordonne de sortir à l'instant de cette chambre, et de respecter l'innocence. » Orlando pâlit de rage, et je lisais dans son regard son désir ardent de me résister ; mais il dut voir dans le mien que j'étais décidé et qu'il y allait de sa vie. Ceux qui avaient été de l'expédition mangeaient avec nous. Obéissance au chef Wilhelm, s'écrièrent-ils tous ensemble ; le même cri fut répété par ceux qui étaient restés en dehors, et enfin par Orlando lui-même, qui laissa la main de Clara et me suivit hors du cabinet. Soyez tranquilles, dis-je en sortant aux prisonnières, cette porte ne s'ouvrira plus. Je la fermai à double tour ; je gardai la clé, j'établis au-devant une garde, et je suivis Orlando qui se promenait dans la cour, avec une extrême agitation et prononçait quelques mots d'une voix étouffée. « Demain, demain, disait-il,.... je serai le seul chef ici.... Il faut qu'elle soit à moi.... il le faut.... dussé-je..... Malheur à qui osera me résister !... » Ces mots entrecoupés et suivis d'un silence plus effrayant encore, me firent frémir. Que je compris bien alors à quel point la violence de ses passions avait pu l'égarer, et jusqu'où elles pouvaient l'entraîner ! mais résolu de sauver à tout prix l'amie de Pauline, je sentis aussi que je n'avais pas un seul instant à perdre, et je me décidai à ramener les deux sœurs, cette nuit même, à l'auberge où on les avait enlevées, et à y traiter de la rançon d'Ernest : j'étais encore chef suprême et tout devait m'obéir ; le lendemain, peut-être, il ne serait plus tems.

Je rentrai dans les ruines, et je fus à la porte du cabinet ; avant de l'ouvrir, j'avertis les prisonnières que c'était l'ami du petit Auguste (nom de l'enfant), qui voulait leur parler. Après beaucoup d'hésitation, après m'avoir fait répéter que j'étais seul et sans intention hostile, j'entendis un grand bruit ; je compris que les infortunées n'osant se fier à ma parole, avaient traîné contre la porte, qui s'ouvrait en dedans, le lit, la table et tous les meubles de la

Digitized by Google

chambre : faible ressource, qui pouvait au plus les garantir quelques minutes. Le bruit cessa, et j'entrai. O mon père, quel spectacle ! ces deux femmes à genoux, un couteau à la main ! Dans notre trouble on avait laissé sur la table ceux du souper, elles s'en étaient emparées et paraissaient décidées à s'ôter la vie à la moindre entreprise : l'enfant était endormi sur le lit, et la tranquillité de son sommeil, les belles couleurs de ses joues, offraient un singulier contraste avec le trouble et la pâleur mortelle de sa mère et de sa tante. Elles me regardèrent avec effroi, et parurent se rassurer en me voyant seul. « Pourquoi revenez-vous, me dit Julie ? Si c'est avec des intentions coupables, commencez par tuer cet enfant ; je n'en ai pas le courage, et résolue à mourir, je veux qu'il meure aussi, plutôt que de rester avec vous. » En disant cela tous ses traits avaient une expression d'égarement et de douleur que je ne puis rendre. Je suis bien malheureux et bien puni, lui dis-je, si je n'ai pu vous inspirer quelque confiance. Votre enfant ne m'aura pas en vain appelé son ami ; je viens pour vous sauver et vous rendre à votre époux ; il n'y a pas un moment à perdre. Elles me regardèrent avec inquiétude, comme craignant quelque piége. Fiez-vous à moi, leur dis-je encore, je ne suis ni méchant ni trompeur. Et cependant vous êtes leur chef, me dit Julie ? Clara me regardait toujours ; votre physionomie me rassure, dit-elle, vous ressemblez si étonnamment à quelqu'un que j'aimais beaucoup, que je suis tentée de croire..... Mais non, cela n'est pas possible ; le chef des brigands de la forêt ne peut pas être Frédérich Buchman..... Ce n'est pas ainsi qu'ils vous ont nommé.

Je ne sais ce que vous voulez dire, lui répondis-je, en cherchant à cacher mon trouble, ni de qui vous me parlez ; mais nous perdons un tems précieux. Venez, partons ; quelques heures encore et je ne pourrai plus vous sauver.

Julie prit son enfant dans ses bras et l'enveloppa dans un de ses vêtemens. Pendant ce tems-là j'écrivis à Orlando ces deux lignes, que je laissai sur la table.

« J'emmène les prisonnières : j'épargne un crime et un » remords de plus au vaillant Orlando. Demain, j'en fais » le serment, il me reverra, et pourra me remercier ou me » punir. »

Je fis passer mes deux compagnes par une issue secrète des ruines qui n'était connue que de moi seul et d'Ernest ; nous l'avions découverte depuis peu, et je ne l'avais pas encore montrée à Orlando. Je craignis que les forces

Digitized by Google

épuisées des deux femmes ne leur permissent pas de faire encore une fois à pied le long trajet qu'elles avaient déjà fait si péniblement, et je n'avais pas osé faire atteler une chaise, dont le bruit nous aurait décélé. Mais que ne peuvent la crainte et l'espoir? elles me rassurèrent et se mirent en route avec courage. J'avais pris avec moi un homme dont j'étais sûr, qui me servait de domestique; elles consentirent à lui remettre l'enfant et à s'appuyer sur moi. Julie avait repris sa tranquillité et sa confiance, elle m'exprimait sa reconnaissance et sa joie d'être bientôt réunie à un époux adoré; je la partageais, mais non pas au point d'oublier mon cher Ernest. Arrivés à l'auberge, d'où on les avait enlevées et qui n'était qu'à deux à trois lieues du bourg où le mari de Julie avait son quartier, et où l'on devait avoir conduit Ernest, je proposai que Julie y allât seule avec mon domestique, et les personnes qu'elle voudrait prendre au village pour l'escorter, et qu'elle me laissât son fils et sa sœur pour otages d'Ernest; lorsqu'elle aurait obtenu la liberté de mon ami, il viendrait me joindre dans cette auberge, et je remettrais mes prisonniers à son conducteur.

J'avais plusieurs motifs pour cet arrangement, auquel je tins avec force, malgré les supplications de Julie, de ne pas la séparer de son fils et de sa sœur, et de les accompagner chez son mari, qui me rendrait mon ami au moment même; ou plutôt, me disait-elle avec feu, vous resterez tous les deux avec nous, vous abandonnerez votre horrible demeure de la forêt; vous êtes si digne, M. Wilhelm, de devenir un honnête homme!— Oh! combien j'étais de moitié dans ce désir! mais je m'étais engagé par serment à retourner auprès d'Orlando, et j'étais trop sûr que si je ne revenais pas, il se vengerait sur vous de ma désertion et de l'enlèvement de Clara. Je résistai donc à leurs touchantes prières, et voici quels étaient mes autres motifs. En allant moi-même avec elles, je courais le double risque ou d'être reconnu comme Frédérich Buchman, ou d'être arrêté comme Wilhelm Rächer, et retenu avec Ernest; j'étais sûr au contraire que l'officier me le rendrait pour son fils et sa belle-sœur, et la suite prouva que je ne m'étais pas trompé. Je désirais de plus d'être seul quelques heures avec Clara; j'exigeai donc le départ de Julie, il fallut bien céder. Je lui procurai une chaise de poste, dans laquelle Ernest devait revenir: elle embrassa mille fois son fils, le posa sur les genoux de sa sœur, et ne pouvait s'en

Digitized by Google

arracher ; je la mis presque de force dans la chaise, et je rentrai auprès de Clara. Ne me laisserez-vous pas seule, me dit-elle ? cet enfant et moi nous avons besoin de repos. Le petit garçon dormait sur un sopha où elle était assise, je me plaçai à côté d'elle. Pourquoi me renvoyer, Clara ? Vous disiez que je ressemble à quelqu'un que vous aimiez, à Frédérich Buchman, n'est-ce pas ? Je ne sais si mon regard, ou mon son de voix plus radouci, me trahirent ; elle jeta un cri : Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'est lui, c'est bien lui ! vous êtes Frédérich Buchman.... Oh ! ma pauvre Pauline ! voilà donc celui que tu as tant aimé, et qui te coûte la vie, un chef de brigands !... ô Dieu !

Je tombai à ses pieds dans un état d'anéantissement et de désespoir ; suffoqué par mes sanglots, à peine pouvais-je parler : Clara, m'écriai-je enfin, ayez pitié de celui que vous appeliez autrefois votre ami, et qui vient de vous prouver qu'il ne l'a pas oublié ; accablez le coupable Fritz, parlez-lui de sa Pauline toujours adorée. Je lui coûte la vie, dites-vous ? répétez-le encore, et que je meure à vos pieds de honte et de douleur.

Clara était très-émue, son premier mouvement avait été de me repousser ; mais j'étais son sauveur, et si malheureux ! La reconnaissance et la pitié l'emportèrent ; ses larmes coulèrent aussi en abondance, elle me tendit la main pour me relever et me fit asseoir près d'elle : Malheureux Fritz, me dit-elle, nous l'avons perdue pour jamais ! elle existe encore, mais ce n'est plus qu'une ombre, qui va s'évanouir d'un instant à l'autre ; peut-être qu'au moment où je vous parle, son ame s'est déjà envolée dans sa véritable patrie. Je l'ai quittée, il y a quinze jours, son médecin l'avait abandonnée ; elle prit un éternel congé de moi, et il lui tardait d'expirer. « Que fais-je plus long-tems, » me disait-elle, dans un monde où Fritz m'a délaissée, » où il m'a été infidèle ? » Et je vous l'avoue, Monsieur, me dit Clara avec un ton sévère, celui de tous vos égaremens que je vous pardonne le moins, est cette intrigue cachée avec Louise Werner ! Vous, vous ! l'amant, l'époux de Pauline ! Non, c'est aussi trop odieux.

Je vous épargne, mon père, ainsi qu'aux Halder, s'ils lisent cet écrit, la suite d'un entretien qui déchirerait votre cœur. J'appris tout ce que mon angélique Pauline avait souffert et caché, et certainement elle fut bien vengée. Mon désespoir ne connaissait aucune borne ; il fut au point que Clara me dit, pour me calmer, que peut-être elle s'était

Digitized by Google

trop alarmée, et qu'à l'âge de Pauline il y avait toujours des ressources. Alors je passai à l'excès contraire, je la vis rendue à la vie et à ses parens. Je n'ose plus, disais-je, prétendre à la revoir, mais qu'elle sache du moins que jamais je ne lui fus infidèle, et si mon affreuse destinée lui est connue, qu'elle sache aussi comment je fus entraîné par l'espoir de la garantir du danger; que du moins je n'emporte pas au tombeau la haine et le mépris de Pauline. Clara me le promit d'autant plus volontiers, qu'elle s'accusa de lui avoir appris ma prétendue intrigue avec Louise Werner. Trompée par les apparences et par mon jugement, elle m'avait cru coupable, et elle avait voulu détacher de moi son amie. Je n'y ai pas réussi, me dit-elle, et déjà plus d'une fois je me suis reproché ce zèle indiscret, qui l'a peut-être conduite au tombeau. Nous pleurions encore, quand la chaise de poste revint; Ernest était dedans et fut bientôt dans mes bras; il m'apportait ce billet du mari de Julie. « Je manque peut-être à mes de-» voirs de citoyen et d'officier, en relâchant Thomas Leider, » et en ne m'emparant pas de Wilhelm Rächer; mais je » remplis ceux d'époux et de père, qui me sont plus sacrés » encore, en montrant ma reconnaissance au sauveur de » ma femme, de mon fils et de ma sœur. Je lui renvoie son » ami; puissent-ils tous les deux faire à l'avenir un meil-» leur usage de leur liberté, de leur vie, de leur courage, » et des vertus avec lesquelles ils pourraient honorer tout » autre état! »

Ernest était accompagné d'un bas-officier, à qui je remis Clara et l'enfant; la première me jura d'écrire le soir même à Pauline et de me garder un secret absolu, et nous nous séparâmes. Je repartis à l'instant même avec Ernest, à qui je confiai mon projet; je voulais faire un détour de quelques lieues, traverser Waldorf et tâcher de revoir ma Pauline, de me justifier, ou du moins d'apprendre de ses nouvelles. Nous allâmes très-vîte, notre profession nous avait donné l'habitude des courses rapides; nous tournâmes la forêt, et nous arrivâmes le soir à neuf heures à Waldorf. Déjà de loin nous fûmes frappés d'une clarté qui paraissait du côté de l'église et de la cure; elle fit palpiter mon cœur: Dieu! dis-je à mon ami, le cruel Orlando s'est-il déjà vengé? et la crainte doubla notre course. En approchant, cette crainte changea de nature, et devint plus forte encore; ce n'était point un incendie, mais un convoi funèbre, et c'était celui de ma Pauline. Je vis, Dieu! quel

Digitized by Google

spectacle de douleur ! son cercueil, précédé et suivi de flambeaux, porté par huit jeunes filles vêtues de blanc. Il était couronné de fleurs, touchante emblème de sa virginité : son père, que j'appelais si souvent le mien, le conduisait; ses cheveux blancs flottaient sur ses épaules; son visage était caché en entier sous un chapeau entouré d'un long crêpe, et j'entendis les sanglots de son cœur paternel. Je les entendis et je perdis connaissance dans les bras d'Ernest. Quand je revins à moi, tout avait disparu, tout était replongé dans l'obscurité; j'étais à demi couché contre la poitrine de mon ami, sur les degrés du cimetière; je soulevais la tête, et je regardais autour de moi : il me semblait sortir d'un songe affreux. Viens, ami infortuné, me dit Ernest, viens, tu n'as plus rien à chercher ici; celle que tu aimais n'est plus qu'une froide poussière, et son ame habite avec celle de ma Louise un séjour plus heureux. Je m'arrachai de ses bras, j'entrai dans le cimetière; la terre fraîchement remuée, les fleurs dont elle était couverte, me firent reconnaître la fosse où on venait de déposer ma bien-aimée. Oh ! mon père, j'étais sans doute bien coupable, car le ciel rejeta mes vœux, et le meurtrier de Pauline n'osa pas même fouler la terre qui la renfermait.

Ernest m'entraîna loin de ce lieu de douleur; nous entrâmes dans la forêt; il me conduisit, car je marchais sans m'en apercevoir. Le lendemain dans la matinée nous arrivâmes aux ruines. Orlando était dans la cour, et donnait à la troupe l'ordre de marcher sur Waldorf et Rupelbrouk; lorsque je parus, il s'attendait si peu à me voir, et fut si effrayé de mon changement, qu'il recula de deux pas. Orlando, lui dis-je, je viens réclamer ton serment et la sûreté de Waldorf et de Rupelbrouk; je te la demande même, après la mort que j'attends de ta main et que je désire; venge-toi sur moi, mais épargne ces demeures chéries. Thomas Leider ne t'a point offensé : le voilà, je te le ramène; il te sera fidèle, et remplira les conditions du serment. Je tirai mon sabre et le lui présentai par la poignée : Frappe, lui dis-je en découvrant ma poitrine; plus vite ce cœur aura cessé de battre, et plus je t'aurai d'obligation.

Orlando ne prit point le sabre, il détourna la tête, et le croiriez-vous, mon père? les yeux du farouche Orlando furent humectés de larmes : « Tu m'as enlevé Clara, me dit-il, mais tu me ramènes Thomas Leider, et tu as l'air

Digitized by Google

plus malheureux que moi. Que t'est-il arrivé? parle : as-tu perdu aussi celle que tu aimais ?»

« Celle qu'il aimait depuis son enfance, s'écria Ernest!» Il y eut un moment de silence, après lequel Orlando vint m'embrasser. « Soyons unis par le malheur, me dit-il, et guerre éternelle aux heureux.» Il révoqua ses ordres, renouvella la sûreté des deux villages qui m'intéressaient, et me proclama de nouveau commandant en chef et son égal. Ernest ou Thomas Leider, sous le titre d'aide-de-camp, devait remplacer celui de nous deux qui succomberait ou qui serait occupé ailleurs; je l'ai su dans la suite : toutes les facultés de mon ame m'avaient abandonné, et plus d'un an et demi de ma vie s'effacèrent complètement de ma mémoire. J'ai su par Ernest, qui ne me quittait que lorsqu'il y était forcé, et qui était alors remplacé par Orlando, que j'étais ou dans un état de délire effrayant, pendant lequel je parcourais la forêt en appelant Pauline à grands cris, ou dans un abattement qui ressemblait à la mort. Ces deux infatigables amis, car il faut bien aussi donner ce titre à Orlando, ne s'en remirent à personne du soin de me garder, et s'y consacrèrent tour-à-tour; l'un des deux couchait toujours dans ma chambre au péril de sa vie; car cent fois, dans mes accès de fureur, j'ai failli à la leur ôter, et jamais ils n'ont voulu permettre que je fusse lié ni maltraité pendant cet état de démence. C'est sans doute à ce traitement doux et à leurs soins soutenus, que je dus le retour de ma raison : elle me revint tout-à-coup, mais je fus long-tems à me rappeler la série de mes malheurs. Enfin, je les retrouvai tous, et avec eux une noire mélancolie et un désir ardent de mourir, et cependant frappé de terreur sur mon avenir, je ne voulais pas ajouter à mes crimes celui de m'ôter moi-même la vie : mais j'aurais voulu la perdre, ou dans une rencontre ou même sur l'échafaud; j'y voyais une sorte d'expiation qui plaisait à ma douleur. Dès que mes forces furent revenues, je demandai avec instance d'être à la tête des expéditions les plus dangereuses, et j'y montrais un courage sauvage (si je puis me servir de cette expression) qui imposait à ma troupe. Plus je cherchais la mort, et plus elle semblait me fuir. Les gouvernemens de qui dépendait la forêt, prirent des mesures très-actives contre nous; nous fûmes attaqués, repoussés, mais jamais complètement vaincus, et je ne fus pas même blessé dans ces rencontres. Souvent j'eus l'idée d'aller m'accuser moi-même, mais je connaissais trop bien l'injustice des hommes

Digitized by Google

pour me fier à ce moyen ; je voulais la mort et non pas les tourmens : la torture était en usage dans les tribunaux, les cruels me l'auraient appliquée pour connaître mes complices, et rien au monde ne m'aurait fait trahir Orlando. Je renonçai donc à cette idée, et je défendis les miens ainsi que moi avec un courage intrépide, toujours secondé par Ernest qui ne me quittait point. Nous étions tous les deux tourmentés d'un désir qui était devenu notre unique but : c'était de nous venger du baron de Léneck revenu de ses voyages, et dont les terres n'étaient pas très-éloignées, d'enlever au pasteur Werner la fille de Louise ; j'avais juré à sa mère mourante de ne pas l'abandonner ; je voulais tenir ma promesse, et puisque Pauline n'existait plus, la donner à Clara et à Julie ; toutes les deux m'avaient dit en me quittant, qu'elles voudraient trouver l'occasion de m'obliger, et j'étais sûr qu'elles recevraient ma fille adoptive.

Pleins de ce projet, nous partîmes Ernest et moi déguisés en marchands forains, pour prendre quelques informations sur le baron et sur l'enfant. Nous arrivâmes à la terre où habitait le premier ; nous n'avions encore aucun plan arrêté, mais nous voulions d'abord nous introduire dans le château pour examiner les moyens d'y revenir en force, et nous étions déjà dans l'avenue, lorsque nous vîmes arriver une femme jeune, élégante, menant une petite fille par la main ; elle s'approche et demande ce que nous voulons, et au même instant les noms de Clara et de Frédérich sont prononcés : c'était Clara, depuis six mois femme du baron de Léneck. « Clara, m'écriai-je, est-il possible ? Vous la femme du baron de Léneck ! dites, Clara, êtes-vous heureuse ? est-il l'époux de votre choix ? »

J'ai lieu de croire que je le serai, nous dit-elle ; le baron a eu une jeunesse orageuse, mais la raison a repris son empire, et il veut bien me dire que c'est l'amour qui l'a ramené. Voilà, dit-elle en montrant la petite fille, un moyen de bonheur et d'union entre nous. Regardez cette enfant, Frédérich, c'est celle de la malheureuse Louise, c'est la cause innocente de votre malheur ; ne voulez-vous pas lui pardonner ? Je la pris dans mes bras, je me rappelai le moment où je l'emportai ainsi de la chaumière, et je la pressai contre mon cœur. Ernest, encore plus ému que moi, la prit ensuite et la couvrit de baisers et de larmes. D'après notre entretien à ***, me dit la baronne de Léneck, je savais quel était son père, et lorsqu'il m'offrit son cœur et sa main, je n'acceptai l'un et l'autre, qu'à condition qu'il reconnaîtrait

Digitized by Google

reconnaîtrait son enfant et que nous le prendrions avec nous ; c'était son ardent désir ; il m'avoua ses torts et ses remords. Le vieux pasteur Werner ne vivait plus, la pauvre petite était restée avec une vieille servante ; nous la fîmes venir, je l'ai adoptée et je l'aime tendrement, car je chéris son père. Souvent il déplore le mal qu'il vous a fait ; il ignore entièrement votre sort, et je..... Elle s'arrêta en rougissant.... je.... j'espère qu'il est changé, dit-elle, sans oser lever les yeux..... Nous gardâmes le silence : qu'eussions-nous osé dire, avec les intentions qui nous avaient conduits dans sa demeure ? elles étaient bien anéanties, en faveur de Clara et de la petite Louise. Tout était pardonné au baron de Léneck ; mais on comprend que nous ne voulûmes pas le voir, et nous exigeâmes de sa femme de ne pas lui parler de nous ; elle prononça le mot de Pauline, en me serrant la main, mais elle vit combien ce seul mot m'affectait, elle n'ajouta rien ; nous la quittâmes avec des vœux pour son bonheur, et bien décidés à ne pas le troubler. Nous étions contens de laisser entre ses mains l'enfant que nous voulions lui donner, mais Ernest avait revu cet enfant avec une émotion si pénible, qu'il regretait presque d'abandonner ses sermens de vengeance contre celui qui lui avait ôté Louise. Combien nous fîmes de réflexions amères sur les singulières dispositions du sort ! le baron de Léneck considéré, adoré, était le plus heureux des hommes avec la charmante Clara ; et Louise et Pauline, dont il était le vrai meurtrier, n'existaient plus ; et nous les victimes de sa duplicité, nous étions les plus infortunés des êtres, plongés dans le malheur et dans le déshonneur, qu'il avait attirés sur nous. Nous aurions dû, sans doute, puiser dans cette injustice apparente, des leçons salutaires, y voir la nécessité du repentir et la certitude d'une autre vie ; mais il n'était pas encore venu, le tems du repentir ; c'était à vous, mon père, qu'il était réservé ; nous n'y puisâmes que de nouveaux motifs d'aigreur contre notre destinée, et de haine contre les hommes.

Nous revînmes aux ruines dans ces dispositions. Orlando venait d'y ramener sa troupe long-tems dispersée ; ce fut sans doute pendant notre absence que M. Halder avait changé de demeure ; je l'ignorais et le croyais encore en sûreté à Waldorf. A notre arrivée, nous trouvâmes nos gens occupés du projet de s'emparer du coffre-fort d'un vieux ministre avare, qui depuis long-tems occupait une cure plus éloignée : déjà plus d'une fois on avait



Digitized by Google

formé ce projet, et toujours je l'avais détourné ; ce village était d'ailleurs situé dans un pays très-ouvert, très-peuplé, et l'attaque et la retraite n'étaient pas sans danger. Ce fut ce qui me décida à demander de la conduire, d'autant que je voulais m'assurer qu'il ne s'y commettrait aucune cruauté, et que le vieillard en serait quitte pour nous donner un peu de son or. Je partis à la tête de quelques hommes résolus, je pris peu de monde pour ne pas répandre l'alarme, et je demandai, comme à l'ordinaire, d'entrer le premier et d'entrer seul..... Mon père, vous savez le reste, et de quel coup de foudre je fus frappé, lorsqu'en m'approchant de ce lit je reconnus votre chevelure blanche et bouclée, et que le livre de cantiques que je vous avais donné, me confirma que j'étais près de mon père.— O dieu! ce livre encore ouvert à ces lignes où je priais le ciel pour votre repos! Encore une fois j'osai jeter les yeux sur ce lit; je vis votre bras soulever la couverture et votre regard effrayé se tourner sur moi; l'épée la plus acérée m'aurait fait moins de mal. Il fallait mourir de honte à vos pieds, ou vous fuir, et tâcher d'effacer ma vie criminelle ; je pris ce dernier parti, j'emmenai mes gens en les menaçant d'un grand danger; je leur dis que la chambre était occupée par plusieurs hommes et beaucoup d'armes, qu'il paraissait qu'on était sur ses gardes; je les ramenai à la forêt, où j'avais laissé Orlando et Thomas Leider; là, je remis au premier son sabre de commandant, et je lui dis que je le quittais pour jamais. Je connaissais assez la noblesse et la sensibilité de son cœur, pour ne pas lui cacher les motifs de ma résolution; je lui dis comment j'avais trouvé mon père, et le changement qui s'était opéré en moi à cette vue; je lui montrai le livre, il lut mes vers, et je le vis encore attendri : « Partez, dit-il, je ne vous retiens pas et je vous comprends.— Ah! si j'avais encore un père! Mais le malheureux Orlando n'a plus rien, il faut qu'il subisse sa destinée et qu'il perde encore ses amis. » Il m'offrit autant d'or que j'en voudrais; nous n'acceptâmes que ce qu'il nous fallait pour exécuter notre plan, et la liberté d'une cinquantaine de nos camarades qui s'étaient attachés à nous et voulurent partager notre destinée. Je ne rougis pas de vous avouer, mon père, que mon cœur se serra en me séparant pour jamais d'un homme que je ne pouvais m'empêcher d'aimer, tout en déplorant ses erreurs et ses égaremens. Quelle gloire cet homme eût acquise en suivant la carrière de l'honneur! mais il était trop tard pour y ren-

Digitized by Google

trer ; il avait l'habitude de sa vie errante, indépendante, et n'aurait pu se soumettre à aucun des freins de la société. En nous séparant, il me jura encore que jamais M. Rupelbrouk, ni la nouvelle demeure des Halder ne seraient attaquées, et je me fie à sa parole.

Mon premier soin fut de vous écrire pour vous demander votre bénédiction, sans laquelle je ne pouvais rien entreprendre. Vous me l'accordâtes. Ernest porta ma lettre, et fut chercher la réponse. Plein de courage et d'espoir, j'engageai encore une cinquantaine d'hommes à nous suivre, et à la tête de ce petit corps, sous le nom du capitaine Ranlann, je fus offrir mes services au général de G*** qui allait entrer en campagne ; Ernest était mon premier lieutenant, et tous deux résolus à mourir, ou à nous couvrir de gloire. Nous fûmes acceptés, et dès la première campagne, le succès couronna nos efforts, ma troupe fut surnommée *le corps intrépide ;* une foule de braves voulurent en être, et dès la seconde année, j'obtins pour récompense le titre de colonel, et la permission de lever un régiment qui porterait mon nom. Les gazettes vous ont appris ma valeur et celle de mes braves soldats, et quand vous lirez ceci, vous saurez que j'ai encore connu le bonheur en recouvrant votre estime et la mienne ; c'est le seul auquel j'ose prétendre, c'est ce seul but qui anima mon courage, et c'est à vous, mon père, que je dois mes succès : mes connaissances en mathématiques m'ont été très-utiles dans ma carrière militaire. Je consacre à cette carrière le reste de ma vie, et je ne croirai ma conduite précédente effacée, que lorsque je l'aurai expiée au champ de l'honneur en mourant pour ma patrie, et en répandant quelque gloire sur votre nom et sur vos vieux jours.

Depuis long-tems l'aurore avait paru, et les deux familles lisaient encore ce touchant écrit, souvent interrompu par leurs larmes. Lorsqu'il fut fini, les deux pasteurs laissèrent leurs épouses prendre quelque repos, et s'acheminèrent vers la ville et sur la place d'armes. Au moment où ils y entrèrent, une consigne leur demanda leurs noms, et sur leur réponse, ils furent conduits sur une estrade un peu élevée au-devant du régiment. M. Halder eut l'indicible plaisir de voir son héros à la tête de son corps, qui manœuvra très-habilement, commandé par le major Ernest Schmitt à cheval, qui avait très-bonne grâce ; mais il le cédait au colonel, un des plus beaux guerriers qu'il fût possible



Digitized by Google

de voir. Après l'exercice, il vint joindre son père et son ami sur l'estrade. A peine y était-il, que tous ses soldats s'écrièrent à-la-fois : « Vive notre brave colonel Frédérich *Buchman* dit *Raulaun!* Vive son père et sa mère qui l'ont mis au monde ! Vive son ami le pasteur Halder ! Vive! vive! » Et puisse le lecteur ajouter, vive le rédacteur de leur histoire !

Comme le colonel Buchman l'avait espéré, il mourut au champ d'honneur, un boulet lui cassa la tête ; son inconsolable ami, le lieutenant colonel Schmitt, détacha le portrait de Pauline qui reposait sur son cœur, et l'apporta à M. Halder. Son père ne lui survécut pas long-tems, et c'est de sa mère, la bonne Marie, que j'ai su ces intéressans événemens.

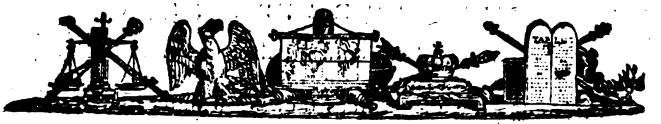
MULLER, *pasteur actuel de la cure de Rupelbrouk.* (1)

IS. DE MONTOLIEU.

---

(1) Les deux premières parties de cette nouvelle, ainsi que la première partie de l'*Aveugle, ou du Récit de Henri de P**, à vingt-cinq ans*, insérée dans le 3me No de février, sont imitées très-librement d'un auteur allemand, nommé Starcke. Il a fait paraître en 1798 quatre petits volumes, intitulés, *Gemahlde aus dem heuslichen leben, Tableaux de la vie domestique.* Ces petits contes sont plutôt des esquisses ou des situations que des narrations : l'intérêt est ou nul, ou très-léger; mais cet auteur est remarquable par le naturel et la simplicité. Des scènes détachées de la vie domestique sont rendues avec une grande vérité, et peuvent servir de canevas, qu'on peut étendre et broder à son gré pour en augmenter l'intérêt. C'est ce que j'ai tâché de faire de ces deux esquisses très-courtes dans l'original, et sans aucun développement. Celle des deux pasteurs, intitulée *Der Besuch*, divisée en deux morceaux, est tout-à-fait incomplète, et ne présente que la situation du fils du pasteur devenu brigand et ensuite colonel, sans en expliquer les motifs. J'ai créé en entier la 3me partie intitulée, *Le Cahier de Frédéric*, le personnage de Pauline, et tout ce qui y est relatif. Je compte également faire une suite à l'*Aveugle*, qui n'existe pas dans l'allemand, mais j'ai cru devoir avertir à quelle source j'avais puisé l'idée première. Si le lecteur est satisfait des détails, il doit lui être bien égal que cette idée sorte de l'imagination de Christophe Starcke, ou de celle d'Isabelle de Montolieu.

Digitized by Google



# POLITIQUE.

Les papiers anglais contiennent une lettre fort singulière qu'un pseudonyme adresse au très-honorable Richard Rider, secrétaire-d'état pour le département de l'intérieur. Elle est relative à la grande affluence des étrangers dans le royaume : l'auteur annonce avoir observé les dernières révolutions, connaître les différens personnages qui ont figuré sur le continent et en Angleterre; il croit devoir s'effrayer de la grande quantité de *Français modernes* qui infestent la métropole. Cette épithète de *Français modernes* veut être expliquée; l'auteur l'emploie pour qu'on ne l'accuse pas d'insulter au malheur des émigrés : ce n'est pas que, parmi les émigrés, il n'en trouve beaucoup qui, selon lui, *ont quitté le chemin de l'honneur*, puisqu'ils sont devenus les satellites de l'usurpateur du trône français; cette observation a l'avantage de ne laisser rien à désirer pour bien connaître *les Français* auxquels le pseudonyme déclare la guerre. Il est bien évident qu'il ne parle que de ceux qui font profession d'attachement au gouvernement de leur pays, d'obéissance à ses lois, de fidélité à leur souverain : et dès-lors on ne sera pas étonné que dans sa haine contre nous, il invoque l'autorité de M. Pitt, et le fameux *alien bill*, par lequel l'Angleterre a, la première, porté atteinte à ces institutions libérales et de droit commun, qui sembleraient, même quand les nations sont en guerre, devoir être reconnues par les individus. M. Pitt ne voulait point de Français en Angleterre; le pseudonyme n'en veut pas davantage aujourd'hui. Il croit leur présence défavorable au commerce et à l'industrie du pays; il les regarde comme des espions qui viennent épier en Angleterre, non les causes de discrédit, mais les sources de richesses, connaître par quels canaux les productions manufacturées ou les denrées coloniales s'écoulent, et par des avis secrets les faire surprendre et capturer à leur arrivée dans les ports de Hollande et de France.

Telle est, dit l'auteur, la politique de notre ennemi relativement au commerce; mais ses vues se bornent-elles à ces considérations? Non, certes, les papiers publics le

Digitized by Google

tiennent parfaitement au courant des mesures du gouvernement, des expéditions, des marches et contre-marches des régimens, des différences d'opinion dans le parlement et dans le cabinet; mais ces renseignemens ne lui suffisent pas encore, et ces soi-disant négocians sont sans doute destinés à vérifier ses rapports, à lui donner l'état des sentimens ainsi que de l'opinion du public, à vanter aux indifférens et aux mécontens les avantages d'une paix avec lui, et aux fanatiques au moins la tolérance de leur religion, s'il mettait le pied sur notre sol. Jetez, Monsieur, les yeux sur l'Irlande; voyez l'attitude que les catholiques ont prise dans ce pays, et jugez si l'on peut croire que la France y soit étrangère; considérez la situation du continent; avez-vous l'espoir de voir les affaires d'Espagne et de Portugal se terminer selon vos vœux? Il est sans doute bien affaibli! La soumission de ces alliés, les seuls qui nous restent, augmentera les ressources de notre ennemi, et son attention, divisée jusqu'à présent par la multiplicité des objets sur le continent, se dirigera entièrement vers nous. Avec quelle adresse n'a-t-il pas préparé la chute de ses ennemis! Avec quel empressement ne devons-nous donc pas profiter de cette terrible leçon, tandis qu'il en est tems encore! Renonçons à cette générosité et à cette franchise du caractère anglais, tant que nous aurons à lutter contre les intrigues de cet *archidémon*, et chassons ses sujets de notre sein, de peur qu'ils ne nous piquent quand ils seront réchauffés. Un des principaux objets de notre *alien bill* était d'empêcher les étrangers d'aborder sur nos côtes. A-t-on rempli ce but? Soumettez à un examen rigoureux tous ces colporteurs, petits marchands italiens, soi-disant fripiers, marchands voyageurs, etc., qui viennent en Angleterre. Ne laissez pas au parlement à examiner si les lois et les proclamations du souverain, fondées sur l'*alien bill*, ont été violées, mais apportez vous-même au mal le remède nécessaire. Vous en avez trop les moyens pour douter du succès, etc. etc. etc. etc.

Ainsi raisonne une haine aveugle et furieuse, plus forte encore chez le parti anglais qui s'y livre, que l'intérêt de l'Etat, de son commerce et de son industrie: ces violens ennemis de la France frémissent sans doute à la nouvelle de l'arrivée d'un parlementaire, ils éclateraient à celle d'une ouverture de négociations; car enfin, dans ce cas, ce serait bien avec des Français qu'il faudrait traiter, et avec les Français les plus fidélement attachés à cet *archidémon*;

Digitized by Google

qui a été leur ange de salut et leur génie libérateur : cette idée doit révolter le pseudonyme, et lui faire répéter le cri de *guerre éternelle* que proféra le ministre dont il invoque la politique.

Cependant ce langage n'est en Angleterre que celui d'un parti; on le croit nombreux, parce qu'il s'agite, parle et écrit beaucoup; mais il en est un bien plus puissant; c'est celui des Anglais assez éclairés sur les vrais intérêts de la patrie pour ne les pas croire incompatibles avec ceux de l'humanité, inconciliables avec les intérêts des autres peuples. Ces Anglais sont las de porter partout le titre que leur a mérité leur système d'oppression et d'envahissement; ils voient sainement et calculent avec justesse leur position; ils sentent bien que l'état actuel est contre nature, que les efforts que l'Angleterre fait pour le soutenir, altèrent sa constitution et corrompent toutes les sources de sa prospérité, que son commerce actuel n'existe plus avec l'Europe que lorsqu'il s'avilit, qu'il n'y a plus de négocians anglais, mais des contrebandiers armés contre la vaste ligne de douanes dont est ceint le continent. Cet état d'isolement et de proscription, cet anathème lancé contre leur pavillon les afflige, parce qu'ils en reconnaissent intérieurement et la justice et les résultats : ils préféreraient à cet état de resserrement et de prohibition une lutte libre et loyale, digne de deux grandes nations, une noble émulation dans l'industrie et le commerce de chacune d'elles, un mutuel échange de leurs produits : aussi soupirent-ils après la paix, aussi le moindre bruit qui pourrait en être l'indice est-il accueilli avec un empressement et une faveur inexprimables.

Ce n'est qu'à cette disposition, sans doute, qu'il faut attribuer la nouvelle répandue en Angleterre et de là sur le continent, de l'arrivée d'un officier français chargé de dépêches pour le gouvernement. Cet officier a sur-le-champ été transformé, par le plein-pouvoir des journaux, en la personne du grand maréchal du palais de France, duc de Frioul. Le *Morning Chronicle* l'a affirmé positivement et en toute confiance; le *Courrier* a paru moins disposé à croire la nouvelle, mais il a parlé de l'existence de deux lettres, l'une du ministre des relations extérieures de France, adressée au secrétaire-d'état pour le département des affaires étrangères, l'autre de la main même de l'Empereur Napoléon au roi d'Angleterre. Le *Courrier* avait sans doute lu cette dernière, car il en citait les principaux

Digitized by Google

termes. L'Empereur français a dû y dire : « Que la paix du » continent étant désormais fondée sur des bases inébran- » lables, grâces à l'heureuse union qu'il a contractée avec » une archiduchesse d'Autriche, il n'y a plus aucune raison » qui doive engager l'Angleterre à continuer la guerre ; » qu'il espère donc que son frère le roi d'Angleterre s'u- » nira à lui pour donner la paix au monde, et mériter » ainsi les bénédictions des générations présentes et fu- » tures. »

Telles sont les expressions que le *Courrier* de Londres prête à l'Empereur Napoléon. Les bureaux, à cet égard, n'ont point gardé un silence ministériel. Ils ont déclaré que les dépêches arrivées à Douvres n'étaient point relatives à des propositions de paix, et qu'il n'y était question que d'un échange de prisonniers ; mais l'opinion publique avait accueilli le premier bruit avec transport : il y avait eu une hausse de fonds, et il a été bien démontré qu'au lieu de vouloir bannir tous les Français qui peuvent être à Londres, comme le veut absolument le pseudonyme cité plus haut, Londres toute entière voudrait bien voir arriver dans ses murs des Français revêtus du plus noble caractère et de la plus heureuse mission.

Quoi qu'il en soit de ces bruits et de leur véritable valeur, le gouvernement anglais a pris récemment une mesure très-remarquable sur le commerce du Levant. *Le Moniteur* la rapporte dans ses principales dispositions, et cette publication a singulièrement éveillé l'attention du commerce, ainsi que l'annonce des ventes considérables ouvertes à Venise. Le voici :

Les Anglais ont publié à Janina, et dans tous les ports de Turquie, un avis aux négocians, par lequel ils leur annoncent que « le pavillon ottoman pourra librement naviguer » et se rendre dans les ports de France, d'Italie, de Naples » ou d'Illyrie, en payant aux agens de la Grande-Bretagne » un droit de 20 pour 100. Leurs expéditions, à cette con- » dition, pourront être faites en Turquie : la seule quit- » tance de 20 pour 100 leur tiendra lieu de passeport pour » l'aller et le retour. »

En vertu de cette décision de l'amirauté de Londres, plusieurs bâtimens ottomans se disposent à faire voile pour Livourne, Naples, Barlette, Ancône, Venise, Trieste et Fiume.

Au surplus, ce désir de la paix, ce besoin de renouer des relations libres, que nous peignons comme vivement senti

Digitized by Google

en Angleterre, se manifeste d'autant plus, qu'on est plus inquiet à Londres sur la véritable situation des affaires de l'Inde, sur les dispositions réelles de l'armée, sur celles des Etats soumis, et bien plus encore sur les projets des deux grandes puissances qui peuvent attaquer dans cette contrée, et saper les fondemens de la puissance anglaise. Voici ce qu'on lit dans une des feuilles les plus accréditées.

Les nouvelles du Continent confirment ce que nous avons dit de la bonne intelligence qui subsiste entre la Russie et la France: elles ont toutes deux les yeux fixés sur l'Inde... Leur projet favori est d'ouvrir une libre communication avec cette riche péninsule, source féconde de notre prospérité..... Le succès de cette grande entreprise dépend absolument de leur mutuelle coopération..... La Russie y gagnerait sans doute plus que la France par la facilité et le rapprochement des communications; mais quand la France n'y trouverait d'autre avantage que d'abattre notre puissance, ce serait déjà une immense fortune pour elle..... Nous sommes persuadés que cette importante expédition sera tentée; et sans être trop crédule, on peut être convaincu que l'Inde est prête à se joindre à une puissance quelconque qui entrerait dans la péninsule comme ennemie de la Grande-Bretagne.... On n'a point reçu de nouvelles officielles des mouvemens des Marattes; mais il est évident que l'Inde n'attend que le moment favorable pour secouer le joug de l'Europe, etc., etc.

Les mêmes papiers publics ajoutent aux notions que nous en avons eues, des détails qui s'y rapportent et les confirment, sur l'attaque de la Sierra-Morena par les Français, et leur marche rapide sur Cadix. Ces détails sont donnés dans un rapport du général Roche au ministère.

« L'armée espagnole, dit-il, avait, le 12 janvier, sa position dans la Sierra-Morena, dans une ligne depuis Monteson jusqu'au Puasto et Lano, dont la distance est d'environ 15 lieues de France. Le fameux défilé de Pera-Peros se trouvait au milieu de la ligne. Les Espagnols n'avaient pour garnir cette grande étendue de terrain que 22,000 hommes, dont 5000 étaient détachés vers la mine de Vif-Argent, près d'Almaden-de-Azoga, pour empêcher que l'aile gauche de l'armée espagnole ne fût enveloppée, et que les communications des Espagnols avec Cordoue ne fussent coupées.

» Le 20 janvier, les Français attaquèrent, à huit heures du

Digitized by Google

matin, avec une armée de 60,000 hommes, sur tous les points à la fois, la position espagnole, et l'emportèrent en deux heures de tems. Le colonel Roche se trouvait alors près du général en chef à Puerto-del-Rey, et se sauva, à la faveur de la nuit, à Jaen. L'armée espagnole fut entièrement défaite et dispersée. Tous les magasins d'armes, de vivres et d'habillement tombèrent entre les mains de l'ennemi à Carolina. Trois différentes divisions de l'armée française chassèrent devant elles les Espagnols. Le roi Joseph était avec le corps d'armée commandé par Soult et Victor, qui pénétra par Almaden-de-Azoga, et cerna l'aile gauche. Mortier se porta, par Monteson, sur Bacza-de-Abeda. Le corps du centre fit un mouvement en avant par Puerto-del-Rey, et cerna le défilé de Pera-Peros. Ces trois divisions se réunirent ensuite à peu de distance de la ville de Cordoue, qui fut occupée sans qu'il fût tiré un coup de canon. Arizaga qui commandait l'armée espagnole à la bataille d'Occana, et avait déjà laissé détruire une armée espagnole, commandait encore ce jour-là, quoiqu'il eût déjà perdu entièrement la confiance de l'armée. Le colonel Roche quitta Jaen le 22 janvier, et se rendit à Grenade, qui fut occupée le 28 par un corps ennemi de 10,000 hommes. Le colonel se réfugia alors à Malaga, place devant laquelle il parut, le 6 février, un corps de 6000 hommes qui en prit possession. L'ennemi y trouva 8000 pipes de vin. Tous ces corps séparés se sont mis en marche après cette expédition, pour aller renforcer l'armée française devant Cadix.»

Mais une lettre de Cadix en date du 13 mars, encore citée dans les papiers anglais, donne des détails plus récens sur la ville et son état de défense.

«Depuis quatre jours, y est-il dit, nous sommes occupés à brûler les vaisseaux échoués sur la côte; deux compagnies du 4e infanterie ont été prises par l'ennemi et envoyées à Madrid. Tout est excessivement cher à Cadix; on ne trouve au marché ni bœuf ni mouton, à quelque prix que ce soit: une volaille coûte un dollar; les troupes n'ont pour toute ration que du biscuit et des légumes. Nous attendons des vivres d'Angleterre. Gibraltar a une garnison composée de deux régimens portugais, 5000 Anglais, d'un gros détachement d'artillerie anglaise; le général Graham la commande, l'amiral Villaviciosa commande la flotte. Les batteries avancées des Français font un feu continuel sur les nôtres, etc., etc.»

Digitized by Google

Les lettres de Lisbonne annoncent que cette capitale se croit encore à l'abri de l'invasion française pour quelque tems; cependant on embarque toujours le gros bagage de l'armée anglaise, comme pour préparer sa retraite.

Dans ces circonstances, les Anglais justement inquiets de l'effet que pourrait produire dans les colonies de l'Amérique méridionale le bruit de la marche des Français en Andalousie, ont intercepté toute communication de l'Espagne avec le Mexique et le Brésil. Ces colonies sont divisées: un parti veut être fidèle à la mère patrie, quel que soit le souverain qui y occupe le trône, un autre veut l'indépendance; dans ces deux partis, on cherche vainement celui qui la sacrifierait aux intérêts de l'Angleterre. Aussi le gouvernement observe-t-il dans ces contrées la marche des factions et des événemens avec un soin assidu.

La campagne paraît prête à se rouvrir sur les bords du Danube. Les Russes ont reçu des renforts considérables; les Serviens se grossissent chaque jour d'un grand nombre de déserteurs, et combinent leurs opérations avec l'armée russe qui va presser de nouveau Silistria. On croit que déjà des engagemens sérieux ont eu lieu; on ajoute qu'à Constantinople, à la suite d'un vaste incendie qui a consumé un faubourg, une discussion violente a éclaté entre les janissaires et les restes des seimens, que le sang a coulé, mais, qu'à la nouvelle du danger de Silistria, et de l'approche des Russes, les deux partis s'étaient réunis et avaient demandé que dans ce pressant danger de l'empire, le Grand-Seigneur se mît à la tête de son armée. Son premier soin devra être de faire cesser les désordres qui ont éclaté sur les frontières de la Bosnie et de la Croatie turque. Les barbares de ces contrées, habitués à faire sur la Croatie autrichienne des incursions fréquentes et à y exercer des ravages, ont paru ignorer que ces contrées fussent aujourd'hui occupées et défendues par des Français; ils l'ont appris du côté de Carlstadt, où des troupes croates et françaises les ont attendus, et repoussés vivement sur leur territoire.

Le gouvernement bavarois s'occupe avec activité de recueillir les fruits de la dernière campagne, où il a si glorieusement concouru à l'exécution des plans du protecteur glorieux de la Confédération. Les provinces qui lui sont acquises ont passé sous sa domination; Bareuth, Ratisbonne, le pays de Saltzbourg ont été remis à des plénipotentiaires. Le Tyrol, entièrement pacifié, exécute avec dé-

Digitized by Google

vouement les lois générales; celle de la conscription y a été ponctuellement obéie; les jeunes conscrits tyroliens sont arrivés à Munich, où des ordres paternels les attendaient pour qu'il fût pourvu à tous leurs besoins, et qu'on les traitât avec beaucoup de douceur et de ménagement. Le roi a donné des témoignages solennels de sa satisfaction au général français, comte d'Ellon, commandant les troupes bavaroises en Tyrol, et à un assez grand nombre d'officiers en les revêtant de ses ordres. Le mariage du prince héréditaire avec la princesse de Saxe Hildbourghausen aura lieu dans quelques mois, et resserrera d'autant plus les liens des deux maisons confédérées. Les relations amicales s'étant rétablies entre le grand duché de Bade et l'Autriche, le séquestre mis en Autriche sur les paiemens dus à des habitans du grand duché, à quelque titre que ce soit, est levé sans restriction et avec effet rétroactif. Par un effet non moins heureux de la paix et de l'alliance qui en a été la suite, les mesures ont été prises en Autriche pour assurer le paiement en Belgique des intérêts de l'ancienne dette autrichienne. Cette disposition a produit la plus vive sensation dans le pays.

Le royaume de Hollande a revu son roi. La santé du monarque et l'état des affaires lui ont permis de retourner dans sa capitale, où il doit être arrivé au moment où nous écrivons. L'époque du mariage de l'Empereur avait été à Amsterdam l'objet de réjouissances solennelles; les Hollandais ont semblé voir dans cette heureuse alliance une sorte de gage et de garantie de leur existence politique; ils y ont aussi vu une nouvelle preuve de la nécessité absolue où ils sont de se conformer strictement et avec une entière franchise au système continental. Un nouveau traité lie le royaume de Hollande à l'Empire français. L'armée de Brabant a été dissoute le 5 avril; une armée de vingt-cinq mille français et hollandais sera chargée de la défense des côtes, et appuiera les lignes des douanes. Tout le territoire qui était occupé par l'armée de Brabant est cédé à la France. Le duc de Reggio est revenu à Anvers avec son état-major.

A Vienne, le départ de l'impératrice des Français a fait succéder un profond repos aux agitations des fêtes brillantes qui ont signalé des adieux si solennels. On peint l'Empereur sous les traits qui caractérisent le monarque vertueux et le père tendre. Il éprouve, écrit-on de Vienne, une vive satisfaction à voir sa fille, assise sur le premier trône du monde, lui garantir l'affection du peuple Français

Digitized by Google

et l'amitié de son auguste gendre ; mais il était impossible qu'au moment de se séparer de sa fille chérie, son cœur ne souffrît pas beaucoup. On se distrait à Vienne de l'émotion qu'a causée ce départ, en suivant l'Impératrice sur sa route : on la voit accueillie avec le plus profond respect à Munich, à Stutgard, à Carlsruhe, excitant aux limites de l'empire tout l'enthousiasme français ; on croit assister à sa première entrevue avec son auguste époux ; on la voit jouir du coup-d'œil imposant que lui offre la capitale, lui apportant toute entière ses vœux et ses hommages ; on assiste aux solennités de son mariage, aux fêtes brillantes qui le signalent. Tous les jours des nouvelles de l'Impératrice sont remises à son père, et bientôt la cour et le public en ont connaissance avec une célérité égale à la vivacité de l'intérêt qu'elles excitent. On ne peut que désirer qu'une telle correspondance soit aussi suivie qu'elle est intéressante. Plus elle sera de nature à satisfaire les vœux d'un souverain qui a su concilier son amour pour sa fille et son affection pour son peuple, plus elle peindra l'impératrice des Français heureuse des sentimens unanimes dont elle est l'objet, et plus elle aura d'intérêt, d'exactitude et de fidélité.

Dans cette circonstance, l'empereur d'Autriche a mis à la disposition de celui des Français plusieurs grands-croix des ordres de Saint-Etienne de Hongrie et de Saint-Léopold. Dimanche dernier, S. M. a paru à la messe revêtue de l'ordre de Saint-Etienne. Elle en a décoré le prince Eugène, le prince de Neufchâtel, le prince archi-chancelier, les maréchaux princes d'Esling et d'Eckmull. Le grand ordre de Léopold a été donné au prince de Bénévent, au duc de Cadore, ministre des relations extérieures ; au duc d'Otrante, ministre de la police générale ; au duc de Frioul ; au comte de Montesquiou, grand maréchal et grand chambellan du palais. Le comte de la Borde est commandeur de Saint-Etienne ; la plupart des officiers de l'ambassade extraordinaire ont reçu la croix de chevalier de Saint-Léopold.

Le *Moniteur* a publié une relation très-détaillée de la fête du 2 avril : nous y apprenons qu'au discours de M. le préfet de la Seine, l'Impératrice a bien voulu répondre : « J'aime la ville de Paris, parce que je connais tout l'attachement que ses habitans portent à l'Empereur. » De telles expressions sont le trait le plus caractéristique de la fête ; elles renferment tout ce qui était désiré, tout ce qui

Digitized by Google

était senti. Le *Moniteur* regrette de n'avoir pu peindre tout ce que cette fête a eu de brillant et de majestueux à-la-fois; en parlant de la cour réunie, il avoue ne pouvoir donner une juste idée du coup-d'œil qu'elle a offert au banquet impérial.

« La plume ou le pinceau, dit-il, ne peuvent décrire que faiblement cet ordre majestueux, cette régularité admirable, ce feu des diamans, cet éclat d'une illumination brillante, cette richesse des costumes, mais sur-tout cette noble aisance, cette grâce indéfinissable et cette élégance parfaite qui, de tout tems, ont caractérisé la cour de France. Réunie toute entière autour du banquet impérial, sous les yeux du souverain, de son auguste épouse et de sa famille, dans un lieu que les arts semblaient avoir décoré par enchantement, cette cour brillait d'un éclat pour lequel les expressions poétiques elles-mêmes ne présenteraient pas le caractère de l'exagération.

» La grande solennité du mariage de LL. MM. a été remarquable au plus haut degré par la pompe et la majesté de la cérémonie, la magnificence du cortége, les efforts que tous les arts ont faits à l'envi pour célébrer cette mémorable époque, et les spectacles ravissans que leur réunion a su enfanter: elle a eu un caractère distinctif plus précieux encore et plus digne de son objet; c'est la touchante unanimité des vœux qu'elle a fait naître, et des sentimens dont elle a développé l'énergique et franche expression; c'est l'ensemble de toutes les volontés et de toutes les facultés qu'elles a présentées réunies; c'est l'esprit national qu'elle a développé sous son véritable jour; c'est l'enthousiasme français qu'elle a excité dans toute sa pureté.

» Cependant, dit la relation en finissant, cette fête magnifique n'est en quelque sorte que le prélude de celles auxquelles le mois de mai paraît devoir être consacré: des spectacles pompeux et variés se préparent: l'Hôtel-de-Ville, le Champ-de-Mars, l'Ecole Militaire, les Tuileries, les Champs-Elysées, doivent en être successivement le théâtre; le génie des artistes a reçu une impulsion salutaire; on croit qu'on renouvellera d'anciens jeux devenus célèbres: on parle de tournois, de carrousels et de nouveaux exercices plus adaptés aux habitudes modernes. Déjà, sur tous les points, on remarque le commencement des préparatifs nécessaires pour qu'une succession non interrompue de grands spectacles, signale, aux yeux des

Digitized by Google

nombreux étrangers et des nationaux accourus de toutes parts, l'enthousiasme public, la magnificence de cette grande capitale, et la munificence vraiment impériale qui présidera à cet heureux développement de toutes les productions du génie, de tous les moyens, de toutes les facultés et de tous les talens. »

## PARIS.

Il y a eu conseil des ministres à Compiègne. S. M. a chassé le cerf plusieurs fois. Le théâtre français a donné de très-belles représentations; Talma a paru dans le Cid, Oreste, Britannicus; Mlle Duchesnois a joué Phèdre. Laïs et Nourrit ont chanté devant LL. MM.

— On annonce un voyage de LL. MM. à Saint-Quentin, dont elles visiteront le canal, et à Anvers, où le port et les chantiers leur offriront aussi un coup-d'œil intéressant. On croit que l'Impératrice y jouira du spectacle d'un vaisseau lancé à l'eau. On dit que la cour sera de retour vers le 20 de ce mois.

— L'époque du mariage a été célébrée en Allemagne comme dans toute la France par de très-belles fêtes. La ville de Lyon a voté une médaille en commémoration de ce grand événement.

— Le bruit se répand qu'il y a eu à Londres des troubles sérieux, dont une décision de la chambre des communes contre sir Francis Burdett a été la cause ou le prétexte.

— La mort de M. Naigeon avait laissé une place vacante au sein de la 2e classe de l'Institut. Dans sa séance de mercredi, cette classe a élu M. Louis-Népomucène Lemercier, auteur d'Agamemnon, d'Ophis, de Plaute, de Christophe-Colomb, des poëmes d'Alexandre et d'Homère, et d'un grand nombre d'autres ouvrages. Les candidats qui ont eu le plus de voix après lui, sont MM. Noël, conseiller ordinaire de l'Université impériale, et Parseval Grand-Maison, auteur des Amours épiques.

## ANNONCES.

*Description des maladies de la peau observées à l'hôpital Saint-Louis, et exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traite-*

Digitized by Google

*ment;* par J. L. Alibert, médecin de cet hôpital et du Lycée Napoléon, membre de la Société de l'Ecole et de celle de Médecine de Paris, de l'Académie royale de Madrid, de l'Académie des Sciences de Turin, du collége royal de Médecine de Stockholm, etc., etc.; avec figures coloriées. *Septième livraison.* Prix, 50 fr. Chez Charles Barrois, libraire, place du Carrousel, n° 26.

*Description de l'Arc de Triomphe de l'Etoile, et des bas-reliefs dont ce monument est décoré.* Les gravures et les notes explicatives ont été données par M. Lafitte, peintre d'histoire, ancien pensionnaire de l'Ecole de Rome, auteur des bas-reliefs. Prix, avec le frontispice, 75 c.; avec les dix planches, 3 fr.; pap. vélin, 5 fr. Chez l'Auteur, rue de Tournon, n° 2; H. Nicolle, rue de Seine, n° 12, faubourg Saint-Germain; Debray, libraire, rue Saint-Honoré, n° 168, vis-à-vis celle du Coq; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Elégies et Poésies diverses,* par Mme Victoire Babois. Prix, 2 fr. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

*Les Prônes nouveaux en forme d'Homélies*, ou Explication courte et familière de l'Évangile de tous les dimanches de l'année; par M. l'abbé Reyre, ancien prédicateur. Deux vol. in-12. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Petit Carême en forme d'Homélies*, ou Explication courte et familière de l'Evangile de tous les jours de Carême, faisant suite aux *Prônes nouveaux en forme d'Homélies*, etc., à l'usage des fidèles qui ne sont pas à portée d'entendre la parole de Dieu; par le même auteur. Deux vol. in-12. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez les mêmes.

*Epître à Laharpe;* par M. Félix de Saint-Géniés. Brochure in-8°. Prix, 40 c., et 45 c. franc de port. Chez Patris et compagnie, imprimeurs-libraires, quai Napoléon, au coin de la rue de la Colombe, n° 4; et chez les principaux libraires du Palais-Royal.

*Le dix-neuvième siècle;* par M. Lombard de Langres. In-8°. Prix, 1 fr., et 1 fr. 20 c. franc de port. Papier vélin, 1 fr. 80 c., et 2 fr. franc de port. Chez Fr. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10; et chez tous les marchands de nouveautés, au Palais-Royal.

Digitized by Google



# MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLVII. — *Samedi* 21 *Avril* 1810.

## POÉSIE.

CANTATE *pour le concert publié exécuté aux Tuileries le* 2 *avril, jour de la célébration du mariage de S. M.* L'EMPEREUR NAPOLÉON *et de S. A. I. et R. l'archiduchesse* MARIE-LOUISE.

Paroles de M. Arnault, musique de M. Méhul, membres de l'Institut.

LES FEMMES.

O doux printems, descends des cieux,
Dans tout l'éclat de ta parure.
Consolateur de la Nature,
Viens ajouter encore aux charmes de ces lieux;
Parfume ces bosquets, et sous nos pas joyeux
Déroule tes tapis de fleurs et de verdure.

LES HOMMES.

Ne crains pas aujourd'hui d'exaucer nos désirs:
Ce n'est plus la voix de Bellone
Qui te presse à grands cris d'abréger ses loisirs;
Ce clairon qui sonne,
Ce bronze qui tonne,
C'est le signal des jeux, c'est la voix des plaisirs.

LES FEMMES.

Mars lui-même a cédé la Terre



Digitized by Google

Au seul Dieu que la paix ne puisse désarmer.
Sous un ciel plus serein, vois tout se ranimer,
Tout s'attendrir, tout s'enflammer :
Sur le chêne, sous la bruyère.
Vois, cédant au besoin d'aimer,
L'aigle altière elle-même oublier son tonnerre.

LES HOMMES.

Mêlés aux citoyens, vois ces nombreux guerriers,
Sous des myrtes nouveaux cachant leurs vieux lauriers,
Pour la première fois, oublier les conquêtes ;
Vois le Français, vois le Germain
Se tendre noblement la main
Et s'inviter aux mêmes fêtes.

CHŒUR.

Entends la voix qui retentit
Des rives du Danube aux rives de la Seine ;
Entends la voix qui garantit
Un long règne au bonheur que ce grand jour amène.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Dieu de paix ! Dieu témoin du serment solennel
Qui couronne notre espérance,
Rattache par ce nœud d'un amour éternel
Les destins de l'Autriche aux destins de la France.
Ce nœud qui joint la force à la bonté,
La douceur au pouvoir, les grâces au courage,
Ce nœud qui joint la gloire à la beauté,
Grand Dieu, de ta faveur déjà nous offre un gage ;
Bénis, pour nos fils et pour nous,
Le vœu qu'un couple auguste à tes autels profère.
En jurant leur bonheur, deux illustres époux
Ont juré celui de la Terre.
Que ce bonheur s'étende à la postérité !
O NAPOLÉON ! ô LOUISE !
Que votre règne s'éternise
Sans cesse rajeuni par la fécondité !
De votre auguste amour, terme de tant d'orages,
Ce vaste Empire attend ses rois :
Que votre hymen, dont ils tiendront leurs droits,
Soit un bienfait pour tous les âges !

Digitized by Google

## LA VISION DU VIEILLARD

### DANS LA NUIT DU 12 DÉCEMBRE 1791.

*STANCES.*

Comme, au pressentiment des soudaines tempêtes,
La foudre encor repose au-dessus de nos têtes,
Mais de feux précurseurs le ciel est embrasé;
Un noir frissonnement gonfle la plaine humide,
Et le vanneau timide
Se cache au fond du nid dans les algues creusé:

Tels les jours orageux s'annonçaient à la France.
Cependant, sur les monts que baigne la Durance,
Près des lieux où Pétrarque a soupiré ses vers,
Habitait (les coteaux que l'olivier décore
S'en souviennent encore),
Un Pontife blanchi par quatre-vingts hivers.

Les honneurs, la puissance, avaient orné sa vie;
Mais à leur vanité, du repentir suivie,
Solitaire, il disait un éternel adieu;
Et content de parer, sous le chaume rustique,
Son autel domestique,
Détrompé des humains, il s'élançait vers Dieu.

« Entends, Dieu de bonté, ma douleur gémissante;
» Veille sur un grand peuple, et que ta main puissante
» Détourne les fléaux dont il est menacé:
» Le ciseau, le burin, les pages de l'histoire,
» Tout répète sa gloire;
» Du rang des nations serait-il effacé? »

Ainsi montait aux cieux la nocturne prière,
Quand le temple s'ébranle; un faisceau de lumière
Eclipse de l'autel les flambeaux pâlissans,
Et, de la profondeur du sacré tabernacle,
Un prophétique oracle
Porte au prêtre étonné ces célestes accens:

« Vieillard, de longs malheurs désoleront la terre;
» Mais, clément dans la paix, terrible dans la guerre,
» Un homme apparaîtra, par ma main suscité:



Digitized by Google

» J'imprime sur son front le sceau de ma puissance;
» La Force et la Constance,
» Ministres assidus, marchent à son côté.

» L'Aurore à l'Occident racontera sa gloire;
» Les siècles périront; mais non pas sa mémoire;
» Les rois même avoûront qu'il doit régner sur eux:
» Son nom pénétrera jusques en ces rivages
» Désolés et sauvages,
» Où du soleil jamais n'ont pénétré les feux.

» Quand de ses propres mains ton pays se déchire,
» Le géant fait trois pas et la discorde expire;
» De la nuit du chaos tout est créé par lui;
» Du ciel vois redescendre, à sa voix protectrice,
» Les lois et la justice,
» Et la religion leur immortel appui.

» Devant son trône, un jour, levant leur main timide,
» Trente peuples, couverts de sa puissante égide,
» S'écriront: Par toi seul nous sommes triomphans;
» Éternise le cours de nos destins prospères,
» Et, bienfaiteur des pères,
» Sois à jamais aussi bienfaiteur des enfans.

» Fais retentir nos bords des chants de l'hyménée;
» Que d'une auguste épouse, en tes bras amenée,
» Sortent les héritiers d'un sceptre glorieux;
» Que le léopard tremble et rugisse à leur vue,
» Tandis que dans la nue
» S'enfonce avec fierté l'aigle victorieux.

» Le Héros entendra leur prière plaintive;
» La foudre dans ses mains reposera captive
» Des rives de la Seine aux plaines de Memphis:
» L'Hymen lui sourira; de sa couche féconde
» Naîtra la paix du monde,
» Et la fille des rois lui donnera des fils.

» Le Seigneur ne fait point une vaine promesse.
» Au moment où je parle, un concert d'allégresse
» Sur les bords du Danube a retenti soudain;
» De grâces, de vertus LOUISE couronnée,
» Naît, et sa destinée
» Est promise au vainqueur du Tibre et du Jourdain. »

Digitized by Google

La voix se tait. Alors, par un nouveau miracle,
Sur le disque de feu jailli du tabernacle,
Une invisible main grava : NAPOLÉON.
Le saint vieillard s'incline, et, dans le sanctuaire,
Sa voix octogénaire
Chanta jusqu'au matin l'hymne de Siméon.

E. AIGNAN.

STANCES *sur le Mariage de S. M.* NAPOLÉON-LE-GRAND *avec l'Archiduchesse* MARIE-LOUISE.

LE printems renaît, l'air s'épure ;
Flore projette ses moissons,
Et sur un trône de verdure
Elle sourit à ses boutons.

Zéphyr a chassé les orages,
Sombres enfans des noirs hivers,
Et des hôtes de nos bocages
L'aurore éveille les concerts.

Ainsi, notre reine en silence
Déjà médite ses bienfaits,
Et sur le trône de la France
Elle sourit à ses sujets.

Aux cris horribles de la guerre
Succèdent les hymnes touchans ;
L'amour vient consoler la terre,
L'hymen vient inspirer nos chants.

O Louise ! auguste princesse,
Amour du plus grand de nos rois !
Soyez fière de sa tendresse,
Soyez heureuse de son choix.

Vous que si haut il a placée
Pour votre gloire et son bonheur,
Vous occupez dans sa pensée
Le rang qu'il tient dans notre cœur.

Contemplez sur votre passage
Les flots de son peuple nombreux :
Il vous confond dans son hommage,
Il vous réunit dans ses vœux.

Digitized by Google

La foule inonde les portiques
De nos temples religieux ;
Vos noms unis dans ses cantiques
Vont frapper la voûte des cieux.

« Dieu ! dit la France prosternée,
» Exauce ton peuple chéri,
» Féconde l'auguste hyménée
» Que tes ministres ont béni.

» Que du Danube et de la Seine
» Les flots amis coulent en paix,
» Par une indissoluble chaîne
» Unis monarques et sujets.

» Comble d'heureuses destinées
» Celui qui me créa des lois ;
» Egale ses belles années
» Aux jours heureux que je lui dois ;

» Et fais qu'une reine chérie,
» Grâce à cet hymen fortuné,
» Rende au sauveur de ma patrie
» Tout le bonheur qu'il m'a donné! »

B. DE ROUGEMONT.

---

VERS *adressés à leurs Majestés Impériales et Royales, le jour de leur mariage.*

## A L'EMPEREUR.

Héros, dont le génie enchaîna la victoire,
Eteignit la discorde et fit tomber nos fers ;
Qui de l'art de régner avez porté la gloire
Plus loin que tous les rois qu'admire l'univers !
Au grand Napoléon, parmi les Dieux qu'on aime,
Le seul hymen avait différé sa faveur ;
Mais il cède à nos vœux, et son pouvoir suprême
De votre Empire immense a comblé le bonheur.
Sire, de vos sujets émotions profondes !
Ils viennent vous offrir leurs respects, leur amour,
Et bénissent le ciel qui promet, en ce jour,
Des princes aux Français, et la paix aux deux mondes.

Digitized by Google

## A L'IMPÉRATRICE.

Lorsqu'un illustre choix vous peignit à la France
Telle que l'Eternel se plut à vous former,
Le grand peuple, enivré de joie et d'espérance,
Sentit jusqu'à quel point il saurait vous aimer;
A peine il vous a vue, et déjà, sur vos traces,
De l'esprit, des talens, des vertus et des grâces,
Célébrant, à l'envi, l'accord majestueux,
Il rend grâce au héros, dont le vaste génie
Met, par l'auguste hymen qu'il voue à la patrie,
Un terme à notre crainte, et le comble à nos vœux.

AMALRIC, *chef de la 1re division de la grande chancellerie de la Légion d'honneur.*

---

## ENIGME.

Je suis un petit pain et sans mie et sans croûte;
J'entre à sec au palais, je n'en sors que mouillé;
Je sers à mettre le scellé;
Je pars en poste, je fais route,
J'arrive sain et sauf et sans m'être lassé;
A peine on me reçoit que me voilà brisé,
Et c'est-là tout le bon office,
Que l'on accorde à mon service.

S.....

---

## LOGOGRIPHE.

Quelqu'obscur qu'en lui-même on réputé mon nom,
Je jouis aujourd'hui d'un assez grand renom.
Avec l'aide d'un bon génie,
Clio, Terpsichore et Thalie,
Du coin du feu m'ont fait voler
Au plus haut rang où mortel puisse aller.
Aussi chaque amateur, épris de mon mérite,
S'empresse-t-il de me rendre visite;
Et pour m'entendre et pour me voir
On voit tout Paris se mouvoir.

Digitized by Google

Lecteur, si tu me décomposes,
Dans mes dix pieds on voit, entr'autres choses,
Un métal qu'on prise en tout lieu;
Le séjour des saints et de Dieu;
Un fleuve qui tout fertilise
Au pays qu'il parcourt; ce qu'on brûle à l'Eglise;
Un animal majestueux,
Moins féroce que courageux;
Un lieu qu'habite l'insulaire;
Une pieuse solitaire;
Lorsqu'on a bu le vin, ce qui reste au tonneau;
La matière qui sert, soit à tisser un voile,
Soit à tisser la fine toile,
Dont un douillet couvre sa peau;
Le titre de celui dont je devins la femme;
De la société ce qu'on peut nommer l'ame;
Un humide séjour;
Une figure faite au tour;
Ce qui tient deux objets ensemble;
Un oiseau riche en plume auquel un sot ressemble;
Pour les étés un léger vêtement;
Un côté d'où nous vient le vent;
De l'oiseau nouveau né l'asyle tutélaire;
De nos deux yeux la demi-paire;
Un coffret pour les diamans;
Au moins quatre départemens;
L'espace qu'on parcourt jusques à perdre haleine;
Le pays d'outre-mer d'où nous vient l'indienne.
J'enferme encore un Empereur romain,
Crapuleux, injuste, inhumain;
Un signe avant-coureur de la décrépitude;
Ce qu'à porter un mari trouve rude,
Quand de plaire à sa femme il se fait un devoir;
Le repas de midi qu'on ne fait plus qu'au soir;
Ce que produit un champ qu'on laisse sans culture;
Un terme qui se prend parfois pour une injure;
Un cadeau de quelque valeur;
Ce qu'au tribunal un voleur
Cherche à faire; ce qu'à l'enfance
Un maître doit apprendre; un banquet où la danse
Ne vient jamais qu'après la panse;
Ce que l'amante à son amant

Digitized by Google

Doit dire jusques à l'instant
Qu'elle a dit oui; ce qu'au théâtre
On distribue à chaque acteur;
Un brave du tems d'Henri-quatre;
Le nom que l'on donne au vaurien;
Et puis encor.... quoi, lecteur?.. *rien.*

S.....

## CHARADE.

Chez ton fils marié tu trouves mon premier
Qui peut être pour lui bon ou mauvais dernier.
Dieu veuille à jamais te garder
Que ton fils, à son tour, devienne mon entier!

S.....

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Vermicel.*

Celui du Logogriphe est *Lardoire,* dans lequel on trouve : *rôle, rade, aire, dir, Doire, île, ire, loi, ladre, oie, rids, or, Loire, aile.*

Celui de la Charade est *Four-mi.*

Digitized by Google



# SCIENCES ET ARTS.

ATLAS ÉLÉMENTAIRE, *ou* Nouvelle méthode d'enseignement, par le moyen de laquelle on peut apprendre la géographie dans un court espace de tems, à l'usage des colléges, maisons d'éducation, et des personnes qui veulent apprendre promptement cette science; avec deux planches et huit cartes. A Paris, chez M^me^ veuve *Hocquart*, libraire, rue de l'Epéron, n° 6. (1810.)

QUAND on considère le nombre et la variété des expédiens imaginés par les auteurs et par les libraires pour capter l'attention et l'argent du public, on ne peut s'empêcher d'en être émerveillé. Quelquefois on annonce un ouvrage nouveau; il traite de tel ou tel sujet déterminé; il est profond, lumineux, méthodique; en un mot, il est parfait, il est indispensable à tous ceux qui s'occupent spécialement de la même matière: vous l'achetez; ce n'est qu'une mauvaise compilation. Un livre a paru depuis long-tems; il ne se vend point; on n'en parle même pas; on ne se souvient plus qu'il existe. L'occasion est excellente pour réveiller le public et le tirer de cette léthargie mortelle. On change seulement la première page et la dernière, la fin et le frontispice. Sur celui-ci on met *nouvelle édition:* ce sera, si vous voulez, la seconde ou la troisième; au besoin vous pourrez dire la quatrième; personne ne pourra se procurer un exemplaire des précédentes pour vous contredire. On annonce le nouveau livre ainsi rajeuni; les gens s'étonnent de son succès; ils veulent le connaître: volontiers ils se reprocheraient d'avoir laissé passer les éditions précédentes. Quand ils sont désabusés, le livre est vendu. Voulez-vous un autre genre de spéculation? Voici un homme qui fait de petits livres avec de grands auteurs; il les découpe, les taille, les recoud, les rajuste à sa manière; il mettra tout le génie du plus grand philoso-

Digitized by Google

phe dans un in-18, et il assure que vous n'y perdez rien d'important : mais, par compensation, il y en a d'autres qui font de gros livres avec de tout petits ouvrages; ils les impriment en grands caractères, avec des notes, des variantes, des commentaires, des imitations. Une petite pièce fugitive qui se serait noyée dans l'océan des almanachs, prend ainsi une masse qui l'empêche de se perdre; c'est un volume. Enfin, il n'est rien dont on ne s'avise pour exciter l'appétit du public. C'est un art qui a ses combinaisons, ses hasards, ses ruses, ses stratagèmes comme la guerre. Il y faut beaucoup de tact, d'expérience et de connaissance des hommes pour pressentir ce qui plaira, ce qui ne plaira pas, ce qui attirera la vogue, ce qui n'aura aucun débit; pour prévoir et saisir les occasions favorables; car tel livre ne valait rien l'année dernière qui se vend aujourd'hui, et tel autre se vendait alors, qui aujourd'hui ne vaut plus rien. Le tableau de ces spéculations, le détail de celles qui ont réussi ou manqué, formerait une sorte de thermomètre moral, dont les indications pourraient bien ne pas être inutiles à l'histoire littéraire de chaque siècle.

Mais, dira-t-on, quand le nombre des mauvais ouvrages qui s'impriment serait encore plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui, pourvu qu'il en paraisse aussi de tems en tems quelques-uns de bons, qu'importe que les autres ne vaillent rien ? Les mauvais ont aussi leur utilité. Cela a fait vivre l'auteur, le libraire, le relieur, l'imprimeur, le fabricant de papier, le chiffonnier, le marchand d'encre, et une foule d'ouvriers de toute espèce. Vous vous êtes ennuyé; soit, mais grace à votre ennui tous ces gens ont pu subsister et élever leur famille. Ce livre qui vous a déplu retournera bientôt sous le pilon de la papeterie. Quand il aura été bien lavé, broyé, et réduit en pâte, les sottises dont on l'avait rempli auront disparu; on en fera de nouveau papier blanc sur lequel on pourra écrire les plus belles choses du monde, et de là résultera une nouvelle circulation de travail et d'argent. Il ne faut donc pas tant se déchaîner contre les mauvais auteurs, quand d'ailleurs leurs écrits n'ont rien de dangereux. Fort bien; mais, si par hasard un de ces auteurs obtenait un pri-

Digitized by Google

vilége qui obligeât tout le monde à le lire, ne serait-ce pas une faveur très-nuisible, et ne serait-il pas juste de s'y opposer avec toute l'autorité de la raison? Or, voilà précisément où tendent tous ces compilateurs de méchans livres à l'usage de la jeunesse, ces prétendus inventeurs de méthodes abrégées pour tout apprendre, qui ignorent eux-mêmes les premières notions de ce qu'ils veulent enseigner. Et s'ils ne parviennent pas toujours, comme ils s'en flattaient, à s'introduire dans les écoles publiques, leur influence bornée à une seule maison d'éducation, ou même au cercle étroit de quelques écoliers, est encore assez funeste. Pour moi, quand je rencontre de pareils livres, je ne puis m'empêcher de songer que peut-être un pauvre père de famille sera obligé de se priver du nécessaire pour les donner à ses enfans; et je crois faire une bonne action en en faisant justice.

Ces réflexions s'appliquent parfaitement à l'atlas soi-disant *élémentaire* qui fait le sujet de cet article. Si l'on en croit une longue annonce, insérée à la fin de l'avant-dernier N° du *Mercure*, dans ce journal même où l'on s'efforce d'être juste, vrai et impartial, cet *Atlas élémentaire* serait un petit chef-d'œuvre. Il est, dit-on, précédé d'*un traité élémentaire de géographie, dont la précision et l'exactitude ne doivent rien laisser à désirer; il présente sur l'état politique actuel des nations les renseignemens les plus modernes; les cartes sont construites avec une précision rare.* On va voir jusqu'à quel point ces annonces sont véritables (1).

(1) On ne peut attribuer à aucun des rédacteurs du *Mercure* les petites phrases apologétiques qui suivent quelquefois le titre des *livres nouveaux* dans notre article *Annonces*. Dans cet article on ne fait autre chose que copier les annonces de livres, telles que les publient les libraires dans leurs catalogues. Ces mêmes ouvrages sont ensuite examinés et jugés par les rédacteurs. C'est à leurs *extraits* seuls que le public doit accorder sa confiance.

Au reste, nous supprimons le plus souvent, dans les annonces des *livres nouveaux*, ces avertissemens des libraires qui ont intérêt à prôner d'avance les ouvrages qu'ils publient. C'est par inadvertance que l'on a imprimé, dans son entier, à la fin du N° du 7 avril, l'annonce de l'*atlas* dont on rend compte dans cet article.

(*Note du directeur du Mercure.*)

Digitized by Google

Je commence par les cartes ; c'est ce qu'il y a de plus curieux. On y trouve d'abord trois figures, celle de la sphère armillaire, et deux autres représentant des cercles divisées en bandes transversales ; l'une pour montrer l'effet des zones ou climats, l'autre pour montrer les effets de l'obliquité de l'écliptique. Au haut de la planche, on lit : *Géographie mathématique*, voilà en quoi elle consiste. Dans une planche en regard on a la géographie physique ; celle-ci est expliquée par un dessin où l'on a figuré des continens, des mers, des îles, des promontoires, des caps, des dunes, des marais, des rivières, des étangs, des canaux, des archipels, des montagnes, le tout de fantaisie et d'imagination : il y a jusqu'à des écueils et des sources. Pour de la proportion entre les parties, on sent qu'elle n'était pas nécessaire, aussi n'y en a-t-il pas du tout. On y voit des jetées plus grandes que des bras de mer, des canaux énormes, qui n'ont coûté d'autre peine que de mettre un peu de couleur verte entre deux lignes droites parallèles ; enfin ce qui complète la beauté de ce tableau, quoique la terre et les mers y soient représentées à vue d'oiseau, comme sur un plan, les montagnes et les écueils y sont peints de profil, ce qui fait beaucoup mieux sentir leur prodigieuse élévation.

Pour les cartes géographiques, qui, suivant l'annonce, sont construites *avec une précision rare*, j'avoue en effet qu'on ne peut leur reprocher aucune erreur topographique ; car il n'y a pas une seule ville qui y soit marquée, pas un seul état dont l'intérieur soit détaillé ; leurs contours seuls sont indiqués. On y reconnaît de même les divers continens par des configurations analogues à celles qu'on a coutume de leur donner dans les cartes géographiques véritables : le tout divisé en carreaux par des cercles de longitude et de latitude et peint de rouge, verd, bleu, jaune, forme une enluminure à-peu-près pareille à un papier marbré. Voilà comment sont faites ces cartes *construites avec une précision rare*.

L'idée de l'auteur a été que les élèves indiquassent eux-mêmes la place des villes et de tous les autres détails, d'après leur longitude et la latitude supposées connues.

Digitized by Google

Cela serait possible si l'élève avait eu long-tems sous les yeux de bonnes cartes où ces détails fussent bien indiqués. Alors, en les lui faisant souvent copier et dessiner, les contours des pays et la situation des lieux se graveraient dans sa mémoire, et il finirait par les disposer très-exactement. Cela se peut faire encore avec des cartes découpées en morceaux mobiles dont la configuration aide la mémoire de l'enfant et lui sert pour retrouver leur position. Mais remplir la tête d'un pauvre enfant de longitudes et de latitudes exprimées en nombres, en nombres qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres, et lui faire apprendre ainsi par cœur le tableau des positions géographiques, c'est un excellent moyen de le rendre imbécile pour sa vie, ou au moins de lui faire abhorrer une étude si ennuyeuse et si stérile.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que l'auteur, malgré la simplicité de ses cartes, a encore trouvé le secret d'y faire beaucoup d'erreurs et des erreurs que l'on ne croirait jamais possibles dans un livre imprimé. Par exemple, dans la mappemonde, *l'exactitude* l'a porté à joindre à la Nouvelle-Hollande la Terre de Vandiemen, et à supprimer le détroit de Bass, et les îles qui s'y trouvent. Le cap Comorin est placé au moins à trois degrés de latitude de sa position véritable, et dans l'Europe, l'Estramadure s'est trouvée amincie entre le Tage et le Mondégo, de manière à former une presqu'île bien marquée. En Asie, l'île de Bornéo se trouve coupée en deux par un détroit de nouvelle espèce découvert par l'auteur, ou bien, comme le nom ne nous gêne pas dans nos suppositions, peut-être l'une de ces divisions est-elle une des petites îles voisines de Bornéo; mais alors elles se trouvent furieusement agrandies, et Bornéo elle-même est bien écornée. En général, les îles ont été maltraitées. L'auteur n'indique pas le moindre vestige des îles aleutiennes, au moyen desquelles on croit que les Américains et les Asiatiques communiquent dans le tems des glaces. Les marins qui iront aux Indes chercheront en vain à relâcher aux îles Laquedives. Plus loin la Nouvelle Guinée leur offrira des côtes toutes différentes de celles qu'ils y ont vues jusqu'à présent, et s'ils voulaient naviguer dans

Digitized by Google

l'archipel du Japon, ils seraient absolument perdus. On les prévient aussi de ne pas faire leur point sur les nouvelles cartes, car elles sont construites sur un genre de projection qui pourrait les embarrasser. Les pays situés près de l'équateur, sont tracés d'après la projection de Mercator. Les méridiens et les parallèles y sont rectilignes, mais à partir du Tropique les méridiens convergent subitement vers le pôle d'une manière tout-à-fait extraordinaire. Cette révolution imprévue produit, dans les extrémités orientales de l'Asie, une nouvelle terre sous forme de parallélogramme qui remplace le pays des Tchuktchi et des Kamschatdales.

La meilleure carte est celle de l'Afrique. Comme on n'a presque point de données positives sur l'intérieur de cette partie du monde, elle est presque toute peinte d'une seule couleur. Cependant des gens minutieux pourront critiquer la position du lac Maravi, jeté au hasard sur ce grand continent à 5 ou 6 degrés de longitude du lieu où on le croit placé. L'océan Atlantique méridional, que l'on pourrait appeler le désert des eaux, est encore privé d'un de ses oasis. L'île Saint-Hélène a entiérement disparu; et c'est avec peine que nous annonçons cette nouvelle aux navigateurs. L'Amérique a de même éprouvé quelques pertes. Elle a perdu toutes les montagnes situées dans sa partie septentrionale. Le haut plateau du Mexique n'existe plus, les Bermudes et beaucoup d'autres îles ont éprouvé le même sort.

J'ai dit que ces cartes ressemblaient à du papier marbré; cela est sur-tout vrai pour la carte de France, divisée en départemens : mais ici, l'auteur jaloux de remplacer partout des idées par des nombres, s'est avisé d'une invention qui est véritablement un trait de génie. Il a donné à chaque département un numéro pour exprimer la force de la population; et les nombres les plus considérables indiquent les départemens les plus peuplés. De sorte que l'élève n'a pas besoin, par exemple, de savoir que le département du Rhône renferme un grand nombre de fabriques de soieries et d'autres produits de toute espèce; il lui suffit de savoir qu'il est numéroté 109, et il en a ainsi la plus juste idée. On sent que dans

Digitized by Google

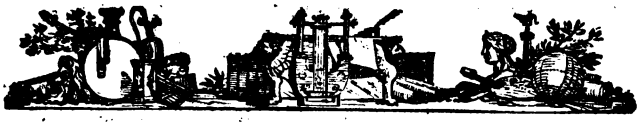
une évaluation aussi délicate, on peut bien pardonner quelque inexactitude; par exemple, le département du Liamone, qui contient 60,000 habitans, a reçu de l'auteur le numéro 1, quoique l'île d'Elbe, qui forme aussi un département, ne renferme que 12,000 individus. Il est vrai que l'auteur peut alléguer en sa faveur une sorte de justification; c'est qu'il a entièrement oublié l'île d'Elbe, ainsi que la plus grande partie des départemens italiens, quoique l'ouvrage soit daté de 1810. L'auteur a donné le n° 2 au département des Basses-Alpes, et ici il est plus difficile de l'excuser, car en ouvrant seulement l'annuaire du Bureau des longitudes, on y trouve le département des Basses-Alpes placé par son rang alphabétique immédiatement entre deux autres qui lui sont inférieurs en population, et à l'un desquels, par conséquent, le n° 2 devrait, de préférence, appartenir.

Je n'ai pas parlé d'une espèce de longue chenille qui s'étend sur une partie de la carte de France, et dont on retrouve des analogues dans quelques cartes de cet atlas. A force d'y penser, je crois être certain que ces insectes indiquent des chaînes de montagnes, et peut-être qu'en les désignant de cette manière l'auteur a encore eu pour but d'exercer la mémoire de ses élèves, comme il l'a fait ailleurs par des chiffres et des numéros.

Je crois qu'il est inutile de pousser plus loin l'examen de cet atlas élémentaire; en voilà assez pour montrer combien il est peu digne des éloges qu'il a usurpés dans l'annonce. On conçoit difficilement qu'il y ait des auteurs capables de composer de si mauvais ouvrages. On conçoit encore moins comment il se trouve des libraires qui les impriment; mais ce que l'on ne conçoit pas du tout, c'est que l'on parvienne à les faire annoncer avec éloge dans des journaux destinés à maintenir les principes de la raison et du goût. BIOT.

LITTÉRATURE

Digitized by Google



# LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

DES DIVERS SYSTÈMES D'ÉCONOMIE POLITIQUE, *de leurs inconvéniens, de leurs avantages, et de la doctrine la plus favorable aux progrès de la richesse des Nations*; par M. CH. GANILH, avocat, ex-tribun. — Deux vol. in-8°. — Chez *Xhrouet*, rue des Moineaux, n° 16.

DÉPÔT LÉGAL SEINE 5

Il est incontestable que la science qu'on a appelée peut-être improprement, *Economie politique*, a approché plus qu'elle n'a jamais fait d'être entièrement éclaircie. On commence du moins à entrevoir qu'il peut s'y rencontrer des principes sûrs, et que de ces principes découlent nécessairement telles ou telles conséquences. On sait, par exemple, qu'une nation riche et une nation pauvre diffèrent beaucoup entr'elles; que plusieurs étaient pauvres qui sont devenues riches, et que d'autres se sont appauvries; que ces effets ont été souvent indépendans de la fertilité du sol. On a recherché avec succès quels pouvaient être les moyens par lesquels on obtenait ces richesses si désirables, et quelles causes pouvaient les détruire. On a trouvé que l'industrie, appliquée, soit à la culture des terres, soit aux manufactures, soit au commerce, contribuait à les accroître. On a recherché quels étaient les procédés que suivait l'industrie, et l'on est arrivé à entrevoir l'usage dont étaient les capitaux et les monnaies.

Procédant ainsi, on a peu-à-peu élagué les idées systématiques; on n'a admis que des faits constans, bien analogues à ce que nous voyons, à ce que pratiquent tous les jours les négocians, les administrateurs de la fortune publique; on est parvenu à établir quelques bases solides, et à ne plus disputer que sur quelques définitions et sur quelques conséquences. Il est même très-probable que les révolutions politiques et commerciales qui ont signalé la fin du dix-huitième siècle et le



Digitized by Google

commencement du dix-neuvième, de nouveaux Etats créés, de nouvelles cultures, de nouvelles routes ouvertes au commerce, des routes anciennes fermées, la civilisation gagnant du terrain dans les deux Amériques, une cinquième partie du monde (la Nouvelle-Hollande, ou Australasie) découverte et se peuplant par des colonies, il est probable, dis-je, que tous ces événemens, fournissant de nouvelles données, des expériences rares, et des rapprochemens curieux, avanceront beaucoup les progrès de cette science long-tems problématique, et désormais bien reconnue, de l'Economie politique.

Le but de M. Ganilh, dans l'ouvrage que j'ai sous les yeux, a été de faire la revue de l'état où elle est maintenant parvenue, soit pour constater ses progrès évidens, soit pour rendre plus faciles ses succès probables. Il a lu les principaux ouvrages écrits sur ce sujet, et sur chaque point il donne les opinions, sinon de tous, au moins de plusieurs de ceux qui en ont écrit; de Quesnay et de ses sectateurs, de l'anglais Steuart, sur-tout du célèbre Adam Smith, et après-lui de M. Germain Garnier, de M. Say, dont le *Traité d'économie politique* est l'ouvrage le plus complet que nous ayons sur cette matière, et de quelques autres moins connus (je suis surpris qu'il ne cite point le livre très-estimable de M. Simonde, sur la richesse commerciale). Souvent M. Ganilh éclaircit, en les rapprochant, les opinions de ces divers écrivains; quelquefois aussi, je suis forcé de l'avouer, il les rend confuses l'une par l'autre. En effet, lorsqu'une assertion est mise en avant par un homme tel que Smith, par exemple, et qu'il l'a fait précéder des définitions les plus scrupuleuses, et l'a fait suivre des développemens les plus étendus, si elle est crûment présentée et accolée à d'autres assertions légérement avancées par des écrivains peu instruits ou animés par des motifs personnels, l'une perd ce qui la rend intelligible et solide, et l'autre ce qui la montrerait futile et dépourvue de fondement. Elles troublent l'esprit du lecteur de bonne-foi, qui, en achetant un livre d'économie politique, cherche des faits, des explications et des raisonnemens solides, de l'instruction enfin.

Digitized by Google

Que serait-ce si M. Ganilh, qui a peut-être eu tort de traiter cette science comme un procès dont il aurait été le rapporteur, n'avait pas toujours parfaitement saisi le sens et la valeur des raisons apportées par les divers avocats? Or on ne peut disconvenir que, soit par la faute des traductions qu'il a consultées, soit à cause de la rapidité de son travail, il n'ait commis à cet égard quelques erreurs. Par exemple, lorsqu'il dit (1) que Smith a distingué trois sortes de capitaux: 1° celui qu'on réserve à la consommation immédiate et qui se compose de vivres, d'habits, de meubles, de maisons de campagne et de tous les objets d'agrément; 2° celui qu'il appelle le capital fixe, et qui se compose des machines, des instrumens qui abrègent et facilitent le travail, des bâtimens utiles, de l'amélioration des terres, et des talens dont est pourvu chacun des membres de la société; 3° celui qu'il appelle le capital circulant et qui se compose de toutes les provisions de matières brutes ou manufacturées, des métaux monnayés, etc.; il est évident, dis-je, pour tous ceux qui connaissent l'Économie politique, que M. Ganilh présente bien l'idée de Smith relativement à ces deux dernières sortes de capitaux, que Smith subdivise même en plusieurs autres, mais qu'il se trompe sur ce qu'il range dans la première division. Smith savait trop bien ce qu'on entend en anglais, comme en français, et ce que les négocians de tous les pays entendent par un capital, pour donner ce nom aux produits qui sont destinés à la consommation d'agrément, et qui sont précisément distraits de ceux qu'on destine à usage de capitaux, c'est-à-dire, des valeurs qu'on amasse soit pour les faire valoir par soi-même, soit pour les prêter à d'autres, et qui, dans tous les cas, doivent servir à la reproduction. M. Ganilh paraît avoir confondu dans Smith le mot *Stock*, qui veut dire la masse générale des produits d'une nation ou d'un particulier, le fonds dans lequel on puise et les consommations annuelles et ce qu'on ajoute à ses capitaux, et le mot *capital*, mot consacré à désigner cette portion

(1) Tome I, page 275.



Digitized by Google

des produits qu'on réserve pour mettre en activité une industrie quelconque (2).

M. Ganilh décide nettement, contre Smith, que *tous les peuples ont le plus grand intérêt à préférer le commerce étranger au commerce intérieur.* Cependant Smith donne de fort bonnes raisons pour prouver que les profits du commerce de l'intérieur à l'intérieur, pris en masse, sont plus considérables que les profits faits sur le commerce étranger, que les affaires commencées et terminées plus promptement, répètent ces profits plus souvent, etc. etc. et peut-être que si M. Ganilh avait quelques connaissances commerciales de plus, il sentirait combien Smith a raison. Il se défierait du moins beaucoup plus de son opinion, lorsqu'elle est en opposition avec celle d'un écrivain aussi judicieux, aussi profondément instruit, qui avait vu, connu et apprécié tous les hommes célèbres de son tems en Angleterre et en France, qui, avant d'écrire sur l'économie politique, l'avait professée pendant treize ans à Glascow, et qui doit être considéré comme le père de cette science, puisque le premier il l'a fait rentrer dans le domaine des idées positives.

Ce n'est pas dans un extrait que l'on peut combattre la doctrine de M. Ganilh sur ce point, doctrine que je crois heureusement très-fausse; je ferai seulement remarquer en passant que ces questions-là ne sont pas si oiseuses, et qu'il n'est pas si inutile de les approfondir que beaucoup de gens voudraient le faire croire : c'est ce principe soutenu par Davenant, par Forbonnais, et autres antagonistes surannés du système suranné des Economistes, qui a causé la plupart des guerres du siècle passé, et qui inspire maintenant encore au gouvernement anglais des prétentions injustes pour obtenir des avantages imaginaires.

Si M. Ganilh, malgré les excellentes choses qu'on trouve dans son livre, s'est quelquefois trompé en attaquant des écrivains recommandables, il ne s'est pas moins trompé dans d'autres occasions en défendant les principes de quelques autres auteurs. Il paraît avoir une

(2) *Richesse des Nations*, liv. II, chap. I.

Digitized by Google

prédilection particulière pour le comte de Lauderdale qui a publié, il y a peu d'années, des *Recherches sur la nature et l'origine de la richesse publique*, dont il a paru une traduction en France, il y a deux ans; or, je suis fâché de le dire, M. de Lauderdale a prouvé dans cet ouvrage que les procédés de l'industrie et du négoce lui étaient absolument étrangers, et quoiqu'on soit un lord, il me semble qu'on doit au moins les connaître avant d'écrire sur l'économie politique, autrement on court le risque de faire souvent sourire le plus mince manufacturier. Le comte de Lauderdale, disciple de notre contrôleur-général Calonne, en économie, prétend que l'accumulation des capitaux, ce nerf de toute industrie, est très-funeste à l'accroissement de la richesse, et que les caisses d'amortissement qui servent à éteindre les charges des gouvernemens, et à rendre des capitaux à l'industrie, sont des inventions diaboliques. Je ne dis pas que M. Ganilh, dont le livre est celui d'un écrivain éclairé et animé de l'amour du bien public, adopte toutes ses conséquences, mais il adopte quelques-unes des prémisses qui y mènent.

Si quelques parties de l'ouvrage de M. Ganilh sont susceptibles d'être critiquées, il en est beaucoup d'autres qu'on pourrait citer avec éloge; j'en aurais donné pour preuve son morceau sur les banques, s'il n'avait pas été trop étendu pour trouver place ici. Il prouve aussi très-bien que la corruption et la fin déplorable de quelques nations de l'antiquité, qu'on a attribuées à leurs richesses excessives, ne doivent être imputées qu'à la concentration de ces mêmes richesses dans un petit nombre de mains qui n'en pouvaient faire qu'un usage funeste, tandis que le système économique des nations modernes, qui permet aux plus riches de placer leurs capitaux d'une manière favorable à l'industrie et à la production, met ces nations à l'abri des mêmes excès et des mêmes malheurs.

Mais après que j'aurais indiqué de nombreux morceaux dignes d'être loués dans le livre de M. Ganilh, je ne pourrais éviter d'en blâmer le plan. Ce n'était pas sur les systèmes en économie politique qu'il fallait écrire;

Digitized by Google

c'était sur l'économie politique elle-même. Que nous importe ce que Child, Steuart, Quesnay, Gagliani et d'autres peuvent avoir pensé sur telle et telle matière? Nous voulons savoir ce qui est et non ce qu'on a supposé. Il faut donc toujours partir des faits et des raisonnemens, et jamais des opinions. Si l'on se borne à copier les définitions que tels ou tels ont données de la nature des richesses, des monnaies; si l'on cite une critique de l'un, une observation de tel autre sur le commerce ou la consommation, sans développer le plus souvent leurs motifs et leurs raisonnemens, on ne met pas le lecteur à même de les apprécier, on n'augmente réellement pas la masse de ses connaissances. Et lorsque par hasard, en rapportant isolément l'opinion d'un auteur, on laisse apercevoir qu'on a entièrement négligé ou méconnu la valeur et l'importance de ses preuves, alors le lecteur attentif peut supposer que vous avez fait un livre en consultant la table des matières des autres livres. Je ne demande pas à un écrivain moderne l'extrait de ses lectures, je lui en demande le résultat; qu'il me fasse grace de ses études, et me présente seulement ce qui vaut la peine d'être étudié. Reproduire les essais, les tâtonnemens, les doctrines abandonnées, quelquefois les nonsens des premiers qui ont écrit sur une matière quelconque, ce n'est pas l'éclaircir, c'est la replonger dans les nuages dont il faudrait au contraire la retirer.

Qui ne voit d'ailleurs que faire consister l'économie politique dans l'histoire des opinions, c'est en refaire une science d'adeptes, c'est la replacer sous le joug de l'autorité, c'est-à-dire, rétablir ce qu'on a eu tant de peine à détruire, et ce qui nuit si essentiellement aux progrès de toutes les connaissances humaines, qu'on n'avance jamais efficacement qu'en partant de la nature des choses?

Je soumets ces réflexions à l'auteur lui-même, qui est trop éclairé pour ne pas les apprécier, et à l'activité, aux louables intentions de qui je me plais à rendre la justice qui leur est due. S. F. D. C.

Digitized by Google

ESSAI HISTORIQUE SUR LA PUISSANCE TEMPORELLE DES PAPES, *sur l'abus qu'ils ont fait de leur ministère spirituel, et sur les guerres qu'ils ont déclarées aux souverains, spécialement à ceux qui avaient la prépondérance en Italie :* ouvrage traduit de l'espagnol. — A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17. — 1810.

(DEUXIÈME EXTRAIT.)

Le dixième siècle s'ouvre par trente années de scandales, qui, dans les âges précédens, étaient encore inconnus à Rome. Trois femmes patriciennes, Théodora, une seconde Théodora sa fille, et Marosie son autre fille, y disposent tour-à-tour du pontificat. La première fit élire Sergius III, qui fut depuis l'amant de Marosie. Trois ans après la mort de Sergius, grace aux intrigues de la seconde, on élut son amant Jean X, qui fut d'ailleurs un pontife habile, un assez bon guerrier même, et le vainqueur des Sarrasins. Après quatorze ans de règne, il périt en prison, détrôné par Marosie, qui lui donna pour successeurs, d'abord deux de ses favoris, Léon VI, Etienne VII, et enfin son propre fils Jean XI, qu'elle avait eu du pape Sergius III, et non d'aucun de ses trois maris. Albéric, autre fils de Marosie, mais légitime, ou passant pour tel, sans ôter le pontificat à Jean XI, lui enleva l'autorité, qu'il exerça lui-même en qualité de patrice. Il choisissait et gouvernait les papes, redevenus de simples évêques de Rome. « Hors de la ville, dit l'auteur, ces papes ne possédaient » que des propriétés territoriales; encore les avaient-ils » inféodées pour en tirer parti. Une noblesse armée » s'était élevée dans leurs domaines, qui déjà n'étaient » plus leurs Etats, ou qui même ne l'avaient jamais été. » On ignorait, dans ces tems barbares, l'art d'adminis- » trer au loin, l'art d'établir sur de grandes surfaces un » système énergique de centralité, de subordination, de » correspondance. Cet art ne s'est perfectionné que dans » nos tems modernes; et son absence, au moyen âge,

Digitized by Google

» fut peut-être l'une des principales causes de l'établis-» sement et des progrès de l'anarchie féodale. »

A cet aperçu rapide, et qui décèle si bien un esprit exercé aux théories de l'art social, succèdent quelques traits non moins heureux sur la situation où se trouvait alors l'empire. *A proprement parler, l'empereur d'Occident avait disparu;* s'abstenant de ce titre dans ses diplômes, Henri l'oiseleur ne se nommait plus *que l'avoué, l'avocat des Romains;* tandis qu'Albéric indépendant, *convoquait périodiquement ses concitoyens en assemblées nationales*, et gouvernait Rome *sous des formes républicaines.* Mais les talens ne sont point héréditaires : Albéric mourut, ne léguant que du pouvoir à son fils Octavien. Celui-ci, jeune et mal habile, crut s'affermir en joignant à l'autorité civile la dignité pontificale : c'était encore trop peu pour sa faiblesse : intimidé par Bérenger, roi d'Italie, il eut besoin d'élire un empereur; et tout changea: il acquit un protecteur; mais il se donna un maître : car cet empereur fut Othon-le-Grand.

Prompt à secourir Jean XII, Othon dépose Bérenger et Adalbert fils de ce prince, s'adjuge à lui-même l'Italie, reçoit l'hommage du pontife, dont il reconnaît l'autorité; il paraît même l'étendre, mais il se réserve la souveraineté de Rome et de son territoire, fait revivre dans toute sa force le droit de confirmer l'élection des papes, et y ajoute le droit de les déposer. Jean XII se ligue avec Adalbert, son ancien ennemi, pour résister à un protecteur si redoutable. Admonesté par l'empereur, comme un enfant indocile et même un peu libertin, il se révolte ouvertement; mais il est vaincu : réfugié à Capoue, il y lance une excommunication contre les évêques qui éliraient un nouveau pape; et ce nouveau pape n'en est pas moins élu, sous le nom de Léon VIII, par un concile qu'avait convoqué l'empereur. Des émeutes excitées dans Rome y font rentrer Jean XII, qui se venge par des proscriptions, et qui périt assassiné. Benoît V, élu par les Romains, est bientôt forcé de rendre hommage à Léon VIII; mais tous deux meurent dans l'année : les commissaires d'Othon font élire Jean XIII; il est bientôt chassé de Rome; Othon l'y ramène en triomphe, et se

Digitized by Google

souille lui-même, en autorisant des vengeances pontificales. Au reste, ce prince reconquit en peu d'années toute la puissance envahie par les papes, dans cette espèce d'interrègne qu'avaient prolongé jusqu'à lui durant plus d'un siècle les différens héritiers de Charlemagne. Il voulait même faire de l'Europe chrétienne une vaste république, en être le chef suprême, en commander les armées, en convoquer les conciles, en choisir les pontifes, en créer les rois. Dans ces vues, qu'il ne put réaliser, contraint de ménager les prélats allemands, il leur accorda des droits régaliens; et, pour affaiblir les papes, il renforça le clergé qui déjà n'était que trop fort. Le tableau général que présente ici l'auteur est tracé avec un rare talent.

« Le clergé, tant séculier que régulier, acquérait, » dans la plupart des contrées européennes, une puis» sance formidable, qui l'aurait été davantage encore, si » déjà quelques symptômes de rivalité entre ces deux » clergés n'eussent entravé leur commun agrandisse» ment. Les couvens se multipliaient de jour en jour, et » s'enrichissaient presque sans mesure. On attendait fort » prochainement la fin du monde; le terme des mille » années de l'église allait expirer; et les donations à » l'église, spécialement aux monastères, passaient pour » la garantie la plus sûre contre la damnation éternelle. » Du sein des cloîtres s'élevaient d'imposans personnages » devant qui s'abaissaient les trônes de la terre. Dunstan » s'élance de l'abbaye de Glaston pour gouverner la » Grande-Bretagne, sévir contre les reines, et mettre les » rois en pénitence. Othon-le-Grand était, à cette épo» que, le seul prince chrétien qui dominât pleinement » l'autorité ecclésiastique; et s'il restait chez quelques » peuples des idées ou des habitudes d'indépendance » civile, c'était encore parmi les Romains, au centre » même de la chrétienté. »

Dès-lors on entrevit en effet les premiers germes de ces deux factions si connues depuis sous les noms de Guelfes et de Gibelins : mais la liberté de Rome était le principal objet du parti qui semblait tenir aux pontifes. Bientôt le consul Crescentius, fils de Jean X et de la se-

Digitized by Google

conde Théodora, conçut la pensée de rétablir l'ancienne république. Pour secouer le joug des deux Othon, qui tinrent successivement de leurs mains débiles le sceptre qu'avait su porter Othon-le-Grand, il crut devoir reconnaître de nouveau la souveraineté lointaine des empereurs grecs. Après avoir exilé le pape Jean XV, qu'il ne rappela qu'en le soumettant à l'autorité populaire, assiégé lui-même dans le môle Adrien par Othon III, il crut aux promesses de l'empereur, et périt victime de la perfidie. Il eut des projets trop au-dessus d'un siècle où s'étaient encore épaissies les vastes ténèbres du moyen âge. Au reste, si, comme on vient de le voir, le clergé, dont l'ignorance était moins profonde que celle des peuples, accrut dans ce siècle et son ascendant et ses richesses, on a vu aussi que le pontificat suprême y fut scandaleux, sans éclat et sans force. Othon-le-Grand l'avait comprimé; Hugues Capet ne daigna pas l'apercevoir, lorsqu'il détrôna la race carlovingienne. « Hugues » ne s'adressa point à Jean XV, comme jadis Pepin à » Zacharie; et le bonheur de ne point devoir son élé- » vation au Saint-Siége, fut sans doute l'une des causes » de l'affermissement de Hugues, de la longue durée de » sa dynastie, et de la propagation des maximes d'indé- » pendance qui ont distingué et honoré l'église galli- » cane. » Hincmar, archevêque de Reims, avait proclamé ces maximes dès l'âge précédent. Dans celui-ci, un autre archevêque de Reims, Gerbert, les soutint avec une énergie au moins égale. Il devint pape sous le nom de Silvestre II, et le pape fut infidèle aux principes du prélat; exemple souvent imité par ses successeurs. Ce fut lui qui força Robert, roi de France, excommunié par Grégoire V, de renvoyer Berthe sa parente, qu'il avait épousée sans dispense. Ce faible héritier de Hugues Capet devint l'esclave d'un pouvoir que son père n'avait pas même employé comme auxiliaire.

Durant la première moitié de l'onzième siècle, la papauté fut encore plus avilie qu'elle ne l'avait été durant presque tout le dixième; et dans ce long abaissement, on n'aurait pu deviner à quelle hauteur elle allait bientôt s'élever. Les efforts d'un second Crescentius, pour recon-

Digitized by Google

quérir la liberté romaine, furent momentanés et stériles. Benoît VIII, et Jean XIX, son successeur, quoiqu'il fût son frère, accusés tous deux par l'histoire d'avoir acheté le pontificat, qui dès-lors était à l'encan, se soutinrent tour-à-tour, grâce à la protection des empereurs Henri de Bavière et Conrad le Salique. Mais l'empereur Henri III exerça dans Rome une autorité supérieure encore à celle de ses prédécesseurs, à celle même d'Othon-le-Grand. On vit trois papes à-la-fois : Benoît IX, extrêmement jeune, mais déjà célèbre par ses vols et par ses débauches; Silvestre III, élu pour son argent, suivant la mode établie; et Grégoire VI, à qui Benoît IX vendit la papauté, du moins en partie; car lui-même en garda sa part. Après des excommunications mutuelles, qui ne pouvaient effrayer des gens du métier, les triumvirs sacrés firent sans doute quelque transaction à l'amiable : car tous trois demeuraient à Rome; Benoît au palais de Latran, Silvestre au Vatican, Grégoire à Sainte-Marie-Majeure, chacun dans son palais, et, selon Voltaire, chacun avec sa maîtresse. Cette farce ne pouvait durer : malgré son extrême ridicule, elle indignait les gens sérieux. Ce fut donc sans aucun obstacle qu'Henri III, passant en Italie, destitua d'un seul coup trois papes italiens. Nulle réclamation ne s'éleva non plus lorsqu'en moins de quatre années il fit élire trois papes allemands; un Suidger, évêque de Bamberg, un Poppon, évêque de Brixen, et enfin son propre cousin, Brunon, qui prit le nom de Léon IX, et mit un terme aux scènes burlesques dont Rome avait été vingt ans le théâtre.

Ici apparaît cet Hildebrand, si célèbre dans les annales ecclésiastiques, remarquable sous six pontifes avant d'être pontife lui-même, et toujours plus imposant de règne en règne; pareil à ces statues colossales que l'on aperçoit dans le lointain, et qui semblent grandir à mesure qu'on s'en approche. Ecouté par Léon IX, accueilli par Victor II, à peine est-il cardinal, et c'est lui qui déjà gouverne l'église : lui qui, sous Etienne IX, rend désormais le mariage incompatible avec le sacerdoce, et fait excommunier comme hérétiques les prêtres qui n'abandonneraient pas à l'instant leurs épouses : lui qui, sous

Digitized by Google

Nicolas II, excluant de l'élection des papes le clergé, la noblesse et le peuple, y admet les seuls cardinaux évêques, à la charge de s'adjoindre ensuite les cardinaux clercs, d'obtenir le consentement des fidèles, et de plus *celui du futur empereur Henri*, dont le droit, attaché depuis Charlemagne à la couronne impériale, se trouve métamorphosé tout-à-coup en un privilége individuel, *accordé par le siége apostolique*. C'est encore Hildebrand qui, sous le même pape, faisant défendre à tout ecclésiastique de recevoir d'un laïque aucun bénéfice, même gratuit, commence la longue querelle des investitures; lui qui, érigeant le pontife en dispensateur des couronnes, fonde le royaume de Naples en faveur de Robert Guiscard, devenu vassal du Saint-Siége. Après avoir exercé toute la puissance durant le pontificat d'Alexandre II, Hildebrand lui succède enfin, sous le nom de Grégoire VII : et si l'on demande pourquoi cet homme, avide d'empire, fut si lent à ceindre la tiare, l'auteur a trop bien éclairci ce point pour ne pas le laisser répondre.

« C'était à l'agrandissement illimité de la puissance » pontificale, bien plus qu'à son élévation personnelle, » que l'entraînaient ses opinions et son caractère. On ne » remarque dans sa conduite aucun de ces ménagemens » que l'intérêt privé conseille : elle a toute la roideur » d'un système inflexible dont il n'est jamais permis de » compromettre l'intégrité par des concessions ou des » complaisances. Son zèle qui n'est pas seulement actif, » mais audacieux, opiniâtre, inconsidéré, lui vient d'une » persuasion incurable. Hildebrand aurait été le martyr » de la théocratie, si les circonstances l'eussent exigé; » et il ne s'en fallut guère. Comme tous les enthousiastes » rigides, il se crut désintéressé, et fut sans remords le » fléau du monde. Sans doute que les intérêts sont le » mobile des actions humaines : mais le triomphe d'une » opinion est aussi un intérêt; et sacrifier à celui-là » tous les autres, c'est, dans chaque siècle, la destinée » de quelques hommes. Il en est qui, attentifs à ne » rien troubler autour d'eux, ne compromettent que » leurs propres jouissances; ceux-là sont d'autant plus » excusables que c'est peut-être à la vérité qu'ils offrent

Digitized by Google

» un si pur et si modeste sacrifice. D'autres, comme » Hildebrand, pensent acquérir, par les privations » qu'ils s'imposent, le droit d'ébranler et de tourmenter » les peuples; et leurs sombres erreurs coûtent des dé» sastres à la terre. »

Par l'ascendant de Grégoire VII, Mathilde, comtesse de Toscane, fit au Saint-Siége une donation des Etats qu'elle possédait en Italie. C'est le seul acte de ce genre qui porte un caractère d'authenticité, quoique beaucoup d'empereurs, et même beaucoup d'historiens, n'ayent pas voulu l'admettre comme authentique. Mathilde, qui détestait l'empereur Henri IV, aida constamment Grégoire VII à le combattre, et s'associa sans réserve aux destinées du pontife. On a cru voir en elle une pénitente séduite par son directeur; mais, selon toutes les apparences, ce n'était qu'une dévote subjuguée. Grégoire avait des mœurs austères. Du fond du cloître il n'avait porté sur le trône pontifical qu'une arrogance inflexible, et le rêve de la monarchie universelle. Il le réalisa autant qu'il lui fut possible. Peu content d'avoir réduit l'empereur à des soumissions ignominieuses, il voulut encore qu'elles fussent inutiles. Osant le déclarer déchu de l'empire, il fit élire à sa place Rodolphe, duc de Souabe, qui, presqu'aussitôt, fut vaincu par Henri IV, et périt dans le combat, sous la main de Godefroi de Bouillon. Grégoire excommunie l'empereur après la victoire. Henri prend Rome d'assaut; Grégoire l'excommunie dans le môle Adrien; et délivré, conduit à Salerne durant une absence du vainqueur, il y meurt en l'excommuniant. Il avait insulté tous les souverains de l'Europe; l'empereur grec, auquel il ordonnait d'abdiquer; le roi de Pologne, qu'il prétendait déposer; le roi de Hongrie, dont il lui plaisait d'appeler le royaume une propriété de l'église; le duc de Bohême, dont il exigeait et recevait un tribut de cent marcs d'argent; et jusqu'au roi de France, Philippe premier, qu'il voulait rendre aussi son tributaire. Un jour il invita Guillaume-le-Conquérant à lui prêter hommage, et à lui payer le denier de Saint-Pierre, subside autrefois supporté par la dévotion complaisante des rois anglais. Guillaume lui

Digitized by Google

fit observer qu'il ne fallait pas demander à-la-fois l'hommage et l'aumône, et refusa l'un, sans accorder l'autre. Celui qui avait conquis le trône de Harold n'était pas de ces princes qui se laissent imposer des lois par un prêtre.

Après Victor III, qui ne fit que passer sur le siége pontifical, Urbain II, pape français, adopta les principes et les haines d'Hildebrand. Il arma Conrad contre son père Henri IV. Il excommunia le roi de France, Philippe premier, qui avait répudié Berthe, pour épouser Bertrade de Montfort. Philippe l'avait enlevée à son mari le comte d'Anjou, fait étrange, sans doute; mais, ce qui l'est bien davantage, l'excommunication fut lancée dans cette même ville de Clermont où le pape obtenait un asyle, et dans ce même concile où fut prêchée la première croisade. Telle était la puissance de Rome à la fin de l'onzième siècle; et Rome la devait à Grégoire VII. A lui remontait encore l'idée de ces émigrations armées, qui dépeuplèrent l'Europe en ravageant la Syrie et l'Egypte. Il avait exhorté l'empereur Henri IV à prendre la croix pour combattre les infidèles, et leur arracher le tombeau du Christ: mais l'empereur ne jugea point à propos d'aller conquérir un sépulcre, afin de laisser à l'ambitieux pontife le loisir de se rendre maître et de l'empire et du monde chrétien.

Paschal II, au siècle suivant, continua de persécuter l'empereur Henri IV, qui mourut dans la misère, détrôné, vaincu par son fils, dont Rome encourageait l'audace parricide. Mais ce même fils, devenu l'empereur Henri V, se fit redouter du Saint-Siége, et punit long-tems le pontife qui s'était rendu son complice. Entre les papes qui, depuis Gélase, se succédèrent rapidement durant trente années, on doit remarquer Calixte II, qui termina la querelle des investitures; et sur-tout Eugène III, moins célèbre pour avoir déterminé, conjointement avec Saint-Bernard, une croisade fort malheureuse, que pour avoir approuvé cette compilation canonique, aujourd'hui nommée le décret de Gratien, mais jadis intitulée d'une manière plus naïve et plus piquante, *Concorde des canons discordans.*

Digitized by Google

Adrien IV, né dans un village anglais, et fils d'un mendiant, après avoir été, non sans peine, admis dans un monastère, de moine qu'il était devint pape, et porta sur le trône pontifical, avec la rudesse du cloître, toute la rustique insolence d'un parvenu. Il éprouva quelques disgraces. Guillaume-le-Mauvais, roi de Sicile, ne recevant de lui que le titre de seigneur, prit le parti de lui faire la guerre. Le pape, forcé de capituler dans Bénévent, sacrifia les Siciliens qu'il avait soulevés contre leur prince. « Guillaume de Tyr l'en a blâmé, ajoute » l'auteur, mais, selon Baronius, il ne faut que l'en » plaindre; car il manquait des moyens de rester fidèle » à ses engagemens; et il était si peu libre, qu'il fut » contraint de reconnaître, par un acte authentique, » qu'il jouissait d'une liberté parfaite. » L'empereur Frédéric Barberousse ménagea d'abord ce pontife : il ne dédaigna ni la complaisance humiliante de conduire sa haquenée par la bride, ni la complaisance plus répréhensible de lui livrer Arnauld de Brescia, qui voulait, à la fois, réformer l'état et l'église, et que le pape fit brûler vif. Mais si Frédéric tenait médiocrement à la vie d'un homme, il tenait beaucoup à l'empire : il se brouilla donc avec le pape qui voulait le lui disputer. Adrien commençait à soulever les villes Lombardes contre le joug impérial, quand il fut surpris par une mort précipitée; mais il mourut du moins à la manière des papes de ce tems-là : il eut le plaisir, en expirant, d'excommunier un empereur.

Le pape Alexandre III fut un adversaire plus digne de Frédéric; et, quelque bien fait que soit l'ouvrage dont nous présentons l'analyse, peut être désirerait-on d'y trouver moins de réserve à l'égard de ce pontife célèbre. Il eut raison contre des monarques, et protégea les droits des peuples. Ce qu'il y a de plus remarquable dans son règne, ce n'est pas sa querelle avec Henri II, roi d'Angleterre, au sujet de Thomas Beket, archevêque de Cantorbéry. En cette occasion toutefois, Alexandre mérite encore des éloges, non pour avoir canonisé un prélat brouillon, mais pour avoir contraint un roi puissant et criminel à faire amende honorable d'un assassinat, qu'il

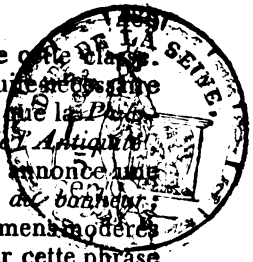
Digitized by Google

avait au moins indiqué. Alexandre s'est honoré surtout par une conduite ferme et sage, durant ses longs démêlés avec Frédéric. Poursuivi, persécuté, chassé de l'Italie par cet empereur, il ne le déposa point, comme Grégoire VII avait déposé deux fois Henri IV. Forcé de chercher un asyle en France, il y dirigea de loin les efforts courageux de la ligue lombarde; et ce fut de son nom que les Milanais fugitifs appelèrent la cité qu'ils bâtirent, quand Frédéric eut détruit Milan. Temporiseur habile, laissant le vainqueur user sa fortune, après dix-huit ans de guerre il sut négocier à propos, conclut une paix avantageuse, vit s'humilier devant lui ce même empereur qui lui avait opposé quatre anti-papes, et, faisant à Rome une entrée solennelle, y passa glorieusement les quatre dernières années d'un pontificat dont la mémoire est restée chère à l'Italie. M. C.

Œuvres dramatiques et littéraires; par M. Desales, membre de l'Institut de France. — Six volumes in-8°. — A Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Ce livre, publié l'année dernière, n'est venu que depuis peu entre nos mains. En attendant que nous en puissions rendre un compte détaillé, comme nous espérons le faire incessamment, nous croyons devoir donner ici un simple aperçu de ce qu'il contient. Les trois premiers volumes renferment une histoire raisonnée de la Tragédie, et six pièces de théâtre de différens genres. Le quatrième et le cinquième sont remplis par *Tige de myrte et Bouton de rose*, histoire orientale, censée traduite d'un manuscrit arabe. Dans le sixième, on retrouve, avec des changemens et des améliorations, les vies littéraires de La Fontaine, de Bailly, du général Montalembert et de Forbonais, déjà imprimées, soit à part, soit dans les mémoires de l'Institut (Classe des sciences morales et politiques), et un *Essai sur la nature et les élémens de l'Éloge*, lu à la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, et dont il a été parlé

Digitized by Google



parlé dans un Rapport sur les travaux de cette classe. Cette collection d'écrits divers forme une suite nécessaire aux autres ouvrages de M. Desales, tels que la *Philosophie de la nature*; *l'Histoire complète de l'Antiquité*, ou *l'Histoire des hommes*, dont l'auteur annonce une refonte presque entière; *la Philosophie du bonheur*, *Homère et Orphée*, etc. On connaît les sentimens modérés de l'auteur, et l'on pourrait en juger par cette phrase qui termine sa préface générale; il parle des jugemens que l'on pourrait porter sur les historiens anciens et modernes, dans un nouveau Répertoire historique, et dans d'autres écrits de ce genre: « Malheureusement, dit-il, la plupart de ces ouvrages entraîneraient une critique contemporaine qui n'est ni dans mes principes, ni dans mon caractère. Pollion disait: *Je ne sais point écrire contre qui sait proscrire*; et moi je dis: *Je ne sais point proscrire celui que la nature m'a donné pour frère dans l'art d'écrire.* Je dors encore plus tranquille avec mon axiôme, qui n'exclut pas le courage, qu'avec celui de Pollion. »

---

*Preussens ælтere geschichte; von* August von Kotzebue, *mitgliede der Kœniglich-Preussischen Akademie der Wissenschaften, etc.*

Histoire ancienne de la Prusse; par Aug. de Kotzebue, membre de l'Académie royale des sciences de Prusse. Quatre volumes in-8°. — A Riga, chez *Charles-Jean Godefroi Hartmann.*

(troisième et dernier article.)

L'homme ne change pas de peau comme le serpent, et c'est en vain qu'il change d'habit, on le reconnaît toujours sous son nouveau costume: la physionomie de Kotzebue poëte et romancier nous est trop familière pour que nous ne la cherchions pas dans Kotzebue historien; nous l'y retrouverons un peu embellie par un talent supérieur à ce que nous aurions pu présumer; mais empreinte dans les opinions, dans les jugemens,



Digitized by Google

dans le style même, et certes, la physionomie de Kotzebue ne ressemble guère à celle de Clio.

En faisant des drames, des mélodrames et des romans, on peut avoir appris à raconter et à peindre; et cet art peut servir ensuite quand on écrit l'histoire : mais ces travaux n'apprennent pas à penser, et dans la route de l'historien, le philosophe doit précéder le peintre. Quand je dis philosophe, j'embrasse sous ce nom toutes les qualités d'un esprit profond et sage; la sagacité qui, après avoir remonté à la source des actions et des choses, pénètre jusqu'à leurs derniers résultats; la justesse qui éclaire sur leur véritable valeur; cette indépendance, non-seulement de caractère, mais de pensée, qui s'élève au-dessus des opinions du moment, des goûts du siècle, profite des lumières acquises par ses devanciers, et ne sacrifie pas aux erreurs de ses contemporains; enfin, cette étendue qui rassemble, lie, subordonne des faits isolés, et qui, sans porter atteinte à la liberté de l'homme, saisit, autant que le permet notre faible vue, le vaste plan qui règle l'univers. Lorsque ces qualités ont rendu l'écrivain maître de son sujet, lorsqu'elles l'ont mis en état de bien connaître et de bien juger; lorsque, nouveau Cadmus, il a semé et vu croître lui-même les hommes qui doivent bientôt agir, alors commencent ses devoirs de peintre; qu'il s'applique alors à nous transporter au milieu de leurs complots, de leurs passions, de leurs combats; qu'il les fasse revivre, qu'il nous fasse vivre avec eux; s'il n'en a pas le talent, il sera froid et nous resterons froids nous-mêmes, mais il pourra être utile encore, tandis que, s'il a négligé ses premiers devoirs, il sera superficiel, peut-être même plein d'erreurs, ce qui nuira d'abord à notre instruction, et tôt ou tard à sa renommée.

Celle de Kotzebue a cet écueil à redouter : il ne pense ni avec assez de profondeur, ni avec assez de justesse pour être un bon historien. Ce n'est pas qu'il n'ait des idées philosophiques; il les exagère, au contraire : mais cette exagération même fait voir qu'elles ne sont pas à lui, qu'il ne se les est pas appropriées, qu'il les a reçues de ses contemporains avec tous les écarts, toutes les

Digitized by Google

fausses applications qui si souvent les accompagnent et les gâtent. Il vante la liberté, non parce qu'il a médité sur ses avantages, sur les moyens de l'acquérir, de la conserver, mais parce qu'il est assez généralement reconnu aujourd'hui que la liberté est une bonne chose, et parce qu'il se serait fait huer par le public éclairé de sa patrie s'il eût écrit dans un autre sens : il prêche la tolérance, mais comme on pouvait la prêcher il y a cinquante ans, lorsque sa nécessité n'était pas encore bien établie ; il tonne contre les papes, contre le régime féodal, contre les conversions à main armée, comme il aurait pu le faire au quinzième siècle, sans songer qu'aujourd'hui le tems de tonner est passé, que celui de juger est venu, et qu'il ne s'agit plus que d'examiner impartialement les institutions, les personnages, ce qu'ils étaient et ce qu'ils ont amené : il semble se plaire à remettre debout les vieux préjugés, les anciens maux, pour les injurier et les combattre. Qu'il attaque avec véhémence les vices, les erreurs de notre tems ; à la bonne heure, c'est montrer un bon esprit et du courage ; mais que sert de déclamer contre des morts auxquels nous ne ressemblons plus ? Personne ne chérit plus que moi la justice historique ; personne n'éprouve plus de plaisir en la voyant arriver après des siècles, rouvrir les tombeaux et flétrir par d'équitables arrêts les usurpateurs de l'estime et de la gloire : mais alors elle n'a plus besoin qu'on les accuse et que l'on plaide contre eux devant elle ; le tems l'a éclairée ; ses lumières lui suffisent ; elle se contente de dévoiler et de prononcer ; le calme doit présider à ses jugemens ; elle s'abaisse quand elle y renonce.

Ceux qui la font déroger ainsi à sa propre dignité, ont ordinairement un but secret qu'ils désirent atteindre, et ce désir leur fait oublier ce qu'ils doivent au ministère dont ils sont chargés. J'ai cru d'abord que tel était le cas de Kotzebue ; la lecture des deux premiers volumes de son ouvrage m'avait fait penser qu'une attaque contre le christianisme était sa véritable et son unique intention. J'ai été désabusé par le reste : Kotzebue n'a point eu d'intention suivie : il a sur chaque chose des opinions



Digitized by Google

ou plutôt des préventions auxquelles il se livre quand l'occasion s'en présente, et qui, souvent peu d'accord entre elles, ressemblent, même quand elles sont justes et fondées, à des préjugés que l'auteur a reçus de son siècle, et à travers lesquels il voit et juge les faits. Rien n'est plus funeste que de prêter ainsi à des vérités importantes et lumineuses cet air d'opiniâtreté et d'aveuglement qui ne devrait appartenir qu'à l'erreur. Je me crois peu ami de la superstition et de l'oppression, mais l'acharnement avec lequel Kotzebue parle sans cesse des convertisseurs et des oppresseurs, en méconnaissant leurs grandes qualités et les résultats heureux produits par leur despotisme même, m'aurait presque rendu leur partisan, si mes opinions à ce sujet avaient pu dépendre d'un livre. L'ordre Teutonique établit en Prusse le despotisme féodal à l'aide du despotisme militaire, on devine aisément quels maux durent s'en suivre : mais il y établit en même tems le christianisme et la civilisation, et je vois au bout d'un siècle et demi des bourgeois éclairés, des paysans actifs, connaître leurs droits, les entreprendre et en soutenir avec succès la défense; tandis qu'auparavant, libres, maîtres du pays, vaillans et supérieurs en nombre, ils n'avaient pu repousser des conquérans qu'ils ont maintenant la force de chasser. A quelles causes attribuer une révolution si étrange? Il valait la peine de les chercher, de les développer : Kotzebue les eût trouvées dans les principes, dans la religion même de ces conquérans ambitieux qui, en montrant par quels moyens on peut vaincre, devaient tôt ou tard apprendre à leurs sujets par quels moyens on peut résister. Il eût pu alors, en rendant aux individus une justice sévère, conserver aux choses leur véritable aspect, ne pas leur imputer les crimes des hommes, et concilier dans sa narration l'équité d'un juge avec le calme d'un observateur.

Mais une pareille tâche était au-dessus de ses forces; aussi s'est-il jeté à corps perdu en sens contraire et par-là dans de singulières absurdités. Il a cru qu'un ami de la tolérance, en voyant l'ambition et la cruauté s'allier au zèle religieux, devait nécessairement s'élever contre des

Digitized by Google

idées qui avaient prêté un si beau masque à de si hideux projets, et il s'est fait l'ennemi du christianisme au point de regreter qu'il ait remplacé en Prusse l'idolâtrie. C'est après avoir tracé le tableau le plus affreux de cette idolâtrie et de ses mœurs, c'est après avoir parlé de victimes humaines, de prisonniers de guerre toujours brûlés solennellement en l'honneur des dieux, de mariages faits par enlèvement et par violence, de fêtes où le profane indiscret était massacré à l'instant et où, à son défaut, le malheureux rencontré le premier, subissait le même sort; c'est après avoir peint un sexe entier réduit à l'état le plus avilissant et le plus misérable, qu'il s'écrie : « Quel dommage que la douce civilisation n'ait pas épar-» gné la foi de ce peuple et emprunté le nom de ses » dieux ! » (T. I, p. 126). Peut-être y a-t-il dans tout cela plus qu'une absurde inconséquence ; peut-être une détestable licence morale, philosophique et littéraire, est-elle la source de cette haine pour une croyance qui assigne un terme à l'orgueil de la raison, des bornes aux désirs, une route à la volonté et des lois à la conduite. Mais je ne veux pas entrer dans de pareils détails; je me bornerai à faire observer que c'est une grande erreur aux historiens de ne pas distinguer les vices et les maux qui naissent des passions des hommes, de ceux qui naissent de leurs mœurs. Les passions s'éteignent, soit lorsqu'elles sont satisfaites, soit lorsque celui qui en était possédé n'a plus les moyens de les satisfaire; le mal qu'elles ont produit passe avec elles, et les vices qu'elles ont donnés avec celui qu'ils déshonoraient; mais les mœurs sont permanentes et ne cessent d'exercer leur influence qu'au moment où une révolution vient les changer. L'ambition, l'avidité, la soif du pouvoir étaient des passions dans le cœur des chevaliers teutoniques; l'ordre perdit son empire, et ses sujets n'en sentirent plus le poids. La férocité, la superstition, l'ignorance faisaient les mœurs des Prussiens; elles avaient régné pendant des siècles, et elles auraient continué de régner si une religion plus amie de l'humanité et des lumières n'était venue les bannir. Ce qui importe, c'est de placer l'homme dans la route de la vertu et d'ouvrir ses yeux à la vérité:

Digitized by Google

le meilleur sol est stérile tant qu'on n'y sème point de bon grain; la plus mauvaise terre peut conserver quelques épis de froment, s'ils y ont été une fois déposés. Je suis loin de penser que de telles considérations puissent arrêter la condamnation des chevaliers coupables, mais elles devaient empêcher leur historien de regreter l'ancien état des Prussiens barbares.

Avec plus de profondeur dans les vues et moins d'animosité contre le christianisme, il eût évité de pareils écarts, mais la profondeur et la modération ne sont pas les mérites de Kotzebue : après les avoir cherchées vainement dans l'ensemble de son ouvrage, on ne les rencontre pas mieux dans les détails. A-t-il des portraits à tracer? il ne les compose point de traits du caractère, devinés avec sagacité, rapprochés avec art, mais seulement du tableau des actions resserrées en un court espace. Au premier coup-d'œil cette manière a quelque chose de brillant et d'animé qui séduit; on découvre bientôt combien elle est superficielle; on s'aperçoit qu'un tel portrait n'est que le résumé des faits qu'on a déjà vus, qu'il n'apprend rien, n'explique rien et ne reproduit que la vie du héros, non sa physionomie. Que dit à l'esprit ce portrait du duc de Poméranie Swantopolk? « L'historien abandonne à regret ce héros du » moyen âge, qui, devançant son siècle, sut en secouer » les préjugés, fut constant dans ses amitiés, redouta- » ble dans sa colère, plein de prudence dans ses plans et » et de vigueur dans leur exécution, pieux et compatis- » sant, clément dans sa justice, magnanime dans sa » clémence, brave sur le champ de bataille, inébran- » lable au milieu des revers; c'était un souverain plein » d'énergie dont l'approche fit trembler l'ordre pendant » douze ans; qui, sans l'hydre toujours renaissante des » Croisades, eût semé l'épouvante dans les plaines de la » Prusse; que les chevaliers et les prêtres haïssaient et » calomniaient, parce qu'il ne leur ressemblait pas, » qu'ils accusèrent de leurs propres fautes, et qui, plus » qu'aucun autre prince de ce siècle, mériterait un » monument glorieux. »

Ce n'est-là qu'un récit rapide et non le tableau d'un

Digitized by Google

caractère : les lecteurs feront la même remarque sur Herrmann de Salza, Winrich de Kniprode, etc. Il en arrive que tous les héros de Kotzebue se ressemblent ; il a un moule pour les héros vertueux et un moule pour les héros coupables : sauf les différences de situation, ce sont les mêmes vices et les mêmes vertus. Rien ne décèle en lui ce coup-d'œil pénétrant qui devine et reproduit les traits particuliers de chaque caractère : Herrmann de Salza, Winrich de Kniprode, Conrad de Jungingen, Conrad de Erlichshausen, ont la même physionomie : seulement quand l'un d'eux a aimé la paix, nous apprenons qu'il était pacifique ; mais que, s'il eût voulu, il aurait su faire la guerre : quand un autre a fait la guerre, l'historien nous dit qu'il était grand capitaine, mais qu'au fond du cœur il aimait la paix.

Son impartialité n'est guère plus sûre que sa profondeur. A-t-il à parler des cruautés des Prussiens idolâtres ? il passe rapidement et comme au travers d'une fournaise. Les chrétiens ont-ils commis quelque acte de barbarie ? il s'y arrête avec une complaisance pénible pour l'ame attristée du lecteur. Des Prussiens invités par l'intendant Wolradt, tentèrent de l'assassiner pendant le repas ; ils avaient éteint les flambeaux et cherchaient à le percer de leurs épées ; il leur échappa en se cachant sous la table ; les gardes entrèrent ; les Prussiens se remettant promptement à leur place, niaient leur dessein et accusaient l'un d'entr'eux qui s'était enfui. « Quel » châtiment mérite-t-il ? » demanda l'intendant courroucé. « D'être brûlé vif », répondirent-ils unanimement. Wolradt sortit et fit mettre le feu à la salle où ils furent tous consumés. Kotzebue s'élève avec raison contre cette vengeance atroce, mais, à la page précédente, il a rapporté sans indignation, sans réflexion, la mort de huit chevaliers prisonniers, brûlés vifs par les Prussiens en l'honneur des dieux. Faut-il donc voir les mœurs barbares d'une nation entière, qui célèbre une fête, avec plus d'indifférence que la cruauté d'un individu qui se venge ?

Je pourrais multiplier ces exemples, mais c'est assez parler de la philosophie et des principes de l'auteur ; je

Digitized by Google

dois dire un mot de sa manière historique : c'est ici le beau côté. Kotzebue déploie dans cet ouvrage un grand talent comme écrivain; son style est clair, animé; sa narration brillante, rapide, et pleine de ces traits heureux qui placent le lecteur au milieu des personnages et des événemens : il sait répandre de l'intérêt sur les détails les plus secs et sur les époques les plus ingrates; son imagination vive et féconde fertilise les déserts de l'histoire, et lorsqu'elle s'empare d'un fait important, elle le présente et le développe avec vérité et avec verve. Le récit de la bataille de Tanneberg (tom. III, pag. 96) est un morceau vraiment remarquable; plusieurs autres ne le sont pas moins. Des réflexions rarement neuves, mais presque toujours exprimées avec une chaleur qui cache leur âge, et revêtues quelquefois d'images pittoresques, rompent l'uniformité de la narration; des gradations bien observées éclairent la marche des faits et la rendent facile à suivre; enfin une concision énergique ajoute souvent à la vivacité des tableaux.

A côté de ces avantages se trouvent des défauts que le nom seul de l'auteur doit faire pressentir : son style n'a ni gravité, ni tenue; une ironie prolongée, indigne de la majesté de l'histoire, y revient sans cesse. Ce n'est pas une ironie d'indignation : elle n'a pas même cette légèreté qui, sans la rendre moins indécente, la fait oublier plus vite; elle est lourde et déplacée; elle s'allie quelquefois à des détails de cruauté qui ne sont pas même puisés dans les faits, et qui n'ont d'autre but que de rendre odieux, par des images affreuses, ces chrétiens que déteste l'auteur (voy. tom. I, pag. 124). Des comparaisons trop poétiques, ou qui du moins ont trop la prétention de l'être, des expressions de mauvais goût se rencontrent fréquemment dans un style qui porte le cachet d'une licence d'esprit inconciliable avec la sagesse et la dignité que doit conserver l'historien.

A tout prendre, l'*Histoire ancienne de la Prusse* est un ouvrage très-intéressant, instructif de son propre fonds, et écrit d'une manière attachante. Ce qui ajoute un grand prix à sa publication, même pour ceux qui le jugeraient encore plus sévèrement que je ne l'ai fait, ce

Digitized by Google

sont les notes et les pièces justificatives qui accompagnent chaque volume. J'ai déjà dit quels immenses et précieux matériaux Kotzebue avait eus à sa disposition : ses notes en contiennent des extraits ; il a rapporté textuellement plusieurs actes, plusieurs traités qui jettent un nouveau jour sur l'histoire, l'esprit et les mœurs de ce moyen âge, berceau de nos idées, de nos institutions et de notre existence politique, époque trop peu étudiée encore, et qu'il faut connaître à fond, si l'on veut écrire d'une manière philosophique, neuve et vraie l'histoire des tems modernes.

Un homme de lettres, déjà avantageusement connu, prépare une traduction de l'ouvrage de Kotzebue ; il l'a fait annoncer dans plusieurs journaux ; elle est sans doute bien avancée ; je ne doute pas qu'elle ne soit reçue avec un vif intérêt. GUIZOT.

## VARIÉTÉS.

SPECTACLES.—*Académie impériale de musique.*—L'opéra d'Abel est, en général, un ouvrage estimable ; la fable en est conçue avec hardiesse, et les moyens d'exécution sont pris avec art dans ceux que l'opéra met à la disposition du poëte ; mais Adam venait à peine de succomber qu'un nouveau tableau de cette première famille des humains nous a été offert : encore Adam et Eve, encore Abel et Caïn, encore une apothéose. Toutes deux ont étalé d'étonnantes merveilles ; cependant elles étaient trop rapprochées : elles ont fait beaucoup d'honneur à l'imagination du décorateur ; mais la première avait trop bien soutenu Adam, pour que la seconde servît aussi bien Abel. Plus de tems devait s'écouler entre ces deux représentations d'ouvrages trop analogues. Les auteurs d'Abel ont ici montré moins d'habileté à calculer leur succès que de talent à les mériter ; mais en toutes choses le tems et le lieu sont beaucoup.

M. Hoffmann est l'auteur du poëme d'Abel. On lui a reproché une combinaison dramatique qui consacre tout son second acte au tableau des conjurations infernales. Le musicien, s'il eût bien connu les limites de son art, se

Digitized by Google

fût recusé pour cet acte ; en effet, s'il y est inégal et peu soutenu, il est accusé de faiblesse ; s'il y est constamment énergique et vigoureux, il est accusé d'exagération par un public qui n'a pas la force d'entendre ce que le musicien a eu la force de composer. L'écueil était trop dangereux, M. Kreutzer ne l'a pas évité ; et il ne l'a pas heureusement franchi. Son premier acte avait de l'élégance et de la fraîcheur ; le troisième, des morceaux écrits d'une manière dramatique ; mais le second acte a détruit le souvenir et l'effet de tout le reste.

Quoi qu'il en soit du destin futur de cet ouvrage, notre muse lyrique a quitté ses habits de deuil. Après avoir rendu de religieux hommages à la cendre de nos premiers pères, elle a abandonné les enfers armés contre eux, et les cieux ouverts pour leur divine apothéose ; elle a fait entendre de nouveau les chants de triomphe et d'hyménée qui doivent accompagner les fêtes magnifiques dont l'Europe, représentée par ses plus illustres personnages, vient être le témoin et l'admiratrice dans la belle capitale du grand Empire.

*Le Triomphe de Trajan* vient d'étaler une pompe toute nouvelle, et de ramener Rome entière au sein de Paris ; c'est elle, c'est la magnificence de ses monumens, c'est la splendeur de ses arts, c'est la mâle attitude de ses guerriers, c'est son peuple immense honorant la victoire d'un chef glorieux, ce sont les jeux de la paix qui chez ce peuple belliqueux sont encore l'image de la guerre : la fidélité de ces grands tableaux, leur disposition savante, les contrastes habiles qui les font valoir mutuellement, les souvenirs attachés à la grandeur du sujet, les rapprochemens qu'il fait naître, et sur-tout cette occasion brillante qu'il donne aux spectateurs d'exprimer par d'heureuses allusions leurs sentimens les plus chers, tout concourt à fixer le sort de ce bel ouvrage.

Certes, dans sa nouveauté, le *Triomphe de Trajan* a brillé d'un grand éclat, mais il lui était réservé d'en répandre encore un plus vif aujourd'hui. Les auteurs ont été assez heureux pour pouvoir ajouter à leur ouvrage un degré d'intérêt de plus, en rattachant aux idées de la gloire militaire de Trajan celle du bonheur que son hyménée promet aux Romains : M. Esménard a saisi cette occasion d'enrichir son poëme d'une foule de beaux vers qui ont été entendus avec un vif enthousiasme. Ceux qu'on va lire sont du nombre de ceux qui ont été remarqués dans la

Digitized by Google

nouveauté, mais ils produisent toujours tant d'effet, qu'on nous pardonnera de les reproduire ici. Plotine les adresse au peuple qui vient lui exprimer sa reconnaissance pour les bienfaits qu'il reçoit de son empereur.

Romains, c'est à César qu'il faut en rendre grâce;
Je n'ai rien fait pour vous que lui prêter ma voix :
A Rome, à l'univers que son génie embrasse,
J'apporte des bienfaits quand j'annonce ses lois.
De nouvelles faveurs, dans sa ville chérie,
Signalent aujourd'hui son retour glorieux;
Sous ses drapeaux victorieux,
Tous ceux de qui le sang coula pour la patrie,
En recevront le prix jusque dans leurs neveux.
Riches de leur noble mémoire,
Leurs fils pourront marcher sur leurs pas triomphans.
Il sont adoptés par la gloire :
César les nomme ses enfans.

Le *Triomphe de Trajan* est un hommage noblement rendu aux vertus qui sont les dignes compagnes d'une grande puissance, à l'héroïsme et à la clémence. Sous ce règne, il ne sera pas pour les Français un ouvrage de circonstance, mais un ouvrage national; après lui avoir assigné ce grand caractère, il faut ajouter l'énumération de ses titres à l'estime des amis des arts. Le poème conserve une élévation de style constamment digne du sujet; la musique offre des morceaux d'effet, et une marche dramatique bien entendue, sur-tout depuis que la partition a reçu quelques distributions nouvelles; l'illusion de la perspective théâtrale, la richesse des décorations et la pompe des accessoires ont été portés au plus haut dégré; le spectacle offre dans un cadre étroit, qui semble agrandi par le crayon du chorégraphe, tout le mouvement de l'enthousiasme populaire, se mêlant à la majesté d'une entrée triomphale; les rôles sont distribués avec un rare bonheur, les acteurs s'y surpassent, tandis qu'on y voit rivaliser de force et d'élégance le nombreux essaim de danseurs que le tems semble respecter à l'Opéra, ou que l'art y sait multiplier: aussi est-ce aux représentations de *Trajan* que les étrangers conviennent avec le plus de facilité de la supériorité de notre grand théâtre lyrique sur tous ceux de l'Europe.

Cet avantage n'est pas sans prix, car ces étrangers ont

Digitized by Google

conçu, il faut l'avouer, contre notre opéra français, des préjugés difficiles à détruire; notre système de tragédie-lyrique ne leur convient pas. La déclamation chantée, qui en est la base, ne leur paraît être ni de la musique, ni de la déclamation. L'acteur ne leur semble ni parler, ni chanter; ils n'entendent le plus souvent que des cris, des sons inarticulés que les efforts de l'orchestre achèvent de rendre inintelligibles. Habitués au charme soutenu, à la mélodie enchanteresse, aux formes périodiques de l'école d'Italie, ou à la variété piquante du genre allemand demi-sérieux, ils consentent difficilement à supporter la langueur, l'uniformité, la monotonie qu'ils reprochent à notre musique tragique. Le génie de Gluck seul peut trouver grace devant eux; il est à une telle hauteur qu'il ne peut perdre ses droits; il fut créateur, et à ce titre il commande le respect à ceux mêmes qui préfèrent un autre système que le sien. Il les émeut, il les entraîne par la grandeur des idées, la force des images, la rapidité du style, la variété et la hardiesse des motifs, et par cet art admirable qui sait embrasser, lier, et faire valoir l'une par l'autre toutes les parties de ses grandes compositions.

Eh bien! les amateurs ultramontains, dont le goût délicat et l'oreille sévère ont tant d'exigeance, ces harmonistes de Germanie pleins des beautés originales d'Haydn et de Mozart, peuvent être réconciliés bientôt avec notre opéra, sous les auspices de Gluck et d'un de ses chefs-d'œuvre : la danse a le privilége de les ravir; Armide va les enchanter; sa voluptueuse féerie va exercer sur eux toute la puissance de ses charmes; elle va les toucher de sa baguette vraiment magique, et comme à Renaud leur donner des liens aimables dont aucun cri de guerre ne viendra les arracher.

De beaux ballets se préparent aussi; *Persée et Andromède* paraîtront bientôt; et sous peu les *Bayadères* nous sont promises. Consacrées au culte des arts et de la volupté, l'opéra semble un temple exprès élevé pour elles : elles doivent, dit-on, y plaire et y intéresser tour-à-tour; quelques larmes seront répandues au milieu de leurs jeux brillans et de leurs luttes séduisantes; l'art peut profiter de tels contrastes; ils favorisent sur-tout le musicien. Le style de celui des *Bayadères* est déjà cité comme remarquable par son élégance et sa pureté; on connaît le nom du poëte et ses précédens succès.

Digitized by Google

*Théâtre de l'Impératrice.* — *Encore une partie de chasse, ou Un tableau d'histoire*, comédie en un acte et en vers de MM. Joseph Pain et Dumersan.

Francheville, vieux chevalier, après avoir servi son prince, consacre son repos à l'éducation d'Eugénie sa fille. Félix, jeune peintre, aime Eugénie, et Francheville consent à la lui donner si Félix parvient, par un tableau d'histoire, à se rendre digne de sa main. Le jeune peintre, pour méditer à loisir sur le choix de son sujet, s'est retiré dans la chaumière de Catherine, bonne vieille paysanne. François premier, chassant dans les environs, reconnaît ces lieux où il a passé une partie de son enfance, et pour jouir des doux souvenirs qu'ils lui retracent, il quitte sa suite et vient seul visiter cette chaumière, où tant de fois il est venu prendre de champêtres repas : il reconnaît Catherine, et après avoir causé quelque tems avec elle, sans se découvrir, il lui laisse une bourse pleine d'or. La bonne paysanne reconnaît l'image de son roi sur l'une des pièces, et touchée de sa bonté autant que de sa munificence, elle tombe à ses genoux. Félix, que le hasard amène en ce moment, frappé de cette situation touchante, se décide à en faire le sujet de son tableau, et dessine sur-le-champ une esquisse qui lui vaut la main d'Eugénie.

L'anecdote qui a fourni le fonds de cette petite comédie est trop récente, et peint trop vivement la bonté d'un grand monarque, pour qu'il soit nécessaire de la rappeler à nos lecteurs. Ces traits touchans se gravent aussi profondément dans la mémoire du cœur, que les grandes actions dans les fastes de la gloire.

Cette comédie offre une situation touchante, un dialogue souvent naturel et des vers heureux; mais elle doit sur-tout son succès au choix du sujet, plus heureux encore. Les sentimens d'amour et de reconnaissance qui y sont exprimés ont été vivement applaudis par un public qui les partage.

*Théâtre du Vaudeville.* — Première représentation de *la Vieillesse de Piron*, vaudeville en un acte de MM. Bouilly et Pain.

Annette, nièce de Piron, est unie secrètement à Armand jeune musicien; Piron, qui craint que sa nièce ne le néglige pour son mari, saisit un prétexte d'éloigner Armand de chez lui, et pour punir Annette de sa dissimulation, il feint de vouloir la marier à Pannard. Cependant

Digitized by Google

Armand s'introduit chez Piron, sous le nom et le costume de Bourguignon, vieux domestique; Piron s'amuse quelque tems de la frayeur des deux jeunes gens, et finit par consentir à leur mariage, à condition qu'Annette ne le quittera jamais.

La seconde représentation de ce vaudeville a été plus applaudie que la première; les auteurs ont fait des coupures afin de rendre l'action plus rapide, et le public leur a tenu compte de leur docilité; plusieurs spectateurs ont blâmé quelques réparties un peu vives peut-être, mais ils auraient pu se rappeler que Piron sacrifiait souvent la décence au désir de montrer tout son esprit. Nous féliciterons les auteurs sur le choix qu'ils ont fait des airs, ils sont presque tous du tems de Piron et en plaisent davantage.

*Théâtre de la Gaieté.* Qui l'emportera du mélodrame ou de la pantomime? Telle est l'importante question qui occupe en ce moment les habitués du boulevard. La pantomime rappelle les droits incontestables qu'elle a à la priorité, la faveur dont elle a joui de tout tems, et surtout l'immense avantage de changer l'auditeur en spectateur, et de lui épargner un dialogue rarement naturel et trop souvent mal écrit. Le mélodrame fier de ses succès récens et nombreux, et du nom des auteurs qui n'ont pas dédaigné de s'abaisser jusqu'à ce genre subalterne, soutient jusqu'ici avec avantage une lutte dont il espère sortir vainqueur, grâces à son tragique bourgeois, à son style emphatique, et au goût de la multitude pour les événemens invraisemblables. Ce qui peut rendre la lutte incertaine, c'est que M. Cuvelier, l'un des plus fermes appuis du mélodrame, revient de tems en tems à la pantomime qu'il illustra tant de fois. Elle lui devait déjà *la Fille Hussard*, *Gérard de Nevers*; elle lui doit plus récemment *Walter le Cruel* et *la Main de Fer*, ou *l'Épouse criminelle* dont nous avons à rendre compte.

Le duc de Spalatro en Dalmatie a perdu la main droite dans un combat; pour la remplacer, un artiste habile a fabriqué une main de fer. Régilde, épouse du duc, a tenté de le faire assassiner et répand le bruit de sa mort; elle forme le projet d'épouser Stéphano, jeune neveu de son mari; mais Stéphano aime Angelina, fille de Bonelli, écuyer du duc de Spalatro. Bonelli revient et annonce que le duc, échappé aux assassins stipendiés par Régilde, va reparaître; Régilde, qui veut épouser Stéphano, fait périr

Digitized by Google

le duc, et Bonelli est arrêté. Au second acte, des songes terribles avertissent Régilde de sa fin prochaine; elle n'en poursuit pas moins ses projets d'hymen avec Stéphano, qui rejette sa proposition; la duchesse le fait enfermer dans un cachot, d'où un vieux serviteur parvient à le tirer. Régilde, qui veut se venger d'Angelina, la fait aussi conduire dans une prison, et ordonne qu'on lui brûle les yeux avec un fer ardent; mais Bonelli son père a eu l'adresse de s'échapper, il prend les habits d'un affidé de la duchesse, saisit Angelina, et se faisant reconnaître d'elle, il feint de lui passer le fer brûlant sur les yeux, les couvre d'un bandeau et la chasse de la prison. Sur ces entrefaites, Stéphano, à la tête d'une troupe d'amis dévoués, attaque le château où Régilde s'est réfugiée; il y pénètre l'épée à la main; les soldats de la duchesse sont désarmés, et Régilde entraînée par le spectre du duc, disparaît au milieu des flammes.

Telle est l'analyse de cette pantomime. M. Cuvelier a choisi ces deux vers pour épigraphe:

Il est donc des forfaits
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais.

M. Cuvelier s'est trompé en les attribuant à Racine; ils sont de Voltaire, et c'est Sémiramis qui les prononce au cinquième acte de la tragédie de ce nom.

*La Main de Fer* a l'heureux privilége de faire, en termes de coulisse, *chambrée complète*; elle est d'ailleurs assez intéressante et assez bien conduite, pour nous faire penser que si la pantomime doit enfin l'emporter sur le mélodrame, la victoire sera due en partie à ce dernier œuvre de M. Cuvelier.

## CONSERVATOIRE IMPÉRIAL DE MUSIQUE.

Les exercices du Conservatoire sont toujours à une heure commode, à un jour de liberté, un objet d'intérêt, de curiosité et d'amusement. La salle n'est jamais assez grande pour la foule qui s'y presse: nous indiquerons rapidement les morceaux qui, dans les derniers exercices, ont été le plus distingués. A côté des symphonies d'Haydn, Méhul et Bethoven se sont soutenus, ont été applaudis; c'est beaucoup dire. Un chœur d'Eriphile de Sacchini a été mal exécuté; on en accuserait vainement les chefs de l'établissement, les répétitions avaient été parfaites; le défaut

Digitized by Google

d'ensemble pourrait être excusé par la disposition de l'orchestre, dont le premier violon n'est aperçu d'aucun choriste. De beaux morceaux d'ensemble de la *Lodoïska* de Chérubini ont été reconnus avec une vive satisfaction; on a fait répéter un trio très-piquant de l'*Auberge de Bagnères* de M. Catel; mais le morceau qui a obtenu la palme et produit la plus profonde impression, est un chœur de l'*Idoménée* de Mozart, dont la couleur grave, le ton large et soutenu, le pathétique et l'harmonie sévère ont été l'objet de l'admiration unanime. On voit que la direction s'attache, sans prédilection, et avec impartialité, à faire briller successivement toutes les écoles au milieu desquelles celle de France tient un rang si distingué. Cette impartialité est si louable qu'on a cru devoir la contester; mais on oubliait qu'elle était aussi évidente que celle du critique l'est peu: l'accusation tombe d'elle-même à la lecture du programme. Quant au reproche d'un certain échange d'adulation et de condescendance entre les maîtres et les élèves du Conservatoire, on peut le laisser apprécier sur l'intention, à ceux qui ont quelqu'idée de l'enseignement public, et qui savent quels effets peuvent avoir de telles insinuations sur l'esprit des élèves, leur discipline et leurs progrès.

---

*Lettre à M. Thurot sur une opinion qu'il attribue à l'auteur du* Rapport *fait à la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France, et sur quelques points de différence entre la France et l'Allemagne.*

( Voyez le N° 445 du *Mercure*, 27 janvier 1810, page 221 et suiv. )

Je vous dois des remercimens, Monsieur, pour l'indulgence avec laquelle vous avez traité mon *Rapport* à l'Institut (1). Vous avez fait voir en même tems, dans le compte que vous en avez rendu, combien votre esprit est libre de tous ces petits préjugés nationaux qui s'opposent à la propagation des vraies lumières, et combien il sait s'élever jusqu'à cette hauteur cosmopolite à laquelle tant de barrières artificielles

(1) Ce *Rapport* a été rendu public sous ce titre : *Coup-d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne*, par Charles Villers. Amsterdam, au Bureau des Arts, etc., et à Paris, chez MM. Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Lille, n° 17.

disparaissent,

Digitized by Google



disparaissent, et d'où l'on apprend à juger en homme toutes les choses humaines.

Permettez-moi cependant, Monsieur, de réclamer contre une [illegible] erreur qui vous a échappé en m'associant aux partisans d'une opinion que je ne partage en aucune manière ; celle qui attribue à l'influence des différens climats la diversité qu'on remarque dans le caractère, dans les facultés morales et intellectuelles des nations. A Dieu ne plaise que je ravale ainsi l'homme au rang d'une simple machine, qui dépend en entier des influences extérieures, du degré de chaud ou de froid ! Personne, j'ose le dire, n'est plus éloigné que moi de ce matérialisme grossier, qui a eu en France ses bruyans et superficiels apôtres dans la dernière moitié du siècle qui vient de s'écouler. Je me suis déclaré assez hautement contre cette doctrine dans mon exposé de la *Philosophie de Kant* ( 1801 ), et dans quelques autres écrits, sans doute oubliés. Mais il m'importe singulièrement de m'inscrire derechef contre cette opinion qui n'est pas la mienne, et de ne pas passer pour un de ses adhérens aux yeux des lecteurs attentifs que peut avoir ce journal.

J'ai posé, comme fait, et comme fait indubitable, qu'il existe dans la nature, dans l'esprit, dans les dispositions originaires de la nation française, ou de la race *Gallique* en général ; et celles de la race *Germanique*, une différence très-marquée, d'où résultent deux modes d'existence, ou deux caractères nationaux parfaitement opposés. J'ai ajouté que les Alpes et le Rhin séparaient la demeure de ces deux races, dont l'une habitait à l'ouest, et l'autre à l'est de cette barrière. Mais il ne m'est pas venu dans l'esprit de vouloir faire entendre par-là, que la différence dans le caractère des deux nations résulte de la différence des climats sous lesquels elles vivent. J'ai indiqué géographiquement les contrées respectives qu'elles occupent, mais seulement comme un fait, et non pas comme une cause. Une différence sensible de climat n'existe pas même entre ces deux contrées. L'île de France et la Souabe, la Bourgogne et la Suisse sont situées sous la même latitude, et Paris n'est guères plus méridional que Francfort. J'avouerai avec vous, monsieur, que des extrêmes de température, aussi opposés que l'Espagne et la Laponie, par exemple, peuvent influer sur les habitudes et sur l'organisation extérieure des peuples, de telle sorte qu'il en résulte entre eux des nuances marquées et des dissemblances, sur-tout dans le physique. Mais c'est de toute autre chose qu'il est ici question, et même en accordant que le climat pourrait être l'un des élémens de la variété qui se remarque dans les divisions de l'espèce humaine, cet élément serait ici presqu'identique, et par conséquent



Digitized by Google

devrait disparaître dans la comparaison à établir entre l'Allemagne et la France. Ce n'est donc pas du climat que j'ai pu vouloir parler.

Et en effet, il est assez d'autres causes de la différence extrême qui se remarque entre les hommes; causes qui sont inhérentes à leur propre nature, et qu'il ne faut pas aller chercher hors d'eux, ni dans l'aspect du ciel, ni dans le sol qu'ils habitent. Ne voyons-nous pas de ces contrastes entre deux frères qui ont sucé le même lait, habité toujours les mêmes lieux? Or, tout comme l'individualité de la nature humaine se prononce d'une manière opposée dans deux frères, dans deux compatriotes, dont l'un peut être un homme bouillant, emporté, enclin aux plaisirs des sens, l'autre un homme calme, réservé, et n'ayant d'ardeur que pour les jouissances de l'esprit: de même, dis-je, cette individualité diverse de la nature humaine peut aussi se prononcer de deux manières très-différentes dans la masse de deux nations, ou de deux races diverses. Cette différence originaire une fois établie, la dissemblance des lois, des idiômes, des religions, des idées et institutions de toute espèce, contribue à la renforcer toujours davantage; les chemins que parcourent ces deux races, en avançant dans la civilisation, deviennent de plus en plus divergens; et enfin elles arrivent chacune à un autre mode d'existence morale, à un autre caractère, à un autre aspect et à un autre plan du système entier de la vie.

Voilà ce qui est arrivé aux Allemands et aux Français, ou à la race Gallique et à la race Germanique. Ces deux races forment aujourd'hui sur le sol de l'Europe deux mondes, dont l'aspect moral diffère à un très-haut point, deux mondes que la capricieuse nature a voulu faire voisins après les avoir destinés à être antipodes. Chacun de ces deux mondes a sa nuance caractéristique, ses idées particulières, ses goûts, sa mesure pour apprécier la vie, sa manière de sentir et de voir, sa littérature, qui en est l'expression. Il n'est pas aisé d'expliquer à fond d'où ce phénomène procède; mais à coup sûr le climat y est pour bien peu de chose. Cependant le contraste des deux nations existe. C'est une vérité de fait, une vérité constante, et que je ne cesserai de répéter, jusqu'à ce qu'elle soit reconnue et qu'elle ait généralement cours. Je vois assez combien peu l'on s'entend et l'on s'apprécie réciproquement. Rien n'est plus naturel, partant de points tout opposés et ne tendant point aux mêmes buts; il devient pourtant tous les jours plus nécessaire de s'entendre. Le premier pas à faire pour y parvenir, est de reconnaître que l'on diffère, et de s'assurer sur quels points. Je pense qu'une aussi importante recherche n'est pas indigne d'occuper les esprits supérieurs des deux grandes nations qui se trouvent aujourd'hui plus rapprochées et plus confondues que jamais, par tant d'événemens qui se

Digitized by Google

passent sous nos yeux, et par la nouvelle organisation politique qui se prépare pour l'Europe.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mon estime et de ma considération, VILLERS, *correspondant de l'Institut*, etc.

1er mars 1810.

M. Villers ne veut pas qu'on le soupçonne de matérialisme, et je n'ai jamais eu l'intention d'en accuser ni lui, ni personne; ainsi il faut qu'il ait mal saisi ma pensée, comme il paraît que j'ai mal compris la sienne: c'est un accident malheureusement trop commun même entre les gens qui sont de la meilleure foi, et qui ne peut, sans doute, altérer en rien les sentimens d'estime réciproque qu'ils se doivent. J'ignore quels sont les écrivains que M. Villers a voulu désigner en les appelant de *bruyans et superficiels apôtres d'un matérialisme grossier*; mais je dois croire qu'il n'a pas moins d'aversion pour les déclamateurs hypocrites qu'on a vus de nos jours outrager la mémoire des hommes de génie qui ont illustré la France dans le dix-huitième siècle, que pour les sophistes dont il réprouve la doctrine erronée. Il serait bien tems, comme le dit l'auteur de cette lettre, que l'on songeât à *s'entendre* sur les points qui méritent le plus de fixer l'attention des hommes capables de penser et de raisonner, dans quelque pays qu'ils soient. On a, pour parvenir à ce but important, plus de science et de sagacité peut-être qu'il n'en faut; mais quand aura-t-on toute la modération et toute l'impartialité qui seraient nécessaires? THUROT.



Digitized by Google



# POLITIQUE.

Un événement tout-à-fait inattendu et très-remarquable, vient d'agiter la capitale de l'Angleterre; et il est à ce point important, qu'il serait difficile à la sagesse la mieux éclairée par l'expérience, d'en calculer tous les résultats possibles. Au nom de la constitution la loi a été méconnue; au nom des droits du peuple un membre des Communes a désobéi à sa chambre; au nom du respect dû à la représentation nationale, des protestations ont été adressées par un représentant à ses électeurs; une sédition a eu lieu; des excès très-graves ont été commis; l'autorité publique a été compromise, le sang a coulé. Voici sur cet événement les principaux détails qui peuvent intéresser le lecteur.

Sir Francis Burdet est le héros de cette tragique aventure : placé depuis quelques années sur le théâtre politique, après une élection où son parti s'est livré à toute l'exagération qui caractérise en Angleterre cette époque de licence et de désordre, il s'est montré constamment l'antagoniste le plus déterminé du ministère : orateur populaire, tribun exalté, saisissant avec art toutes les occasions de développer un fervent amour pour les droits de la cité, une profonde haine pour les usurpations du pouvoir, il a rapidement acquis cet ascendant qui par-tout est le partage redoutable et fugitif des idoles que crée et brise à son gré la multitude. Profitant de cet ascendant, et de celui que lui donne son immense fortune, ses 800 mille livres de rente, qui par-tout, mais en Angleterre sur-tout, sont d'un grand poids dans la balance de la considération, il n'a pas craint de soutenir avec le gouvernement une lutte dont on ne peut prévoir l'issue.

Un M. John Gales Jones ayant imprimé on ne sait quel libelle contre M. Yorck, la chambre des communes a envoyé le pamphlétaire à Newgate. Sir Francis s'est empressé de faire une motion pour obtenir la mise en liberté de l'écrivain; sa motion a été rejetée. Jusqu'ici l'on ne voit que l'exercice le plus légal du droit le plus sacré, et les droits d'un pétitionnaire appuyés par l'éloquence d'un représentant : mais bientôt la chose va changer de face.

Digitized by Google

Sir Francis adresse à ses commettans (les francs tenanciers et bourgeois de Westminster) une protestation contre la conduite de la chambre : tous les termes de cette lettre vraiment extraordinaire devraient être rapportés, ils sont curieux et historiques, mais nous sommes forcés d'abréger.

Sir Francis Burdett pose pour principe cette question : « Notre liberté sera-t-elle assurée par les lois de nos pères ? sera-t-elle à la discrétion d'une partie des pairs du royaume *réunis par des moyens qu'il n'est pas nécessaire de décrire ?* » Si l'on admet, ajoute-t-il, le principe d'après lequel la chambre vient d'agir, personne ne peut avoir la certitude de n'être pas enlevé de chez soi à l'improviste. M. Jones doit donc être défendu dans sa liberté, ou celle transmise à l'Angleterre et acquise au prix de tant de sang, est perdue.

Le paragraphe suivant doit être transcrit littéralement.

« Le principe que nous soutenons dans ce moment, mes compatriotes, est le même principe que le peuple anglais a soutenu dans les tems les plus reculés, et qui l'a conduit aux glorieux succès consignés dans la grande chartre de nos droits et de nos libertés, et dans divers autres statuts subséquens presqu'aussi importans que le premier. C'est le même grand principe qui fut encore attaqué par Charles I^er^ dans la mesure de son impôt sur le tonnage (*ship-money*); ce qui fournit encore au peuple anglais et à une chambre des communes non corrompue, l'occasion de renouveler la contestation; contestation qui se termina par l'emprisonnement, le jugement, la condamnation et l'exécution de ce roi mal conseillé. C'est le même principe qui fut si audacieusement violé par son fils Jacques II, pour laquelle violation, il fut forcé d'échapper par la fuite à la juste indignation du peuple, qui, non-seulement le dépouilla de la couronne, mais en exclut encore sa postérité. Dans toutes ces contestations, nos ancêtres ne montrèrent pas moins de sagesse et de prévoyance que de courage, de force et de persévérance; car qu'on parle tant qu'on voudra de nos droits, de nos libertés, de nos franchises, priviléges et immunités; à quoi servent toutes ces choses ensemble ou séparément, si on peut se saisir de nos personnes par la seule volonté ou le seul commandement d'un homme ou de plusieurs, nous mettre en prison et nous y retenir, durant leur bon plaisir?

» Mais j'espère encore, ajoute M. Burdett, que ce ne sera pas notre sort. Nos ancêtres surent faire bonne conte-

Digitized by Google

nance, et la prérogative cacha sa tête hideuse. Ils mirent en pièces son glaive lourd et tranchant; et nous, leurs descendans, craindrons-nous d'entrer en lice contre un privilége indéfini, qui usurpe le pouvoir d'une prérogative?

» On me dira peut-être qu'il n'est guères à craindre que ce pouvoir soit très-souvent exercé. On peut excuser de la même manière l'exercice de tout pouvoir quelconque. Je ne suppose pas que MM. de la chambre des communes veuillent envoyer en prison aucun individu parmi vous, qui ne leur aura pas déplu. M. Yorck n'a fait sa motion d'envoyer M. Jones en prison, qu'après que celui-ci lui a déplu. Mais ce n'est pas faire un grand éloge d'une constitution que de dire qu'elle ne permet pas qu'on emprisonne un homme, à moins qu'il n'ait fait quelque chose qui déplaise aux personnes investies de l'autorité. Il serait difficile, je crois, de trouver quelqu'un dans le monde, quelque despote qu'il fût, qui ne se contentât pas du pouvoir d'envoyer en prison, selon son bon plaisir, quiconque oserait faire quelque chose qui lui déplût. D'ailleurs, quand on me dit qu'il n'est guère à craindre que Messieurs de la chambre des communes exercent souvent ce pouvoir, je ne peux m'empêcher d'observer que, quoique les exemples en soient rares, les effets en seront naturellement grands et généraux. Dans ce moment, il est vrai, nous ne voyons qu'un seul homme mis en prison pour avoir déplu à ces Messieurs; mais le sort de ce seul homme (par l'effet naturel de toutes les punitions) en empêchera d'autres d'exprimer leur opinion sur la conduite de ceux qui ont eu le pouvoir de le punir. Outre qu'il est dans la nature de tout pouvoir, et sur-tout d'un pouvoir usurpé et indéfini, de s'accroître à mesure qu'il avance en âge, et puisque la grande chartre et la loi du pays n'ont pas suffi pour protéger M. Jones, puisque nous l'avons vu envoyer en prison pour avoir représenté la conduite d'un de ses membres comme un *outrage à l'opinion publique*, qu'est-ce qui nous garantit, à moins qu'on ne renonce à ce pouvoir d'emprisonner, que nous ne verrons pas d'autres personnes envoyées en prison pour avoir énoncé leur opinion sur les bourgs abandonnés, *Rotten Boroughs*, sur les hommes en place et les pensionnaires qui siégent dans la chambre; ou, en un mot, pour avoir fait quelque déclaration, donné quelqu'opinion, avancé quelque fait, ou manifesté quelque sentiment, soit par écrit, soit de vive voix, ou par geste, qui ait pu déplaire à quelqu'un des Messieurs assemblés dans la chapelle de Saint-Etienne? etc., etc. »

Digitized by Google

Cette lettre est suivie, comme M. Burdett l'annonce, d'un long exposé des argumens employés par sir Francis dans la chambre des communes, à l'appui de sa motion, pour mettre en liberté M. Jones.

Il y a lieu de croire que si cette lettre eût été la substance d'un discours à la chambre, le parlement n'y eût vu que l'exercice d'un droit légitime et le développement d'un système d'opposition légalement suivi; mais, en envisageant cette doctrine comme l'objet d'une protestation adressée aux électeurs, la chambre a vu dans la conduite de l'orateur un mépris de ses droits, une infraction à ses priviléges; et une discussion très-vive s'est ouverte dans son sein.

Cette discussion avait excité au plus haut degré la curiosité publique. Dès le matin les tribunes avaient été assiégées, et les avenues de la chambre étaient garnies d'une multitude innombrable: tous les constables étaient sur pied, prévoyant du désordre; les gardes à cheval étaient prêts à marcher à la première réquisition.

Les débats ont duré jusqu'à sept heures du matin; une décision de la chambre, prise à la majorité de 190 voix contre 152, a prononcé l'envoi de M. Burdett à la Tour. C'était le 6 de ce mois.

Peu de tems après l'arrêté de la chambre, l'orateur signe le *warrant* pour l'emprisonnement, et le fait porter par un sergent d'armes: le *warrant* est signifié, l'honorable baronnet répond qu'il n'obéira pas. Le sergent d'armes déclare qu'au besoin il appellera le secours de la force; M. Burdett nie la validité du *warrant*, et déclare qu'il repoussera la force par la force. Le sergent d'armes se retire. Dans la journée, M. Burdett reçoit un grand nombre de visites. La populace rassemblée salue à grands cris ses amis à leur entrée et à leur sortie de son hôtel.

Cependant le bruit de la décision de la chambre s'était répandu, l'impression fut vive et rapide. Deux rassemblemens considérables se forment, l'un à la Tour, l'autre devant l'hôtel de sir Burdett; un grand nombre d'hommes du peuple arborent des rubans bleus, et la devise *Burdett pour toujours*.

L'avis suivant est affiché dans tout Westminster.

*Burdett. — Westminster.*

« Une pétition est présentée à la signature pour la réunion des électeurs de la cité de Westminster, afin de-

Digitized by Google

délibérer sur les mesures à prendre, vu que la chambre des communes vient de nous priver de l'un de nos représentans. »

Bientôt des particuliers et des officiers aux gardes sont attaqués, insultés, forcés de descendre de voiture ou de cheval, et de saluer l'hôtel de Burdett, de mêler leurs cris à ceux de la foule attroupée. Dans différens quartiers les maisons de quelques personnages qui avaient opiné contre sir Francis sont attaquées; en un instant toutes les fenêtres en sont détruites. Le soir, quelques habitans illuminent; la populace demande à l'instant, et force à une illumination générale, en signe d'approbation de la conduite du baronnet, et d'adhésion à son parti. Pendant ce tems le sergent d'armes, accompagné de tous les employés subalternes de la chambre des communes, faisait à sir Burdett une seconde sommation toute aussi inutile que la première; peu après, sir Burdett paraît à son balcon, ses amis y paraissent avec lui; ils sont salués par de très-vives acclamations, tous les chapeaux sont en l'air, et *Burdett pour toujours* est le cri de ralliement général.

Le 7, à midi, sir Burdett n'avait point encore obéi. Le gouvernement fait avancer des troupes de ligne et de la milice, ayant le soin de ne pas faire paraître de troupes allemandes; la loi sur les attroupemens est lue devant l'hôtel Burdett; lord Moira, gouverneur de la Tour, se rend à son poste, et y prend les mesures nécessaires: enfin deux cents hommes des gardes à pied arrivent devant l'hôtel. Ils sont à l'instant couverts de boue, on leur jette des pierres, la cavalerie est obligée de charger, et de distribuer des coups de plat de sabre: les volontaires prennent les armes. Une troisième sommation à M. Burdett a le même résultat que les deux premières.

Vers le soir, le caractère de l'émeute devient plus grave: la cavalerie est attaquée à coups de pistolet, elle riposte, et il y a des blessés de part et d'autre. La nuit se passe en observation. Le 8, la journée se passe à-peu-près de la même manière; dans un grand nombre de rues, des excès, des attaques partielles, des rencontres, des coups de sabre et de pistolet, point de morts, quelques blessés.

Le lundi matin, le peuple parut encore plus animé; mais sur les dix heures, avant que la foule fût aussi nombreuse qu'elle l'était après-midi, le sergent aux armes, accompagné d'une vingtaine de constables, entra chez M. Burdett en enfonçant une porte. Après quelques protestations,

Digitized by Google

il cède à la force, et est mis dans une voiture à quatre chevaux, qui prend aussitôt la route de la Tour, escortée par plusieurs escadrons de cavalerie. Le peuple, instruit de cet enlévement, se porte vers la Tour: les boutiques étaient fermées; mais les précautions étaient si bien prises, qu'il aurait été impossible de tenter la moindre chose pour la délivrance du prisonnier. Les remparts de la Tour étaient couverts d'artillerie et d'infanterie, et les gardes à pieds étaient en bataille devant la porte. Sir Francis Burdett ayant été reçu par lord Moira, et les portes ayant été fermées, les gardes ont repris la route de leurs casernes. — En passant près de la cité, le peuple a attaqué la dernière compagnie des gardes à cheval à coups de pierres. Les gardes ont fait feu avec leurs pistolets, et dissipé le peuple. Un homme a été tué, et quelques-uns blessés dangereusement. Beaucoup ont reçu de légères blessures.

Ceci a été la dernière scène de cette émeute qui a duré trois jours, et qui avait paru prendre un caractère alarmant. Vingt-cinq mille hommes avaient été réunis à Londres, et on attendait encore des troupes.

Le lendemain, la tranquillité était parfaitement rétablie.

Une lettre de sir F. Burdett à l'*Orateur* a occasionné de grands débats à la chambre; à la fin il a été résolu unanimement que *cette lettre est une infraction des priviléges de la chambre; mais que sir F. Burdett étant déjà à la Tour, la chambre jugeait inutile de s'occuper plus long-tems de cette lettre.*

Le roi a publié une proclamation, par laquelle 500 liv. sterling de récompense sont promises à celui qui fera arrêter un des hommes qui ont tiré sur les fidèles sujets de S. M., exécutant les ordres des officiers de police.

Toute réflexion sur de tels événemens paraît inutile; ils parlent d'eux-mêmes; ils désignent assez quelle est en Angleterre l'anxiété des ministres, et quels sont les moyens avec lesquels on soutient l'opposition qui l'attaque. L'opinion se partage sur les suites de cette affaire; des personnes qui connaissent bien l'Angleterre, pensent qu'elle n'en aura aucune autre, et qu'elle n'accroîtra point l'influence de sir Burdett; d'autres, lisant l'avenir dans l'histoire du passé, rapprochent les événemens, citent ceux dont nous avons été témoins, leur naissance, leur progrès, leur marche rapide, et présagent que l'Angleterre est à la veille de commotions sérieuses.

Pour prix des maux qu'elle a suscités à la France, des

Digitized by Google

troubles qu'elle y a entretenus, du sang qu'elle y a fait couler à grands flots, nous ne désirerons pas que, comme nous, elle reçoive les terribles leçons de l'anarchie; échappés à ses fureurs, respirant sous l'égide tutélaire des lois, et la protection d'un gouvernement réparateur, nous n'avons pas la pensée d'invoquer contre nos ennemis ce démon des discordes civiles qui nous a déchirés; nous avons, pour les combattre, des armes plus nobles et des moyens plus sûrs: mais il est permis d'espérer que ces événemens mêmes ne seront pas une leçon perdue pour le gouvernement anglais; qu'alarmé sur sa propre existence, ayant à veiller sur ses plus chers intérêts, à maintenir, au sein de l'Angleterre agitée, la tranquillité et l'exécution des lois, il ne trouvera pas qu'il ait trop de force pour y parvenir, et que pour être en paix avec lui-même, il renoncera au désastreux système de troubler l'Europe, et d'y porter les germes de la rébellion, des discordes civiles, et d'une guerre qui ne peut plus avoir de prétexte ni de but. Quelques bruits favorables à cette espérance se sont répandus; l'Allemagne est imbue de la nouvelle que M. de Metternich doit passer à Londres avec une mission pacifique; on parle d'un cartel d'échanges ouvert entre les deux nations; mais rien à cet égard ne peut être affirmé: un profond secret doit envelopper, si elles existent, ces mesures préliminaires, et dans l'expression même de nos vœux, il convient de respecter ce mystère politique.

Le *Moniteur* a publié, d'après les papiers anglais, un assez grand nombre de pièces relatives à la campagne d'Espagne et de Portugal, pendant l'été de 1809. Cette correspondance est étendue et curieuse, quoiqu'elle porte sur des événemens déjà loin de nous; elle a sur-tout cela d'important qu'elle donne, par l'exposé de la conduite des généraux espagnols et des autorités, la clé du mécontentement des généraux anglais qui perce à chaque ligne, et du dégoût qu'éprouvent les troupes à se soutenir dans une pareille expédition. L'armée espagnole, écrit sir Wellesley, a tout en abondance, et nous, nous mourons de faim. Nous n'avons pas le quart des provisions nécessaires; nos soldats blessés meurent dans les hôpitaux, faute des premiers secours. Tous les fléaux nous attaquent sous le feu même de l'ennemi, etc., etc. Tels sont les auspices sous lesquels existait dès cette époque l'alliance des Anglais et des rebelles; on ne peut raisonnablement pas croire, après de tels aveux consignés dans la correspondance des

Digitized by Google

premiers, que leur coopération soit bien puissante et leurs secours bien empressés; aussi n'apprend-on de leur part aucun mouvement, tandis que l'armée française poursuit de jour en jour les dispositions qui doivent la mettre en mesure d'attaquer Cadix, et d'achever l'occupation du midi de la péninsule.

Vienne continue à recueillir les fruits de la paix et de l'alliance qui l'a scellée. La confiance dans le gouvernement, le crédit du papier monnaie se rétablissent à-la-fois. On y attend de Paris, dit-on, des nouvelles importantes, et les dépêches de M. Metternich sont l'objet du plus vif empressement : rien cependant ne transpire sur leur contenu; on ne manifeste que l'intérêt avec lequel elles sont attendues. L'attention sur cet objet est peu distraite par les mouvemens combinés des Russes et des Serviens : les espérances de paix paraissent évanouies de ce côté, et l'on s'attend à des événemens importans; le prince Bagration a établi son quartier-général à Bucharest : il médite une attaque générale; le Grand-Seigneur s'est, dit-on, mis à la tête de son armée. Cependant les dépenses du trésor sont diminuées par le licenciement d'un grand nombre de troupes; les régimens frontières retournent dans leurs foyers; la diète hongroise ne s'assemblera pas cette année.

Les affaires relatives aux échanges et prises de possession des territoires cédés, occupent exclusivement les rois et princes de la confédération; on croit que sous peu toutes les opérations seront terminées, et que l'on pourra avoir une idée exacte et des notions positives de la démarcation de chaque état.

Les levées réciproques de séquestre continuent à s'effectuer, et pour que tout prenne un caractère d'union, de paix et de sécurité, la fameuse *Abeille* de M. Kotzebue, défendue en Russie, saisie à Berlin, a été proscrite dans tout le Nord; son auteur va, dit-on, porter en Angleterre sa malheureuse fécondité pour les drames et pour les pamphlets. Il se propose d'y rédiger un journal *impartial*. Dans une aussi louable intention, on se demande quel besoin il avait de se rendre à Londres. Pour écrire sous la dictée de la raison et de l'impartialité, il pouvait fort bien rester chez lui.

La cour est toujours à Compiègne : on avait parlé d'un voyage à Saint-Quentin et même à Anvers; ce voyage n'a point encore eu lieu. Dimanche dernier, il y a eu après la

Digitized by Google

messe une présentation diplomatique. Les ambassadeurs d'Autriche, de Suède, de Prusse ont présenté un grand nombre d'étrangers de distinction. S. M. a reçu dans son cabinet, en audience particulière, le maréchal Kalkreuth, chargé par S. M. prussienne de lui présenter une lettre de félicitation, M. le comte Zamoiski, M. d'Affry, et trois députés chargés de la même mission de la part de la Saxe, de la Suisse et des villes anséatiques. S. M. a aussi reçu la prestation de serment d'un certain nombre d'officiers supérieurs.

Tout confirme dans l'idée que la cour sera de retour pour le mois de mai, et que ce mois sera consacré aux fêtes les plus brillantes. Le concours immense d'étrangers qui étaient arrivés pour la cérémonie du mariage s'accroît chaque jour. Des extrémités de l'Europe des personnages qualifiés ou de riches particuliers affluent dans la capitale. Tous les arts s'empressent et rivalisent pour offrir dans cette grande époque les spectacles les plus variés et les plus pompeux. L'Hôtel-de-Ville fait des préparatifs qui seront au-dessus même de ceux de la fête du couronnement. A l'Ecole-Militaire se prépare encore, sous les ordres de M. le maréchal duc d'Istrie, une fête que la Garde impériale offre à LL. MM., et qui surpassera en magnificence celle donnée en 1806. Un carrousel doit en rehausser l'éclat. Depuis Louis XIV on n'avait pas été témoin d'un tel spectacle; le lieu destiné à celui-ci permet de lui donner le plus beau développement, et de défier en quelque sorte le nombre des spectateurs qui jouiront commodément et sans presse de ce coup-d'œil nouveau pour eux.

On porte aussi à un nombre très-considérable celui des personnes qui pourront être admises aux fêtes intérieures de l'Ecole-Militaire et de l'Hôtel-de-Ville, qui, graces à l'agrandissement du local par des constructions nouvelles, y circuleront avec facilité, et pourront y jouir de la présence de LL. MM. Le banquet de l'Ecole-Militaire doit réunir, dit-on, quinze cents femmes. Le récit d'une telle fête aura quelque chose de fabuleux : aussi le désir d'en être témoin occupe-t-il déjà tous les esprits.

Le désir de célébrer une aussi solennelle époque a ainsi donné l'éveil à tous les talens qui peuvent y concourir. Les artistes ont saisi leur pinceau, les musiciens ont invoqué la lyre, et parmi ceux de nos poëtes, dont des succès brillans ont fait distinguer le nom, on a vu un louable empressement, une honorable rivalité : parmi les pièces

Digitized by Google

de vers que la circonstance a fait naître, on en compte un assez grand nombre qui lui survivront, et qui, après avoir été l'expression d'un sentiment public, deviendront le domaine de la littérature.

On a remarqué la coupe lyrique et les vers heureux de la Cantate dont M. Arnaud a partagé le succès avec son célèbre confrère M. Méhul; la couleur antique et l'élégante pureté de la versification des *Adieux de Vienne*, par M. Tissot; l'éclat des images et la hardiesse du style dans l'Ode de M. Le Mercier; le ton dramatique et la noble correction de celle de M. Esménard, sur-tout la manière éminemment poétique dont il a revêtu dans ses dernières strophes l'image la plus délicate de la plus élégante poésie; l'Allégorie ingénieuse et versifiée avec une grâce facile, de M. Etienne; l'Hymne de M^me^ Dufrénoy, où le talent d'une femme se fait reconnaître à l'inspiration et à la délicatesse naïve de l'expression. Une foule d'autres mériteraient d'être nommés: il faudrait ajouter les auteurs dramatiques qui ont animé la scène par des tableaux pleins de fraîcheur et des à-propos piquans; tels que MM. Radet, Barré, Desfontaines, Pain, Bouilli, Chazet, Dupaty, Sewrin. Il faudrait nommer aussi les dépositaires aimables de la gaieté française, les successeurs modernes des Collé et des Pannard, rimant des refreins légers et puisant dans le feu de leurs réunions joyeuses le même fond d'idées que nos poëtes dans leur enthousiasme lyrique. Nos départemens ne sont pas étrangers à ce mouvement de l'esprit national; partout des fêtes ingénieuses ont eu lieu ou se préparent; l'imagination et le talent y paient aussi leur tribut: les moyens diffèrent, les talens sont inégaux, les formes, les idiômes même varient; mais c'est une expression différente pour un même sentiment: les Français, les peuples associés à leur destinée, leurs dignes alliés sont en ce moment réunis à une immense fête de famille; là tous les hommages sont purs; là tous les tributs sont accueillis avec indulgence.

## PARIS.

S. M. la reine de Hollande a rejoint, dans ses Etats, le roi son époux. Tous deux ont été accueillis, en Hollande avec les témoignages de la plus vive satisfaction.

Digitized by Google

— S. M. le roi de Naples est reparti pour se rendre dans sa capitale.

— S. M. a nommé commandant de l'ordre de la Couronne de Fer S. Ex. M. le duc de Bassano, ministre secrétaire d'Etat.

— Le nouveau département formé du territoire cédé par la Hollande, portera la dénomination de département des *Bouches du Rhin*. Il aura trois sous-préfectures.

— L'académie de Turin a tenu une séance solennelle dans laquelle des thèses brillantes ont été soutenues; M. Cuvier, conseiller titulaire de l'Université, y a été entendu.

— On donne pour certain l'arrivée d'un parlementaire à Morlaix, pour un échange de prisonniers.

— On assure que S. M. a nommé aux places de censeurs, créées par le décret sur la Librairie, MM. Daunou, archiviste de l'Empire; Desrenaudes, inspecteur de l'Université; Esménard, auteur du poëme de la Navigation; La Cretelle, auteur du Précis de l'Histoire de France; Lémontey, homme de lettres, auteur de divers ouvrages philosophiques et moraux; La Salle, référendaire à la cour des comptes; Sauvo, rédacteur principal du Moniteur; Schiaffino, membre du conseil des prises. MM. La Cretelle, Esménard et Lémontey étaient précédemment membres du bureau de la presse établi près le ministre de la police générale.

— M. Veyrat, inspecteur-général de la police de Paris, exerçait depuis long-tems cet emploi: il vient d'obtenir l'honorable avantage d'y être confirmé par un décret de l'Empereur.

— M. Le Monnier, peintre d'histoire, est nommé directeur de la manufacture des Gobelins.

— M. Célérier, qui a restauré avec tant d'habileté et de goût la belle porte Saint-Denis, est chargé du même travail à la porte Saint-Martin.

— Les travaux pour l'obélisque du Pont-Neuf vont être incessamment en activité.

— On avait annoncé pour cette semaine de très-beaux concerts spirituels: ils n'ont pas eu lieu. La promenade de Longchamp s'annonçait comme devant être très-brillante: le tems l'a contrariée les deux derniers jours.

Digitized by Google

# ANNONCES.

*La Parthénéide*, poëme de M. J. Baggesen, traduit de l'allemand. Avec cette épigraphe, tirée de Pétrarque :

*Ma pur si aspre vie nè si selvagge*
*Cercar non sà, ch'amor non venga sempre, etc.*

A Paris, chez Treuttel et Wurtz, rue de Lille, n° 17; et à Amsterdam, au Bureau des Arts et d'Industrie.

Ce poëme nous a paru, d'après une lecture rapide, réunir des qualités rares, le naturel et l'originalité, la richesse des descriptions et la vérité des sentimens. Son auteur, M. Baggesen, est Danois, et professeur de belles-lettres à l'Université de Copenhague. Déjà illustré dans son pays, quoique fort jeune, par beaucoup de poésies en langue danoise, il ne l'est pas moins en Allemagne par sa Parthénéïde et par deux recueils de poésies allemandes. Nous le croyons actuellement à Paris. La traduction de son poëme, dont cette circonstance garantit la fidélité, est écrite avec l'élégante liberté d'un ouvrage original. Elle est précédée de *réflexions préliminaires*, qui ont un grand mérite, celui d'inviter à réfléchir : c'est un morceau de plus de cent pages, qui prouve dans le traducteur le talent de penser comme celui d'écrire. Nous ne pouvons en ce moment qu'annoncer ce petit volume, que nous croyons digne d'une attention particulière, et dont nous ne tarderons pas à donner un extrait. Il est orné d'une jolie gravure, représentant une partie des Hautes-Alpes, près des Glaciers, où se passe l'action du poëme.

*Bibliographie agronomique*, ou Dictionnaire raisonné des ouvrages sur l'économie rurale et domestique et sur l'art vétérinaire; suivie de Notices biographiques sur les auteurs, et d'une table alphabétique des différentes parties de l'art agricole, avec indication des N°s qui renvoient soit à l'ouvrage, soit à l'auteur; par un des collaborateurs du Cours complet d'Agriculture-Pratique. Un vol. in-8° de 500 pages, grande justification. Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg St.-Germain; et chez Déterville, libraire, rue Hautefeuille, n° 8.

*La Judith française*, ou Edmond et Clotilde; par J. E. Paccard. Deux vol. in-12, avec figure. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; et au cabinet littéraire, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 28.

Digitized by Google

*Théâtre du second ordre*, ou Recueil des tragédies, comédies et drames restés au Théâtre-Français; pour faire suite aux éditions stéréotypes de Pierre et de Thomas Corneille, de Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire; avec des notices sur chaque auteur, la liste de leurs pièces, et la date des premières représentations. Quarante vol. in-18. Prix, 72 fr., et 86 fr. franc de port.

Les quatre derniers volumes de cette collection viennent de paraître.

Le 16e volume des comédies en vers, contenant : le Philinte de Molière, de Fabre d'Eglantine; l'Intrigue Epistolaire et les Précepteurs, du même.

17e et dernier volume, contenant : le Conciliateur, de Demoustier; les Femmes, du même; la Jeune Hôtesse, de Carbon Flins; le Retour du Mari, de Ségur.

Drames, premier volume, contenant : le Père de Famille, de Diderot; Béverley, de Saurin; le Philosophe sans le savoir, de Sedaine.

Second et dernier volume, contenant : Eugénie, de Beaumarchais; la Mère Coupable, du même; l'Honnête Criminel, de Fenouillot de Falbaire.

La collection est complète et se compose de trente tragédies, de soixante-quatre comédies en vers, de cinquante-quatre en prose, et de six drames.

Chez H. Nicolle, à la librairie stéréotype, rue de Seine, n° 12; Ant. Aug. Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On trouve aux mêmes adresses le Théâtre du premier ordre, composé des comédies et tragédies de Pierre et de Thomas Corneille, de Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire. Vingt-sept volumes in-18. Prix, 38 fr., et 51 fr. franc de port. Le Théâtre du premier et du second ordre, 110 fr., et 137 fr. franc de port.

*Les Enfans du vieux Château*; ouvrage proposé par souscription, et spécialement destiné à l'amusement et à l'éducation de la jeunesse; dédié à S. A. I. et R. la princesse Zénaïde, infante d'Espagne.

*Deuxième livraison*. — Le prix de chaque livraison de deux volumes est de 3 fr., et 3 fr. fr. 50 cent. franc de port.

On souscrit à Paris, chez Renard, libraire, rues de Caumartin, n° 12, et de l'Université, n° 5; et chez Delaunay, libraire au Palais-Royal, galeries de bois.

*Les Dangers de la Frivolité*. Deux vol. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez L. Mongie, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 208; et Renard, rue Caumartin, n° 12.

Digitized by Google



# MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLVIII. — *Samedi* 28 *Avril* 1810.

## POÉSIE.

### ODE A NAPOLÉON-LE-GRAND.

*Cunota supercilio moventis.* HOR.

TRIOMPHANT du haut de son trône,
Pluton insultait à nos pleurs;
L'impitoyable Tisiphone
Soufflait sa rage dans les cœurs;
Ardens à dépeupler la terre,
Les monstres guidés par Mégère
S'enivraient du sang des mortels;
Pour couvrir la vertu timide,
Minerve n'avait plus d'égide;
Thémis ne trouvait plus d'autels.

Partout, la Discorde effrénée,
En proie à son affreux transport,
De ses suppôts environnée,
Proclamait ses arrêts de mort;
La Fureur, l'Envie et la Haine
Exilaient des bords de la Seine
Les Plaisirs, les Ameurs, les Arts;
L'Olympe tonne! un Dieu s'avance;



Digitized by Google

La Gloire le suit ; l'Espérance
Renaît sous les drapeaux de Mars.

En vain à sa grandeur croissante,
Tous les Monarques réunis,
Opposent leur force impuissante ;
De leur audace ils sont punis.
Il combat : de l'Europe entière,
A son aspect, sur la poussière,
Les soldats tombent renversés ;
Ainsi les Titans par la foudre
Disparaissent réduits en poudre
Sous les monts qu'ils ont entassés.

Dans ta course un fier insulaire
Espérant t'arrêter encor,
Pour te combattre offre un salaire,
Et contre toi prodigue l'or.
A ton bras rien n'est impossible :
Toujours grand, toujours invincible,
D'Albion tu trompes l'espoir ;
A tes triomphes loin de nuire,
L'or prodigué pour le détruire
Sert à raffermir ton pouvoir.

Que vois-je ? quel est ce prodige
Qui charme mes yeux étonnés ?
Est-ce Mars vainqueur qui s'afflige
Des lauriers qu'il a moissonnés ?
Admirant sa bonté sublime,
Du Dieu terrible et magnanime,
Pallas tient le fer suspendu ;
Présentant l'olive chérie,
La Déesse nomme MARIE :
Le monde au bonheur est rendu.

Mais quelle splendeur étonnante
Tout-à-coup éblouit mes yeux ?
L'éclair brille ; une voix tonnante
Ebranle la voûte des cieux :
« Mon cher fils ! dépose ta lance ;
» Thémis veut que dans sa balance
» Tu pèses le sort des humains ;
» Et mon bras gouverne la terre,

Digitized by Google

» Je t'ai confié mon tonnerre,
» Qu'il ne sorte plus de tes mains.

» L'épouse que je te réserve
» Va d'un fils embellir ta cour;
» Issu de Mars et de Minerve,
» De l'univers il est l'amour.
» Ainsi que toi, clément et juste,
» Il obtient le titre d'Auguste;
» Il est l'émule de Titus:
» Sur son trône il est ton image;
» De son père il a le courage,
» De sa mère il a les vertus. »

Soulevant sa tête sur l'onde,
Neptune au présage applaudit.
L'aigle soudain annonce au monde
Ce que Jupiter a prédit;
Cet aigle qui, de gloire avide,
A soutenu son vol rapide
De l'Eridan au Niémen;
Aujourd'hui consolant la terre,
Au lieu des foudres de la guerre,
Porte les flambeaux de l'Hymen.

Aux vœux du Dieu prompt à se rendre,
Fier de hâter cette union,
Soudain du moderne Alexandre
Part le nouvel Ephestion.
Applaudissez, Autriche! France!
Déjà guidé par l'Espérance,
L'Amour exauce vos souhaits;
Déjà, de myrte couronnée,
MARIE, au temple d'Hyménée,
Du monde vient jurer la paix.

Déjà, du plus lointain rivage
L'habitant heureux, attendri,
En foule accourt sur son passage
Contempler le couple chéri.
Dans les airs quel fatal augure!
La nue, attristant la nature,
D'un crêpe noir couvre les cieux;
Tu parais!.... Tout change à ta vue;



Digitized by Google

L'astre du jour perçant la nue
Brille sur son char radieux.

En toi le monde entier révère
Le Héros pacificateur ;
En toi l'orphelin voit un père ;
L'innocent trouve un protecteur.
Unissant Phébus et Bellone,
Ta main également couronne
Le front du savant, du guerrier ;
Par toi Sophocle, Praxitèle,
Socrate, Orphée, Alcide, Apelle,
Sont parés du même laurier.

A tes lois le prêtre docile
Rouvre son temple abandonné ;
La Piété bénit l'asile
Que la Discorde a profané.
Sur les autels le feu s'allume ;
Nos vœux, avec l'encens qui fume,
Montent vers le Dieu créateur ;
A l'envi ton peuple fidèle,
Dans un roi, des rois le modèle,
Célèbre un Dieu libérateur.

Par toi les Nymphes de la Seine
Reposent sur un lit de fleurs ;
L'amant de Daphné leur ramène
Les plaisirs, les jeux, les neuf sœurs.
Déjà l'antique Germanie,
Par tes soins à la France unie,
A mis son espoir en tes mains :
Sujets du père et de la fille,
Vous n'êtes plus qu'une famille
Que chérissent deux souverains.

Partout les laboureurs tranquilles
Reprennent gaîment leurs travaux ;
Les arts fleurissent dans les villes ;
L'abondance est dans les hameaux.
Les haines meurent étouffées ;
Pour toi s'élèvent des trophées
Garans de l'immortalité ;
Le peuple sous tes lois respire ;

Digitized by Google

L'univers bénit ton empire,
En chantant sa félicité.

Ton génie, au sein de la gloire
Prenant son vol audacieux,
Sur les ailes de la Victoire
S'élève et plane dans les cieux.
Le Danube, le Tage, l'Ebre,
Vont, proclamant ton nom célèbre,
Effrayer les tyrans des mers;
Des empires ton bras dispose;
Ta main, où le globe repose,
Tient les destins de l'univers.

Par DELRIEU, auteur d'*Artaxerce*.

*Dialogue sur le mariage de S. M. I. et R.* NAPOLÉON, *Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, et de S. A. Impériale* MARIE-LOUISE, *Archiduchesse d'Autriche.*

## L'AIGLE ET LA COLOMBE.

LA COLOMBE.

POURQUOI presser ton vol aussi prompt que l'orage,
Roi des airs? et pour quel message
Du maître du tonnerre as-tu quitté la cour?

L'AIGLE.

Envoyé par la Gloire, interprète d'Amour,
Je vole vers l'Ister, et porte un doux hommage
A L'ENFANT CHÉRI DE CÉSAR.
Mais de Vénus, toi-même, aimable messagère,
Vers quel séjour fuis-tu de ton aile légère?
Chère à Vénus, quels soins t'éloignent de son char?

LA COLOMBE.

De Paphos un moment j'ai quitté les bocages;
Je vole vers la Seine, et dans la cour de Mars
Du bonheur, de l'amour je vais porter les gages.

L'AIGLE.

Quels objets frappent mes regards?
L'or sur ton front en étoile étincelle!
Dis, pour quelle fête nouvelle
Du Héros de la France as-tu pris les couleurs?

Digitized by Google

LA COLOMBE.

Eh quoi ! ta serre désarmée
A déposé la foudre, et se charge de fleurs !
Qu'annonce un tel présage à la terre charmée ?

L'AIGLE.

Prince, législateur, guerrier
NAPOLÉON, aux yeux de l'Europe alarmée,
Veut de la douce paix affermir l'olivier.

LA COLOMBE.

Du Français, du Germain, un auguste hyménée
Termine les débats sanglans.
De saints nœuds, de tendres sermens
Des deux peuples amis fixent la destinée.
Du pur sang de Rodolphe illustre rejeton,
Par ses seules vertus digne d'une couronne,
LOUISE appartenait au grand NAPOLÉON.
Leur destin s'accomplit; et sur le même trône,
Français, heureux Français, s'unit à vos regards
La race d'un héros, la race des Césars.

L'AIGLE.

Ainsi près du Pouvoir s'assied la Bienfaisance.
Les Grâces, les Vertus embrassent la Valeur,
Et la Beauté devient la récompense
Et du Génie et de l'Honneur.

LA COLOMBE.

NAPOLÉON, suivant son immense carrière,
Dans son rapide élan échappe à tous les yeux;
Naguère encor son pied touchait la terre;
On le cherche; il est dans les cieux.

L'AIGLE.

Le Fils aîné de la victoire
M'envoie à la Fille des rois
D'un peuple, ambitieux de servir sous ses lois,
Porter et l'amour, et la gloire.
Adieu, je pars.

LA COLOMBE.

Et moi, messagère de paix,
Je vole présenter à l'Alcide français,
A ce Peuple héros, sa première famille,
Des Germains, de leur Père et de sa noble Fille
La foi, les vœux et les sermens.

Digitized by Google

L'AIGLE.

Arrête!... Du Danube aux rives de la Seine
Vois les Rois saluer leur jeune Souveraine.
Des Peuples enivrés n'entends-tu pas les chants?

LA COLOMBE.

Vois la Nymphe de la Tamise
Du Soleil de la paix, suppliante et soumise,
Epier le premier rayon.

L'AIGLE.

Partout d'un feu plus doux la Terre se colore;
Et le vieil Océan, las de ses fers, implore
L'étoile de LOUISE et de NAPOLÉON.

L. C. C.

## ENIGME.

QUOIQUE mobile, on peut compter
Sur mon retour que rien ne saurait arrêter.
Chez certain peuple à la tristesse en proie,
Je ramène avec moi l'abondance et la joie:
J'arrive en la saison des fleurs,
J'ai pour me précéder quarante ambassadeurs,
A maigres corps, à faces blêmes,
Lesquels sont précédés eux-mêmes,
Par trois héraults qu'animent la gaîté,
La déraison, et l'insobriété.

S.....

## LOGOGRIPHE.

Sur deux pieds, toujours à l'enfance odieux,
De ma vaste épaisseur j'épouvante les yeux;
Je suis utile aux arts, je sers à l'ignorance,
Et consulté sur tout, en tous lieux respecté,
Des savans rassemblés, d'un corps fameux en France,
Je porte les travaux à l'immortalité.
Pour me connaître mieux, décompose mon être:
Cinq pieds te donneront la déesse des bois;
Cinq un ambassadeur, trois un jeu, quatre un poids,
Quatre un département, trois d'un peuple le maître,

Digitized by Google

Cinq le siége d'un roi, quatre un volcan fameux;
Sept te présenteront un habitant des cieux,
Quatre un viscère, et six l'amante d'Hippolyte;
Quatre un frère cruel, six un point cardinal,
Quatre ce qu'en tout tems a reçu le mérite,
Quatre un recueil de lois, six un poison fatal,
Six un légume, quatre un pays de l'Asie,
Et six son habitant; cinq un fruit d'Italie,
Huit un précepte, trois un utile animal,
Six une plante, six une certaine étoffe,
Quatre une couleur, cinq un fameux philosophe,
Cinq et cinq deux métaux, cinq une dent de fer,
Trois un élément, cinq un meuble de l'hiver,
Cinq un froid auteur, six l'auteur d'Iphigénie,
Cinq un décret, et cinq une espèce de sel;
Quatre ce que ne peut éviter un mortel;
Enfin j'offre *Dinant*, *Ancone*, *Croatie*,
*Nice*, *Roanne*, *Caen*, *Niort*, *Oder*, *Rentì*,
*Don*, *Dacie* et *Candie*, et le *Caire* et *Nanci*.

GUA.

## CHARADE.

On répugne à voir mon premier,
Il est fort dangereux quand il est solitaire.
Le cuisinier, de mon entier
A quelquefois besoin d'extraire
Mon dernier.

NAR....., *département de l'Aude.*

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Pain à cacheter*.

Celui du Logogriphe est *Cendrillon*, dans lequel on trouve : *or, ciel, Nil, cire, lion, île, nona, lie, lin, roi, loi, onde, rond, lion, oie, linon, nord, nid, œil, écrin, Indre, Loire, Nord, Orne, live, Inde, Néron, ride, come, dîner, renoe, drille, don, nien, lire, noce, non, rôle, Crillon, drôle, rien.*

Celui de la Charade est *Brûlot*.

Digitized by Google



# SCIENCES ET ARTS.

## NOTICE HISTORIQUE SUR M. CAVENDISH.

Les sciences viennent de faire une grande perte dans la personne de M. Cavendish, membre de la Société royale de Londres, l'un des associés étrangers de l'Institut de France, mort à Londres au commencement du mois dernier. Nous avons pensé que nos lecteurs verraient avec plaisir quelques détails sur la vie et les découvertes de cet homme célèbre.

M. Cavendish était issu d'une des premières familles d'Angleterre. Second fils du duc de Devonshire, il n'eut pendant sa jeunesse que le sort réservé en Angleterre aux branches cadettes, c'est-à-dire, une fortune très-médiocre: mais son goût pour les sciences et sa modération la lui faisant trouver suffisante, il négligea tous les moyens d'en acquérir une plus considérable en s'avançant dans les emplois auxquels sa naissance aurait pu le porter. Aussi ses parens, voyant qu'il n'était bon à rien, le traitèrent avec indifférence et s'éloignèrent peu-à-peu de lui.

Il se dédommagea en se livrant tout entier à ces sciences qu'il aimait tant, et bientôt ses découvertes lui attirèrent, en suivant ses goûts, plus de célébrité et de considération personnelle qu'il n'aurait pu espérer d'en acquérir en les contrariant. M. Cavendish est un des savans qui ont le plus contribué aux progrès de la chimie moderne. Les Mémoires qu'il a publiés sont peu nombreux, mais ils ont tous un caractère d'invention, de finesse, d'exactitude et de fidélité, qui doit les faire regarder comme des modèles dans l'art des expériences. C'est lui qui, le premier, analysa les propriétés particulières du gaz hydrogène, et assigna les caractères qui distinguent ce gaz de l'air atmosphérique. C'est à lui que l'on doit la fameuse découverte de la composition de l'eau. Schéele avait déjà reconnu qu'en mêlant ensemble un volume quelconque de gaz oxigène et un volume double de gaz hydrogène, le mélange brûlait avec explosion sans laisser aucun résidu visible. M. Cavendish répéta cette curieuse expérience, mais avec la

Digitized by Google

précision qui le caractérisait. Il enferma les deux gaz dans des vaisseaux de verre bien secs, afin de ne pas laisser échapper le résidu de leur combustion, et il trouva que ce résidu était de l'eau, dont la quantité égale en poids celui des deux gaz employés. M. Lavoisier répéta depuis cette expérience sur des volumes de gaz plus considérables, et confirma pleinement les résultats de M. Cavendish. De son côté, M. Monge, à Mézières, avait aussi obtenu des résultats pareils sans connaître ceux du savant Anglais; mais celui-ci paraît incontestablement avoir l'antériorité de la publication. On voit ici à quoi tiennent les découvertes. Si Schéele se fût avisé de brûler les deux gaz dans un vase fermé, il eût trouvé la composition de l'eau, et par le seul défaut d'une pareille précaution cette brillante découverte lui a échappé. Après cela, il y a bien quelque raison de recommander l'exactitude.

Voici un autre exemple du même genre, et non moins frappant. Priestley ayant fait passer une suite d'étincelles électriques à travers un certain volume d'air atmosphérique s'aperçut que ce volume diminuait. Il versa dans le tube qui contenait cet air un peu de teinture de tournesol qui est naturellement bleue, et il s'aperçut qu'elle devenait rouge. Il en conclut que dans cette opération il se formait un acide, car c'est une propriété des acides de rougir les infusions végétales de couleur bleue. Mais Priestley n'alla pas plus loin. Cependant on pouvait se demander : D'où venait cet acide? Se formait-il aux dépens de la masse d'air renfermée dans le tube? Etait-ce un des principes de cet air qui se combinait avec l'électricité, ou changeait-il de nature? ou bien les deux principes s'unissaient-ils par l'effet de l'électricité, de manière à composer un nouvel être? C'était en cela que consistait réellement le point capital du phénomène. Ce point capital, M. Cavendish le saisit, et il dut encore cette découverte à son esprit d'exactitude autant qu'à sa sagacité. Il enferma dans le tube avec l'air une dissolution de potasse caustique destinée à absorber l'acide à mesure qu'il se formerait. Il vit ainsi que cet acide était celui que l'on connaît sous le nom d'acide nitrique. Ensuite il analysa l'air resté dans le tube après l'expérience, et il vit qu'il avait perdu de l'oxigène et de l'azote, en quantité égale au poids d'acide qui s'était formé. Il était donc clair que celui-ci résultait de la combinaison des deux principes de l'air atmosphérique dans des proportions faciles à déterminer, et qui se trouvèrent être

Digitized by Google

deux mesures de gaz azote contre quatre mesures et trois quarts de gaz oxigène. En effet, en composant exprès un mélange d'azote et d'oxigène bien pur, suivant ces proportions précises, et tirant au travers une suite d'étincelles électriques, M. Cavendish trouva que le mélange disparaissait en totalité : ce qui acheva de confirmer sa découverte. Il s'empressa de l'annoncer à M. Berthollet, qui, par le même courier, lui envoya en réponse la composition de l'ammoniaque qu'il venait de découvrir. Genre de correspondance auquel peu de personnes pourraient prendre part.

Celui qui parvenait à de tels résultats par de pareilles voies ne pouvait pas être seulement un grand chimiste; il fallait qu'il fût encore un excellent physicien. Aussi M. Cavendish s'est-il également distingué dans la physique, où il a porté le même esprit de précision. En 1776, il fut chargé, par la Société royale, de faire un rapport sur les instrumens de météorologie qui servent aux observations journalières que cette compagnie fait imprimer dans ses Mémoires. Le compte qu'il en rendit, aussi bien que les instructions qu'il donna sur ce sujet, sont des modèles de soin et d'exactitude. La connaissance des mathématiques est sans doute une des causes qui ont contribué à lui faire mettre tant de rigueur dans ses recherches, en même tems qu'elles lui servaient pour pousser ces recherches plus avant; car M. Cavendish était bon géomètre, et l'on a de lui, dans les Transactions philosophiques, un Mémoire sur la théorie mathématique de l'électricité, qui contient des applications de l'analyse infinitésimale. Il a fait encore une application de ces connaissances à une question de physique très-importante, c'est la détermination de la densité moyenne de notre globe. Il y parvint en rendant sensible l'attraction exercée sur un petit disque de cuivre par une grosse boule de métal. L'appareil qu'il employa dans cette expérience est absolument le même qui avait été inventé par un de nos compatriotes, M. Coulomb, pour mesurer les plus petites forces; mais M. Coulomb n'avait pas songé à en faire cette application. Le procédé consiste à suspendre de longues aiguilles par leur centre à un fil métallique vertical, de manière qu'elles se tiennent en équilibre. Alors pour faire tourner l'aiguille, il faut tordre un peu le fil de métal, et cette torsion produit une résistance d'autant plus grande que l'on a plus dérangé l'aiguille de la position où elle se tenait naturellement; ainsi, en supposant que l'on con-

Digitized by Google

naisse la force nécessaire pour faire tourner l'aiguille d'un tour entier, on conçoit qu'il ne faudra que la dixième, la centième ou la millième partie de cette force pour faire tourner l'aiguille d'un dixième, d'un centième ou d'un millième de tour. Ce moyen d'apprécier de très-petites forces étant connu, M. Cavendish a suspendu par son centre une barre bien droite, terminée à ses deux extrémités par deux petites plaques de métal; et après que la barre se fut mise en équilibre, il fit descendre verticalement le fil avec tout l'appareil qu'il portait. Ce mouvement amenait chacune des extrémités de la barre près d'une grosse boule métallique, placée latéralement. Si l'attraction de ces boules eût été nulle, la barre serait restée dans sa position primitive d'équilibre; mais les boules, en attirant les petites plaques, la détournaient de cette position. Aussi la barre se mettait-elle à osciller comme une lame d'acier devant un aimant, ou comme un pendule devant le globe de la terre. En mesurant l'étendue de ces oscillations et leur durée, on a tout ce qu'il faut pour les comparer à celles que produit la pesanteur terrestre sur les pendules de longueur déterminée. On peut donc comparer l'attraction de la boule de métal à celle de la terre, et en conclure d'après le volume de ces deux boules leurs densités respectives. M. Cavendish trouva par ce procédé que la densité moyenne de notre globe devait être cinq fois et un tiers aussi grande que celle de l'eau. Ce résultat diffère extrêmement peu de celui que l'on avait déduit auparavant des observations faites en Corse, par M. Maskeline, sur la déviation latérale du fil à plomb occasionnée par l'attraction des montagnes.

Voilà quels ont été les travaux les plus importants de M. Cavendish. On conçoit que de si belles et de si importantes recherches peuvent bien occuper une vie entière et la rendre honorable indépendamment des hasards de la fortune. Cependant, comme on aime à connaître toutes les particularités qui concernent les hommes célèbres, il faut bien raconter aussi que vers l'âge de quarante ans, M. Cavendish avait éprouvé un événement qui aurait pu mettre la philosophie et la modération à bout, dans une âme où elles n'auraient pas été si bien enracinées. Un de ses oncles qui avait été général outre mer, étant revenu de ses courses, trouva mauvais que sa famille l'eût autant négligé, et pour l'en dédommager, il le fit, en mourant, héritier de toute sa fortune qui se montait à plus de cent mille écus de rente; de sorte

Digitized by Google

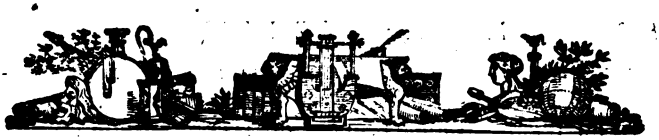
que M. Cavendish se trouva de beaucoup le plus riche de tous les savans, et probablement aussi le plus savant de tous les riches. Alors ses parens reconnaissant son mérite, voulurent se rapprocher de lui, mais il ne changea nullement son genre de vie ni ses liaisons. C'était et ce fut toujours le simple M. Cavendish. Il était d'une simplicité vraiment originale dans sa mise et dans ses manières. Rien ne lui était plus à charge que les domestiques et le tracas d'une maison; aussi tout allait chez lui par des lois presque aussi constantes que les mouvemens des corps célestes : tout y était réglé d'avance par des formules si exactes qu'il n'avait jamais besoin de s'en occuper. Ses domestiques étaient comme des automates, et sa maison comme une montre qui n'aurait jamais besoin d'être remontée. Ses habillemens ne changeaient jamais de forme ni de couleur ni de matière. Constamment habillé de drap gris, on savait d'avance par l'almanach, quand il fallait lui faire un habit neuf, de quelle étoffe et de quelle couleur il fallait le faire; ou si par hasard on oubliait l'époque de cette mutation, il n'avait besoin pour la rappeler que de proférer ce seul mot *le tailleur*. Tout le reste de sa manière de vivre n'était ni plus compliqué, ni plus dispendieux. Cet homme qui dépensait si peu pour lui-même était d'une générosité vraiment royale pour les sciences ou par la bienfaisance secrète. Il avait formé une bibliothèque immense et parfaitement choisie qui était au service des savans et de toutes les personnes curieuses d'acquérir de l'instruction. Il avait fait faire pour cela des cartes d'entrée tout imprimées, les unes portant la simple permission de travailler sur les livres, d'autres de les emporter chez soi, suivant l'objet et les personnes; mais afin de n'être pas dérangé par les lecteurs, il avait placé sa bibliothèque à deux lieues de sa résidence, dans le quartier où elle pouvait être le plus utile aux savans. Il y envoyait chercher les livres dont il avait besoin; il en délivrait un reçu, et les rendait ensuite avec la plus grande exactitude. Noble et admirable désintéressement qui allait jusqu'à le rendre scrupuleux à partager un bienfait public dont lui-même était l'auteur.

Avec cette simplicité et cette bonté de caractère, M. Cavendish ne s'était jamais marié; quelques chagrins qu'il avait éprouvés autrefois dans ses projets d'établissement, l'avaient détourné pour toujours du mariage. Il était d'une morale austère, religieux à la manière de Newton et de Locke. Il est mort à l'âge de 77 ans d'une maladie de

Digitized by Google

vessie, à laquelle on prétend que les médecins auraient pu apporter des remèdes, s'ils eussent été consultés à tems, et il paraît que son extrême réserve a seule été un obstacle à ce que son honorable vieillesse fût plus long-tems prolongée. On conçoit aisément qu'un homme si modéré dans ses désirs ne pouvait pas, malgré le bien qu'il faisait, dépenser trois cent mille livres de rente; aussi cette grande fortune s'est-elle considérablement accrue pendant le tems qu'il la possédait. Sa succession s'élève à douze cent mille livres sterlings, environ trente millions de notre monnaie. Il en a disposé en faveur de plusieurs parens éloignés, et a fait un legs de quatre cent mille francs à son meilleur ami le chevalier Blayden, membre de la Société royale de Londres, bien digne par ses qualités personnelles d'avoir été l'ami de M. Cavendish. Il est sans exemple qu'un savant soit mort en laissant une fortune si considérable; Newton, Leibnitz sont morts riches tous deux, mais incomparablement moins : cela suffit toutefois pour prouver que le génie et la modération ne sont pas incompatibles avec la fortune, comme d'autres exemples, beaucoup plus nombreux, tendraient à le faire penser. BIOT.

Digitized by Google



# LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

GÊNES SAUVÉE, ou *le Passage du mont Saint-Bernard*, poëme en quatre chants, avec des notes historiques, par C. M. MORIN. — Un volume in-8°. Paris, chez *Michaud* frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

« COMMENT aurions-nous encore des poëtes, disait une » femme spirituelle et sensible? Nous n'avons plus ni » religion, ni amour. » Il est certain que Racine et Voltaire lui-même n'auraient point trouvé, dans une philosophie incrédule, l'inspiration de ces immortelles tragédies dont les vers se gravent si profondément dans tous les cœurs passionnés. Je sais que telle production moderne, à qui son heureuse médiocrité garantit les éloges de tous les journaux, rappelle, au gré de certains critiques, le style de ces grands poëtes : mais apparemment que nos aristarques bénévoles ne font consister le style que dans l'arrangement harmonieux des mots, et ne se doutent pas que l'expression poétique vient toujours de l'ame ou de l'imagination. L'art et le goût peuvent apprendre à flatter l'oreille; la nature seule donne le talent, comme elle donne les passions. Je ne crois pas cependant que les sentimens tendres et religieux soient les seuls qui fassent parler les muses; elles ont cédé souvent à d'autres inspirations : et si la femme que j'ai citée tout-à-l'heure disait encore aujourd'hui, plus d'amour, plus de religion, par conséquent plus de poëtes, je n'hésiterais pas à lui répondre : il nous reste une patrie.

En effet, les anciens voulaient que la poésie fût consacrée à célébrer la mémoire des héros, et que les beaux vers transmissent à la postérité le souvenir des belles actions : les peuples modernes lui ont conservé ce noble privilége; et peut-être l'eût-elle exercé plus fréquemment

Digitized by Google

parmi nous, sans la préférence exclusive que nous donnons aux poëmes dramatiques. Plus on étudie le caractère du théâtre français, plus on reconnaît que l'ingénieuse sévérité de ses lois en écartera long-tems beaucoup d'événemens et de personnages mémorables de notre histoire : il est trop rare que l'ordre et la nature des faits s'accordent avec les convenances rigoureuses de la scène, et les juges éclairés défendront toujours de sacrifier des vérités constantes à des illusions passagères. C'est dans les siècles ou dans les climats éloignés que nos grands maîtres ont choisi les sujets et les héros de leurs plus beaux ouvrages, persuadés sans doute qu'il est presqu'impossible de fonder la fable d'un drame sur des époques historiques, dont les moindres détails sont universellement connus : il existe un petit nombre d'exemples contraires, qui fortifient cette observation au lieu de l'affaiblir ; car les poëtes qui nous les fournissent, n'ont obtenu que des succès équivoques, avec des talens très-distingués. Assurément il ne faut pas désespérer du génie ; il pourra faire des essais plus heureux ; mais il n'en sera pas moins vrai que les hommes les plus illustres et les événemens les plus glorieux de l'histoire nationale ne sont point de nature à être mis sur la scène ; et que sans contester les droits de la tragédie, (dont j'avoue très-volontiers la supériorité sur toute espèce de composition poétique, à l'exception de l'épopée), l'esprit public devrait accorder d'honorables faveurs au genre qui peut consacrer les souvenirs les plus chers à la patrie. Si Boileau n'avait pas été placé par l'estime de ses contemporains et par l'opinion de Louis XIV sur la même ligne que Racine, peut-être n'aurions-nous ni l'épître sur *le passage du Rhin*, ni ce charmant épisode de la Mollesse (dans le *Lutrin*), qui renferme l'éloge le plus délicat et le plus ingénieux du monarque qu'on a le plus souvent et le mieux loué.

Plus l'époque actuelle est pour les Français une époque de puissance et de gloire, plus il appartenait à celui qui leur a fait de si hautes destinées, d'encourager tous les talens dignes de la célébrer. Déjà la peinture s'est éminemment distinguée dans ce noble concours : la

poésie

Digitized by Google

poésie ne montre pas moins de zèle, et l'institution d'un prix décennal pour les poëmes dont les sujets seront pris dans nos annales, a fait éclore un assez grand nombre d'ouvrages intéressans, du moins par leur objet. Il serait cependant inutile de dissimuler que la plupart de ces productions portent le cachet d'une présomption insensée ou d'une incurable médiocrité. Rien n'est plus étrange que la bruyante témérité d'un écrivain qui, sans aucune connaissance de l'art, sans goût, sans verve, et presque sans études, choisit pour son coup d'essai les plus grands événemens de notre âge, pour son héros le plus grand capitaine de tous les âges, et rime, en douze mois, douze mille vers déplorables, qu'il appelle un poëme épique. Mais le malheur inévitable d'une si folle entreprise est une leçon utile même pour le talent; il lui rappelle tous les dangers d'une orgueilleuse précipitation; il le préserve de la séduction puissante qu'exerce presque toujours l'intérêt d'un sujet vaste et d'un nom révéré; il lui apprend à ne pas recevoir sans examen les conseils d'une critique dédaigneuse, qui, portant dans les arts d'imagination l'esprit d'analyse qu'il faut laisser aux sciences, classe les poëmes comme les plantes, par espèces et par familles, n'accorde qu'à l'épopée le droit de raconter les travaux des grands hommes, et rejettant toute composition poétique dont le plan n'est pas servilement conçu d'après les principes qu'il lui plaît d'établir, nous a peut-être valu tant de froides et ridicules copies des modèles immortels qu'elle ne cesse de recommander. On n'est que trop porté à méconnaître la nature de ses forces et le genre de son talent. Souvenons-nous qu'il a fallu trente siècles pour produire cinq ou six poëmes épiques dignes d'être comptés : réservons l'admiration la plus vive pour ceux qui, dans cette carrière ambitieuse, ajouteront quelque chose aux trésors de Calliope, car ils auront reçu de la nature ce qu'Horace appelle *mens divinior atque os magna sonaturum* : mais ne refusons point d'écouter des chants plus timides, inspirés par l'amour de la patrie, sous prétexte qu'Homère et Pindare ont chanté sur un ton plus sublime et sur un mode différent.



Digitized by Google

Je n'examinerai donc pas de quel genre est le poëme que M. Morin publie sous le titre de *Gênes sauvée*, ou *le Passage du mont Saint-Bernard*. Avec un petit étalage d'érudition classique, il serait facile de prouver que si cette action est épique par son importance, l'ouvrage ne l'est point par son étendue, quoique beaucoup plus long que les petits poëmes destinés à célébrer un seul fait isolé, tels que celui de Voltaire sur la bataille de Fontenoi. J'observe en passant que les nomenclateurs poétiques devraient classer parmi ceux-ci le fameux *Passage du Rhin* de Boileau, qui, par le sujet comme par le style, appartient au genre du poëme héroïque plutôt qu'à celui de l'épître. Je prouverais ensuite, avec la même supériorité de raisonnement, que M. Morin n'a pas fait, non plus, un poëme didactique, attendu qu'on n'enseigne pas en vers alexandrins l'art de faire des prodiges de valeur et des miracles de génie. Autre découverte bien utile ! je montrerais que l'ouvrage n'est point historique, car la fiction s'y mêle de tems en tems; et qu'heureusement pour lui, une action très-vive le sauve de ce malheureux genre descriptif, dont les modèles mêmes n'offrent, comme on sait, qu'une suite monotone de tableaux sans mouvement et sans intérêt, témoin *les Saisons*, de Saint-Lambert, et l'*Imagination*, de Delille. Je conclurais de tout cela que le poëme de M. Morin n'étant d'aucun genre déterminé, doit être nécessairement une production froidement bizarre ou noblement insipide; et je n'aurais pas l'air de me douter, en rendant ce bel arrêt, qu'il y a souvent plus de fautes et d'ennui dans une dissertation littéraire de quelques pages, et dans tel acte d'une tragédie très-régulière, que dans tel gros poëme qui n'est pourtant ni épique, ni didactique, ni descriptif, comme les Métamorphoses d'Ovide.

Malheureusement ces lumineuses découvertes qui ont illustré pendant près de trois semaines les aristarques de boudoir et la littérature des journaux, ces principes féconds jadis négligés par Boileau comme par Horace, inconnus depuis à Laharpe comme à Quintilien, ne suffisent déjà plus pour faire la réputation d'un critique,

Digitized by Google

et pour l'élever au-dessus des auteurs qu'il immole à la finesse de son goût et à l'autorité de sa raison. Les lecteurs contractent la détestable habitude d'exiger qu'on leur prouve qu'un poëme est mauvais par lui-même, et non par le genre auquel il appartient. Cette nouvelle disposition des esprits sera favorable à plus d'un ouvrage, et celui de M. Morin, en particulier, doit y gagner beaucoup.

Le plan en est très-simple, peut-être même un peu trop simple. L'auteur, en choisissant pour sujet de ses chants une époque mémorable et récente, a craint sans doute d'altérer l'authenticité des faits par des mensonges ingénieux; sa première conception est d'une raison sévère, mais peu favorable à la poésie : un précis historique des événemens, mis à la tête de l'ouvrage, semble avoir été souvent consulté pour la division des quatre chants. C'est un défaut qu'il était difficile d'éviter d'après le choix du sujet, mais qui n'en est pas moins condamné par le législateur du Parnasse. — Loin, dit-il, ces poëtes craintifs,

> Qui chantant d'un héros les progrès éclatans,
> Maigres historiens suivront l'ordre des tems.
> Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue;
> Pour prendre Dôle, il faut que Lille soit rendue,
> Et que leur vers exact, ainsi que Mézerai,
> Ait déjà fait tomber les remparts de Courtrai.
> Apollon de son feu leur fut toujours avare.

Ce n'est pourtant pas ce feu qui vient de l'ame, et qui se nourrit de tous les sentimens généreux, qui manque à l'auteur de *Gênes sauvée :* si l'enthousiasme de la gloire et de la patrie, en lui désignant ses héros et son sujet, n'a pu jeter plus de mouvement et de rapidité dans l'ensemble et la marche de son poëme, il en a du moins animé tous les détails : les descriptions de combats, quoique parfois embarrassées de trop de circonstances historiques, y sont pleines d'intérêt et de chaleur. La bataille de Zurich, l'entrée triomphante du général Masséna dans Gênes après en avoir éloigné les ennemis, le combat singulier du jeune Adémar contre un Génois



Digitized by Google

infidèle à son pays, le passage du mont Saint-Bernard, le bombardement de la ville assiégée, sont les morceaux où l'auteur m'a paru le plus heureusement inspiré par cette ardeur patriotique qui lui a donné l'idée de son ouvrage. Aucun obstacle, aucune objection n'a pu l'affaiblir; elle a résisté aux observations littéraires les moins encourageantes. Quand Voltaire, dans la double ivresse d'un grand succès et d'un jeune talent, alla consulter le président de Malezieux sur le projet de la *Henriade*, cet homme qui joignait une littérature immense à une belle imagination, n'hésita pas à lui dire : « Vous entreprenez un ouvrage qui n'est point fait pour notre nation : » les Français n'ont pas la tête épique. » Il ajouta : « Quand vous écririez aussi bien que MM. Racine et » Despréaux, ce sera beaucoup si on vous lit. » — Ces paroles, dit M. Morin, m'ont étrangement frappé. J'y trouve toute autre chose qu'une opinion littéraire.

« Eh quoi! poursuit-il, M. de Malezieux affirme que les Français n'ont pas la tête épique, et que tout ce que l'on pourrait obtenir d'eux, serait de leur faire supporter la lecture d'un poëme écrit d'un style divin! Ah! si la vérité toute entière était échappée à M. de Malezieux, il aurait dit : « Les Français n'ont pas le cœur épique; » car c'est avec le cœur, c'est avec le sentiment qu'on » doit lire un poëme national. » Il aurait pu ajouter : « Ils apprécieront, sans doute, les beautés du style, les » difficultés vaincues d'un pareil travail; mais ils ne » comprendront pas cet amour brûlant de la patrie, » cet enthousiasme de la gloire nationale et cette éléva- » tion de sentimens, qui doivent s'exhaler de chaque vers, » dans des ouvrages de cette nature. »

» Encore une fois, M. de Malezieux a-t-il dit la vérité? Loin de moi la pensée de m'ériger en censeur trop sévère : cependant laissons parler les faits; ils en diront assez.

» Quel genre de littérature a été cultivé en France? Quels noms ont rempli les pages de nos meilleurs poëtes? Quelles mœurs, quelles opinions, quelle forme de gouvernement, étaient exclusivement livrées aux premières études de la jeunesse, et se retrouvaient encore

Digitized by Google

offertes à l'admiration de l'âge mûr ? Depuis un siècle les noms les plus illustres de nos ancêtres ou de nos contemporains étaient-ils souvent sur nos lèvres, dans nos cœurs et dans nos livres? L'enfance bégayait-elle les noms révérés de Saint-Louis, de Louis XII et du bon Henri? Se rappelait-on avec un respect religieux les Bayard, les L'Hôpital, les Sully, les Turenne, les Condé, les Catinat? La mémoire de ces grands princes, de ces grands hommes, rattachait-elle nos pensées à la monarchie qu'ils avaient honorée, défendue, agrandie? Je ne sais : mais il me semble que nous connaissions bien mieux et qu'on nous parlait bien davantage du dévouement de ce Romain qui s'introduisit furtivement dans la tante d'un roi pour le poignarder, et qui, confus de sa méprise, livra sa main aux flammes en présence du monarque qu'il avait manqué. Nous apprenions par cœur les histoires de Caton et de Brutus, et mille autres choses très-belles, sans doute chez le peuple romain, mais fort éloignées des mœurs et des opinions que nous devions avoir, dans la forme de notre gouvernement. Néanmoins on les offrait sans cesse à notre admiration : le pinceau, le burin, la poésie, les reproduisaient par-tout sous nos yeux. Est-il donc étonnant que le sentiment de notre propre gloire s'affaiblît dans nos ames, et le cœur des Français ne devait-il pas être la dupe de leur esprit?.... M. de Malezieux aurait donc eu raison.

» Que doit être la poésie dans un Etat, continue M. Morin? Elle sera, et je dois m'exprimer ainsi, le livre classique de la patrie, de sa gloire, de son honneur: cette définition est essentiellement juste, appliquée à la poésie héroïque en France. En effet, parmi nous, la religion, s'occupant exclusivement des rapports de l'homme avec le ciel, il faut, après cette divine institution, une institution tout humaine qui achève de former le citoyen.

» Mais qui apporte aujourd'hui quelque intérêt à lire des vers? Qui voudrait seulement jeter les yeux sur un poëme qui s'annoncerait avec la prétention d'être national? etc., etc. »

J'aime à croire qu'ici M. Morin se trompe, et qu'il

Digitized by Google

aura lui-même assez de lecteurs pour avouer l'injustice de ce dernier pressentiment. Il a de quoi les intéresser, et par la forme et par le fonds de son ouvrage : les bornes de cet extrait m'empêchant de multiplier les citations, je prends au hasard quelques vers du quatrième chant qui suffiront pour donner une idée de son style poétique. L'auteur décrit les honneurs funéraires rendus aux guerriers qui ont péri dans ce siége mémorable.

La nuit couvrait les cieux de ses voiles funèbres ;
Et déjà, s'agitant au milieu des ténèbres,
Un peuple recueilli s'avance lentement
Vers les lieux où s'élève un simple monument,
Témoin silencieux d'irréparables pertes.
Descendus de leurs monts, de ces hauteurs désertes,
Des groupes de guerriers, sortis des légions,
Autour du monument pressaient leurs bataillons.
Le crêpe en longs replis voile chaque bannière ;
Les mousquets renversés trainent dans la poussière ;
Et le tambour, bruyant au milieu des combats,
Caché sous le linceul, retenant ses éclats,
Laisse échapper un son dont la lente mesure
Revient à coups égaux et sourdement murmure :
L'airain plaintif des morts, balancé dans les airs,
Porte sa voix lugubre au rivage des mers.
L'aurore, qui toujours se lève radieuse,
Laisse errer de la nuit l'ombre mystérieuse ;
Respectant de ce jour la pompe et les douleurs,
Elle amortit ses feux dans de sombres vapeurs.
Religieux apprêts! on écoute en silence :
Les cœurs sont pénétrés ; le chant sacré commence....

On peut, sans doute, faire beaucoup d'objections très-raisonnables contre des poëmes dont les sujets sont si près de nous : si M. de Malezieux n'avait pas tort en assurant que les Français n'ont pas la tête épique, il aurait pu dire, avec encore plus de vérité, que les gens qu'on rencontre dans son salon n'ont point à nos yeux les proportions de l'Epopée. On doit sur-tout s'indigner de voir déchirer les plus belles pages de notre histoire pour composer de leurs lambeaux des poëmes qui surpassent en ridicule et le *Childebrand*, et le *Charlemagne*, et le

Digitized by Google

*Moïse*, de Saint-Amand, et le *Saint-Louis*, du père Le Moyne. Le satirique Boileau ne manquerait pas de s'écrier en cette occasion :

> Déjà le mauvais sens reprenant ses esprits
> Songe à nous redonner des poëmes épiques,
> S'empare des discours mêmes académiques :
> Perrin a de ses vers obtenu le pardon,
> Et la scène française est en proie à Pradon.

Mais il n'en est pas moins certain (et Boileau lui-même l'atteste) que les mauvais vers étaient aussi communs dans le plus beau siècle de notre littérature que dans celui-ci : ce sont les bons qui sont plus rares dans le nôtre, d'abord parce que les *beautés de l'art ne sont point infinies*, comme l'observe très-bien l'oncle du Métromane ; ensuite, parce que les hommes supérieurs ne se montrent qu'à des époques éloignées ; enfin, parce qu'en parût-il aujourd'hui, certains critiques à la feuille qui se sont arrogé le droit de former le goût du public, trouvent à-la-fois plus plaisant et plus utile de flétrir les talens que de les honorer. Au reste, le poëme de M. Morin, sans être excellent, mérite d'être réuni à quelques autres productions estimables, qui prouvent qu'on sait encore célébrer sans ridicule les grands hommes contemporains, et les événemens mémorables dont nous sommes témoins.

EAMINARD.

---

ELÉGIES ET POÉSIES DIVERSES, par Mme VICTOIRE BABOIS. A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois.

*Je cherche quelquefois où vous trouvez si précisément tout ce qu'il faut penser et dire ; c'est en vérité dans votre cœur, c'est lui qui ne manque jamais, et quoi que vous ayez voulu dire autrefois à la louange de l'esprit qui veut contrefaire le cœur, l'esprit manque, il se trompe, il bronche à tout moment : ses allures ne sont point égales, et les gens éclairés par le cœur n'y sauraient être trompés.*

Cette phrase de Mme de Sévigné nous révèle le secret de la médiocrité de beaucoup d'ouvrages, ainsi que le

Digitized by Google

secret du beau talent de Mme Victoire Babois. Chacune de ses élégies sur la mort de sa fille, porte l'empreinte de la douleur la plus vraie, et par conséquent la plus touchante. Aucune expression ambitieuse, ou hasardée, ne dépare la peinture noble et simple de ses légitimes regrets. On la croit sans peine alors qu'elle dit : *Je laisai couler mes vers avec mes pleurs.* Leur harmonie mélancolique pourrait se comparer à celle du doux murmure d'un ruisseau. Mme Babois semble n'avoir eu d'autre travail à faire que de descendre dans son ame, et d'en épancher les sentimens. On éprouve une tristesse délicieuse à l'entendre répéter plusieurs fois la même plainte. On s'associe à son malheur, on répond à ses gémissemens par des soupirs. Mme Babois n'est ni *Sapho*, ni *Corinne*, ni *Deshoulières*. Elle est elle. Ses richesses sont ses larmes. Ce n'est qu'après avoir pleuré long-tems avec la mère malheureuse, qu'on songe à payer un tribut d'admiration au poëte heureux. Cet éloge sera aisément justifié par une citation.

« Un feu sombre et mourant m'anime et me dévore :
» Telle en un lieu funèbre on voit errer encore
» L'incertaine lueur d'un lugubre flambeau,
» Qui lentement pâlit et meurt sur un tombeau.
» A cet effort déjà je cherche ma pensée ;
» Je me surprends moi-même immobile, et glacée,
» Etouffant avec peine un sanglot douloureux :
» J'ai perdu jusqu'aux pleurs, seul bien des malheureux.
» Il est tems que sur moi la tombe se referme,
» Et le comble des maux amène enfin leur terme.
» Il approche : la paix va rentrer dans mon cœur ;
» Je sens que tout finit, oui, tout, jusqu'au malheur.

» Empire de la mort, vaste et profond abyme,
» Où tombe également l'innocence et le crime,
» De ton immensité la ténébreuse horreur
» N'a rien qui désormais puisse étonner mon cœur.
» Ma fille est dans ton sein : ah ! c'est trop lui survivre !
» J'ai vécu pour l'aimer, et je meurs pour la suivre. »

Le style des sept premières élégies de Mme Babois, nous paraît être généralement aussi pur que le senti-

Digitized by Google

ment qu'elles expriment, et les légères négligences qu'on pourrait l'inviter à corriger ; contribuent peut-être à y répandre plus de naturel et d'abandon, premier charme de ce genre de poésie.

Dans les élégies diverses qui se trouvent à la suite des élégies maternelles, celle intitulée *Aline* est remarquable, et par le plan, et par l'exécution. On y trouve le tableau le plus enchanteur de l'amour filial. Nous ne nous serions pas refusé au plaisir d'en transcrire plusieurs passages, si elle n'eût paru en entier il y a environ dix-huit mois dans un des numéros de ce journal. Nous nous en dédommagerons en citant quelques vers pris dans une élégie adressée au rossignol.

« Ton secret c'est d'aimer, de chanter la tendresse :
» Son accent que ta voix nous répète sans cesse,
» Sans nous lasser jamais, est toujours écouté.
» Pour mieux l'entendre, on voit la timide beauté
» Avec plus de lenteur traverser le bocage ;
» Et le printems annonce à peine encor ses dons,
» Qu'au milieu des forêts, sans attendre l'ombrage,
» Nous sommes attirés par tes douces chansons.
» Aussi long-tems qu'il règne, et que dans nos vallons
» Ta voix enchante le feuillage
» Tu nous plais et nous t'écoutons ;
» Tu nous plais dans tes derniers sons,
» Et le printems d'après tu nous plais davantage. »

Ce chant n'a-t-il point toute la douceur et toute la grace de celui du rossignol lui-même ?

La mort de cet oiseau a fourni à M^me^ Babois une seconde élégie, dont la première partie est digne d'être placée auprès des vers de Catulle sur le moineau de Lesbie. Nous allons mettre nos lecteurs à même d'en juger.

« Dans ta cage légère, où mes soins assidus
» Apportaient l'abondance et tous les dons de Flore,
» Mon œil en vain te cherche encore ;
» Je n'embellirai plus ton mobile rempart,
» Ce filet où mes mains enfermant avec art
» Sous de flexibles nœuds ton aile fugitive,

Digitized by Google

» Dans le sein du bonheur la retenait captive.
» C'est là qu'un feuillage nouveau,
» Paré de sa fleur odorante,
» Doucement incliné se courbait en berceau;
» Là, tu chantais sur un rameau,
» Tu reposais couché sur la mousse naissante;
» Là, malgré les hivers, tu trouvais, tous les jours,
» Une onde plus limpide, un bocage plus sombre,
» De nos bois ta patrie, et la fraîcheur et l'ombre,
» Et le printems et les amours.
» Qu'un sort si doux fut peu durable!
» J'ai vu s'éteindre sous mes yeux
» Le chantre le plus pur, le plus harmonieux,
» Et des oiseaux le plus aimable.
» Tout pour qui sait aimer, oui, tout devient malheur,
» Et celui qui porte un cœur tendre,
» Porte une source de douleur
» Sans cesse prête à se répandre. »

Mme Babois eût été bien inspirée en terminant là ce morceau, dont la fin est traînante et défectueuse.

Ce recueil renferme aussi des poésies diverses, parmi lesquelles sont deux morceaux charmans; *le Laurier rose*, et les vers sur le tableau d'*Attala au tombeau* par M. Girodet; mais nous avons été fâchés d'y voir les vers sur les moutons, et plusieurs chansons où Mme Babois, qui a tant de charmes dans les pleurs, est restée si loin d'elle-même, que nous avons été tentés de lui appliquer ce vers :

» Qui pleure comme vous, ne devrait jamais rire. »

G.

---

*Sur quelques Ouvrages nouveaux où il est traité de l'Education des filles.*

L'ÉDUCATION de la jeunesse intéresse trop vivement toutes les classes de la société, et occupe la vie presque entière d'un trop grand nombre de personnes, pour qu'on puisse s'étonner de la multitude de livres que chaque année voit éclore sur un pareil sujet. En ceci, sans doute,

Digitized by Google

comme dans tout le reste, le mauvais ou le médiocre l'emporte infiniment sur le bon; mais parmi la foule de ceux qui consacrent leurs veilles à ce genre de travaux, s'il n'y a que très-peu de personnes qui parviennent à se distinguer par des succès véritablement remarquables, il n'y en a presque point aussi qui ne soient animés d'un zèle sincère, et dont les intentions ne soient pures. Cette seule réflexion doit suffire, ce me semble, pour désarmer la rigueur de la critique : le respect dû à la vérité, veut qu'elle soit franche, sévère même, sur un objet aussi important, mais l'équité veut qu'elle ne soit ni dure ni offensante envers ceux dont l'unique tort est de n'avoir pas réussi à faire tout le bien qu'ils avaient désiré ou espéré de faire. Tel est l'esprit dans lequel j'ai cru devoir examiner les trois ouvrages dont je vais parler, et qui tous trois traitent du même sujet.

Le premier est intitulé : *Conseils d'un Père et d'une Mère à leurs enfans, sur l'éducation de leurs filles* (1). La doctrine en est saine et les idées en sont pleines de justesse et souvent de sagacité. L'auteur ne se flatte point de présenter des vues neuves sur le sujet qu'il traite, ni d'enseigner des vérités inconnues jusqu'à lui ; il n'a aspiré qu'à rassembler et à rapprocher, en les dégageant des erreurs qui les accompagnent quelquefois, les vérités trouvées et développées par les hommes de génie et les écrivains supérieurs qui ont déjà parcouru avec éclat cette intéressante carrière.

Le principe fondamental sur lequel repose tout l'ouvrage est que *le caractère de l'homme bien organisé n'est que le produit de ses premières habitudes, et que ses vices ou ses vertus sont dus à son éducation, c'est-à-dire, à l'influence de ses semblables sur son enfance et sur sa jeunesse*. Il faut convenir qu'en effet ceux qui attribuent en grande partie nos talens, nos qualités bonnes ou mauvaises à ce qu'ils appellent *la nature*, se sont trop rarement rendu compte de l'idée précise que l'on doit attacher à ce mot, et qu'on ne peut absolument en attacher aucune à celui d'*éducation*, si l'on refuse d'embrasser avec l'auteur de cet écrit, « l'idée consolante qu'une fatalité aveugle ne

(1) Un vol. in-12, avec cette épigraphe, tirée de l'ouvrage même, *Faites le bonheur de votre famille, et vous travaillerez au vôtre*. Chez Déterville, libraire, rue Hautefeuille, n° 8. — 1810.

Digitized by Google

» rend pas l'homme bon ou mauvais ; qu'il dépend de lui » d'être vertueux et heureux, ou, pour mieux dire, que sa » bonne ou sa mauvaise destinée est presque toujours le » résultat nécessaire de la conduite de ceux qui le diri- » gèrent dans son enfance et dans sa jeunesse ; qu'enfin, » dès que nous commençons à sentir, à nous rappeler » le passé et à en faire la comparaison avec le présent, » nous commençons aussi à nous former des habitudes » dont l'influence nous dirigera, ou même nous asservira » plus ou moins dans la suite. »

Mais, en adoptant cette partie de la doctrine d'Helvétius, l'auteur a soin d'y mettre les restrictions convenables : « Nous ne prétendons pas, dit-il, qu'on peut *pousser les* » *succès* de l'éducation jusqu'à donner à tous les carac- » tères des nuances égales et uniformes... Tant de hasards, » de chocs, d'événemens imprévus se rencontrent dans le » cours de la vie, qu'il serait fou de dire qu'on peut tout » prévoir et tout maîtriser. »

Cet ouvrage, destiné spécialement à présenter aux parens les vues qui peuvent les diriger dans l'éducation de leurs enfans, traite plus en détail de celle des filles, parce que ce sont elles que l'on élève plus communément dans la maison paternelle, au lieu que l'usage et des motifs, à quelques égards impérieux, veulent que les garçons soient d'assez bonne heure envoyés dans les pensions ou autres établissemens d'éducation publique. D'ailleurs, dans tout ce qui regarde les soins et la surveillance dont le premier âge doit être l'objet, les mêmes observations, les mêmes pratiques de conduite, peuvent, à quelques petites modifications près, s'appliquer également aux enfans de l'un et de l'autre sexe.

L'auteur a cru devoir présenter d'abord avec quelqu'étendue les motifs qui donnent une très-haute importance à l'éducation des femmes, et développer les inconvéniens de celle qu'elles reçoivent trop ordinairement : tout ce qu'il dit à ce sujet ne paraîtra peut-être commun ou rebattu, qu'à ceux qui ne savent pas combien les idées raisonnables et saines ont besoin d'être présentées souvent et redites de mille manières, pour devenir en effet communes, et combien il est à désirer qu'elles le deviennent. On accusera peut-être aussi d'exagération le tableau qu'il fait des inconvéniens que présentent la plupart des pensionnats où l'on élève les jeunes demoiselles ; mais il faudrait démontrer que ces inconvéniens sont particuliers à

Digitized by Google

quelques établissemens de ce genre, qui font exception entre tous les autres; au lieu que malheureusement ce sont, au contraire, ceux où l'éducation est raisonnable et sensée qui font exception. Mais en avouant une vérité aussi triste, n'oublions pas que les préjugés, ou les idées fausses du plus grand nombre des parens, sur un objet aussi important, mettent, en quelque sorte, les instituteurs et institutrices dans la nécessité de les tromper, comme ils veulent absolument qu'on les trompe.

Sous ce rapport encore l'ouvrage que j'annonce peut être fort utile en indiquant le véritable but qu'on doit se proposer dans l'éducation des filles, les qualités essentielles qu'on doit aspirer à leur faire acquérir, et les moyens les plus naturels et les plus sûrs de parvenir à ce but. Les conseils que donne l'auteur ont le mérite d'être également praticables pour toutes les conditions, ou plutôt de l'être sur-tout pour les familles qui composent la classe moyenne de la société, c'est-à-dire, celles où les habitudes de raison et de modération sont le plus nécessaires, et où heureusement aussi elles peuvent le plus facilement s'introduire, quand elles n'y existent pas. Il serait inutile, au reste, d'entrer ici dans le détail des vues et des préceptes que contient un livre très-court par lui-même. On n'apprendrait rien de nouveau à ceux qui ont eu occasion de réfléchir sur ce sujet, et qui ont lu les meilleurs ouvrages qui en traitent. L'auteur des *Conseils*, etc. a su y puiser les vérités les plus utiles, et l'on voit par la manière dont il les reproduit, que la méditation et l'expérience les lui ont rendues propres.

Je dois pourtant l'avouer, si le fonds et la plupart des détails de cet ouvrage me paraissent tout-à-fait dignes d'éloges, la forme m'en a paru moins heureuse, et j'avais été d'abord prévenu défavorablement par le ton un peu trop dogmatique qui y règne dès le début. Dans tout le cours du livre, le père et la mère parlent toujours ensemble à leurs filles, ce qui donne au style une tournure trop uniforme et quelquefois pénible : d'ailleurs on a peine à se prêter à cette supposition de deux personnes pensant, parlant, observant, écrivant toujours à-la-fois et en commun, et l'idée qu'ils ont eue d'écrire chacun alternativement une page du manuscrit qu'ils ont remis, disent-ils, à leurs filles, sera peut-être trouvée un peu puérile. On est peut-être aussi choqué involontairement de la sorte d'affectation que l'auteur, ou les auteurs, mettent à se

Digitized by Google

citer eux-mêmes pour modèles dans presque toutes les circonstances importantes, et de l'admiration un peu trop naïve qu'ils témoignent pour leurs propres succès; en sorte que plusieurs fois leur langage est en contradiction avec la modeste simplicité qui est visiblement dans leur intention. Mais ces défauts, si réellement on peut leur donner ce nom, et si ce n'est pas moi qui ai tort de juger ainsi, n'empêchent pas que le livre ne soit, comme je l'ai dit, fort utile et fort estimable, et l'on ne saurait trop exciter l'auteur, ou les auteurs, à publier la seconde et la troisième parties de ses *Conseils*, où ils annoncent qu'ils traiteront de ce qui est relatif à l'instruction, de l'adolescence et de tout ce qui tient au développement des passions. Ce complément ne peut qu'être extrêmement intéressant, soit qu'ils jugent à propos de le produire sous la même forme, ou qu'ils trouvent convenable de la modifier un peu.

Les *Promenades instructives et morales de madame de Maintenon avec deux demoiselles élèves de Saint-Cyr* (2), ouvrage qui n'est pas, comme le précédent, destiné aux parens ou aux institutrices, mais aux jeunes personnes elles-mêmes, auraient peut-être offert beaucoup d'agrément et d'intérêt, si le cadre avait été rempli avec assez de jugement et de talent. M^me^ de Maintenon, douée d'un esprit éminemment juste, éclairé et délicat, d'une raison exercée et murie par l'observation profonde des hommes et du monde, placée par la fortune dans des circonstances aussi extraordinaires que variées, où toutes les passions qui peuvent agiter le cœur humain s'étaient manifestées à elle sous toutes les formes qu'elles peuvent prendre, d'autant moins susceptible de s'en laisser imposer par celles des autres qu'elle avait su asservir les siennes propres à un système de conduite calculé et suivi avec autant d'habileté que de persévérance; M^me^ de Maintenon enfin, qui avait fait de l'éducation des femmes l'objet particulier de ses réflexions, était sans doute un digne interprête des plus sages et des plus intéressans préceptes que l'on pût donner sur ce sujet; les mettre dans sa bouche, était déguiser sous l'attrait d'une fiction qui avait un degré de vraisemblance suffisante, ce que l'exposition toute simple des mêmes vérités pouvait avoir d'aride et de languissant. Malheureu-

(2) Un vol. in-12. Chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12. — 1809.

Digitized by Google

sement, l'auteur n'a su saisir ni les opinions, ni les sentimens, ni sur-tout le langage qu'il convenait de prêter à cette femme célèbre, et il est impossible de se montrer plus qu'il ne l'a fait au dessous d'une pareille tâche.

En effet, quel homme un peu instruit, je ne dis pas de tous les détails qui regardent M^me^ de Maintenon, mais seulement de la manière de penser générale à cette époque au sujet de la religion, croira que cette dame si célèbre par sa dévotion aurait pu dire à de jeunes personnes qu'elle se chargeait d'instruire et de diriger, « je désirerais que vous » ne formassiez vos opinions, en matière de religion, que » sur l'Ecriture-Sainte. Vous embrasserez celles que vous » trouverez clairement révélées? » Comment l'auteur a-t-il pu ignorer assez complètement tout ce qui concerne M^me^ de Maintenon elle-même, et le genre d'esprit du monde et des sociétés où elle a vécu, pour oser lui prêter le jargon ridicule d'une héroïne de roman moderne? « *Eveillez* ici, mes chères » filles, *toute votre sensibilité*. L'amitié, *le sentiment*, les » plus douces affections de l'ame, vont dorénavant être » l'objet de nos entretiens; c'est pourquoi vous me voyez » aujourd'hui chercher les lieux les plus solitaires de ce parc, » leurs épais ombrages, etc., etc. » Il y a encore *des gazons émaillés de mille paquerettes, des accens doux et prolongés du rossignol, des ruisseaux, de la mélançolie*, ce serait faire injure au jugement du lecteur que d'insister davantage sur l'inconvenance d'un pareil langage.

Mais ce qui est encore plus inconcevable que tout le reste, c'est l'étrange théorie que l'auteur prête à M^me^ de Maintenon au sujet *des liaisons du cœur entre les deux sexes*. S'il arrive à une jeune fille de ne pouvoir résister au désir de faire confidence de son secret à quelqu'un, le choix de la personne qui doit en être dépositaire exige, suivant lui, la plus grande circonspection : et d'abord si c'est *une amie* à qui l'on s'adresse, « il faut bien » prendre garde *que ce ne soit pas* une personne engagée » dans les liens du mariage, sur-tout si le plus parfait accord » règne entre elle et son époux. » Ce sont les propres paroles de l'auteur : et veut-on savoir pourquoi il recommande cette précaution? il va nous le dire : « C'est qu'ils est des » momens dans cet état où l'on n'est pas assez sur ses gardes, » et dans lesquels votre amie, quoique la plus digne et la » plus estimable des femmes, peut laisser échapper quelques » mots que, dans d'autres instans, et à tout autre qu'à son » mari, elle aurait été incapable de se permettre. » Et le

Digitized by Google

résultat de toutes ces belles réflexions c'est que *peut-être ne ferait-on pas si mal* de donner aux hommes la préférence pour de pareilles confidences. Ne voilà-t-il pas des jeunes personnes bien endoctrinées?

Je ne m'arrêterai point à relever les fautes de langage, les expressions triviales ou inconvenantes qui se rencontrent presque à chaque page dans ce livre. J'en ai dit assez pour qu'on puisse l'apprécier à sa juste valeur; et quoique l'éditeur prétende qu'il est *non-seulement utile mais nécessaire aux jeunes personnes*, etc. je suis très-persuadé qu'il n'y a point de parens sensés qui ne doivent s'empresser de l'écarter des mains de leurs filles, à moins qu'ils ne soient bien sûrs qu'elles auront assez de raison pour voir combien il en est dépourvu.

Les *Discours sur l'éducation des femmes*, etc. (3), dont il me reste à parler, ont été prononcés, comme nous l'apprend l'auteur lui-même, devant une assemblée nombreuse et brillante, qui a daigné les approuver, et ces suffrages lui font espérer ceux de ses lecteurs. Il est fâcheux qu'un professeur de littérature et de botanique médicale (ce sont les titres que prend l'auteur), livré depuis long-tems à l'enseignement, ne sache pas encore que les éloges donnés à l'orateur dans une distribution de prix sont une politesse d'usage, qui ne tire nullement à conséquence; et, puisqu'il faut dire ici ce que j'en pense, les applaudissemens que lui ont procurés son *Discours pour l'examen du mois de mars*, et son *Discours de clôture*, prouvent uniquement l'indulgence de l'assemblée qui les entendait. Il me semble, en effet, qu'on eût été fort excusable de ne pas goûter beaucoup des phrases telles que celle-ci : « *Vos Demoiselles*, Messieurs, ne craignons » point de le dire, ont reçu trop d'éloges, pour qu'il soit » nécessaire de rappeler, à leur louange, que l'année est » trop peu avancée pour que nous ayons pu approfondir » nos matières, et que les rigueurs de la saison, dont nous » sortons à peine, ne s'opposaient pas peu à leurs progrès. » En voyant l'auteur, dans ce même *Discours du mois de mars*, citer parmi les femmes célèbres *Jeanne d'Arc, d'Or-*

(3) *Discours sur l'éducation des femmes, et Plan d'éducation pour une jeune princesse*, etc. Brochure in-12 de 112 pages. A Paris, chez Lebel et Guitel, libraires, rue des Prêtres-St-Germain-l'Auxerrois, n° 27. — 1810.

*léans*,

Digitized by Google

*léans*, j'ai craint un moment qu'il ne se fût imaginé que notre illustre héroïne, si connue sous le nom de *Pucelle d'Orléans*, était née dans cette ville qu'elle arracha aux mains des Anglais; et si l'on peut pardonner une pareille erreur au professeur de botanique, il faut avouer qu'elle serait inexcusable dans le professeur de littérature ancienne; je me suis sûrement trompé; c'est peut-être une faute d'impression, ou peut-être l'orateur s'est-il fait scrupule de prononcer le véritable surnom de Jeanne d'Arc devant son auditoire.

Je ne m'arrêterai point à examiner le *Discours de clôture*, ni *la note* qu'une princesse étrangère a demandée au professeur, pour l'éducation *de sa Demoiselle*; je rendrai volontiers justice au zèle et aux bonnes intentions de l'écrivain; il paraît avoir voulu suivre plus particulièrement dans ce dernier écrit la doctrine et les opinions de Condillac, et certes c'était choisir un fort bon guide, mais il n'a pas assez pris soin de démêler ses propres idées sur le sujet qu'il voulait traiter; il n'a saisi que très-imparfaitement les vues du philosophe sur l'autorité duquel il s'appuie, et en tout je crois qu'il aurait mieux fait de mûrir davantage les écrits qui composent ce petit volume, avant que de les livrer à l'impression. THUROT.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

*Die Wahlverwandtschaften, ein roman von Goethe.*

Les Affinités électives, roman de Goethe. — Deux vol. petit in-8°. — A Tubingue, chez *Cotta*, et se vend à Paris, chez *F. Schoell*, libraire, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois. — Prix, 13 fr. 50 c.

Je m'étais proposé de rendre un compte détaillé de ce nouvel ouvrage d'un auteur célèbre, avant qu'il parût traduit en français, mais à peine en avais-je achevé la lecture, qu'une première traduction fut mise en vente, et une seconde la suivit de près. Il est donc aujourd'hui entre les mains de tout le monde, et je renfermerai par conséquent cet article dans les bornes qui sont prescrites aux analyses des romans français.

Edouard et Charlotte, époux encore jeunes, riches et bien unis, s'étaient retirés à la campagne. Tous deux



Digitized by Google

avaient des talens; le désir d'embellir leur retraite leur fournissait de l'occupation, et quoique dans un pays où le voisinage leur offrait peu de société, ils se suffirent assez long-tems l'un à l'autre. Cependant Edouard avait un ami, un capitaine sans emploi et sans fortune, dont le sort n'était rien moins qu'heureux. L'envie de l'adoucir, et le besoin de mettre un peu de variété dans son existence, engagèrent Edouard à l'appeler auprès de lui. Charlotte s'y opposa d'abord; elle craignait l'intervention d'un tiers entre son époux et elle; cette raison l'avait empêchée jusqu'alors d'appeler elle-même au château sa nièce Ottilie, qui annonçant les dispositions les plus heureuses, mais née avec un caractère singulier, était méconnue et malheureuse dans sa pension. Edouard insista; Charlotte se rendit; le capitaine arriva, et bientôt Edouard obtint que l'on ferait aussi venir Ottilie. Si tu crains, dit-il à Charlotte, que mon ami ne te prive souvent de ma société, tu en trouveras le dédommagement dans celle de ta pupille.

Cette manière de voir était peut-être assez plausible, et cependant l'événement la démentit. Les deux époux, il est vrai, se refroidirent, se négligèrent; mais ce que perdit la tendresse conjugale tourna au profit de l'amour et non de l'amitié. Ce ne fut point du capitaine, ce fut d'Ottilie qu'Edouard s'occupa; le capitaine, de son côté, porta toutes ses affections vers Charlotte; Charlotte prit du goût pour lui, et l'on vit s'allumer, à la fois, deux amours adultères. Les sentimens de chaque époux ne furent même pas long-tems un secret pour l'autre : mais Edouard et le capitaine gardèrent beaucoup plus long-tems celui de leur amour envers celles qui en étaient l'objet.

Les choses en étaient là lorsqu'une suite bizarre de circonstances, trop longues à décrire, conduisirent, à minuit, Edouard à la chambre de Charlotte. Un ami venait de rappeler à son imagination les charmes de sa femme; Ottilie et Charlotte s'y confondirent pour un moment. Il frappe, on ouvre; et soit obéissance de la part de Charlotte, qui était toute occupée du capitaine, soit qu'il s'opérât à l'instant dans son imagination une confusion d'idées semblable à celle qui venait d'avoir lieu dans celle d'Edouard, les deux époux se trouvèrent transportés aux premières nuits de leur hyménée.

Quelque tems après cet incident singulier, des événemens encore plus compliqués et plus bizarres amenèrent enfin, dans le même jour, la déclaration d'Edouard à

Digitized by Google

Ottilie, et celle du capitaine à Charlotte. Un tel pas franchi, une séparation pouvait seule sauver la vertu de nos héros et de nos héroïnes. Le capitaine s'exécuta de bonne grâce et partit sur-le-champ. Charlotte voulut éloigner sa pupille, mais Edouard s'y opposa; il préféra de s'éloigner lui-même, et laissa en partant une lettre où il menaçait Charlotte de se mettre à la poursuite d'Ottilie si on l'exilait du château.

Edouard, en effet, était loin de renoncer à Ottilie en s'en séparant. Son caractère était absolu, ses passions impétueuses, et il avait formé un projet qui n'étonnera pas médiocrement nos lecteurs. Habitant l'Allemagne protestante, où le divorce est permis, il voulait en profiter pour épouser Ottilie. Il se proposait de dédommager Charlotte en l'unissant au capitaine qu'elle aimait; et ce qu'il y a de plus singulier encore, la naïve, la sensible Ottilie n'avait rien trouvé dans cet arrangement que d'extrêmement naturel.

A peine arrivé dans sa nouvelle retraite, Edouard envoya à Charlotte un ami commun, pour lui faire ses propositions, mais cet ami qui ne s'était chargé qu'à regret d'un pareil message, en fut heureusement dispensé. Charlotte lui déclara qu'elle était grosse; ce mot lui ferma la bouche et dut aussi la fermer à Edouard. A cette nouvelle inattendue il renonça, du moins pour le moment, à ses projets; et n'espérant plus de bonheur dans la vie, il se rendit à l'armée pour chercher la mort dans les combats.

Pendant son absence, Charlotte accoucha d'un garçon qui, au lieu de ressembler à ses parens, offrait tous les traits du capitaine avec les yeux d'Ottilie. A cet événement près, l'intervalle de l'absence d'Edouard se passa fort paisiblement, mais il n'en occupe pas moins un bon tiers de l'ouvrage, l'auteur l'ayant rempli de digressions, d'épisodes et d'intermèdes que ses lecteurs trouveront peut-être assez inutiles, mais qui entraient dans son plan comme on le verra bientôt.

La guerre étant finie, Edouard revint dans sa retraite et reprit ses anciens projets. Ayant perdu l'espoir de se faire tuer, il revint avec plus d'ardeur au projet de rendre sa vie heureuse, et cette fois ce fut le capitaine lui-même qu'il chargea de ses propositions. Va, lui dit-il, persuade Charlotte; tu la recevras ensuite de ma main, et je recevrai Ottilie de la tienne. Le capitaine partit; Edouard se rapprocha du château pour avoir plutôt sa réponse: mais il



Digitized by Google

n'eût pas la patience de l'attendre; et tandis que son ami cherchait en vain Charlotte qui était en visite chez des voisins, il entra lui-même dans son parc et ne tarda pas à rencontrer Ottilie qui lisait au bord d'un étang, ayant le fils de Charlotte et d'Edouard auprès d'elle. La vue d'Ottilie le transporta de joie; la vue de l'enfant lui fit une autre impression. Quoique tout prêt à céder sa femme au capitaine, il fut blessé de reconnaître dans son fils le portrait de son ami. Ottilie voulut le calmer en lui montrant que la petite créature lui ressemblait à elle-même, mais alors son trouble augmenta; il ne vit plus dans cet enfant que le fruit d'un double adultère, il s'en confessa très-humblement, très-clairement à Ottilie, et conclut.... que son divorce avec Charlotte était plus nécessaire que jamais.

Cependant la nuit s'approchait, il fallut qu'Edouard reprît le chemin de l'auberge de village, qui était le lieu du rendez-vous; il fallait aussi qu'Ottilie retournât au château avec l'enfant. Elle avait l'étang à traverser, et s'embarqua dans une frêle nacelle. Emue, troublée, préoccupée comme elle devait l'être, elle laissa tomber l'enfant dans l'eau, l'en retira ensuite avec assez d'adresse, mais l'en retira déjà mort. Charlotte, à son retour, fut instruite de cette triste nouvelle; et bientôt elle se trouva entre le corps de son fils enveloppé dans un berceau, Ottilie à ses genoux et comme endormie, et le capitaine qui n'hésita pas à lui communiquer les propositions de son époux. Charlotte ne lui opposa plus de résistance. La mort de son fils, l'opiniâtreté d'Edouard, la déterminèrent: elle consentit au divorce. Le capitaine parla pour lui-même; elle ne l'encouragea, ni ne le repoussa, et le médiateur alla retrouver son ami, persuadé que sa mission était heureusement remplie.

Mais, dès qu'il fut sorti, Ottilie se releva; elle n'avait point dormi comme on le croyait. Dans un état léthargique qui la privait du mouvement et de la parole, elle n'en avait pas moins entendu toute la conversation. Eclairée enfin sur la nature des projets d'Edouard, elle les vit sous leur véritable jour et en eut horreur. Elle déclara avec autant de calme que de fermeté, qu'elle ne l'épouserait jamais, et menaça Charlotte de se noyer dans le même étang où son fils venait de trouver la mort, si elle consentait au divorce.

De ce moment les événemens s'accumulent; l'inébranlable résolution d'Ottilie les précipite avec rapidité vers le dénouement. Elle s'était promis de ne plus parler à Edouard. Dans un voyage qu'elle veut faire à sa pension,

Digitized by Google

des circonstances singulières le rapprochent d'elle : frappée de sa persévérance à la poursuivre, elle renonce à l'éviter ; elle consent à retourner avec lui auprès de Charlotte, mais en faisant le vœu tacite de ne plus parler à qui que ce soit, et de ne plus prendre que les alimens nécessaires pour ne pas mourir. Ainsi le capitaine et Charlotte, Edouard et Ottilie, se trouvent réunis au château. Ottilie observe exactement son double vœu. Ses amis respectent celui du silence ; elle leur cache celui d'abstinence, en se faisant servir chez elle, et en persuadant à une jeune fille qui lui était depuis long-tems dévouée, de consommer les alimens qu'on lui apportait. Sa vie s'éteignait peu à peu dans cette austère pénitence. Cependant elle parut renaître un peu à l'approche de la fête d'Edouard. Elle se prépara même une parure complète pour y paraître avec éclat ; mais la veille de ce jour désiré, le hasard l'amena dans le salon au moment où un ami de la maison déclamait contre l'adultère ; elle pâlit, se sentit frappée, n'eut que le tems de regagner sa chambre et rendit le dernier soupir. Edouard lui-même, la suivit de près ; il mourut de regret de l'avoir perdue. On ne dit pas ce que devinrent ensuite son épouse et son ami.

Telle est la fable principale de cet ouvrage extraordinaire ; et l'analyse en serait complète sans les digressions et les épisodes dont nous avons déjà parlé. Pour concevoir comment ces nombreux accessoires ont pu entrer dans le plan de l'auteur, il faut se rappeler que M. Goethe et l'école dont il est le chef, professent une doctrine toute nouvelle en littérature. Ils n'y voient rien de grand et de beau que la *poésie* : tout chez eux doit être *poétique*, et lorsqu'ils vous donnent un ouvrage sous le titre modeste de roman, vous pouvez être sûrs qu'ils se sont flattés intérieurement de vous gratifier d'une épopée. Or, on ne connaît point d'épopée sans épisodes ; on s'accorde généralement à vouloir y trouver du merveilleux ; et comme on convient encore qu'Homère et Virgile savaient tout ce qu'on savait de leur tems, les épiques allemands veulent aussi faire preuve de science. Voilà, si je ne me trompe, le secret de la nouvelle composition de M. Goethe. Je ne déciderai point si l'idée en est heureuse, mais on peut, je crois, avancer hardiment que l'exécution ne l'est pas. Un de ses principaux épisodes ne tient nullement au plan de son ouvrage. C'est le tableau, d'ailleurs très-bien fait, de toutes les inconséquences, de toutes les étourderies d'une jeune et riche héritière, d'un

Digitized by Google

véritable enfant gâté, qui, suivie d'une foule d'adorateurs, traverse comme un tourbillon la retraite paisible où vivaient Charlotte et Ottilie pendant l'absence d'Edouard. Deux autres personnages y paraissent moins inutilement : ce sont un baron et une comtesse qui s'aiment depuis long-tems, mais qui, mariés tous deux, n'auraient pu se réunir que par un double divorce. L'un des deux l'avait obtenu, mais l'époux de l'autre étant inflexible, ils attendaient patiemment sa mort, et se consolaient en voyageant ensemble. Leurs discours et leur morale, en harmonie avec leur conduite, contribuent à rendre les projets d'Edouard moins singuliers aux yeux d'Ottilie; ils entrent d'ailleurs pour quelque chose dans la marche des événemens; il est seulement fâcheux que ces deux caractères n'offrent rien d'aimable ni d'estimable, car ce sont sur-tout les personnages de ce genre qui manquent dans notre roman.

Il serait peut-être juste de placer parmi les personnages épisodiques un instituteur de jeunes demoiselles qui est devenu amoureux d'Ottilie à sa pension, et un architecte à qui elle n'est rien moins qu'indifférente. Cependant l'auteur semble plutôt les avoir imaginés pour développer la partie savante de son poëme. L'instituteur fait de graves observations sur le caractère des jeunes filles, et disserte savamment sur l'éducation. L'architecte fait bien mieux encore : il raisonne sur son métier, il bâtit, il peint, il décore; il nous apprend que lorsqu'un amateur nous fait voir une collection d'estampes et de dessins originaux, il faut prendre chaque feuille soigneusement avec les deux mains de peur que le papier ne se froisse et ne se casse. Il aide l'enfant gâté, dont nous parlions tout-à-l'heure, à représenter avec des personnages vivans des tableaux connus des grands maîtres, tels que le *Bélisaire* de Vandyck, l'*Esther et* l'*Assuérus* du Poussin; et comme Ottilie n'y était point admise, il *monte* exprès pour elle une représentation de la *Nuit du Corrège* où elle figure la mère du Sauveur. Le capitaine, de son côté, ne se montre pas moins expert dans la science des jardins anglais, dans l'art d'embellir les paysages. Edouard et lui sont au courant des découvertes de la chimie, et nous donnent, en effet, une très-belle dissertation chimique sans laquelle il serait impossible de comprendre le titre du roman. Une seule chose prouve encore plus évidemment à quel point l'auteur tenait à se montrer au niveau des lumières de son siècle, c'est qu'il a doué son héroïne de la faculté merveil-

Digitized by Google

leuse des Bleton et des Campetti, et lui a fait répéter avec le plus grand succès les expériences de Ritter sur les oscillations du pendule.

Ceci nous conduit naturellement à parler du *merveilleux* de ce poëme en prose, merveilleux dont M. Goethe nous avait déjà donné l'avant-goût dans *Hermann et Dorothée*, poëme en vers. Il est fondé sur une opinion très-raisonnable en elle-même, savoir : que le merveilleux déjà connu, celui qui consiste dans l'emploi des puissances surnaturelles, ne peut plus être en usage aujourd'hui, surtout lorsqu'on place son action à l'époque actuelle. En cela nous sommes d'accord avec lui; mais au lieu d'en conclure avec nous qu'il faut bannir le merveilleux des ouvrages de ce genre, M. Goethe, qui voulait absolument en avoir, en a cherché dans les limites mêmes de la nature, dans ceux de ses phénomènes qui sont reconnus, mais non expliqués, ou dans les faits singuliers dont on ne peut deviner les causes. Ainsi l'amour d'Ottilie et d'Édouard qu'il pouvait faire naître tout simplement, il l'a fondé sur la sympathie physique la plus étrange. Les deux amans sont sujets à la migraine, l'un du côté gauche, et l'autre du côté droit; Ottilie, en copiant un acte de la main d'Édouard, finit par contrefaire involontairement son écriture au point que lui-même eût pu s'y méprendre; et c'est-là ce qui motive sa durée. Édouard est confirmé dans ses projets par des rêves du même genre. La date d'une plantation qu'il a faite, se trouve être celle de la naissance d'Ottilie; un vers marqué par hasard de leur chiffre est jeté en l'air pour être brisé, et cependant ne se brise pas; mais aussi ce même verre cassé dans la suite par inadvertance, détermina la mort d'Édouard. Nous passerons sous silence d'autres circonstances non moins merveilleuses, parce qu'on ne peut tout citer, et que la préférence est due à trop juste titre à celles qui accompagnèrent la mort d'Ottilie ou plutôt son enterrement. Nanny, cette jeune fille qui s'était chargé de manger pour elle lorsqu'elle se laissait mourir de faim, est bourrelée de remords en voyant passer le convoi de sa maîtresse. Dans son désespoir, elle se jette d'un grenier dans la rue; on la croit morte ou du moins estropiée; mais à peine a-t-elle touché le corps d'Ottilie qu'elle se relève sur ses pieds, prête à courir et *à jouer à la fossette*, comme le petit enfant du *Médecin malgré lui*. Un tel miracle répandu dans le pays y fit passer à bon droit

Digitized by Google

Ottilie pour une sainte ; la foi s'accrut ; on accourut à son tombeau de toutes parts, et les miracles se multiplièrent.

Les miracles ! me direz-vous ; est-ce donc de bonne foi que M. Goethe les raconte ? Est-ce qu'il y croit ? — Non, vraiment, et c'est-là le mal, sous le rapport poétique. C'est précisément parce qu'il n'ose les affirmer et les donne pour argent comptant, qu'ils ne produisent pas l'effet qu'il désire. Son récit ne peut ni persuader ni attendrir ; il ne prouve que la crédulité des gens du pays d'Ottilie, même que les expériences du pendule ne prouvent que sa propre crédulité, et les migraines sympathiques, rapport fortuit d'organisation qui aurait fort bien pu exister sans produire des passions mutuelles, quoique M. Goethe veuille en faire la base d'une sorte de fatalité physique substituée à la fatalité surnaturelle des anciens. Mais est le vice de ce prétendu merveilleux naturel que nous pommerions plutôt merveilleux bâtard. Si la raison peut l'expliquer, l'imagination n'en est point émue ; s'il ne peut s'expliquer, on refuse d'y croire, et si par malheur l'auteur y croyait lui-même, ce serait le ridicule qu'on en voudrait maître, c'est-à-dire, l'antipode du merveilleux.

On vient de voir de quels matériaux M. Goethe s'est servi, de quelles ressources il a usé pour grossir l'ensemble de cet ouvrage. Nous en avons exposé les défauts littéraires. Nos lecteurs en jugeront eux-mêmes la moralité. Ce qui l'excuserait, supposent que le but principal de l'auteur été de montrer de quelles funestes conséquences peut être l'admission d'un tiers entre deux êtres bien unis ; ils ajoutent que tout en peignant deux amours adultères, il a aimé vivement ce crime et a professé le plus grand respect pour le mariage. Il est vrai qu'un de ses personnages clame plus d'une fois sur ce sujet. Il est vrai encore qu'Edouard et même Ottilie, malgré ses remords et sa pénitence sont sévèrement punis. Ce qui nous afflige, c'est qu'on a voulu fixer l'intérêt sur cet Edouard qui, loin d'éprouver en son caractère les changemens avantageux qu'y produit souvent l'amour, la plus généreuse des passions, devient par cette passion même égoïste, dur, inhumain. Ce qui nous afflige encore, c'est la corruption effrontée du baron et de la comtesse ; c'est le manque absolu de délicatesse dans certains détails, et sur-tout dans la conception et l'exécution du double adultère commis moralement par les deux époux. Au reste, ce sont là de ces choses qu'un critique ne doit point préjuger ; il ne peut que rendre l'impression qu'il en

Digitized by Google

a reçus, et en appeler à celle qu'en recevront à leur tour ses lecteurs. Il est d'autres détails sur lesquels il peut prononcer avec plus de confiance; ceux qui tiennent au style, au talent de peindre, à celui d'observer. Sous ce rapport, *les Affinités électives*, quoique bien inférieures au *Werther*, et même au *Willhelm Meister* du même auteur, sont encore un ouvrage très-remarquable. Le style est d'une correction, d'une pureté extrêmement rares, et toujours aussi clair que le sujet le permet. Le dialogue est bien coupé. Les tableaux de mœurs sont aussi vrais que piquans. Les réflexions ont souvent autant de profondeur que de justesse. Les descriptions seraient parfaites si l'auteur, qui semble s'y complaire, ne se perdait souvent dans l'immensité des détails.

On assure que les *Affinités électives* ont obtenu en Allemagne un succès prodigieux. Nous avons quelque peine à le croire, malgré les avantages que nous venons de leur accorder. Il y a en Allemagne trop de gens éclairés pour que cet ouvrage n'ait pas été apprécié ce qu'il vaut sous le rapport littéraire. Le sentiment moral y est trop délicat chez les gens bien élevés, pour que les détails qui nous choquent n'y aient pas excité le même dégoût. Si l'on appelle un succès prodigieux les éloges de certains journaux et une vente rapide, nous ne serons plus étonnés. Le nom seul de M. Goethe en impose à la plupart des critiques; ce nom ferait vendre des ouvrages bien inférieurs ou d'un genre bien moins attrayant.

Mais si la haute réputation de M. Goethe lui a rendu en Allemagne un si bon service, elle lui en a procuré en France de très-mauvais. On a fait de son ouvrage deux traductions à-la-fois (1), et dès que la concurrence a été mutuellement connue, on n'a plus visé des deux côtés qu'à faire au plus vite, ce qui équivaut pour ainsi dire à faire au plus mal. On peut juger du résultat pour un ouvrage

---

(1) *Les Affinités électives*, roman de Goethe, auteur de *Werther*, etc., traduit de l'allemand. Trois vol. in-12. Prix, 6 fr. Chez S. C. l'Huillier, libraire, rue Saint-Jacques, n° 55 (sans nom de traducteur).

*Ottilie*, ou *le Pouvoir de la Sympathie*, traduit de l'allemand de Goethe, auteur de *Werther*, d'*Hermann et Dorothée*, etc. Par M. Breton. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr. Chez la veuve Lepetit, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 2.

Digitized by Google

dont le mérite principal est dans le style. Il est cependant de notre devoir de dire qu'on n'a pas été également coupable des deux côtés. L'un des traducteurs, M. Breton, paraît avoir ignoré assez long-tems la concurrence. Il a travaillé d'abord avec beaucoup de soin : ce qui le prouve, c'est qu'il avait le projet de refondre l'ouvrage plutôt que de le traduire, qu'il a même eu le tems d'en élaguer beaucoup de superfluités. On voit qu'il ne s'est pressé que vers la fin de son travail et qu'il n'a abandonné qu'à regret son projet de refonte : son style d'ailleurs est assez correct ; ses contre-sens sont en petit nombre. Son rival, au contraire, ou ses rivaux (car il prétend et semble prouver qu'il en avait plusieurs), ont traduit, du commencement jusqu'à la fin, avec une précipitation inexcusable. Aussi est-il bien rare qu'ils entendent leur auteur ; ils donnent les lettres d'un homme pour celles d'une femme : ils prennent à chaque instant *eux* pour *vous*, et *vous* pour *eux*. On ferait de leurs contre-sens et de leurs qui-proquos une liste aussi nombreuse que plaisante. On conçoit, au reste, très-facilement qu'en procédant de cette manière, ils n'ont pas dû songer à refondre l'ouvrage qu'ils traduisaient. Ils ont bien mutilé par-ci par-là quelques phrases de leur auteur, mais ils ont essayé de nous les donner toutes ; ils n'avaient pas le tems de choisir. Cette conduite scrupuleuse sera, je le sais, du goût de bien des gens. Il y a des lecteurs qui veulent qu'on traduise tout, qui seraient fâchés qu'on leur fît grâce des plus ennuyeuses longueurs, des défauts les plus choquans d'un ouvrage célèbre. Ils ne lisent rien, pas même un roman, pour s'amuser, mais pour juger ou pour s'instruire. Je ne les chicanerai point sur leur goût ; je leur dirai seulement que pour l'ouvrage dont il est question, ils ne gagneraient rien à préférer la traduction la plus complète, mais de beaucoup la plus inexacte, si non de trouver tous les défauts de l'auteur grossis de ceux des traducteurs, et toutes ses beautés anéanties. Quant à ceux qui ne lisent les romans même étrangers, que pour leur plaisir, ou qui du moins s'en rapportant, pour les juger, à ceux qui les ont lus dans la langue originale, se contentent de trouver dans la préface le compte rendu des sacrifices qu'on a faits à leur goût et de l'ennui qu'on leur a sauvé, sans doute ils ne balanceront pas dans le choix qu'ils auront à faire. C'est dans la traduction de M. Breton qu'ils liront le roman de M. Goethe ; si l'ouvrage leur paraît meilleur qu'il ne l'est réellement

Digitized by Google

dans son ensemble, ils seront dédommagés par-là de ce qu'ils doivent nécessairement perdre des beautés de détail; et de plus ils trouveront dans la *préface* et dans les *remarques*, des notions intéressantes non seulement sur cet ouvrage, mais sur d'autres productions de M. Goëthe. M. Breton les juge en général fort bien; il n'est même pas trop indulgent pour celui qu'il vient de traduire; on peut dire seulement qu'il s'est laissé un peu trop éblouir de son prétendu succès. Nous avons déjà montré ce qu'il faut en croire. En Allemagne, le nom de l'auteur ne pourra le soutenir long-tems contre ses défauts; en France, où ce nom est moins imposant, où d'ailleurs l'ouvrage perd dans la traduction ses plus grands avantages, ce sera beaucoup s'il s'élève dans sa nouveauté au-dessus de la foule des romans ordinaires pour s'y replonger presqu'aussitôt. Triste résultat des veilles d'un homme de génie! Mais qui ne sait que le génie s'y expose toutes les fois qu'il veut se frayer des routes nouvelles sans consulter la raison, la délicatesse et le goût? VANDERBOURG.

## VARIÉTÉS.

### CHRONIQUE DE PARIS.

C'est le 23 de ce mois qu'ont été mariés les soixante militaires dotés par l'Empereur. On cite à cette occasion un fait qui nous a été confirmé par des personnes dignes de foi. Le magistrat chargé de recueillir les demandes des militaires retirés qui se croyaient appelés à jouir des bienfaits de S. M., reçut une lettre conçue à-peu-près en ces termes :

Monseigneur, je suis jeune encore, j'ai fait six campagnes et reçu cinq blessures; je désire me marier, mais je n'ai pas fait de choix : si votre Excellence veut bien m'indiquer quelqu'un à qui je puisse convenir, elle peut disposer de moi.

Je suis avec respect, etc. BRUNAULT.

Nous ne répondons point que le nom qu'on nous a cité, soit exactement celui que nous indiquons ici : quoi qu'il en soit, la pétition fut accueillie favorablement; sur l'exposé des titres du pétitionnaire, une jeune personne accepta sa

Digitized by Google

main ; les prétendus furent mis en présence ; mais une circonstance imprévue ne permet pas d'espérer que le mariage s'achève : l'auteur de la lettre est.... une femme.

— N'en déplaise à la mauvaise humeur, ou plutôt à la mauvaise foi de certaines gens, les sciences, les lettres et les arts ne sont pas en France dans un état aussi désespéré qu'on voudrait le faire croire ; on peut encore citer un assez bon nombre de savans, d'artistes, et même quelques littérateurs du premier ordre, et nous ne serions pas surpris que quelqu'un essayât de prouver, qu'en plus d'un genre, nous avons acquis sur les deux siècles précédens, et sur les autres nations, une supériorité incontestable. Est-il, en effet, bien déraisonnable de penser que les sciences exactes ont fait de nos jours de véritables progrès, que les arts mécaniques ont été perfectionnés, que notre école de peinture est la première de l'Europe, et que notre Conservatoire de musique est au premier rang des établissemens de ce genre? Mais, pour ne parler aujourd'hui que de cette dernière institution, ne doit-on pas s'étonner qu'elle ait réalisé en si peu de tems les espérances qu'il était permis d'en concevoir? En examinant de quelle méthode on s'est servi pour arriver à de si grands et de si prompts résultats, peut-être parviendrait-on à convaincre les plus obstinés qu'en toute espèce d'éducation on peut avec succès s'écarter des vieilles routines.

— Le public a joui pendant quelque tems de la superbe collection de tableaux recueillie par M. Lebrun, dans ses voyages en Italie, en Espagne, et dans les départemens méridionaux de la France. Ces richesses ont été exposées pendant quelques mois aux yeux des connaisseurs qui, tout en admirant les chefs-d'œuvre de plusieurs grands maîtres, les ont fort aisément distingués de quelques ouvrages médiocres que le catalogue semblait vouloir faire passer à l'abri des noms illustres du Corrège et de Claude Lorrain. Quoi qu'il en soit, il est au moins très-difficile qu'aucun particulier puisse réunir une suite de tableaux aussi rares et aussi précieux. L'époque du mariage de l'Empereur était sans doute la plus favorable qu'on pût choisir pour la vente d'une pareille collection, aussi tous les objets vraiment remarquables ont-ils été poussés à un prix où ces mêmes tableaux ne s'étaient pas encore élevés. M. le prince Yousupow a payé quarante mille francs un petit nombre de morceaux achevés.

Les deux Téniers, dont l'un représente Jésus-Christ

Digitized by Google

couronné d'épines (par des Juifs en *costume flamand et la pipe à la bouche*), et l'autre une distribution de pain à des pauvres, ont été vendus, le premier, 25,000 fr., et le second à-peu-près la moitié de cette somme; le beau Van-Dick a été payé 18,000 fr. Un tableau de Carle Dujardin, l'un des meilleurs de ce grand maître, mais où l'on a reconnu quelques *repeints*, avait été acheté avant la vente. L'affluence des amateurs et le prix où se sont élevés les tableaux d'un mérite réel, prouvent que le goût des arts se ranime et que les talens, si puissamment protégés par le chef de la nation, sont encore sûrs de trouver chez les grands l'appui et les encouragemens dont ils ont besoin.

— La foule s'est portée au Louvre pour admirer les travaux de la chapelle et de la galerie, dont l'entrée est fermée depuis le 23, et l'affluence a été telle qu'on était forcé de s'arrêter long-tems dans la salle *des pas perdus* pratiquée sous les guichets. La décoration de cette salle n'est pas indigne d'arrêter quelques momens les regards des connaisseurs; elle se compose d'anciennes tentures des Gobelins, lesquelles représentent les principaux événemens du siècle de Louis XIV, exécutés d'après les tableaux de Vander-Meulen, et dont les originaux sont encore en partie conservés dans cet établissement. Ces tapisseries qui remontent à-peu-près au tems de la fondation de cette manufacture impériale, servent de points de comparaison pour apprécier les progrès qu'a faits ce genre d'industrie sous le double rapport de l'exécution, de la beauté et de la fermeté des couleurs. Ces premiers ouvrages exécutés partie en laine et partie en soie, n'offrent plus aujourd'hui que des teintes décolorées, et contrastent d'une manière frappante avec le beau travail moderne, auquel il ne manque qu'un cadre pour soutenir la comparaison avec les meilleurs tableaux. Quelques-unes de ces tentures représentant des arabesques, ont été exécutées sur les dessins de Le Brun, et celles qui remontent à une époque plus reculée, sont du genre des tapisseries que les Italiens appellent *Arassi*, du nom de l'endroit où elles ont été fabriquées originairement: Rubens en a fourni les sujets.

— Le mouvement imprimé aux beaux arts se manifeste chaque jour par quelque création nouvelle. On a mis à découvert, depuis quelques semaines, les six statues qui décorent le péristyle extérieur de la façade du Palais du Corps-Législatif: ce sont les statues de Minerve et de

BIBL. UNIV. GENT

Digitized by Google

Thémis, celles de Sully, du chancelier l'Hôpital, du chancelier d'Aguesseau et de Colbert. Nous reviendrons sur ces ouvrages de l'art auquel il appartient particulièrement d'animer les monumens d'architecture.

— Nos dames, après avoir emprunté aux reines Médicis une partie de leur ajustement, se livrent aujourd'hui à quelques-unes de leurs habitudes. On sait que la mère de Charles IX avait fait venir à sa cour un fameux astronome dont les avis et les prédictions n'ont peut-être pas médiocrement influé sur la conduite de cette reine superstitieuse. Cet usage s'introduisit à la cour de Henri IV, et Marie de Médicis se fesait tirer les cartes au moins une fois par mois, par l'intrigante et malheureuse Galigaï. De nos jours, Fabre d'Églantine a cru faire justice sur la scène de ce misérable ridicule, et n'a fait que le mettre à la mode. Il existe à Paris une moderne Sibylle dont la réputation et les moyens d'existence sont uniquement fondés sur la crédulité puérile des femmes de la meilleure société, et sur la curiosité de quelques personnes qui veulent, ainsi que nous, connaître au juste ce qu'il faut de sottise et d'impudence pour établir un pareil impôt dans une grande ville, au commencement du dix-neuvième siècle. Ce n'est ni dans la forêt de Dodone, ni sous les voûtes mystérieuses d'un temple qu'habite la pythonisse : c'est au milieu de Paris, dans la rue de Tournon, à l'enseigne énigmatique du *Bureau de Correspondance générale*. Le lecteur va s'effrayer et croire sans doute que cette correspondance s'entretient avec Satan, Moloch, Asmodée ou Belphégor : qu'il se rassure ; la sorcière parisienne ne correspond qu'avec les dames, avec les hommes qui poussent la galanterie jusqu'à imiter ce faible, et aussi avec les cochers, les laquais, les femmes-de-chambre, etc. qui veulent singer leurs maîtres, et qui, comme tous les singes de manies, vont beaucoup plus loin que les originaux. Il n'est pas aussi aisé qu'on pourrait le croire d'être admis en sa présence : d'abord vingt équipages plus brillans les uns que les autres obstruent les avenues du temple, et puis il faut savoir à qui l'on parle, et toute magicienne que l'on est, il est plus sûr d'avoir quelques heures devant soi pour se reconnaître. Ce n'est donc, pour l'ordinaire, qu'à votre seconde visite que vous obtenez les honneurs de la séance ; un laquais vous introduit dans un salon richement décoré, et à l'heure précise du rendez-vous l'enchanteresse paraît, et le charme commence. Quel moment ! le passé, le présent, l'avenir vont

Digitized by Google

être mis à-la-fois sous vos yeux, au moyen d'un simple jeu de cartes, et voilà comme les plus grands effets naissent pour l'ordinaire des plus petites causes. Il est vrai de dire cependant que ces cartes sont beaucoup plus grandes que les autres, et tarotées en forme d'hiéroglyphes. La magicienne les mêle, en se recueillant d'une manière très-édifiante, et les assemble selon les savantes combinaisons de l'*Etteilla* : puis après, vous apprenez, quand les agens secrets ont bien fait leur métier, que vous êtes jeune ou vieux, marié ou garçon, que vous avez eu une jeunesse orageuse, etc.; mais à tout prendre, comme le passé n'importe guère, on glisse là-dessus assez légèrement. Pour l'avenir, c'est autre chose : on ne vous cache rien, surtout quand vous demandez le *grand jeu* qui coûte un louis. Nous nous étions contentés du petit, et que voulez-vous savoir pour six francs? Aussi avons-nous appris, *que nous ne tarderions pas à nous marier, que nous aurions des enfans, que nous pourrions bien ne pas les élever tous, que nous éprouverions des pertes cruelles, mais que nous ferions une fortune immense*; et lorsque nous avons fait observer à la dame que ses prophéties, à la dernière près, étaient toutes réalisées depuis plus de dix ans, elle s'est rejetée sur les erreurs du petit jeu, qui n'était pas *fort* sur l'avenir. Nous n'avons pourtant pas jugé à propos d'en apprendre pour le moment davantage, et après avoir médité sur cette prédiction et sur la formule favorite de la prophétesse, *vous entendez bien, vous concevez bien*, nous sommes sortis convaincus, comme Aly, que *les esprits dont on nous fait peur sont les meilleures gens du monde.*

— Si le mois d'avril n'a pas été très-fécond en nouveautés dramatiques, celui qui va suivre en verra naître plusieurs : on en répète deux à l'Opéra-comique; les *Troubadours*, en un acte, dont les paroles et la musique sont de deux auteurs très-estimés, et une pièce en trois actes qui se recommande également par le nom du poëte et du compositeur. Le Vaudeville prépare l'*Auberge dans les nues* ou *le Chemin de la gloire*, où l'on parodie en masse, à ce qu'on assure, toutes les pièces jouées depuis un an avec quelque succès sur les grands théâtres : de compte fait, les auteurs y distribuent deux cent vingt-trois coups de patte ou de pied, presque tous mortels; c'est le Samson du Vaudeville, armé, comme dans l'Ecriture, et déchaîné contre les Philistins tragiques, comiques et lyriques. *Les Ré-*

Digitized by Google

*jouissances parisiennes* vont succéder aux Réjouissances autrichiennes sur le théâtre des Variétés.

—Un accident dont les suites pouvaient être beaucoup plus funestes, a mis dans le plus grand danger un ouvrier attaché au service de l'Opéra, le jour de la première représentation de la reprise de Trajan. Au moment d'un changement de décoration, cet ouvrier employé dans les ceintres a été saisi dans une manœuvre, et roulé par le col sur un des tambours. Au moment où l'on s'en est aperçu, il ne donnait plus aucun signe d'existence. Les remèdes de l'art, promptement et habilement appliqués, l'ont rappelé à la vie, et il a dû se trouver heureux d'en être quitte pour la fracture d'un bras, dont il sera promptement rétabli.

Modes. —Voltaire appelait la promenade *le premier des plaisirs insipides*; celle de Longchamp serait incontestablement la première de ce genre, si la vanité, pour certaines gens, n'était pas une source de jouissances très-vives, et qu'on pût leur contester celles qu'ils goûtent à faire parade, aux yeux de la foule ébahie, d'un bel attelage, d'une brillante voiture, ou d'une coiffure nouvellement sortie des magasins de Leroi: quoi qu'il en soit, un usage qui alimente le luxe et la curiosité n'est pas précisément un mal dans une grande ville. Le tems, cette année, n'a pas été d'accord avec les préparatifs que l'on avait faits pour Longchamp. Les étrangers affluent à Paris, et l'on comptait sur trois journées brillantes. La première était d'un heureux présage; un assez grand nombre de voitures, beaucoup de chevaux de selle, une foule de promeneurs dans les contre-allées des Champs-Elysées, promettaient pour le jeudi (jour par excellence) la plus nombreuse et la plus brillante réunion. Malheureusement la pluie a déjoué en partie ces espérances et n'a permis qu'à un petit nombre d'amateurs déterminés de se trouver au rendez-vous. Parmi les équipages on en a remarqué plusieurs à six et à quatre chevaux, dont le fonds était jonquille avec de légers filets noirs, et le train amaranthe rechampé d'or. La plupart des calèches étaient ou vert olive ou américain. Les housses des sièges ont gagné, cette année, un rang de frange.

Le printems ramène assez périodiquement la mode des touffes violettes sur des chapeaux de paille: cette parure à Longchamp était de bon goût: une capotte toute entière de rubans lapis ou feuille-morte était de bon ton; une espèce de cornette anglaise en percale bouillonnée en tulle était de bon

Digitized by Google

bon genre. Les schals les plus à la mode ne ressemblent pas mal, pour le dessin, à ces vieux tapis que l'on ne trouve plus que dans les garde-meubles. Heureusement ces schals sont fort chers, et il n'est permis qu'à un petit nombre de femmes de s'enlaidir à si grands frais.

Un jeune homme comme il faut, court le matin en habit carmelite mélangé, à collet de croisé de soie noire, le gilet chamois, et le pantalon d'écurie gris de fer. Nous sommes honteux de convenir que nous ne devons, cette année, aux promenades de Longchamp, qu'un pouce de plus aux revers du gilet, et un pouce de moins à la longueur de l'habit.

Y.

---

SPECTACLES. — *Opéra-Buffa*. — Depuis le fameux concert où Mmes Festa et Barelli devaient paraître ensemble et donner le piquant spectacle d'une lutte entre deux talens supérieurs et différens, lutte qui n'a pu avoir lieu, comme on sait, une division très-prononcée s'est établie parmi les amateurs; les uns ont refusé de croire à la maladie subite de Mme Festa et ont accusé l'administration, Barelli, sa femme, tout le monde; les autres ont accusé Mme Festa de peu de complaisance et de zèle pour les intérêts de l'orchestre qui donnait le concert à son profit. Là-dessus, grands débats, discussions interminables au parterre, querelles, factions; encore un degré de vivacité et de fanatisme, et dans cette guerre passablement bouffonne, les couleurs des deux partis étaient arborées en faveur des deux rivales; mais on peut le dire ici, *Numero Deus impare gaudet*. Une troisième cantatrice en venant se placer au milieu de Mmes Festa et Barilli, va probablement tout réunir et tout concilier; elle aura pour elle un très-grand parti; celui des neutres, des bénévoles amateurs qui n'ont pas la folie d'être exclusifs, et jouissent des talens divers au lieu de disputer sur leur prééminence.

L'Opéra-Buffa avait besoin de l'arrivée de Mme Correa : Mme Barelli ne peut paraître de quelque tems, Mme Festa seule ne peut varier le répertoire; Mme Correa vient de l'enrichir d'un ouvrage qui a plu généralement. C'est le *Vedosa Capriciosa* de Guglielmi; l'intrigue en est naturelle, amusante, et même assez comique; le dialogue est quelquefois plaisant; la pièce est bien jouée. La musique est du tems où les compositeurs donnaient à la partie instrumentale beaucoup moins qu'aujourd'hui, et à la partie



Digitized by Google

chantante beaucoup plus. Je ne doute pas que parmi les professeurs un grand nombre ne reprochent à cette composition un peu de nudité; mais la nudité n'est un défaut que lorsque les formes ne sont pas belles : ici elles sont régulières et gracieuses : l'ensemble de la composition a de l'harmonie et de la douceur. Les idées premières ont plus d'élégance que de verve, plus de charme que de vigueur : on trouve la finale faible, mais il y a un quatuor, un sextuor au second acte, plusieurs duos et des airs du meilleur style. Tout est à la scène et à la situation. Il y a de la variété et de la vérité.

La nature, qui a beaucoup fait pour M^me^ Correa, a poussé un peu trop loin ses faveurs; mais l'extrême embonpoint de cette aimable cantatrice ne lui ôte rien de sa grace, et même de sa légèreté; elle est vive, sa physionomie est animée; elle joue avec intelligence, avec esprit. C'est ce que nos Français ont d'abord remarqué; ils ont ensuite reconnu une voix belle, sur-tout dans le *medium* et les tons graves, et une très-bonne méthode de chant : ils ont à regret noté quelques fautes graves qu'un début et une indisposition visible leur ont fait excuser. Ces fautes ont été moins sensibles à la seconde représentation; mais on ne peut encore accorder à M^me^ Correa, sans restriction, toute la facilité, toute la correction, et toute la pureté d'exécution nécessaires dans une cantatrice de première ligne. Quoi qu'il en soit, elle a obtenu un succès très-brillant et très-décidé : vienne un *Tenore* d'un vrai talent, et la troupe sera pour le nombre et la force des sujets en état de soutenir la comparaison avec ce que nous avons entendu de mieux.

---

SOCIÉTÉS SAVANTES. — *Société des sciences, arts et belles-lettres de Mâcon.* — Cette Société vient de publier un compte rendu de ses travaux pendant la dernière année. L'ordre et l'élégance qui règnent dans la rédaction de cet ouvrage, font l'éloge de M. le docteur Cortambert, secrétaire-perpétuel de l'Académie.

Il a mis au premier rang des travaux ceux qui ont rapport à l'agriculture, et parmi ceux-là un ouvrage de M. de Vincent, dans lequel cet habile agriculteur paraît avoir déposé les utiles résultats de l'observation et de l'expérience.

Après avoir parlé des rapprochemens très-ingénieux que

Digitized by Google

M. Cortambert cadet établit entre l'agriculture et la médecine, par l'analogie du règne végétal avec le règne animal, le secrétaire cite avec intérêt une dissertation sur *le lait considéré comme cause des maladies des femmes en couche*. L'auteur de cette dissertation s'est proposé de détruire une opinion regardée par lui comme un préjugé d'autant plus dangereux qu'il est ancien et très-accrédité : c'est l'opinion qui attribue aux déviations du lait, non-seulement les maladies dont les femmes sont atteintes pendant la durée de leurs couches, mais encore celles dont elles sont attaquées par la suite. Appuyé de l'anatomie et de la chimie, il démontre que les seins sont les seuls organes qui sécrètent le lait et le contiennent; que ce liquide ne peut former de dépôts si ce n'est dans les mamelles mêmes; et au lieu des remèdes ridicules ou dangereux que l'usage a commandés pour les prétendues maladies de lait, il présente des vues de traitement conformes à sa doctrine.

M. de Cortambert passe en revue plusieurs rapports sur des inventions ou des procédés utiles à l'humanité, tels que l'application de secours aux noyés, la construction d'un lit pour les malades, etc.

Un Mémoire de M. Dedrée sur un nouveau *genre de liquéfaction ignée* a paru mériter l'attention de l'Académie. Ce naturaliste, héritier des manuscrits de Dolomieux, et qui paraît avoir hérité aussi de ses vastes connaissances en minéralogie, a fait d'utiles expériences sur la nature des *laves* que l'on a nommées depuis *lithoïdes*.

On a écouté avec intérêt plusieurs rapports très-lumineux sur d'autres mémoires qui traitent de diverses parties de la physique.

Les travaux de l'académie de Mâcon prouvent que ses membres ne sont pas plus étrangers aux belles-lettres qu'aux profondes spéculations des sciences. M. Roujoux, son président, a cherché, dans un discours élégant et sage, à développer cette idée féconde en vérités : que les académies, sans obtenir une part égale de gloire, peuvent toutes aspirer à être utiles. « Jamais, a-t-il dit, les réu-» nions littéraires ne furent plus multipliées en France ; » jamais aussi les mœurs ne furent plus douces, l'amour » des sciences plus actif. Jamais de plus grandes concep-» tions, de plus vastes entreprises, de plus surprenans tra-» vaux n'illustrèrent un siècle..... »

« Si vous n'avez pas, ajoute l'orateur, comme l'Insti-» tut, l'éclat des succès brillans, vous prenez, comme lui,



Digitized by Google

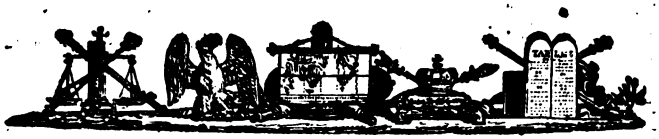
» le soin des succès utiles, et vous pouvez suspendre
» tribut de vos méditations à toutes les branches des science
» et des arts. »

L'académie avait proposé un prix pour le meilleur éloge de *Dombey*, l'un de ses compatriotes les plus distingués. Elle n'a eu qu'à se félicer du zèle et du talent des orateurs qui ont répondu à son appel ; mais elle a éprouvé le regret de ne pouvoir connaître le vainqueur qu'elle a couronné dans ce concours.

Un *Traité du style épistolaire*, de M. Doria ; des *Considérations sur le langage*, par M. Delarnaud ; des *Pensées sur les poésies de M. Delille*, dont l'auteur est M. de Précy, ont paru mériter l'intérêt des littérateurs.

Le compte des travaux de l'académie est terminé par une Notice sur l'abbé Sigorgne, un des membres de la Société. C'est au secrétaire perpétuel M. de Cortambert, qu'elle avait réservé l'honneur de payer un tribut à la mémoire de ce littérateur estimable ; et il s'en est acquitté avec une éloquente simplicité, et une pureté de style qu'on trouve rarement loin du centre commun des arts et du goût.

Digitized by Google



# POLITIQUE.

Les nouvelles du Nord paraissent désormais devoir intéresser le commerce plutôt que la politique. La Russie, la Suède, le Danemarck, la Prusse ne s'occupent que des moyens de concourir à l'exécution du vaste système qui doit isoler entiérement les Anglais du reste de l'Europe, les tenir bloqués dans leur île, et les atteindre dans leurs plus chers intérêts, qu'ils soient colons, manufacturiers, entreposeurs ou colporteurs des produits de leur sol, de ceux de leur industrie ou de ceux des colonies. La Russie a donné les ordres les plus sévères pour que ses mesures prohibitives fussent observées avec rigueur. La Prusse n'a ouvert que deux de ses ports au commerce, afin que la surveillance des agens français fût plus facile et plus sûre: sur toutes les côtes de la Baltique, on n'admet les Suédois qu'avec des certificats d'origine, et s'ils portent des denrées coloniales, ils doivent exhiber des *visa* des consuls français. La ligne des douaniers s'est de beaucoup augmentée vers les bords de l'Elbe, et si, comme on l'assure, une flotte anglaise commandée par l'amiral Saumarez, et composée de sept à huit vaisseaux de ligne, pénètre bientôt dans la Baltique, ce ne pourra être pour seconder des opérations commerciales. Peut-être les exploits incendiaires de Copenhague sont-ils l'objet des nouvelles instructions de l'amiral, mais sur tous les points on est préparé à la défense, et les Anglais ne trouveront même pas l'occasion de recommencer une expédition qui, à leurs propres yeux, a couvert leurs armes d'une tache ineffaçable.

Les relations sont toujours de plus en plus amicales entre les cours du Nord et celle de France. La gazette de Pétersbourg s'est expliquée dans les termes de la plus parfaite union en publiant l'importante nouvelle du mariage de Sa Majesté: elle y a vu une garantie nouvelle du repos de l'Europe, et un moyen sûr de resserrer les liens qui unissent désormais les trois cours impériales. La Prusse a, dit-on, obtenu quelques délais pour le reste de ses contributions, et n'en a profité que pour prendre des mesures

Digitized by Google

qui garantissent au nouveau terme donné l'exact acquittement de cette dette.

En rentrant dans ses Etats, le roi de Hollande, accueilli par les témoignages du respectueux attachement que lui porte la nation toute entière, a eu pour premier soin de délier de leur serment de fidélité ses sujets des pays cédés à la France par le nouveau traité conclu avec l'Empereur. La Hollande perd, par cette cession, de trois à quatre cent mille habitans et des places importantes. De justes indemnités lui sont, dit-on, assurées sur d'autres points de la frontière. Le roi a reçu les hommages de son conseil d'état et du corps législatif; le monarque a répondu aux expressions de l'amour et de la fidélité de son peuple, qu'il éprouvait un vif plaisir en se voyant au milieu de sa capitale, qu'il y avait réuni toute sa famille pour resserrer d'autant plus les liens qui l'attachent à la brave et fidèle nation hollandaise, qu'il comptait sur la coopération des premiers corps de l'Etat pour rétablir les affaires publiques, et pour remplir les conditions du dernier traité. S. M. a terminé en disant que tout sujet de plainte de la part de la France était écarté, qu'il attendait tout de l'appui de son auguste frère l'Empereur des Français, pourvu toutefois que l'on ne donnât pas de nouveau sujet de mécontentement.

En vertu du traité dont il s'agit, et qui est l'objet d'un sénatus-consulte qui va être incessamment publié, les troupes françaises ont occupé tous les points de la côte du pays cédé entre Meuse et Rhin. Ce pays étendra les limites du département des Deux-Nèthes, qui devient ainsi l'un des plus considérables de l'Empire, et qui à la paix doit avoir pour capitale l'une des places les plus fortes, et peut-être la ville de commerce la plus florissante de l'univers. Le nouveau département portera le nom de département des Bouches-du-Rhin : on annonce comme appelé à sa préfecture M. le baron Fremin-Beaumont, membre du corps-législatif.

La Hollande revenant ainsi à des principes sévères sur l'exécution des mesures de prohibition, les Anséatiques se trouvant aussi dans l'impossibilité de les enfreindre, et forcées de suivre le mouvement général imprimé à tout le Nord, tandis qu'au Midi il n'est pas un point qui ouvre aux Anglais l'Allemagne ou l'Italie, il est impossible que le but qui est l'objet de ce vaste système, ne soit pas atteint sous peu, et que les Anglais ne demandent pas enfin eux-mêmes à sortir de cet état de paralysie dont ils sont

Digitized by Google

frappés et dont les suites vont leur être si funestes. Le maréchal duc de Reggio commande en chef toutes les troupes destinées à assurer l'exécution des mesures prises contre leur commerce, c'est-à-dire, contre leurs prétentions exclusives et la domination arbitraire de leur pavillon.

On reconnaît déjà que toutes les mers ont cessé d'être leurs tributaires; ils ne peuvent, quels que soient leurs forces et leurs nombreux bâtimens, les occuper toutes; il est bien démontré que leur prétendu blocus sur une telle étendue de côtes, n'a jamais pu être que fictif. Ils bloquent si peu l'Adriatique, que Corfou est sans aucune espèce d'inquiétude, que Fiume, Trieste, Venise, Ancône, Rimini font encore un assez grand commerce, et reçoivent une foule de bâtimens grecs, turcs ou italiens chargés de marchandises.

Mais si l'inquiétude n'est ni à Corfou ni à Trieste, s'il a suffi de quelques régimens croates désormais armés pour la France, pour repousser sur leur ligne les bandes turques qui avaient insulté les provinces illyriennes, l'alarme est en Sicile; les Anglais y portent des secours; ils y portent, sur-tout, dit-on, à la famille réfugiée, l'assurance d'une retraite et d'un asyle, les uns disent à Malte, d'autres en Angleterre même. On croit que l'arrivée du roi doit être le signal d'un grand événement: des troupes ont marché vers Naples; un grand nombre d'officiers-généraux distingués ont reçu cette destination nouvelle. L'île manque d'approvisionnemens et d'artillerie: les Anglais se plaignent de l'ineptie des habitans et de leur inaptitude au service militaire; les habitans, de leur côté, accusent l'intempérance et l'arrogance de leurs hôtes; c'est comme par-tout. On attend en Sicile des renforts venant de Portugal, mais ce point peut-il être dégarni? les Anglais commettront-ils cette faute? ne savent-ils pas déjà quelles luttes terribles ils vont avoir à soutenir? C'est le maréchal Massena qu'ils vont avoir en tête: cet illustre chef dont le nom rappelle tant de souvenirs, qu'on le répète avec enthousiasme, quoique depuis, ceux de Rivoli et d'Esling aient été à-la-fois pour lui des titres d'honneur et de gloire, est parti pour l'Espagne avec un grand commmandement. Il doit réunir sous ses ordres tous les corps qui étaient destinés à délivrer le Portugal de la présence des Anglais; il se rend directement à Valladolid. Son armée se composera des corps du duc d'Abrantès, du maréchal duc d'El-

Digitized by Google

chingen, et du général Regnier; on croit pouvoir assigner le commencement des opérations aux premiers jours de mai.

Voici sur les forces des Anglais opposées au maréchal Massena les renseignemens les plus authentiques. Le général Crunsford à une division de 7000 hommes à Pinnel; lord Vellington en commande une autre de même force à Visea; deux autres sont sur le Tage, près d'Abrantès, et sur la Guadiana, près de Badajos. Force totale, à-peu-près 25,000 hommes. Il y a à Lisbonne et à Coimbre 4 à 5000 détachés : 2000 portugais sont à Almeida sous des officiers supérieurs anglais; Beresford commande 25,000 portugais, qui paraissent dans l'intention de passer au Brésil au premier échec. Des bâtimens sont toujours tenus prêts à Lisbonne pour l'embarquement de l'armée anglaise.

Les opérations sur le Portugal seconderont puissamment celles du roi devant Cadix. Les dernières nouvelles parlent d'une sortie de l'île de Léon qui a été funeste aux assiégés. Dans cette sortie les Anglais et les Espagnols ne paraissent pas avoir marché d'intelligence ni combattu avec vigueur. Ils sont rentrés avec perte. A Cadix, la difficulté de la situation se fait sentir de plus en plus, les vivres deviennent rares et renchérissent. Voici sur Cadix, en date du 30 mars, les notions les plus récentes que donnent les papiers anglais.

« Les Français ont leur quartier-général à Chielana, située à quatre milles environ au sud des ports évacués de l'île de Léon. Ils sont en possession de toutes les villes et de toutes les places qui environnent la baie Rota, Port-Royal, Port-Sainte-Marie, où ils se fortifient beaucoup.

» Le général Graham vient de prendre le commandement de l'armée anglaise. Le duc d'Albuquerque a quitté celui de l'armée espagnole; il sera remplacé par le général Blacke; et en attendant son arrivée, l'armée est sous les ordres du général Castaneos. D'Albuquerque va en Angleterre comme ambassadeur. L'harmonie est parfaitement rétablie entre la régence et notre junte. Cette dernière est chargée de l'administration des finances, ce qui a causé une satisfaction générale.

» Les Français sont ici dans l'inaction, leur attention étant détournée par les insurrections qui se sont élevées dans tous les districts montagneux, et qui ont intercepté plusieurs de leurs détachemens.

Digitized by Google

» Il vient d'arriver de nouveaux transports avec 2400 hommes de troupes anglaises. Nous avons actuellement ici douze vaisseaux de ligne anglais, dont plusieurs à trois ponts. »

Les papiers anglais nous entretiennent beaucoup plus longuement des troubles de Piccadilly, et, à cet égard, ils épuisent les détails. En substance, M. Burdett est à la tour. Il était chez lui, au milieu de sa famille, quand le sergent d'armes est venu l'arrêter, au sein même de ses foyers. Il a fait résistance; il a déclaré qu'il allait appeler le secours du schérif; on lui a répondu que le schérif était absent; sir Francis a alors déclaré qu'on ne le prendrait que par force; la force en effet a été employée, et il a été traîné au milieu d'une haie de soldats jusque dans une voiture qui l'attendait. A sa sortie aucun mouvement n'a été fait pour sa délivrance. Un corps de cavalerie l'escorta à la tour.

Dans *la question de résistance*, dit *le Times*, sir Francis était sûr de succomber: c'est sa résistance qui a nécessité l'exécution violente du *warrant*: cette résistance a été le signal d'une émeute, le sang a coulé; la résistance est donc blâmable. En supposant que sir Francis eût réussi et qu'un mouvement populaire l'eût sauvé, la question du droit était toujours la même, il en est d'autant plus coupable aux yeux de la loi; il avait tout à perdre et rien à gagner en se rendant l'objet d'une sédition: il lui était honorable de triompher au milieu de la chambre avec les armes de la loi; mais sa conduite n'a pas d'excuse, et il est intéressant de savoir quelles suites aura cette affaire, autant qu'il est difficile de le présumer.

On lit aussi, dans *le Sun*, le paragraphe suivant:

« On a reçu hier la nouvelle de l'arrivée de M. Makensie à Morlaix, où il doit négocier un cartel d'échange pour les prisonniers. M. Makensie est un gentleman dont on vante beaucoup les talens, et qui a visité toutes les cours de l'Europe; nous espérons que sa mission sera accompagnée de quelqu'heureux résultat. »

Nous l'espérons aussi, et ce vœu de notre part a du moins le mérite de la sincérité; mais les Anglais ne publient pas ainsi le nom et les qualités de tous leurs missionnaires; il en est qu'ils chargent de bien singulières négociations, et de cartels bien étranges; il en est qu'ils revêtent de pouvoirs bien respectables, pour des actes bien attentatoires aux droits des gouvernemens. Il en est qui ne

Digitized by Google

sont que des agens de discordes, des boute-feux politiques, de malheureux mercenaires qui, pour un peu d'or, calculent froidement l'embrasement et la ruine d'un pays, et toutes les horreurs d'une longue guerre civile.

C'est ce que vient de tenter, à Valançay, un prétendu baron de Kolli, au moment où il a été surpris occupé des moyens d'enlever et de conduire en Espagne le prince Ferdinand.

Voici l'historique des faits, tels qu'ils résultent des rapports officiels et des pièces consignées au *Moniteur*.

Les princes de la maison d'Espagne, réunis à Valançay, jouissaient de la plus parfaite tranquillité, et ne manifestaient que les sentimens du plus entier dévouement à l'Empereur, et du plus sincère désir de voir se terminer la guerre d'Espagne : l'époque du mariage de S. M., sur la demande même de ces princes, avait été célébrée à Valançay avec toute la solennité possible ; une cérémonie religieuse et ensuite une très-belle fête avaient réuni tout ce que la province offre d'habitans distingués ; un concert, un bal, un feu d'artifice avaient été les principaux élémens de la fête, où la plus grande harmonie et la joie la plus vive avaient régné parmi les princes qui l'avaient désirée, les habitans et les militaires.

A la même époque un émissaire anglais s'introduit dans le château ; il est porteur de lettres du roi Georges au prince Ferdinand, signée du roi, contre-signée Welesley. Cette lettre écrite en latin, a pour objet d'accréditer auprès de la personne du prince, le baron de Kolli, qui pour pièce de crédence doit présenter aussi une lettre du roi Charles IV, au roi d'Angleterre, écrite en 1802.

Le but du missionnaire ainsi accrédité était de favoriser l'évasion du prince ; mais ce dernier a été fidèle aux sentimens qu'il avait constamment manifestés. Il a senti, il a apprécié sa position ; l'expérience des événemens qui ont eu lieu, lui a montré de quel côté étaient les ennemis de son pays, et en quel monarque il devait chercher un père et trouver un protecteur. Ces sentimens de prudence et de sagesse l'animaient sans doute quand, de son propre mouvement, il a écrit la lettre suivante au gouverneur de Valançay :

Monsieur le gouverneur, un inconnu vient de s'introduire en ce palais, sous le prétexte de faire des ouvrages au tour, et il a de suite osé faire à M. d'Amezaga, notre premier écuyer et intendant-général,

Digitized by Google

la proposition de m'enlever de Valançay, de me remettre des lettres dont il est porteur, enfin de conduire à sa fin le projet et le plan de cette entreprise affreuse.

Notre honneur, notre repos, la bonne opinion due à nos principes, tout était singulièrement compromis, si M. d'Amezaga n'eût pas été à la tête de notre maison, et n'eût pas fait, en cette circonstance périlleuse, une nouvelle preuve de sa fidélité, de son attachement inviolable pour S. M. l'Empereur et Roi et pour moi. Cet officier qui a commencé, Monsieur, par vous informer, au moment même, de l'entreprise dont il s'agit, m'en a donné connaissance immédiatement après.

J'ai voulu, Monsieur, vous faire savoir moi-même que je suis informé de cette affaire, et manifester itérativement, dans cette occasion, mes sentimens de fidélité inviolable pour l'Empereur Napoléon, et l'horreur que m'inspire ce projet infernal, dont je désire que les auteurs et les complices soient punis comme ils le méritent.

Agréez, Monsieur, les sentimens d'estime de votre affectionné.

*Signé*, le prince FERDINAND.

M. le gouverneur Berthemy, en se rendant chez le prince, a eu l'honneur de recevoir de sa bouche la confirmation des sentimens exprimés dans sa lettre. Le prince était extrêmement agité : « Les Anglais, s'écriait-il, ont fait bien » du mal à la nation espagnole; sous mon nom, ils font » couler le sang. Le ministère, trompé lui-même sur ma » situation, me fait proposer de m'évader; il m'a adressé » un individu qui, sous prétexte de me vendre des objets » d'art, devait me remettre un message du roi d'An» gleterre. »

En relatant cet entretien à S. Exc. le ministre de la police, le gouverneur de Valançay annonce l'arrestation de l'émissaire, et il ajoute :

« Je crois, Monseigneur, devoir profiter de cette circonstance pour répéter à V. Exc. ce que j'ai déjà eu l'honneur de lui marquer. Le prince Ferdinand est animé du meilleur esprit, il sent profondément que S. M. l'Empereur est son seul appui et son meilleur protecteur. Une profonde reconnaissance, le désir et l'espoir d'être déclaré fils adoptif de S. M. l'Empereur : tels sont les sentimens qui remplissent le cœur de S. A., et c'est dans de pareilles circonstances et au milieu même des fêtes brillantes par lesquelles le prince célébrait le mariage de LL. MM., et réunissait dans des banquets au château de Valançay tout ce que la province a

Digitized by Google

de plus distingué, que le baron de Kolli est venu apporter ses funestes et ridicules messages. Rien n'était assurément plus facile à prévoir que l'accueil qui lui a été fait. »

M. de Berthemy adresse en même tems au ministre les papiers, faux passe-ports, lettres, tir ères, cachets saisis sur Kolli, les lettres de crédit du roi Georges, celle qui doit servir à Kolli de pièce de crédence, la lettre écrite de la main du roi au prince pour le déterminer à fuir, à se rendre en Espagne, à y ranimer son parti, et à seconder la junte qui agit en son nom; M. de Berthemy justifie aussi les termes les plus remarquables de son rapport en envoyant au ministre la lettre ci-jointe que venait de lui écrire le prince.

Valançay, le 4 avril 1810.

Monsieur, désirant conférer avec vous sur divers objets qui m'occupent dès long-tems, je vous prie de venir à trois heures après-midi, chez M. d'Amezaga, notre premier écuyer.

Ce qui m'occupe maintenant est pour moi du plus grand intérêt. Mon premier désir est de devenir le fils adoptif de S. M. l'Empereur notre auguste souverain. Je me crois digne de cette adoption qui serait véritablement le bonheur de ma vie, par mon amour et mon attachement parfaits pour la personne sacrée de S. M., comme par ma soumission et mon obéissance entière à ses intentions et à ses ordres. Je désire en outre bien ardemment sortir de Valançay, parce que cette résidence qui n'a rien que de triste pour nous, ne nous convient d'ailleurs sous aucun rapport.

J'aime à me confier dans la grandeur des procédés, dans la bonté généreuse de S. M. I. et R., et à croire que mes vœux les plus ardens seront bientôt remplis.

Agréez, etc. *Signé*, FERDINAND.

Kolli a été sur-le-champ transféré à Paris; il y a subi un interrogatoire dans lequel il a reconnu tous les objets saisis, avoué sa mission et son projet. Le prince devait être conduit, s'il y eût consenti, à la baie de Quiberon; là une station anglaise l'attendait et devait le conduire à Gibraltar.

Kolli est à Vincennes. Une si ridicule tentative ne distraira pas un moment l'opinion de l'objet qui la fixe toute entière, des espérances auxquelles elle se livre, des grandes solennités qui se préparent. S. M. a momentanément quitté le séjour de Compiègne avec son auguste

Digitized by Google

épouse ; il va la rendre témoin de ce que peut le génie français dirigé par le génie d'un grand homme.

Les voûtes souterraines du canal de Saint-Quentin sont aussi une sorte d'arc-de-triomphe sous lequel LL. MM. passeront en visitant ces pays, au sein desquels d'immenses travaux ont déjà porté au plus haut degré la prospérité qui naît du commerce et de l'industrie. LL. MM. vivifieront partout d'un coup-d'œil tous ces établissemens utiles et laborieux, dont la Picardie et la Flandre sont couverts ; elles se rendront à Anvers, que l'art secondant la nature appelle à des destinées si brillantes, à Anvers créée, comme la ville d'Alexandre, pour être l'entrepôt des richesses de toutes les parties du monde, auxquelles son immense commerce doit bientôt se rattacher. De grands et intéressans spectacles les y attendent ; à leur retour leur capitale leur en prépare d'autres. Les préparatifs se continuent partout avec la plus grande activité. L'Hôtel-de-Ville et l'Ecole-Militaire sont devenus des palais absolument nouveaux, dont la riche enceinte a été triplée par le secours de l'art. Les fêtes du Champ-de-Mars sur-tout doivent être aussi imposantes que magnifiques. Le concours des étrangers va croissant : tous pourront être arrivés à tems. On présume que le retour de LL. MM. de leur voyage en Flandre aura lieu vers le 15 mai.

Au moment de son départ, l'Empereur venait de rendre un décret qui déclarait la session du corps législatif terminée ; les orateurs du gouvernement ont porté la parole à la dernière séance ; M. le comte Regnault-de-Saint-Jean-d'Angely a tracé un tableau éloquent et animé des travaux utiles et multipliés qui ont occupé cette longue et importante session. S. M. a daigné élever plusieurs membres de ce corps à la dignité de baron, et en a décoré vingt-six de la croix de la Légion d'honneur.

## PARIS.

LL. MM. sont parties de Compiègne le 27 au matin. LL. Exc. le ministre secrétaire-d'Etat et celui des relations extérieures accompagnent l'Empereur. Le ministre de la marine, celui de l'intérieur, et M. Malouet, ancien préfet maritime d'Anvers, ont reçu ordre de se rendre dans cette ville.

— L'empereur d'Autriche a reçu de celui des Français

Digitized by Google

sept cordons de la Légion d'honneur : il en a accepté un, en a donné un autre à l'archiduc Charles. La destination des cinq autres est encore inconnue. Il a permis de porter cet ordre à MM. de Metternich et de Schazenberg qui l'ont reçu à Paris.

— Le prince de Lichtenstein est du nombre des grands seigneurs autrichiens arrivés à Paris.

— Le général Baraguay-d'Hilliers a quitté le commandement du Tyrol méridional, dont la cession au royaume d'Italie donne à ce dernier une augmentation de population de trois cent mille ames. On croit que cet officier général, ainsi que le général Grenier, ont l'armée de Naples pour nouvelle destination.

— La direction de la librairie, confiée à M. le conseiller-d'état Portalis, est en pleine activité ; son organisation paraît déterminée. La nomination des censeurs a été publiée officiellement ; ils ont reçu le titre de censeurs impériaux ; on présume que leur nombre sera augmenté.

— Les journaux annoncent que 800 ouvriers sont déjà occupés à la restauration de Versailles. Les travaux de l'arc de triomphe vont être repris incessamment.

— Le roi de Naples a donné des gratifications aux acteurs de l'opéra-comique qui ont joué à Compiègne. Mme Gonthier, entr'autres, a reçu mille écus. On a joué *Maison à vendre*, *Adolphe et Clara*, *le Prisonnier*, *Félix*, *le Roi et le Fermier*. Le nombre de choristes et de figurans nécessaires n'a pas permis de jouer *Cendrillon*. La comédie française a donné des représentations pendant les derniers jours du voyage.

— Martin, qui a chanté à Compiègne, va reparaître à Paris dans le rôle brillant et fait pour lui de Cimarosa. On annonce deux débuts au même théâtre dans l'emploi des jeunes rôles.

## ANNONCES.

*Mémoires de l'Académie Celtique*, ou Mémoires d'Antiquités celtiques, gauloises et françaises, publiés par l'Académie Celtique, et dédiés à Sa Majesté l'Impératrice Joséphine.

N° IIe du tome V et de la deuxième souscription, XIVe de la collection, avec deux planches, faisant les 23e et 24e.

Ces mémoires paraissent par cahiers d'environ 150 pages in-8°,

Digitized by Google

ornés de gravures, formant par an, 4 vol. de 500 pages chacun, terminés par des tables des mémoires, des auteurs, des matières et des étymologies.

Chaque souscription est de 12 cahiers, ou de 4 vol in-8°, et doit commencer avec le premier ou le treizième cahier. Le prix de chacune est de 25 fr. pour Paris, de 32 fr. franc de port par la poste, jusqu'à la frontière. Le port se paie double pour les pays au-delà de la frontière.

Ceux qui n'auront pas souscrit avant le 1er juin 1810, pour la première et la seconde collections de 12 numéros, ou de 4 vol. chacune, payeront, passé ce terme, 30 fr. au lieu de 25 fr., et 37 fr. au lieu de 32 fr. chaque collection.

On souscrit à Paris, chez Alexandre Johanneau, directeur du bureau général d'abonnement, au Musée des Monumens français, rue des Petits-Augustins; et chez tous les libraires et directeurs des postes de France et de l'étranger. — Il faut avoir soin d'affranchir les lettres et le port de l'argent.

Les mémoires à insérer, les livres à annoncer, les lettres, et généralement tout ce que l'on voudra faire parvenir à l'Académie celtique, devront être envoyés, francs de port, à M. Eloi Johanneau, secrétaire perpétuel de l'Académie, au même Musée.

*Morceaux choisis de Fénélon*, ou Recueil de ce qu'il y a de meilleur sur le rapport du style et de la morale. Un vol. in-12 orné d'une jolie figure. Chez Bélin fils, libraire, quai des Augustins, n° 55.

Peu d'auteurs contiennent autant d'excellens passages que Fénélon, et comme il n'a composé ses écrits que dans l'intention de porter les hommes à la vertu, toutes ses réflexions ont un caractère d'utilité qui les rend aussi propres à former le cœur qu'à éclairer l'esprit. L'élégante simplicité du style, en y ajoutant ce charme qui les fait lire avec tant plaisir, en fait également des modèles que la jeunesse ne peut consulter qu'avec fruit. Sous ce double rapport, l'ouvrage que nous annonçons doit être recherché des jeunes gens qui ont besoin de bonnes lectures et des personnes qui en font leurs délices.

*Fables d'Esope*. Un vol. in-18, avec soixante-seize sujets gravés en taille-douce, avec soin. Prix, br., 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. Chez le même libraire.

*La France sous ses rois; essai historique sur les causes qui ont préparé et consommé la chute des trois premières dynasties*; par A. H. Dampmartin. Cinq vol. in-8°. Prix, 30 fr., et 38 fr. franc de port. A Paris, chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-

Digitized by Google

Germain-l'Auxerrois, n° 17; et à Lyon, chez Mme J. Buynand, née Bruyset, libraire.

*Choix des Poésies du marquis de Pezai, Saint-Péravi et la Condamine*, précédé d'une notice historique sur chacun de ces auteurs. Un vol. in-18. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 25 c. franc de port. Chez Capelle et Renand, libraires-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, n° 6.

Il est des hommes qui, jaloux des suffrages de l'avenir, impatiens d'arracher leur nom à l'oubli des tems, se livrent au travail avec une ardeur infatigable, cherchent à se distinguer dans tous les genres, aspirent à tous les succès. Telle a été la noble ambition de M. de Pezai : tour-à-tour grand militaire, poëte charmant, historien élégant et fidèle, il a paré son front d'une triple couronne. Sa *Rosière de Salenci*, son charmant poëme de *Zélis au bain; Alcibiade à Glycère;* l'épître d'*Ovide à Julie;* l'épître *à la maîtresse que j'aurai;* celle adressée *à Colardeau; à mon ami; à Dorat, à Eglé*, sur les injures; la lettre de *Vénus à Pâris*, après le jugement de la pomme; *l'Homme sensible dans la Capitale*, et une foule d'autres jolies pièces, sont des titres à l'immortalité.

Avec moins de titres à la gloire, Saint-Péravi, qui se montre tour-à-tour dans ses ouvrages homme instruit, philosophe aimable, poëte gracieux, économiste sage et politique habile, a droit à la célébrité : la charmante idylle de *Philène et Laure;* les épîtres *au chevalier de Bertin, à Léonard*, et sur-tout celle *sur la Consomption*, les *Stances sur la vie, sur une infidélité;* la *Parodie de la romance de Lucrèce*, quantité d'odes anacréontiques, et de jolis couplets sauveront de l'oubli le nom de leur auteur.

La Condamine, de l'académie française, composé son modeste bagage de peu d'épîtres, d'odes et de stances, mais de contes charmans dignes de figurer, nous dirons presque à côté de quelques-uns de Piron ou de Grécourt.

*Choix des Poésies de Barthe, de Masson (de Morvilliers), et de Carbon de Flins*, avec des notices historiques sur ces trois auteurs. Un vol. in-18. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 25 c. franc de port. — Papier vélin, cartonné par Bradel, 4 fr.; le port aux frais des acquéreurs. Chez Capelle et Renand, libraires-commissionnaires, rue J.-J. Rousseau, n° 6.

Les trois poëtes dont MM. Capelle et Renand viennent de recueillir les poésies fugitives, ont laissé d'heureux souvenirs dans la république des lettres. On relit toujours avec plaisir l'Epître à un amant trahi, celle à mon médecin, celle sur l'amitié des femmes, celle sur l'enjouement, celle sur le cou, la lettre de l'abbé de Rancé et divers fragmens tirés

Digitized by Google

tirés du poëme de l'Art d'aimer, par Barthe. Qui n'aime à se rappeler l'Epitre à une femme de quarante ans, celle adressée à une jeune veuve, quelques odes anacréontiques, et une foule de jolis contes, par M. Masson (de Morvilliers)? On ne rencontre pas avec moins de satisfaction dans ce volume l'Amour au Parnasse, le chant d'une jeune fille d'Ecosse, traduit d'Ossian, et plusieurs épîtres, élégies et madrigaux que M. Carbon de Flins avait placés successivement dans divers recueils périodiques, et que depuis long-tems on désirait de voir rassemblés. On remarque sur-tout dans ce volume plusieurs fragmens du poëme d'Ismaël, auquel une mort trop prompte n'a pas permis à M. Carbon de Flins de porter la dernière main.

*Choix des Poésies de Barthe, de Masson* (de Morvilliers), *et de Carbon de Flins*, avec des notices historiques sur ces trois auteurs. Un vol. in-18. Prix, 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 25 cent. franc de port. Papier vélin, cartonné par Bradel, 4 fr. Le port aux frais des acquéreurs. Chez Capelle et Renand, libraires-commissionnaires, rue J. J. Rousseau, n° 6.

Les trois poëtes dont MM. Capelle et Renand viennent de recueillir les poésies fugitives, ont laissé d'heureux souvenirs dans la république des lettres. On relit toujours avec plaisir l'Epître à un amant trahi, celle à mon médecin, celle sur l'amitié des femmes, celle sur l'enjouement, celle sur le cou, la lettre de l'abbé de Rancé et divers fragmens tirés du poëme de l'art d'aimer, par Barthe. Qui n'aime à se rappeler l'Epitre à une femme de quarante ans, celle adressée à une jeune veuve, quelques odes anacréontiques, et une foule de jolis contes, par M. Masson (de Morvilliers)? On ne rencontre pas avec moins de satisfaction dans ce volume l'Amour au Parnasse, le chant d'une jeune fille d'Ecosse, traduit d'Ossian, et plusieurs épîtres, élégies et madrigaux que M. Carbon de Flins avait placés successivement dans divers recueils périodiques, et que depuis long-tems on désirait de voir rassemblés. On remarque sur-tout dans ce volume plusieurs fragmens du poëme d'Ismaël, auquel une mort trop prompte n'a pas permis à M. Carbon de Flins de porter la dernière main.

*La Grotte de Westbury*, ou Mathilde et Valcourt, roman traduit de l'anglais, par Mme Cereuville, traducteur de *Baron de Fleming*, *Walter de Montbarey*. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr., et 5 fr. 25 c. franc de port. Chez H. Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Remarques sur les âges d'or, d'argent, d'airain, de fer, des anciens poëtes*, précédées de recherches sur la découverte et l'invention des



Digitized by Google

métaux; par Géraud Graulhié. Un vol. in-8°. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 20 c. franc de port. Chez G. Dufour et comp., libraires, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 7.

*De la musique dans les Eglises, considérée dans ses rapports avec l'objet des cérémonies religieuses*, par M. G. M. Raymond, directeur du collége de Chambéri, conservateur du Musée de la ville, professeur, membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires. Mémoire inséré dans le Magasin Encyclopédique du mois d'août 1809. Prix, 60 cent., et 75 cent. franc de port. A Chambéri, chez Puthod, libraire, rue Saint-Dominique.

*Voyages de Kang-hi*, ou Nouvelles lettres Chinoises; par M. de Levis. Deux vol. in-12, avec des tableaux. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Pierre Didot l'aîné, rue du Pont-de-Lodi, n° 6; Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55; C. Barrois, place du Carrousel; et Petit, Palais-Royal, galeries de bois.

On trouve aux mêmes adresses la troisième édition, format in-18, *Des Maximes*, du même auteur.

*Tableau littéraire du dix-huitième siècle*, ou Essai sur les grands écrivains de ce siècle, et les progrès de l'esprit humain en France, suivi de l'Eloge de La Bruyère; ouvrages qui ont remporté les prix d'Eloquence décernés par la Classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut, dans sa séance du 4 avril 1810; avec des notes et des dissertations; par Marie J. J. Victorin Fabre. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. francs de port. — Chez Michaud frères, rue des Bons-Enfans, n° 34; et chez Delaunay, libraire au Palais-Royal.

On trouve, chez les mêmes libraires, les ouvrages suivans du même auteur :

1°. *Opuscules en vers et en prose*, contenant un *Discours en vers sur l'indépendance de l'homme de lettres*; un *Essai sur l'amour et sur son influence morale*, etc. etc. Brochure in-8°. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 15 c. franc de port.

2°. *Discours en vers sur les voyages*, couronné par l'Institut en 1807. In-8°. Prix, 60 c., et 70 c. franc de port.

3°. *Eloge de Pierre Corneille*, couronné par l'Institut en 1808. *Seconde édition*, suivie de notes revues et augmentées. In-8°. Prix, 2 fr., et 2 fr. 40 c. franc de port.

4°. *La mort de Henri quatre*, poëme, couronné par l'Académie du Gard en 1809, suivi de notes historiques. Brochure in-8°. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port.

Digitized by Google

*Cicerone Parisien*, ou l'Indicateur, en faveur des Habitans, et de ceux qui fréquentent la capitale, soit pour leurs affaires, soit pour leurs plaisirs. Par N. A. G. D. B. *Seconde édition*, mise dans un nouvel ordre, par A. C. Un vol. in-18. Prix, 2 fr., et 2 fr. 75 centimes franc de port. Un plan de Paris, avec les embellissemens qui s'opèrent en ce moment, ou qui sont ordonnés, joint à l'ouvrage, 3 fr., et 3 fr. 25 cent. franc de port. Au Grand Buffon, librairie de A. G. Debray, rue Saint-Honoré, barrière des Sergens, vis-à-vis la rue du Coq, n° 168; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Manuel de Santé et d'Economie domestique*, ou Exposé des découvertes nouvelles, telles que sont les moyens de prévenir les effets du méphitisme, de désinfecter l'air, de purifier les eaux corrompues, de revivifier une partie des alimens, etc., etc. Par Auguste Caron. *Seconde édition*. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 cent. franc de port. Chez les mêmes libraires.

*Contes en vers*, de Félix Nogaret, auteur de l'*Aristénète Français*. *Cinquième édition*, revue, corrigée, et considérablement augmentée. Deux vol. in-18. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez les mêmes libraires.

*Discours sur la Guerre considérée dans ses rapports avec la civilisation, et dans les relations qui existent entre la France et l'Espagne;* prononcé après le chant du *Te Deum*, ordonné par S. M. I. et R., pour les victoires remportées par ses troupes en Espagne, ainsi que leur entrée dans la ville de Madrid; par M. Pierre Dejoux, président du Consistoire de la Loire-Inférieure et de la Vendée, membre de plusieurs Sociétés savantes et de l'académie celtique séante à Paris. In-8°. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 75 c. franc de port. Chez C. Bretin, libraire, à la Librairie protestante, rue St.-Thomas du Louvre, n° 30.

*Second discours sur la guerre*, ou *Te Deum d'Engersdorf et de Wagram*, prononcé le 30 de Juillet, dans le temple de l'Eglise réformée, consistoriale, de Nantes; par le même. In-8°, sur beau papier. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 65 c. franc de port. Chez le même.

*Essai sur l'Emploi du tems*, ou Méthode pour bien ordonner l'emploi de tous ses instans, premier moyen d'être heureux; par Marc Antoine Jullien, membre de la légion-d'honneur et de plusieurs sociétés savantes. *Seconde édition*. Un vol. in-8° de 350 pages. Prix, 5 fr., et 6 fr. 25 c. franc de port. Chez Firmin Didot, imprimeur-libraire, rue Thionville, n° 10.

On trouve, chez le même libraire, l'*Essai général d'Education*

Digitized by Google

*physique, morale et intellectuelle,* suivi d'un plan d'éducation pratique pour l'enfance, l'adolescence et la jeunesse. Par le même auteur. Un vol. in-4°, avec tableau. Prix, broché, 13 fr. 50 c., et 15 fr. 50 c. franc de port.

*Histoire de France pendant le dix-huitième siècle,* par Charles Lacretelle, professeur d'histoire à l'Université impériale; tomes I, II, III. *Seconde édition,* revue par l'Auteur. Trois vol. in-8° de plus de 1200 pages, imprimé sur papier carré fin d'Auvergne. Prix, 15 fr. brochés, et 18 fr. 75 c. franc de port. Le tome IV paraîtra en mai prochain, et le V^e^ et dernier suivra de près. Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

*Vocabulaire portatif d'Agriculture, d'économie rurale et domestique, de médecine de l'homme et des animaux, de botanique, de chimie, de chasse, de pêche,* et des autres sciences ou arts qui ont rapport à la culture des terres et à l'économie; dans lequel se trouve l'explication claire et précise de tous les termes qui ne sont pas d'un usage ordinaire, et qui sont employés dans les livres modernes d'agriculture et dans d'autres livres. Ouvrage utile aux cultivateurs, aux habitans de la campagne, et à tous ceux qui n'ont pas fait une étude particulière des sciences et arts. Par MM. Sonnini, Veillard et Chevalier, collaborateurs du Nouveau Cours complet ou Dictionnaire universel d'agriculture pratique de l'abbé Rozier. Un vol. in-8° imprimé sur caractères de petit-romain, très-grand format. Prix, broché, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. Chez le même.

*Des Melons et de leurs variétés,* considérés dans leur histoire, leur physiologie, leur culture naturelle et artificielle, leurs divers usages, etc. etc.; par M. Louis Dubois, bibliothécaire-conservateur des dépôts littéraires et scientifiques de la ville d'Alençon; rédacteur du Journal de l'Orne; membre de plusieurs Académies de Paris, et de plusieurs Sociétés savantes et agronomiques des départemens; l'un des auteurs du *Cours complet d'Agriculture,* en 6 vol. in-8°, etc. etc. In-12. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 80 c. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26; et chez Lenormant, libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois. (1810.)

GRAVURES. — Portrait de *Marie-Louise,* archiduchesse d'Autriche, Impératrice des Français et reine d'Italie. Estampe de sept pouces de haut sur cinq de large. Prix, en noir, 1 fr. 20 c., en couleur, 2 fr. 40 c. Chez Janet, graveur, rue du Pont-de-Lodi, n° 1; et chez Martinet, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré.

Ce portrait est dans un médaillon, tenu par l'aigle impérial, au milieu d'une Gloire,

Digitized by Google

# TABLE

## DU TOME QUARANTE-UNIÈME.

## POESIE.


A un amant ; par Mme *Dufresnoy*. Page 3
Prologue du retour d'un Croisé. 5
L'Amour prisonnier. — Pastorale ; par M. *Aug. de Labouïsse* 65
Le Corbeau et le Sansonnet. — Fable ; par M. *Ginguené*. 70
Strophes traduites de l'Epithalame de Manlius et de Junie ; par M. *Denesle*. 129
Traduction de Martial ; par M. de *Kérivalant*. 134
Morceau détaché d'un poëme sur les Arts ; par M. *Parseval*. 193
Le Laurier et la Rose. 197
Les Adieux de Vienne à l'Impératrice Marie-Louise ; par M. *Tissot*. 257
A S. M. l'Empereur sur son mariage ; par M. *Kérivalant*. 260
*De nuptiis Napoleonis magni* ; par M. *Louis Verdure*. 260
Le tombeau du Rossignol. — Elégie ; par M. *Manuel*. *ibid.*
Napoléon-le-Grand. — Ode ; par M. *Esménard*. 329
Epithalame pour le mariage de S. M. Napoléon-le-Grand ; par Mme *Dufresnoy*. 334
Impromptu fait pendant les réjouissances du 2 avril 1810 ; par M. *de Labouïsse*. 337
Ode à l'Hymen ; par M. *Le Mercier*. 393
Le choix d'Alcide ; par M. *Etienne*. 397
Cantate pour le concert public exécuté aux Tuileries le 2 avril ; par M. *Arnault*. 457
La Vision du Vieillard dans la nuit du 12 décembre 1791. — Stances ; par M. *E. Aignan*. 459
Stances sur le mariage de S. M. ; par M. *de Rougemont*. 461
Vers adressés à LL. MM. II. le jour de leur mariage ; par M. *Amalric*. 462


Digitized by Google

Ode à Napoléon-le-Grand ; par M. *Delrieu.* 521
L'Aigle et la Colombe. — Dialogue sur le mariage de S. M. I. et R. ; par M. *L. G. C.* 525

Enigmes, 8, 72, 134, 197, 262, 337, 399, 463, 527
Logogriphes. 8, 72, 135, 197, 262, 338, 399, 463, 527
Charades. 9, 73, 136, 198, 262, 338, 400, 465, 528

## SCIENCES ET ARTS.

Sur quelques applications des Sciences aux Arts ; par M. *Frédéric Cuvier.* 10
Précis de la Géographie universelle ; par M. *Malte-Brun.* (Extrait.) 74
Plantes de la France, décrites par M. *Jaume Saint-Hilaire.* (Extrait.) 80
Nouveau Cours complet d'Agriculture. (Extrait.) 137
Sur la composition chimique des substances végétales ; par M. *Biot.* 199
L'Art de multiplier les Grains ; par M. *François de Neufchâteau.* (Extrait.) 263
Nouveau Bulletin des Sciences ; par la Société philomathique. (Extrait) 339
Atlas élémentaire. (Extrait.) 466
Notice historique sur M. Cavendish ; par M. *Biot.* 529

## LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Vie de Michel-Ange Buonarotti ; par *Rich. Duppa.* (Extrait.) 19, 83
Les Martyrs ; par M. *de Châteaubriand.* (Extrait.) 32
La Maison des Champs, poëme par M. *Campenon.* 43
Tableau littéraire de la France au dix-huitième siècle ; par *Eusèbe Salverte.* (Extrait.) 97
L'Art de dîner en ville ; poëme. (Extrait.) 107
Madame de Maintenon, peinte par elle-même. (Extrait.) 141
Histoire ancienne de la Prusse ; par *Aug. Kotzebue.* (Extrait.) 150, 351, 489
*Littérature allemande.* — Anecdotes sur Frédéric-le-Grand. 159

Digitized by Google

Les deux Visites, les deux Pasteurs et les deux Nuits; par Mme *Isabelle de Montolieu.* 164, 226, 291, 361, 418
De l'Esprit des Religions; par *Alex. Dumesnil.* (Extrait.) 206
Almanach des Muses pour 1810. (Extrait.) 216
Maximes et Réflexions; par M. *de Levis.* (Extrait.) 250, 401
Essai historique sur la puissance temporelle des Papes. (Extrait.) 279, 479
Sur deux traductions nouvelles en vers latins; par M. *Petit-Radel.* 343
Œuvres de Venance. (Extrait.) 412
Des divers systèmes d'économie; par M. *Ganilh.* (Extrait.) 473
Œuvres dramatiques et littéraires; par M. *de Sales.* (Notice.) 488
Gênes sauvée; par *C. M. Morin.* (Extrait.) 535
Elégies et Poésies diverses; par Mme *Victoire Babois.* (Extrait.) 543
Sur quelques ouvrages nouveaux; par M. *Thurot.* 546
*Littérature étrangère.* — Les Affinités électives, roman de M. Goethe. (Extrait.) 553

## VARIÉTÉS.

*Chronique de Paris.* 113, 237, 369, 563
SPECTACLES. — *Académie impériale de Musique.* — La mort d'Abel. 497
*Théâtre Français.* — Brunehaut. 48
*Opéra-Comique.* — Cendrillon. 55
M. Desbosquets. 118
*Théâtre de l'Impératrice.* — Le retour d'un Croisé. 242
Les Indiens 310
Encore une partie de Chasse. 501
*Opéra Buffa.* 569
*Théâtre du Vaudeville.* — Le Cachemire. 177
La Robe et les Bottes. 242
Le Congé ou la Veille des Noces. 243
Le Meunier et le Chansonnier. 376
La Vieillesse de Piron. 501
*Théâtre des Variétés.* — Une Soirée de Carnaval. 178
Les Réjouissances autrichiennes. 312
*Théâtre de la Gaieté.* — La Main de Fer. 502
Conservatoire de Musique. 179, 503

BIBL. UNIV. GENT
Digitized by Google

SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES. — Institut de France. 377
Société des sciences et arts de Mâcon. 570
Lettres aux Rédacteurs. 182, 379, 504

## POLITIQUE.

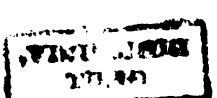
Evénemens historiques. 57, 119, 184, 245, 314, 382, 445, 508, 573
Paris. 189, 255, 322, 389, 445, 509, 581

## ANNONCES.

Livres nouveaux. 63, 191, 256, 324, 389, 455, 519, 582

*Fin de la Table du tome quarante-unième.*



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google